



76
G. 4. 13



60512

Library.

J. P. Lacroix library

ILL#	4248540
DNR	900125

ILL# 4248590		
DNR 90 0125		
GAYLORD		PRINTED IN U.S.A.



LA VIE
DE MADAME J. M. B. DE LA
MOTHE-GUYON,
ECRITE PAR ELLE-MÊME,
QUI CONTIENT TOUTES LES EXPÉRIENCES DE
LA VIE INTÉRIEURE,

Depuis ses commencemens jusqu'à la plus haute
conformation, avec toutes les directions
relatives.

NOUVELLE ÉDITION

TOME I.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XCI







LA VIE

DE MADAME J. M. B. DE LA
MOTHE-GUYON,
ECRITE PAR ELLE-MÊME.
QUI CONTIENT TOUTES LES EXPÉRIENCES DE
LA VIE INTÉRIEURE.

Depuis ses commencemens jusqu'à la plus haute
consommation, avec toutes les directions
relatives.

NOUVELLE ÉDITION

TOME I.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XCI.



P. 1794
714



P R E F A C E.

S O M M A I R E.

- I. Des personnes envoyées de Dieu pour communiquer aux hommes la vérité salutaire, & comment le Démon s'y oppose de toutes ses forces.
- II. De la Vie & des Ecrits de Madame Guyon.
- III. De la Purification terrible qu'elle a soufferte & de ses grandes persécutions & épreuves.
- IV. De ses sentimens sur la Grace.

I.

DIEU, qui veut que tous les hommes soient sauvés par la connoissance de la vérité salutaire, ne manque pas de leur envoyer pour cet effet de tems à autre des personnes qu'il lui plait de se choisir & de se préparer pour les rendre propres à la leur communiquer, par l'entremise de leurs paroles, de leurs écrits, & de leur vie exemplaire : Mais l'ennemi des hommes & de leur salut, l'ange rebelle, ayant avec ses complices des desseins tout contraires à ceux de Dieu, ne manque pas non plus de son côté à s'y opposer de tout son pouvoir. Cet ennemi, pour arrêter le cours de la vérité & ses effets, non content d'avoir répandus

60512

a ij

par-tout où il a pu les ténèbres soit de l'erreur, soit de l'ignorance, & la contagion des mauvais exemples, qui entraînent la plupart des hommes à la perdition, se fait de plus un plaisir singulier de s'en prendre aux âmes de choix qui servent le Seigneur, à leurs paroles, à leur doctrine, à leur conduite; non en les représentant comme elles sont dans la vérité, & puis s'y opposant directement: cela ne pourroit tromper les bons: mais en les obscurcissant, en les déguisant artificieusement, & même en leur supposant à faux des discours, des sentimens & des faits les plus pernicioeux qu'il puisse imaginer: afin que les gens de bien prévenus de la sorte, viennent à concevoir de l'aversion pour ces personnes-là & pour tout ce que Dieu les a rendu capables de faire pour le bien des âmes; & que non-seulement ils s'en privent eux-mêmes, mais qu'ils en viennent même jusqu'à se persuader qu'ils rendront service à Dieu s'ils peuvent contribuer à leur extinction entière & universelle.

Il faut absolument ignorer l'histoire sainte & celle de l'Eglise, pour ne pas favoir que c'est ainsi que cet ennemi du salut des hommes a fait recevoir & traiter les Saints Prophètes, le Saint des Saints, ses Apôtres

& ses disciples, les premiers Chrétiens, & dans la suite de tous les tems, ceux qui ont été à Dieu d'une manière particulière & dont il se servoit pour le bien salutaire des âmes. Le plus grand mal qu'il y avoit dans ce procédé de l'ennemi commun n'étoit pas ni les souffrances, ni même la captivité ou la mort qu'on procuroit souvent à ces amis de Dieu, qui, au contraire, en faisoient leur bonheur & le sujet de leur joie: mais c'est qu'outre que le Démon aggravoit de la sorte les péchés de ceux qu'il employoit à s'opposer au bien, il détournoit par cela même les âmes de bonne volonté des moyens de leur salut, qu'elles auroient pu embrasser si Satan ne les leur avoit pas couvert du voile de ses calomnies & de ses mensonges pour leur en donner de phorreur.

Cette pernicioeuse méthode a tellement réussi de tout tems à cet ennemi, qu'il ne faut pas douter qu'à mesure que son tems devient court, il ne s'efforce à la mettre en usage par tout & envers tous, & ainsi à prévenir, à tromper & à séduire par son moyen les meilleurs mêmes.

Il ne faut pas que les âmes de bonne volonté, si elles ne se tiennent bien sur leurs gardes, se croient incapables d'être trom-

pées de la sorte par les artifices de cet ennemi. Après la prédiction de Jésus-CHRIST, & un exemple aussi grand que celui de Saint Paul, il n'y a personne, pour assuré qu'il soit de sa probité & de sa bonne volonté, qui n'ait sujet de craindre, s'il se laisse aller à la sécurité ou à la négligence dans ce point-ci. Jésus-Christ nous a prédit que des personnes de la meilleure volonté du monde, dans l'intention de servir le vrai Dieu, se laisseroient surprendre & aveugler jusqu'au point de croire (a) lui rendre service en persécutant & en faisant mourir ses véritables disciples; & Saint Paul, étant encore Saul, a vérifié cette prédiction dans sa personne. Il déclare (b) hautement d'avoir toujours eu la meilleure volonté du monde, s'étant conduit continuellement en suivant devant Dieu les meilleurs mouvemens de sa conscience: & cependant ce bon cœur, cet homme de bien & qui craignoit Dieu, se laisse aller à la persécution de l'Evangile du salut & de ceux qui l'annonçoient aux hommes de la part de Dieu. Comment cela? C'est qu'au lieu de s'informer des choses par lui-même, & de les rechercher & regarder en leur source, il s'étoit contenté

(a) Jean. 16. v. 2.

(b) Act. 23. v. 1.

des rapports & des impressions que lui en avoient données quasi unanimement des gens de toutes sortes, de qualité même, & non médiocres, des Pontifes, des Docteurs de la Loi, des dévots, & tout le général du peuple d'Israël, qui lui avoient fait passer Jésus-Christ & ses disciples pour des gens qui annonçoient une doctrine dangereuse & qui n'alloit à rien moins qu'à la ruine de toute la Religion & de la Loi de Dieu. Il les croit bonnement sans les suspecter soit de malice ou de déguisement, soit de prévention, ou d'ignorance, ou de zèle mal-entendu; & sur cela il laisse agir son zèle & sa bonne volonté contre la vérité & l'innocence jusqu'à un tel excès & avec une inflexibilité si opiniâtre, qu'il fallut un miracle pour le retenir & le faire revenir d'une si funeste méprise. Il reconnoît lui-même ensuite, bien qu'il ait agi de la sorte par ignorance, qu'il ne laissoit pas cependant d'avoir grièvement péché contre Dieu par une telle conduite. (a) *Je suis*, dit-il, *le premier des pécheurs: je ne suis pas digne d'être Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* Mais il le fut pourtant après être revenu avec grand regret de ses préjugés si mal fondés.

(a) 1. Tim. 1. v. 15.

1. Cor. 15. v. 9.

Jésus-Christ & ce même Apôtre, pour en prévenir désormais de pareils, dans les personnes même de meilleure volonté, nous ont recommandé deux précautions. Celle de Saint Paul est conçue en ces paroles qu'il adresse aux fidèles de Thessalonique : (a) *Eprouvez tout, & approuvez ce qui est bon.* Eprouver une chose c'est en prendre connoissance par soi-même, en essayer ou s'en appliquer l'usage, & voir si de là il nous résulte un plus grand avancement vers le bien solide & un plus grand éloignement du mal. Quand une chose a soutenu cette épreuve dans nous, c'est alors que d'éprouvée elle nous doit devenir approuvée. Que si après cela il se peut trouver encore des personnes qui témoignent de ne pas approuver ce qui pourtant a soutenu cette épreuve-là, ce sera sans doute pour n'avoir pas observé cette autre leçon du Fils de Dieu, qui nous instruit de n'avoir en cette affaire-là aucun égard ni aux hommes, ni à leur gloire, ni à la nôtre; mais uniquement à la seule gloire de Dieu; omission qui fut la cause de l'incrédulité des Juifs & de la dissimulation des meilleurs d'entr'eux, comme il le leur reproche par ces paroles de l'Evangile de Saint

(a) 1. Thess. 5. v. 21.

Jean : (a) *Comment pourriez-vous croire, vous, qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, & qui ne recherchez point la gloire qui est de Dieu seul?* & selon cette autre remarque du même Evangeliste : (b) *Plusieurs des Sénateurs mêmes crurent en lui : mais à cause des Pharisiens ils n'osoient le reconnoître publiquement, de crainte d'être chassés de la Synagogue : car ils ont plus aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu.*

Il faut donc pour profiter sûrement des vérités que Dieu nous communique quand il lui plaît & par qui il lui plaît, que chacun s'applique à les connoître de source; & que lors qu'on en est convaincu, on s'y rende en toute sincérité & droiture de cœur, sans avoir égard à ce que les hommes, de quelque condition & qualité qu'ils soient, en pourront penser ou dire, si on les aura pour amis ou pour ennemis; si cela déroutera notre réputation & nos affaires temporelles, ou les avancera. Il nous doit suffire uniquement de plaire à Dieu; & qu'en nous rendant à sa vérité, nous nous mettions ainsi en état de le glorifier & ici & éternellement par notre conformité avec Jésus-Christ, qui fut premièrement méprisé, rejeté & crucifié; & puis en-

(a) Jean 5. v. 44.

(b) Jean 12. v. 42.

suite glorifié & glorifiant Dieu son Pere dans toute l'éternité. Il a dit ; (a) *Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : Et quiconque est du parti de la vérité , écoute ma voix : & encore : mes brebis connoissent ma voix : elles ne connoissent point la voix des étrangers. Elles me suivent, Et je leur donne la vie éternelle.*

Tout ce que l'on vient de dire , ne regarde pas seulement le tems passé. Il est de tous les tems que durera encore le monde corrompu , du présent comme de l'avenir. A mesure que les ténèbres & les péchés se multiplient sur la terre , la miséricorde du Seigneur ne manquera jamais de multiplier ses lumieres & ses graces en faveur de ceux qui voudront se sauver en s'y rendant. L'ennemi de Dieu & des hommes s'y opposera encore sans doute , & fera son possible pour décrier , pour éteindre , pour exterminer & les graces de Dieu & les personnes dont il se servira pour les communiquer aux hommes. Et cet ennemi non content de disposer des méchans pour cet effet-là , tentera les bons à son possible pour les détourner des impressions de la vérité , ou pour les en faire déchoir s'ils avoient déjà commencé à la connoître , & même pour les por-

(a) Jean Chap. 18. v. 37. & Ch. 10. v. 5. 27. 28.

ter après leur relâchement à s'en déclarer les ennemis , & à s'opposer à sa communication : & rien ne les peut garantir d'un tel péril , sinon que l'on se mette sur ses gardes en observant les précautions que l'on vient de marquer.

II.

Les instructions & les écrits de l'Auteur , dont voici la Vie , ne commenceront pas plutôt à paroître , que tous ceux qui voudront en prendre connoissance de la manière que l'on vient de dire , furent convaincus dans le fond de leurs cœurs que le tout venoit de Dieu , & que tout alloit à Dieu & au salut éternel de nos ames. Ils n'en ont pu douter aussi long-tems qu'ils ont voulu ne regarder qu'à Dieu & à sa gloire unique. Mais dès que l'ennemi , soit par ses propres tentations , soit par les artifices de quelques-uns de son parti , a pu leur faire détourner la vue de ce point là , & envisager quelqu'autre chose , il en est tombé plusieurs , dont néanmoins quelques-uns en sont revenus , pendant que les autres sont demeurés , partie dans leur simple relâchement , partie dans une aliénation si pleine & si étrange , que de s'être opposé ensuite de tout leur pouvoir aux mêmes vérités qu'ils avoient auparavant goûtées , & qu'ils ont puis

après tâché de rendre suspects par toutes sortes d'artifices pour de là faire rejeter & condamner universellement tout ce qui pouvoit venir de la même source, qu'on a voulu faire passer pour empoisonnée, dont tout le monde devoit se donner de garde.

C'est de la sorte, & par des moyens encore plus odieux, qu'on a cru durant un assez long-tems avoir éteint & supprimé entierement ce qui regardoit les écrits & les faits de Madame Guyon, à quoi on ne pensoit plus que par hazard comme à une fable passée, ou à une es- pèce de comédie pleine d'extravagances qui s'étoit jouée vers la fin du dernier siècle & terminée assez tragiquement. Mais Dieu, qui ne vouloit point que les grandes & salutaires vérités, qu'il avoit dessein de communiquer aux ames de bonne volonté par cet insigne organe de son Esprit Saint, demeurassent stériles, s'est servi pour les faire revivre & pour en répandre par-tout la connoissance, des mêmes personnes qui avoient cru les éteindre, & des mêmes moyens dont ils s'étoient servi pour cet effet. Car outre quelques-uns de ses papiers qu'ils communiquèrent à des particuliers, les ouvrages qu'ils publièrent eux-mêmes à l'encontre ayant passé dans les pays étrangers, porterent la curiosité de plusieurs, mêmes en-

tre des personnes de considération, à vouloir un peu pénétrer le fond d'une affaire qui avoit fait depuis peu un si grand bruit. Ce qui les ayant engagé à rechercher les écrits, & à lire sans préjugé ceux qu'ils purent trouver, ils en furent tellement touchés, qu'ils firent leurs efforts pour en découvrir & ensuite rendre publics pour la gloire de Dieu & le bien éternel de ceux qui veulent faire leur salut, tout autant qu'ils pourroient en recouvrer. Quelques Seigneurs d'Allemagne & d'Angleterre & d'ailleurs non contents d'une simple lecture, ayant ouï dire que cette Dame depuis la mort de son plus grand adversaire avoit été délivrée de sa dure captivité, & reléguée quelque-part, où pourtant il n'étoit pas impossible de la visiter, résolurent de tenter s'ils y pourroient réussir. Ils eurent la satisfaction de la trouver, & de lui parler à souhait. Elle leur fit confidence de l'histoire de sa vie écrite & revue par elle-même, & que son intention étoit qu'on en fit part au public lorsque Dieu l'auroit retirée du monde: elle remit même son manuscrit à un milord d'entr'eux qui s'en retournoit en Angleterre, & qui le possède encore à présent.

Cependant comme Dieu en a retiré l'Auteur il y a déjà quelque (a) tems, c'est pour

(a) L'an 1717. le 9. de Juin, à Blois.

ne pas retarder davantage l'exécution de sa volonté, que voici la publication de cette même Vie sur une copie tirée & revue avec soin sur son manuscrit original. On ne sauroit douter, que toute ame qui est capable de rentrer en soi-même avec sincérité & simplicité de cœur, n'en doive retirer des avantages très-salutaires, & un avancement considérable dans la connoissance & pour la pratique des voies de Dieu les plus intérieures & les plus divines; & peut-être même quelques-uns de ceux qui s'en étoient laissé détourner par les fausses insinuations des personnes artificieuses, pourront s'en rapprocher, ou encore, à l'imitation de Saint Paul, ramener leur zèle à soutenir la vérité & l'innocence, par un motif de l'avancement de la gloire de Dieu plus éclairé qu'il n'étoit auparavant.

On ne pouvoit différer davantage la publication de cet ouvrage sans faire tort à ceux qui peuvent en profiter salutairement, aussi bien qu'aux divines lumières dont Dieu a dessein de nous éclairer pour sa gloire, & qu'on avoit non-seulement mises sous le boisseau, mais ensevelies sous des tas de calomnies horribles, de fables scandaleuses, d'historiettes ridicules, de faussetés criminelles & de toutes sortes de malins artifices, pour en donner de l'aversion

& de l'horreur à tout le monde, par la simple idée qu'on répandoit ainsi par-tout de la personne dont il est question, jusques là que même des religieux qui par leurs règles auroient dû garder le silence, bien loin de faire parler la calomnie, semblent y avoir pris part avec plaisir, comme on le voit dans l'Auteur anonyme de la Vie d'un Evêque de ce dernier siècle, qui a bien voulu remplir presque tout un Chapitre (a) de son ouvrage de plusieurs fables de cette nature aussi fausses que scandaleuses, que la seule considération de son Evêque auroit dû lui faire rejeter, bien loin de les adopter & de les publier. Car il devoit savoir, que son Evêque, nonobstant ses dissentimens d'avec madame Guyon, touchant les lieux de sa résidence, & la manière de s'employer à l'avancement de la piété, lorsque néanmoins il consultoit son cœur & sa conscience, sans prêter l'oreille à des insinuations d'ennemis, ne pouvoit s'empêcher d'estimer à vertu, & d'en témoigner toujours en bien. Il a assuré dans une lettre qu'il écrivit l'année même qu'il mourut, que *sa mémoire, & sa conscience ne lui reprochoient pas d'avoir jamais par-*

(a) Liv. III. Chap. 4. de la Vie de M. Jean d'Aranson, Evêque de Genève &c. Imprimée à Lyon 1697.

lé autrement d'elle qu'avec beaucoup d'estime, & de respect. — J'ai toujours, (dit-il dans la même lettre) parlé de la PIÉTÉ ET DES MŒURS de cette Dame avec éloge. Voila en peu de mots les véritables sentimens où j'ai toujours été à son égard. Cette lettre est datée du 8^e. de Février 1695, & ce Prélat mourut le 4 de Juillet de la même année: & on la voit toute entière dans la *Réponse de M. l'Archevêque de Cambrai* (qui en avoit l'original) à la *Rélation du Quatrième de M. l'Evêque de Meaux* (pag. 12. & 13.) On verra dans l'histoire que voici, qu'il ne faut pas s'étonner si une personne contre laquelle on a écouté tant d'imposteurs, & même employé jusqu'à des faux témoins de profession & des faussaires à gages pour contrefaire son écriture, & lui supposer des fausses lettres, ait été dans le décri universel que chacun fait, & traitée de la manière qu'elle l'a été en conséquence des jugemens qu'en ont rendus des Juges ou mal-informés, ou juges & parties tout-ensemble. Mais il étoit juste qu'au moins après sa mort son innocence, sa piété foncière & ses vertus épurées & extraordinaires, ne fussent pas moins reconnues & publiées que toutes les productions de sa plume, auxquelles cette histoire de sa vie & de la manière dont Dieu l'a gouvernée, doit donner

donner un grand poids dans les cœurs disposés à faire salutairement leur profit des graces & des merveilles de Dieu.

Car ils verront ici, que les écrits & les lumières de cette ame de choix, bien loin d'être du nombre des productions idéelles & étudiées de l'esprit humain, qui ne donne ordinairement que des spéculations stériles & des images vaines & sans aucune vie, sont véritablement des réalités animées, & toutes d'expérience; que ce sont des productions vivantes & effectives d'une ame qui, parfaitement morte à elle-même, à toute propriété & à toutes choses, étoit passée en Dieu, y avoit pris vie, racine, vigueur, qui étoit devenue forte en lui, qui tiroit tout de lui, qui étoit régie par lui, & qui plus est, avoit été choisie par lui, & remplie de dons extraordinaires & de graces surabondantes, pour en faire communication à d'autres ames, au salut desquelles il vouloit l'employer, après l'y avoir premièrement préparée, & se l'être consacrée par les épreuves purifiantes & les croix continuelles qu'on verra par-tout dans cette Vie.

Si ce procédé sembloit étrange à quelques-uns, ce seroit faute d'avoir remarqué ce que (a) S. Paul dit de Jésus-Christ même,

(a) Heb. 2. v. 10. &c.

que Dieu voulant conduire par lui plusieurs enfans à sa gloire, il étoit juste & convenable qu'il consacrat & perfectionnât par des souffrances & des afflictions celui qu'il leur donnoit pour Chef & Conducteur. Le même Apôtre assure encore, (b) que Dieu a destiné les ames de choix, à être rendues conformes à l'image de son Fils. On peut voir dans les Evangiles quelle a été cette image du Fils de Dieu; & dans les Actes des Apôtres aussi bien que les écrits de Saint Paul, comment ils ont porté toute leur vie la même image, à laquelle la personne dont il s'agit ici a eu sa part d'une manière bien particulière.

I I I.

Cette terrible privation & purification par où elle y fut préparée, & qui lui dura plusieurs années de suite, ne doit point étonner les Lecteurs qui peut-être n'auroient encore entendu rien de pareil. C'est la même en substance qu'ont éprouvée les grands & saints Patriarches Job & David, & quantité d'ames éclairées dont on honore encore la mémoire & la sainteté. Le savant & pieux Cardinal Bona en a fait l'énumération (c) de quelques-

(b) Rom. 8. v. 29.

(c) Voie abrégée pour aller à Dieu, Chap. X.

unes, aussi bien que de quelques Ecrivains spirituels qui ont décrit cet état-là sous les termes de *privation rigoureuse*, de *nuit obscure*, de *mort spirituelle*, d'*angoisses intérieures*, de *langueur infernale*, de *terrible martyre*, de *purgatoire* & de *tourment horrible & indicible* & semblables : état qui se consume ordinairement par ce qu'on appelle le *Sacrifice du Salut éternel*, qui n'est pas, comme quelques-uns l'ont voulu objecter sans bien l'entendre, un consentement à la haine de Dieu, mais un consentement à demeurer pour toujours si Dieu le veut, à sa divine gloire, dans ce même état de privation rigoureuse que tant de Saints ont éprouvé, & où bien loin de consentir à haïr Dieu, on aimeroit mieux (comme on le verra (d) ici) mille enfers que le moindre péché; état qui est enfin suivi, comme le remarque ce pieux Cardinal, de celui de la plus pure union avec Dieu, & selon qu'il plaît à Dieu, de plusieurs autres dons & graces de degrés très-sublimes. On en verra ici des exemples de plusieurs sortes, & d'aussi sublimes qu'on en puisse remarquer ailleurs. Comme il y a là dedans bien des choses qui passent la compréhension naturelle de l'esprit humain, il sera bon de se souvenir en

(d) I. Part. Chap. 25. & 26.

les lisant de cette parole de S. Paul : (a) *Nul ne connoît ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu :* & encore : *L'homme spirituel juge de tout, & ne peut-être jugé de personne.*

Cet avis de l'Apôtre doit aussi servir à ce qu'on se donne de garde de condamner l'ingénuité avec laquelle cette ame pure a décrit sans déguilement une partie des persécutions qui lui ont été suscitées par toutes sortes de personnes. Dieu, qui est plus sage que tous les hommes, a jugé à propos qu'elle en agit ainsi : & voici la déclaration qu'elle en a fait en termes exprès. (b) *Quoique j'aie été obligée d'écrire le procédé de ceux qui me persécutent, je ne l'ai point fait par ressentiment, puisque je les porte dans mon cœur & que je prie pour eux, laissant à Dieu le soin de me défendre & de me délivrer de leurs mains sans que je fasse un mouvement pour cela. J'ai cru & compris que Dieu vouloit que j'écrivisse sincèrement toutes choses afin qu'il en fût glorifié ; & qu'il vouloit que ce qui a été fait dans le secret contre ses serviteurs, soit un jour publié sur le toit : & plus ils tâchent de se cacher aux yeux des hommes, plus Dieu manifesterà toutes choses. On verra néanmoins dans*

(a) 1. Cor. 2.v. 11. 15.

(b) En sa Vie, Part. III. Ch. VIII. §. 3.

le cours de cette histoire, & sur-tout vers la fin, que Dieu lui a permis d'en passer sous silence la plus considérable partie, qui regarde ses dernières persécutions & sa captivité.

Pour ce qui est de ses premières épreuves qu'elle a essuyées dans le domestique, & dont elle fait des détails qui ne paroissent pas fort favorables aux personnes dont elle parle, elle s'est servie de tant de précautions & si souvent pour qu'on n'en fit aucun jugement à leur désavantage, qu'assurement nul de ceux qui pourroient y prendre quelque intérêt n'a aucun sujet de se mécontenter que Dieu ait voulu, que ces narrations & ces exemples de mortification & de patience servissent à l'édification des ames & à sa gloire par leur manifestation.

Il ne s'agit point ici d'aucune action qui représente le crime & qui fasse tache, telles que Dieu a pourtant permis que les Ecrivains sacrés en aient fait voir dans la maison de Jacob, de David, & dans plusieurs autres Saints qu'on n'en honore pas moins : il ne s'agit que de certaines vexations domestiques que Dieu permettoit à des personnes de bonne volonté & de probité ; qu'il employoit ainsi pour la fin glorieuse qu'il s'étoit proposée pour lui-même, pour le bien de tous, & mé-

me, à l'honneur véritable de ceux qui ont l'avantage de voir entre les leurs une si grande Sainte, qui même a fait suffisamment l'apologie des personnes domestiques par qui elle a été exercée.

Car on verra qu'elle a déclaré plus d'une fois, qu'ils avoient dans le fond la crainte de Dieu, une piété sincère, & beaucoup de vertu & de charité : que leur manière d'agir envers elle étoit une pure dispensation de Dieu pour la purifier, à raison de quoi il leur fermoit les yeux, & leur permettoit les méprises nécessaires à l'effet qu'il en prétendoit : & que quand il en eut tiré cet usage, tous revinrent de leurs préventions & de leurs vexations, s'en humilièrent devant elle, reconnurent le folide de sa vertu, & en devinrent même les panégyristes.

Un lecteur qui a quelque discernement ne doit pas dans ces occurrences-là s'occuper de la considération de la personne qui fait la faute, ou méprise, & s'en étonner comme si, pour lui, il étoit bien au-delà de ces sortes de foiblesses : tel qui s'en croit incapable, si Dieu vouloit le mettre dans les occasions & qu'il le laissât à lui-même, en feroit cent fois pis, & peut-être n'en reviendrait jamais. C'est uniquement à la personne qui reçoit ces sortes de traitemens avec douceur,

silence, patience, suppression des mouvemens de la nature, bénignité, bénéficence même envers le prochain ; & actions de grâces à Dieu, qu'il faut regarder pour s'en édifier ; & demander à Dieu la grace de pouvoir l'imiter en de semblables rencontres.

Car il est certain que c'est pour cet effet que Dieu a permis que ces choses nous soyent mises ici devant les yeux ; & que si on agissoit de la sorte dans toutes les occurrences de la vie privée, & avec tous ceux que l'on doit converser, les mêmes choses qui nous sont ordinairement des sujets & des sources de dissensions & de débats, d'inimitiés & de haines, de guerres & de toutes sortes de maux temporels & souvent éternels, nous seroient changées en moyens, en secours, en écoles à nous faire devenir des Saints & des Anges en pureté, innocence, bonté & charité, & pour tout dire, nous rendroient de véritables disciples & imitateurs de Jésus-Christ, duquel sans cela on ne l'est qu'imaginairement, ni Chrétien que de nom.

Autrefois Dieu pour purifier les Chrétiens se servoit de la haine & des persécutions des payens idolâtres, qui par leurs tourmens & par leurs feux les épuroient comme l'or dans la fournaise. Maintenant qu'il n'y a plus des

payens pour un pareil effet, il plait à Dieu pour purifier & sanctifier les âmes, de se servir de la conduite journalière, de l'humeur & des vexations de ceux avec qui l'on vit, parents, amis, voisins, prochains : si nous recevions leurs manières de se comporter envers nous, en Chrétiens & selon l'intention de Dieu, elles nous rendroient de vrais Saints, & nous produiroient une paix inaltérable & éternelle, comme il paroît dans l'âme sanctifiée qui nous fait voir ici, que ces mêmes effets lui sont venus par cette voie-là, laquelle est sans doute une bonne partie de la croix de chaque jour, que Jésus-Christ dit qu'il nous faut porter si nous voulons aller après lui & l'accompagner dans ce monde & en l'autre.

I V.

Peut-être que des personnes d'un parti qui ne font pas peu de bruit dans l'Eglise, ne seront pas fort contentes, de ce que Madame Guyon ne se loue pas beaucoup en divers endroits, de la conduite qu'ils ont tenue à son égard par la seule raison qu'elle ne s'étoit pas voulu rendre à leurs sentimens particuliers ; car c'est là l'unique raison véritable du dessein qu'ils semblent avoir formé de s'opposer à elle, à ses ouvrages, à sa réputation par tout où l'oc-

casion s'en présente, sans que de son côté elle se soit jamais opposée à eux de faits ni de paroles ni par écrit.

Seulement ne pouvoit-elle avouer leurs sentimens, parce qu'elle ne pouvoit les accorder comme il faut avec les principes de l'humilité, de l'amour de Dieu envers l'homme, & de celui de l'homme envers Dieu & envers le prochain. Elle étoit convaincue dans son cœur d'avoir plusieurs fois résisté à la vraie grace de Dieu & de Jésus-Christ. Et de ne vouloir pas avouer cette résistance qu'on avoit faite à la grace véritable de l'Esprit Saint, ou, ce qui est la même chose, de vouloir soutenir que la vraie grace de Dieu est irrésistible ; lui paroïssoit un grand orgueil.

On met en fait, qu'en provoquant à la conscience des gens de bien qui sont encore dans ce sentiment-là, & qu'on leur demande comme devant Dieu, si en conscience & dans le fond de leurs cœurs ils peuvent dire à Dieu de n'avoir jamais résisté à la véritable & pure grace ; ils seront obligés d'avouer en soupirant de ne l'avoir fait que trop souvent : & cela est arrivé même à des savans, mais sincères & humbles, en les prenant de ce côté-là.

On leur avoue que la vraie grace de Dieu est efficace par elle-même, c'est-à-dire, par

Dieu même, que c'est de Dieu seul & non de l'homme, que vient l'efficace, de la grace; comme c'est du soleil, & non de l'homme, que vient l'efficace, & la force d'éclairer. Mais que l'homme ne soit pas libre à donner lieu dans lui à cette efficace, ou non; comme il est libre à recevoir la lumière efficace du soleil ou à lui fermer les yeux; cela est opposé, non seulement à la conscience de quiconque s'examine bien, & à la nature de la liberté que Dieu a donnée à l'homme sans vouloir l'en priver; mais aussi à toute l'Écriture, qui suppose & qui dit le contraire en (a) une infinité d'endroits, qui sans cela deviennent intelligibles.

On n'a pas moins de peine à comprendre & à avouer comment Dieu étant tout amour, toute bonté, toute félicité, lumière & Sainteté, s'il avoit une grace irrésistible, aimeroit mieux ne la donner qu'à un petit nombre d'hommes & la refuser à une infinité d'autres; ensuite de quoi ils doivent demeurer éternellement misérables, haïssant Dieu & le blasphémant avec rage & douleurs infinies; que de

(a) p. ex. Deuteron. 30. v. 19. Josué 24. v. 15. Prov. 23. v. 26. Isa. 1. v. 19. Eccli 15. v. 14-16. Matth. 19. v. 21. Jean 6. v. 68. &c.

la donner à tous, & ainsi les rendre tous heureux, saints, l'aimant & le bénissant éternellement; vu qu'il n'en couleroit à Dieu qu'un acte de le vouloir, un acte de volonté d'un Etre qui naturellement est la Bonté infinie.

On ne sauroit comprendre que Dieu ayant donné son Fils, égal à lui, pour sauver tous les hommes, s'il avoit une grace irrésistible, qui sûrement ne peut-être égale en valeur à son Fils, mais bien au-dessous, étant une de ses opérations libres, leur auroit cependant refusé le moindre, sans quoi le don principal de son Fils égal à lui, devenoit inutile.

On ne peut concevoir, comment le Fils de Dieu, en qui Dieu prend tout son plaisir, demandant d'un côté à son Pere le salut de tous les hommes pour que tous l'aiment, le bénissent éternellement, & se réjouissent dans ce saint & éternel emploi; & que d'autre côté le Démon, ennemi de Dieu demandant les mêmes hommes afin que plongés dans un abîme de tourmens & de rages sans fin, ils l'y blasphèment, l'y haïssent & maudissent éternellement; Dieu, supposé que par une grace irrésistible il auroit pu les donner tous à son Fils, ait néanmoins mieux aimé par le refus de cette gra-

ce en accorder au Démon la plus grande partie, préférer de la sorte la demande & les intentions diaboliques de cet ennemi, à celles de son Fils bien-aimé & au prix de son sang répandu pour le salut de tous.

Y auroit-il quelqu'un entre les gens de bien, qui s'il avoit en son pouvoir le moyen de faire aimer & bénir Dieu à tous les hommes, ne le leur communiquât pas à tous de tout son cœur ? Et Dieu, ayant ce moyen irrésistible, auroit moins de bonté qu'un simple homme de bien, par le refus qu'il en feroit au plus grand nombre, quoique pourtant il soit la bonté même, & une bonté infinie, qui a créé les hommes pour être aimé d'eux !

Ce n'est pas à dessein de disputer contre personne qu'on allégué toutes ces considérations - là ; on laisse volontiers chacun dans ses sentimens comme dans l'abondance de sa propre sagesse, piété & justice : mais c'est pour faire voir à ceux qui sont d'une opinion contraire, que si on ne se rend point à leurs pensées, ce n'est pas par un principe de partialité ni d'opiniâtreté, mais par celui d'une conscience qui estimant infiniment la bonté, l'amour & les vérités de Dieu, craindroit de les offenser en consentant à ce qui lui paroît n'y être pas conforme.

Si les gens de bien d'entre ceux qui insistent si fort sur la grace qu'ils appellent efficace par elle-même, c'est-à-dire en leur sens, irrésistible ; si dis-je, ils croient participer à quelque mesure de cette grace, comme cependant la vraie grace est la charité même, laquelle, selon (a) Saint Paul, *est patiente, & douce, & bienfaisante, ne s'aigrit de rien, & tolère tout* ; n'est-il pas juste, Chrétien, & convenable à des personnes de grace, de tolérer ceux qui ne diffèrent d'avec eux sur ce point, que parce que l'estime qu'ils ont pour la bonté, l'amour & la grace de Dieu ne permet pas à leur conscience, foible si vous voulez, de faire autrement ? C'est tout ce qu'on exige & qu'on a droit d'exiger d'eux chrétiennement ; & plutôt à Dieu que ceux d'entre eux qui ne sont plus, en eussent usé autrefois de cette sorte envers l'ame pieuse dont il s'agit ici ; & que ceux qui sont encore, voulussent désormais sinon la recevoir, ou ses productions, avec charité, comme (b) le veut l'Apôtre, du moins les tolérer, les laisser pour ce qu'elles sont, sans augmenter le nombre de ceux qui par le débit des fables & des diffamations qu'ils répandent par-tout, s'opposent à la communication des moyens qui ont

(a) 1. Cor. 13. v. 4. 5. 7.

(b) Rom. 14. v. 1.

fervi de voie à plusieurs pour retourner à Dieu solidement, & dont on peut encore, avec la bénédiction divine, attendre le même usage à l'égard de beaucoup d'autres.

On a d'autant plus de sujet de l'espérer, que le but, la voie, & la méthode de l'Auteur en tous ses ouvrages, n'est pas de disputer, d'opposer opinions à opinions, sentimens à sentimens, parti à parti, mais de proposer & d'avancer dans le cœur de chacun le ROYAUME INTERIEUR DE DIEU, l'adoration en esprit & en vérité que le Pere demande, en un mot l'Amour pur de celui qui seul est l'unique bien par lui-même & la fin parfaite de tout ce qui est créé. Voilà ses propres paroles bien remarquables dans le Chap. X. de la troisième partie de sa Vie : *Dieu me fit comprendre, qu'il ne m'appelloit point, comme l'on avoit cru, à une propagation de l'extérieur de l'Eglise, qui consiste à gagner les hérétiques : mais à la propagation de son esprit, qui n'est autre, que l'esprit intérieur.* Quand celui-ci est bien rétabli, on revient facilement à l'unité pour tout ce qui regarde le reste.

L'auteur nous apprend, qu'ayant écrit premierement une bonne partie de son histoire par l'ordre de son Directeur, il la lui fit supprimer, pour la recommencer de nouveau de

la manière qu'on verra ici, & qui est la même qu'elle communiqua de son vivant à des personnes, dont elle se plaint ensuite (a) que quelque tems après ils se sont donné la liberté d'en publier des faits que pourtant ils n'y avoient pas vû. Cela est encore digne de remarque, pour qu'on se précautionne d'autant plus contre les rapports qui même auroient l'apparence d'avoir le plus de poids, bien que sans cela, toute cette histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin, fasse voir avec la dernière conviction ce qu'il faut croire de tant d'assertions & de narrations fabuleuses qu'on a répandu de tout tems & par-tout contre les sentimens & l'innocence de l'ame pieuse dont il s'agit.

Les ouvrages qui sont sortis de sa plume étant en assez grand nombre, comme il paroît par le Catalogue qu'on en joindra ici, si des personnes qui n'en ont point encore lû, ou qui n'en ont lû que par hasard, ou enfin qui en ayant lû la plupart n'ont point l'idée assez fraîche du substantiel de leur contenu, désirent qu'on leur en indique un ou deux de ceux par où ils pourront voir comme un abrégé de tout l'essentiel de ce qu'elle a écrit, on croit, qu'après la lecture de son *Moyen court* &

(a) Part. III. Chap. XIII. §. 2.

facile pour faire Oraison, on fera bien de lire son Traité des Torrens ; plus ses Explications sur le livre de Job, sur le Cantique de Salomon & sur l'Apocalypse ; ou bien, ses Discours spirituels & ses Lettres, dont la lecture engagera bien ceux qui les auront goûtés, à lire tout le reste ; par où ils seront convaincus, que jamais les choses spirituelles, intérieures & divines ne furent traitées & expliquées d'une manière plus sublime, plus profonde, plus pure, plus glorieuse à Dieu & salutaire aux hommes, qu'elles l'ont été par cette ame éclairée de l'Esprit de Dieu, qui l'avoit rendue conforme à l'image de Jésus-Christ, l'avoit fait passer par tous ses états, & mise, comme il le fut lui-même, (a) en butte à la contradiction des hommes, afin que les pensées cachées dans le cœur de plusieurs fussent découvertes, & qu'il parût manifestement combien l'intérieur des hommes est maintenant destitué de l'amour de Dieu & de ce qui regard ses divins intérêts.

(a) Luc 2. v. 34. & 35.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA VIE
ET
LES ÉCRITS
DE
MADAME GUYON.

*La gloire du Liban lui est donnée avec la magnificence
de Carmel & de Saron.*

Esaie xxxv. v. 2.



DISCOURS

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

MADAME GUYON.

LE Sage a dit : (a) *Il est un tems de se taire & un tems de parler.* Et c'est sans doute le moment de lever le voile qui jusqu'ici a dérobé Madame Guyon aux yeux des aveugles & des demi pieux, & de la montrer telle qu'elle a été ici bas. Mais qui est capable d'exécuter une telle entreprise ? Qui suis-je, moi, pour oser même y penser ? La divine profondeur de sa route à nulle autre pareille, la fait échapper aux plus pénétrants regards. Et j'estime que jamais personne n'a connu son intérieur ni ne l'approfondira peut-être, jusqu'au jour où cette Aigle Mystique paroîtra en *sainte pompe*, à

(a) *Ecclef. 3. v. 7.*

la droite du Maître Eternel qu'elle a si fidèlement servi en ce monde. Mystiques Saints, si rares aujourd'hui ! Heureux & *petit troupeau*, qui dans le détachement & la fuite du monde, entretenez avec votre DIEU, ce commerce d'amour qui vous dévoile ses secrets ; c'est à votre témoignage que j'en appelle : suivez-la si vous pouvez, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Suivez-la sur les traces de l'homme-DIEU au jardin de Gethsémani & au Calvaire. Voilà sa vie. Suivez-la dans ses abaissens qui, plus profonds que tous les autres, n'ont cédé qu'à ceux de Jésus-Christ même. Contemplez-la aux prises avec le bras Tout-Puissant qui s'appesantissoit sur elle, & victorieuse dans la lutte, par la perfection de cet amour soutenu dans les plus grandes épreuves, dans les plus affreux délaissemens, & pour tout dire en un mot, fidelle & sans jamais se démentir, aimant son DIEU, dans (a) *les douleurs de l'Enfer* même.

Mais encore, parcourez les écrits de cette femme, vous dont les yeux ont été oints du divin collire ; & dites-nous, si après nos livres saints, vous avez trouvé qui l'ait égalée. Dites où vous avez trouvé, même dans les plus profonds Mystiques, une si douce & victorieuse onction, &

(a) Pl. 88. selon l'Hébreu.

une si profonde pénétration des sens de l'Ecriture les plus cachés & les plus hauts ; le sublime allié au simple, des descriptions si nettes & si pleines de tous les états à passer pour être purifié, des directions pour chacun de ces états aussi sûres, aussi appropriées aux circonstances, exprimées dans toutes leurs nuances, en un mot, des directions complètes & uniques. Dites enfin, où avez-vous trouvé un si divin pinceau, pour peindre ce qui semble au-dessus de toute peinture, les transports de l'amour de DIEU auquel elle ramène tout. Que si vous ne pouvez par vos perçans regards, approfondir une si belle vie & de si saints écrits, comment le pourroient cette foule de Docteurs aveugles conducteurs d'aveugles comme eux, ces inutiles ; disons mieux, nuisibles larrons de la science, qui ne veulent ni entrer, ni laisser entrer, ces Docteurs Pharisiens, qui méconnoissent toujours la haute sagesse de la folie de la Croix, dont ils ne veulent rien ; au lieu de la Religion de Jésus-Christ, n'ont dans le vrai, que la Religion d'eux-mêmes. Religion vaine, piété plâtrée, commode à la passion, à l'intérêt, à l'honneur du monde & à l'amour-propre. Comment ces iniques appréciateurs de l'œuvre de DIEU dans les cœurs, dont ils acculent de fatrasisme les plus saintes opérations, eux qui

dans le vrai sont les fanatiques du moi & les enthousiastes de la nature corrompue, eux qui veulent toujours rivaliser avec DIEU & se mettre dans leur cœur à côté de lui; comment de tels personnages pouvoient-ils approuver, encore moins admirer, la vie de Madame Guyon, si contrastante avec la leur? comment auroient-ils pu comprendre les bords de ses divins Ecrits? Il faut les en plaindre & ne pas s'en étonner. Ainsi, tout comme leur échappe l'Evangile sur les vrais préceptes duquel ils n'osent pas seulement jeter un regard fixe qui foudroyeroit leurs consciences, de même Madame Guyon échappoit à leurs vues basses & intéressées.

Trop sainte pour être canonisée dans ce siècle où la foi s'éteint, même dans le sanctuaire d'où au lieu de la bonne odeur de Jésus-Christ, il ne sort bientôt plus qu'une odeur de scandale & de mort. Trop héraut de ce pur amour, qui donnant tout à DIEU & ôtant tout à la créature, indigne, révolte une raison superbe & fait frémir la corruption. Trop martyr pour avoir la gloire du martyr, & trop amie de son Sauveur pour ne pas expirer comme lui dans l'opprobre. Mere spirituelle, trop féconde pour n'avoir pas excité la jalouse rage de l'ennemi & de ses suppôts. Trop ceinte de l'Esprit de

DIEU pour n'être pas condamnée d'un monde qu'elle condamnoit & pour n'être pas l'objet de la profane dérision des enfans du siècle. Portant enfin un feu trop sacré, pour que tant d'hommes qui dorment dans le froid de la mort, ne s'en éloignent pas par la crainte.

O mon DIEU! vous dont malgré nos infidélités, les miséricordes sont inépuisables: il semble que vous ayez suscité cette femme unique pour être l'Apôtre de nos tems malheureux, où l'ennemi sachant que *son tems est court*, joue de son reste & épuise tous les efforts de sa rage. Mais gloire soit à vous, Seigneur (a), par ces efforts & par cette rage même. Plus l'abyme envoie ses vapeurs empestées & plus vous qui ne manquez jamais à vos créatures, vous formez de grandes ames pour servir de lumière & de boucliers à ce *petit troupeau*; qu'à chaque époque vous choisissez d'entre les hommes pour être des *premices saintes* & que vous réservez pour vous. Comme une eau qui, resserrée dans tous ses canaux, jaillit enfin avec plus de force par celui qui lui donne une heureuse issue: plus cette grace, ô mon DIEU! que vous cherchez à répandre est repoussée de presque tous les cœurs & plus elle se tourne en abondance pour ceux qui en ont soif & qui lui accueillent.

(a) Esaïe 6. v. 3.

Il faut se garder d'une illusion qui se glisse même dans les meilleurs cerveaux. Il semble que l'antiquité ait le droit de consacrer ce qui a eu lieu autrefois. Elle annoblit même jusqu'au mensonge. Les Saints antiques en sont plus vénérables & les autels qu'on refuse aux modernes sont aux anciens dressés comme de plein droit. Mais les tems ne sont rien aux choses. DIEU est le DIEU de tout tems, hier, aujourd'hui & il sera éternellement; son bras seroit-il raccourci? Les miracles éclatans qui se sont fait autrefois, & par intervalles encore aujourd'hui, quoiqu'ils aient l'utilité de leur genre, ne sont pas aussi grands que les miracles invisibles de la grace sur les cœurs bien moins souples que la nature sous la main du Tout-Puissant. Que si la règle des tems devoit faire loi & entraîner les suffrages, elle seroit bien plus en faveur de Madame Guyon, & de nos tems qui, pour approprier les préservatifs aux dangers, sollicitent sans doute de plus grands secours.

J'ai lu bien des livres intérieurs, assurément d'une sainte utilité. J'avois aussi assemblé 130 volumes in-folio des Peres de l'Eglise les plus estimés. A DIEU ne plaise que je leur refuse le tribut de vénération qui leur est dû. Et combien seroit-il à souhaiter qu'on les lut (& sur-tout les élèves du Sanctuaire) dans ce

siècle vainement subtil & criminellement raisonneur, où le mot de *grace* est presque également banni du dictionnaire des Docteurs & des gens du monde, & dont non-seulement l'esprit de DIEU, mais même le bon esprit naturel se retire gémissant & ne laisse bientôt plus de traces de solidité dans les cerveaux. J'ai donc beaucoup lû, mais je n'ai trouvé nulle part ni Madame Guyon ni ses Ecrits.

Que je m'estimerois heureux, mon cher Lecteur, si mon exemple pouvoit vous servir de boussole! Il y a près de quarante ans que j'ai eu le bonheur, décisif pour moi, si j'en eus mieux profité, de faire connoissance avec ces divins Ecrits. Cette époque de ma vie, sera bénite à jamais. Quel ne fut pas mon étonnement de voir un ordre de vérité si nouveau pour moi! D'abord j'y compris très-peu, faute de cette *pureté d'esprit* si nécessaire pour recevoir le *Royaume de Dieu*, & la vérité éternelle. Au contraire, ma cervelle étoit meublée de ces opinions qui amusent les enfans des hommes, de ces doctrines académiques dont les graves Docteurs remplissent leurs nourrissons & qu'ils n'ont pas honte d'appeler la vraie science. Toutefois malgré l'aveuglement où m'avoient jetté ces principes accoutumés que je prenois pour indubitables, stériles pour l'esprit & enfans le cœur; la dou-

ce & pénétrante onction répandue dans tous les Saints écrits de Madame Guyon, ce caractère de vérité qui est à lui-même sa preuve, cette chaîne de doctrine si liée, cette vérité sublime toujours teinte & détrempée dans l'amour de Dieu qui est son terme; cette magie divine m'attiroit, me saisissoit. Des traits de lumière perçoient l'opacité de mon âme. Un feu secret échauffoit, amollissoit la dureté de mon cœur. Peu-à-peu mon horizon se nettoyoit, mon cœur, dis-je, s'embrasoit & la (a) lumière de la vie, en fendoit insensiblement les glaces. C'est alors que je vis clairement que je n'avois rien compris dans nos livres saints que le peu qui en est accessible à la raison qui, dans les choses divines, n'est pour l'homme qu'un aveuglement de plus. Alors les contradictions qu'elle y voit furent pleinement levées; alors un jour pur & nouveau m'éleva à l'idée de ce Christianisme, dont la plupart des hommes ont à peine les premières notions, bien loin d'en concevoir l'esprit.

L'admiration s'use à mesure que la beauté ou la bonté qui en est l'objet devient plus connue: la surprise s'éteint par l'habitude de voir. Mais depuis le grand nombre d'années que je lis & que j'étudie les écrits de Madame

(a) Jean 8. v. 12.

Guyon, jamais, non, jamais mon admiration n'a cessé de croître en proportion à ce que je les ai compris & approfondis. Toujours de nouveaux sens plus profonds, de nouvelles découvertes dans le pays de la lumière. Combien de fois la force du sentiment ne m'a-t-elle pas transporté hors de moi-même? & je ne puis actuellement plus les ouvrir sans un frémissement de reconnaissance envers DIEU, de m'avoir ouvert, par ces livres, la source inépuisable de ses vérités éternelles. Mais il faut en venir à la personne elle-même.

Que si vous voulez l'apprécier, contemplez-en le portrait, tiré non par un homme chétif comme moi, mais de la main du maître lui-même; & lisez avec attention, dans l'Epithalame céleste que chante le roi Salomon, le passage que je vais vous transcrire. (a) *Qu'il y ait soixante Reines, quatre-vingt Concubines & des Vierges sans nombre: ma Colombe, ma parfaite est unique; elle est unique à sa mère, à celle qui l'a enfantée; les filles l'ont vue & l'ont dite bienheureuse; les Reines & les Concubines l'ont louée, en disant: Qui est celle qui paroît comme l'aube du jour, belle comme la lune, brillante comme le soleil, redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées?* Sur ce divin passage que je vais expliquer, &

(a) Cantique VI. v. 8. 9. & 10.

dont les nombres sont mystérieux comme tous ceux de l'Ecriture, je ferai quatre choses : 1°. Je vous ferai voir en peu de mots qui sont les *Reines*, les *Concubines*, & les *Vierges*. 2°. Que la *Colombe*, la *parfaite*, l'*unique* n'est point la Sainte Vierge, mais bien la première après elle à qui rien n'est comparable. 3°. Que cette unique n'est pas l'Eglise, mais une ame particulière, retraçant par sa supériorité la perfection de l'Eglise. 4°. Je vous montrerai quelle est la sainte à qui on doit, selon moi, indubitablement appliquer ce titre d'*Unique*. 1°. Les *Reines* sont les premières Saintes de l'Eglise. Elles sont *Reines* dans le sens que Saint Paul & Saint Jean (a) appellent les Chrétiens *Rois*, parce qu'après être mortes à elles-mêmes, ressuscitées en Jésus-Christ, armées de son esprit, elles régneront par sa force divine sur le péché, sur le monde & sur l'amour propre qu'elles ont foulé ; & ainsi passées dans la liberté des enfans de DIEU, elles sont affranchies de tout esclavage.

Les *Concubines* sont d'autres ames saintes de l'Eglise invisible, répandue par-tout où il y a des vrais adorateurs, mais qui ne sont point extérieurement dans cette Eglise visible (où qu'elle soit), qui a été d'abord & long-tems la vraie Eglise ou la vraie épouse. Tel est l'un

(a) Jean 4. v. 20-24.

des sens, mais il en est plusieurs autres que je n'indique pas.

Les *Vierges* sont les ames pures, simples, dont l'esprit, le cœur, l'imagination, la mémoire, les sens, en un mot toutes les facultés ont été purifiées, & par conséquent rendues saintes. C'est l'opposé de la fornication ou adultere, soit spirituel, soit corporel. Les *Vierges* sont autant d'épouses de Jésus-Christ, l'époux de l'Eglise & de chaque ame purifiée qui en est membre.

Je ne m'étends pas sur ces trois ordres de saintes, quoiqu'il y auroit une infinité de choses à en dire, très-profondes & très-intéressantes ; mais outre que ce n'est pas mon but dans ce discours, je me réserve d'en traiter en détail dans un ouvrage à part si DIEU m'en fait la grace.

C'est donc seulement la *Colombe*, la *parfaite*, l'*unique* que je vais envisager ici. Par ce passage, il paroît clairement qu'il en est une supérieure aux trois classes précédentes : mise en regard & même en opposition avec elles, l'avantage, la suréminence lui demeure. Il semble que le Saint Esprit, qui ne dit qu'un mot des autres, n'ait pas trop de titres & d'éloges à accumuler sur celle-ci. Les autres ne sont que nommées comme membres de l'Eglise :

celle-ci est louée : la *Colombe*, la *parfaite*, l'*unique*. En effet, ce dernier mot renferme tout; & non-seulement l'esprit saint lui donne cette louange, mais encore, pour qu'on voie mieux sa supériorité, il la fait louer par les autres. *Les Vierges l'ont dite bienheureuse; les Reines; &c.*

Mais quelle sera donc cette sainte si *unique* aux yeux de l'Epoux sacré? J'ai promis de vous montrer, 1^o. qu'elle n'est point la Sainte Vierge, comme peut-être on pourroit l'augurer au premier coup-d'œil, en ce que ces magnifiques titres paroissant lui convenir, pourroient arrêter l'examen, le raisonnement, & empêcher d'approfondir. Mais d'abord, il n'est point parlé proprement de la Ste. Vierge dans ce sacré Cantique; elle n'en est ni l'objet ni le but; on le verra bientôt: que s'il en est mention, ce ne peut être que très-indirectement, & parce qu'on peut lui appliquer *sans degré* ce qui est dit de l'Eglise. Elle n'est appelée nulle part l'*Epouse* de Jésus-Christ, mais bien sa *Mère* & Epouse du S. Esprit. Or, dans tout le Cantique, il n'est question que de l'Epouse de Jésus-Christ, laquelle est en général l'Eglise, & en particulier chaque ame fidelle qui retraçant en soi, chacune selon son degré, les traits de cette Eglise universelle, est une *Eglise* en petit, & par con-

séquent Epouse de Jésus-Christ, qui est en même tems l'Epoux & le chef de la grande Epouse composée de toutes ces Epouses particulières. Vous voyez dans la nature une image de cet ordre saint & hierarchique. L'homme naturel est appelé le *microscome*, ou le monde en petit, non-seulement parce que chaque individu, quoiqu'avec une variété dans les traits, ressemble en gros à tous les hommes, mais encore parce qu'il a avec le grand monde un rapport, une ressemblance aussi exacte que sa nature le comporte.

Cette *unique* n'est point la Sainte Vierge, parce, en second lieu, que dans tout le cantique il n'est question que des états tout-à-la-fois très-réels & très-mystiques; par où ces ames, Epouses de Jésus-Christ, doivent passer, depuis les *fiançailles*, ou commencement d'élection, jusqu'à la consommation de leur mariage avec cet Epoux céleste. Etats très-nombreux & très-divers, dépeints sous des emblèmes physiques. Etats où l'opération de la grace les met dans l'intervalle tantôt d'union, tantôt de délaissemens, d'approches & de fuites, de rigueur ou de douceur, de chastes embrassemens ou de repoussemens pour les fautes commises, de privations amères ou de jouissance, de consolations ou de refusites, d'amour ou d'indifférence, de trouble ou de paix.

Tantôt des détours difficiles, tantôt la route la plus unie. En un mot tous les états à passer jusqu'à ce que soient enlevés & disparus tous les obstacles que le péché & la propriété, qui est l'essence du péché, apportent à cette sainte union, qui dans la conformation parfaite doit devenir *unité*. Or qui ne voit que tout cela n'a rien de commun avec la Ste. Vierge, qui n'ayant point eu à subir tous ces états de purgation rigoureuse & foncière, n'a aucune relation propre & directe avec ces descriptions, ni par conséquent avec le Cantique des Cantiques.

L'Unique n'est point la Sainte Vierge, parce 3°. qu'en plusieurs endroits elle est appelée tantôt *Sœur*, tantôt *Epouse*, & quelquefois tous les deux ensemble. *Tu m'as ravi le cœur, ma Sœur, mon Epouse* (a). Or la Sainte Vierge n'est appelée ni *Sœur* ni *Epouse* de Notre Seigneur, elle est *Mère* & non *Sœur*, comme elle est *Mère* & non *Epouse*. Mais avant que d'aller plus loin dans cette démonstration, il ne fera pas inutile de faire ici une petite digression.

Pourquoi Notre Seigneur honore-t-il les âmes fidèles de ces titres si magnifiques de *Sœurs* & d'*Epouses*? C'est parce que ce Verbe, vrai DIEU, s'étant incarné, a par cette incarnation épousé la nature humaine, & sur-tout les âmes qui

(a) Cantiq. IV. *Et alibi passim*.

lui

sont dévouées: voilà l'*Epouse*. Et *Sœurs*, comme il n'a pas dédaigné d'appeler les hommes ses *frères*, & sur-tout les fideles; il en est une double raison. 1°. Comme homme il reclame la même origine que la race humaine, & cette origine c'est DIEU, c'est-à-dire, lui-même, le verbe DIEU, abstractivement à son incarnation. 2°. Il est frère des élus, parce que, selon son humanité, il est issu de la même mère qu'eux. Ceci fera peut-être difficile à comprendre pour qui n'a pas le fil de la vérité divine, & de l'admirable texture de la Religion. Ainsi pour le mettre dans un plein jour & ne pas interrompre ma preuve, je l'expliquerai dans une note (a).

(a) Comme tous les Elus étoient renfermés, en germe & en substance dans Notre Sauveur, soit les justes avant sa venue, (*car il est l'agneau immolé des fondations du monde*) ce qui est infiniment vrai, mais a un sens très-profond & mystérieux, soit les Justes ou Elus après sa venue, renfermés, dis-je, dans cet homme-DIEU d'où ils sont sortis par avance de son côté percé de la lance, tout à la fois figurativement & en essence (figure & réalité). Et comme la sainte Vierge est réellement sa Mère, il s'ensuit, qu'elle est la Mère aussi de tous les prédestinés, dont le germe étant en son Fils, étoient renfermés dans son sein. Et même, comme il étoit de toute nécessité proportion,

* *

Mais tout ce que je viens de dire rend cette preuve complete. Non-seulement *sœur & épouse* de Notre Seigneur, elle n'est pas sa Mere, mais cette *unique* est la fille de sa Mere. Et observez celle que la sainte Vierge fut la plus anéantie de toutes les créatures, pour que DIEU la regardât; (*il a regardé la bûche de sa Servante*) & qu'elle put ainsi recevoir l'incarnation du VERBE, sans quoi une autre plus anéantie qu'elle, auroit été choisie; tout comme par son anéantissement, elle a été la mere très-pure du Sauveur, elle est aussi par ce même anéantissement la figure & la réalité de ce fond Vierge & primitif sur lequel s'exécute dans les Elus amenés à la mort mystique & au néant d'eux-mêmes, s'exécute, dis-je, l'œuvre de la régénération & de la naissance & vie de Jésus-Christ en eux. C'est ce que l'Ecriture appelle la Révélation de Jésus-Christ en nous (*a*), & Saint Paul, *Jésus-Christ en nous*. Et encore, *je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*, &c. Tel est le langage de l'Ecriture, & le fil, la chaîne de toute la Religion, & la parfaite collusion de tous les passages relatifs. C'est une suite infiniment belle, & un mystère admirable aux yeux des entendeurs, & aussi adorable que profond. Tout comme Eve dès sa chute a enfanté à la mort, Marie la réparatrice a dans tous les sens enfanté à la vie.

(a) Apoc. I. v. 1. Col. I. v. 27.

encore la suite du passage qui met la chose au-dessus de tout doute. Elle n'est pas seulement appelée *unique*, mais elle est *unique à sa Mere, à celle qui l'a enfantée*. Les voilà donc toutes deux très-bien distinguées, cette Mere & cette fille, pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre. Ainsi elle est sa fille *unique*, en sainteté & en gloire, unique en ce que surpassant toutes les autres en excellence, elle fait un degré à part & le premier dans les descendances ou enfantemens spirituels de la Divine Marie. C'est comme si on avoit tiré une ligne de démarcation entr'elle & toutes les autres saintes. Elle est la *colombe* pour les surpasser en cette douceur qui est le vrai esprit de l'Evangile. Elle est *parfaite* de toute la perfection que peut recevoir une créature non Mere du Sauveur. Elle n'a plus même, en un sens très-vrai, le mal métaphysique, puisque divinifiée & perdue en Dieu pour jamais, encore qu'elle reste une créature, elle n'en a plus les bornes étroites; mais dilatée & sans obstacle qui arrête son vol, elle peut dans l'océan de l'infini, faire le progrès éternel en amour & en connoissance.

Il faut maintenant vous montrer que par cette *unique*, l'Esprit saint dans cet endroit n'a point entendu l'Eglise. Ce que j'ai dit jusqu'ici pourroit déjà vous servir de preuve, mais comme il

pourroit encore se glisser une équivoque à cet égard, il faut la faire disparaître.

Je dois d'abord convenir, que comme ce qui est dit de l'Eglise en général, peut s'appliquer à chaque prédestiné qui en petit en rassemble les traits; de même ce qui est dit de chaque prédestiné peut s'appliquer à l'Eglise en général. Mais outre que ce principe reçoit ici une grande exception, comme je le démontrerai plus bas, on pourroit d'abord objecter, que ces titres & sur-tout celui de *parfaite*, ne conviennent point à l'Eglise très-chargée de mélanges & un composé de bons & de mauvais; *l'ypocrite y est avec le bon grain (a)*, & le divin pêcheur amène toute sorte de poissons sur le rivage. Mais sans poser cette restriction, accordons, je le veux, que ce mélange mauvais qui de tout tems s'est glissé dans l'Eglise, n'est qu'un accessoire, & n'en fait pas l'essence; qu'elle est, comme dit Saint Paul, *sans taches & sans rides (b)*, & par conséquent *parfaite*. *Colombe*, par la simplicité & la douceur qui sont son esprit. *Unique enfin*; une seule foi, une espérance, une charité, une seule motion du Saint Esprit, qui par des dons, les mêmes dans leur origine & différens par leurs effets, font la divine beauté de cette Eglise; (diversité

(a) Matth. XIII. v. 25. & 48.

(b) Ephes. V. v. 27.

dans l'unité) un seul baptême spirituel, une seule volonté dans tous les membres soumis, concentrés dans la volonté de Dieu; un seul corps, un même pain de vie au-dessus de toute substance; tant d'êtres n'en formant qu'un seul parfaitement joint, comme les membres le font au chef. Il ne peut y avoir deux Verbes, ni deux Esprits, ni deux saluts, dont l'un ne seroit pas en Jésus-Christ; ainsi on peut appeller l'Eglise *Unique*.

Mais qu'écrangement on s'abuseroit, si l'on en concluoit que c'est elle que le Saint Esprit a prétendu désigner dans ce verset! au contraire ce n'est qu'indirectement & par contre-coup, à cause du rapport qui est entre chaque membre & l'Eglise, qu'on peut le lui appliquer; & par une raison semblable, quand par impossible ce seroit l'Eglise, ce ne pourroit jamais être *exclusivement* d'une ame particulière. Mais ici, remarquez bien, c'est l'individu désigné qui exclut l'idée de l'Eglise en général. Si ces mots étoient déconfus & isolés on pourroit douter, mais ils sont très-liés avec le verset précédent, avec qui ils font un ensemble, & cet ensemble est la rescension entière des Membres de l'Eglise: c'est un vrai catalogue des élus, rangés selon leurs caractères, en quatre classes, dont le total forme l'Eglise: *Reines, Concubines, Vires*

ges, & *Unique*. Ainsi les Reines ne font point l'Eglise, mais bien un de ses ordres hiérarchiques; les *Concubines* & les *Vierges* de même. Enfin l'*Unique*, la *Colombe*, la *parfaite* n'est pas l'Eglise, mais bien le plus parfait de ses Membres.

4°. Il est question maintenant de voir quelle est la Sainte supérieure aux trois ordres qui lui font hommage par leurs louanges. Que si vous êtes curieux, mon cher lecteur, de faire avec moi cette recherche, commencez par dépouiller le préjugé. Que la prévention de tems, de lieu, d'antiquité, de nouveauté ne vous en impose point. J'ai de grandes raisons de croire que les plus grands saints sont réservés pour la fin du présent monde; mais quoiqu'il en soit vous allez voir une conformité exacte & frappante. Dans cette vie de Madame Guyon, qui ne sera jamais assez admirée, lisez au Tome II, Chap. XVI, §. 7, son *Rêve du Mont-Liban*, que je ne transcris pas ici, vu que vous l'avez dans le livre même. Le Mont-Liban, dont il est tant parlé dans l'Ecriture, & sur-tout dans le Cantique, est, je pense, la plus haute des demeures célestes, ou de la Jérusalem d'en haut, collectivement envisagée. Je n'appuyerais pas ici sur toutes les particularités de ce songe, ni de la *mer orageuse* & *pleine d'écueils*, qui désigne les états à faire frémir la nature, qu'il faut subir pour la

purgation absolument rigoureuse; ni du *bois de Cypres*, qui indique les effroyables morts qu'il faut passer. Ce détail n'est point de mon but dans ce discours.

Sur ce *Mont-Liban* étoit une chambre où Madame Guyon fut introduite seule. Une compagne arriva bien à la porte, mais elle lui fut fermée, dès que Madame Guyon fut entrée. J'estime que cette compagne étoit la figure des âmes qui la suivoient de plus près, mais non encore assez consummées pour être admises en une si haute demeure. Madame Guyon ne voit dans cette chambre que Notre Dieu. Sauveur & sa très-sainte Mère, si ce n'est un petit garçon qui ne servoit que d'observateur & de messager (je crois savoir qui étoit le petit garçon.) Voyant deux lits dans cette chambre & demandant à qui ils sont destinés, l'Epoux céleste lui répond: " Il y en a un pour ma Mère & l'autre pour vous, mon Epouse. » (a)

(a) Les lits sont la figure de l'immuable & éternel repos de l'âme, consummée dans le sein de Dieu. Madame Guyon eut ce songe, que je montrerai avoir été absolument divin, l'an 1684, c'est-à-dire, 33 ans avant sa mort: elle étoit donc déjà alors consummée. Bon Dieu! qui pourra concevoir quels furent dès lors ses progrès dans le saint amour, qui, quand on

Mais avant d'aller plus loin, il faut prévenir une objection. Nous voyons où vous tendez, direz-vous, vous allez appliquer le passage de la *Colombe, la parfaite, & l'Unique* à Madame Guyon, & toute cette application n'est fondée que sur un songe. Or on fait combien les songes sont douteux, incertains, combien il est dangereux d'y appuyer, combien ils peuvent ouvrir la porte au fanatisme, &c. &c. Je le fais tout comme vous, mon cher lecteur, il est des songes illusoires, il en est d'imposteurs. Madame Guyon elle-même, dans tous ses saints écrits, vous dit, vous répète que la plupart des songes sont faux ou douteux, & qu'il en est même de diaboliques. Il semble qu'elle ne puisse assez s'appesantir sur leurs dangers, & sur la défiance & les précautions qu'on y doit apporter. Elle fait bien plus, elle vous donne les marques sûres des songes divins pour éviter des méprises de tant de conséquence; elle vous apprend à démêler ces songes exécutés, non par l'impure fécondité d'une ame impure, mais par les Anges saints, ambassadeurs du Très-Haut (a) présidans

en est là, se dilate & n'a plus d'obstacles & de bornes? Qui pourra concevoir, durant le reste de sa vie, quels furent ses enfoncemens dans les abîmes de l'infini?

(a) Hebreux I. v. 14.

& influans sur les cerveaux véritablement purifiés. Elle vous les fait distinguer de ces songes vains, enfans du délire, formés dans une imagination brouillée, offusquée de la vapeur des passions, ou appesantie par les viandes, ou pleine des objets du monde; & par la lumière répandue dans ses écrits, vous verrez encore ce que c'est que ces détestables augures, ces diaboliques divinations, qui, à la honte éternelle des Chrétiens de nom, se sont glissées parmi nous, descendues de Caïn par Cam, pratiquées par les Payens de tous les pays & de tous les siècles, & maudites de Dieu dans toute la divine parole (a).

(a) On voit bien que j'entends ici le *somnambulisme*. L'ennemi qui ne cherche qu'à tout brouiller & à tout confondre, voudrait faire accroire que c'est là du *mysticisme*, pour jeter un nuage sur la pure & sainte vérité & en défendre les approches; & les gens du monde qui n'y entendent rien le croient forttement & sont dans l'admiration de cette bête qui monte de l'abîme pour séduire ceux qui n'ont pas le sicaire de Jésus.

(*) Le vrai mysticisme, l'intérieur réel, c'est-à-dire le vrai & pur Christianisme, est plus éloigné de ces horreurs qui sont aujourd'hui un abominable phénomène, que les cioux ne le sont de l'enfer. L'ennemi voyant que l'incrédulité gagne aujourd'hui presque

(*) Apocal.

Il est donc des songes divins, qui oseroit en douter ? Toute l'Ecriture en est pleine. Il en est qui, outre le fait actuel, sont prophétiques de surcroît. Tel a été ce célèbre songe de Madame Guyon, si mystérieux & si clair tout-à-la-fois. Je ne crains pas de l'attester hautement ici, sûr de n'avoir pas à en rougir au jour où tout sera dévoilé. A cette époque déjà son intérieur étoit dans le ciel. Qu'on lise sa vie, qu'on y parcoure tous les états purifiants par où elle avoit passé au préalable, décrits avec autant de clarté que de candeur ; qu'on y contemple cette union avec DIEU, si centrale qu'elle n'étoit plus qu'*Unité*. Ainsi comme on voit une glace unie dont aucun souffle empesté ne peut ternir ni troubler le poli, l'imagination chez elle, la mémoire, l'entendement ; toutes les facultés, en un mot, où se forment les songes, étoient amenées à la pureté d'un Ange, & rien ne peut faire suspecter celui-ci d'illusion & d'imposture. Confrontez donc, comparez, sans aucune crainte

tous les cerveaux, cherche à remplir de ces diableries les vuides que le déisme y fait ; & les Déistes qui se croient si sages, deviennent ainsi les plus ridicules & les plus superstitieux des hommes : *Se disant être sages, ils sont devenus fous*, dit Saint Paul. Rom. I. v. 22.

de vous méprendre, ce songe divin avec les mots du cantique, & vous y verrez les plus frappantes ressemblances ; & concluez avec moi qu'aucune sainte n'a jamais autant approché de la Sainte Vierge que Madame Guyon. *Deux lits*. Qui que ce soit, admis dans la chambre qu'elles deux, & tant de traits si marqués.

Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu là-dessus : la prévention ne capotant qu'à regret & a des peines infinies à se rendre. "Quoi !", dira-t-elle, un femme de nos jours, foible, impuissante, le rebut des docteurs, la dérision des mondains, accablée de croix, & dont le nom n'est même encore cité par eux qu'en ridicule, vous osez non-seulement la mettre en parallèle, mais au-dessus de tant de saintes canonisées, de tant de taumaturges, de tant de vies à prodiges & à renoncemens inouis, &c. &c. "Oui, je l'ose & je n'en rabas rien, & c'est précisément ce qui vous sert de prétexte qui la rend plus conforme à Jésus-Christ ; sa vie même devoit vous en être la plus solide preuve. L'extérieur, l'éclatant a eu son ordre & son tems ; le miraculeux a eu sa nécessité. Il falloit fonder, établir l'Eglise ; il falloit des martyrs en spectacles, c'étoit les martyrs de Jésus-Christ ; & l'intérieur, qui ne vient point avec pompe, qui ne se fait point entendre par les rues ; l'in-

térieur, qui est la moëlle, l'essence & le but ; la fin de la Religion a les miracles invisibles & cachés, & fait les martyrs du Saint Esprit... Je n'en dirai pas davantage là-dessus.....

Que les hommes sont aveugles & iniques estimateurs de la vraie vertu ! Il n'est & ne fut jamais aucune réelle sainteté que la plus ou moins parfaite conformité aux états de Jésus-Christ ; & je ne connois aucune sainte en qui j'aie pu voir autant de cette conformité qu'en Madame Guyon. De profonds intérieurs ne lui appliquent pas seulement le passage du Cantique, mais toute la dernière partie encore du Psaume 45 (selon la vulgate 44). Ils l'y trouvent trait pour trait, tout comme moi ; mais je passerois les bornes de ce Discours à entrer dans cette discussion. Il suffit pour connoître la prééminence de cette sainte femme de ce que j'ai dit & démontré. Elle auroit même pu égaler la Vierge Sainte, si DIEU qui est un DIEU d'ordre ne mettoit pas un ordre en toutes choses. Ainsi tout a son district & ses bornes. Chacun a sa place dans l'univers spirituel comme dans le monde visible. Et les degrés s'accueillent l'un l'autre avec des nuances presque imperceptibles. Tellement, je le dis encore hardiment & sans crainte, que Madame Guyon a *presqu'égalé* la sainte Marie & même auroit pu l'égaliser, s'il eût été possible qu'il y

eût deux Meres de l'homme-DIEU. Mais il n'en étoit préparé dans le décret de l'Eternité qu'une seule pour arriver dans le tems à l'Etre formé, composé de ce qu'il y avoit de plus pur durant l'innocence ou avant la chute de la première des femmes & par succession du sang des Justes dans l'ancienne Loi, c'est-à-dire, de ce qui en eux (a) n'avoit point péché en la manière d'Adam, parce qu'elle devoit être la réparatrice du péché d'Eve ; & parce que, destinée à être le sein du Sauveur des hommes, il falloit une proportion entre la Mere & le Fils, à jamais impeccable par sa nature. J'entends toute la proportion & proximité de sainteté possible en elle, appropriée à être Mere. Ainsi elle seule devoit naître immaculée. Et voilà son avantage au-dessus de tout.

Que si Madame Guyon n'a pas eu ce privilège, si la tache d'origine a été jettée sur son berceau, elle n'en a pas été moins sanctifiée, comme il est dit de Jérémie, d'Esaië, &c. & parfaitement ajustée à être le plus grand des héritiers de l'amour pur & sans bornes que la créature doit à DIEU. Et parfaitement sanctifiée encore pour être après la Mere de tous les prédestinés, la Mere d'un peuple innombrable. Et cette différence, encore que très-réelle, ne nuit

(a) Rom. 5. v. 14.

point à la sainteté devenue parfaite, & à la consommation de Madame Guyon. La sainte Vierge est née immaculée; Madame Guyon est devenue la première sainte après elle. Inférieure à elle seule, supérieure à toutes les autres. Ainsi elle a été au plus haut degré la représentatrice de la perfection, de la sainteté de l'Eglise. C'est pourquoi, comme j'en ai le droit, en lui appliquant ce passage du Cantique; les trois ordres qui lui sont inférieurs, les Reines, les Concubines & les Vierges, dans leur admiration, s'écrient avec transport: *Qui est celle-ci qui paroît comme l'aube du jour?* Remarquez l'expression, *l'aube du jour*, c'est-à-dire, la première; elle n'est pas le jour éternel; c'est Jésus-Christ lumière éternelle en lui-même, dans les cieux & dans le monde; mais elle l'indique & l'annonce. Elle sort immédiatement de (a) *l'étoile brillante du matin*. Ces trois ordres de saintes continuent: *Elle est belle comme la Lune*, parce qu'elle a les rayons de ce Soleil éternel réfléchis sur elle, & même cette réflexion est si entière, qu'il la fait briller de sa lumière; *brillante comme le Soleil*. Enfin, elle est redoutable comme des armées qui marchent d'enseignes déployées. Redoutable aux Démons, à qui elle a déjà enlevé & enlèvera jusqu'à la fin du monde une infinité de proyes. Redoutable à ces esprits de ténèbres que la pureté & la per-

(a) Apocal. 22. v. 16.

fection de son amour vainquoit & mettoit en fuite. Enfin, redoutable au monde, que la Doctrine condamne & dont la vie & les maximes sont si contrastantes avec la sienne. Tels sont les éloges au-dessus de tout éloge que les trois chœurs de l'Eglise lui ont consacré & qu'ils font des cieux retentir sur la terre parmi les hommes de bonne volonté; & c'est à ce chœur immortel, que j'ai osé joindre ma faible voix. Mon cœur bouillonoit de donner à cette divine femme le tribut qui lui est justement dû.

Enfans du siècle, ne vous moquez pas. *Que si l'Evangile vous est couvert*, comme dit l'Apôtre; s'il est inaccessible à votre aveuglement, comment pourriez-vous croire de telles choses? Mais s'il vous reste une ombre de foi, tremblez de ce qu'il ajoute, *Si notre Evangile est couvert, il est couvert pour ceux qui périssent, à qui le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement*.

Mais à quoi me suis-je occupé dans ce Discours? Ma conscience ne me fera-t-elle pas un redoutable reproche? Je crois presque entendre au fond de mon cœur, la voix de Madame Guyon, prête à me foudroyer par ces paroles: « Misérable, que fais-tu? Qui a donné » cette commission à un homme souillé comme » toi? Pourquoi d'une main téméraire, déchirer le voile que l'aveuglement des mondains

» avoit mis sur ma vie? Pourquoi me for-
 » tir de ces opprobres que les Pharisiens ont
 » jetté sur ma mémoire? Pourquoi vouloir
 » glorifier celle qui, en éternelle mort à soi-
 » même, n'a eu en vue d'autre gloire que celle
 » de Jésus son Epoux, & qui a infiniment pré-
 » féré le calice de ses abaissemens & de ses dou-
 » leurs, à toutes les richesses & à tous les hon-
 » neurs de l'univers?

Pardonnez, ô ame sainte! Pardonnez à ma
 témérité. Je comprends tout ce que vous pour-
 riez dire au plus vil des hommes comme moi.
 Je le fais, combien vous avez eu en horreur
 cette gloire propre & facrilege, en ce qu'elle
 en dérobe une part à celui à qui seul elle est due
 toute entière. Mais, ô femme! ô épouse! non
 ce n'est pas votre gloire que j'ai cherché. J'au-
 rois menti à votre esprit, j'aurois trahi votre
 cœur fondu dans le cœur de Dieu. Cependant
 ce Dieu tout juste, déjà en ce monde fait quel-
 quesfois venger ses Elus des opprobres qu'ils ont
 essuyés pour son amour, sans attendre le jour
 où les *secrets des cœurs seront manifestés*, & où il
 montrera les couronnes de ses Saints. Mais enfin,
 il faudra également qu'on la voye sur votre tête,
 cette couronne, où vous paroîtrez à la droite
 de votre céleste Epoux, descendant en sa gloi-
 re pour juger le monde. Ce n'est donc ici
 qu'une

qu'une mince & chétive anticipation. C'est le ga-
 zouillement d'un pauvre petit oiseau, qui vou-
 droit un jour pouvoir voler à vos pieds, & le
 bégayement d'un enfant, qui écrasé sous le poids
 d'un si haut sujet, ne trouve point d'accent qui
 réponde au transport de son cœur.

Mais encore, c'est pour donner gloire non
 à vous, mais à ce Sauveur qui vous a formée
 pour lui, mais à cet Esprit saint, qui vous a
 si profondément éclairée & si divinement mue.
 C'est pour donner en ce siècle aveugle & impie,
 un exemple recent & parfait de ce Christianisme
 pur qui semble banni des esprits & des cœurs,
 & fixer l'attention du Lecteur sous tous les traits
 d'une si sainte vie. C'est enfin pour lui donner
 une heureuse avidité de lire tous vos écrits avec
 la confiance qu'ils méritent.

O Jésus, Roi immortel des siècles! Vous qui
 avez fait cette femme, le véhicule de votre di-
 vine lumière, pour éclairer tant d'aveugles &
 réveiller tant d'endormis sous la région de l'om-
 bre de la mort; daignez, malgré ma totale in-
 dignité, entendre le soupir de mon cœur! Ecou-
 tez le gémissement d'une pauvre tourterelle. Re-
 cevez, ô mon Dieu, le tribut de la reconnoi-
 sance gravée sur ce cœur en caracteres ineffa-
 çables, & que son cri arrive à votre trône,
 comme un encens d'adoration & d'hommage.

* * *

Je fais que toute gloire est justement à vous seul. Je l'ai appris par votre grace. Mais comme vous l'avez si singulièrement associée à vos travaux, à vos douleurs & à vos opprobres, & par eux à cette sainte & spirituelle fécondité, dont vous êtes la primitive & intarissable source, vous voulez bien aussi l'associer à ma reconnaissance. Sans elle j'étois ignorant de vos conseils, & le voile étoit sur mes yeux à la lecture de vos oracles. Heureux, si malgré mes infidélités, & l'abus continuel que j'ai fait de votre grace, heureux, dis-je, mille fois, si un jour je puis embrasser ses saints pieds, & le dernier de tous fermer la marche de cette innombrable compagnie de ses enfans qu'elle assemblera dans le céleste Liban, sous votre immortelle présidence !

Et vous qui avez persécuté & elle & le divin Fénelon, son enfant & son disciple, Prêtres & Pharisiens, dont pourtant le Seigneur, tout en vous condamnant a ordonné d'honorer le ministère & même en a donné l'exemple. Homme à Religion intéressée, & malgré les apparences dont vous vous fardés, détracteurs en fait de la gloire de DIEU & persécuteur de ses vrais Prophètes. B. N. D. L. M. D. M. N. B. C. . . . &c. Bientôt, oui, bientôt, le voile sera levé,

Il faudra la voir malgré vous, cette vérité que vous avez fait exclure de votre Eglise, si pure autrefois, si dégénérée aujourd'hui. Vous la verrez sans les ombres de vos passions & elle vous accablera de son poids ; & vous vous frapperez la poitrine, d'avoir blasphémé ce que vous-mêmes auriez dû annoncer.

Mais encore, il faudra la voir cette divine femme, qui en a été & le héraut & la victime en ce monde, non telle que votre orgueil la dédaignoit ici bas, mais toute rayonnante de gloire. Ici vous l'avez faite pleurer, & là haut, elle a la consolation éternelle. Ici, par vos acharnées poursuites, elle n'avoit pas, à l'exemple de son Chef, où *reposer sa tête*, mais elle a trouvé en sa mort la retraite céleste. Percée de douloureuses & continues maladies, dont vos procédés enfonçoient la pointe de surcroît, elle a trouvé en Jésus le céleste médecin, une santé & une jeunesse éternelle. Souvent vous lui avez occasionné les privations du premier nécessaire, & assise à table avec *Abraham, Isaac & Jacob*, elle est nourrie du pain des Anges & abreuvée du fleuve des délices. Sans raison, sans justice, vous l'avez faite enfermer dans l'étroite enceinte des plus ignominieuses prisons ; là haut vous la verrez dilatée dans le sein de l'Infini, & d'une aile légère, portée sur les rapides vents, sans

chaînes, sans obstacles, parcourant les espaces immenses du pays de Dieu, & découvrant dans ses éternelles beautés, des beautés toujours nouvelles. Oui, c'est ainsi que vous la verrez, & avec elle cette inflexible vérité du pur amour qui rendra à Dieu la gloire & à vous la honte de l'avoir repoussée.

Mais enfin, après vous être reconnus, humiliés, anéantis, vous la verrez cette femme concentrée dans la charité, attendant pour vous ses mains à son Dieu, demandant l'oubli de l'aveugle rage dont vous l'avez persécutée. Et à l'exemple de son Chef immortel, lui montrant pour vous les playes que vous-mêmes lui avez faites, & par elles sollicitant en votre faveur cette miséricorde qui se retrouve dans le fond, & disant pour vous comme son Sauveur l'a dit, ô mon Père ! Pardonnez-leur, car ils n'ont pas su ce qu'ils faisoient (a).

(a) Dans ce Discours je n'ai parlé que des saintes par-dessus lesquelles Madame Guyon a sans contestation la prééminence. Je ne traite point d'autre question, & je me contente de remarquer ici, que les saints Apôtres ont posé les fondemens, Apocal. 21. v. 14. & que Madame Guyon a bâti dessus : (*) J'ai posé le fondement comme un sage architecte. Et un

(*) 1. Cor. 3. v. 10.

autre édifice dessus. Elle a montré dans le plus haut sens & le plus divin tout ce qu'ils ont dit. Et ses Ecrits à nul autre semblables, peuvent être appelés le pur esprit & la plus pure quintessence de l'Evangile. Chacun a eu sa place & sa vocation, & cette femme unique a été le grand Apôtre de nos tems. Quant à l'anéantissement Mystique qui doit précéder nécessairement la résurrection en Dieu même, je suis intimement convaincu que personne, après la sainte Vierge, n'a approfondi le néant plus que Madame Guyon. Le néant est infini en négation, comme Dieu est infini en être & on y peut toujours avancer.

JEANNE MARIE BOUVIERES DE LA MOTHE GUYON.

ANAGRAMME.

A Dieu, en Sion. O revien, aba, & guéri
l'homme.

A DIEU le tout-puissant qui réside EN SION
J'adresse mes soupirs avec affection :
O REVIEN, il est tems, ABA l'ame rebelle,
ET GUÉRI L'HOMME abattu par ta main ;
C'est là, Seigneur, le but & l'unique dessein
De vœux de ma voix, de ma plume fidelle,
Et que le tout revienne à ta gloire éternelle.

JUSTITIAS DOMINI CANTABO IN ETERNUM,

C A T A L O G U E

De tous les ouvrages de Madame J. M. B. de la MOTHE-GUYON, nouvelle Edition en 40 vol. in 8°. avec figures.

La Sainte Bible ou l'ancien & le nouveau Testament, avec des explications & réflexions qui regardent la vie intérieure, 20 vol. Paris 1790.

Discours Chrétiens & Spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, tirés la plupart de l'Ecriture Sainte, 2 vol. ibid.

Ses opuscules Spirituels, contenant le moyen court & très-facile de faire oraison. Les Torrens Spirituels, &c. 2. vol. ibid.

Justifications de la Doctrine de Madame de la MOTHE-GUYON, pleinement éclaircie, démontrée & autorisée par les Sts. Peres Grecs, Latins & Auteurs canonisés ou approuvés; écrites par elle-même. Avec un examen de la neuvieme & dixieme Conférences de Caffien, sur l'état fixe de l'oraison continuelle, par M. de Fénelon, Archevêque de Cambray, 3 vol. ibid.

Cet ouvrage contient le parallele & l'accord parfait de la Doctrine de Madame Guyon, avec celle des SS. Peres, & on y trouve une infinité de citations des plus grands Saints, qui éclaircissent toutes les difficultés qui regardent la vie intérieure.

Poësies & Cantiques Spirituels, sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, ou l'esprit du vrai Christianisme, 4. vol. ibid.

L'Ame Amante de son Dieu, représentée dans les Em-

(2)

blèmes de Hermannus Hugo sur ses pieux désirs, dans ceux d'Othon Vænius sur l'amour Divin, avec des fig. nouvelles, accompagnées de vers qui en font l'application aux dispositions les plus essentielles de la vie intérieure, un vol. ibid.

Sa Vie, écrite par elle-même, qui contient toutes les expériences de la vie intérieure, depuis ses commencemens jusqu'à la plus haute consommation, 3 vol. ibid.

Lettres Chrétiennes & Spirituelles sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, ou l'Esprit du vrai Christianisme, nouvelle édit., augmentée & enrichie d'un cinquieme volume, contenant la correspondance secrète de l'Auteur avec M. de Fénelon, &c. laquelle n'avoit jamais paru, & précédée d'anecdotes très-intéressantes, in 12. 5 vol. Londres 1768.

Un grand nombre de ces lettres ont été adressées au Comte de Meternich, au marquis de Fénelon, & à nombre de Dames de la premiere qualité.

E X T R A I T

*D'une lettre sur quelques circonstances de la mort de
madame GUYON.*

MADAME GUYON est remontée à son origine après une longue & pénible maladie de trois mois. J'étois auprès d'elle pendant les dernières six semaines, & j'ai vu la consommation de son sacrifice sur la croix. Elle a porté dans ses derniers momens l'état de délaissement de Jésus-Christ sur la croix, depuis six heures du matin jusqu'à onze heures & demi du soir le 9. de Juin, qu'elle expira dans une grande paix & dans un silence profond, accompagné d'une insensibilité & une perte de connoissance de tous les objets extérieurs depuis six heures du soir jusqu'au moment de sa mort.

Quand on eut ouvert son corps, on n'y trouva aucune partie saine, à la réserve du cœur, qui pourtant étoit flétri, & du cerveau, qui se trouva entier comme celui d'un enfant, seulement un peu plus humide qu'à l'ordinaire. Toutes les autres parties & entrailles étoient ou pourries ou enflammées; & ce qui est remarquable son fiel étoit pétrifié comme celui de S. François de Sales. Elle avoit été, comme ce grand Saint, extrêmement vive & prompte naturellement, mais par la grace elle étoit devenue la plus douce des humains & d'une patience angelique, comme il parut par la grandeur & le nombre de ses maladies.

De Blois ce 16 Juin 1717.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

D E C E T T E I. P A R T I E.

C H A P I T R E I.

QUE les voies de Dieu sur les hommes & particulièrement sur les siens, sont inconnues & en aversion aux sages & justes propriétaires, qui n'en jugent que selon leurs idées & leurs sentimens, pendant que le Seigneur les condamne & abhorre eux-mêmes, & leur préfère ce qu'il y a de plus méprisable, soit entre les pécheurs les plus grossiers, ou entre les ames simples, mais sans propriété, pour s'en servir à sa gloire. page 1

C H A P I T R E II.

Naissance périlleuse de Madame Guyon, & ses étranges maladies dès son enfance. On la met aux Ursulines, puis aux Bénédictines, où il lui arriva des choses remarquables. On l'en retire. Avis importans sur l'éducation des enfans, & deux grandes fautes que l'on y commet. 8

C H A P I T R E III.

Remise aux Ursulines, elle y reçoit une excellente éducation d'une de ses propres Sœurs qui y étoit. Elle évite le péril d'être de la Cour, & un autre danger de mort: elle est affligée de diverses maladies & de mauvais traitemens. Revenue chez M. son Pere, & de là mise chez d'autres Religieuses, elle y est encore affligée négligée & maltraitée. 18

II T A B L E
CHAPITRE IV.

Diverses croix chez M. son Pere. Sa premiere communion. Touchée par le rapport qu'on lui fait de la visite d'un saint Religieux de la famille qui alloit aux Indes, elle se donne à Dieu plus qu'auparavant. La lecture de S. François de Sales la dispose à l'Oraison. Elle fait son possible pour être Religieuse. pag. 26

CHAPITRE V.

Elle assiste Mr. son Pere dans une maladie. Avancement que lui procura une de ses cousines, dont Mad. sa Mere, bien que fort vertueuse, la destitue. Après une maladie, un voyage à la Campagne lui est occasion de quitter l'Oraison intérieure pour s'arrêter à l'extérieure; ce qui lui devient très-nuisible & occasion de vanité. Malheur qu'il y a à quitter l'Oraison du cœur, laquelle le Démon persécute à son possible. 36

CHAPITRE VI.

Son pere l'engage à son insçu dans un mariage où elle eut ensuite bien à souffrir. Précaution pour qu'on ne condamne point légèrement les personnes, souvent vertueuses, dont Dieu se sert pour crucifier & purifier les ames de choix. Diverses croix de celle-ci dès la premiere année de son mariage. 49

CHAPITRE VII.

Elle reconnoit l'utilité & la nécessité de ses souffrances. Celles de ses premieres couches. Sa tranquillité durant des pertes très-considérables. Ses croix continuelles, qu'elle ne déclare qu'avec répugnance & par l'ordre de son Directeur, excusant les autres & s'accusant soi-même. Elle combat ses défauts en diverses occasions. Elle va à Paris, & y tombe malade à la dernière extrémité. 61

DES CHAPITRES. III
CHAPITRE VIII.

Mort de Mad. sa Mere, & croix qui s'en suivent. Une grande dame, puis son parent religieux commencent à lui parler de l'Oraison de présence de Dieu & de silence. Un saint religieux sert à lui faire trouver Dieu dans elle-même avec des effets admirables. Pureté de l'Oraison de cœur, de volonté & de foi savoureuse où Dieu la met. 72

CHAPITRE IX.

Digression sur les dons de visions, d'extases, de paroles intérieures, de révélations, de ravissements. Ce qu'il y a de sujet à l'illusion ou d'assuré dans tout cela. Solidité de l'état où Dieu la met. 82

CHAPITRE X.

Ses grandes austérités & mortifications, mais dirigées de Dieu (comme celles de Sainte Cathérine de Genes.) Effet des Sermons & de la parole de Dieu sur elle. Son absorbement en Dieu. De l'anciennement, puis de l'union des puissances par celle de la volonté & par la charité. Surêté de la lumière générale de la foi passive. De l'Union centrale, ou Unité. 88

CHAPITRE XI.

La vraie cause de la mort des sens. Le trop d'attache aux mortifications empêche celle de l'esprit & de la propre volonté. Continuation des sennes, où elle est réglée & occupée de l'amour même. Ses Confessions. Dieu châtie ici de semblables ames & les purifie, comme dans le purgatoire de l'autre vie : & comment on doit s'y comporter. 97

CHAPITRE XII.

Elle est exercée continuellement dans le domestique, par

le monde, par son Confesseur, par des Religieux, pendant que Dieu lui redouble son amour & sa jouissance, qu'elle ne voit & ne sent que lui, sans pouvoir en être distraite par nulle opposition, son amour pur & fort se faisant ses délices de la croix. p. 105

CHAPITRE XIII.

Don de l'esprit de sacrifice, & d'Oraison de silence & de pur esprit, non sans croix. Oraison de sécheresses, ses peines, & celles du réveil de quelques passions. Voyage à Paris. Comment Dieu pour diverses fautes d'infidélité, de relâchement, de complaisance, punit rigoureusement l'ame par diverses peines, bannissements intérieurs, absences divines, entremêles, quand on retourne à lui, de divines caresses, & du langage admirable & spirituel du Verbe. Rencontre inopinée & entretien d'un simple mais éclairé inconnu. 120

CHAPITRE XIV.

Autres voyages. Combat contre la complaisance d'être applaudie & de plaire. Faute des Confesseurs en cela. Périls dans le voyage. Nouveaux combats intérieurs. Douleur qui vient du pur amour, à l'occasion de ce que Dieu caresse l'ame après les chûtes où elle se laisse aller. 132

CHAPITRE XV.

Diverses maladies domestiques jointes à la mort d'un de ses fils. Elle se sacrifie à être malade, & y endure de tous côtés des croix incroyables avec une parfaite résignation, patience & joie; ce qui pourtant est pris en mauvaise part. Les soulagemens lui sont interdits d'en haut. 140

CHAPITRE XVI.

Continuation des croix & duretés qu'elle souffre dans le

domestique, au sujet de ses exercices de piété & d'oraison; où paroissent de plus en plus sa patience & son amour de la croix. Son impuissance à des applications qui auroient pu lui épargner ou adoucir plusieurs croix. page 150

CHAPITRE XVII.

Augmentation de l'attrait & des opérations paisibles & intimes de Dieu dans elle, & leurs effets. Son industrie à se ménager du tems pour prier, lui préjudicie. Provisions divines pour ses Communions & autres sujets. Le commerce avec une sainte Religieuse qui la fortifioit, lui est interdit. Scrupules & craintes de donner sujet au mécontentement des autres, lorsqu'on fit son possible pour leur plaire. 159

CHAPITRE XVIII.

Sa connoissance avec le R. P. Lacombe. Alternatives de présence & d'absence de Dieu; de diverses croix, de desirs des croix, puis de peine à les porter. Usage & nécessité de ces alternatives. Défauts où l'on tombe en tems d'obscurité. Sa charité envers les pauvres. Autres épreuves. Extinction du sensible. 168

CHAPITRE XIX.

Continuation de ses austérités. Connoissance de M. Bertot, à Paris. Retraite. Souplesse de sa volonté dans les souffrances & son union, différente de sa perte. Pressentiment de la mort de M. son Pere; sa même mort & celle d'une fille d'insigne piété. Son contract avec le S. Enfant JÉSUS, & ses conditions. Redoublement des croix, pour faire mourir la nature. 176

CHAPITRE XX.

Dieu convertit une Dame de considération par son entre-

VI T A B L E

mise. Il la gratifie de nouveau & plus fortement de la jouissance de sa présence. Puis il la dispose par la mort d'une Religieuse qui lui seroit d'appui, & par diverses croix extérieures, à la privation & à l'absence la plus terrible de toutes. pag. 189

CHAPITRE XXI.

Entrée dans l'état de perte ou de privation entière. Différence des privations intérieures d'avec celle-ci, qui s'augmente par les exercices même de piété. Bonheur de l'abandon. Combat de deux penchans. Privation d'Oraison, & d'actes vertueux, & de tout appui intérieur & extérieur. Condamnation de soi-même, & défauts où l'on tombe ici. 200

CHAPITRE XXII.

Suite de ses croix extérieures. Dieu se la consacre de nouveau. Diverses providences de Dieu sur elle. Maladies, mort Chrétienne, salut, obseques de Mr. son Mari. Règlement de toutes ses affaires domestiques & étrangères par un secours de Dieu tout particulier. 210

CHAPITRE XXIII.

Reprise de son état intérieur. Perte de la propre force. Entrée dans l'état terrible de la mort mystique, précédé de la vie mourante, puis de l'insensible. (Pour mieux entendre ces matieres, autant que faire se peut, il convient de lire le traité de l'Auteur intitulé, les Torrens &c. qui est écrit sur ces mêmes expériences. Voyez les OPUSCULES. 221

CHAPITRE XXIV.

Continuation de ses croix & souffrances tant intérieures qu'extérieures en cet état. Un parti de personnes, qui

DES CHAPITRES. VII

fait du bruit dans l'Eglise, ayant tâché de l'attirer à eux, & n'ayant pu, la mettent dans un décri universel. Confusions qu'elle dut endurer de toutes parts. page 229

CHAPITRE XXV.

Mort au sensible spirituel. Elle est recherchée. Sa maladie extrême. Etat où tous les biens passés paroissent maux, & toutes les justices comme péchés, & où l'on croit pécher bien qu'on préfère l'enfer même au péché. Cela contribue à faire chercher en Jésus-Christ ce qu'on ne trouve point en soi-même. Dieu guérit ainsi le mal réel par le mal apparent. 239

CHAPITRE XXVI.

Renfort de délaissemens, de peines & de croix intérieures & extérieures. Modération & silence dans ces dernières. 246

CHAPITRE XXVII.

Durant ses misères Dieu ne veut point qu'elle recherche du soulagement auprès des hommes. Sureté de cette voie obscure, par laquelle l'ame est pleinement purifiée, & même revêtue de tous les états de Jésus-Christ sans y avoir réfléchi. Solitude & silence durant la privation. Perte d'espoir perceptible: on s'y regarde comme reprové. La paix commence à lui revenir, à l'occasion de quelques lettres du P. la Combe qui la rassure & prie pour elle. 255

CHAPITRE XXVIII.

Délivrée de toutes peines elle est mise dans une vie nouvelle de paix, de liberté, de facilité à tout bien, retrouvant Dieu, & tout en lui & avec lui, sans plus d'appropriation, avec fermeté & durée, & en union d'unité. 263

VIII TABLE DES CHAPITRES.
CHAPITRE XXIX.

Un Confesseur à Paris, un Religieux, l'Evêque de Geneve, une Supérieure, le Père la Combe, le P. Claude Martin, M. Bertot, une Religieuse, lui déclarent que Dieu veut qu'elle s'emploie toute à son service. Marques des songes divins ; Vision significative sur son sujet. Elle se dispose à tout abandonner en pure foi, pour servir Dieu selon sa divine volonté nonobstant les répugnances de la nature. page 272

CHAPITRE XXX.

Retour des personnes qui l'avoient durement exercée auparavant, & punition d'une, pour qui elle souffre. De la purification d'une Religieuse, qu'elle discerna. Ses charités envers les pauvres. Elle s'abandonne à Dieu nonobstant tous obstacles, & Dieu l'assure de sa vocation divine. Ses peines sur l'engagement dans une société qu'on lui proposoit, & dont elle est détournée. 283



LA VIE

D E

MADAME GUYON,

Écrite par elle-même.

PREMIERE PARTIE,

Depuis sa naissance jusqu'à sa sortie de France.

CHAPITRE I.

Que les voies de Dieu sur les hommes & particulièrement sur les siens, sont inconnues & en aversion aux sages & justes propriétaires, qui n'en jugent que selon leurs idées & leurs sentimens, pendant que le Seigneur les condamne & abhorre eux-mêmes, & leur préfère ce qu'il y a de plus méprisable, soit entre les pécheurs les plus grossiers, ou entre les âmes simples, mais sans propriété, pour s'en servir à sa gloire.

DIEU SEUL.

1. **P**UISQUE vous souhaitez de moi que je vous écrive une vie aussi misérable & aussi extraordinaire qu'est la mienne, & que les omissions que j'ai faites dans la première vous ont

Tome I.

A

LA

paru trop considérables pour la laisser de cette sorte ; je veux de tout mon cœur pour vous obéir faire ce que vous désirez de moi , quoique le travail m'en paroisse un peu pénible dans l'état où je suis , qui ne me permet pas de beaucoup réfléchir. Je souhaiterois extrêmement de pouvoir vous faire comprendre les bontés de Dieu sur moi , & l'excès de mes ingratitude ; mais il me seroit impossible de le faire , tant parce que vous ne voulez pas que j'écrive mes péchés en détail , que parce que j'ai perdu la mémoire de bien des choses. Je tâcherai cependant de m'en acquitter le moins mal qu'il me sera possible , m'appuyant sur l'assurance que vous me donnez de ne la faire jamais paroître aux yeux des hommes , & que vous la brûlerez lorsque Dieu en aura tiré l'effet qu'il prétend pour votre profit spirituel , pour lequel je sacrifierois toutes choses , étant persuadée , comme je la suis , des desseins de Dieu sur vous , tant pour la sanctification de votre propre personne que de celles des autres. Mais je vous assure en même temps que vous n'y arriverez que par beaucoup de peine & de travail , & par un chemin qui vous paroîtra tout contraire à votre attente. Vous n'en ferez cependant pas surpris si vous êtes convaincu que Dieu n'établit ses grands ouvrages que sur le néant. Il semble qu'il détruise pour édifier : il le fait de la sorte afin que ce temple qu'il se destine , bâti même avec beaucoup de pompe & de majesté , mais bâti toutefois de la main des hommes , soit tellement détruit auparavant , qu'il ne reste pas pierre sur pierre. Ce sont des effroyables débris qui serviront au St. Esprit pour faire un temple qui ne sera point bâti de la main des hommes , mais par son seul pouvoir.

2. O si vous pouviez comprendre ce mystère aussi profond qu'il est , & concevoir les secrets de la conduite de Dieu révélés aux petits , mais cachés aux grands & sages de la terre , qui s'imaginent d'être les conseillers du Seigneur & pénétrer la profondeur de ses voies , qui se persuadent d'atteindre cette divine (1) *Sagesse* , inconnue à ceux qui vivent encore à eux-mêmes & dans leurs propres opérations , *cachée même aux oiseaux du ciel* , c'est-à-dire , à ceux qui par la vivacité de leurs lumières & par la force de leur élévation avoient le ciel , & pensent pénétrer la hauteur , la profondeur , la largeur , & l'étendue de Dieu ! Cette *Sagesse* divine est ignorée même de ceux qui passent dans le monde pour des personnes extraordinaires en lumière & en (2) science. De qui sera-t-elle donc connue , & qui pourra nous en dire des nouvelles ? *La perdition & la mort*. Ce sont ceux-là qui assurent avoir ouï de leurs oreilles le bruit de sa réputation. C'est donc en mourant à toutes choses , & en se perdant véritablement à leur égard pour passer en Dieu & ne subsister qu'en lui , qu'on a quelque intelligence de la vraie *Sagesse*.

3. O que l'on comprend peu ses voies & la conduite qu'elle tient sur ses serviteurs les plus choisis ! A peine en découvre-t-on quelque chose , que surpris de la différence de la vérité que l'on découvre , d'avec les idées que l'on s'étoit faites de la vraie perfection , l'on s'écrie avec St. Paul , (3) *O profondeur de la science & de la Sagesse de Dieu ! que vos jugemens sont incompréhensibles , & vos voies difficiles à connaître !* Vous ne jugez point des choses comme en jugent les hommes , qui

(1) Job 28. v. 21 , 22. (2) *Autr.* Sainteté.

(3) Rom. 11. v. 33.

appellent le bien mal & le mal bien, & qui regardent comme de fortes justices des choses abominables devant Dieu, & dont, selon son (1) prophète, il ne fait non plus de cas que si c'étoient *des linges sales*; qui (2) même examinera avec rigueur ces justices propriétaires, qui (semblables à celles des Pharisiens,) seront les matières de son indignation & de son courroux, & non l'objet de son amour & le sujet de ses récompenses, ainsi qu'il nous assure lui-même lors qu'il dit; (3) *Si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes & des Pharisiens, vous n'entrerez point au Royaume des cieux.* Qui de nous a une justice qui approche de celle des Pharisiens? & qui, en faisant beaucoup moins de bien qu'ils n'en faisoient, n'a pas cent fois plus d'ostentation qu'ils n'en avoient? Qui de nous n'est pas bien-aise de se trouver juste à ses propres yeux & aux yeux des autres? & qui ne croit pas qu'il suffit d'être juste de la sorte pour l'être à ceux de Dieu? Cependant voyons l'indignation que Jésus-Christ a fait paroître, aussi bien que son précurseur, contre ces fortes de personnes, lui dont la douceur étoit si infinie, qu'elle étoit le parfait modèle de toute douceur, mais d'une douceur foncière & venant du cœur, & non de ces douceurs affectées qui sous une apparence de colombe conservent un cœur d'épervier. Jésus-Christ, dis-je, n'a eu que de l'aigreur contre ces justes propriétaires, & sembloit les deshonoré devant les hommes. Le portrait qu'il en faisoit étoit étrange, durant qu'il regarde les pécheurs avec miséricorde, compassion & amour; qu'il proteste n'être venu que pour eux; que ce sont ces malades qui ont

(1) Isa. 64. v. 6. (2) Ps. 74. v. 3 & 9. v. 5. (3) Matth. 5. v. 20

besoin de médecin; qu'étant le Sauveur d'Israël, il n'est cependant venu sauver que les brebis perdues de la maison d'Israël. O Amour, il semble que vous soyez si jaloux du salut que vous donnez vous-même, que vous préféreriez le pécheur au juste! Il est vrai que ce pauvre pécheur ne voyant en lui que misère, est comme contraint de se hair soi-même: se trouvant un objet d'horreur, il se jette à corps perdu entre les bras de son Sauveur, il se plonge avec amour & confiance dans le bain sacré de son sang, d'où il sort blanc comme de la laine: c'est alors que tout confus de ses désordres, & tout plein de l'amour de celui qui ayant pu seul remédier à ses maux, a eu la charité de le faire, il l'aime d'autant plus, que ses crimes ont été plus énormes: & sa reconnaissance est d'autant plus grande, que les dettes qu'on lui a remises sont plus abondantes: pendant que le juste appuyé sur le grand nombre d'œuvres de justice qu'il présume avoir faites, semble tenir son salut entre ses mains, & regarde le ciel comme une récompense due à ses mérites. Il damne tous les pécheurs dans l'amertume de son zèle; il leur fait voir l'entrée du ciel fermée pour eux; & il leur persuade qu'ils ne doivent le regarder que comme un lien sur lequel ils n'ont plus de droit, pendant qu'il s'en croit l'ouverture d'autant plus assurée, qu'il se flatte de la mériter d'avantage. Son Sauveur lui est presque inutile; il s'en va si chargé de mérites, qu'il est accablé de leur poids. O qu'il restera longtemps accablé sous cette glorieuse charge, durant que ces pécheurs dénués de tout, sont portés avec vitesse par les ailes de l'amour & de la confiance entre les bras de leur Sauveur, qui leur donne gratuitement ce qu'il leur a mérité infiniment.

4. O que les premiers ont d'amour d'eux-mêmes & peu d'amour de Dieu ! ils s'aiment, & s'admirent dans leurs œuvres de justice, qu'ils estiment comme la cause de leur bonheur : ils ne font pas cependant plutôt exposés aux rayons du divin Soleil de justice, qu'il en découvre toute l'iniquité, & les fait paroître si sales, qu'ils font mal au cœur ; pendant qu'il pardonne à Madeleine vide de toute justice, (1) *parce qu'elle aime beaucoup*, & que son amour & sa foi lui tiennent lieu de justice. D'où vient que le divin Paul, qui a si bien connu ces grandes vérités, & qui nous les a si admirablement décrites, nous assure, que (2) *la foi d'Abraham lui fut imputée à justice* ? Ceci est parfaitement beau ; car il est certain que ce saint patriarche faisoit toutes ses actions dans une fort grande justice. O c'est qu'il ne les voyoit pas comme telles ; & qu'étant entièrement dégagé de toute propriété, & vide de leur amour, sa foi n'étoit fondée que sur le salut à venir que son Sauveur lui devoit apporter : *il espéra en lui contre l'espérance même* ; & cette foi lui fut imputée à justice, c'est-à-dire, à justice pure, simple & nette ; justice méritée par Jésus-Christ, & non pas justice propre & opérée par foi, & regardée comme de foi-même.

5. Ceci, qui paroitra extrêmement éloigné de l'objet que je me suis proposé d'abord en écrivant, ne laissera pas de vous y conduire insensiblement, & de vous faire voir que Dieu prend pour faire ses ouvrages, ou des pécheurs convertis, de qui l'iniquité passée sert de contrepoids à l'élévation ; ou bien des personnes en qui il détruit & renverse cette propre justice, & ce temple bâti de la main des hommes, de telle sorte,

(1) Luc 7. v. 47. (2) Rom 4. v. 3, 18.

qu'il ne reste pierre sur pierre qui ne soit détruite : parce que toutes ces œuvres-là ne sont bâties que sur le sable mouvant, qui est l'appui dans le créé & dans ces mêmes œuvres ; au lieu d'être fondées sur la pierre vive, Jésus-Christ. Tout ce qu'il est venu établir en entrant dans le monde, s'est fait par le renversement & la destruction des mêmes choses qu'il vouloit édifier. Il établit son Eglise d'une manière qui sembloit la détruire. Quelle manière d'établir une nouvelle loi, & de l'acréditer, lorsque le Législateur est condamné par les docteurs & les puissans du monde comme un scélérat, qui meurt enfin sur un gibet ! O si l'on savoit combien la propre justice est opposée aux desseins de Dieu, nous aurions un éternel sujet d'humiliation & de défiance de ce qui fait à présent notre unique appui !

6. Ceci supposé, vous n'aurez pas de peine à concevoir les desseins de Dieu dans les grâces qu'il a faites à la plus misérable des créatures ; vous les croirez même facilement. Ce sont toutes grâces, c'est-à-dire, dons que je n'ai jamais mérités ; au contraire, dont je me suis rendu très-indigne ; mais Dieu par un extrême amour de son pouvoir, & une juste jalousie de l'attribution que font les hommes aux autres hommes du bien que Dieu met en eux, a voulu prendre le sujet le plus indigne qui fut jamais pour faire voir que les bontés sont des effets de sa volonté, & non des fruits de nos mérites ; que c'est le propre de la Sagesse de détruire ce qui est superbement édifié, & de bâtir ce qui est détruit ; de se servir (1) *des choses faibles pour confondre les fortes*. Mais s'il se sert des choses viles & méprisables, il le fait d'une ma-

(1) 1 Cor. 1. v. 27.

niere si étonnante, qu'il les rend l'objet du mépris de toutes les créatures. Ce n'est pas en leur procurant l'approbation des hommes qu'il s'en sert pour le salut des mêmes hommes; mais en les rendant le but de leurs insultes, & un objet d'exécration. Voilà ce que vous verrez dans la vie que vous m'avez ordonné d'écrire.

CHAPITRE II.

Naissance périlleuse de Mad. Guyon, & ses étranges maladies dès son enfance. On la met aux Ursulines, puis aux Bénédictines, où il lui arriva des choses remarquables. On l'en retire. Avis importants sur l'éducation des enfans, & deux grandes fautes que l'on y commet.

JE nâquis, à ce que disent quelques uns, la veille de Pâques, le 13 Avril (quoique mon baptême ne fut que le 24 de Mai) de l'année 1648, d'un pere & d'une mere qui faisoient profession d'une fort grande piété; particulièrement mon pere, qui l'avoit héritée de ses ancêtres: car l'on peut presque compter depuis très-longtems autant de Saints dans la famille, qu'il y a eu de personnes qui l'ont composée. Je nâquis donc, non pas à terme: car ma mere eut une frayeur si terrible, qu'elle me mit au monde dans le huitième mois, où l'on dit qu'il est presque impossible de vivre. Je ne reçus pas plutôt la vie que je pensai la perdre, & mourir sans baptême. On me porta chez une nourrice: je n'y fus pas plutôt que l'on vint dire à mon pere que j'étois morte. Il en fut très-affligé. Quelque temps après on le vint avvertir que j'avois donné quelque signe de

vie. Mon pere prit aussitôt un prêtre, & me l'amena lui-même; mais il ne fut pas plutôt monté dans la chambre où j'étois, qu'on lui dit que cette marque de vie que j'avois donnée, étoit un dernier soupir, & que j'étois absolument morte. Il est vrai qu'on ne put remarquer en moi aucun signe de vie. Le prêtre s'en retourna, & mon pere aussi dans une extrême désolation. Cela dura si longtems, que si je le disois on auroit peine à le croire.

2. O mon Dieu! il me semble que vous n'avez permis une conduite si étrange à mon égard, que pour me faire mieux comprendre la grandeur de vos bontés en mon endroit, & comment vous vouliez que je ne fusse redevable qu'à vous seul de mon salut, & non à l'industrie d'aucune créature. Si je fusse morte alors, je ne vous eusse, peut-être, jamais ni connu ni aimé; & ce cœur créé pour vous seul, eut été séparé de vous sans avoir été un instant uni à vous. O Dieu, qui êtes la souveraine félicité, si je mérite à présent votre haine, & si dans la suite je suis un vase préparé pour la perdition, il me reste du moins cette consolation, de vous avoir connu, de vous avoir aimé, de vous avoir cherché, de vous avoir suivi, & que j'accepte volontairement & par le seul amour de votre justice le décret éternel qu'elle donnera contre moi. Je l'aimerai, même quand elle seroit plus rigoureuse pour moi que pour nul autre. O Amour! j'aime votre justice de telle sorte & votre pure gloire, que sans me regarder moi-même & mon propre intérêt je me mets de son parti contre moi-même: je frapperai où elle frappera: mais si je fusse morte alors, je ne l'eusse point aimée; je l'aurois peut-être haïe au lieu de l'aimer: & quoique j'eusse eu l'avantage de ne vous avoir

jamais offensé actuellement, le plaisir de m'immoler à vous par amour, & le bonheur de vous avoir aimé, l'emportent dans mon cœur sur la peine de vous avoir déçu.

3. Ces alternatives de vie & de mort dans le commencement de ma vie, étoient de fatales augures de ce qui me devoit arriver un jour, tantôt mourante par le péché, tantôt vivante par la grace. La mort & la vie faisoient un combat : la mort pensoit vaincre & surmonter la vie ; mais la vie demeura victorieuse. O s'il m'étoit permis d'avoir cette confiance, & que je pusse croire enfin que la vie sera pour toujours victorieuse de la mort ! Cela sera sans doute si vous vivez seul en moi, ô mon Dieu ! qui me paroissez à présent être mon unique vie & mon seul amour.

On trouva enfin un moment où la grace du baptême me fut conférée. Je cessai pour peu de temps d'être votre ennemie, ô mon Dieu ; mais hélas ! que je perdis bientôt un si grand bien ; & que ma misérable raison, qui paroissoit plus avancée qu'en bien d'autres, me fut funeste ; puis qu'elle ne me servit que pour perdre plutôt votre grace.

4. Sitôt que je fus baptisée l'on examina la cause de ces pâmoisons continuelles. On vit que j'avois au bas du dos une apostume d'une grosseur prodigieuse. On m'y fit des incisions ; & la plaie étoit si grande, que le chirurgien y pouvoit mettre la main toute entière. Un mal si surprenant dans un âge si tendre me devoit ôter la vie ; mais, ô mon Dieu ! comme vous vouliez faire de moi un sujet de vos plus grandes miséricordes, vous ne le permites pas. Cette apostume, qui rendoit un pus si effroyable, étoit ce me semble la figure que vous deviez, ô mon Amour ! faire sortir au-

déhors la corruption qui est en moi, & en exprimer toute la malignité. A peine cet étrange mal fut-il guéri, qu'il me vint, à ce qu'on m'a dit, la gangrène à une cuisse, & ensuite à l'autre : ma vie n'étoit qu'un tissu de maux.

5. On me mit à deux ans & demi aux Ursulines, où je restai quelque temps. On m'en retira ensuite. Ma mère, qui n'aimoit pas beaucoup les filles, me négligea un peu, & m'abandonna trop au soin des femmes, qui me négligèrent aussi. Vous me protégiez cependant, ô mon Dieu ! car il m'arrivoit sans cesse des accidens, où mon extrême vivacité me faisoit tomber, qui n'avoient aucune suite. Je tombai même plusieurs fois par un soupirail dans une cave fort profonde remplie de bois. Il m'arriva encore un nombre d'accidens que je ne dis pas, afin de n'être pas trop longue.

6. J'avois alors quatre ans, quand madame la duchesse de Montbazon vint aux Bénédictines. Comme elle avoit bien de l'amitié pour mon père, elle lui demanda de me mettre dans cette maison lorsqu'elle y feroit, parce que je la divertissois fort. J'étois toujours auprès d'elle ; car elle aimoit beaucoup l'extérieur que Dieu m'avoit donné. J'étois continuellement malade, & très-périlleusement. Je ne me souviens pas d'avoir fait dans cette maison des fautes considérables. Je n'y voyois que de bons exemples ; & comme mon naturel étoit porté au bien, je le suivois lorsque je ne trouvois personne qui m'en détournât. J'ai-
mais d'entendre parler de Dieu, d'être à l'église, & d'être habillée en religieuse. Un jour que je m'étois imaginée que la frayeur que l'on me faisoit de l'enfer n'étoit que pour m'intimider, parce que j'étois fort éveillée, & que j'avois de peti-

tes malices auxquelles on donnoit le nom d'esprit; je vis la nuit en dormant une image de l'enfer si affreuse, que quoique je fusse si enfant, je ne l'ai jamais oubliée. Il me paroissoit comme un lieu d'une obscurité effroyable où les âmes étoient tourmentées. Ma place m'y fut montrée : ce qui me fit pleurer amèrement, & dire à Notre Seigneur : *O mon Dieu ! si vous vouliez bien me faire miséricorde, & me donner quelques jours de vie, je ne vous en ferois plus !* Vous me les accordâtes, ô mon Dieu ! & vous me donnâtes même un courage pour vous servir qui surpassoit mon âge. Je voulus aller à confesse sans en rien dire à personne ; mais comme j'étois fort petite, la maîtresse des pensionnaires me portoit à confesse, & restoit avec moi. On m'écoutoit seulement. Elle fut étonnée d'entendre que je m'accusai d'abord d'avoir eu des pensées contre la foi ; & le confesseur se prenant à rire, me demanda, ce que c'étoit. Je lui dis, que j'avois douté jusqu'à présent de l'enfer, que je m'étois imaginée que ma maîtresse ne m'en parloit que pour me rendre bonne ; mais que j'en doutois plus. Après ma confession, je me sentis une je ne fais quelle ferveur ; & même une fois j'éprouvai en moi un désir d'endurer le martyre. Ces bonnes filles pour se divertir, & voir jusqu'où iroit ma ferveur naissante, me dirent de m'y préparer. Je vous priois, ô mon Dieu ! avec ardeur & suavité ; & je croyois que cette ardeur, autant nouvelle qu'elle m'étoit agréable, étoit une assurance de votre amour. Cela me donna de la hardiesse, & me fit demander avec instance qu'on m'accordât le martyre, parce que par là je vous irois voir, ô mon Dieu ! Mais n'y avoit-il point en cela quelque hypocrisie, & ne me per-

suadois-je peut-être point que l'on ne me feroit point mourir, & que j'aurois le mérite de la mort sans la souffrir ? Il falloit bien qu'il y eût quelque chose de cette nature ; car ces bonnes filles ne m'eurent pas plutôt mise à genoux sur un drap étendu, que voyant derrière moi lever un grand coutelas, qu'elles avoient pris à dessein d'éprouver jusqu'où iroit mon ardeur, je m'écriai : Il ne m'est pas permis de mourir sans la permission de mon pere. Elles dirent, que donc je ne ferois plus martyre, que je n'avois dit cela que pour m'en exempter, & il étoit vrai. Cependant je ne laissai pas de rester fort affligée, & l'on ne me pouvoit consoler. Quelque chose me reprochoit qu'il n'avoit tenu qu'à moi d'aller au ciel, & que je ne l'avois pas voulu.

7. On m'aimoit beaucoup dans cette maison : mais vous, ô mon Dieu ! quine me vouliez pas un moment sans quelques croix proportionnées à mon âge, vous permettiez que sitôt que je serois de maladie, de grandes filles qui étoient dans cette maison, sur-tout une, par jalousie, me fissent quantité de piéces. Elles m'accuserent une fois d'une faute notable que je n'avois point faite : on m'en châtia avec beaucoup de rigueur ; cela me donna de l'aversion pour cette maison, d'où l'on me tira à cause de mes grandes & fréquentes maladies.

8. Sitôt que je fus retournée chez mon pere, ma mere me laissa comme auparavant à la charge des domestiques, parce qu'il y avoit une fille à qui elle se fioit. Je ne saurois ici m'empêcher de dire la faute que font les meres qui, sous prétexte de dévotion ou d'occupation, négligent de tenir leurs filles auprès d'elles : car il n'est pas croyable

que ma mere étant aussi vertueuse qu'elle l'étoit, m'eût ainsi laissée, si elle y avoit cru du mal. Je ne puis non plus m'empêcher de condamner ces injustes préférences que l'on fait d'un enfant à un autre, qui opèrent la division & la perte des familles ; au lieu que l'égalité unit les cœurs & entretient la charité.

9. Que ne puis-je faire entendre aux peres & aux meres, & à toutes les personnes qui veulent conduire la jeunesse, le mal qu'elles font quand elles négligent la conduite des enfans, qu'elles les perdent longtems de vue, & qu'elles ne les occupent pas ? Cette négligence est la perte de presque toutes les jeunes filles. Combien y en a-t-il qui seroient des Anges, & que la liberté & l'oisiveté font devenir démons ? Ce qui est de plus déplorable est, que des meres, d'ailleurs dévotes, se perdent par ce qui les devoit sauver : elles font leur désordre de ce qui devoit faire leur bonne conduite ; & parce qu'elles ont quelque goût à la priere, sur-tout dans le commencement, elles tombent dans deux extrémités. L'une, de vouloir tenir de jeunes enfans à l'église aussi longtems qu'elles ; ce qui les rebute fort de la dévotion, ainsi que je l'ai vu dans plusieurs personnes, qui lorsqu'elles sont libres, fuyent l'église & la piété comme l'enfer. Cela vient de ce qu'on les a rassasiées d'une viande qu'elles ne pouvoient encore goûter, parce que leur estomac n'étoit pas fait à cette nourriture ; & que faute de la pouvoir digérer, elles en ont conçu une telle aversion, que lorsqu'elle leur seroit propre elles ne veulent plus en faire l'essai. Ce qui contribue encore à cela est, que ces meres dévotes les tiennent si resserrées, qu'elles ne leur donnent au-

cune liberté, les rendant par là, semblables à ces oiseaux que l'on tient en cage, & qui, sitôt qu'ils trouvent quelque ouverture, s'envolent, & ne reviennent plus ; au lieu que pour les apprivoiser lorsqu'ils sont jeunes, on doit leur donner de temps en temps l'effor : & comme leurs ailes sont foibles, & qu'on les regarde voler, il est aisé de les reprendre lorsqu'ils s'échappent, & ce petit effor les accoutume à revenir d'eux-mêmes dans leur cage, qui leur est devenue une agréable prison. Je crois qu'il en faudroit faire autant envers les jeunes filles ; que les meres ne les quittassent jamais de vue, & qu'elles leur donnassent une honnête liberté ; qu'elles les tinssent propres, sans affectation : elles verroient bientôt le fruit de cette conduite.

L'autre extrémité est encore plus dangereuse. C'est que ces meres dévotes, (car je ne parle pas de celles qui sont adonnées à leurs plaisirs, au luxe & aux vains amusemens du siecle, dont la présence est plus nuisible pour leurs filles que leur absence : je parle de ces dévotes qui veulent servir Dieu à leur mode, & non à la sienne ; & qui pour suivre une dévotion à leur mode, quittent la volonté de Dieu ;) ces meres dis-je feront toute la journée à l'église durant que leurs filles ne pensent qu'à offenser Dieu. La plus grande gloire qu'elles pourroient rendre à Dieu, seroit d'empêcher qu'il ne fût offensé. De quelle nature est ce sacrifice, qui est occasion d'iniquité ? Qu'elles fassent leur dévotion de n'écarter jamais leurs filles d'elles ; qu'elles les traitent en sœurs, & non pas en esclaves ; qu'elles leur fassent paroître qu'elles se divertissent de leurs divertissemens. Cette conduite leur fera aimer la présence de leurs

meresloin de l'éviter : & trouvant beaucoup de douceur auprès d'elles, elles ne songeront pas à en chercher ailleurs. Il faut avoir soin d'occuper leur esprit de choses utiles & agréables ; cela les empêche de se remplir de choses mauvaises. Il faut leur faire faire chaque jour un peu de bonne lecture, & quelque quart d'heure d'oraison plus affective que méditative. O que si l'on en usoit de la sorte, on romproit bientôt le cours aux désordres ! Il n'y auroit plus ni de méchantes filles ni de mauvaises meres ; car ces filles devenant meres, elles élèveroient leurs enfans comme elles auroient été élevées elles-mêmes.

10. Il n'y auroit aussi plus de division, plus de scandale, dans les familles en tenant sur chacun une conduite uniforme. Cela entretiendrait l'union ; au lieu que les injustes préférences que l'on fait des enfans, font naître une jalousie & une haine secrète, qui augmente avec le temps, & se conserve jusqu'à la mort. Combien voit-on d'enfans, les idoles des maisons, qui font les souverains, & traitent leurs freres en esclaves, à l'exemple des peres & des meres ? vous diriez que les uns soient les valets des autres. Il arrive d'ordinaire que cet enfant idolâtré devient le fléau du pere & de la mere, & que ce pauvre abandonné en devient ensuite toute la consolation.

11. Si l'on vivoit comme j'ai dit, on ne songeroit plus à mettre des enfans en Religion par force, & à sacrifier les uns pour élever les autres. On ôteroit par là le désordre des cloîtres, parce qu'il n'y auroit plus que des personnes appellées de Dieu, & dont la vocation seroit soutenue de lui ; au lieu que ces personnes qui font la vocation de leurs enfans, sont cause de leur

leur désespoir & de leur damnation par la haine irréconciliable qu'elles conservent contre leurs freres & leurs sœurs qui sont les causes innocentes de leur malheur temporel & éternel. O peres & meres, quelle raison avez-vous d'en user ainsi ? Cet enfant, dites-vous, est disgracié de la nature : c'est à cause de cela que vous devez l'aimer davantage & le plaindre. C'est peut-être vous qui êtes cause de sa disgrâce ; augmentez donc votre charité envers lui : ou bien c'est Dieu qui vous le donne pour être l'objet de votre compassion, & non de votre haine. N'est-il pas affligé de se voir privé des avantages naturels que possèdent les autres, sans que vous augmentiez la douleur par votre procédé injuste & cruel ? Cet enfant, que vous méprisez, fera un jour un Saint ; & cet autre peut-être un Démon.

12. Ma mere faillit en ces deux points ; car elle me laissoit tout le jour éloignée d'elle avec des domestiques, qui ne me pouvoient apprendre que du mal, & me le rendre familier ; car j'étois faite de maniere, que les bons exemples m'attiroient de telle sorte, que quand je voyois faire le bien, je le faisois, & ne songeois point du tout au mal ; mais je ne voyois pas plutôt faire le mal, que j'oubliois le bien. O Dieu, quel danger n'aurois-je pas couru alors, si mon enfance n'y avoit été un obstacle ! Vous écartiez, ô mon Dieu, par une main invisible tous les écueils.

13. Comme ma mere ne témoignoit avoir de l'amour que pour mon frere, & qu'elle ne me donnoit aucune marque de tendresse, je m'éloignois volontiers d'elle. Il est vrai que mon frere étoit plus aimable que moi ; mais aussi l'extrême amour qu'elle avoit pour lui, lui fermoit

les yeux sur mes qualités extérieures pour ne lui laisser voir que mes défauts, qui n'auroient été de nulle conséquence si l'on avoit pris soin de moi. J'étois souvent malade, & toujours exposée à mille dangers, sans pourtant que pour lors je fusse, ce me semble, d'autre mal que celui de dire bien des choses jolies, à ce que je croiois, pour divertir. Comme ma liberté augmentoit chaque jour, elle fut si loin, qu'un jour je sortis de la maison & allai dans la rue jouer avec d'autres enfans à des jeux qui n'avoient rien de conforme à ma naissance. Vous, ô mon Dieu, qui veilliez continuellement sur un enfant qui vous oubloit incessamment, permettes que mon pere arriva au logis, qui m'aperçût : comme il m'aimoit très-tendrement, il en fut si fâché, que sans en rien dire à personne, il me mena de ce pas aux Ursulines.

CHAPITRE III.

Remise aux Ursulines, elle y reçoit une excellente éducation d'une de ses propres sœurs qui y étoit. Elle évite le péril d'être de la Cour, & un autre danger de mort : elle est affligée de diverses maladies & de mauvais traitemens. Revenue chez M. son Pere, & de-là mise chez d'autres Religieuses, elle y est encore affligée, négligée & maltraitée.

1. J'avois alors près de sept ans. Il y avoit là deux de mes sœurs Religieuses, l'une qui étoit fille de mon pere, & l'autre de ma mere : car mon pere & ma mere avoient été mariés avant de s'épouser l'un l'autre. Mon pere me remit

aux soins de sa fille, que je puis dire avoir été une personne des plus capables & des plus spirituelles de son tems, & des plus propres à former des jeunes filles. Ce fut pour moi, ô mon Dieu, un effet de votre providence & de votre amour, & le premier moyen de mon salut. Car comme elle m'aimoit beaucoup, son affection lui fit découvrir en moi quantité de qualités que vous y aviez mises, ô mon Dieu, par votre seule bonté. Elle tâcha de les cultiver. Je crois que si j'avois été en de si sages mains, j'aurois autant eu de vertu que j'ai contracté dans la suite de mauvaises habitudes. Cette bonne fille employoit tout son tems à m'instruire dans la piété & dans les sciences conformes à ma portée. Elle avoit des talens naturels qui avoient été fort cultivés : de plus elle étoit fille de grande oraison ; & sa foi étoit des plus grandes & des plus pures. Elle se privoit de toute satisfaction pour être avec moi & m'entretenir ; & son amour pour moi étoit tel, qu'il lui faisoit trouver, à ce qu'elle me disoit, plus de plaisir auprès de moi que par-tout ailleurs. Si je lui faisois quelque repartie agréable, plus de hazard que d'esprit, elle se croioit trop bien payée de toutes ses peines. Enfin elle m'instruisoit si bien, que peu de tems après il n'y avoit gueres de choses que j'ignorasse de celles qui me convenoient ; & il y avoit même quantité de personnes âgées de condition qui n'auroient pu répondre aux choses à quoi je répondois.

2. Comme mon pere m'envoyoit querir souvent pour me voir, il arriva que la reine d'Angleterre se trouva au logis lorsque j'y étois. J'avois alors près de huit ans. Mon pere dit au confesseur de la Reine, que s'il vouloit avoir

quelque plaisir, il falloit qu'il s'entretint avec moi, & qu'il me fit des questions. Il m'en fit même de très-difficiles. J'y répondois si à propos, qu'il me porta à la Reine, & lui dit; il faut que votre Majesté aye le divertissement de cette enfant. Elle le fit, & parut si contente de mes réponses vives, & de mes manieres, qu'elle me demanda à mon pere avec instance, l'assurant qu'elle prendroit un soin particulier de moi, me destinant à être fille-d'honneur de Madame. Mon pere résista jusqu'à la fâcher. O mon Dieu, c'étoit vous qui permites la résistance de mon pere, & qui détournâtes par-là le coup dont dépendoit peut-être mon salut: car étant aussi foible que je l'étois, qu'aurois-je fait à la Cour que de m'y perdre?

3. On me renvoya aux Ursulines, où ma sœur continua sa charité en mon endroit. Mais comme elle n'étoit pas maîtresse des pensionnaires, & qu'il me falloit aller quelquefois avec elles, je contractai de mauvaises habitudes. Je devins menteuse, colere, & indévot. Je passois les jours sans penser à vous, ô mon Dieu, qui veilliez continuellement sur moi, comme ce que je dirai dans la suite le fera connoître. Je ne demurois pas longtems dans ce mauvais état; car les soins de ma sœur me ramenoient. J'aimois beaucoup à entendre parler de vous, ô mon Dieu, & je ne m'en lassois jamais. Je ne m'ennuiois point à l'Eglise, & j'aimois à vous prier; & j'avois de la tendresse pour les pauvres. J'avois naturellement beaucoup d'opposition pour les personnes dont la doctrine étoit suspecte, ayant sucé avec le lait la pureté de la foi; & vous m'avez toujours conservé cette grace, ô mon Dieu, au milieu de mes plus grandes infidélités.

4. Il y avoit au bout du jardin une chapelle dédiée à l'Enfant Jésus. J'y pris dévotion; & pendant quelque tems j'y portois tous les matins mon déjeuner, & cachois tout cela derrière son image; car j'étois si enfant, que je croyois faire un sacrifice considérable de m'en priver. J'étois cependant friande: je voulois bien me mortifier moi-même, mais je ne voulois pas être mortifiée; ce qui marque combien j'avois déjà d'amour propre. Un jour que l'on fut nettoyer cette chapelle d'une maniere plus particuliere, on trouva derrière le tableau ce que j'y avois porté. On connut que c'étoit moi, parce qu'on m'y voyoit aller tous les jours. Vous, ô mon Dieu, qui ne laissez rien sans récompense, vous me paiâtes bientôt avec usure cette petite dévotion enfantine. Un jour que mes compagnes, qui étoient grandes filles, se divertissoient, elles allèrent danser sur un puits dont l'eau ne s'étant pas trouvée bonne, l'on en avoit fait l'égoût de la cuisine. Ce cloaque étoit profond; & on l'avoit couvert d'ais, crainte d'accident. Lors qu'elles se furent retirées, je voulus faire comme elles; mais les ais rompirent sous moi. Je me trouvai dans ce cloaque effroyable, suspendue par un petit morceau de bois, enforte que je fus seulement salie, & non pas étouffée. O mon Amour! n'étoit-ce pas là une figure de l'état que je devois porter dans la suite? Combien de tems m'avez-vous laissée, avec votre Prophète, dans (a) un profond abîme de boue d'où je ne pouvois plus sortir? N'ai-je pas été salie dans cet abîme où j'étois toute couverte de boue? Mais vous m'y avez conservée par votre seule bonté: j'ai été souillée, mais non

(a) Pl. 68, v. 3.

pas étouffée; j'ai été jusqu'aux portes de la mort; mais la mort n'a eu aucun pouvoir sur moi. Je puis dire, ô mon Dieu, que c'étoit plutôt votre main toute adorable qui me soutenoit dans ce lieu affreux, que ce bâton sur lequel j'étois arrêtée, car il étoit fort petit; & le longtems que je fus en l'air, & la pesanteur de mon corps, devoient sans doute l'avoir rompu. Je crois de toutes mes forces. Les pensionnaires, qui me virent tomber, au lieu de me retirer, allèrent chercher des sœurs domestiques: ces sœurs, au lieu de venir à moi, ne doutant point que je ne fusse morte, allèrent à l'Eglise avertir ma sœur, qui y étoit en oraison. Elle pria d'abord pour moi; & après avoir invoqué la sainte Vierge, elle vint à moi à moitié morte; elle ne fut pas peu étonnée lors qu'elle me vit dans le milieu de ce cloaque assise dans la boue comme sur un fauteuil. Elle admira votre bonté, ô mon Dieu, qui m'avoit soutenue d'une manière miraculeuse. Mais hélas, que j'aurois été heureuse si ce borbier eût été le seul où j'eusse dû tomber! Je ne sortis de celui-là que pour rentrer dans un autre mille fois plus dangereux. Je paiai une protection si singulière de la plus noire ingratitude. O Amour! je n'ai jamais lassé votre patience, parce qu'elle étoit infinie. Je me suis plutôt lassée de vous déplaire, que vous de me supporter.

5. Je restai encore quelque tems avec ma sœur, où je conservai l'amour & la crainte de Dieu. Ma vie étoit assez tranquille: je m'élevai doucement auprès d'elle; je profitois même beaucoup dans le tems que j'avois de la santé; car j'étois continuellement malade de maux autant prompts qu'ils étoient extraordinaires. Le soir je

me portois bien, & le matin on me trouvoit enflée & pleine de marques violettes: d'autrefois c'étoit la fièvre. A neuf ans il me prit un vomissement de sang si furieux, que l'on croioit que j'allois mourir; & j'en restai très-affoiblie.

6. Un peu avant ce tems l'ennemi jaloux de mon bonheur fit qu'une autre sœur que j'avois dans cette maison, eut jalousie, & voulut m'avoir à son tour. Quoiqu'elle fut bonne, elle n'avoit pas de talent pour l'éducation des enfans. Je puis dire que ce fut là le terme du bonheur que je goûtois dans cette maison. Elle me caressa beaucoup d'abord; mais toutes ses caresses ne firent aucune impression sur mon cœur: mon autre sœur faisoit plus d'un regard, qu'elle ni avec ses caresses ni avec ses menaces. Comme elle vit que je l'aimois moins que celle qui m'avoit élevée, elle changea ses caresses en mauvais traitemens: elle ne voulut pas même que je parlasse à mon autre sœur; & lors qu'elle savoit que je lui avois parlé, elle me faisoit fouetter ou me frappoit elle-même. Je ne pus pas tenir contre cette conduite rigoureuse, & je payai de la plus noire ingratitude toutes les bontés de ma sœur paternelle, ne la voyant plus. Cela ne l'empêcha pourtant point de me donner des marques de sa bonté ordinaire dans cette grande maladie dont j'ai parlé, où je vomissois le sang: elle le fit d'autant plus volontiers, qu'elle sût que mon ingratitude étoit plutôt un effet de la crainte du châtement, que de mon mauvais cœur. Je crois que c'est la seule fois que la crainte du châtement a agi avec tant de force sur moi; car dès lors, mon naturel me portoit à avoir plus de chagrin de la peine que je pouvois causer

à une personne pour laquelle j'avois de l'affection, que de celle qu'elle pouvoit me causer elle-même. Vous savez, ô mon Amour, que la crainte de vos châtimens n'a jamais fait beaucoup d'impression ni sur mon esprit ni sur mon cœur : le déplaisir de vous avoir offensé faisoit toute ma douleur ; & cela étoit tel, qu'il me sembloit que quand il n'y auroit eu ni Paradis ni Enfer j'aurois toujours eu la même crainte de vous déplaire. Vous savez même qu'après mes fautes vos caresses m'étoient mille fois plus insupportables que vos rigueurs, & que j'aurois choisi mille fois l'enfer plutôt que de vous déplaire. Mon pere informé de tout ce qui se passoit entre mes sœurs & moi, me retira chez lui ; & j'avois alors près de dix ans.

7. Etant chez mon pere je devins encore plus mauvaise. Mes anciennes habitudes se fortifioient de jour en jour, & j'en contractois incessamment de nouvelles. Vous me gardiez cependant, ô mon Dieu, dans toutes ces choses, & je ne puis considérer sans étonnement qu'avec la liberté que j'avois d'être tout le jour éloignée de ma mere, vous m'avez préservée de telle sorte, que je n'aye jamais rien fait d'indigne de votre protection.

Je ne fus que très-peu de tems chez mon pere ; car une religieuse de l'Ordre de S. Dominique, de très-grande naissance, & des amies intimes de mon pere, le pria instamment de me mettre dans son Couvent, dont elle étoit supérieure : qu'elle auroit elle-même soin de moi ; qu'elle me feroit coucher dans sa chambre ; car cette Dame conçut beaucoup d'amitié pour moi. Comme l'on ne voioit que mon extérieur, & que l'on ne savoit pas combien j'étois mauvaise, je plai-

fois à ceux qui me voyoient. Sitôt que je fus hors de l'occasion, j'oubliai le mal, que je ne mettois pas tant par inclination que parce que je me laissois entraîner. Je ne parus point mauvaise à cette dame ; parce que j'aimois l'église, & que j'y restois longtems : mais elle étoit si occupée à la communauté, où il y avoit alors bien des brouilleries, qu'elle ne pouvoit s'appliquer à moi.

8. Vous m'envoyâtes, ô mon Dieu ! une espèce de petite vérole volante, qui me fit garder le lit trois semaines. Je ne pensais plus du tout à vous offenser. Je restai fort abandonnée & sans secours, quoique mon pere & ma mere crussent qu'on me soignoit parfaitement bien. Ces bonnes dames craignoient si fort la petite vérole, qu'elles n'osèrent approcher de moi. Je passai presque tout ce tems sans voir personne qu'aux heures qu'il falloit prendre de la nourriture, qu'une sœur laïque m'apportoit, & se retiroit aussitôt. Je trouvai par providence une Bible dans la chambre où je couchois. Comme j'aimois beaucoup la lecture, je m'y attachois. Je lisois depuis le matin jusqu'au soir. J'avois la mémoire fort heureuse, en sorte, que j'appris tout ce qui étoit de l'histoire. Après que je fus guérie, une autre dame me voyant abandonnée de la sorte à cause des grandes occupations de la prieure, me prit en sa chambre. Comme sitôt que j'avois une personne raisonnable avec qui je pouvois m'entretenir & que j'étois occupée, je ne songeois plus à mes anciennes habitudes, auxquelles je n'avois point d'autre penchant que celui que l'on m'y donnoit, je redevins plus dévote. J'étois fort affectonnée à prier la Sainte Vierge. Je ne comprends pas comme j'étois faite ; dans mes plus grandes infidélités je priois, & j'avois soin de me confesser souvent. D'un autre

côté, j'étois fort malheureuse dans cette maison : car comme il n'y avoit que moi de mon âge, & que les autres pensionnaires étoient fort grandes, elles me faisoient de très-fortes persécutions. J'étois si négligée pour le boire & le manger, que je maigris beaucoup. J'y eus encore d'autres petites croix selon ma portée.

CHAPITRE IV.

Diverses croix chez Mr. son pere. Sa premiere Communion. Touchée par le rapport qu'on lui fait de la visite d'un saint Religieux de la famille qui alloit aux Indes, elle se donne à Dieu plus qu'auparavant. La lecture de S. François de Sales la dispose à l'Oraison. Elle fait son possible pour être Religieuse.

1. APRÈS avoir été environ huit mois dans cette maison, mon pere m'en retira. Ma mere me prit auprès d'elle. Elle fut quelque tems très-contente de moi, & elle m'aimoit un peu plus, parce qu'elle me trouvoit à son gré. Elle ne laissoit pas de préférer toujours mon frere à moi ; ce qui étoit si visible, que chacun le trouvoit mauvais : car lorsque j'étois malade & que je trouvois quelque chose à mon goût, mon frere le demandoit ; & quoiqu'il se portât bien, on me l'ôtoit pour le lui donner. Il me faisoit de fois à autres diverses vexations. Un jour il me fit monter sur l'impériale du carosse, puis me jeta à terre : il me pensa tuer : je n'eus pourtant que des contusions, sans ouverture : car quelque chute que j'aie faite, je ne me suis jamais fait de blessure notable. C'étoit votre main secourable, ô mon Dieu ! qui me

soutenoit. Il sembloit que vous exécutiez en moi ce que vous dites par votre prophète royal, que vous (1) mettez la main sous le justé afin qu'en tombant il ne se blesse point. D'autrefois il me battoit : ma mere ne lui en disoit jamais rien. Cette conduite aigrissant mon naturel, qui auroit été doux sans cela, je négligeai de bien faire, disant que je n'en étois pas mieux. O Dieu ! ce n'étoit donc pas pour vous seul que je faisois le bien, puis que je cessois de le faire parce qu'on n'en avoit pas plus de considération pour moi. Si j'avois su faire usage de la conduite crucifiante que vous teniez sur moi, j'aurois bien fait du chemin : & bien loin de m'égarer, cela m'auroit servi à me faire retourner à vous. J'étois jalouse contre mon frere ; car il n'y avoit point d'occasion où je ne remarquasse la différence que ma mere faisoit de lui à moi. De quelque maniere qu'il en usât, il faisoit toujours bien, & moi toujours mal : les filles de ma mere faisoient leur cour en caressant mon frere, & en me maltraitant. Il est vrai que j'étois mauvaise : car j'étois retombée dans mes premiers défauts, de mentir & de me mettre en colere. Avec tous ces défauts je ne laissois pas de faire volontiers l'aumône, & j'aimois beaucoup les pauvres. Je vous priois, mon Dieu ! avec assiduité, & je me plaïsois à entendre parler de vous, & à faire de bonnes lectures.

2. Je ne doute point qu'une conduite si opposée, une si longue suite d'inconstances, tant de graces & tant d'ingratitude, ne vous étonnent, Monsieur ; mais la suite vous étonnera encore bien davantage lorsque vous verrez ces manieres d'agir se fortifier avec mon âge, & que la raison

(1) Psal. 36. v. 24.

loin de corriger un procédé si déraisonnable, n'ait servi qu'à donner plus de force & plus d'étendue à mes péchés. Il sembloit, ô mon Dieu ! que vous redoubriez vos grâces à mesure que mes ingratitude augmentoit. Il se passoit en moi ce qui se passe dans le siège des villes. Vous assiégiez mon cœur, & je ne songeois qu'à le défendre contre vos attaques. Je mettois des fortifications à cette misérable place, redoublant chaque jour mes iniquités pour vous empêcher de la prendre. Lorsqu'il sembloit que vous alliez être victorieux de ce cœur ingrat, je faisois une contre-batterie. Je mettois des digues pour arrêter vos bontés, & empêcher le cours de vos grâces ; il ne falloit pas moins que vous pour les rompre, ô mon divin Amour ! qui par votre feu sacré étiez plus fort que la mort même où le péché m'a réduite tant & tant de fois.

Je ne puis souffrir que l'on dise que nous ne soyons pas libres de résister à la grâce. Je n'ai fait qu'une trop longue & funeste expérience de ma liberté. Il est vrai qu'il y a des grâces gratuites & gratifiantes qui n'ont pas besoin de la liberté de l'homme, puisqu'elles se reçoivent même à l'insu de l'homme, qui ne les connoit point avant que de les recevoir. Je voulois le bien si foiblement, que la moindre attaque me renverfoit. Lorsque je n'étois plus dans l'occasion je ne pensois plus au mal & j'ouvrais mes oreilles à la grâce ; mais dans la moindre occasion, je me laissois aller, & je fermois toutes les avenues de mon cœur pour n'entendre point votre voix secrète qui m'appelloit, ô mon Dieu ! & loin de fuir l'occasion, je la cherchois & m'y laissois aller.

3. Il est vrai que notre liberté nous est bien funeste. Vous teniez sur moi, ô mon Dieu ! une

conduite crucifiante pour me faire retourner à vous, dont je ne savois pas faire usage ; car j'ai été dans les travaux dès ma tendre jeunesse ou par les maladies, ou par les persécutions. La fille qui avoit soin de moi, me frappoit en me coiffant, & ne me faisoit tourner qu'avec des soufflets : tout étoit de concert pour me faire souffrir : mais au lieu de me tourner vers vous, ô mon Dieu ! je m'affligeois, & mon esprit s'aigrissoit. Mon pere ne savoit rien de tout cela ; car son amour pour moi étoit si grand, qu'il ne l'auroit pas souffert. Je l'aimois beaucoup, mais en même tems je le craignois si fort, que je ne lui parlois de rien. Ma mere lui faisoit souvent des plaintes de moi ; mais il n'avoit point d'autre réponse à lui faire sinon : il y a douze heures au jour ; elle se convertira. Ce procédé de rigueur n'étoit pas le plus fâcheux pour mon âme, quoiqu'il aigrît beaucoup mon humeur, qui étoit très-douce : mais ce qui caufoit ma perte étoit, que ne pouvant durer avec les gens qui me maltraitoient, je me refugiois auprès de ceux qui me caressoient pour me perdre.

4. Mon pere voyant que je devenois grande me mit le carême aux Ursulines pour faire ma première communion à Pâques, où je devois avoir onze ans accomplis. Il me mit entre les mains de sa fille, ma très-chère sœur, qui redoubla ses soins pour me faire faire cette action avec toute la préparation possible. Je ne songeai plus, ô mon Dieu ! qu'à me donner à vous tout de bon : je sentois souvent le combat de mes bonnes inclinations contre mes mauvaises habitudes : je faisois même quelques pénitences. Comme je fus presque toujours avec ma sœur, & que les pensionnaires de la grande classe avec lesquelles j'étois, quoi que je fusse bien éloignée de leur âge, étoient fort rai-

sonnables, je devins très-raisonnable avec elles. C'étoit assurément un meurtre que de m'élever mal : car j'avois le naturel fort porté au bien, & j'aimois les bonnes choses. Une conduite raisonnable m'accommodoit : je me laissois facilement gagner par la douceur, & ma sœur sans user de rigueur me faisoit faire sans résistance toutes ses volontés. Enfin le jour de Pâques je fis ma première communion, qui fut précédée par une confession générale, avec bien de la joie & de la dévotion. On me laissa jusqu'à la Pentecôte dans cette maison ; mais comme mon autre sœur étoit maîtresse de la seconde classe, elle demanda que dans la semaine je fusse à sa classe. Les manières si opposées de mes deux sœurs me relâchèrent de ma première ferveur. Je ne sentis plus cette ardeur nouvelle, ô mon Dieu ! que vous m'aviez fait goûter dans ma première communion. Hélas ! elle ne dura guères, car mes maux furent plus réitérés. On me retira de religion.

5. Ma mère me voyant fort grande pour mon âge, & plus à son gré qu'à l'ordinaire, ne songeoit plus qu'à me produire, qu'à me faire voir les compagnies, & à me bien parer. Elle avoit des complaisances fâcheuses en cette beauté que vous n'aviez mise en moi, ô mon Dieu ! que pour vous en louer & bénir, & qui a été cependant pour moi une source d'orgueil & de vanité. Il se présenta quantité de partis : mais comme je n'avois pas douze ans, mon père ne voulut pas les écouter. J'aimois fort la lecture ; & je m'enfermois seule presque tous les jours afin de lire en repos.

6. Ce qui acheva de me gagner tout à fait à Dieu, du moins pour un tems, fut qu'un neveu de mon père (dont la vie est écrite dans la Rela-

tion des Missions étrangères, sous le nom de M. de Chamesson, quoique son nom fût de Toissi) passa par chez nous en s'en allant avec M. l'évêque d'Héliopolis à la Cochinchine. Je n'étois point au logis, & contre mon ordinaire j'étois allée me promener avec mes compagnes. Lorsque je fus de retour au logis, il étoit déjà parti. On me fit le récit de sa sainteté, & des choses qu'il avoit dites. J'en fus si touchée, que je pensai en mourir de douleur. Je pleurai tout le reste du jour & de la nuit. Je me levai de grand matin, & m'en allai trouver mon confesseur fort défolée. Je lui dis : quoi mon père ? Sera-t-il dit qu'il n'y a que moi qui me damne dans ma famille ? Hélas ! aidez-moi à me sauver. Il fut fort étonné de me voir si affligée, & me consola de son mieux : car il ne me croyoit pas aussi mauvaise que j'étois, parce que dans mes plus grands maux j'avois la docilité, j'obéissois fort exactement, j'avois soin de me confesser souvent, & depuis que j'allois à lui, ma vie étoit plus réglée. O Amour Dieu ! combien de fois aviez-vous frappé à la porte de mon cœur, qui ne vous ouvroit point ? Combien de fois l'aviez-vous effrayé par des morts subites ? Mais cela ne faisoit qu'une impression passagère : je retournois d'abord à mes infidélités. Vous me prîtes cette fois ; & je puis dire que vous enlevâtes mon cœur. Hélas ! quelle douleur ne sentis-je pas de vous avoir déçu ! Quels regrets ! quels sanglots ! Qui n'auroit pas cru à me voir que ma conversion eût dû durer autant que ma vie ? Que ne prîtes-vous ce cœur, ô mon Dieu ? je vous le donnai si bien : ou si vous le prîtes alors, pour quoi le laissâtes-vous encore échapper dans la suite ? N'étiez-vous pas assez fort pour le retenir ? Mais vous vouliez peut-être en me laissant à moi-

même, faire éclater votre miséricorde, & que la profondeur de mon iniquité servit de trophée à votre bonté.

7. Je fis une Confession générale avec un grand sentiment de douleur : je dis, ce me semble tout ce que je connoissois, avec des torrens de larmes. Je devins si changée, que je n'étois pas reconnoissable. Je n'aurois pas fait la moindre faute volontaire, & l'on ne trouvoit pas matière d'absolution lorsque je me confessois. Je découvrois jusqu'aux moindres défauts ; & Dieu me faisoit la grace de me surmonter en beaucoup de choses. Il n'y avoit qu'un reste de promptitude que j'avois peine à vaincre. Sitôt que par cette même promptitude j'avois fait quelque peine à quelqu'un des domestiques, je lui en demandois pardon, pour vaincre en même tems & ma colere & mon orgueil : car la colere est fille de l'orgueil. Une personne bien humble ne se met point en colere ; parce que rien ne l'offense. Comme c'est l'orgueil qui meurt le dernier dans notre ame, la promptitude est aussi à l'extérieur ce qui se perd le dernier : mais une ame bien anéantie ne peut plus trouver chez elle de colere : il faudroit qu'elle se fit effort pour se fâcher ; & quand elle le voudroit, elle sentiroit fort bien que cette colere seroit un corps sans ame, & qu'elle n'auroit nulle correspondance avec le fond, ni même aucune émotion dans la partie inférieure.

Il y a des personnes qui pour être fort remplies de l'opération de la grace, & d'une paix très-favourable dès le commencement de la voie passive de lumière & d'amour, croient en être ici : mais elles se trompent beaucoup : ce qu'elles découvrirent facilement si elles veulent bien examiner

miner deux choses : la première, que si leur naturel est fort vif & violent (car je ne parle pas des tempéramens apatiques) elles remarqueront qu'elles seront de tems en tems des échappées où le trouble & l'agitation ont quelque part, & qui alors sont même utiles pour les humilier & anéantir ; mais lors que l'anéantissement est opéré, tout cela se perd, & est rendu comme impossible. De plus, elles éprouveront qu'il s'élève souvent en elles certains mouvemens de colere, mais la suavité de la grace les retient & arrête par une secrète violence, & elles s'échapperoient aisément si elles y donnoient quelque cours. Il y a des personnes qui se croient bien douces parce que rien ne les contrarie : ce n'est pas de celles-là dont je parle ; car la douceur qui n'a jamais été exercée, est souvent un masque de douceur. Aussi ces personnes qui toutes seules paroissent des saintes, ne sont pas plutôt exercées par la contrariété, que l'on voit en elles un nombre étrange de défauts qu'elles croyoient morts, & qui n'étoient qu'assoupis, parce que rien ne les réveillait.

8. Je m'enfermois tout le jour pour lire & faire oraison : je donnois tout ce que j'avois aux pauvres, prenant même du linge au logis pour leur en faire. Je leur enseignois le catéchisme : & lors que mon pere & ma mere étoient absents, je les faisois manger avec moi, & les servois avec grand respect. Je lus en ce tems les œuvres de S. François de Sales & la Vie de Madame de Chantal. Ce fût là que je connus qu'on faisoit oraison. Je priai mon Confesseur de m'apprendre à la faire : & comme il ne la faisoit pas, je tâchai à la faire seule le mieux qu'il me fût possible. Je ne pouvois y réussir, à ce qu'il me paroissoit alors ; parce que

je ne pouvois me rien imaginer, & que je me persuadois qu'on ne pouvoit faire oraison sans se former des especes, & sans beaucoup raisonner. Cette difficulté m'a fait longtems bien de la peine. J'y étois cependant fort assidue, & je priois Dieu avec instance de me donner le don d'oraison. Tout ce que je voiois écrit dans la vie de Mad. de Chantal, me charmoit; & j'étois si enfant, que je croyois devoir faire tout ce que j'y voyois. Tous les vœux qu'elle avoit faits, je les faisois aussi, comme, celui de tendre toujours au plus parfait, & de faire la volonté de Dieu en toutes choses. Je n'avois pas encore douze ans; je prenois néanmoins la discipline selon ma force. Un jour que je lus qu'elle avoit mis le nom de Jésus sur son cœur pour suivre le conseil de l'Époux: (a) *mets-moi comme un cachet sur ton cœur*; & qu'elle avoit pris un fer rouge où étoit gravé ce saint Nom, je restai fort affligée de ne pouvoir faire de même. Je m'avisai d'écrire ce Nom sacré & adorable en gros caractères sur un morceau de papier; avec des rubans & une grosse aiguille je l'attachai à ma peau en quatre endroits; & il resta longtems attaché en cette maniere.

9. Je ne pensois plus qu'à me faire Religieuse, & j'allois très-souvent à la Visitation pour les prier de me vouloir bien recevoir: car l'amour que j'avois pour S. François de Sales ne me permettoit pas de penser à d'autres Communautés. Je me dérobois donc de la maison pour aller chez ces Religieuses; & je leur faisois de très-fortes instances pour me recevoir; mais quoiqu'elles désirassent extrêmement de m'avoir, & qu'elles regardassent même cela comme un avantage tem-

(a) Cant. 8. v. 6.

porel, elles n'osèrent jamais me donner l'entrée de leur maison; tant parce qu'elles craignoient beaucoup mon pere, que l'on savoit m'aimer uniquement, qu'à cause de mon extrême jeunesse; car à peine avois-je douze ans. Il y avoit pour lors au logis une niece de mon pere, à laquelle j'ai de fort grandes obligations. Elle étoit fort vertueuse; & la fortune, qui n'avoit pas été favorable à son pere, la mettoit en état de dépendre en quelque façon du mien. Elle découvrit mon dessein & l'extrême desir que j'avois d'être Religieuse. Comme mon pere étoit absent depuis quelque tems, que ma mere étoit malade, & que j'étois sous sa conduite, elle appréhenda d'être accusée d'avoir donné lieu à cette pensée, ou du moins de l'avoir entretenue, car mon pere l'appréhendoit si fort, que quoiqu'il n'eût pas voulu pour rien du monde empêcher une véritable vocation, il ne pouvoit entendre dire que je serois Religieuse sans verser des larmes. Ma mere y auroit été plus indifférente. Ma cousine alla trouver mon Confesseur pour lui dire de me défendre d'aller à la Visitation. Il n'osoit tout-à-fait le faire de crainte de s'attirer cette Communauté contre lui: car elles me croioient déjà des leurs. Lorsque j'allai à confesse, il ne me voulut pas absoudre, disant que j'allois à la Visitation seule & par des rues détournées. J'étois si innocente, que je crus avoir fait un crime épouvantable; car on ne m'avoit jamais refusé l'absolution. Je m'en retournai si affligée, que ma cousine ne pouvoit me remettre. Je ne cessai de pleurer jusqu'au lendemain, que je fus dès le matin trouver mon Confesseur. Je lui dis que je ne pouvois plus vivre sans l'absolution; que je le priois de me l'accorder. Il n'y avoit point

de pénitence que je n'eusse faite pour l'obtenir. Il me la donna d'abord. Je voulois toujours cependant être Religieuse, & je faisois de grandes instances à ma mere afin qu'elle m'y menât; mais elle ne le voulut pas, de peur de fâcher mon pere, qui étoit absent, & elle remettoit toujours à son retour. Comme je vis que je ne pouvois rien obtenir, je contrefis l'écriture de ma mere, & je supposai une lettre par laquelle elle supplioit ces Dames de me recevoir, s'excusant sur la maladie, si elle ne me menoit point elle-même; mais la Supérieure, qui étoit parente de ma mere, & qui connoissoit bien son écriture, découvrit d'abord mon innocente tromperie.

CHAPITRE V.

Elle assiste Mr. son Pere dans une maladie. Avancement que lui procura une de ses cousines, dont Mad. sa Mere, bien que fort vertueuse, la déshérit. Après une maladie, un voyage à la Campagne lui est occasion de quitter l'Oraison intérieure pour s'arrêter à l'extérieure; ce qui lui devient très-nuisible & occasion de vanité. Malheur qu'il y a à quitter l'Oraison du cœur; laquelle le Démon persécute à son possible.

1. **M**ON pere ne fut pas plutôt de retour, qu'il tomba grièvement malade. Je me rendis son infirmiere. Il étoit dans un corps de logis séparé de celui de ma mere, qui ne venoit que très-peu le voir, tant parce qu'elle étoit encore foible, que parce qu'elle craignoit peut-être de retomber. J'eus tout le tems, étant seule avec lui, de lui rendre tous les services dont j'étois capable, & je lui donnois toutes les marques d'affection qu'il

pouvoit désirer de moi. Je ne doute point que mon assiduité ne lui fût très-agréable; car comme il m'aimoit extrêmement, tout ce que je faisois lui plaisoit beaucoup. Lors qu'il ne s'en appercevoit point j'allois vuider ses bassins, prenant le tems qu'il n'y avoit point de valets, tant pour me mortifier, que pour honorer ce que dit Jésus-Christ, qu'il étoit (a) *venu pour servir, & non pour être servi*. Lors qu'il me faisoit lire auprès de lui, je lisois avec tant de dévotion, qu'il en étoit surpris. Je continuois toujours mon oraison & l'office de la Vierge, que je n'avois pas manqué de dire depuis ma premiere Communion. Je me souvenois des instructions que ma sœur m'avoit données, & des oraisons jaculatoires qu'elle m'avoit apprises. Elle m'avoit enseigné à vous louer, ô mon Dieu, dans tous vos ouvrages. Tout ce que je voiois, m'instruisoit à vous aimer. S'il pleuvoit, je voulois que toutes les gouttes d'eau se changeassent en amour & en louanges. Mon cœur se nourrissoit insensiblement de votre amour, & mon esprit s'occupoit de votre souvenir. Je m'unissois à tout le bien qui se faisoit au monde, & j'aurois voulu avoir le cœur de tous les hommes pour vous aimer. Cette habitude s'enracina si fort en moi, que je la conservai même au milieu de mes plus grandes inconstances.

2. Ma cousine ne servoit pas peu à me maintenir dans ces bons sentimens; car comme j'étois souvent avec elle, que je l'aimois, qu'elle avoit grand soin de moi, & qu'elle me traitoit avec beaucoup de douceur, mon esprit redevenoit doux & raisonnable. Je tombai peut-être dans une extrémité; je m'attachai si fort à elle, que je la

(a) Matth. 20. v. 28.

suivois par-tout dans la maison où elle alloit; car j'aimois beaucoup d'être traitée avec douceur & raison. Je croiois être dans un autre monde. Il est vrai qu'on ne devoit jamais mettre auprès des enfans que des personnes raisonnables, & qui ne fussent point passionnées. Cette attache me paroïssoit fort juste pour une personne que l'on m'avoit donnée pour ma conduite; car sa fortune n'étant pas égale ni à sa naissance, ni à sa vertu, elle faisoit avec charité & affection ce à quoi son état présent l'engageoit. Je ne croiois pas excéder en cela: cependant ma mere crut qu'en aimant si fort ma cousine, je l'aimerois moins. Le Démon fit si bien par ses artifices, que ma mere, qui me laissoit si fort sur ma bonne foi auparavant, & même depuis que je passois les jours sans entrer dans sa chambre qu'aux heures du repos, sans qu'elle s'informât où j'étois, se contentant que je fusse au logis, vouloit que je restasse toujours auprès d'elle, & ne me laissoit avec ma cousine qu'avec une extrême peine. Ma cousine tomba malade, & ma mere prit cette occasion pour la faire reconduire chez elle: ce qui fut pour moi un coup bien fâcheux & pour la grace & pour la nature.

3. Quoique ma mere en usât de la sorte, elle ne laissoit pas d'être fort vertueuse: mais Dieu permettoit cela pour m'exercer; car ma mere étoit une des plus charitables femmes de son siècle. S'il y avoit de l'excès à cette vertu, on pouvoit dire que la sienne étoit excessive. Elle donnoit non-seulement le superflu, mais même le nécessaire de la maison. Jamais pauvre ne s'est vu éconduit d'elle: jamais abandonné ne l'est venu trouver sans secours. Elle fournissoit à des pauvres artisans de quoi soutenir leur travail, &

aux pauvres marchands de quoi entretenir leurs boutiques. Je crois que c'est d'elle que j'avois hérité la charité & l'amour des pauvres; car Dieu me fit la grace de lui succéder dans ce saint exercice. Il n'y avoit dans la ville ni aux environs personne qui ne se louât de sa charité; elle a donné quelquefois jusqu'à la dernière pistole qui fût dans la maison sans qu'un ménage aussi grand que le sien à entretenir lui fit perdre ni manquer de confiance. Sa foi étoit vive; & elle avoit une dévotion très-grande à la Sainte Vierge: elle faisoit la méditation tous les jours durant l'espace d'une Messe: elle ne manquoit jamais de dire l'Office de la Vierge; il ne lui manquoit qu'un Directeur qui la fit entrer dans l'intérieur, sans lequel toutes les vertus sont bien foibles & languissantes.

4. Ce qui faisoit que j'avois tant de liberté, ainsi que je l'ai dit, c'est que ma mere se reposoit trop de moi lorsque j'étois petite sur le soin des filles; que depuis que j'ai été grande, elle se fioit trop à ma propre conduite; & qu'étant assurée que j'aimois à être seule pour lire, elle se contentoit de savoir que j'étois au logis, sans se mettre en peine d'autre chose; car pour sortir, elle ne m'en donna presque jamais la liberté; ce qui est un grand point pour une fille. L'habitude que j'avois prise de rester au logis me servit beaucoup après mon mariage, ainsi que je le dirai en son tems. Ma mere n'étoit donc pas si fautive de ce qu'elle me laissoit à moi-même. La faute qu'elle faisoit, étoit de ne me pas tenir dans sa chambre avec une honnête liberté, & de ne s'informer pas plus souvent de l'endroit de la maison où j'étois.

5. Après le départ de ma cousine je restai encore quelque tems dans les sentimens de piété

dont j'ai parlé. Une grace que Dieu me faisoit, étoit une facilité si grande à pardonner les injures, que mon Confesseur en étoit surpris : car sachant que quelques Demoiselles parloient de moi d'une manière défavantageuse, (ce qui ne venoit que d'envie,) je disois du bien d'elles lors que j'en avois l'occasion. Je tombai malade d'une fièvre double-tierce, qui me dura quatre mois, où je souffris assez, tant par de grands vomissemens, que par d'autres accidens causés par la fièvre. J'eus assez de modération & de piété durant ce tems, souffrant avec beaucoup de patience. Je continuai cette manière de vie, dont j'ai parlé plus haut, autant de tems que je continuai de faire oraison.

6. Environ un an ou onze mois après, nous allâmes passer quelques jours à la campagne. Mon pere mena avec nous un de ses proches parens qui étoit un jeune Gentilhomme très-accomplí. Il avoit un grand désir de m'épouser; mais mon pere, qui avoit résolu en lui-même de ne me marier à aucun de mes proches, à cause de la difficulté d'obtenir des dispenses, sans alléguer des raisons ou fausses ou frivoles, s'y opposoit. Comme ce jeune Gentilhomme étoit fort dévot à la Sainte Vierge, & qu'il en disoit tous les jours l'Office, je le disois avec lui; & pour en avoir le tems, je quittai l'oraison : ce qui fut la source de mes maux. Je conservai encore l'esprit de piété un tems; car j'allois chercher les petites bergères pour les instruire & leur apprendre à vous prier, ô mon Dieu! mais ce reste de piété n'étoit point nourri par l'oraison. Je me relâchai insensiblement; je devins froide pour vous : tous mes anciens défauts se renouvelèrent, & j'y ajoutai une

vanité effroyable. L'amour que je commençai d'avoir pour moi-même éteignoit ce qui restoit en moi de votre amour.

7. Je ne quittai pas entièrement l'oraison sans le demander à mon Confesseur. Je lui dis, que je croiois mieux faire de dire tous les jours l'Office de la Vierge que de faire oraison; que n'ayant de tems que pour l'un des deux, & non pour tous deux ensemble, il me paroissoit que je devois préférer l'Office à l'oraison. Je ne voiois pas, ô mon Dieu, que c'étoit une ruse de votre ennemi & du mien pour me retirer de vous, & un moyen de m'engager insensiblement dans les pièges qu'il me tendoit; car j'aurois eu assez de tems pour l'un & l'autre, n'ayant point d'autre occupation que celle que je voulois prendre moi-même. Mon Confesseur, qui étoit très-facile, & qui n'étoit pas homme d'oraison, y consentit pour ma perte.

8. O mon Dieu, si l'on connoissoit le prix de l'oraison, & l'avantage qui revient à l'ame de converser avec vous, & de quelle conséquence elle est pour le salut, chacun s'y rendroit assidu. C'est une place forte dans laquelle l'ennemi ne peut jamais entrer. Il peut bien attaquer cette place, l'assiéger, faire beaucoup de bruit autour de ses murailles; mais pourvu que l'on soit fidèle à n'en point sortir, il ne nous sauroit faire aucun mal. Il faudroit apprendre aux enfans la nécessité de l'oraison, comme on leur enseigne la nécessité de leur salut. Mais hélas! par malheur on se contente de leur dire qu'il y a un Paradis & un Enfer, qu'il faut tâcher d'éviter le dernier, & tendre à la possession du premier; & on ne leur apprend point le chemin le plus court & le plus facile pour y arriver. L'oraison n'est autre chose

que le sentier du Paradis, & le sentier du Paradis est l'oraison; mais une oraison du cœur, dont tout le monde est capable; & non de ces raisonnemens qui sont un jeu d'esprit, un fruit de l'étude, un exercice de l'imagination; qui en remplissant l'esprit de choses vagues ne le fixent que rarement, & pour des momens, & n'échauffent point le cœur, qui demeure toujours froid & languissant. O pauvres gens, esprits grossiers & idiots, enfans sans raison & sans science, esprits durs qui ne pouvez rien retenir, venez faire oraison, & vous deviendrez savans! Hommes forts, spirituels, & riches, n'avez-vous pas tous tant que vous êtes un cœur capable d'aimer ce qui vous est propre, & hair ce qui vous est contraire? Aimez, aimez le Souverain Bien, haïssez le souverain mal, & vous serez bien savans. Quand vous aimez quelqu'un, savez-vous les raisons de l'amour & ses définitions? non assurément; vous aimez parce que votre cœur est fait pour aimer ce qu'il trouve aimable. Y a-t'il rien de plus aimable que Dieu? Vous savez assez qu'il est aimable: ne m'alléguez donc pas que vous ne le connoissiez point. Vous savez qu'il vous a créés, & qu'il est mort pour vous. Mais si ces raisons ne suffisent pas, qui de vous n'a pas quelque besoin, quelque mal, ou quelque disgrâce? Qui de vous ne fait pas dire son mal, & en demander le remède? Venez donc à cette source de tout bien: & sans vous amuser à vous plaindre à des créatures foibles & impuissantes, qui ne peuvent vous soulager, venez à l'oraison exposer à Dieu vos peines, lui demander ses grâces, & sur-tout venez aimer. Nul ne peut s'exempter d'aimer, car nul ne peut vivre sans cœur, ni le cœur sans

amour. Pourquoi s'amuser à chercher des raisons d'aimer l'amour même? Aimons sans raisonner sur l'amour, & nous nous trouverons remplis d'amour avant que les autres aient appris les raisons qui portent à aimer. (a) *Goûtez & vous verrez*: goûtez de l'amour, & vous serez plus savans en amour que les plus habiles Philosophes. En amour, comme en toute autre chose, l'expérience instruit mieux que le raisonnement. Venez boire à cette source d'eau vive, au lieu de vous amuser à des citernes rompues de la créature, qui augmentent votre soif, bien loin de l'apaiser. O que si vous aviez bû à cette fontaine, vous ne chercheriez plus ailleurs de quoi vous défatéger; car vous n'auriez plus de soif des choses de la terre pourvu que vous continuiez toujours d'aller puiser à cette source: mais si vous la quittez, hélas! votre ennemi a le dessus: il vous donnera de ses eaux empoisonnées, qui en vous faisant goûter une douceur apparente, vous ôteront la vie.

9. C'est ce que je fis lorsque je quittai l'oraison. Je quittai Dieu; je devins cette (b) *vigne exposée au pillage* dont les *haies arrachées* donnent lieu à tous les *passans de la ravager*. Je commençai à chercher dans la créature ce que j'avois trouvé en Dieu. Vous m'abandonnâtes à moi-même, parce que je vous avois abandonné la première; & vous voulûtes en permettant que je fusse enfoncée dans l'abîme, me faire comprendre le besoin que j'avois de m'approcher de vous par l'oraison. Vous dites (c) que vous *perdez ces âmes adultères qui s'éloignent de vous*. Hélas! leur seul éloignement fait leur perte; puis qu'en s'éloignant de vous, ô divin Soleil, elles entrent dans la région des ténèbres, dans le

(a) Pl. 33. v. 9. (b) Pl. 79. v. 13. (c) Pl. 72. v. 27.

froid de la mort, d'où elles ne relèveroient jamais si vous ne vous rapprochiez d'elles, & si par votre divine lumière vous ne veniez peu à peu éclairer leurs ténèbres, & par votre chaleur vivifiante fonder leurs glaces mortelles, & leur rendre la vie.

10. Je tombai dans le plus grand de tous les malheurs; car je m'écartois toujours de vous, ô mon Dieu, qui êtes ma lumière & ma vie, & vous vous éloigniez d'avantage de moi. Vous vous retiriez peu à peu d'un cœur qui vous quittoit; & vous êtes si bon, qu'il semble que vous ne l'abandonniez qu'à regret: mais lors que ce cœur veut bien se convertir, ah! vous retournez à lui à pas de géant. C'est une expérience que j'ai faite, ô mon Dieu, qui me fera un témoignage éternel de vos bontés & de mon ingratitude. Je devins donc encore plus prompte que je n'avois jamais été; parce que mon âge donnoit plus de force à mes passions. Je mentois souvent; je sentis mon cœur corrompu & vain: il n'y avoit plus de piété dans mon âme, mais un état de tiédeur & d'indévotion réelle, quoique je conservasse toujours le dehors avec bien du soin, & que l'habitude que j'avois prise d'être à l'Eglise avec modestie me fit paroître autre que je n'étois. La vanité, qui jusqu'alors m'avoit laissé en repos, s'empara de mon esprit. Je commençai à passer bien du tems devant un miroir; je trouvois tant de plaisir à me voir, qu'il me paroissoit que les autres avoient raison d'y en trouver. Cet amour de moi-même devint si fort, que je n'avois dans le cœur que du mépris pour toutes les autres de mon sexe. Au lieu de me servir, ô mon Dieu, de cet extérieur que vous m'aviez donné comme d'un moyen de vous aimer davan-

tage, il m'en fut un de vaine complaisance. Ce qui devoit attirer ma reconnaissance, fit mon ingratitude: je trouvois qu'il n'y avoit rien que de beau dans mon extérieur, & je ne vois pas qu'il couvrit un fumier horrible. Tout cela me rendit si vaine, que je doute qu'il se trouve jamais personne qui ait porté la vanité si loin intérieurement; car pour le dehors, j'avois une modestie affectée, qui auroit trompé tout le monde.

11. L'estime que j'avois de moi-même me faisoit trouver des défauts dans toutes les autres de mon sexe. Je n'avois des yeux que pour voir mes bonnes qualités extérieures, & pour discerner les endroits foibles des autres. Je me cachois à moi-même mes défauts; & si j'en remarquois quelques-uns, ils me paroissoient très-peu de chose au prix de ceux que je vois dans les autres, & je les excusois même dans mon esprit, me les figurant comme des perfections. Toute l'idée que j'avois de moi-même & des autres étoit fautive. J'aimois si éperdument la lecture, que j'y emploiois le jour & la nuit; quelquefois le jour recommençoit, & je lisois encore; en sorte que je fus plusieurs mois que j'avois entièrement perdu l'habitude de dormir. Les livres que je lisois le plus ordinairement, étoient les Romans. Je les aimois à la folie; j'étois affamée d'en trouver la fin, croyant y découvrir quelque chose; mais je n'y trouvois rien qu'une faim de lire. Ces livres sont d'étranges inventions pour perdre la jeunesse, car quand on n'y feroit point d'autre mal que de perdre le tems, n'est-ce pas trop? Je crois que c'étoit là la plus grande faute que j'y faisois. On ne m'en empêchoit pas; au contraire, on a cette manie, que l'on s' imagine qu'ils apprennent à bien parler.

12. Cependant, ô mon Dieu, votre extrême bonté vous portoit à me rechercher de tems en tems. Vous frappiez à la porte de mon cœur. Il me prenoit souvent de vives douleurs & des abondances de larmes. Je m'affligeois d'un état si différent de celui que j'avois trouvé auprès de vous, ô mon Dieu; mais mes larmes étoient sans effet, & ma douleur vaine. Je ne pouvois de moi-même me retirer d'un état si funeste. J'aurois bien voulu qu'une main autant charitable que puissante m'en eût tirée; mais pour moi, je n'avois pas la force de le faire. Hélas, si j'eusse eu un Confesseur qui eût examiné la cause de mon mal, il y eût sans doute apporté le remède, qui n'étoit, que de me faire reprendre l'oraison; mais il se contentoit de me reprendre sévèrement, de me donner quelque prière vocale à dire, & il n'ôtoit point la cause du mal, il ne me donnoit point le véritable remède. J'étois, dit le Prophète, *(a)* dans un profond abîme de boue dont je ne pouvois sortir. On me faisoit des reprimandes de ce que j'étois dans cet abîme; mais nul ne me tendoit la main pour m'en retirer; & lors que je voulois faire de vains efforts pour en sortir, je m'y enfonçois davantage, & la peine que j'avois prise ne servoit qu'à me faire voir mon impuissance & à me rendre plus misérable & plus affligée.

13. Hélas, que cette funeste expérience m'a donné de compassion des pécheurs, & qu'elle m'a bien fait voir d'où vient qu'il y en a si peu qui se corrigent, & qui sortent du misérable état où ils sont réduits, parce que l'on se contente de crier contre leurs désordres, de les effraier par des menaces qui regardent les châtimens à venir. Ces cris & ces menaces font bien quelque impression

(a) Ps. 68. v. 2.

au commencement sur leur esprit; mais on ne leur donne pas la main pour sortir d'où ils sont: ils font de foibles efforts; mais après avoir plusieurs fois éprouvé leur impuissance & l'inutilité de leurs tentatives, ils perdent peu à peu la volonté de faire de nouveaux efforts, qui leur paroissent aussi infructueux que les premiers: d'où vient qu'en suite de cela, tout ce qu'on leur peut dire est sans effet quoiqu'on les préche incessamment; car on n'entend autre chose que crier contre les pécheurs, & cependant nul ne se convertit. Si lors qu'un pécheur va se confesser on lui applique le véritable remède, qui est l'oraison, si on l'obligeoit à se tenir tous les jours devant Dieu en état de criminel pour lui demander la force de sortir de cet état, il seroit bientôt changé: c'est là tendre la main à un homme pour le tirer de la boue. Mais le Diable a fausement persuadé aux Docteurs & Sages du siècle qu'il faut être parfaitement converti pour faire oraison; & comme l'oraison est le moyen efficace pour la conversion, & qu'on ne le veut pas donner, c'est ce qui fait qu'il n'y a point de conversion durable & sincère. Le Démon ne se déchaîne que contre l'oraison & contre ceux qui s'y exercent; parce qu'il sait que c'est le véritable moyen de lui enlever ses proies. Qu'on fasse toutes les austérités qu'on voudra, le Démon les laisse faire, & ne persécute ni ceux qui les ordonnent, ni ceux qui les font: mais on ne parle pas plutôt d'Oraison, on n'entre pas plutôt dans la vie de l'esprit, qu'il faut se résoudre à d'étranges traverses. Qui dit une vie d'oraison, dit une vie de croix. S'il y a dans le monde une ame intérieure, il semble que toutes les croix, toutes les persécutions, tous les mépris lui sont réservés. S'il se trou-

ve dans un Monastere une ame de grande oraison, on n'en veut qu'à celle-là, toutes les humiliations font pour elle, du moins quand l'oraison est profonde & véritable. Si une ame passe pour être de grande oraison & que cela soit autrement, qu'elle soit applaudie & considérée, je dis, ou que son oraison n'est pas véritable; ou que si elle l'est, elle y est peu avancée: que ce sont des personnes qui vont par les lumieres & les dons éclatans, & non par le petit sentier de la foi, du renoncement, de la mort intérieure, & de l'anéantissement; & que l'oraison de ces personnes est seulement dans les puissances, & dans les sens, & non dans le centre. Je m'écarte quelque fois: mais comme je me laisse à ce qui m'emporte, je ne me mets pas en peine de suivre exactement une relation.

14. Quelque pitoyable donc que fût l'état où j'étois réduite par mes infidélités & par le peu de secours que j'avois de mon Confesseur, je ne laissois pas de dire tous les jours mes prières vocales, de me confesser assez souvent, & de communier presque tous les quinze jours. J'étois quelquefois à pleurer & à prier la Sainte Vierge d'obtenir ma conversion. J'aimois à entendre parler de vous, ô mon Dieu; & si j'eusse trouvé des personnes qui m'en eussent parlé, je ne me serois jamais lassée de les entendre. Lorsque mon pere en parloit, j'étois transportée de joie; & lorsqu'il alloit avec ma mere en quelque pèlerinage, & qu'il parloit très-matin, ou je ne me couchois pas afin de n'être pas surprise du sommeil, ou je donnois tout ce que j'avois aux filles afin qu'elles m'éveillaient. Mon pere y parloit toujours de vous, ô mon Dieu; ce qui me donnoit un extrême contentement. Tous les autres plaisirs alors m'étoient à dégoût, & j'eusse pré-

préféré cela à tout le reste. J'étois fort charitable: j'aimois les pauvres: & cependant j'avois tous les défauts dont j'ai parlé. O Dieu, comment accorder des choses si opposées?

CHAPITRE VI.

Son pere l'engage à son insçu dans un mariage où elle eut ensuite bien à souffrir. Précaution pour qu'on ne condamne point légèrement les personnes, souvent vertueuses, dont Dieu se sert pour crucifier & purifier les ames de choix. Diverses croix de celle-ci dès la première année de son mariage.

1. Nous vinmes ensuite à Paris, où ma vanité devint plus grande. On n'épargnoit rien pour me faire paroître. Je faisois parade d'une vaine beauté; j'avois soia de me faire voir & d'étaler mon orgueil: je voulois me faire aimer sans aimer personne. J'étois recherchée par bien des gens, qui paroissoient être des avantages pour moi; mais vous, ô mon Dieu, qui ne me vouliez pas perdre, ne permettes pas que les choses réussissent. Mon pere trouvoit des difficultés que vous faisiez naître vous-même pour mon salut; car si j'avois épousé ces personnes, j'eusse été extrêmement exposée, & ma vanité auroit eu moyen de s'étendre.

2. Il y avoit une personne qui m'avoit recherchée en mariage depuis quelques années, que mon pere par des raisons de famille avoit toujours refusé. Ses manieres étoient un peu opposées à ma vanité. Cependant la peur que l'on avoit que je ne quittasse le pays, & les grands biens de ce gentilhomme, portèrent mon pere malgré toutes ses répugnances & celles de ma mere, à m'accorder

à lui. On le fit, sans m'en parler; la veille de S. François de Sales, le 28 Janvier 1664 : & même l'on me fit signer les articles du mariage sans me dire ce que c'étoit. Quoique je fusse fort aise d'être mariée, parce que je m'imaginois que par-là j'aurais toute liberté, & que je serois délivrée des mauvais traitemens de ma mere, que je m'attirois sans doute par mon peu de docilité; vous pourtant, ô mon Dieu, comptiez bien autrement; & l'état où je me trouvai puis après trompa bien mes espérances, ainsi que je le dirai dans la suite. Quoique donc je fusse bien aise d'être mariée, je ne laissai pas de rester tout le tems que je fus accordée, & même longtems après mon mariage, dans une extrême confusion. Elle venoit de deux causes : la premiere étoit cette pudeur naturelle que je ne perdis point; j'avois beaucoup de retenue avec les hommes. L'autre étoit ma vanité; car bien que le parti qu'on me donnoit, fût plus avantageux que je ne méritois, je ne le croiois pas tel; & la figure que ceux qui m'avoient recherchée auparavant faisoient, me paroissoit bien d'une autre sorte; leur rang me donnoit dans la vue; & comme je ne consultois en toutes choses que ma vanité, tout ce qui ne la flattoit point m'étoit insupportable. Cette vanité pourtant me fut avantageuse; car elle m'empêcha de tomber dans ces défordres qui font la ruine des familles. Je n'aurois pas voulu rien faire à l'extérieur qui m'eût pu rendre blâmable; & je gardai toujours si bien le déhors, que l'on ne pouvoit blâmer ma conduite; car comme j'étois modeste à l'Eglise, & que je ne sortois point sans ma mere, & que la réputation de la maison étoit grande, je passai pour bonne.

Je ne vis point mon accordé jusqu'à deux ou

trois jours avant le mariage. Je fis dire des Messes tout le tems que je fus accordée pour connoître votre volonté, ô mon Dieu : car je voulois du moins la faire en cela. O bonté de mon Dieu, de me souffrir en ce tems, & de permettre que je vous priaïsses avec autant de hardiesse que si j'avois été de vos amies, moi qui vous traitois comme votre plus grande ennemie.

3. La joie de ce mariage étoit universelle dans notre ville : & dans cette réjouissance il n'y avoit que moi de triste. Je ne pouvois ni rire comme les autres, ni même manger, tant j'avois le cœur ferré. Je ne savois point la cause de ma tristesse; mais, mon Dieu, c'étoit comme un pressentiment que vous me donniez de ce qui me devoit arriver. A peine fus-je mariée, que le souvenir de l'envie que j'avois d'être Religieuse, vint m'accabler. Tous ceux qui vinrent me complimenter le lendemain de mes nœces, ne pouvoient s'empêcher de me railler de ce que je pleurois amèrement; & je leur disois : hélas ! j'avois tant désiré autrefois d'être Religieuse, pourquoi suis-je donc mariée à présent, & par quelle fatalité cela m'est-il arrivé ? Je ne fus pas plutôt chez mon nouvel époux, que je connus bien que ce seroit pour moi une maison de douleur. Il me fallut bien changer de conduite : car leur maniere de vivre étoit très-différente de celle de chez mon pere. Ma belle-mere, qui étoit veuve depuis longtems, ne songeoit qu'à ménager; au lieu que chez mon pere l'on y vivoit d'une maniere extrêmement noble : tout y paroissoit, tout y alloit fort bien, & tout ce que mon mari & ma belle-mere nommoient faste, & que j'appellois honnêteté, y étoit observé. Je fus fort surprise de

ce changement, & d'autant plus, que ma vanité auroit voulu augmenter plutôt que diminuer.

4. J'avois plus de quinze ans quand je fus mariée, je courois la seizième année. Mon étonnement augmenta beaucoup lors que je vis qu'il falloit que je perdisse ce que j'avois acquis avec tant de peine. Chez mon pere il falloit vivre avec beaucoup de politesse, parler juste, tout ce que je disois y étoit applaudi & relevé : là, on ne m'écoutoit que pour me contredire & pour me blâmer. Si je parlois bien, ils disoient que c'étoit pour leur faire leçon : s'il venoit quelqu'un, & que l'on mit une question sur le tapis, au lieu que mon pere me faisoit parler, là si je voulois dire mon sentiment, on disoit que c'étoit pour contester, & l'on me faisoit taire honteusement ; & ils me querelloient depuis le matin jusqu'au soir. On portoit mon mari à en faire autant ; qui n'y avoit que trop de disposition. J'aurois peine à vous écrire ces sortes de choses, qui ne se peuvent faire sans blesser la charité, si vous ne m'aviez défendu de rien omettre, & si vous ne m'aviez pas commandé absolument d'expliquer toutes choses, & de mettre toutes les particularités.

Je vous demande une chose avant que de passer outre, qui est, de ne point regarder les choses du côté de la créature, ce qui vous feroit paroître les personnes plus défectueuses qu'elles ne l'étoient : car ma belle-mere avoit de la vertu, & mon mari de la religion, & n'avoit point de vice : mais il faut tout regarder en Dieu, qui permettoit ces choses pour mon salut & parce qu'il ne me vouloit pas perdre. J'avois d'ailleurs tant d'orgueil, que si on avoit tenu une autre conduite sur moi, je me fusse soutenue en cela,

& je ne me fusse peut-être pas tournée du côté de Dieu, comme je fis dans la suite par l'accablement des croix où je fus réduite.

5. Pour revenir à mon sujet, je dirai que ma belle-mere conçut une telle opposition pour moi, qu'afin de me faire peine elle me faisoit faire des choses très-humiliantes : car son humeur étoit si extraordinaire, pour ne l'avoir jamais surmontée dans sa jeunesse, qu'elle ne pouvoit vivre avec personne : cela venoit aussi, de ce que ne faisant pas oraison, & ne disant que des prières vocales, elle ne voioit pas ces fortes de défauts, ou bien en les voiant, & ne puisant pas des forces dans l'oraison, elle ne s'en pouvoit défaire : & c'étoit dommage : car elle avoit du mérite & de l'esprit. Je fus donc faite la victime de ses humeurs : toute son occupation fut de me contrarier continuellement, & elle inspiroit les mêmes sentimens à son fils. Ils vouloient que des personnes fort au-dessous de moi, passassent devant moi, afin de me faire peine : ma Mere, qui étoit très-sensible au point d'honneur, ne pouvoit souffrir cela ; & lors qu'elle l'apprenoit par d'autres, (car je ne lui en disois rien,) elle m'en querelloit, croiant que je le faisois ne sachant pas tenir mon rang, & que je n'avois point de cœur, & mille autres choses de cette sorte. Je n'osois lui dire comme j'étois ; mais je mourois de chagrin : & ce qui l'augmentoit encore, étoit le souvenir des personnes qui m'avoient recherchée, la différence de leur humeur & de leur maniere d'agir, l'amour & l'estime qu'ils avoient pour moi, leur douceur & leur honnêteté : cela m'étoit bien dur à porter. Ma belle-mere me parloit incessamment au désavantage de mon pere & de ma mere ; & je ne les allois point voir que je n'eusse à essuyer des dis-

cours fâcheux à mon retour. D'un autre côté ma mère se plaignoit de moi de ce que je ne la vois pas assez. Elle disoit que je ne l'aimois pas, & que je m'attachois trop à mon mari; de sorte que j'avois beaucoup à souffrir de tous côtés. Ce qui augmenta bien encore mes croix, c'est que ma mère conta à ma belle-mère les peines que je lui avois faites dans mon enfance: de sorte que dès que je parlois, ils me reprochoient cela, & me disoient que j'étois un méchant esprit. Mon mari vouloit que je fusse tout le jour dans la chambre de ma belle-mère sans qu'on me permit d'aller à mon appartement; si bien que je n'avois pas un moment pour me retirer & respirer un peu. Elle parloit désavantageusement de moi à tout le monde, croiant par-là diminuer l'estime & l'affection que chacun avoit pour moi; de sorte qu'elle me faisoit des affronts devant les plus belles compagnies. Cela ne fit pas l'effet qu'elle prétendoit; car ceux devant qui cela se passoit, conservoient d'autant plus d'estime pour moi qu'ils me voioient souffrir avec plus de patience. Il est vrai qu'elle trouva le secret d'éteindre la vivacité de mon esprit, & de me faire devenir toute bête; en sorte qu'on ne me reconnoissoit plus. Ceux qui ne m'avoient point vu auparavant disoient: Quoi! est-ce là cette personne qui passoit pour avoir de l'esprit? elle ne fait pas dire deux mots: c'est une belle image. Je n'avois pas encore seize ans.

6. J'étois si timide, que je n'osois sortir sans ma belle-mère; & en sa présence je ne pouvois parler. Je ne savois ce que je disois tant j'avois d'apprehension de la fâcher & de m'attirer quelques paroles dures. J'avois, pour comble d'affliction, une fille qu'ils m'avoient donnée qui

étoit toute à eux. Elle me gardoit à vue comme une gouvernante: elle me maltraitoit étrangement. Pour l'ordinaire je souffrois avec patience un mal que je ne pouvois empêcher: mais d'autres fois je m'échappois à répondre quelque chose; ce qui m'étoit une source de bonnes croix pour longtems, & de sanglants reproches. Lors que je sortois, les valets avoient ordre de rendre compte de tout ce que je faisois. Ce fut alors que je commençai à manger le pain des larmes. Si j'étois à table, on me faisoit des choses qui me couvroient de confusion: je m'en prenois à mes larmes, & j'avois une double honte, l'une de ce que l'on me disoit, l'autre de ne pouvoir retenir mes larmes.

Je n'avois personne avec qui partager ma douleur & qui m'aidât à la porter. J'en voulus dire quelque chose à ma mère; & cela me causa tant de nouvelles croix, que je résolus de n'avoir point d'autre confident de mes déplaisirs que moi-même. Ce n'étoit pas par dureté que mon mari me traitoit de la sorte: car il m'aimoit, même avec passion: mais par son humeur prompte & violente, ce que ma belle-mère lui disoit continuellement l'aigrissoit.

7. Ce fut dans un état si déplorable de toutes manières, ô mon Dieu, que je commençai à concevoir le besoin que j'avois de votre assistance: car cet état étoit d'autant plus périlleux pour moi, que ne trouvant hors de chez moi que des admirateurs, & des gens qui me flattoient pour ma perte, il étoit à craindre dans un âge si peu avancé, & parmi de si étranges croix domestiques, que je ne me tournasse tout-à-fait au dehors, & que je ne prisse le chemin de dérèglement. Vous en fîtes, ô mon Dieu, par votre

bonté & l'amour que vous me portiez, un usage tout contraire. Vous m'attirâtes à vous par ces coups redoublés, & vous fîtes par vos croix ce que vos caresses n'avoient pû faire. Vous vous servîtes même au commencement de mon mariage de mon orgueil naturel pour me maintenir dans mon devoir. Je savois qu'une femme d'honneur ne doit jamais donner ombrage à son mari : c'est pourquoi j'étois sur cela dans une si grande circonspection que je la pouffai souvent même dans l'excès, jusqu'à refuser la main à ceux qui me la présentoient ; & il m'arriva une aventure qui, pour avoir voulu pousser la sagesse trop loin, pensa me perdre : car on prit les choses à contrepied : cependant mon mari connut mon innocence & la fausseté de ce que ma belle-mère lui vouloit imprimer.

8. Je dis donc que de si fortes croix me firent retourner à vous, ô mon Dieu ! Je commençai à déplorer les péchés de ma jeunesse : car depuis mon mariage je n'en avois fait qu'un qui me parut volontaire ; le reste étoit des sentimens de vanité que je ne voulois pas avoir, ou si je les voulois, mes chagrins les contrebalançoient : de plus il y en avoit un grand nombre qui paroissent justes à mon peu de lumière ; car je n'étois point éclairée sur l'essence de la vanité ; je ne m'attachois qu'à ses accidens. Je tâchois donc de réparer ma vie par la pénitence & par une confession générale la plus exacte que j'eusse encore faite. Je quittai d'abord tous les Romans, quoique ce fut autrefois ma passion : elle avoit été amortie quelque tems avant mon mariage par la lecture de l'Evangile. Je le trouvais si beau, & j'y découvrois un caractère de vérité qui me dégoûta de tous les autres livres,

qui me paroissent pleins de mensonges. Je me défis même des livres indifférens pour n'en plus lire que de profitables. Je repris l'oraison, & je tâchai de ne vous plus offenser, ô mon Dieu. Je sentois que peu-à-peu votre amour reprenoit le dessus dans mon cœur, & en bannissoit tout autre amour. J'avois pourtant une vanité effroiable, & une complaisance en moi-même très-forte, qui a été mon péché le plus fâcheux & le plus opiniâtre.

9. Mes croix redoubloient chaque jour, & ce qui me les rendoit plus pénibles est que ma belle-mère ne se contentoit pas des paroles piquantes qu'elle me disoit devant le monde & en particulier ; mais elle étoit encore pour les moindres choses des quinze jours de suite en colère. Je passois une partie de ma vie à me désoler lorsque je pouvois être seule ; & ma douleur devenoit chaque jour plus amère. Je m'emportoïs quelquefois lorsque je voiois des filles qui étoient mes domestiques, & qui me devoient de la soumission, me traiter si mal. Je faisois néanmoins ce que je pouvois pour surmonter mon humeur : ce qui ne m'a pas peu coûté. Des coups si affommant diminuèrent si fort la vivacité de mon naturel, que je devins douce. J'étois la plupart du tems comme un agneau que l'on tond. Je priois Notre Seigneur de m'aider, & il étoit mon recours. Comme mon âge étoit si différent du leur, (car mon mari avoit vingt & deux ans plus que moi,) je voiois bien qu'il n'y avoit pas d'apparence de changer leur humeur, qui s'étoit fortifiée avec leur âge. Je faisois dire des Messes afin que vous me fîssiez la grace, ô mon Dieu, de m'y accommoder. C'étoit ce que je vous demandois incessamment. Comme je

vois que tout ce que je disois les offensoit, & des choses même dont d'autres se seroient tenus obligés, je ne savois que faire. Un jour outrée de douleur, (il n'y avoit que six mois que j'étois mariée, je pris un couteau étant seule pour me couper la langue, afin de n'être plus obligée de parler à des personnes qui ne me faisoient parler que pour avoir matière de se mettre en colere. J'aurois fait cette opération extravagante si vous ne m'aviez arrêtée tout court, ô mon Dieu, & si vous ne m'aviez fait voir ma folie. Je vous priois continuellement: je communiois même & faisois dire des Messes pour obtenir de devenir muette, tant j'étois encore enfant. J'ai beaucoup éprouvé de croix: mais je n'en ai jamais trouvé de plus difficiles à supporter que celles d'une contrariété sans relâche, & de faire ce qu'on peut pour satisfaire les personnes, pendant qu'au lieu d'y réussir, on les offense par les mêmes choses qui devoient les obliger; & d'être encore obligée à être depuis le matin jusqu'au soir avec elles sans oser les quitter un moment: Car j'ai éprouvé que les grandes croix accablent, amortissent même la colere: mais pour la contrariété continuelle, elle irrite & réveille une certaine aigreur; elle fait un effet si étrange, qu'il faut se faire la plus extrême violence pour ne pas s'empporter.

10. Voilà quelle étoit ma condition dans le mariage, qui étoit plutôt celle d'un esclave que d'une personne libre. Pour augmentation de disgrâces, on s'aperçut quatre mois après mon mariage que mon mari étoit gouteux. Cette maladie, qui sans doute l'aura sanctifié, me causa bien de bonnes croix tant au dehors qu'au dedans. Il eut cette année deux fois la goute six

semaines de suite, & elle le reprit encore peu de tems après où il l'eût beaucoup davantage: enfin dans la suite il devint tellement incommode, qu'il ne sortoit plus de la chambre, ni même souvent du lit, où il étoit d'ordinaire plusieurs mois. Je le gardois avec grand soin: & quoique je fusse bien jeune, je ne manquois point à mon devoir, & je le faisois même avec excès. Mais, hélas! tout cela ne m'attiroit point leur amitié. Je n'avois pas même la consolation de savoir si ce que je faisois leur agréeroit: jamais on ne m'en témoignoit la moindre chose. Je me privois de tous les divertissemens les plus innocens pour me tenir auprès de mon mari, & je faisois ce que je croiois pouvoir le contenter. Quelquefois on me souffroit, & je me croiois trop heureuse: d'autrefois j'étois insupportable. Mes amis particuliers disoient que j'étois bien en âge d'être la garde d'un malade, que c'étoit une chose honteuse de ne pas faire valoir mes talens. Je leur répondois, que puisque j'avois un mari, je devois partager ses douleurs comme ses biens. Je ne faisois connoître à personne que je souffris: & comme mon visage paroissoit content, on m'auroit cru fort heureuse, aux maux près de mon mari, s'il ne s'étoit pas quelquefois échappé devant le monde à me dire des choses fâcheuses. D'ailleurs ma mere ne souffroit qu'avec peine l'assiduité que j'avois auprès de mon mari, m'assurant que par là je me rendois malheureuse, & qu'il exigeroit dans la suite comme un devoir ce que je faisois par vertu; & au lieu de me plaindre, elle me querelloit souvent. Il est vrai qu'à prendre les choses humainement, c'étoit une folie de m'assujettir de cette sorte pour des personnes qui ne m'en fa-

voient aucun gré. Mais ô mon Dieu, que mes pensées étoient bien différentes de celles de toutes ces personnes ! & que ce qui leur paroissoit au-dehors, étoit différent de ce qui étoit au-dedans ! Mon mari avoit ce foible - là, que lorsqu'on lui disoit quelque chose contre moi, il s'agrissoit d'abord, & son naturel violent prenoit feu aussitôt. C'étoit une conduite de providence sur moi, car mon mari étoit raisonnable, & il m'aimoit fort. Lorsque j'étois malade, il étoit inconsolable, & cela alloit même plus loin que je ne puis dire ; & cependant il ne laissoit pas de s'emporter contre moi. Je crois que sans la mere & cette fille dont j'ai parlé, j'aurois été fort heureuse avec lui ; car pour des promptitudes il n'y a gueres d'hommes qui n'en aient beaucoup & il est du devoir d'une femme raisonnable, de les souffrir en paix, sans les augmenter par de mauvaises reparties.

11. Vous vous êtes servi de toutes ces choses, ô mon Dieu, pour mon salut. Vous avez ménagé par votre bonté les choses d'une manière, que j'ai vu dans la suite que cette conduite m'étoit absolument nécessaire pour me faire mourir à mon naturel vain & hautain. Je n'aurois pas eu la force de le détruire moi-même si vous n'y aviez travaillé par une économie toute sage de votre providence. Je vous demandois, ô mon Dieu, la patience avec beaucoup d'instance. Néanmoins je faisois souvent des échappées, & mon naturel vif & prompt trahissoit souvent les résolutions que j'avois prise de me taire. Vous le permettiez sans doute, ô mon Dieu, afin que mon amour propre ne se nourrit pas de ma patience : car une échappée d'un moment me causoit plusieurs mois d'humiliation, de reproche & de douleur : c'étoit une matière à de nouvelles croix.

CHAPITRE VII.

Elle reconnoit l'utilité & la nécessité de ses souffrances. Celles de ses premieres couches. Sa tranquillité durant des pertes très - considérables. Ses croix continuelles, qu'elle ne déclare qu'avec répugnance & par l'ordre de son Directeur, excusant les autres & s'accusant soi-même. Elle combat ses défauts en diverses occasions. Elle va à Paris, & y tombe malade à la dernière extrémité.

1. JE ne fis pas d'usage cette première année de mes croix. J'avois toujours de la vanité. Je mentois pour cacher ou pour excuser quelques choses, parce que je les craignois étrangement. Je me mettois en colere, ne pouvant approuver dans mon esprit une conduite qui me paroissoit si déraisonnable, sur tout en ce qui regardoit le mauvais traitement de cette fille qui me servoit. Il me paroissoit inoui que l'on prit son parti contre moi lorsqu'elle m'offensoit : car pour ma belle-mere, son grand âge & le rang qu'elle tenoit me rendoient la chose plus tolérable. O mon Dieu, que vous me fites voir dans la suite les choses avec bien d'autres yeux ! Je trouvois en vous des raisons de souffrir que je n'avois jamais trouvé dans la créature ; & je voyois avec complaisance que cette conduite déraisonnable & crucifiante étoit tout ce qu'il me falloit. J'avois encore un autre défaut, qui m'étoit commun avec presque toutes les femmes & me venoit de l'amour que je me portois

à moi-même, qui étoit, que je ne pouvois entendre louer devant moi une belle femme sans y trouver quelque défaut, le faisant remarquer avec adresse pour diminuer le bien qu'on en disoit; comme si ç'avoit été m'estimer moins que d'estimer quelqu'un avec moi. Ce défaut m'a duré longtems : c'est un fruit d'un orgueil fade & grossier (aussi bien que celui de parler à son avantage) que j'avois au suprême degré. Que je vous ai d'obligation, ô mon Dieu, d'avoir tenu sur moi la conduite que vous y avez tenue ! car si ma belle-mère & mon mari m'avoient applaudie comme chez mon père je serois devenue insupportable par mon orgueil. J'avois soin d'aller voir les pauvres : je faisois ce que je pouvois pour vaincre mon humeur, & sur-tout en des choses qui faisoient crever mon orgueil : je faisois beaucoup d'aumônes : j'étois exacte à mon oraison.

2. Je devins grosse de mon premier enfant. On me ménagea beaucoup durant ce tems pour le corps, & mes croix en quelque chose furent moins fortes par-là. Je fus si incommodée, que j'aurois fait compassion aux plus indifférens. De plus, ils avoient un si grand désir d'avoir des enfans, qu'ils appréhendoient beaucoup que je ne me blessasse. Cependant sur la fin ils me ménageoient moins ; & une fois que ma belle-mère m'avoit traitée d'une manière fort choquante, j'eus la malice de feindre une colique pour leur donner à mon tour quelques alarmes ; parce que si je me fusse blessée, ils auroient été inconsolables dans le désir qu'ils avoient d'avoir des enfans : car mon mari étoit seul ; & ma belle-mère, qui étoit très-riche, ne pouvoit avoir d'héritiers que par lui. Néanmoins comme je vis que cela les

mettoit trop en peine, je dis que je me trouvois mieux. On ne peut pas être plus accablée de mal que je la fus pendant cette grossesse : car outre un vomissement continuel, j'avois un dégoût si étrange, qu'à la réserve de quelque fruit, je ne pouvois même voir la nourriture : de quelque nature qu'elle fût, la seule approche me faisoit vomir. J'avois de plus des défaillances continuelles & des douleurs très-fortes. Je fus extraordinairement mal en accouchant. Comme mon mal fut très-long & très-violent, j'eus de quoi exercer la patience. J'offrois tout cela à notre Seigneur ; & sitôt que j'avois un peu de liberté, il me sembloit que je souffrois avec beaucoup de contentement. Je fus très-long tems mal de cette couche : car outre la fièvre, j'étois si foible, qu'après plusieurs semaines on ne pouvoit qu'à peine me remuer pour faire mon lit. Lorsque je fus un peu mieux, il me vint un abcès au sein qu'il fallut ouvrir en deux endroits : ce qui me fit beaucoup de douleur. Tous ces maux quoique violens, ne me paroissoient que des ombres de mal au prix des peines que je souffrois dans ma famille, qui croissoient chaque jour loin de diminuer. J'étois sujette aussi à un mal de tête fort violent. Vous augmentiez dans ce tems, ô mon Dieu, & mon amour pour vous & ma patience. Il est vrai que la vie m'étoit si indifférente à cause de mes afflictions, que tous les maux qui paroissoient mortels ne m'effraioient point.

3. Cette première couche accommoda encore mon extérieur & me donna par conséquent plus de vanité : car quoique je n'eusse pas voulu ajouter l'artifice à la nature, cependant j'avois mille complaisances sur moi-même. J'étois bien aise

d'être regardée : & loin d'en éviter les occasions, j'allois aux promenades, rarement pourtant ; & lorsque j'étois dans les rues, j'otois mon masque par vanité, & mes gands pour faire voir mes mains. Se peut-il de plus grandes niaiseries ! Lorsque cela m'échappoit, (ce qui arrivoit assez fréquemment,) j'en pleurois inconsolablement : mais cela ne me corrigeoit point. J'allois aussi quelquefois au bal, où j'étois la vanité de ma danse.

4. Il arriva dans la famille une affaire de grande conséquence pour le temporel : la perte fut très-considérable. Cela me valut d'étranges croix durant plus d'un an : non que je me souciaffe des pertes que cela causa ; mais il me sembloit que je fusse le but & le blanc de toutes les mauvaises humeurs de la famille. Il faudroit un volume entier pour décrire ce que je souffris durant ce tems. O Dieu, avec quel plaisir vous sacrifiois-je ce temporel, & combien de fois m'abandonnai-je à vous pour mendier mon pain si vous l'aviez voulu ! Ma belle-mère étoit inconsolable. Elle me disoit, ô mon Dieu, de vous prier pour ces choses ; mais il m'étoit entièrement impossible. Je me sacrifiois à vous au contraire, vous priant instamment de réduire plutôt la famille à la mendicité, que de permettre qu'elle vous offensât. Je me voulois du mal à moi-même d'être si détachée de ces biens : j'excusois ma belle-mère dans mon esprit, & je disois : Si tu avois pris peine à les garder comme elle, tu n'aurois pas tant d'indifférence de les voir enlever : tu jouis de ce qui ne t'a rien coûté, & tu recueilles ce que tu n'as pas semé. Toutes ces pensées ne pouvoient me rendre sensible à ces pertes. Je me faisois des idées agréables d'aller à l'hôpital : car nous perdimes aussi

aussi de grandes sommes qui étoient à l'hôtel-de-ville à Paris : il me paroissoit même qu'il n'y avoit point d'état si pauvre & si misérable que je n'eusse trouvé doux au prix de cette persécution continue & domestique. Il est incroyable que mon père, qui m'aimoit si tendrement, & que j'honorais à un point que je ne puis dire, ne fut jamais rien de ce que je souffrois. Dieu le permit ainsi, afin que je l'eusse aussi contraire pour quelque tems : car ma mère lui disoit toujours, que j'étois une ingrate, que je ne faisois plus de cas d'eux, & que j'étois toute à la famille de mon mari. Toutes les apparences me condamnoient véritablement : car je ne voyois pas mon père & ma mère le quart de ce que j'aurois dû ; mais ils ignoroient la captivité où j'étois, & ce qu'il me falloit soutenir pour les défendre. Ces discours de ma mère, & une occasion fâcheuse qui arriva, altérèrent un peu l'amitié de mon père à mon égard ; ce qui ne dura pas néanmoins longtems. Ma belle-mère me reprochoit qu'il ne leur étoit jamais arrivé d'afflictions que depuis que j'étois entrée dans leur maison ; que tous malheurs y étoient venus avec moi. D'un autre côté ma mère me vouloit parler contre mon mari, ce que je ne pouvois souffrir.

5. J'avoue que ce n'est pas sans une extrême répugnance que je dis ces choses de ma belle-mère, & sur-tout de mon mari : (car mon mari est au ciel, & j'en suis assurée :) j'en ai même du scrupule. Je ne doute point que par des indiscretions, par mon humeur contrariante, par certaines échappées de promptitude qui m'arrivoient quelquefois, je n'aie donné beaucoup de lieu à toutes mes croix : ainsi elles n'avoient pas le prix & le mérite qu'elles eussent eu si j'eusse été plus parfaite. De plus,

quoique j'eusse alors ce qu'on appelle patience dans le monde, je n'avois pas encore ni le goût ni l'amour de la croix ; c'est pourquoi j'ai fait sur cela quantité de fautes. Il ne faut pas regarder cette conduite, qui paroît déraisonnable, par des yeux purement humains : il faut remonter plus haut, & voir que Dieu l'ordonnoit ainsi pour mon bien & à cause de mon orgueil : car si j'eusse été autrement, je me serois perdue. On ne peut pas écrire ces choses avec plus de répugnance que je le fais ; & si je ne craignois pas de désobéir, j'avoue que je ne continuerois pas.

6. Nous continuions à perdre de toutes manières, le roi retranchant quantité de revenus outre cet autre de l'hôtel-de-ville dont j'ai parlé. La méditation, dans laquelle j'étois pour lors, ne me donnoit point une véritable paix dans de si grandes peines. Elle procure bien la résignation, mais non pas la paix & la joie. Je la faisois cependant deux fois le jour fort exactement, & comme je n'avois pas cette présence de Dieu si chère que j'ai eue depuis, je faisois bien des échappées. Mon orgueil ne laissoit pas de subsister & de se soutenir malgré tant de choses qui le devoient écraser. Je n'avois personne ni pour me consoler, ni pour me conseiller ; car celle de mes sœurs qui m'avoit élevée, étoit morte pour lors : elle mourut deux mois après mon mariage. Je n'avois point de confiance à l'autre. La vie m'étoit fort ennuyeuse, & d'autant plus, que mes passions étoient fort vives : car quoique j'essaie de me surmonter, je ne pouvois m'empêcher de me mettre en colère, non plus que de vouloir plaire.

7. Je ne me frisois point, ou très-peu ; je ne me mettois jamais rien au visage : cependant je n'en étois pas moins vaine. Je me regardois mé-

me très-peu au miroir, afin de ne point entretenir ma vanité ; & j'avois pour pratique de lire des livres de dévotion, comme l'imitation de Jésus-Christ & les Œuvres de S. François de Sales durant que l'on me peignoit ; en sorte que comme je lisois tout haut, les domestiques en profitoient. De plus je me laissois accommoder comme on vouloit, demeurant comme on m'avoit mise ; ce qui abrège bien de la peine & des sujets de vanité. Je ne fais comme les choses étoient, mais on me trouvoit toujours bien, & les sentimens de ma vanité se réveilloient en toutes choses. S'il arrivoit de certains jours où j'eusse voulu paroître mieux, je l'étois moins ; & plus je me négligeois, plus je paroissais. C'étoit une grande pierre d'achoppement pour moi. Combien de fois, ô mon Dieu ! suis-je allée aux églises moins pour vous prier que pour y être vue ! Les autres femmes qui étoient jalouses contre moi, soutenoient que je me fardois, & le disoient à mon confesseur, qui m'en reprenoit quoique je l'assurasse du contraire. Je parlois souvent à moi avantage, & je m'élevois avec orgueil en abaissant les autres : je mentois encore quelquefois, bien que je fisse tous mes efforts pour me défaire de ce vice. Ces fautes diminuoient un peu : car je ne me pardonnois rien, & j'étois fort affligée de les commettre. Je les écrivois toutes, & je faisois des examens fort exacts pour voir d'une semaine à l'autre, d'un mois à un autre, combien je m'étois corrigée. Mais hélas ! que mon travail, quoique fatigant, m'étoit peu utile ; parce que je mettois presque toute ma confiance en mes soins. Ce n'est pas, ô mon Dieu ! que je ne vous priasse avec grande instance de me délivrer de tous ces maux. Je vous priois même de me garder, voyant

l'inutilité de mes soins ; & je vous protestoais que si vous ne le faisiez pas , je retomberois dans tous mes péchés , & même en de plus grands. Mes grandes croix ne me détachent pas de moi-même. Elles me rendent bien indifférente aux biens temporels : elles me faisoient même haïr la vie ; mais elles ne m'ôtoient pas ces sentimens de vanité qui se réveilloient avec force dans toutes les occasions que j'avois de me produire , qui étoient rares , à cause de l'assiduité où j'étois auprès de mon mari. L'église , ô mon Dieu ! étoit le lieu où l'on me voyoit le plus , & où j'étois plus importunée des sentimens de vanité. Il me paroïssoit que j'aurois bien voulu être autrement ; mais c'étoit une volonté faible & languissante.

8. L'absence si longue de mon mari , mes traverses & mes ennuis , me firent résoudre de l'aller trouver où il étoit. Ma belle-mère s'y opposa très-fort : mais mon père l'ayant voulu , on me laissa aller. Je trouvai à mon arrivée qu'il avoit pensé mourir : il étoit fort changé par le chagrin , car il ne pouvoit terminer ses affaires n'ayant nulle liberté d'y vaquer. Il étoit même caché à l'hôtel de Longueville , où madame de Longueville avoit mille bontés pour moi : mais comme je paroïssois beaucoup , il craignoit que je ne le fisse reconnoître. Cela lui fit beaucoup de peine , & il vouloit que je m'en retournasse au logis faisant fort le fâché ; mais l'amour & le long tems qu'il ne m'avoit vue surmontant toutes les autres raisons , il me fit rester auprès de lui. Il me garda huit jours sans me laisser sortir de sa chambre , parce qu'il craignoit que je ne le fisse connoître : ce qui étoit une terreur panique ; car cela ne faisoit rien à son affaire. Mais comme il craignoit que cela ne me fit malade , il me

pria d'aller me promener dans le jardin , où je rencontrai madame de Longueville , qui resta longtems à m'examiner de toutes manières. J'étois surprise qu'une personne dont la piété faisoit tant de bruit , s'arrêtât si fort à un extérieur , & parût en faire tant de cas. Elle me témoigna beaucoup de joie de me voir. Mon mari fut fort content ; car dans le fond il m'aimoit beaucoup , & j'aurois été fort heureuse avec lui sans les discours continuels dont ma belle-mère l'entretenoit.

9. Je ne puis dire les bontés que l'on me témoignait dans cette maison. Tous les officiers à l'envi me rendoient service : je ne trouvois par-tout que des gens qui m'applaudissoient à cause de ce misérable extérieur. J'étois si scrupuleuse à ne raconter personne sur cela , que j'en étois ridicule. Je ne parlois jamais à un homme seule à seul , & n'en faisois point monter dans mon carrosse que mon mari n'y fût quoique ce fussent de mes parents. Je ne donnois jamais la main qu'avec précaution : je n'entrois point dans des carrosses d'hommes : enfin il n'y avoit point au monde de mesure que je n'observasse pour ne donner ni aucun soupçon à mon mari , ni aucun sujet de parler de moi. J'avois tant de précaution , ô mon Dieu ! pour un vain point d'honneur , & j'en avois si peu pour le véritable honneur , qui est , de ne vous pas déplaire. J'allois si loin là dessus , & mon amour-propre étoit si grand , que si j'avois manqué à une règle de civilité , je n'en dormois de la nuit. Chacun vouloit contribuer à me divertir , & le dehors n'étoit que trop riant pour moi : mais pour le dedans , le chagrin avoit tellement abattu mon mari , qu'il me falloit chaque jour effuier quelque chose de nouveau , & cela fort souvent. Quelquefois il menaçoit de jeter le sou-

per par les fenêtres, & je lui disois, qu'il me feroit bien tort, que j'avois bon appétit. Je riois avec lui pour le gagner, & il s'appaisoit souvent d'abord, & la manière dont je lui parlois le touchoit. D'autrefois la mélancolie l'emportoit, sur tout ce que je pouvois faire & sur l'amour qu'il avoit pour moi. Il vouloit que je retournaſſe au logis; mais je ne le pouvois vouloir, à cause de ce que j'avois souffert en son absence. Je remarquois qu'ordinairement après que j'avois été à la messe, ou que j'avois communie, c'étoit alors qu'il lui prenoit des humeurs plus fâcheuses qui duroient souvent fort longtems. Vous me donniez, ô mon Dieu, beaucoup de patience, & vous me faisiez la grace de ne lui rien répondre, ou que très-peu de chose avec douceur; & ainsi le Démon, qui ne prétendoit que de me porter par là à vous offenser, s'en retournoit confus par l'assistance singulière de votre grace, qui malgré les révoltes de la nature, que je sentoís vivement, ne permettoit pas que je m'emportasse.

10. Je devins toute languissante, car je vous aimois, ô mon Dieu! & je n'aurois pas voulu vous déplaire. Cette vanité que je sentoís, & que je ne pouvois détruire, me faisoit beaucoup de peine. Cela, joint à une longue suite de chagrins, me fit tomber malade. Comme je ne voulois pas incommoder dans l'hôtel de Longueville, je me fis transporter ailleurs, & je fus si malade & réduite à telle extrémité, qu'après qu'on m'eut tiré en sept jours quarante-huit palettes de sang, & que l'on n'en pouvoit plus avoir, les médecins désespérèrent de ma vie; & cela dura très-longtems. Il n'y avoit nulle apparence que j'en pusse revenir. Le prêtre qui me confessa,

& qui avoit bien de la piété & du discernement, car il avoit été intime ami de S. François de Sales, parut si content de moi, qu'il disoit que je mourrois comme une sainte. Il n'y avoit que moi, ô mon Dieu! qui n'étois pas contente de moi-même: mes péchés étoient trop présents à mon esprit, & trop douloureux à mon cœur pour avoir cette présomption. On m'apporta le saint Viatique à minuit: c'étoit une désolation générale dans la famille & parmi tous ceux qui me connoissoient. Il n'y avoit que moi à qui la mort étoit indifférente. Je la regardois sans crainte, & je n'avois nul chagrin de quitter ce misérable corps, dont la vanité m'étoit plus insupportable que la mort: mes croix contribuoient beaucoup à me rendre insensible à son approche. Mon mari étoit inconsolable, & fut si affligé qu'il en pensa mourir. Comme il vit qu'il n'y avoit plus d'espérance, que le mal augmentoit aussi bien que ma foiblesse, que les remèdes irritaient, qu'on ne trouvoit plus de sang dans mes veines, qui étoient épuisées par la grande quantité de saignées qu'on m'avoit faites; il me vint la fête de S. François de Sales à ce Saint, & fit dire plusieurs messes: ce qui ne fut pas plus tôt fait, que je commençai à me mieux porter. Mais ce qui est étrange, c'est que malgré tout son amour, à peine fus-je hors de danger, qu'il commença à se fâcher contre moi. A peine pouvois-je me soutenir moi-même qu'il me falloit soutenir de nouveaux assauts. Cette maladie me fut fort utile: car outre une très-grande patience parmi de très-fortes douleurs, c'est qu'elle m'éclaira beaucoup sur l'inutilité des choses du monde; elle me détacha beaucoup de moi-même, me donna un nouveau courage pour

mieux souffrir que je n'avois fait par le passé ; je sentoie même que votre amour, ô mon Dieu ! se fortifioit dans mon cœur, avec le désir de vous plaire & de vous être fidelle dans mon état ; & plusieurs autres biens qu'elle me fit, & qu'il feroit inutile de détailler. Je fus encore six mois à traîner d'une fièvre lente & d'un flux hépatique : on croyoit que cela m'emporteroit à la fin : mais, ô mon Dieu ! vous ne vouliez pas encore m'attirer à vous : les desseins que vous aviez sur moi étoient bien autres que cela. Vous ne vous contentiez pas de me faire l'objet de votre miséricorde ; vous vouliez que je fusse la victime de votre justice.

CHAPITRE VIII.

Mort de Mad. sa Mere, & croix qui s'en suivent. Une grande dame, puis son parent religieux commencent à lui parler de l'oraison de présence de Dieu & de silence. Un saint religieux sert à lui faire trouver Dieu dans elle-même avec des effets admirables. Pureté de l'oraison de cœur, de volonté & de foi, savoureuse où Dieu la met.

I. ENFIN après bien de la langueur je repris ma première santé, & je perdis ma mere, qui mourut comme un Ange ; car Dieu, qui vouloit commencer dès cette vie à récompenser ses grandes aumônes, lui donna une telle grace de détachement, quoiqu'elle ne fût que vingt-quatre heures malade, qu'elle quittoit tout ce qui lui étoit le plus cher sans chagrin. Il arriva quantité de choses dans ce tems que je supprime.

Monsieur, pour ne vous être d'aucune utilité ni pour me faire connoître à vous, ni pour vous servir à vous-même. C'étoit une continuation de rencontres journalieres de croix, & d'occasions de vanité. Cependant je suivois toujours mon petit train pour l'oraison, que je ne manquois jamais de faire deux fois le jour. Je veillois sur moi-même, me surmontant continuellement ; & je faisois beaucoup d'aumônes. J'allois chez les pauvres dans leurs maisons, & les assistois dans leurs maladies : je faisois selon ma lumière tout le bien que je connoissois, étant assidue à l'Eglise & à rester devant le S. Sacrement méritant mise pour cela de l'adoration perpétuelle. Vous augmentiez, ô mon Dieu, mon amour & ma patience à mesure que vous augmentiez mes souffrances. Les avantages temporels que ma mere procura à mon frere au-dessus de moi, dont je n'avois nul chagrin, ne laissèrent pas de me causer des croix : car on se prenoit à moi de tout au logis. Je fus aussi fort incommodée dans une seconde grossesse, & même quelque tems malade d'une fièvre double-tierce. J'étois toujours foible ; & je ne vous servois point encore, mon Dieu, avec cette vigueur que vous me donnâtes bientôt après. J'aurois bien voulu accorder votre amour avec l'amour de moi-même & des créatures : car j'étois si malheureuse, que j'en trouvois toujours qui m'aimoient & à qui je ne pouvois m'empêcher de vouloir plaire ; non que je les aimasse, mais pour l'amour que je me portois à moi-même.

2. Vous permettes, ô mon Dieu, que Mad. de Ch. qui étoit exilée, vint chez mon pere, qui lui offrit un corps de logis : ce qu'elle accepta, & y demeura du tems. Cette Dame étoit d'une

piété singulière & d'un grand intérieur. Comme je la vois souvent, & qu'elle avoit de l'amitié pour moi, parce qu'elle vit bien que je voulois aimer Dieu, & que d'ailleurs je m'emploiois aux œuvres extérieures de la charité, elle remarqua que j'avois les vertus de la vie active & multipliée, mais que ce n'étoit point dans la simplicité de l'oraison où elle étoit. Elle me touchoit quelquefois un mot sur cette matière : mais comme l'heure n'étoit point encore venue, je ne la comprenois pas. Elle me servit plus par ses exemples que par ses paroles. Je vois sur son visage quelque chose qui marquoit une fort grande présence de Dieu, & je remarquais en elle ce que je n'avois encore jamais vu à personne. Je tâchois à force de tête & de pensées de me donner une présence de Dieu continuelle ; mais je me donnois bien de la peine, & je n'avançai guères. Je voulois avoir par effort ce que je ne pouvois acquérir qu'en cessant tout effort. Cette bonne Dame me charma par sa vertu, que je vois bien au-dessus du commun. Elle, me voyant si multipliée, me disoit souvent quelque chose ; mais il n'étoit pas tems : je ne l'entendois pas. J'en parlois à mon Confesseur, qui me disoit tout le contraire : & comme je lui découvris ce que mon Confesseur m'avoit dit là dessus, elle n'osoit se déclarer à moi.

3. Le neveu de mon pere, dont (a) j'ai parlé, qui étoit allé à Cochinchine avec M. d'Héliopolis, arriva. Il venoit en Europe pour amener des prêtres. Je fus ravie de le voir, car je me souvins du bien que son premier passage m'avoit porté. Mad. de Ch. n'eut pas moins de joie que moi de le voir ; car ils s'entendirent bientôt,

(a) Ci-dessus, Chap. IV. §. 6.

& ils avoient un même langage intérieur, qui étoit aussi connu de la Prieure d'un monastère de Bénédictines appelée Geneviève Granger, une des plus saintes filles de son tems. La vertu de cet excellent parent me charmoit ; & j'admirois son oraison continuelle sans la pouvoir comprendre. Je m'efforçois de méditer continuellement, de penser sans cesse à vous, ô mon Dieu, de dire des prières & oraisons jaculatoires ; mais je ne pouvois me donner par toutes ces multiplicités ce que vous donnez vous-même, & qui ne s'éprouve que dans la simplicité. J'étois surprise de ce qu'il me disoit qu'il ne pensoit à rien dans l'oraison, & j'admirois ce que je ne pouvois comprendre. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour m'attacher plus fortement à vous, ô mon Dieu ! il m'assuroit que s'il étoit assez heureux pour endurer le martyre, ainsi qu'il l'endura en effet, il vous l'offriroit pour m'obtenir un grand don d'oraison. Nous disions ensemble l'Office de la Ste. Vierge : souvent il s'arrêtoit tout court, parce que la violence de l'attrait lui fermoit la bouche ; & alors il cessoit ces prières vocales. Je ne savois pas encore ce que c'étoit que cela. Il avoit pour moi une affection incroyable : l'éloignement où il me voioit de la corruption du siècle, l'horreur du péché dans un âge où les autres ne commencent qu'à en goûter les plaisirs (car je n'avois pas dix-huit ans) lui donnoit de la tendresse pour moi. Je me plaignois de mes défauts avec bien de l'ingénuité ; car j'ai toujours été assez éclairée là-dessus : mais comme la difficulté que je trouvois à les corriger entièrement m'abattoit beaucoup le courage, il me soutenoit, & m'exhortoit à me supporter moi-même. Il auroit bien voulu me donner une au-

tre méthode d'oraison qui eût été plus efficace pour me défaire de moi-même ; mais je ne donnois point de lieu à cela.

4. Je crois que ses prières furent plus efficaces que ses paroles : car il ne fut pas plutôt hors de chez mon pere que vous eûtes compassion de moi, ô mon divin Amour. Le désir que j'avois de vous plaire, les larmes que je versois, le grand travail que je faisois & le peu de fruit que j'en retirois, vous émurent de compassion. Vous me donnâtes en un moment par votre grace & par votre seule bonté ce que je n'aurois pu me donner moi-même par tous mes efforts. Voilà l'état où étoit mon ame lorsque par une bonté d'autant plus grande que je m'en étois rendue plus indigne, sans avoir égard ni à vos grâces rebutées, ni à mes péchés, non plus qu'à mon extrême ingratitude, me voyant ramper avec tant de fatigue sans aucun secours, vous envoiâtes, ô mon divin Sauveur, le vent favorable de votre opérer divin, pour me faire marcher à pleines voiles sur cette mer d'afflictions. La chose arriva comme je vais dire.

5. Je parlois souvent à mon Confesseur de la peine que j'avois de ne pouvoir méditer ni me rien imaginer. Les sujets d'oraison trop étendus m'étoient inutiles, & je n'y comprenois rien : ceux qui étoient fort courts & pleins d'onction m'accommodoient mieux. Ce bon pere ne me comprenoit pas. Enfin Dieu permit qu'un bon Religieux fort intérieur de l'ordre de S. François passa où nous étions. Il vouloit aller par un autre endroit, tant pour abréger le chemin, qu'afin de se servir de la commodité de l'eau : mais une force secrète lui fit changer de dessein, & l'obligea de passer par le lieu de ma demeure. Il vit bien d'abord qu'il y

avoit là quelque chose à faire pour lui. Il se figura que Dieu l'appelloit pour la conversion d'un homme de considération de ce pays : mais ses efforts furent inutiles : c'étoit la conquête de mon ame que vous vouliez faire par lui. O mon Dieu ! il semble que vous oubliiez tout le reste pour ne penser qu'à ce cœur ingrat & infidèle. Sitôt que ce bon Religieux fut arrivé au pays, il alla voir mon pere, qui en fut bien aise, & qui se trouvant malade environ ce tems-là, pensa mourir de cette maladie. J'étois alors en couche de mon second fils. On me cacha le mal de mon pere pendant quelque tems pour ménager ma fanté ; cependant une personne indiscrete me l'ayant appris, je me levai toute malade que j'étois, & j'allai le voir. La précipitation avec laquelle je relevai de couche me causa une dangereuse maladie. Mon pere guérit ; non pas tout-à-fait, mais assez pour me donner de nouvelles marques de son affection. Je lui dis le désir que j'avois de vous aimer, ô mon Dieu, & la douleur où j'étois de ne le pouvoir faire selon mon desir. Mon pere, qui m'aimoit fort & uniquement, crut ne m'en pouvoir donner une marque plus solide qu'en me procurant la connoissance de ce bon Religieux. Il me dit ce qu'il connoissoit de ce saint homme & qu'il vouloit que je le visse. J'en fis d'abord bien de la difficulté, parce que je n'allois jamais voir de Religieux. Je croiois devoir en user de la sorte, afin d'observer les règles de la plus rigoureuse sagesse. Cependant les instances que mon pere me fit, me tirèrent lieu d'un commandement absolu. Je crus que je ne pouvois me mal trouver d'une chose que je ne faisois que pour lui obéir.

6. Je pris avec moi une de mes parentes, & j'y allai. De loin qu'il me vit, il demeura tout

interdit : car il étoit fort exact à ne point voir de femmes ; & une solitude de cinq ans dont il fortoit, ne les lui avoit pas rendues peu étrangères. Il fut donc fort surpris que je fusse la première qu'il se fût adressée à lui ; & ce que je lui dis, augmenta sa surprise, ainsi qu'il me l'avoua depuis, m'assurant que mon extérieur & la manière de dire les choses l'avoient interdit, de sorte qu'il ne savoit s'il révoit. Il n'avança qu'à peine, & fut un grand tems sans me pouvoir parler. Je ne savois à quoi attribuer son silence. Je ne laissai pas de lui parler, & de lui dire en peu de mots mes difficultés sur l'oraison. Il me repliqua aussitôt : *C'est, Madame, que vous cherchez au dehors ce que vous avez au-dedans. Accoutumez-vous à chercher Dieu dans votre cœur, & vous l'y trouverez.* En achevant ces paroles il me quitta.

7. Le lendemain matin il fut bien autrement étonné lorsque je fus le voir ; & que je lui dis l'effet que ces paroles avoient fait dans mon ame ; car il est vrai qu'elles furent pour moi un coup de flèche, qui percèrent mon cœur de part en part. Je sentis dans ce moment une plaie très-profonde, autant délicieuse qu'amoureuse ; plaie si douce, que je desirois n'en guérir jamais. Ces paroles mirent dans mon cœur ce que je cherchois depuis tant d'années, ou plutôt, elles me firent découvrir ce qui y étoit & dont je ne jouissois pas faute de le connoître. O mon Seigneur, vous étiez dans mon cœur & vous ne demandiez de moi qu'un simple retour au dedans pour me faire sentir votre présence ! O bonté infinie, vous étiez si proche, & j'allois courant çà & là pour vous chercher, & je ne vous trouvois pas. Ma vie étoit misérable, & mon bonheur étoit au dedans de moi. J'étois dans la pauvreté au milieu

des richesses ; & je mourais de faim près d'une table préparée & d'un festin continu. O beauté ancienne & nouvelle, pourquoi vous ai-je connue si tard ? Hélas ! je vous cherchois où vous n'étiez pas, & je ne vous cherchois pas où vous étiez. C'étoit faute d'entendre ces paroles de votre Evangile, lorsque vous dites : (a) *Le Royaume de Dieu n'est point ici ou là ; mais le Royaume de Dieu est au-dedans de vous.* Je l'éprouvai bien d'abord ; puisque dès lors vous fûtes mon Roi, & mon cœur devint votre royaume, où vous commandiez en souverain, & où vous faisiez toutes vos volontés. Car ce que vous faites dans une ame lorsque vous y venez comme Roi, est le même que vous faites venant au monde pour être Roi des Juifs. (b) *Il est écrit de moi, dit ce divin Roi, à la tête du livre que je ferai votre volonté.* C'est ce qu'il écrit d'abord à l'entrée du cœur où il vient régner.

8. Je dis à ce bon Pere, que je ne savois pas ce qu'il m'avoit fait, que mon cœur étoit tout changé, que Dieu y étoit, & que je n'avois plus de peine à le trouver ; car dès ce moment il me fut donné une expérience de sa présence dans mon fond ; non par pensée ou par application d'esprit, mais comme une chose que l'on possède réellement d'une manière très-suave. J'éprouvois ces paroles de l'Épouse des Cantiques : (c) *Votre Nom est comme une huile répandue ; c'est pourquoi les jeunes filles vous ont aimé :* car je sentois dans mon ame une onction qui comme un baume salutaire guérit en un moment toutes mes plaies, & qui se répandoit même si fort sur mes sens, que je ne pouvois presque ouvrir la bouche ni les yeux. Je ne dormis point de toute cette

(a) Luc 17. v. 21. (b) Hebr. 10. v. 7. (c) Cant. 1 v. 4.

nuit; parce que votre amour, ô mon Dieu, étoit non-seulement pour moi, comme une huile délicate; mais encore comme un feu dévorant, qui allumoit dans mon ame un tel incendie qu'il sembloit devoir tout dévorer en un instant. Je fus tout-à-coup si changée, que je n'étois plus reconnaisable ni à moi-même ni aux autres; je ne trouvois plus ni ces défauts ni ces répugnances: tout me paroissoit consumé comme une paille dans un grand feu.

9. Ce bon Pere ne pouvoit cependant se résoudre de se charger de ma conduite, quoiqu'il eût vu un changement si surprenant de la droite de Dieu. Plusieurs raisons le portoient à s'en défendre: mon extérieur, qui lui donnoit beaucoup d'appréhension; mon extrême jeunesse, car je n'avois que dix-neuf ans; & une promesse qu'il avoit faite à Dieu par défiance de lui-même, de ne se charger jamais de la conduite d'aucune personne du sexe à moins que notre Seigneur ne l'en chargea par une providence particulière. Il me dit donc, sur les instances que je lui fis afin qu'il me prit sous sa conduite, de prier Dieu pour cela; qu'il le feroit de son côté. Comme il étoit en oraison, il lui fut dit: *Ne crains point de te charger d'elle; c'est mon épouse.* O mon Dieu, permettez-moi de vous dire que vous n'y pensiez pas. Quoi! votre épouse, ce monstre effroyable d'ordure & d'iniquité qui n'avoit fait que vous offenser, abuser de vos grâces & paier vos bontés d'ingratitude! Ce bon pere me dit après cela, qu'il vouloit bien me conduire.

10. Rien ne m'étoit plus facile alors que de faire oraison: les heures ne me duroient que des momens, & je ne pouvois ne la point faire: l'Amour ne me laissoit pas un moment de repos.

Je

Je lui disois: ô mon Amour! c'est assez: laissez-moi. Mon oraison fut dès le moment dont j'ai parlé vide de toutes formes, especes, & images: rien ne se passoit de mon oraison dans la tête; mais c'étoit une oraison de jouissance & de possession dans la volonté, où le goût de Dieu étoit si grand, si pur, & si simple, qu'il attiroit & absorboit les deux autres puissances de l'ame dans un profond recueillement, sans acte ni discours. J'avois cependant quelquefois la liberté de dire quelques mots d'amour à mon Bien-aimé: mais ensuite tout me fut ôté. C'étoit une oraison de foi, qui excluait toute distinction: car je n'avois aucune vue ni de Jésus-Christ, ni des attribus divins: tout étoit absorbé dans une foi savoureuse, où toutes distinctions se perdoient pour donner lieu à l'amour d'aimer avec plus d'étendue, sans motifs, ni raisons d'aimer. Cette souveraine des puissances, la volonté, englutissoit les deux autres, & leur ôtoit tout objet distinct pour les mieux unir en elle, afin que le distinct en ne les arrêtant pas, ne leur ôtât pas la force unitive, & ne les empêchât pas de se perdre dans l'amour. Ce n'est pas qu'elles ne subsistassent dans leurs opérations inconnues & passives; mais c'est que la lumière de la foi comme une lumière générale, pareille à celle du Soleil, absorbe toutes les lumières distinctes, & les met en obscurité à notre égard, parce que l'excès de sa lumière les surpasse toutes.

CHAPITRE IX.

Digression sur les dons de visions, d'extases, de paroles intérieures, de révélations, de ravissements. Ce qu'il y a de sujet à l'illusion ou d'assuré dans tout cela. Solitude de l'état où Dieu la mit.

1. C'EST donc là l'oraïson qui me fut communiquée d'abord, qui est bien au-dessus des extases, & des ravissements, des visions, &c. parce que toutes ces graces sont bien moins pures.

Les visions sont dans les puissances inférieures à la volonté, & leur effet doit toujours se terminer à la volonté, & dans la suite elles doivent se perdre dans l'expérience de ce que l'on voit, connoît & entend dans ses états, sans quoi, l'ame n'arriveroit jamais à la parfaite union. Ce qu'elle auroit alors, qu'elle nommeroit même du nom d'union, seroit une union médiate & un écoulement des dons de Dieu dans les puissances; mais ce n'est pas Dieu même: de sorte qu'il est de très-grande conséquence d'empêcher les ames de s'arrêter aux visions & aux extases; parce que cela les arrête presque toute leur vie. De plus, ces graces sont fort sujettes à l'illusion; parce que ce qui a forme, image & distinction, le démon le peut contrefaire, aussi-bien que le goût sensible: mais ce qui est dégagé de toutes formes, images, espèces, & au-dessus des choses sensibles, le Diable n'y peut entrer.

2. De ces sortes de dons, les moins purs & parfaits & les plus sujets à l'illusion ce sont les visions & les extases. Les ravissements & les ré-

vélations ne le sont pas tout-à-fait tant, quoi-
qu'ils ne le soient pas peu.

3. La vision n'est jamais de Dieu même, ni presque jamais de Jésus-Christ, comme ceux qui l'ont se l'imaginent: c'est un Ange de lumière, qui selon le pouvoir qui lui en est donné de Dieu, fait voir à l'ame sa représentation, qu'il prend lui-même. Il me paroît que les apparitions que l'on croit de Jésus-Christ même, sont à peu-près comme le Soleil qui se peint dans un nuage avec de si vives couleurs, que celui qui ne fait pas ce secret, croit que c'est le Soleil même, cependant ce n'est que son image. Jésus-Christ se peint lui-même de cette sorte dans l'intelligence; ce qu'on nomme Visions *intellectuelles*, qui sont les plus parfaites, ou [cela se fait] par les Anges, qui étant de pures intelligences, peuvent être imprimées ainsi, & se montrer de la sorte. St. François d'Assise, très-éclairé sur les visions, n'a jamais attribué à Jésus-Christ même l'impression de ses stigmates, mais à un Séraphin, qui étant effigé de Jésus-Christ les lui imprima. L'imagination s'imprime aussi des fantômes & des représentations saintes: Il y en a encore des corporelles: l'une & l'autre sorte sont les plus grossières & les plus sujettes à l'illusion. C'est de ces sortes de choses dont parle St. Paul lorsqu'il dit: que (a) l'Ange de ténèbres se transfigure en Ange de lumière: ce qui arrive ordinairement lorsque l'on fait cas des visions, qu'on les estime, qu'on s'y arrête; parce que toutes ces choses donnent de la vanité à l'ame ou du moins l'empêchent de courir au seul inconnu,

(a) 2. Cor. II. v. 14.

qui est au-dessus de toute vue, connoissance, & lumière selon que l'explique St. Denis.

4. L'extase vient d'un goût sensible, qui est une sensibilité spirituelle, où l'âme se laissant trop aller à cause de la douceur qu'elle y trouve, tombe en défaillance. Le Diable donne de ces sortes de douceurs sensibles pour amorcer l'âme, lui faire haïr la croix, la rendre sensuelle, & lui donner de la vanité & de l'amour d'elle-même, l'arrêter aux dons de Dieu, & l'empêcher de suivre Jésus-Christ par le renoncement & la mort à toutes choses.

5. Les paroles intérieures distinctes sont aussi fort sujettes à l'illusion : le Diable en forme beaucoup, & quand elles seroient du bon Ange, (car Dieu ne parle point de cette sorte,) elles ne signifient pas toujours tout ce qu'elles sonnent & l'on voit très-peu arriver ce qui est dit de cette sorte. Car lors que Dieu fait porter de ces sortes de paroles par ses Anges, il entend les choses à sa manière, & nous les prenons à la nôtre ; & c'est ce qui nous trompe.

6. La parole de Dieu immédiate n'est autre que l'expression de son Verbe dans l'âme, parole substantielle, qui n'a aucun son ni articulation, parole vivifiante & opérante, selon qu'il est écrit : (a) *dixit & facta sunt* : parole qui n'est jamais un moment muette ni infructueuse : parole qui ne cesse jamais dans le centre de l'âme lors qu'il est disposé pour cela, & qui s'en retourne aussi pure à son principe qu'elle en est sortie : parole où il n'y eut jamais de méprise : parole qui fait que Jésus-Christ devient la vie de l'âme, puis qu'elle n'est autre que lui-même, comme Verbe : parole qui a une efficace admirable, non seulement

(a) Pl. 32. v. 9. *Il a parlé, & tout a été fait.*

dans l'âme où elle est reçue, mais qui se communique en d'autres âmes par celle-là comme un germe divin qui les fait fructifier pour la vie éternelle : parole toujours muette, & toujours éloquente : parole qui n'est autre que vous-même, ô mon Dieu ! Verbe fait chair : parole qui est le baiser de la bouche & l'union immédiate & essentielle que vous êtes, infiniment élevée au-dessus de ces paroles créées, bornées, & intelligibles.

7. Les révélations de l'avenir sont aussi fort dangereuses ; & le Démon les peut contrefaire sur des augures, comme il faisoit autrefois dans les temples des payens, où il rendoit des oracles. Quand même elles seroient de Dieu par le ministère de ses Anges, il faut les outrepasser, sans s'y arrêter ; parce que nous ne comprenons pas ce qu'elles signifient, les vraies révélations étant toujours fort obscures. De plus, c'est que cela amuse l'âme extrêmement, l'empêche de vivre dans l'abandon total à la divine providence, donne de fausses assurances & des espérances frivoles, occupe l'esprit des choses futures, & empêche de mourir à tout & d'outrepasser toutes choses pour suivre Jésus-Christ nud, dépouillé de tout.

8. La révélation de Jésus-Christ (a) dont parle St. Paul, est bien différente de celle-là ; elle est manifestée à l'âme lorsque la parole éternelle lui est communiquée ; révélation qui nous fait devenir d'autres (b) Jésus-Christ en terre par participation, & qui fait qu'il s'exprime lui-même en nous. C'est cette révélation, qui est toujours véritable, que le Démon ne peut contrefaire.

9. Les ravissements viennent d'un autre principe. C'est que Dieu attire l'âme fortement pour la

(a) Gal. 1. v. 16. (b) Gal. 2. v. 20.

faire sortir d'elle-même & la perdre en lui ; & de tous les dons que j'ai décrits , c'est le plus parfait : mais l'ame étant encore arrêtée par sa propriété , elle ne peut sortir d'elle-même : de sorte qu'étant attirée d'un côté & retenue de l'autre , c'est ce qui opère le ravissement ou le vol d'esprit , qui est plus violent que l'extase , & élève quelquefois même le corps de terre. Cependant ce que les hommes admirent si extraordinairement , est une imperfection & un défaut dans la créature.

10. Le véritable ravissement & l'extase parfaite s'opèrent par l'anéantissement total , ou l'ame perdant toute propriété , passe en Dieu sans effort & sans violence comme dans le lieu qui lui est propre & naturel. Car Dieu est le centre de l'ame ; & dès que l'ame est dégagée des propriétés qui l'arrêtoient en elle-même ou dans les autres créatures , elle passe infailliblement en Dieu , où elle (a) demeure cachée avec Jésus-Christ. Mais cette extase ne s'opère que par la foi nue , la mort à toutes choses créées , même aux dons de Dieu , qui étant des créatures , empêchent l'ame de tomber dans le seul incréé. C'est pourquoi je dis , qu'il est de grande conséquence de faire outre-passer tous ces dons , quelques sublimes qu'ils paroissent : parce que tant que l'ame y demeure , elle ne se renonce pas véritablement , & ainsi ne passe jamais en Dieu même , quoiqu'elle soit dans ces dons d'une manière très-sublime ; mais restant ainsi dans les dons , elle perd la jouissance réelle du donateur , qui est une perte inestimable.

11. Vous me mîtes , ô mon Dieu , par une

(a) Col. 3. v. 3.

bonté inconcevable dans un état très-épuré , très-ferme & très-solide. Vous prîtes possession de ma voloaté , & vous y établites votre trône : & afin que je ne me laissasse pas aller à ces dons , & ne me dérobasse pas à votre amour , vous me mîtes d'abord dans une union des puissances , & dans une adhérence continuelle à vous. Je ne pouvois faire autre chose que de vous aimer d'un amour aussi profond que tranquille , qui absorboit toute autre chose. Les ames qui sont prises de cette sorte , sont les plus avantagées , & elles ont moins de chemin à faire. Il est vrai que (a) quand vous les avancez si fort , ô mon Dieu , elles doivent s'attendre à de fortes croix & à des morts cruelles , surtout si elles sont touchées d'abord de beaucoup de foi , d'abandon , de pur amour , de désintéressement , & d'amour du seul intérêt de Dieu seul , sans retour sur soi-même. Ce furent ces dispositions que vous mîtes d'abord en moi , avec un desir si véhément de souffrir pour vous , que j'en étois toute languissante. Je fus soudain dégoûtée de toutes les créatures ; tout ce qui n'étoit point mon Amour , m'étoit insupportable. La croix , que j'avois portée jusqu'alors par résignation , devint mes délices & l'objet de mes complaisances.

(a) Ceci est remarquable pour comprendre la raison des mortifications suivantes , que Dieu n'exige pas de toutes sortes de personnes.

CHAPITRE X.

Ses grandes austérités & mortifications, mais dirigées de Dieu (comme celles de Sainte Cathérine de Genes.) Effet des Sermons & de la parole de Dieu sur elle. Son absorbement en Dieu. De l'ancantissement, puis de l'union des puissances par celle de la volonté & par la charité. Surité de la lumière générale de la foi passée. De l'Union centrale, ou Unité.

J'ÉCRIVOIS tout cela à ce bon Pere, qui en étoit plein de joie & d'étonnement. O Dieu, quelles pénitences l'amour des souffrances ne me faisoit-il point faire ! Je faisois toutes les austérités que je pouvois imaginer ; mais tout cela étoit trop foible pour contenter le desir que j'avois de souffrir. Quoique mon corps fut très-délicat, les instrumens de pénitence me déchiroient sans me faire douleur, à ce qu'il me paroissoit. Je prenois tous les jours de longues disciplines, qui étoient avec des pointes de fer : elles me tiroient bien du sang, & me meurtrissoient ; mais elles ne me satisfaisoient pas, & je les regardois avec mépris & indignation ; car elles ne pouvoient me contenter : & comme je n'avois que peu de force, que ma poitrine étoit d'une extrême délicatesse, je me lassois les bras & m'éteignois la voix sans me faire de mal. Je portois des ceintures de crin & de pointes de fer : les premières me paroissoient un jeu d'amour propre, & les dernières me faisoient une extrême douleur en les mettant & les ôtant ; & cependant lorsque je les avois, elles ne me faisoient point de mal. Je me déchirai de ronces,

d'épines, & d'orties que je gardois sur moi : la douleur de celles-ci me faisoit faillir le cœur & m'ôtoit entierement le sommeil, sans que je pusse durer ni assise ni couchée, à cause des pointes qui restoient dans ma chair. C'étoit de ces dernières que je me servois lors que j'en pouvois trouver : car elles me satisfaisoient plus qu'aucunes. Je tenois très-souvent de l'absinte dans ma bouche, & je mettois de la coloquinte dans mon manger, quoique je mangeasse si peu que je métonne comment je pouvois vivre : aussi étois-je toujours malade ou languissante. Si je marchois, je mettois des pierres dans mes souliers. C'étoit, ô mon Dieu, ce que vous m'inspirâtes d'abord de faire, aussi-bien que de me priver de tous les contentemens les plus innocens. Tout ce qui pouvoit flatter mon goût, lui étoit refusé : tout ce qui lui faisoit le plus de peine, lui étoit donné. Mon cœur, qui jusqu'alors étoit si délicat que la moindre saleté le faisoit soulever avec des efforts incroyables, n'osoit témoigner une répugnance, qu'il ne se vit aussi-tôt contraint de prendre ce qui le faisoit crever ; & cela tant, & si long-tems, qu'il ne lui resta plus aucune répugnance. Mon goût, qui jusqu'alors ne pouvoit manger presque de rien, fut forcé de manger tout sans discernement, sans qu'il parût même qu'il fût encore en état de faire un choix.

2. Il y a deux choses, Monsieur, que je ne vous dirois pas si vous ne m'aviez défendu de vous rien cacher. C'est que j'avois un tel dégoût pour les crachats, que lors que je vois ou entendois cracher quelqu'un, j'avois envie de vomir, & faisois des efforts étranges. Il me fallut, un jour que j'étois seule & que j'en apperçus un

le plus vilain que j'aye jamais vû, mettre ma bouche & ma langue dessus : l'effort que je me fis, fut si étrange, que je ne pouvois en revenir; & j'eus des soulèvemens de cœur si violens, que je crus qu'il se romproit en moi quelque veine, & que je vomirois le sang. Je fis cela tout autant de tems que mon cœur y répugna : ce qui fut assez long : car je ne pouvois me surmonter en ces choses.

3. Je ne faisois point cela par pratique, ni par étude, ni avec prévoyance. Vous étiez continuellement en moi, ô mon Dieu ! & vous étiez un exacteur si sévère, que vous ne me laissiez pas passer la moindre chose. Lorsque je pensois faire quelque chose, vous m'arrêtiez tout court, & me faisiez faire sans y penser toutes vos volontés & tout ce qui répugnoit à mes sens, jusqu'à ce qu'ils fussent si souples, qu'ils n'eussent pas le moindre penchant, ni la moindre répugnance. Pour l'autre chose que je viens de dire c'est qu'il me fallut prendre du pus & lécher des emplâtres : je pansois tous les blessés qui venoient à moi, & donnois des remèdes aux malades. Cette mortification dura long-tems ; mais sitôt que le cœur ne répugnoit plus, & qu'il prenoit également les plus horribles choses comme les meilleures, la pensée m'en étoit ôtée entièrement, & je n'y songeois plus depuis : car je ne faisois rien de moi-même ; mais je me laissois conduire à mon Roi, qui gouvernoit tout en souverain.

4. J'ai fait plusieurs années les premières austerités ; mais pour ces choses-ci, en moins d'un an mes sens furent assujettis : rien ne les éteints si vite que de leur refuser tout ce qu'ils appétent, & leur donner ce qu'ils répugnent. Le reste ne fait pas tant mourir ; & les austerités, quelques grandes

qu'elles soient, si elles ne sont accompagnées de ce que je viens de dire, laissent toujours les sens en vigueur, & ne les amortissent jamais : mais ceci, joint au recueillement, leur arrache entièrement la vie.

5. Lors que le bon Pere, dont j'ai parlé, me demandoit comment j'aimois Dieu, je lui disois, que je l'aimois plus que l'amant le plus passionné n'aimoit sa maitresse ; que cette comparaison étoit encore impropre, puisque l'amour des créatures ne peut jamais atteindre là ni par sa force ni par sa profondeur. Cet amour étoit si continuel & m'occupoit toujours, & si fort, que je ne pouvois penser à autre chose. Cette touche si profonde, cette plaie si délicieuse & amoureuse me fut faite à la Madelaine, (l'an 1668.) & ce Pere qui prêchoit très-bien, fut prié de la prêcher à la paroisse dont j'étois, qui étoit sous l'invocation de la Madelaine. Il fit trois Sermons admirables sur cette matiere. Je m'aperçus alors d'un effet que me faisoient les Sermons, qui est, que je ne pouvois presque entendre les paroles & ce que l'on disoit : ils me faisoient d'abord impression sur le cœur, & m'absorboient si fort en Dieu, que je ne pouvois ni ouvrir les yeux, ni entendre ce qui se disoit. Entendre nommer votre Nom, ô mon Dieu, ou votre amour, étoit capable de me mettre dans une profonde oraison ; & j'éprouvois que votre parole faisoit une impression sur mon cœur directement, & qu'elle faisoit tout son effet sans l'entremise de la réflexion & de l'esprit : & j'ai toujours éprouvé cela depuis, quoique d'une manière différente, selon les différens degrés & états par où j'ai passé. Cela m'étoit alors plus sensible. Je ne pou-

vois presque plus prononcer de prières vocales.

6. Cet absorbement en Dieu où j'étois, absorbait toutes choses. Je ne pouvois plus voir les Saints ni la Sainte Vierge hors de Dieu; mais je les vois tous en lui, sans les pouvoir distinguer de lui qu'avec peine; & quoique j'aimasse tendrement certains Saints, comme S. Pierre, S. Paul, S^{te} Madeleine, S^{te} Thérèse, tous ceux qui avoient de l'intérieur, je ne pouvois cependant m'en faire d'espèces, ni les invoquer hors de Dieu.

7. Le deuxième d'Août de la même année, qui n'étoit que quelques semaines après ma (a) blessure, l'on faisoit la Fête de Notre Dame de Portioncule dans le Couvent où étoit ce bon Père, mon Directeur. J'allai dès le matin pour gagner les indulgences, & je fus bien surprise lors que je vis que je n'en pouvois venir à bout. Je fis tous mes efforts pour cela; mais en vain: je restai plus de cinq heures de suite à l'Eglise sans rien avancer. Je fus pénétrée d'un trait de pur amour si vif, que je ne pouvois pas me résoudre d'abréger les peines dues à mes péchés par les indulgences: si elles avoient donné des peines & des croix, je les aurois gagnées. Je vous disois, ô mon Amour, „ Je veux souffrir pour vous, „ n'abrégez point mes peines: ce seroit abréger „ mes plaisirs: je n'en trouve qu'en souffrant pour „ vous. Les indulgences sont bonnes pour ceux „ qui ne connoissent point le prix de la souffran- „ ce, qui n'aiment pas que votre divine justice „ se satisfasse; & qui ayant une ame mercénaire, „ craignent moins de vous déplaire qu'elles n'ap-

(a) c. à d. *La blessure spirituelle & intérieure du cœur*, Vol. Chap. VIII. § 7.

„ préhendent la peine qui est attachée au péché”. Mais craignant de me méprendre, & de faire une faute en ne gagnant point les indulgences, (car je n'avois jamais oui dire que l'on pût être de cette façon,) je faisois de nouveaux efforts pour les gagner; mais inutilement: enfin ne sachant plus que faire, je dis à Notre Seigneur: s'il faut nécessairement gagner les indulgences transférez les peines de l'autre vie en celle-ci.

Sitôt que je fus de retour au logis, j'écrivis à ce bon Père ma disposition & mes sentimens avec tant de facilité, & une manière de m'annoncer si aisée, que prêchant ce jour-là il en fit le troisième point de son Sermon, le disant mot à mot comme je l'avois écrit.

8. Je quittai toutes les compagnies: je renonçai pour jamais aux jeux & aux divertissemens, à la danse, aux promenades inutiles. Il y avoit près de deux ans que j'avois quitté la frisure: j'étois cependant fort bien mise; car mon mari le souhaitoit de la sorte. Mon unique divertissement étoit de dérober des momens pour être seule avec vous, ô mon unique Amour! tout autre plaisir m'étoit une peine, & non pas un plaisir. Je ne perdois point votre présence, qui m'étoit donnée par une infusion autant divine que continue; non comme je m'étois imaginée, par effort de tête, ni à force de penser à vous, mon divin Amour; mais dans le fond de la volonté, où je goûtois avec une douceur ineffable la réelle jouissance de l'objet aimé: non pourtant comme dans la suite, par une union essentielle; mais par une union véritable, dans la volonté, qui me faisoit goûter par une heureuse expérience que l'ame est créée pour jouir de vous, ô mon

Dieu. Cette union est la plus parfaite de toutes celles qui s'opèrent dans les puissances. Son effet est aussi bien plus grand : car les unions des autres puissances éclairent l'esprit & absorbent la mémoire ; mais si elles ne sont accompagnées de celle-ci, elles sont peu utiles ; parce qu'elles ne sont que des effets passagers. L'union de la volonté porte avec elle en essence & en réalité ce que les autres n'ont qu'en distinction ; & de plus, elle soumet l'ame à son Dieu, la conforme à tous ses vouloirs, fait mourir peu à peu en elle toute volonté propre, & enfin attirant avec elle les autres puissances par le moien de la charité dont elle est pleine, elle les fait peu à peu se réunir dans ce centre, & s'y perdre en ce qu'elles ont de propre opérer & de naturel.

9. Cette perte est appelée *Anéantissement des puissances* : ce qui ne se doit point entendre d'un anéantissement physique : cela seroit ridicule : mais elles paroissent anéanties quant à notre égard, quoiqu'elles restent toujours subsistantes. Cet anéantissement ou perte des puissances se fait de cette maniere. C'est qu'à mesure que la charité remplit & enflamme la volonté en la maniere que nous avons dit, cette charité devient si forte, qu'elle surmonte peu à peu toute l'activité de cette volonté pour l'assujettir à celle de Dieu ; de sorte que lorsque l'ame est docile à se laisser consumer & purifier par elle, & vider de tout ce qu'elle a de propre & d'opposé à la volonté de Dieu, elle se trouve peu à peu vuide de toute volonté propre, & mise dans une sainte *indifférence* pour ne vouloir que ce que Dieu fait & veut. Ceci ne peut jamais se consumer par l'activité de notre volonté, quand même elle seroit em-

ployée en résignations continuelles ; parce que ce sont autant d'actes propres, qui quoique fort vertueux, sont toujours subsister la volonté en elle-même, & par conséquent la tiennent en multiplicité, en distinction, en dissemblance de celle de Dieu. Mais lorsque la volonté demeure soumise, & ne fait que souffrir librement & volontairement, apportant son concours qui est sa soumission à se laisser surmonter & détruire par l'activité de la charité ; celle-ci, en absorbant la volonté en elle, la consume dans celle de Dieu, la purifiant auparavant de toute restriction, dissemblance, & propriété.

10. Il en est de même des deux autres puissances, où par le moien de la charité, les deux autres vertus Théologiques sont introduites : la foi s'empare si fort de l'entendement, qu'elle le fait défailir à tout raisonnement, à toutes les lumieres distinctes, à toutes les clartés & illustrations particulieres, fussent-elles les plus sublimes ; ce qui fait voir combien les visions, révelations, extases, &c. sont contraires à ceci, & empêchent la perte de l'ame en Dieu, quoique par là elle y paroisse perdue pour des momens : mais ce n'est point une vraie perte, puisque l'ame qui est vraiment perdue en Dieu, ne se retrouve plus : c'est plutôt un simple absorbement, si la chose est dans la volonté ; ou un éblouissement, si elle est dans l'esprit, qu'une perte. Je dis donc, que la foi fait perdre à l'ame toute lumiere distincte, & l'absorbe en la surmontant, pour la mettre dans sa lumiere, qui est au-dessus de toute lumiere, lumiere générale & indistincte, qui paroît ténébres à l'égard de l'ame propre qui en est éclairée ; parce que la trop grande clarté fait qu'on ne peut

ni la discerner ni la connoître, comme nous ne pouvons discerner le Soleil & la lumière, quoi qu'à la faveur de cette lumière nous discernions si parfaitement les objets, qu'elle nous empêche même de nous y méprendre.

11. Comme l'on voit que le Soleil absorbe dans sa lumière générale toutes les petites lumières distinctes des étoiles, mais que ces petites lumières en elles-mêmes se discernent fort bien, sans pourtant nous pouvoir bien éclairer : de même ces visions, extases &c. se discernent fort bien à cause de leur peu d'étendue ; mais cependant, en se faisant distinguer elles-mêmes, elles ne peuvent pourtant nous mettre dans la vérité, ni nous faire voir les objets tels qu'ils sont : au contraire, elles nous feroient plutôt méprendre par leur fausse lueur. Il en est pareillement de même de toutes les autres lumières qui ne sont pas celles de la foi passive, lumière infuse, foi don du Saint-Esprit, qui a le pouvoir de détromper l'esprit, & en obscurcissant les propres lumières de l'entendement le mettre dans la lumière de vérité, qui, quoique moins satisfaisante pour lui, est pourtant mille fois plus sûre que toute autre, & est proprement la vraie lumière de cette vie, jusqu'à ce que Jésus-Christ, lumière éternelle, s'élève dans l'âme, & l'éclaire de lui-même, lui, (a) *Qui éclaire tout homme venant au monde de la nouvelle vie en Dieu.* Ceci est relevé, mais je me laisse emporter à l'esprit qui me fait écrire.

12. La mémoire de même se trouve peu à peu surmontée & absorbée par l'espérance, & enfin, tout se perd peu à peu dans la pure charité, qui

(a) Jean 1. v. 9.

ab.

absorbe toute l'âme en elle par le moyen de la volonté, qui comme souveraine des puissances, a le pouvoir de perdre les autres en elle ; comme la charité, reine des vertus, réunit en soi toutes les autres vertus. Cette réunion qui se fait alors s'appelle *unité, union centrale* : parce que tout se trouve réuni par la volonté & la charité dans le centre de l'âme, & en Dieu, notre dernière fin, selon ces paroles de S. Jean : (a) *Celui qui demeure en charité, demeure en Dieu : Car Dieu est charité.*

Cette union de ma volonté à la vôtre, ô mon Dieu, & cette présence ineffable, étoit si forte, & si suave tout-ensemble, que je ne pouvois vouloir ni y résister, ni m'en défendre. Ce cher possesseur de mon cœur me faisoit voir jusqu'aux moindres fautes.

CHAPITRE XI.

La vraie cause de la mort des sens. Le trop d'attache aux mortifications empêche celle de l'esprit & de la propre volonté. Continuation des sciences, où elle est réglée & occupée de l'amour même. Ses Confessions. Dieu châtie ici de semblables âmes & les purifie, comme dans le purgatoire de l'autre vie : & comment on doit s'y comporter.

1. Mes sens étoient, ainsi que je l'ai dit, dans une mortification continuelle ; & je ne leur donnois aucun liberté. Car il faut savoir que pour les faire entièrement mourir, on doit pendant un tems ne leur donner aucun relâche jus-

(a) 1. Jean 4. v. 16.

Tome I.

G

qu'à ce qu'ils soient entièrement morts; sans cela ils sont en danger de ne jamais mourir, ainsi qu'il en arrive aux personnes qui se contentent de faire de grandes austérités extérieures, & qui néanmoins donnent à leurs sens certains soulagemens, disent-ils, innocens & nécessaires: & ils les font vivre en cela: car ce ne sont point les austérités, quelques grandes qu'elles soient, qui font mourir les sens: nous avons vu des personnes très-austères en ressentir les révoltes toute leur vie. Ce qui les détruit davantage, c'est de leur refuser généralement tout ce qui leur peut plaire, & de leur donner tout ce qui leur déplaît, & cela sans relâche, & aussi long-tems qu'il est nécessaire pour les rendre sans appétit & sans répugnance. Que si l'on prétend jusqu'à ce tems leur donner un peu de relâche, on fait ce qui arriveroit à une personne que l'on auroit condamnée à mourir de faim, à qui l'on donneroit de tems en tems un peu de nourriture sous prétexte de la fortifier un peu: on allongeroit son supplice, & on l'empêcheroit de mourir. Il en est de même de la mort des sens, des puissances, de l'esprit propre, & de la propre volonté: parce que si on ne leur arrache pas toute subsistance pour petite qu'elle soit, on les entretient jusqu'à la fin dans une vie mourante, qui est très-bien nommée *mortification*, que S. Paul a parfaitement bien distinguée lorsqu'il a dit: (a) nous portons en nos corps la mortification de Jésus-Christ, qui est proprement l'état mourant: mais ensuite pour nous faire voir qu'il ne se devoit pas terminer là; il ajoute ailleurs: (b) nous sommes morts, & notre vie est cachée avec Jésus-

(a) 2. Cor. 4. v. 10.

(b) Col. 3. v. 3.

Christ en Dieu. Nous ne pouvons jamais nous perdre en Dieu que par la mort totale.

2. Celui qui est mort en cette sorte n'a plus besoin de mortification; mais tout cela est passé pour lui. Tout est rendu nouveau; & c'est encore une grande faute que font les personnes de bonne volonté, qui ayant acquis l'extinction de leurs sens par cette mort continuelle & sans relâche, demeurent toute leur vie attachées là, sans laisser ce travail par une parfaite indifférence, prenant également le bon & le mauvais, le doux & l'amer pour entrer dans un travail plus utile, qui est, la mortification du *propre esprit* & de la *propre volonté*, commençant par la perte de leurs propres *activités*: ce qui ne se fait jamais sans une profonde oraison, non plus que la mort des sens ne sera jamais entière sans le *recueillement* profond joint à la mortification: parce que sans cela, l'ame demeurant toujours tournée du côté des sens, les maintient dans une forte vie; au lieu que par le recueillement, elle en demeure comme séparée, & contribue de cette sorte, quoiqu'indirectement, plus à leur mort que tout le reste.

3. Plus vous augmentiez mon amour & ma patience, ô mon Dieu, plus mes croix devenoient fortes & continuelles: mais l'amour me les rendoit légères. O pauvres ames, qui vous consumeux d'ennuis superflus, si vous cherchiez Dieu en vous-mêmes, vous trouveriez bientôt la fin de vos maux, puisque leur excès feroit vos délices. L'amour dans ce commencement, infatiable de mortifications & de pénitences, m'en faisoient inventer de toutes sortes: mais, ce qui étoit admirable, c'est que sans que j'y fisse au-

cune attention, sitôt qu'une mortification ne me faisoit plus aucun effet, l'amour me la faisoit cesser pour m'en faire faire une autre à laquelle il m'appliquoit lui-même. Car (a) cet amour étoit si subtil & si éclairé, qu'il voyoit jusqu'aux moindres défauts. Si je pensois parler, il me faisoit y voir du défaut, & il me faisoit taire: si je gardois le silence, il y trouvoit du défaut. A toutes mes actions il y trouvoit du défaut, à ma maniere d'agir, à mes mortifications, à mes pénitences, à mes aumônes, à ma solitude; enfin il trouvoit du défaut en tout. Si je marchois, je remarquois dans ma maniere de marcher du défaut. Si je disois quelque chose à mon avantage, orgueil! si je disois, hé bien, je ne parlerai plus de moi ni en bien, ni en mal, propriété. Si j'étois trop recueillie & réservée, amour propre. Si j'étois gaie & ouverte, l'on me condamnoit. Cet amour pur trouvoit toujours à reprendre, & avoit un extrême soin de ne rien laisser passer à cette ame. Ce n'est pas que je fisse attention sur moi-même; car je ne pouvois que très-peu me regarder, à cause que mon attention vers lui par voie d'adhérence de la volonté, étoit continuelle. Je veillois sans cesse à lui; & il veilloit continuellement à moi, & me conduisit de telle sorte par la main de sa providence, qu'il me faisoit tout oublier: & quoique j'éprouvasse ces choses, je ne savois point les déclarer à personne. Il m'ôtoit li bien tout regard sur moi, que je ne pouvois en aucune façon faire d'examen. Sitôt que je me mettois en devoir de le faire, j'étois ôtée de toute pensée de moi-même &, appliquée à mon unique

(a) Voyez le semblable de Ste. Cathérine de Genes: en sa vie. Chap. 39. (ou 41. de l'Edit. de Hollande.)

Objet, qui n'avoit plus d'objet distinct pour moi, mais une généralité & vastitude entière. J'étois comme plongée dans un fleuve de paix. Je savois par la foi que c'étoit Dieu qui possédoit ainsi toute mon ame; mais je n'y pensois pas; comme une épouse assise auprès de son époux fait que c'est lui qui l'embrasse, sans qu'elle dise à soi-même, c'est lui; & sans qu'elle en occupe sa pensée.

4. C'étoit une grande peine lorsque j'allois à confesse: car sitôt que je pensois retourner sur moi-même pour m'examiner, l'amour me faisoit avec tant de force, d'onction & de recueillement, que je ne pouvois plus ni me regarder ni penser à moi; mais j'étois toute absorbée dans un amour aussi fort que doux. Il falloit donc me présenter de cette sorte aux pieds du Prêtre. C'étoit alors, ô mon Dieu, que vous me rendiez présent tout ce que vous vouliez que je disse. L'avois-je dit? je ne pouvois plus ouvrir la bouche pour prononcer une parole, tant l'amour me tenoit sous sa dépendance: mais cela se faisoit avec tant d'onction, & de suavité, que je ne pouvois adhérer qu'à lui. Je n'entendois presque rien de ce que le Prêtre me disoit; mais lorsqu'il prononçoit l'absolution, j'éprouvois comme un écoulement de grace & une plus forte onction. Je demurois là si pleine d'amour, que je ne pouvois même penser à mes péchés pour en avoir de la douleur. Je n'aurois pour rien au monde voulu déplaire à mon cher Époux, puisqu'avant qu'il m'eût blessée de cette sorte, je pleurois si amèrement les moindres fautes: mais c'est qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de me donner une autre disposition que celle où il me mettoit. Lorsque

je dis, que *je ne pouvois*, il ne faut pas croire que Dieu violente notre liberté. O nullement ! mais c'est qu'il nous la demande avec tant d'attraits, & il nous fait faire les choses avec tant de force, d'amour, & de suavité, qu'il incline notre cœur où il veut ; & ce cœur le suit très-librement, & avec tant de plaisir & de suavité, qu'il ne pourroit ne le point faire : l'attrait est autant libre qu'infailible.

5. Quoique l'Amour me traitât de la sorte, il ne faut pas croire qu'il laissât mes fautes impunies. O Dieu, avec quelle rigueur punissez-vous vos amantes les plus fidelles & les plus chéries ! Je ne parle point ici des pénitences extérieures, qui sont trop foibles pour punir le moindre défaut dans une ame que Dieu veut purifier radicalement ; & qui au contraire, servent plutôt de soulagement & de rafraichissement : mais la manière dont Dieu se sert pour punir les moindres fautes dans les ames choisies, est si terrible, qu'il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre. Tout ce que j'en pourrois dire ne sera gueres compris que des ames d'expérience. C'est un embrasement intérieur & un feu secret qui sortant de Dieu même, vient purifier le défaut, & ne cesse de faire une extrême peine jusqu'à ce que le défaut soit entièrement purifié. C'est comme un os démis de sa place, qui ne cesse de faire une extrême douleur jusqu'à ce qu'il soit entièrement retabli. Cette peine est si pénible à l'ame, qu'elle se met en cent postures pour satisfaire à Dieu pour sa faute. Elle voudroit se déchirer elle même plutôt que de souffrir un pareil tourment. Souvent elle va vite ment se confesser pour se défaire d'un si grand tourment, & multiplie ainsi ses Confes-

sions sans sujet, & se dérobe aux desseins de Dieu.

6. Il est alors de grande conséquence de savoir faire usage de cette peine, & de ceci dépend presque tout l'avancement où le retardement des ames. Il faut donc, dans ce tems douloureux, obscur, & brouillé, seconder les desseins de Dieu, & souffrir cette peine dévorante & crucifiante dans toute son étendue aussi longtems qu'elle durera, sans y rien ajouter ni diminuer, la portant passivement, sans vouloir satisfaire à Dieu ni par les pénitences, ni par la Confession, jusqu'à ce que cette peine soit passée. Ceci, qui ne paroît rien, est ce qu'il y a de plus pénible à porter passivement, & ce à quoi on a plus de peine à s'ajuster : & l'on ne croiroit pas qu'il faut pour cela un courage inconcevable. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé, auront peine à me croire : cependant rien n'est si vrai ; & j'ai ouï dire à une fort grande ame, (qui n'est pourtant jamais arrivée en Dieu entièrement, en cette vie, faute de courage pour se laisser entièrement purifier par le feu dévorant de la justice,) qu'elle n'avoit jamais pû porter cette peine plus de demi-heure sans aller s'en décharger par la Confession. Vous m'instruisez, ô mon Dieu, d'une autre sorte ; & vous m'appreniez qu'il ne falloit point faire de pénitences ni se confesser que vous ne vous lassiez satisfaire vous-même. O aimable cruel ! impitoyable & doux exacteur ! Vous me laissez porter cette peine non-seulement plusieurs heures, mais plusieurs jours, selon la nature de ma faute. Un regard inutile, une parole précipitée étoit punie avec rigueur ; & je voyois fort bien que si j'eusse mis alors la main à l'œuvre sous prétexte de sou-

tenir l'Arche, j'eusse été punie comme Oza. Il me falloit donc souffrir sans me remuer le moins du monde. J'ai eu beaucoup de peine à laisser faire à Dieu cette opération dans toute son étendue.

7. Je comprends dans le moment que j'écris, que ce feu de la justice exacte est le même que celui du purgatoire : car ce n'est point un feu matériel qui y brûle les âmes, comme quelques-uns se persuadent, disant que Dieu rehausse pour cela son activité & sa capacité naturelle ; c'est cette divine justice exactrice qui brûle de cette sorte ces pauvres âmes pour en les purifiant les rendre propres à jouir de Dieu. Tout autre feu leur seroit un rafraichissement. Ce feu leur est tellement pénétrant, qu'il va jusques dans la substance de l'âme, & peut seul la purifier radicalement : & comme ces âmes sont dégagées de leur corps, rien ne fait diversion de peine, & ce feu les dévore & les pénètre d'une manière terrible, chacune selon le degré différent de leur impureté ; & c'est cette impureté qui fait la véhémence de ce feu de justice & sa longueur. Ceux qui veulent que les âmes désirent de sortir de ce feu, ne connoissent gueres leur situation : elles demeurent en paix, toutes passives dans leurs souffrances, sans vouloir les abrégier : car elles sont si fort absorbées en Dieu, que quoiqu'elles souffrent extrêmement, elles ne peuvent retourner sur elles-mêmes pour envisager leurs souffrances, ce retour étant une imperfection, dont elles sont incapables. Dieu leur applique selon ses volontés les prières qui sont faites pour elles ; & il accorde à ses Saints & à son Eglise d'abrégier leurs tourmens, & diminuer l'activité de ce feu. O Dieu, qu'il est bien véritable que vous êtes (a) un feu dévorant !

(a) Hebr. 12. v. 29.

8. C'étoit donc dans ce purgatoire amoureux, & tout ensemble rigoureux, que vous me purifiez de tout ce qu'il y avoit en moi de contraire à votre divine volonté ; & je vous laissois faire, quoique je souffrisse quelquefois pendant plusieurs jours des peines que je ne puis dire. J'eusse bien voulu qu'il m'eût été permis de faire quelques pénitences extraordinaires ; mais il me falloit demeurer faisant seulement les journalières, telles que l'amour me les faisoit faire. Cette peine ordinairement m'ôtoit le pouvoir de manger. Je me faisois cependant violence pour ne rien faire paroître, sinon que l'on remarquoit sur mon visage une occupation continuelle de Dieu ; car comme l'attrait étoit fort, il se répandoit jusques sur les sens ; de sorte que cela me donnoit une telle douceur, modestie & majesté, que les gens du monde s'en appercevoient.

CHAPITRE XII.

Elle est exercée continuellement dans le domestique, par le monde, par son Confesseur, par des Religieux, pendant que Dieu lui redouble son amour & sa jouissance, qu'elle ne voit & ne sent que lui, sans pouvoir en être distraite par nulle opposition, son amour pur & fort se faisant ses délices de la croix.

1. DE quelque manière que ma belle-mère & mon mari me traitassent, je ne répondois que par mon silence : ce qui ne m'étoit point alors difficile ; parce que la grande occupation du dedans, & ce que je sentoais, me rendoit insensible à tout le reste. Cependant il y avoit des

momens où vous me laissez à moi-même : & alors je ne pouvois retenir mes larmes lors que ce qu'ils me disoient étoit plus violent. Je rendois à ma belle-mère & à mon mari les services les plus bas pour m'humilier, prévenant ceux qui avoient accoutumé de les leur rendre à pareilles heures. Tout cela ne les gagnoit point. Sitôt qu'ils se faisoient l'un & l'autre, quoiqu'il me parût ne leur en avoir donné aucun sujet, je ne laissois pas de leur en demander pardon, & même à cette fille dont j'ai parlé. J'eus bien de la peine à me surmonter en cet endroit, parce qu'elle en devenoit plus insolente, & croioit avoir raison à cause que je m'humiliois, me reprochant même des choses qui auroient dû la faire rougir & mourir de confusion. Comme elle vit que je ne lui résistois plus, & que pour surmonter mon humeur qui vouloit l'emporter en toutes choses, & sur-tout lorsque je vois que j'avois raison & que les autres ne l'avoient pas, je lui cédois d'abord, & ne la contrariois en rien ; elle prit de là occasion de me maltraiter davantage : & si je lui demandois pardon des offenses qu'elle m'avoit faites, elle s'élevoit, disant, qu'elle savoit bien qu'elle avoit raison. Son arrogance devint si forte, que je n'aurois pas voulu traiter un valet, même le moindre, comme elle me traitoit.

2. Un jour comme elle m'habilloit, & qu'elle me tiroit fort rudement & me parloit insolamment, je lui dis : ce n'est point à cause de moi que je veux vous répondre, car Dieu fait que je n'ai pas de peine de ce que vous me faites ; mais c'est que vous pourriez en user de la sorte devant des personnes qui s'en scandaliseroient : de plus,

c'est qu'étant votre maîtresse, Dieu est assurément offensé de ce que vous me faites. Elle me quitta dans ce moment, & alla trouver mon mari comme une désespérée, disant qu'elle vouloit s'en aller, & que je l'avois maltraitée ; que je ne la laissois qu'à cause qu'elle avoit soin de mon mari dans ses maladies, qui étoient continuelles ; & que je ne voulois pas qu'elle lui rendit service. Comme mon mari étoit fort prompt, il prit d'abord feu à ces paroles. J'achevois de m'habiller seule, puisqu'elle m'avoit quittée ; & je n'osois appeler une autre fille, car elle ne vouloit pas souffrir qu'une autre qu'elle m'approchât. Je vis tout-à-coup mon mari venir à moi comme un lion : quelques emportemens qu'il eût eu jusqu'alors contre moi, ils n'avoient point été de cette force. Je crus qu'il m'alloit battre : j'attendois le coup avec tranquillité. Comme il ne pouvoit marcher sans bâton, il leva contre moi celui qu'il tenoit. Je crus qu'il m'en alloit affommer ; & me tenant unie à Dieu, je vois cela sans peine. Il ne m'en frappa point cependant ; car il eut assez de présence d'esprit pour voir que cela étoit indigne de lui : mais il me le jetta avec force. Le bâton tomba contre moi sans me toucher. Il se déchargea ensuite en injures comme si j'eusse été une crocheteuse ou la plus infâme de toutes les créatures. Je gardois un profond silence, me tenant recueillie en Dieu afin de souffrir pour son amour toutes ces choses. Je ne savois d'où pouvoit provenir une telle colere, ni ce qu'il vouloit de moi. La fille, qui avoit donné lieu à cette tragédie, entra. Comme mon mari la vit, il redoubla sa colere. Je ne disois chose au monde, me tenant auprès de mon Dieu com-

me une victime disposée à tout ce qu'il pourroit vouloir & permettre, lorsque redoublant sa fureur, il me fit entendre qu'il vouloit que je lui demandasse pardon puisque je l'avois offensée : cependant je n'avois rien fait à cette fille. Je le fis ; & cela l'appaisa. Je m'en allai d'abord dans mon cher cabinet, où je ne fus pas plutôt, que mon divin Directeur m'en fit sortir pour aller trouver cette fille, & lui faire un présent afin de la récompenser de la croix qu'elle m'avoit procurée. Elle fut un peu étonnée ; mais son cœur étoit trop dur pour se laisser gagner. J'en usois souvent de la sorte lors qu'elle me faisoit le plus de peine ; ce qui étoit très-fréquent, & presque continuel. Comme elle avoit une adresse singulière auprès des malades, que mon mari l'étoit toujours, qu'il n'y avoit qu'elle qui le pût toucher lorsqu'il avoit la goutte, il la considéroit : de plus elle étoit si rusée, que devant lui, elle affectoit un respect extraordinaire pour moi : mais lorsque je n'étois pas avec lui, si je lui disois quelque parole, quoiqu'avec beaucoup de douceur, & qu'elle l'entendoit venir, elle crioit de toutes ses forces qu'elle étoit bien malheureuse, & faisoit ainsi la désolée ; de sorte que sans s'informer de la vérité il se mettoit en colère contre moi, & ma belle-mère aussi.

3. La violence que je faisois à mon naturel prompt & orgueilleux étoit si grande, que je n'en pouvois plus. Il sembloit quelquefois que l'on me déchiroit les entrailles, & j'en tombois souvent malade. Comme lors qu'il venoit quelqu'un dans ma chambre, sur-tout des hommes, je lui avois donné ordre de s'y tenir, elle parloit quelquefois plus haut que moi pour me con-

trarier : & cela faisoit que mes amis la haïssoient. S'il venoit quelques personnes extraordinaires me voir, elle me faisoit mille reproches devant elles. Si je me taisois, elle s'en offensoit encore plus, disant que je la méprisois. Ma douceur l'agrissoit, & elle faisoit des plaintes de moi à tout le monde. Elle me décrioit ; mais ma réputation étoit si fort établie dans l'esprit de tout le monde & dans le pays, tant à cause de ma modestie extérieure & de ma dévotion, que des grandes charités que je faisois, que rien ne me pouvoit alors donner d'atteinte. Quelquefois elle s'en alloit crier dans la rue : Ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une telle maîtresse ! On s'assembloit auprès d'elle pour savoir ce que je lui avois fait ; & ne sachant que dire, elle disoit, que je ne lui avois pas parlé de tout le jour. Ils s'en retournoient en riant, disant, elle ne vous a donc pas fait beaucoup de mal. Je suis surprise de l'aveuglement des Confesseurs, & du peu de vérité qu'il y a dans les accusations que leurs pénitentes leur font d'elles-mêmes, à moins que Dieu ne les mette dans la vérité : car le Confesseur de cette fille la faisoit passer pour une sainte, & cela, parce qu'elle étoit du tiers-ordre, & qu'elle assistoit à ses conférences : il la faisoit communier souvent ; néanmoins elle avoit tous ces défauts, & d'autres que je supprime, parce qu'ils ne font rien à mon sujet. Ce Confesseur me disoit aussi qu'elle étoit une sainte ; & je ne répondois rien ; car l'amour ne vouloit pas que je parlasse de mes peines, mais que je les lui consacrasse toutes par un profond silence.

4. Mon mari se fâcha de ma dévotion ; & elle lui étoit insupportable. Il disoit, que vous ai-

mant, ô mon Dieu, si fortement, je ne l'aimerois plus : car il ne comprenoit pas que le vrai amour conjugal est celui que vous formez vous-même dans le cœur qui vous aime. Il est vrai, ô Dieu pur & saint, que vous imprimâtes en moi dès le commencement un tel amour pour la chasteté, qu'il n'y avoit rien au monde que je n'eusse fait pour l'avoir ; je ne lui prêchois autre chose, quoique je tâchasse de ne me point rendre incommode, & de lui complaire en tout ce qu'il pouvoit exiger de moi. Vous me donnâtes alors, ô mon Dieu, un don de chasteté, en sorte que je n'avois pas même une mauvaise pensée, & que le mariage m'étoit fort à charge. Il me disoit quelquefois ; on voit bien que vous ne perdez point la présence de Dieu.

X 5. Le monde, qui vit que je le quittois, me tourmentoit & me tournoit en ridicule. J'étois son entretien, & le sujet de ses fables. Il ne pouvoit consentir qu'une femme qui n'avoit qu'à peine vingt ans, lui fit une guerre si forte. Ma belle-mère se mettoit du parti du monde, & me blâmoit de ce que je ne faisois pas certaines choses que dans le fond elle eût été fort fâchée que j'eusse faites. Mes croix domestiques augmentoient beaucoup : car l'attrait que je sentois étoit si grand, que je ne savois que faire. Lorsque j'allois en haut je ne pouvois descendre : étois-je en bas, je ne pouvois remonter. Je me cachois pour me dérober à la vue des hommes, qui n'étoient nullement capables des opérations qui se faisoient dans mon âme. J'étois comme éperdue : car je vivois dans une telle séparation de toutes les choses créées, qu'il me sembloit qu'il n'y eut plus de créatures sur terre. Mes

yeux se fermoient malgré moi, & je restois comme immobile, parce que l'amour me tenoit enfermée au-dedans comme dans une place forte, sans que je pusse, quelque soin que je prisse, me distraire de sa présence. J'étois votre captive, ô mon divin Amour ! & vous étiez mon géolier. Je ne respirois & vivois que par vous & pour vous. Il me sembloit éprouver à la lettre ces paroles de S. Paul : (a) *Je vis, non plus moi ; mais Jésus-Christ vit en moi.* Vous étiez, ô mon Dieu & mon Amour, l'âme de mon âme & la vie de ma vie. Vos opérations étoient si fortes, si suaves, & si cachées tout ensemble, que je ne pouvois m'en expliquer. Je me sentois brûler au-dedans d'un feu continuel ; mais feu si paisible, si tranquille, & si divin, qu'il est inexplicable. Ce feu consumoit peu à peu mes imperfections & ce qui déplaisoit à mon Dieu. Il me semble qu'il consumoit en même tems tous les entretiens, & me mettoit dans une union de jouissance qui tranquillisoit en moi tous desirs. Je ne trouvois en moi nul désir sinon une pente secrète & une union plus intime.

6. Nous allâmes à la campagne pour quelque affaire. Je me cachois dans un coin de rivière desséchée. Qui pourroit dire ce que vous opérerez alors dans mon âme, ô mon Dieu ? Vous seul, qui le faisiez, le connoissiez. Je me levois dès quatre heures pour prier, & j'en étois infatigable. J'allois à la Messe très-loin, & l'Eglise étoit située d'une manière que le carrosse n'y pouvoit monter ; il y avoit une montagne à descendre, & l'autre à monter : tout cela ne me coutoit rien, tant j'avois de désir de vous recevoir,

(a) Gal. 2. v. 20.

ô mon unique Bien ! Quel empressement aviez-vous vous-même de vous donner à votre petite créature, jusqu'à faire des miracles visibles pour cela ? Ceux qui me voioient mener une vie si différente des femmes mondaines, disoient que je n'étois pas sage. Lorsque je voulois lire j'étois si prise de votre amour, ô mon Dieu, que dès le premier mot je me trouvois absorbée en vous ; le livre me tomboit des mains : si je me voulois forcer, je ne comprenois pas ce que je lisois, & mes yeux se fermoient d'eux-mêmes. Je ne pouvois ni les ouvrir ni ouvrir la bouche pour parler. Si l'on parloit auprès de moi, je ne concevois rien de ce que l'on disoit. Si j'allois en compagnie, souvent je ne pouvois parler, tant j'étois saisie par le dedans. J'allois toujours avec quelqu'un afin que cela ne parût pas. On l'attribuoit à stupidité, & quelquefois on disoit : mais qu'est-ce que cela veut dire ? On croit que cette Dame a de l'esprit, & il n'en paroît point. Lors que je me forçois à parler, je ne pouvois, & ne savois ce que je disois. Je prenois de l'ouvrage pour cacher sous une occupation apparente l'occupation du dedans. Lorsque j'étois seule l'ouvrage me tomboit des mains, & je ne pouvois faire autre chose que de me laisser consumer par l'amour. Je voulois persuader à une parente de mon mari de faire oraison ; elle me croioit folle de me priver de tous les divertissemens du siècle : mais Notre Seigneur lui a bien ouvert les yeux depuis pour les lui faire mépriser. J'aurois voulu apprendre à tout le monde à aimer Dieu, & je croiois qu'il ne tenoit qu'à eux de sentir ce que je sentoie. Dieu se servit de cela pour lui gagner bien des âmes.

7. Ce

7. Ce bon Pere, dont j'ai parlé, qui avoit servi à ma conversion, me donna la connoissance de la Mere Prieure des Bénédictines, Geneviève Granger, qui étoit une des plus grandes servantes de Dieu de son tems. Cette grande âme me servit beaucoup, ainsi que je le dirai dans la suite. Mon Confesseur, qui disoit avant ce tems-là à tout le monde que j'étois une sainte (quoique je fusse si pleine de misères & si éloignée de l'état où vous m'aviez mise ensuite, ô mon Dieu, par votre seule miséricorde) mon Confesseur, dis-je, voiant que j'avois confiance au Pere dont j'ai parlé, & que je suivois une route qui lui étoit inconnue, se déclara contre moi ouvertement : & comme je ne le quittai point pour cela, il me fit bien de la peine, & me causa bien des croix. Les Religieux de son Ordre me persécutoient fort, à cause que le Religieux qui me conduisoit étoit d'un autre Ordre : ils me prêchoient publiquement comme une personne trompée. C'est cet Ordre qui m'a causé tant de croix, & procuré tant de persécutions, comme vous le verrez dans le reste de cette histoire que vous exigez de mon obéissance.

8. Mon mari & ma belle-mere, qui jusqu'alors avoient été assez indifférens pour ce Confesseur, se joignirent à lui, & voulurent que je quittasse l'oraison & les exercices de piété. Mais comment, ô mon Dieu, aurois-je quitté une oraison dont je n'étois pas la maîtresse, & que vous opéreriez plutôt en moi que je ne la faisois moi-même, & qu'il m'auroit été impossible d'empêcher, puisque vous m'assiégiez d'autant plus au-dedans, que j'avois plus d'occasions de me dissiper au dehors ? Lorsque j'étois en compa-

Tome I.

H

gnie, vous me possédiez plus fortement. Il se faisoit dans mon cœur une conversation bien différente de celle qui se faisoit au dehors; & je ne pouvois empêcher que la présence d'un si grand Maître ne parût sur mon visage: & c'étoit ce qui peinoit mon mari, comme il me le disoit quelquefois. Je faisois ce que je pouvois pour empêcher que cela ne parût; mais je ne pouvois en venir à bout. J'étois si occupée au-dedans, que je ne savois ce que je mangeois. Je faisois semblant de manger certaines viandes, que je ne prenois pas; & je faisois les choses si adroitement, qu'on ne s'en appercevoit pas. J'avois presque toujours de l'abstinence & de la coloquinte dans ma bouche. J'appris à manger des choses que je haïssois le plus. L'Amour ne me laissoit rien voir, ni rien entendre. Je prenois presque tous les jours la discipline & je portois souvent la ceinture de fer sans que cela diminuât la fraîcheur de mon visage.

9. J'avois souvent de grandes maladies. Je n'avois nulle consolation dans la vie que celle de faire oraison & de voir la Mere des Bénédictines. Mais, que ces deux consolations m'ont coûté cher! sur-tout la première; puisqu'elle a été la source de toutes mes croix. Mais que dis-je, ô mon Amour! estimant la croix au point que je le fais? Ne dois-je pas dire que vous avez récompensé l'oraison par la croix & la croix par l'oraison? O dons inséparables dans mon cœur, depuis que vous m'avez été donnés je n'ai jamais été un moment sans croix, ni, ce me semble, sans oraison, quoique la perte que je croiois puis après avoir faite de l'oraison, ait augmenté mes croix dans l'excès. Cependant quand votre

lumière éternelle s'est levée dans mon ame, ô Amour! j'ai connu le contraire; & qu'elle n'avoit jamais été sans oraison comme elle n'avoit point été sans croix.

10. Mon Confesseur travailla d'abord à m'empêcher de faire oraison & de voir la Mere Granger: & comme il s'entendoit avec ma belle-mere & mon mari, le moien dont ils se servirent pour y réussir, fut de m'observer depuis le matin jusqu'au soir. Je n'osois sortir de la chambre de ma belle-mere ou d'auprès du lit de mon mari. Quelquefois je portois mon ouvrage auprès de la fenêtre sous prétexte de voir plus clair, afin de me soulager un peu par quelques momens de repos; mais on venoit me regarder afin de voir si je ne priois point au lieu de travailler. Lors que ma belle-mere & mon mari jouoient ensemble aux cartes, je me tenois tournée du côté du feu; ils se détournoient pour voir si je travaillois & si je ne fermois point les yeux; & s'ils s'apercevoient que je les fermasse, il y en avoit pour plusieurs heures à se fâcher. Ce qui étoit le plus étrange est, que lorsque mon mari sortoit, & qu'il avoit quelques jours de fanté, il ne vouloit pas que je prisse le tems de son absence pour prier: il remarquoit mon ouvrage, revenoit quelquefois sur ses pas, & s'il me savoit en mon cabinet, il s'en fâchoit. Je lui disois: mais, Monsieur, lors que vous êtes absent, que vous importe-t-il que je fasse, pourvu que je sois assidue auprès de vous lors que vous êtes présent? Cela ne le contentoit pas: il vouloit qu'en son absence je ne priasse pas non plus. Je ne crois pas qu'il y ait un tourment pareil à celui d'être bien attirée, & de ne pouvoir

être seule. O mon Dieu ! le combat que l'on me livroit pour m'empêcher de vous aimer, augmentoit mon amour ; & vous m'entraîniez vous-même dans un silence ineffable lors que l'on m'empêchoit de vous parler ; vous m'unissiez d'autant plus fortement à vous, que plus on m'en vouloit séparer.

11. Je jouois souvent avec mon mari au piquet, (a) par condescendance, & j'étois alors plus attirée intérieurement que si j'eusse été à l'Eglise. Je ne pouvois presque contenir le feu qui me dévorait : & s'il eût été moins paisible, je ne l'eusse pu supporter. Il avoit toute la chaleur de l'amour ; mais rien de son impétuosité : plus il étoit ardent, plus il étoit paisible. Je ne pouvois rien dire de mon oraison, à cause de sa simplicité. Tout ce que j'en pouvois dire est, qu'elle étoit continuelle comme mon amour, & que rien ne l'interrompoit : au contraire, le feu s'allumoit de tout ce que l'on faisoit pour l'éteindre ; & l'oraison se nourrissoit & augmentoit de ce que l'on m'ôtoit de tems pour la faire. J'aimois sans motif ni raison d'aimer : car rien ne se passoit dans ma tête, mais bien dans le plus intime de moi-même. Si l'on me demandoit, pourquoi j'aimois Dieu, si c'étoit à cause de sa miséricorde, de sa bonté ; je ne savois ce que l'on me disoit. Je savois bien qu'il étoit bon, plein de miséricorde ; ses perfections faisoient mon plaisir : mais je ne songeois point à moi pour l'aimer. Je l'aimois, & je brûlois de son feu, parce que je l'aimois : & je l'aimois de telle sorte, que je ne pouvois aimer que lui ; mais en l'aimant je n'avois nul motif que lui-même.

(a) Voyez le traité des Torrents, I. Part. Chap. V. §. 10.

Tout ce qui se nommoit intérêt, récompense, étoit pénible à mon cœur. O mon Dieu ! que ne puis-je faire comprendre l'amour dont vous m'avez possédée dès le commencement, & combien il étoit éloigné de tout intérêt ! Je ne songois ni à récompense, ni à don, ni à faveur, ni à rien qui regardât l'amant ; mais l'Aimé étoit l'unique objet qui attiroit le cœur dans la totalité de lui-même. Cet amour ne pouvoit envisager aucune perfection en détail : il n'étoit point attiré à contempler son amour ; mais il étoit comme absorbé & englouti dans ce même amour. Tout ce qu'on lui disoit de voie, de degré de contemplation, d'attributs, il ignoroit tout cela : il ne savoit qu'*aimer & souffrir* : tout le reste n'étoit point de son ressort ; il ne le comprenoit pas même. O ignorance plus docte que toute la science des Docteurs, puisque tu m'enseignois si bien un Jésus-Christ crucifié, que j'aimois éperduement la croix, & que tout ce qui ne portoit point le caractère de la croix & de la souffrance, ne pouvoit me plaire !

12. Dans les commencemens j'étois attirée avec tant de force, qu'il sembloit que ma tête voulût se séparer pour s'unir à mon cœur : & dans ces commencemens j'éprouvois qu'insensiblement mon corps se courboit sans que je l'en pusse empêcher. Je ne comprenois pas d'où venoit cela ; mais j'ai compris depuis, que comme tout se passoit dans la volonté, qui est la souveraine des puissances, elle attiroit les autres après elle, & les réunissoit en Dieu, leur divin centre & souverain bonheur : & comme dans le commencement ces puissances n'étoient point accoutumées à être unies, il faut plus de violence pour

faire cette réunion : c'est pourquoi elle s'en apercevoit davantage : à la suite elle se cimente si fort, qu'elle devient toute naturelle.

Elle étoit donc alors si forte, que j'aurois voulu mourir pour être unie inséparablement & sans milieu à celui qui m'attiroit avec tant de force. Comme tout se passoit dans la volonté, & que mon imagination, même l'esprit & l'intelligence, se trouvoient absorbés dans cette union de jouissance, je ne savois que dire, n'ayant jamais rien lu ni rien ouï dire de ce que je sento. Je craignois de perdre l'esprit : car il est à remarquer que je ne savois rien des opérations de Dieu dans les âmes. Je n'avois jamais lu que (a) *Philothée*, & *l'Imitation de Jésus-Christ* avec *l'Ecriture sainte* : mais pour des livres intérieurs & spirituels, je ne savois ce que c'étoit : je n'avois lu que *le Combat spirituel*, qui ne dit rien de ces choses. Je vous disois : ô mon Dieu, si vous faisiez sentir aux personnes les plus sensuelles ce que je sens, elles quitteroient bientôt leurs faux plaisirs pour jouir d'un bien si véritable.

Alors tous les plaisirs dont on fait le plus de cas, me paroissent si fades, que je ne pouvois comprendre comment j'avois pu m'y amuser : aussi depuis ce tems je n'en ai jamais pu trouver qu'après de Dieu, quoique j'aie été assez infidèle pour faire tous mes efforts pour en trouver ailleurs. Je ne m'étonnois point de ce que les Martyrs donnoient leur vie pour Jésus-Christ, je les trouvois si heureux, que j'enviois leur bonheur ; & c'étoit pour moi un martyre que de ne pouvoir souffrir le martyre. Car l'on

(a) *Livre de S. François de Sales.*

ne peut plus aimer la croix que je l'aimois dès lors, du moins cela me paroissoit tel ; & ma plus grande souffrance auroit été de n'avoir point de souffrance.

14. L'estime & l'amour des croix se sont toujours augmentés : quoique j'aie perdu dans la suite le goût sensible ou aperçu de la croix, je n'ai jamais perdu l'estime & l'amour de la croix, non plus que la croix ne m'a jamais quittée : elle a toujours été ma fidelle compagne, changeant & augmentant à mesure que mes dispositions intérieures changeoient & augmentoient. O bonne croix, délice de mon cœur ! tu es celle qui ne m'as jamais quittée depuis que je me suis livrée à mon divin Maître : j'espère que tu ne m'abandonneras jamais. J'avoue que je suis amoureuse de toi. J'ai perdu l'inclination & l'appétit de tout le reste ; mais pour toi je m'aperçois que plus tu te donnes à moi avec profusion, plus mon cœur te désire & t'aime. J'étois alors si affamée de la croix, que je mettois tout en œuvre pour me faire sentir du mal : mais quoique je me fisse les plus véritables douleurs, elles me paroissent si peu de chose, que cela ne servoit qu'à réveiller mon appétit pour la souffrance, & à me faire voir que Dieu seul fait faire des croix propres pour rassasier les âmes qui en sont affamées. Plus je faisois oraison en la manière que j'ai dit, plus l'amour de la croix augmentoit, & en même tems la réalité de la croix : car elles venoient fondre sur moi de toutes parts.

Le propre de cette oraison est encore, de donner une grande foi : la mienne étoit sans bornes, aussi-bien que ma confiance & mon abandon à Dieu, l'amour de sa volonté & des ordres de sa

faire cette réunion : c'est pourquoi elle s'en apercevoit davantage : à la suite elle se cimente si fort, qu'elle devient toute naturelle.

Elle étoit donc alors si forte, que j'aurois voulu mourir pour être unie inséparablement & sans milieu à celui qui m'attiroit avec tant de force. Comme tout se passoit dans la volonté, & que mon imagination, même l'esprit & l'intelligence, se trouvoient absorbés dans cette union de jouissance, je ne savois que dire, n'ayant jamais rien lu ni rien oui dire de ce que je sento. Je craignois de perdre l'esprit : car il est à remarquer que je ne savois rien des opérations de Dieu dans les âmes. Je n'avois jamais lu que (a) *Philothée*, & *l'Imitation de Jésus-Christ* avec *l'Ecriture sainte* : mais pour des livres intérieurs & spirituels, je ne savois ce que c'étoit : je n'avois lu que *le Combat spirituel*, qui ne dit rien de ces choses. Je vous disois : ô mon Dieu, si vous faisiez sentir aux personnes les plus sensuelles ce que je sens, elles quitteroient bientôt leurs faux plaisirs pour jouir d'un bien si véritable.

Alors tous les plaisirs dont on fait le plus de cas, me paroissent si fades, que je ne pouvois comprendre comment j'avois pu m'y amuser : aussi depuis ce tems je n'en ai jamais pu trouver qu'auprès de Dieu, quoique j'aie été assez infidèle pour faire tous mes efforts pour en trouver ailleurs. Je ne m'étonnois point de ce que les Martyrs donnoient leur vie pour Jésus-Christ, je les trouvois si heureux, que j'enviois leur bonheur ; & c'étoit pour moi un martyre que de ne pouvoir souffrir le martyre. Car l'on

(a) *Livre de S. François de Sales.*

ne peut plus aimer la croix que je l'aimois dès lors, du moins cela me paroissoit tel ; & ma plus grande souffrance auroit été de n'avoir point de souffrance.

14. L'estime & l'amour des croix se sont toujours augmentés : quoique j'aie perdu dans la suite le goût sensible ou aperçu de la croix, je n'ai jamais perdu l'estime & l'amour de la croix, non plus que la croix ne m'a jamais quittée : elle a toujours été ma fidelle compagne, changeant & augmentant à mesure que mes dispositions intérieures changeoient & augmentoient. O bonne croix, délice de mon cœur ! tu es celle qui ne m'as jamais quittée depuis que je me suis livrée à mon divin Maître : j'espère que tu ne m'abandonneras jamais. J'avoue que je suis amoureuse de toi. J'ai perdu l'inclination & l'appétit de tout le reste ; mais pour toi je m'aperçois que plus tu te donnes à moi avec profusion, plus mon cœur te désire & t'aime. J'étois alors si affamée de la croix, que je mettois tout en œuvre pour me faire sentir du mal : mais quoique je me fisse les plus véritables douleurs, elles me paroissent si peu de chose, que cela ne servoit qu'à réveiller mon appétit pour la souffrance, & à me faire voir que Dieu seul fait faire des croix propres pour rassasier les âmes qui en sont affamées. Plus je faisois oraison en la manière que j'ai dit, plus l'amour de la croix augmentoit, & en même tems la réalité de la croix : car elles venoient fondre sur moi de toutes parts.

Le propre de cette oraison est encore, de donner une grande foi : la mienne étoit sans bornes, aussi-bien que ma confiance & mon abandon à Dieu, l'amour de sa volonté & des ordres de sa

providence sur moi. J'étois fort peureuse auparavant; après je ne craignois plus rien. C'est alors qu'on sent l'effet de ces paroles de l'Evangile; (a) *mon joug est doux & mon fardeau léger.*

CHAPITRE XIII.

Don de l'esprit de sacrifice, & d'Oraison de silence & de pur esprit, non sans croix. Oraison de lâchetés, ses peines, & celles du réveil de quelques passions. Voyage à Paris. Comment Dieu pour diverses fautes d'infidélité, de relâchement, de complaisance punit rigoureusement l'ame par diverses peines, bannissements intérieurs, absences divines, entremêlés, quand on retourne à lui, de divines caresses, & du langage admirable & spirituel du Verbe. Rencontre inopinée & entretien d'un simple mais éclairé inconnu.

1. IL me fut donné dès-lors un instinct de sacrifice & d'immolation continuelle; non de parole, mais par un silence qui exprimait tout, & qui avait son effet réel. Je disois à Dieu : ô mon Amour ! que pourriez-vous vouloir de moi à quoi je ne m'immolasse volontiers ? Oh ne m'épargnez point ! Puis me mettant dans l'esprit ce qu'il y avait de plus affreux & dans la croix & dans l'humiliation, je m'y immolais sans peine : & comme ces immolations étoient accompagnées d'occasions continuelles de souffrir, je puis dire qu'il sembloit que Notre Seigneur acceptoit tous mes sacrifices, & me fournisoit incessamment

(a) Math. 11. v. 30.

de nouvelles matières pour lui en faire. Je lui disois : (a) *Vous m'êtes un époux de sang.*

2. Je ne pouvois entendre parler de Dieu ou de Notre Seigneur Jésus-Christ sans être comme hors de moi. Ce qui me surprit le plus, c'est que j'avois une extrême peine à dire mes prières vocales, que j'avois accoutumé de dire. Sitôt que j'ouvris la bouche pour les prononcer, l'amour me faisoit si fort, que je demourois absorbée dans un silence profond & dans une paix que je ne saurois exprimer. Je faisois de nouveaux essais, & je passois ma vie à commencer mes prières sans pouvoir les poursuivre. Comme je n'avois jamais ouï parler de cet état, je ne savois que faire : mais l'impuissance devenoit toujours plus grande, parce que l'amour devenoit toujours plus fort, plus violent & plus absorbant. Il se faisoit en moi sans bruit de paroles une prière continuelle, qui me sembloit être celle de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, prière du Verbe, qui se fait par (b) *l'esprit qui selon St. Paul, demande pour nous ce qui est bon, ce qui est parfait, ce qui est conforme à la volonté de Dieu.* Je ne pouvois rien demander pour moi ni pour autrui, ni rien vouloir que cette divine volonté. Je me consolai de trouver dans S. François de Sales, que lors que l'on vouloit prier vocalement, & que l'on se sentoit attiré à autre chose, il falloit fuir cet attrait; car je ne savois expliquer en aucune manière ce que j'éprouvois.

3. J'allois quelquefois voir la Mere Granger, & elle m'aidoit : mais mon Confesseur & mon mari me défendirent d'y aller : je n'osois même

(a) Exode 4. v. 25. (b) Rom. 8. v. 26. 27.

providence sur moi. J'étois fort peureuse auparavant; après je ne craignois plus rien. C'est alors qu'on sent l'effet de ces paroles de l'Evangile;
(a) *mon joug est doux & mon fardeau léger.*

CHAPITRE XIII.

Don de l'esprit de sacrifice, & d'Oraison de silence & de pur esprit, non sans croix. Oraison de sécheresses, ses peines, & celles du réveil de quelques passions. Voyage à Paris. Comment Dieu pour diverses fautes d'infidélité, de relâchement, de complaisance punit rigoureusement l'ame par diverses peines, bannissements intérieurs, absences divines, entremêlés, quand on retourne à lui, de divines caresses, & du langage admirable & spirituel du Verbe. Rencontre inopinée & entretien d'un simple mais éclairé inconnu.

1. IL me fut donné dès-lors un instinct de sacrifice & d'immolation continuelle; non de parole, mais par un silence qui exprimait tout, & qui avait son effet réel. Je disois à Dieu: ô mon Amour! que pourriez-vous vouloir de moi à quoi je ne m'immolasse volontiers? Oh ne m'épargnez point! Puis me mettant dans l'esprit ce qu'il y avait de plus affreux & dans la croix & dans l'humiliation, je m'y immolais sans peine: & comme ces immolations étoient accompagnées d'occasions continuelles de souffrir, je puis dire qu'il sembloit que Notre Seigneur acceptoit tous mes sacrifices, & me fournisoit incessamment

(a) Matth. 11. v. 30.

de nouvelles matières pour lui en faire. Je lui disois: (a) *Vous m'êtes un époux de sang.*

2. Je ne pouvois entendre parler de Dieu ou de Notre Seigneur Jésus-Christ sans être comme hors de moi. Ce qui me surprit le plus, c'est que j'avois une extrême peine à dire mes prières vocales, que j'avois accoutumé de dire. Sitôt que j'ouvrais la bouche pour les prononcer, l'amour me saisissoit si fort, que je demurois absorbée dans un silence profond & dans une paix que je ne saurois exprimer. Je faisois de nouveaux essais, & je passois ma vie à commencer mes prières sans pouvoir les poursuivre. Comme je n'avois jamais ouï parler de cet état, je ne savois que faire: mais l'impuissance devenoit toujours plus grande, parce que l'amour devenoit toujours plus fort, plus violent & plus absorbant. Il se faisoit en moi sans bruit de paroles une prière continuelle, qui me sembloit être celle de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, prière du Verbe, qui se fait par (b) *l'esprit qui selon St. Paul, demande pour nous ce qui est bon, ce qui est parfait, ce qui est conforme à la volonté de Dieu.* Je ne pouvois rien demander pour moi ni pour autrui, ni rien vouloir que cette divine volonté. Je me consolai de trouver dans S. François de Sales, que lors que l'on vouloit prier vocalement, & que l'on se sentoit attiré à autre chose, il falloit suivre cet attrait; car je ne savois expliquer en aucune manière ce que j'éprouvois.

3. J'allois quelquefois voir la Mere Granger, & elle m'aidoit: mais mon Confesseur & mon mari me défendirent d'y aller: je n'osois même

(a) Exode 4. v. 25. (b) Rom. 8. v. 26. 27.

lui écrire : & quand je lui aurois écrit , elle ne m'auroit pu répondre à cause de la foiblesse de sa vue , de sorte que je n'en tirois pas grand secours : lors qu'on savoit que j'y avois été , c'étoient des querelles qui ne finissoient point. Cependant je me condamnois à un silence rigoureux. Ma consolation étoit de communier le plus souvent que je pouvois , encore lors qu'on le savoit , (ce qui arrivoit assez souvent ,) cela me valoit de bonnes croix. Mon divertissement étoit d'aller voir quelques pauvres malades , & passer les plaies de ceux qui venoient au logis : je n'avois que cette seule consolation. J'étois comme ces ivrognes ou ces amoureux , qui ne pensent qu'à leur passion.

4. Je lus quelque tems de cette sorte : après quoi l'oraison me devint fort pénible. Lorsque je n'y étois pas , je brûlois d'y être ; & lorsque j'y étois , je ne pouvois y durer. Je me faisois violence afin de demeurer davantage en oraison dans la peine que dans la consolation. J'y souffrois quelquefois des tourmens inexplicables. Pour me soulager , & faire diversion , je m'emplissois tout le corps d'orties : mais quoique cela fit beaucoup de douleur , celle que je souffrois au dedans étoit telle , que je ne sentoie qu'à peine la douleur des orties. Comme la peine & la sécheresse augmentoit toujours , & que je ne trouvois plus cette douce vigueur qui me faisoit pratiquer le bien avec suavité , mes passions , qui n'étoient pas mortes , ne tardoient gueres à se réveiller , & me donner un nouvel exercice. Il me sembloit que j'étois comme ces jeunes épouses , qui ont peine à se défaire de l'amour d'elles-mêmes & à suivre leur ami dans le combat. Je retom-

bois dans la vaine complaisance sur moi-même. Cette inclination , qui me paroissoit morte , lorsque j'étois si éprise de mon amour , se réveilla : ce qui me faisoit gémir & prier Dieu incessamment qu'il m'ôtât cet obstacle , & me fit devenir laide. J'aurois voulu être sourde , aveugle , & muette , afin que rien ne me pût divertir de mon amour.

5. J'allai faire un voyage où je parus plus que jamais semblable à ces lampes qui jettent un nouveau feu , lorsqu'elles sont sur le point de s'éteindre. Hélas , combien de pièges me furent tendus ! J'en trouvois à chaque pas. Je fis des infidélités ; mais , ô mon Dieu , avec quelle rigueur les punissiez-vous ! Le moindre regard vous mettoit en colère contre moi , & votre colère m'étoit plus insupportable que la mort. Combien ces fautes inopinées , où je me laissois aller par foiblesse & comme malgré moi , me couroient-elles de larmes ! O mon Amour ! vous savez que la rigueur que vous exerciez contre moi après mes foiblesses , n'en étoit pas le motif. Mon Dieu , avec quel plaisir aurois-je souffert toutes vos rigueurs pour ne vous être pas infidelle , & à quel sévère châtement ne me condamnois-je pas moi-même ? Vous savez , ô mon Dieu , que vous me traitiez quelquefois comme un pere qui a pitié de la foiblesse de son enfant , & le caresse après ses petits écarts. Combien de fois me faisiez-vous sentir que vous m'aimiez , quoique j'eusse des taches qui me paroissent presque volontaires ? C'étoit la douceur de cet Amour après mes chutes qui faisoit mon plus véritable tourment , plus vous me paroissiez aimable & bon en mon endroit , plus j'étois inconsolable de me détourner

de vous quand ce n'auroit été que pour des momens : & quand il m'étoit échappé quelque chose, je vous trouvois prêt à me recevoir, & je vous disois : ô mon Dieu ! est-il possible que vous soyez ainsi mon pis-aller ? Quoi ! je m'écarte de vous par de vaines complaisances & pour m'arrêter à des objets frivoles ; & je ne retourne pas plutôt à vous que je vous trouve en attente de ce retour, & les bras étendus pour me recevoir !

O pécheur, pécheur ! pourrais-tu bien te plaindre de ton Dieu ? Eh, s'il te reste quelque justice, avoue que tu t'écarteras de lui volontairement, que tu le quittes malgré lui ; que si tu retournes, il est prêt de te recevoir ; & que si tu ne retournes pas, il t'engage par ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre, à le faire. Tu deviens sourd à sa voix : tu ne veux pas l'entendre : tu dis qu'il ne te parle point, quoiqu'il crie de toutes ses forces ; parce que tu te rends tous les jours plus sourd pour ne point entendre son aimable parole & sa charmante voix. O mon Amour ! vous ne cessiez de parler à mon cœur, & de le secourir au besoin.

6. Lorsque j'étois à Paris, & que les Confesseurs me voioient si jeune, ils paroissent étonnés. Après que je m'étois confessée, ils me disoient que je ne pouvois assez remercier Dieu des grâces qu'il me faisoit ; que si je les connoissois, j'en serois étonnée ; & que si je n'étois pas fidelle, je serois la plus ingrate de toutes les créatures. Quelques-uns avouoient qu'ils ne connoissoient point de femme que Dieu tint de si près, & dans une si grande pureté de conscience. Ce qui me la rendoit telle, étoit cette application continuelle que vous aviez sur moi, ô mon Dieu,

me faisant éprouver votre présence intime, selon que vous nous l'avez promis dans votre Évangile : (a) *Si quelqu'un fait ma volonté, nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Cette expérience continuelle de votre présence en moi étoit ce qui me gardoit. J'éprouvois ce que dit votre Prophète : (b) *c'est en vain que l'on veille pour garder la cité si le Seigneur ne la garde.* Vous étiez, ô mon Amour ! ce gardien fidèle, qui la défendiez continuellement contre toutes sortes d'ennemis, prévenant les moindres fautes, ou les corrigeant lorsque la vivacité les avoit fait commettre. Mais hélas ! mon cher Amour ! lorsque vous cessiez de veiller vous-même, que j'étois foible, & que mes ennemis avoient d'avantage sur moi ! Que les autres attribuent leurs victoires à leur fidélité : pour moi, je ne les attribuerai qu'à votre soin paternel : j'ai trop éprouvé ma foiblesse, & j'ai fait une trop funeste expérience de ce que je serois sans vous, pour rien présumer de mes soins. C'est à vous que je dois tout, ô mon Libérateur ! & j'ai un plaisir infini de vous le devoir.

7. Etant à Paris je me relâchai de mes exercices à cause du peu de tems que j'avois, & que d'ailleurs la peine & la sécheresse s'étoit emparée de mon cœur ; que la main qui me soutenoit s'étoit cachée, & que mon Bien-aimé s'étoit retiré. Je fis bien des infidélités ; car je faisois l'extrême passion que certaines personnes avoient pour moi, & je souffrois qu'ils me la témoignassent, quoique je ne fusse pas seule. Je fis encore des fautes, qui furent, que je portai la gorge un peu découverte, quoiqu'elle ne le fût

(a) Jean 14. v. 23. (b) Ps. 126. v. 1.

pas à beaucoup près comme les autres la portoient. Je pleurois inconstamment, parce que je vois que je me relâchois ; & c'étoit pour moi un très-grand tourment. Je cherchois par tout celui qui brûloit mon ame dans le secret. J'en demandois des nouvelles : mais hélas ! il n'étoit presque connu de personne. Je lui disois : O le bien-aimé de mon ame, si vous aviez été auprès de moi, ces défastres ne me seroient point arrivés. Hélas ! (a) montrez-moi où vous passez au midi, & où vous vous reposez dans le plein jour de l'éternité, qui n'est point, comme le jour du tems, sujet aux nuits & aux éclipses. Lorsque je dis, que je lui disois cela, ce n'est que pour m'expliquer & me faire entendre ; car dans la vérité tout se passoit presque en silence, & je ne pouvois parler. Mon cœur avoit un langage qui se faisoit sans le bruit de la parole, & il étoit entendu de son Bien-aimé comme il entend le silence profond du Verbe toujours éloquent qui parle incessamment dans le fond de l'ame. O langage que la seule expérience peut faire concevoir ! Que l'on n'aille pas se figurer que c'étoit un langage stérile, qui est un effet de l'imagination. Ce n'est point là le langage muet du Verbe dans l'ame. Comme il ne cesse jamais de parler, il ne cesse aussi jamais d'opérer. (b) *Dixit, & facta sunt*. Il opère dans l'ame ce qu'il y parle. Que l'on ne croie pas non plus que ce langage du Verbe se fasse en parole distincte : on se tromperoit. Il est bon d'expliquer cela ici.

8. Il y a deux sortes de paroles : une parole médiate, qui se fait ou par quelque Ange, ou qui se forme dans l'esprit : & ces paroles, qui

(a) Cant. 1. v. 6. (b) Pl. 32. v. 9.

sonnent & articulent, sont des paroles médiate. Mais il y a une parole substantielle, parole expressive, qui opère plus infiniment que tout ce que l'on peut concevoir ; parole qui ne cesse jamais, & qui produit son effet ; non en distinction, comme une chose momentanée ; mais en réalité d'opération qui demeure fixe & immuable ; parole qui ne se comprend de celui dans lequel elle est parlée que par ses effets : (a) *dixit, & facta sunt* ; *mandavit, & creata sunt*. Cette parole ineffable communique à l'ame dans laquelle elle est, la facilité de parler sans paroles. Parler du Verbe dans l'ame, parler de l'ame par le Verbe, parler des Bienheureux dans le ciel, où qu'une ame est heureuse à laquelle ce parler ineffable est communiqué ! parler qui se fait entendre des ames de même sorte ; de manière qu'elles s'expriment entre elles sans parler, & cette expression cause onction de grace, paix, & suavité, & porte avec soi des effets que la seule expérience peut faire concevoir. O si les ames étoient assez pures pour apprendre à parler de cette sorte elles participeroient par avance au langage de la gloire. Ce fut cette divine parole du Verbe qui se fit sentir à S. Jean, & qui opéroit & s'exprimoit en lui à mesure que la Sacrée Vierge approchoit de St^e. Elisabeth. Ces deux Saintes Mères en s'approchant & s'unissant procurent à leur fruit cette communication divine, la Sainte Vierge donnant lieu au petit Jésus de se communiquer à S. Jean dans cette approche, & St^e. Elisabeth donnant lieu à S. Jean en s'approchant de la Mère de Dieu de recevoir cette communication

(a) Il a parlé & tout a été fait ; il a communiqué, & tout a été créé. Pl. 32. v. 9.

du Verbe dont elle étoit pleine. O admirable mystère, que le seul Verbe peut opérer, & qu'aucune créature ne doit présumer de se donner soi-même ! car son silence n'étant opéré que par son effort, il n'auroit point l'effet de grace de celui dont je parle ; puisqu'il n'auroit point le même principe. O si l'on connoissoit les opérations de Dieu dans les âmes qui s'abandonnent à sa conduite, & qui veulent bien le laisser faire, on en seroit charmé !

9. Pour revenir à mon sujet, dont je me suis écartée pour suivre l'impétuosité de l'esprit qui me fait écrire : (ce qui pourra m'arriver quelquefois, c'est pourquoi M^r. je vous prie d'excuser le peu de suite de cette histoire que vous avez voulu de moi, n'étant point en état de l'écrire d'une autre manière :) je dis donc que comme je vis que je me salissois par un plus grand commerce des créatures, je travaillois à finir ce qui me retenoit à Paris pour m'en retourner à la campagne : car il me sembloit, ô mon Dieu, que vous me donniez assez de force pour éviter les occasions ; mais lors que j'étois dans l'occasion, je ne pouvois me garantir des complaisances & de quantité d'autres faiblesses. La peine que je ressentais après mes fautes étoit si grande, que je ne puis m'en expliquer. Ce n'étoit point une douleur causée par vue distincte, motifs, ou affections ; mais c'étoit un feu dévorant, qui ne cessoit pas que le défaut ne fût purifié. C'étoit un exil de mon fond, d'où je sentoient bien que l'Espoux en colère me rejettoit. Je n'y pouvois avoir d'accès : & comme je ne pouvois plus trouver de repos hors de là, je ne savois que devenir. J'étois comme la colombe de l'arche, qui ne trou-

trouvoit où reposer son pied, & qui étoit contrainte de retourner à l'arche ; mais en trouvant la fenêtre fermée, elle ne faisoit que voltiger autour, sans pouvoir y entrer. Cependant par une infidélité qui me rendra à jamais condamnable, j'ai voulu quelquefois malgré moi-même trouver de quoi me satisfaire au-dehors ; mais je ne pouvois. Cet essai me servoit, ô mon Dieu, pour me convaincre de ma folie, & à me faire comprendre la faiblesse des plaisirs qu'on appelle innocens. Lorsque je me forçois de les goûter, j'en sentoient un rebut extrême, qui joint au reproche de mon infidélité, me faisoit beaucoup souffrir, & changeoit pour moi les divertissemens en supplices. Je disois : O mon Dieu, ce n'est point vous ! Il n'y a que vous qui puissiez donner de solides plaisirs. Jamais créature n'a plus éprouvé les bontés de Dieu malgré mes ingratitude. Vous me poursuiviez, ô mon Dieu, incessamment, comme si la conquête de mon cœur eût dû faire votre bonheur. Je me disois quelquefois à moi-même dans mon étonnement. Il semble que Dieu n'ait point d'autre soin ni d'autre affaire que de penser à mon âme.

10. Un jour par infidélité autant que par complaisance, je fus me promener au cours, plutôt pour m'y faire regarder par un excès de vanité que pour y prendre le plaisir de la promenade. O mon Dieu, de quelle sorte me fîtes-vous sentir cette faute ! Il se détacha quelques carrosses pour venir à nous : mais loin de me punir en me laissant aller au plaisir, vous le fîtes en me conservant & me serrant de si près, que je ne pouvois avoir d'attention qu'à ma faute & au mécontentement que vous m'en témoigniez. On voulut

me donner un regal à St. Cloud : On avoit prié d'autres Dames ; & quoique je n'entrasse pas pour l'ordinaire dans aucun de ces plaisirs, je m'y laissai aller par foiblesse, & aussi par vanité : Mais, ô Dieu, que ce simple divertissement, que les autres Dames qui étoient avec moi, quoique sages selon le monde, goutoient, étoit mêlé d'amertume ! Je n'y pûs manger quoique ce soit, bien que le regal y fût des plus magnifiques. Mon inquiétude paroissoit sur mon visage, quoique l'on en ignorât la cause. Que cela me coûta de larmes, & que vous m'en punîtes rigoureusement ! Vous vous séparâtes de moi plus de trois mois ; mais d'une manière si dure, qu'il n'y avoit plus pour moi qu'un Dieu irrité. Je fus dans cette occasion, (& dans un autre voyage que je fis avec mon mari en Touraine avant ma petite vérole,) comme ces animaux destinés à la boucherie, que l'on pare en certains jours de fleurs & de verdure, & qu'on promène de cette sorte dans la ville avant de les égorger. Cette foible beauté, qui étoit sur son déclin, jettoit de nouveaux feux ; mais elle ne brilloit de la sorte, que pour s'éteindre plus promptement.

11. Dans tous ces tems je tâchois d'étouffer le martyre que je sentoits au-dedans : mais c'étoit inutilement. Je me plaignois de ma foiblesse : je faisois des vers pour exprimer ma peine : mais ils ne servoient qu'à l'augmenter. Elle étoit telle qu'il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre. Je vous priois avec larmes, ô mon Dieu, de m'ôter cette beauté qui m'avoit été si funeste : je voulois ou la perdre, ou cesser de l'aimer. Comme vous pressiez de si près, ô mon Dieu, je ne pouvois résister. Je fus obligée malgré moi

de quitter tout, & de m'en retourner au plus vite. Cependant malgré mes infidélités, vous aviez, ô mon Amour, un soin de moi qui ne se peut comprendre, ainsi que l'occasion que je vais dire le prouvera.

12. Un jour que j'avois résolu d'aller à Notre-Dame à pied, je dis au laquais qui me suivoit, de me mener par le plus court. La providence permit qu'il m'égarât. Comme j'étois sur un pont, il vint à moi un homme assez mal-vêtu ; je crus que c'étoit un pauvre : je me mis en devoir de lui donner l'aumône. Il me remercia, & me dit, qu'il ne la demandoit pas : & s'approchant de moi, il commença son entretien par la grandeur infinie de Dieu, dont il me dit des choses admirables. Il me parla ensuite de la Sainte Trinité d'une manière si grande & si relevée que tout ce que j'en avois ouï dire jusqu'alors me parut des ombres comparé à ce qu'il m'en dit. Continuant, il me parla du S. Sacrifice de la Messe, de son excellence, du soin que l'on devoit avoir de l'entendre & d'y assister avec respect. Cet homme, qui ne me connoissoit point, & qui ne voioit pas même mon visage, qui étoit couvert, me dit ensuite ; je sçai, Madame, que vous aimez Dieu, que vous êtes fort charitable, & donnez beaucoup d'aumônes, (& bien d'autres choses des qualités que Dieu m'avoit données) ; mais cependant, dit-il, vous êtes bien éloignée de compte. Dieu veut bien autre chose de vous. Vous aimez votre beauté. Puis me faisant une peinture naïve, mais véritable, de mes défauts, mon cœur ne pouvoit délayouer ce qu'il me disoit. Je l'écoutois en silence & avec respect, durant que ceux qui me suivoient di-

soient que je m'entretenois avec un fou. Je sento-
tois bien qu'il étoit éclairé de la véritable Sagesse.
Il me dit de plus, que Dieu ne vouloit pas que
je me contentasse de travailler comme les autres,
à assurer mon salut en évitant seulement les pei-
nes de l'enfer; mais qu'il vouloit de plus que j'ar-
rivasse à une telle perfection en cette vie que
j'évitasse même celles du purgatoire. Dans cet
entretien le chemin, quoique long, me paroif-
soit court: je ne m'en aperçus qu'à mon arrivée
à Notre Dame, où mon extrême lassitude me
fit tomber en défaillance. Ce qui me surprit, c'est
qu'étant arrivée au pont-au-double, & regardant
de tous côtés, je n'aperçus plus cet homme, &
ne l'ai jamais vu depuis. Je lui demandai, l'en-
tendant parler de la sorte, qui il étoit: il me dit,
qu'il avoit été autrefois crocheteur, mais qu'il
ne l'étoit plus. La chose ne me fit pas tout-à-fait
autant d'impression alors, qu'elle m'en a fait de-
puis. Je la racontai d'abord comme une histoire,
sans dire ce qu'il m'avoit dit le dernier; mais ayant
conçu qu'il y avoit du divin, je n'en parlai plus.

CHAPITRE XIV.

*Autres voyages. Combat contre la complaisance d'être
applaudi & de plaire. Faute des Confesseurs en cela.
Périls dans le voyage. Nouveaux combats intérieurs.
Douleur qui vient du pur amour, à l'occasion de ce que
Dieu caresse l'ame après les chutes où elle se laisse aller.*

1. CE fut ensuite de cela que mon mari ayant
eu quelque relâche de ses maux continuels, sou-

haita d'aller à Orléans, & de là en Touraine.
Ce fut dans ce voyage que ma vanité triom-
pha pour ne plus paroître. Je reçus beaucoup de
visites & d'applaudissemens. Mon Dieu! que je
vis bien la folie des hommes, qui se laissent
prendre à une vaine beauté! Je haïssois la pas-
sion; mais selon l'homme extérieur, je ne pou-
vois haïr ce qu'il y avoit en moi qui la faisoit
naître, quoique selon l'homme intérieur je défi-
rassé avec ardeur d'en être délivrée. O mon
Dieu, vous savez que ce combat continuel de
la nature & de la grâce me faisoit souffrir.
La nature se plaçoit dans les approbations pu-
bliques, & la grâce les faisoit craindre. Je me sen-
tois déchirer & comme séparer de moi-même. Car
je sentoiss fort bien le dommage que me causoit
cette estime universelle. Ce qui l'augmentoiss, étoit
la vertu qu'on estimoit unie avec ma jeunesse &
mon extérieur. O mon Dieu, on ne connoissoit
pas que toute la vertu étoit en vous seul & en
votre protection, & toute la foiblesse en moi!

2. J'allois chercher les Confesseurs pour m'ac-
cuser de mes infidélités, & me plaindre des ré-
voltes que je souffroiss: mais ils ne connoissoient
gueres ma peine. Ils estimoiens, ô Dieu, ce que
vous condamniss: ils regardoiens comme vertu
ce qui me paroissoit détestable à vos yeux: &
ce qui me faisoit mourir de douleur, c'est que loin
de mesurer mes fautes sur vos grâces, ils regar-
doient ce que j'étoiss par rapport à ce que je pou-
voiss être: de sorte que loin de me blâmer, ils
flattoient mon orgueil, ils me justifioient de ce
dont je m'accusoiss; & à peine regardoiens-ils que
comme une faute légère ce qui vous déplaisoit
intimement en moi, ô mon Dieu, que vous aviez

prévenue d'une très-grande miséricorde. Il ne faut point mesurer la gravité des fautes sur la nature des péchés ; mais sur l'état de la personne qui les commet. La moindre infidélité d'une épouse, est plus sensible à son époux que les grands égaremens de ses domestiques. Je leur disois ma peine sur ce que je n'avois pas la gorge entièrement couverte, quoique je l'eusse beaucoup au regard des autres femmes de mon âge ; ils m'assuroient que j'étois mise fort modestement ; & que mon mari le souhaitant, il n'y avoit point de mal. Mon Directeur intérieur me disoit bien le contraire ; mais je n'avois pas la force de le suivre, & de m'habiller à mon âge d'une manière qui parût extraordinaire. D'ailleurs la vanité que j'y avois me fournissoit des prétextes qui me paroisoient les plus justes du monde. O si les Confesseurs savoient le dommage qu'ils causent aux femmes par ces molles complaisances, & le mal que cela produit, ils auroient une très-grande sévérité : car si j'avois trouvé un seul Confesseur qui m'eût dit qu'il y avoit du mal d'être comme j'étois, je n'y fusse pas restée un seul moment : mais ma vanité se mettant du parti des Confesseurs & des filles qui me servoient, me faisoit croire qu'ils avoient raison, & que mes peines étoient chimériques.

3. Il arriva dans ce voyage des accidens & des périls qui auroient effrayé tout autre que moi ; mais quoique je fusse tombée dans les faiblesses dont j'ai parlé, il ne fut pas en mon pouvoir de craindre des périls qui paroisoient inévitables, & qui effraioient tout le monde. Nous nous engageâmes sans y penser dans un lieu que la rivière de Loire avoit miné : & ce chemin, qui

paroisoit uni par dessus, étoit une terre sans fondement. Nous ne nous aperçûmes du danger que lorsqu'on ne pouvoit tourner ni à droite ni à gauche, & qu'il falloit nécessairement poursuivre ou se précipiter dans la rivière. Une partie du carrosse rouloit en l'air, & n'étoit tenue que des valets qui tenoient l'autre côté. L'effroi étoit si grand qu'il ne se peut rien de plus : pour moi, je n'en sentis aucun, & je me trouvai si abandonnée à Dieu pour tous les événemens que sa providence pouvoit permettre, que je sentois même une joie sensible de périr par un coup de sa main. Cependant j'avois une certaine confiance secrète qu'il n'arriveroit aucun accident : ce qui se trouva véritable, quoique de cet accident nous fussions tombés dans un autre qui paroisoit plus fâcheux. La Ste. Vierge, pour laquelle j'avois toujours eue une grande dévotion, nous délivra de ces dangers. J'avois une très-grande foi qu'elle ne permettroit pas que ceux qui ne s'étoient engagés dans ce voyage que pour l'honorer dans son Eglise des Artilleurs, périssent ; car mon mari avoit entrepris ce voyage avec bien de la ferveur, & ces dévotions lui convenoient.

4. Je fus là à confesse à un homme qui me fit bien de la peine. Il vouloit savoir l'intention que j'avois eue en me mariant : & comme je lui répondis, que je n'avois eu, que celle d'obéir, il me dit, qu'elle ne valoit rien ; que je n'étois pas bien mariée, & qu'il me falloit remarier. Il nous pensa brouiller mon mari & moi à ne nous revoir jamais si j'avois été crédule, & si Dieu ne m'avoit assistée ; car il condamnoit de péché mortel ce qui étoit de devoir absolu : de sorte

qu'avec ce qu'il crioit tout haut que tout étoit péché mortel, il nous auroit bien fait de la peine si Dieu ne nous avoit assistés. Il m'apprenoit, sous prétexte de m'instruire, des péchés que j'avois ignorés jusqu'alors : & sur ce que mon intention n'avoit pas été en me mariant d'avoir des enfans, mais d'obéir, il me donna des pénitences excessives. Mais un Pere de la Compagnie de Jésus, que je fus trouver à Orléans en revenant, me les ôta, m'assurant que je n'avois pas fait un péché véniel : ce qui me consola beaucoup : car comme cet autre avoit fait des péchés mortels de tout ce à quoi mon devoir m'obligeoit, il m'auroit mise dans la nécessité ou de manquer à mon devoir, ou de faire des choses qu'il m'assuroit être des péchés mortels. Je fis encore des fautes dans ce voyage, qui firent de regarder ce qu'il y avoit de rare lorsqu'on m'y menoit pour cela, quoique j'eusse la pensée d'en détourner mes yeux : cela cependant ne m'arriva gueres.

5. A mon retour je fus trouver la mere Granger, à qui je contai toutes mes misères & mes échappées. Elle me remit, & m'encouragea à reprendre mon premier train : elle me dit de couvrir entièrement ma gorge avec un mouchoir : ce que j'ai toujours fait depuis, quoiqu'il n'y eût que moi de cette figure. Cependant vous aviez, ô mon Dieu, dissimulé votre courroux sur une longue suite d'infidélités ; mais vous ne les dissimulâtes pour un tems que pour me les faire payer avec une extrême rigueur. Vous en usâtes envers moi comme les époux fâchés de l'abus que leurs jeunes épouses font des trésors qu'ils ne leur avoient confiés que pour les rendre bon-

nes ménageres. Vous prîtes la résolution de me dépouiller de tout, pour que je n'abusasse plus d'un bien que vous ne m'aviez donné qu'afin que je vous en glorifiassse. J'avois eu cent fois envie de prendre de l'argent, & de m'en aller dans quelque Couvent, croiant que cela étoit permis de la sorte ; parce que je m'imaginois qu'il étoit impossible que je pusse correspondre à Dieu dans le monde avec la fidélité que je lui devois ; car je sentoís bien que l'occasion étoit ma perte. Hors de l'occasion je faisois bien ; mais elle ne se présentoit pas plutôt, que j'expérimentois ma faiblesse. J'aurois voulu trouver quelque caverne pour m'enfvelir toute vivante, & il me sembloit que la plus effroyable prison m'auroit été plus douce qu'une liberté si funeste. J'étois comme déchirée : car la vanité me tiroit au-dehors, & l'amour divin au-dedans ; & comme dans ce tems de mes infidélités je ne me tournois pas entierement ni d'un côté ni d'autre, je souffris un partage qui en me déchirant, me faisoit souffrir ce que je ne puis dire.

6. Je vous priois, ô mon Dieu, de m'ôter la liberté que j'avois de vous déplaire ; & je vous disois : n'êtes-vous pas assez fort pour empêcher cet injuste partage ? car sitôt que j'avois occasion de produire ma vanité, je le faisois ; & sitôt que je l'avois fait, je retournois à vous ; & vous, loin de me rebuter, vous me receviez souvent à bras ouverts, & me donniez de nouveaux témoignages d'amour. C'étoit-là ma plus cruelle peine : car quoique j'eusse cette misérable vanité, mon amour étoit tel, que j'aimois mieux vos rigueurs après mes chûtes, que vos caresses : vos intérêts m'étoient plus chers que les miens pro-

pres ; & je ne pouvois souffrir que vous ne vous rendissiez pas justice à vous-même. Mon cœur étoit pénétré d'amour & de douleur : & ce qui la rendoit très-vive , étoit que je ne pouvois souffrir de vous déplaire , ô mon Dieu , après les graces que j'avois reçues de vous. Que ceux qui ne vous connoissent pas , vous offensent , je n'en suis pas surprise : mais que ce cœur qui vous aime plus que lui-même , & qui a senti les plus forts témoignages de votre amour , se laisse entraîner à des penchans qu'il déteste , ô c'est ce qui fait son plus cruel martyre & martyre d'autant plus affligeant , qu'il dure plus longtems. O mon Dieu , vous disois-je lorsque je sentoie le plus fortement votre amour & votre présence , comment vous prodiguez-vous à une si infâme créature , qui ne vous paye que d'ingratitude ? car si on lit cette vie avec attention , on n'y verra de la part de Dieu que bonté , miséricorde & amour ; & de la part de cette créature qu'infidélité , néant , péché , & foiblesse. S'il y a quelque chose de bon , il est à vous , ô mon Dieu : pour moi , je ne saurois me glorifier que de mes foiblesse , puisque dans l'union du mariage indissoluble , que vous avez fait avec moi , c'est la seule chose que j'ai apportée avec moi , que la foiblesse , le néant , & le péché. O Amour , que j'aime ma misère ! & que mon cœur est reconnoissant , qu'il a de joie de vous devoir tout , & que vous faisiez paroître envers lui les trésors & les richesses infinies de votre patience & de votre amour ! Vous avez fait comme un Roi magnifique , qui voulant épouser une pauvre esclave , oublie son esclavage , & lui donne tous les ornemens qu'il veut qu'elle ait pour lui plaire : il lui pardon-

ne même avec plaisir toutes les fautes que sa grossièreté & la mauvaise éducation lui font faire. C'est là votre conduite à mon égard , ô mon Dieu : aussi à présent mes pauvretés sont mes richesses , & j'ai trouvé ma force dans mon extrême foiblesse.

7. Je dis donc (pour revenir à mon sujet) que vos caresses après mes infidélités m'étoient bien plus difficiles à porter que vos rebuts. O si on savoit la confusion où elles mettent l'ame ! Elle n'est pas concevable. Cette ame voudroit de toutes ses forces satisfaire à la justice divine ; & si on le lui permettoit , elle se déchireroit en pièces. Le martyre de ne rien souffrir est alors le plus cruel de tous les martyres. O Amour doux & douloureux tout-ensemble , agréable & cruel , que tu es difficile à porter ! Je faisois des vers & des cantiques pour me plaindre. Je faisois des pénitences : mais elles étoient trop légères pour une si grande plaie. C'étoit comme ces gouttes d'eau qui ne servent qu'à rendre le feu plus ardent. On voudroit être consumée & punie. O conduite d'amour envers une ingrate ! O ingratitude épouvantable envers une telle bonté ! Une grande partie de ma vie n'est qu'un tissu de semblables choses , qui devoient me faire mourir de douleur & d'amour.

CHAPITRE XV.

Diverses maladies domestiques jointes à la mort d'un de ses fils. Elle se sacrifie à être malade, & y endure de tous côtés des croix incroyables avec une parfaite résignation, patience & joie; ce qui pourtant est pris en mauvaise part. Les soulagemens lui sont interdits d'en haut.

1. EN arrivant au logis je trouvai ma petite fille qui étoit fort malade de ce que sa nourrice l'avoit fortie avec la petite vérole : ce qui la pensa faire mourir. La goutte reprit à mon mari avec ses autres maux; & mon fils aîné prit la petite vérole en si grande quantité, & avec tant de malignité, qu'elle lui leva jusqu'à trois fois, & enfin le rendit aussi défiguré qu'il avoit été beau. Il fallut commencer par ce sacrifice, qui fut suivi de bien d'autres. Sitôt que je vis la petite vérole au logis, je ne doutai point que je ne la dussé prendre. La Mere Granger me dit de m'éloigner si je pouvois : Mon pere voulut me prendre chez lui avec mon second fils, que j'aimois bien tendrement : mais ma belle-mere ne voulut jamais. Elle persuada à mon mari que cela étoit inutile. Le Médecin, qu'elle fit venir, dit la même chose, que je la prendrois aussi bien de loin que de près si j'étois disposée à la prendre. Je puis dire qu'elle fut pour lors comme un autre Jephé, & qu'elle nous immola tous deux innocemment. Si elle eût su ce qui arriva, je ne doute pas qu'elle n'eût fait autrement; mais les personnes âgées ont souvent de certaines maximes dont elles ne veulent pas

démordre. Toute la ville y prenoit part; chacun la prioit de me faire sortir de la maison, que c'étoit une cruauté de m'exposer de la sorte : Mais vous, ô mon Dieu, qui aviez d'autres desseins sur moi, ne permettes pas qu'elle y consentit. Chacun m'attaquoit, croyant que je ne voulois pas sortir : car je ne disois à personne que c'étoit parce qu'on ne le vouloit pas; & je n'avois point d'autre instinct alors que de m'immoler à vous, ô mon Dieu, & à votre divine providence. Je vous faisois un sacrifice de cette beauté qui m'auroit été si fatale sans vous. Et quoique j'eusse pu me retirer malgré les résistances de ma belle-mere si je l'eusse voulu, je ne le voulois faire qu'avec leur agrément, parce qu'il me sembloit que cette résistance étoit un ordre du ciel. O divine volonté de mon Dieu, malgré toutes mes miseres vous faîtes alors ma vie.

2. Je demourois donc dans cet abandon & dans cet esprit de sacrifice à Dieu attendant de moment en moment dans une résignation entiere tout ce qu'il lui plairoit d'en ordonner. Je ne puis dire ce que la nature souffroit : car j'étois comme ces personnes qui voyent & leur mort assurée, & le remede facile, sans pouvoir s'en servir. Je n'avois pas moins de peine pour mon cadet que pour moi : ma belle-mere avoit un amour si excessif pour celui qui étoit malade, que les autres lui étoient indifférens : cependant je suis assurée que si elle avoit cru que la petite vérole l'eût dû faire mourir, elle se seroit bien donné de garde d'agir comme elle fit. C'étoit un effet de votre providence, ô mon Dieu, plutôt que de son humeur. Vous vous servez des créatures & de leurs penchans naturels pour faire réussir les choses

selon vos desseins. Aussi quoique je voie dans les créatures des conduites qui paroissent si déraisonnables & si crucifiantes tout-ensemble, je monte au plus haut, & je les regarde comme les instrumens de votre justice, & de votre miséricorde tout ensemble, ô mon Dieu, car votre justice est toute pleine de votre miséricorde.

3. Lorsque je disois à mon mari que j'avois mal au cœur, & que la petite vérole m'alloit prendre, il disoit que c'étoit de mes imaginations. Je fis savoir à la mère Granger la situation où j'étois : comme elle avoit le cœur tendre, elle eût de la peine de ces duretés, & m'encouragea à m'immoler à Notre Seigneur. Enfin la nature voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, consentit au sacrifice que l'esprit avoit déjà fait. Le jour de S. François d'Assise, le 4 d'Octobre de l'année 1670, âgée de vingt & deux ans & quelques mois, étant allée à la Messe je me trouvai si mal, que tout ce que je pus faire fut de communier. Je pensai m'évanouir dans l'Eglise. Etant au logis il me prit un très-grand frisson avec un fort grand mal de tête & de cœur. On ne vouloit pas croire que je fusse malade, & Notre Seigneur permettoit qu'on eut cette dureté pour moi : cependant en peu d'heures je fus si mal, que l'on me jugea d'abord en danger : car il me prit une fluxion de poitrine ; & les remèdes pour l'un des maux étoient très-contraires à l'autre. Le Médecin, ami de ma belle-mère, n'étoit pas à la ville, non plus que le Chirurgien ordinaire. On envoya querir un Chirurgien assez habile homme, qui dit, qu'il me falloit saigner. Ma belle-mère ne voulut jamais le permettre. Je restai dans le dernier abandon extérieur, en sorte que j'étois prê-

te de mourir faute de secours. Mon Mari ne me pouvant voir, & s'en rapportant entièrement à ma belle-mère, la laissoit faire. Elle avoit résolu qu'aucun Médecin que le sien ne me fit des remèdes, & cependant elle ne l'envoyoit pas querir quoiqu'il ne fût qu'à une journée. Je crois qu'elle ne s'opposoit à la saignée que parce qu'elle craignoit peut-être que cela ne me fut nuisible. Tout le tort qu'elle avoit, fut de ne pas envoyer querir ce Médecin auquel elle se confioit.

4. C'étoit vous, ô mon Dieu, qui ordonniez cette conduite pour le bien de mon âme. Je vois toutes ces choses, & l'extrémité où j'étois ; mais vous me teniez dans un tel esprit de sacrifice, que je n'ouvris pas la bouche pour demander du secours. J'attendois la vie & la mort de votre main sans témoigner la moindre peine d'une conduite si extraordinaire : La paix que je possédois au dedans, à cause de la parfaite résignation où vous me teniez, ô mon Dieu, par votre grace, étant si grande, qu'elle me tenoit dans l'oubli de moi-même au milieu des maux les plus violens & des dangers les plus pressans. Mais si la résignation que vous me donniez dans cette occasion étoit si parfaite que je la puis appeller uniformité, puisque je ne trouvois en moi-même aucune répugnance à vos volontés, & que je ne faisois point d'acte, mais que je portois avec amour en silence votre opération crucifiante, sans rien ajouter à ce que vous opérerez en moi, & sur moi ; si dis-je ma soumission fut entière, votre protection fut miraculeuse. Combien de fois m'avez-vous réduite à l'extrémité ? mais vous n'avez jamais manqué de me secourir lorsque les choses paroissent le plus désespérées.

5. Vous fîtes qu'un habile Chirurgien, qui m'avoit servi, dans cette maladie si dangereuse dont j'ai parlé, passant par le lieu de ma demeure demanda de mes nouvelles. On lui dit que j'étois extrêmement mal: il descendit aussitôt de cheval & vint me voir. Jamais homme ne fut plus surpris lorsqu'il vit l'état effroyable où j'étois. La petite vérole, qui ne pouvoit sortir, s'étoit jettée avec tant de force sur mon nez, qu'il étoit déjà tout noir: il crut que la gangrene y étoit & que le nez m'alloit tomber: il en fut si effrayé, qu'il ne pût me cacher sa surprise. Mes yeux étoient comme deux charbons. Une nouvelle si étrange ne m'allarma point: il n'étoit rien à quoi je ne me sacrifiasse dans ce moment; & j'étois fort contente que Dieu se vengeât lui-même des infidélités que ce vilage m'avoit fait faire. Ce chirurgien descendit dans la chambre de ma belle-mère, & lui dit que c'étoit une chose honteuse de me laisser mourir de la sorte faute d'une saignée. Elle s'y opposa si fortement, qu'elle lui dit qu'elle ne la souffriroit pas, & que l'on ne me feroit rien que le médecin son ami ne fut revenu de la campagne. Il se mit si fort en colère de ce que l'on me laissoit de cette sorte sans envoyer querir le médecin, qu'il dit même à ma belle-mère des choses fortes. Il remonta aussitôt dans ma chambre, & me dit; si vous voulez, je vous sauverai la vie, & je vous saignerai. Je lui tendis d'abord mon bras; & quoique j'eusse les bras extrêmement enflés, il me saigna en un instant. Ma belle-mère se mit fort en colère. La petite vérole sortit aussitôt; & il ordonna que l'on me saignât le soir; mais on ne le voulut

lut pas, & je n'osai jamais le retenir, quelque besoin que j'en eusse, de peur de déplaire à ma belle-mère, & par un abandon total entre les mains de Dieu.

6. Je fais tout ce détail pour faire comprendre combien il est avantageux de s'abandonner à Dieu sans réserve. Quoiqu'il nous laisse quelque moment en apparence, pour éprouver & exercer notre abandon, il ne nous manque cependant jamais lorsque le besoin est le plus pressant. On peut dire avec l'Ecriture, que *(a) c'est lui qui conduit aux portes de la mort & qui en retire.* Mon nez se défensa & dénoircit; la petite vérole y parut d'abord après la saignée, & si l'on eût continué de me saigner je me serois bien portée: mais comme le chirurgien s'en étoit allé, je retombai dans mon premier abandon. Tout le mal se jeta sur mes yeux, qui s'enflammèrent de telle sorte, avec des douleurs si étranges, que l'on crut que je les perdrais. Je fus trois semaines avec ces violentes douleurs, sans dormir un quart d'heure durant tout ce tems. Je ne pouvois fermer les yeux à cause qu'ils étoient pleins de petite vérole, ni les ouvrir à cause de la douleur. J'étois toute résolue d'être aveugle: car il y en avoit grande apparence; ma gorge, mon palais, & mes gencives étoient si remplies, que je ne pouvois avaler de bouillon ni prendre aucune nourriture sans en souffrir extrêmement. Tout mon corps étoit semblable à celui d'un lépreux; & ceux qui me venoient voir, disoient qu'ils n'avoient jamais vu personne en avoir une plus grande quantité, & qui parût plus maligne. Mais pour mon âme, elle étoit dans un contentement

(a) 1. Reg. 2. v. 6.

que je ne puis exprimer. L'espérance de sa liberté par la perte que je faisois la rendoit si satisfaitte, & si unie à Dieu, qu'elle n'auroit pas changé son état à celui du plus heureux Prince du monde.

7. Chacun croioit que je serois inconsolable, & l'on s'efforçoit de prendre part à ma douleur. Mon Confesseur me vint voir, quoiqu'il ne fût pas content de moi : il me demanda, si je n'étois pas bien fâchée d'avoir la petite vérole ? Je lui répondis, sans y faire beaucoup de réflexion, & avec beaucoup de franchise, que si l'offuscation où me tenoit mon mal ne m'avoit pas fait oublier le *Te Deum*, je l'aurois dit pour remercier Dieu. Ce bon homme se sâcha contre moi de ma réponse, me traitant d'orgueilleuse. Je ne lui répliquai rien ; & je vis bien que j'avois eu tort de lui parler avec tant de franchise, parce qu'il ne comprenoit pas ma disposition. On observoit toutes mes paroles ; & sur ce que l'on entendit que je disois que je serois libre, on prit cela comme une plainte que je vous faisois, ô mon Dieu, de ma captivité extérieure, que l'on attribuoit à la jalousie de mon mari, quoique cela ne fût pas. J'entendois, ô mon Dieu, une liberté que vous seul me pouviez donner en ôtant ce piège à mon orgueil aussi bien qu'à la passion des hommes. O si je pouvois décrire le plaisir ineffable que je goûtois dans ce dépouillement que vous me faissiez de la chose qui m'étoit alors la plus sensible ! Mon cœur vous en louoit dans son profond silence, & la douleur que je souffrois redoubloit mon amour. On ne m'entendoit jamais plaindre ni de mes maux, ni de la perte que je faisois. La tranquillité de mon cœur

s'exprimoit au dehors par la patience & le silence. Je me taisois également de ce que vous me faissiez souffrir & par vous-même, ô mon Dieu, & par le ministère des créatures. Tout étoit bien reçu de votre main. La seule parole que je disais fut de me réjouir de la liberté intérieure que je recevois par là ; & l'on m'en fit un crime.

8. Ce qui me fut le plus sensible, c'est que mon petit cadet prit la petite vérole le même jour que moi, dont il mourut, faute de soin. Ce coup fut douloureux à mon cœur, qui tirant cependant des forces de ma faiblesse, le sacrifia, & dit à Dieu comme Job : (a) *Vous me l'avez donné : vous me l'avez ôté : votre Saint Nom soit béni !* L'esprit de sacrifice me possédoit si fort, que quoique je l'aimasse tendrement, je ne versai jamais une larme en apprenant sa mort. Le jour qu'il fut enterré le médecin envoya dire que l'on ne mit pas la tombe sur la fosse, parce que ma fille ne pouvoit passer deux jours ; mon fils aîné n'étoit pas encore hors de danger lors que cela arriva ; de sorte que je me vis presque en un même jour dépouillée de tous mes enfans, mon mari malade, & moi encore très-mal. Vous ne voulûtes pas, ô mon Dieu, prendre ma fille en ce tems-là ; & vous n'allongeâtes sa vie de quelques années que pour me rendre sa perte plus douloureuse. Le médecin de ma belle-mère arriva enfin dans un tems où il ne m'étoit plus utile. Lors qu'il vit l'étrange inflammation de mes yeux, il me fit saigner plusieurs fois : mais il n'étoit plus tems : & ces saignées, qui auroient été si nécessaires dans le commen-

(a) Job I. v. 21.

cement, ne servirent qu'à m'affaiblir. On ne pouvoit pas même me saigner en l'état où j'étois que très-difficilement : car j'avois les bras si enflés, qu'il falloit enfoncer la lancette jusqu'au manche : de plus, c'est que la saignée dans ce contre-tems là me devoit faire mourir ; mais vous ne vouliez pas encore me tirer hors du monde, ô mon Seigneur, afin de me faire plus souffrir. J'avoue que la mort m'auroit été très-agréable, & je l'envisageois comme le plus grand de tous les biens : mais je vis bien qu'il n'y avoit rien à espérer de ce côté là, & qu'au lieu de goûter ce bien, il me falloit supporter la vie.

9. Sitôt que mon fils aîné fut un peu mieux, il se leva pour venir dans ma chambre. Je fus surprise d'un changement aussi extraordinaire que celui que je vois en lui. Son visage qui étoit auparavant d'une extrême délicatesse, étoit devenu comme une terre pleine de sillons. Cela me donna la curiosité de me regarder dans un miroir. Je me trouvai si changée, que je me fis peur à moi-même. Ce fut alors que je vis que Dieu avoit voulu le sacrifice dans toute sa réalité. Il arriva encore des circonstances par la contrariété de ma belle-mère qui ne causèrent beaucoup de croix, & qui acheverent de gâter mon fils. Mon cœur cependant étoit ferme en mon Dieu, & se fortifioit par la grandeur & la multitude des maux. Il étoit comme une victime immolée sans cesse sur l'autel de celui là même qui s'étoit immolé le premier pour son amour. Je puis dire, ô mon Dieu, que ces paroles qui ont toujours fait les délices de mon cœur, ont eu leur effet en moi durant toute ma

vie, (a) *Que rendrai-je au Seigneur pour les biens que j'ai reçus de lui ? Je prendrai le calice salutaire.* Vous m'avez dans toute ma vie comblée de biens & de croix. Mon attrait principal, avec celui de souffrir pour vous, ô mon Amour, a été de me laisser conduire à votre gré sans résistance, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur : & ces dons desquels il vous a plu me gratifier dès le commencement, ont toujours augmenté jusqu'à présent ; puisque vous m'avez conduite selon votre volonté par des routes impénétrables à tout autre qu'à vous, & que vous m'avez ménagé par votre sagesse des croix continuelles.

10. On m'envoya des pomades pour me raccommoder le teint, & remplir les creux de la petite vérole. J'en avois vu à d'autres des effets merveilleux : je voulus d'abord essayer de m'en servir ; mais l'Amour jaloux de son ouvrage ne le voulut pas. Il y avoit dans mon cœur une voix qui disoit : Si je t'avois voulu belle, je t'aurois laissée comme tu étois. Il me fallut laisser tout remède, & me livrer en proie aux rigueurs de l'Amour, qui exigeoit de moi de me mettre à l'air ; ce qui creusoit davantage : & de m'exposer aux yeux de tout le monde dans les rues, sans être cachée lors que le rouge de ma petite vérole étoit le plus violent ; afin de faire triompher mon humiliation où j'avois fait triompher mon orgueil. Mon mari étoit alors presque toujours au lit : il faisoit si bon usage de son mal, que je ne pouvois avoir de chagrin de ceux que Dieu lui envoioit. Quoiqu'il y eût plus de captivité pour moi, & plus de croix de toutes ma-

(a) Ps. 115. v. 12. 13.

nieres, j'étois fort contente que Dieu le sauvât par cette voie. Comme il ne trouvoit plus en moi les agrémens qui adoucissoient toutes les rigueurs & calmoient sa colere, il devint bien plus susceptible des impressions qu'on lui donnoit contre moi. D'un autre côté, les personnes qui lui parloient à mon désavantage se voiant mieux écoutés, parloient plus fortement & plus souvent. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu ! qui ne changiez point pour moi. Vous redoublez vos graces intérieures à mesure que vous augmentiez mes croix extérieures.

CHAPITRE XVI.

Continuation des croix & duretés qu'elle souffre dans le domestique, au sujet de ses exercices de piété & d'oraison : où paroissent de plus en plus sa patience & son amour de la croix. Son impuissance à des applications qui auroient pu lui épargner ou adoucir plusieurs croix.

1. CETTE fille dont j'ai parlé, devenoit tous les jours plus hautaine ; & comme le Démon l'incitoit à me tourmenter, voyant que ses crieries ne me faisoient point, elle crut que si elle pouvoit m'empêcher de communier, elle me feroit le plus grand de tous les déplaisirs. Elle avoit bien raison, ô divin Epoux des ames pures ; puisque l'unique satisfaction de ma vie étoit de vous recevoir & de vous honorer. Je souffrois une espèce de langueur lorsque j'étois quelques jours sans vous recevoir : lorsque je ne le pouvois, je me contentois de me tenir quelques

heures auprès de vous : & afin d'en avoir la liberté, je me mis de l'adoration perpétuelle. Je procureis autant que je le pouvois que les Eglises fussent bien ornées : je donnois ce que j'avois de plus beau pour faire des ornemens ; & je contribuois le plus que je pouvois à faire avoir des ciboires & des calices d'argent. Je fondai une lampe perpétuelle, afin que ce feu immortel fût une marque que je ne voulois pas que le feu de mon amour s'éteignit jamais. Je vous disois : ô mon Amour ! que je sois votre victime ! consommez-moi toute entière ! réduisez-moi en cendres, & n'épargnez rien pour m'annéantir ! Je sentoie une pente pour n'être rien que je ne puis exprimer.

Cette fille donc connoissoit mon attrait pour le S. Sacrement, où, lorsque je le pouvois librement, je passois plusieurs heures à genoux, elle s'avisait d'épier tous les jours qu'elle croioit que je communiois : elle le venoit dire à ma belle-mère & à mon mari, à qui il n'en falloit pas davantage pour les mettre en colere contre moi. C'étoient des reprimandes qui duroient toute une journée. S'il m'échappoit quelque parole de justification, ou quelque peine de ce que l'on me disoit, c'en étoit assez pour dire, que je faisois des sacrilèges, & pour faire crier contre la dévotion. Si je ne répondois rien, cela augmentoit leur dépit, & on me disoit les choses du monde les plus piquantes. Si je tombois malade, (ce qui m'arrivoit assez souvent,) on prenoit occasion de venir me quereller dans mon lit, disant, que c'étoient mes Communions qui me faisoient malade, & mes prieres ; comme si de vous recevoir, ô vraie source de tout

bien, pouvoit faire quelque mal.

2. Cette fille me dit un jour dans son emportement, qu'elle alloit écrire à celui qu'elle croioit être mon Directeur, afin qu'il m'empêchat de communier; & qu'il ne me connoissoit pas: & comme elle vit que je ne lui répondois rien, elle cria de toutes ses forces que je la maltraitois, & que je la méprisois. Lorsque je sortois pour aller à la Messe, quoique j'eusse ordonné premièrement des choses du ménage, elle alloit dire à mon mari que j'étois sortie & que je n'avois mis ordre à rien. Quand je revenois, il me falloit essuyer bien des choses. On ne vouloit écouter aucune de mes raisons, que l'on taxoit de mensonges. D'un autre côté, ma belle-mère persuadoit à mon mari malade que je laissois tout périr, & que si elle n'en prenoit soin il seroit ruiné: il la croioit; & je prenois tout en patience, tâchant de faire mon devoir de mon mieux. Ce qui m'étoit le plus pénible, étoit de ne savoir quelle mesure prendre: car lors que j'ordonnois quelque chose sans elle, elle se plaignoit que je n'avois aucune considération pour elle, que je faisois tout à ma tête, & que les choses étoient très-mal; puis elle les ordonnoit autrement: si je lui demandois ce qu'il falloit faire, elle disoit, qu'il falloit qu'elle eût la peine de tout.

3. Je n'avois presque point de repos que celui que je trouvois, ô mon Dieu, dans l'amour de votre volonté, & dans la soumission à ses ordres, quoiqu'ils fussent tout plein de rigueur pour moi. On examinoit sans cesse mes paroles & mes actions, afin d'avoir occasion de me reprendre. Sitôt qu'il y avoit la moindre occasion

de les interpréter, on en faisoit des crimes. On me railloit tout le jour répétant incessamment les mêmes choses, & cela devant les valets. Ce qui me fit beaucoup souffrir, c'est que j'eus quelque tems un foible que je ne pouvois vaincre, & que Dieu me laissa pour mon humiliation, qui étoit de pleurer; de sorte que cela me rendoit la fable de la maison. Je voulois de tout mon cœur tout ce que l'on me faisoit, & cependant je ne savois retenir mes larmes, qui me combloient de confusion & redoubloient mes croix; car cela augmentoit leur colère. Combien de fois ai-je fait mon repas de mes larmes, qui paroissent les plus criminelles du monde? On disoit que je serois damnée: comme si les larmes avoient creusé l'enfer: elles seroient plus propres à l'éteindre. Si je racontois quelque chose que j'avois ouï dire, l'on me vouloit rendre garante de la vérité de ces choses; si je me taisois, c'étoit par mépris & méchante humeur: si je savois quelque chose sans le dire, c'étoit des crimes; si je le disois, je l'avois controuvé. On me tourmentoît quelquefois plusieurs jours de suite sans me donner aucun relâche. Les filles disoient que je devois faire la malade afin qu'on me laissât en repos. Je ne répondois rien: car l'amour me serroit de si près, qu'il ne vouloit pas que je me soulageasse par une seule parole, ni même par un regard. Quelquefois je disois dans l'extrémité où la nature étoit réduite: O si j'avois seulement quelqu'un que je pusse regarder & qui m'entendit, je serois soulagée! mais cela ne m'étoit pas donné. S'il m'arrivoit quelquefois de me soulager en quelque chose, Dieu m'ôtoit pour quelques jours la

croix extérieure, & c'étoit pour moi la plus grande de toutes les peines : la privation m'étoit un châtement plus difficile à porter que les plus grandes croix : l'absence de la croix m'étoit une croix si terrible, que le desir de son retour me faisoit languir : ce qui me portoit à dire comme *St^e Thérèse, ou souffrir, ou mourir*. Elle ne tar- doit gueres à revenir, cette charmante croix, étant une chose étrange, que quoique je la dési- rasse si fort, lorsqu'elle revenoit elle me paroif- soit si lourde & si pesante, qu'elle m'étoit pres- que insupportable.

4. Quoique j'aimasse extrêmement mon pere, & qu'il m'aimât aussi très-tendrement, je ne lui ai jamais parlé de mes croix. Un de mes parens, qui m'aimoit beaucoup, s'aperçût du peu de douceur que l'on avoit pour moi : on me dit même devant lui des choses très-déobligeantes. Il vint fort indigné le dire à mon pere, ajou- tant, que je ne leur répondois rien, & que je passerois pour une bête. J'allai voir ensuite mon pere, qui me reprit, contre son ordinaire, avec assez de force de ce que je souffrois que l'on me traitât comme l'on faisoit sans rien dire ; que chacun m'en railloit ; qu'il sembloit que je n'a- vois pas l'esprit de répondre. Je répondois à mon pere, que si l'on remarquoit ce que me disoit mon mari, c'étoit assez de confusion pour moi, sans m'en attirer davantage par mes répon- ses : que si on ne le remarquoit pas, je ne devois pas le relever, ni faire voir à tout le monde le foible de mon mari : qu'en ne disant mot, cela arrêtoit toute dispute ; au lieu que je la ferois continuer par mes répliques. Mon pere, qui étoit fort bon, me dit, que je faisois bien ; &

que je continuasse d'agir comme Dieu m'inspi- reroit : il ne m'en parla jamais depuis.

5. Ce qui me faisoit le plus souffrir, est que l'on me parloit incessamment contre mon pere, pour lequel j'avois autant de respect que de ten- dresse ; & contre mes proches, & ceux que je considérois le plus. J'avois bien plus de peine de cela, que de tout ce qu'on disoit contre moi. Je ne pouvois m'empêcher de les défendre ; & je faisois mal en cela : car ce que je disois ne ser- voit qu'à les aigrir davantage. Si quelqu'un se plaignoit de mon pere ou de mes proches, il avoit toujours raison, & ceux qui passoit au- paravant dans leur esprit pour les plus déraison- nables, étoient approuvés sitôt qu'ils parloient contre des personnes qui m'appartenoient. Sitôt qu'on se déclaroit de mes amis, on n'étoit plus le bien-venu. J'avois une parente que j'aimois beaucoup à cause de sa piété : lorsqu'elle me ve- noit voir, on lui disoit ouvertement de s'en re- tourner, ou on la traitoit de maniere qu'elle étoit obligée à le faire. Cela me faisoit une ex- trême peine. S'il y avoit quelque chose vrai ou faux contre moi ou contre mes parens, c'étoit ce que l'on me reprochoit. Lorsqu'il venoit quel- que personne extraordinaire, on parloit con- tre moi à des gens qui ne m'avoient jamais vue : ce qui les étonnoit beaucoup ; mais lorsqu'ils m'avoient vue, ils ne faisoient que me plain- dre.

6. Quelque chose que l'on dit contre moi, l'Amour ne vouloit pas que je me justifiassé. Si je le faisois, ce qui étoit rare, j'en avois des re- proches. Je ne parlois point à mon mari de ce que ma belle-mere me faisoit, ni de ce que cette

pondre, & il se fâchoit. J'y allois exprès pour y remarquer toutes choses afin de lui dire que je les avois vues, & quand j'étois là je les oublois, & ne pensois pas à les regarder. J'allai en un jour plus de dix fois au jardin pour y voir quelque chose pour le rapporter à mon mari, & je l'oubliai. Lors que j'étois parvenue jusqu'à me souvenir de les regarder, j'étois très-contente, & c'étoit ordinairement le tems où l'on ne m'en demandoit point de nouvelles. Comme je m'étois aussi accoutumée dans le commencement pour mortifier ma curiosité, qui étoit très-grande, de me retirer sous quelque prétexte lors qu'on disoit quelque nouvelle agréable, & que je ne revenois que lors que je ne pouvois plus rien comprendre à ce que l'on disoit, je tombois dans une extrémité, qui étoit, que je ne comprenois ni n'entendois plus les nouvelles qui se disoient devant moi : de sorte que lorsque mon mari m'en parloit, j'étois étonnée & confuse de ne savoir ce que c'étoit, ni que lui répondre : & je lui étois par là un sujet de se fâcher sans le pouvoir éviter. J'aurois bien voulu faire autrement : car loin de me mortifier alors en cela, j'aurois voulu m'y rendre attentive : mais mon attention se perdoit sans que je comprisse comment cela se faisoit ; & plus j'étois persuadée que je devois m'appliquer à les contenter, plus j'essais même de le faire, plus mon impuissance étoit grande. Le plus souvent lors que je voulois dire quelque chose, je demurois tout-court sans que je pusse me former une idée de ce que j'avois voulu dire : ce qui ne servoit pas peu à m'humilier.

CHAPITRE XVII.

Augmentation de l'attrait & des opérations paisibles & intimes de Dieu dans elle, & leurs effets. Son industrie à se ménager du tems pour prier, lui préjudicie. Providences divines pour ses Communions & autres sujets. Le commerce avec une sainte Religieuse qui la fortifioit, lui est interdit. Scrupules & craintes de donner sujet au mécontentement des autres, quoi qu'on fit son possible pour leur plaire.

1. Nous allâmes à la campagne, où je fis bien des fautes, me laissant trop aller à mon attrait intérieur. Je croiois le pouvoir faire de la sorte parce que mon mari se divertissoit à faire bâtir. Il ne laissa pas de s'en mécontenter : car je le laissois trop longtems sans l'aller trouver où il étoit, à cause qu'il parloit incessamment aux ouvriers. Je me mettois dans un coin, où je travaillois. Je ne pouvois presque rien faire, à cause de la force de l'attrait qui me faisoit tomber l'ouvrage des mains. Je passois les heures de cette sorte sans pouvoir ni ouvrir les yeux, ni connoître ce qui se passoit en moi, qui étoit si simple, si paisible, si suave, que je me disois quelquefois ; le ciel est-il plus paisible que moi ? Je ne disois à personne mes dispositions ; car elles n'avoient rien qui les fit distinguer : je n'en pouvois rien dire : tout se passoit dans l'intime de l'ame ; & la volonté goûtoit ce que je ne pouvois exprimer.

2. Cette disposition étoit presque continuelle dans les premières années, & me donnoit un si

pondre, & il se fâchoit. J'y allois exprès pour y remarquer toutes choses afin de lui dire que je les avois vues, & quand j'étois là je les oublois, & ne pensois pas à les regarder. J'allai en un jour plus de dix fois au jardin pour y voir quelque chose pour le rapporter à mon mari, & je l'oubliai. Lors que j'étois parvenue jusqu'à me souvenir de les regarder, j'étois très-contente, & c'étoit ordinairement le tems où l'on ne m'en demandoit point de nouvelles. Comme je m'étois aussi accoutumée dans le commencement pour mortifier ma curiosité, qui étoit très-grande, de me retirer sous quelque prétexte lors qu'on disoit quelque nouvelle agréable, & que je ne revenois que lors que je ne pouvois plus rien comprendre à ce que l'on disoit, je tombois dans une extrémité, qui étoit, que je ne comprenois ni n'entendois plus les nouvelles qui se disoient devant moi : de sorte que lorsque mon mari m'en parloit, j'étois étonnée & confuse de ne savoir ce que c'étoit, ni que lui répondre : & je lui étois par là un sujet de se fâcher sans le pouvoir éviter. J'aurois bien voulu faire autrement : car loin de me mortifier alors en cela, j'aurois voulu m'y rendre attentive : mais mon attention se perdoit sans que je comprisse comment cela se faisoit ; & plus j'étois persuadée que je devois m'appliquer à les contenter, plus j'essais même de le faire, plus mon impuissance étoit grande. Le plus souvent lors que je voulois dire quelque chose, je demeuroid tout-court sans que je pusse me former une idée de ce que j'avois voulu dire : ce qui ne servoit pas peu à m'humilier.

CHAPITRE XVII.

Augmentation de l'attrait & des opérations paisibles & intimes de Dieu dans elle, & leurs effets. Son industrie à se ménager du tems pour prier, lui préjudicie. Providences divines pour ses Communions & autres sujets. Le commerce avec une sainte Religieuse qui la fortifioit, lui est interdit. Scrupules & craintes de donner sujet au mécontentement des autres, quoiqu'on fit son possible pour leur plaire.

1. Nous allâmes à la campagne, où je fis bien des fautes, me laissant trop aller à mon attrait intérieur. Je croiois le pouvoir faire de la sorte parce que mon mari se divertissoit à faire bâtir. Il ne laissa pas de s'en mécontenter : car je le laissois trop longtems sans l'aller trouver où il étoit, à cause qu'il parloit incessamment aux ouvriers. Je me mettois dans un coin, où je travaillois. Je ne pouvois presque rien faire, à cause de la force de l'attrait qui me faisoit tomber l'ouvrage des mains. Je passois les heures de cette sorte sans pouvoir ni ouvrir les yeux, ni connoître ce qui se passoit en moi, qui étoit si simple, si paisible, si suave, que je me disois quelquefois ; le ciel est-il plus paisible que moi ? Je ne disois à personne mes dispositions ; car elles n'avoient rien qui les fit distinguer : je n'en pouvois rien dire : tout se passoit dans l'intime de l'ame ; & la volonté goûtoit ce que je ne pouvois exprimer.

2. Cette disposition étoit presque continuelle dans les premières années, & me donnoit un si

grand désir de souffrir que rien plus. J'éprouvois que cette disposition en produisoit insensiblement une autre en moi, qui étoit, que ma volonté s'amortissoit chaque jour, & se perdoit imperceptiblement dans l'unique vouloir de Dieu; & je connoissois sensiblement, que ma disposition intérieure de simple repos en Dieu, sans que je fisse d'actes particuliers, faisoit cet effet, de m'ôter peu à peu ma volonté pour la faire passer en Dieu: cela rendoit de plus l'ame si souple & pliable, qu'elle se portoit d'abord à tout ce que Dieu pouvoit vouloir d'elle quoiqu'il lui en dût coûter. Elle devenoit tous les jours plus indifférente pour le tems, les lieux, les états; & elle goûtoit admirablement que tout ce qu'il lui faisoit lui étoit donné à chaque moment. Aussi dès-lors elle ne pouvoit désirer que ce qu'elle avoit: cette disposition éteignoit tous les désirs; & je me disois quelquefois à moi-même, que veux-tu? que crains-tu? & j'étois étonnée d'éprouver que je ne pouvois rien désirer ni rien craindre. Tout étoit mon lieu propre: par-tout je trouvois mon centre; parce que par-tout je trouvois Dieu. Le penchant qui m'y paroissoit le plus marqué étoit la solitude & l'amour de la croix: c'étoit où toute mon ame s'inclinoit.

3. Comme je n'avois ordinairement aucun tems pour prier qu'avec peine, je m'avisai, afin de ne pas défobéir à mon mari, qui vouloit que je ne fortisse du lit qu'à sept heures, que je n'avois qu'à me mettre à genoux sur mon lit, (qui étoit dans sa chambre, à cause qu'il étoit malade,) tâchant de lui marquer en tout mon assiduité. Je me levois dès quatre heures, & restois sur mon lit. On croioit que je dormois, & l'on ne s'en

s'en apperçût point; mais cela intéressa ma santé & me fit tort: car comme j'avois les yeux appesantis par la petite vérole qu'il n'y avoit que huit mois que j'avois eue, & qui m'avoit laissé de grands maux d'yeux, ce défaut de sommeil fit que je ne pouvois plus faire oraison sans m'endormir; & je ne dormois pas un moment en repos, à cause que j'appréhendois de ne me pas éveiller. L'après-dîner j'allois pour prier ma demi-heure; & quoique je ne fusse nullement endormie, je m'endormois d'abord. Je me disciplinois d'orties pour me réveiller, sans en pouvoir venir à bout.

4. Comme nous n'avions pas encore fait bâtir la chapelle, je ne pouvois aller à la Messe sans la permission de mon mari: car nous étions fort éloignés de toutes sortes d'Eglises; & comme pour l'ordinaire il ne me le permettoit que les fêtes & dimanches, je ne pouvois communier que ces jours-là, quelque désir que j'en eusse, à moins qu'il ne vint quelque Prêtre à une chapelle qui étoit à un quart de lieue de chez nous, & qu'il ne nous vint avertir. Comme on ne pouvoit sortir le carrosse de la cour qu'on ne l'entendit, je ne le pouvois tromper. Je m'accommodai avec le gardien des Récolets, qui étoit un très-saint homme. Il faisoit semblant d'aller dire la Messe pour quelque autre, & envoioit un Religieux m'avertir. Il falloit que ce fût de grand matin, afin que mon mari ne s'en apperçût pas; & quoique j'eusse bien de la peine à marcher, j'allois un quart de lieue à pied, parce que je n'osois faire mettre les chevaux au carrosse de peur d'éveiller mon mari. O mon Dieu! quel désir ne me donniez-vous pas de vous recevoir? & quoique ma lassitude fut extrême, tout cela ne

m'étoit rien. Vous faisiez, ô mon Seigneur, des miracles pour séconder mes desirs; car outre que pour l'ordinaire les jours que j'allois entendre la messe mon mari s'éveillait plus tard, & qu'ainsi je revenois avant qu'il fût éveillé, combien de fois suis-je sortie du logis que le tems étoit si couvert, que la fille que je menois me disoit, qu'il n'y avoit pas d'apparence d'aller à pied, que je serois inondée de la pluie: je lui répondois avec ma confiance ordinaire; Dieu nous assistera. Et n'arrivois-je pas, ô mon Seigneur, sans être mouillée! Je n'étois pas plutôt arrivée à la chapelle, que l'eau tomboit avec une extrême abondance: la messe n'étoit pas plutôt achevée, que la pluie cessait entièrement, & me donnoit le tems de retourner au logis, où je n'étois pas plutôt arrivée, qu'elle recommençoit avec plus de violence. Ce qui est de surprenant, c'est qu'en plusieurs années que j'en ai usé de la sorte, il ne m'est jamais arrivé d'être trompée dans ma confiance. Cette bonté que vous aviez pour moi, mon Dieu, me donnoit un tel abandon à votre providence, que je ne pouvois me peiner ni m'inquiéter de quoi que ce soit. Lors que j'étois à la ville, & que je ne trouvois personne qui me pût voir, j'étois étonnée qu'il venoit à moi des Prêtres qui me demandoient si je voulois communier, & qu'ils me communieroient. Je n'avois garde de refuser, ô mon Amour, ce présent que vous me faisiez de vous-même; car je ne doutois pas que ce ne fût vous qui leur inspiriez cette charité. Avant que je me fusse accommodée avec les Recolets pour venir dire la messe à la chapelle dont je viens de parler, vous m'éveilliez quelquefois

en sursaut, ô mon Dieu, avec un instinct violent de me lever & d'aller à cette chapelle, que j'y trouverois des Messes. La fille que je menois me disoit: mais, Madame, vous allez peut-être vous lasser inutilement; on ne dira peut-être point de Messe; car cette chapelle n'étoit point desservie, & il n'y avoit des Messes que celles qu'on y faisoit dire de tems en tems par la dévotion d'un chacun. J'allois pleine de foi malgré ce que cette fille faisoit pour m'en détourner: en arrivant, je trouvois le Prêtre qui s'hâilloit pour monter à l'Autel.

5. Si je pouvois dire par le menu les providences que vous aviez sur moi, qui m'étoient continues, & me jettoient dans l'étonnement, il y auroit de quoi faire des volumes. Vous me faisiez trouver des providences toutes prêtes pour écrire à la Mere Granger lorsque j'étois le plus pressée de peines; & je sentoais de forts instincts de sortir quelquefois jusqu'à la porte, où je trouvois un messager de sa part qui m'apportait une lettre qui n'auroit pu tomber entre mes mains sans cela. Ce que je dis n'est rien au prix de ce qui en étoit: ces sortes de providences étoient continues.

6. J'avois une extrême confiance à la Mere Granger. Je ne lui cachais rien ni de mes péchés, ni de mes peines: je n'aurois pas fait la moindre chose sans la lui dire: je ne faisois d'austérités que celles qu'elle me vouloit permettre. Il n'y avoit que mes dispositions intérieures que je ne pouvois presque dire; parce que je ne savais comment m'en expliquer, étant très-ignorante de ces choses, pour ne les avoir jamais lues ni entendues. Mon Confesseur & mon mari me défendirent de nouveau de la voir. Il m'é-

toit presque impossible d'obéir : car comme j'avois des traverses très-grandes, & qu'il m'échappoit quelquefois de dire quelque petit mot par infidélité dans l'extrême oppression où la nature étoit réduite, ce petit mot m'attiroit tant de croix, que je croiois avoir fait de grandes fautes, tant je me trouvois brouillée. Je portois en moi une continuelle condamnation de moi-même : de sorte que je regardois mes croix comme des défauts, & je croiois que je me les attirois. Je ne savois comment démêler tout cela, ni y mettre remède : car souvent un oubli involontaire donnoit lieu à des mécontentemens de plusieurs semaines. Je prenois prétexte d'aller voir mon père, & je courois à la Mere Granger : mais sitôt que cela étoit découvert, c'étoit des croix que je ne puis exprimer : car il seroit difficile de dire jusqu'à quel excès alloit la colere que l'on avoit contre moi. La difficulté de lui écrire n'étoit pas moindre : car comme j'avois une extrême horreur du mensonge, je défendois aux laquais de mentir : de sorte que lorsqu'on les rencontroit, on leur demandoit, où ils alloient, & s'ils ne portoient point de lettres. Ma belle-mere se mettoit sur un certain petit vestibule, où étant, personne ne pouvoit sortir du logis qu'elle ne les vit & qu'ils ne passassent auprès d'elle. Elle leur demandoit où ils alloient, & ce qu'ils portoient : il falloit le lui dire : de sorte que quand elle faisoit que j'avois écrit à la Mere Granger, c'étoit un bruit terrible. Quelquefois en allant à pied aux Bénédictines, je faisois porter des souliers,

(a) afin qu'on ne s'aperçût pas où j'avois été ;
(a) On avoit aperçu à ses souliers crotés qu'elle avoit été dehors : elle devoit en avoir de nets à la main en rentrant au logis.

car il y avoit loin : mais toutes mes précautions étoient inutiles ; car je n'osois aller seule, & ceux qui me suivoient avoient ordre de dire par-tout où j'allois : s'ils y avoient manqué, ils étoient châtiés, ou renvoyés.

7. Ils me disoient toujours du mal de cette sainte fille, laquelle ils estimoient dans le fond ; mais c'est que Dieu vouloit que je fusse dans une contradiction & une peine continuelle : car comme je l'aimois beaucoup, je ne pouvois m'empêcher de la justifier & d'en dire du bien ; & cela les mettoit en telle colere, qu'ils veilloient encore de plus près pour m'empêcher de l'aller voir. Je faisois cependant tout ce que je pouvois pour les contenter, & c'étoit mon étude continuelle, sans que j'y pusse réussir : & comme je croiois que la dévotion consistoit à les contenter, je me désolois, & me voulois du mal de tout le tourment que l'on me faisoit, croiant que c'étoit ma faute. C'est une des plus grandes peines que de croire qu'une chose est du devoir, & de travailler incessamment à la faire, sans pourtant y pouvoir réussir. C'est la conduite que vous avez tenue sur moi, ô mon Dieu, tant que j'ai été en ménage. Je m'en plaignois quelquefois à la Mere Granger, qui me disoit : comment les contenteriez-vous, puisque depuis plus de vingt ans je fais ce que je puis pour cela sans en pouvoir venir à bout ? car comme ma belle-mere avoit là deux filles, elle trouvoit à redire à tout ce qu'elle faisoit.

8. La croix qui me fut la plus sensible, fut de voir révolter mon fils contre moi, auquel on inspiroit pour moi un mépris si grand, que je ne pouvois le voir sans mourir de douleur. On l'en-

voit, sitôt que j'étois dans ma chambre avec quelqu'une de mes amies, écouter ce que je disois : & comme cet enfant voit que cela leur plaîsoit, il inventoit cent choses pour leur aller dire. Ce qui me faisoit le plus de peine là dedans, étoit la perte de l'enfant, après lequel j'avois pris une extrême peine. Si je le surprenois en mensonge (ce qui arrivoit fréquemment) je n'osois le reprendre. Il me disoit : ma grand-mère dit, que vous avez été plus menteuse que moi. Je lui répondois : c'est à cause que je l'ai été que je connois mieux la laideur de ce vice, & la difficulté de s'en corriger ; & c'est pour cette même raison que je ne veux pas vous le souffrir. Il me disoit des choses fort offensantes : & parce qu'il remarquoit très-bien la déférence que j'avois pour sa grand-mère & pour son père, sitôt qu'en leur absence je voulois le reprendre de quelque chose, il me reprochoit que je voulois faire la maîtresse parce qu'ils n'y étoient pas. Ils approuvoient tout cela en cet enfant ; de sorte que cela le fortifioit en ses mauvaises inclinations. Un jour cet enfant alla voir mon père : il voulut sans discernement parler de moi à mon père comme il faisoit à sa grand-mère. Mon père en fut touché jusqu'aux larmes ; & vint au logis pour prier qu'on le châtiât : mais on n'en fit rien quoiqu'on l'eût promis à mon père. Je n'avois pas la force de le châtier. Il arrivoit souvent de semblables scènes : & comme l'enfant devenoit plus grand, & qu'il y avoit apparence que son père ne vivroit pas, je craignois les suites d'une si mauvaise éducation. Je le disois à la Mère Granger, qui me consolait, & me disoit, que puisque je ne pouvois apporter de

remède, il falloit souffrir & tout abandonner à Dieu, que cet enfant seroit ma croix.

9. Une autre de mes peines étoit, que je ne pouvois remarquer que mon assiduité auprès de mon mari lui plût. Je savois bien que je lui déplaîsois lorsque je n'y étois pas ; mais lorsque j'y étois, il ne me marquoit jamais l'agrée, ni ce que je faisois : au contraire, il n'avoit que du rebut pour tout ce qui venoit de moi. Je tremblois quelquefois lorsque je l'approchois ; car je savois bien que je ne ferois rien à son gré ; & si je n'en approchois pas, il s'en plaignoit. Il étoit si dégouté des bouillons, qu'il ne les pouvoit voir ; de sorte que ceux qui lui en apportent étoient mal reçus. Ma belle-mère ni aucun des domestiques ne lui en vouloit porter, de peur d'essuyer son chagrin : il n'y avoit que moi qui ne me rebutois pas : j'allois les lui porter, & laissois passer son feu ; puis je tâchois agréablement de le porter à les prendre : & lors qu'il se faisoit davantage, j'attendois en patience ; puis je lui disois : j'aime mieux être querellée plusieurs fois le jour, que de vous causer du mal en ne vous apportant pas ce qu'il vous faut. Quelquefois il les reprenoit ; d'autrefois il les repoussoit : mais comme il voioit ma persévérance, il étoit souvent contraint de les prendre. Lors qu'il étoit de bonne humeur, & que je lui portois quelque chose qui lui auroit été agréable, ma belle-mère me l'ôtoit des mains pour le lui porter ; & comme il croioit que je n'avois pas soin de ces choses, il s'en chagrinoit contre moi, & en faisoit à sa mère de grands remerciemens. L'Amour m'empêchoit de n'en rien dire & je souffrois tout en silence. Je faisois tous mes efforts pour gagner

ma belle-mère par mes assiduités, mes présens, mes services : cependant je n'avois pas assez d'adresse pour y réussir. O mon Dieu, qu'une vie continuelle comme celle-là seroit ennuyeuse sans vous ! Cette conduite dont je viens de parler, a toujours duré, à la réserve de quelques intervalles (comme j'ai dit) très-courts, qui ne servoient qu'à me rendre les choses plus rudes & plus sensibles.

CHAPITRE XVIII.

Sa connoissance avec le R. P. Lacombe. Alternatives de présence & d'absence de Dieu ; de diverses croix, de desirs des croix, puis de peine à les porter. Usage & nécessité de ces alternatives. Défauts où l'on tombe en tems d'obscurité. Sa charité envers les pauvres. Autres épreuves. Extinction du sensible.

1. IL y avoit huit ou neuf mois que j'avois eu la petite vérole. Lors que le père la Combe passa par le lieu de ma demeure, il vint au logis pour m'apporter une lettre du P. de la Mothe (*), qui me prioit de le voir, & qu'il étoit fort de ses amis. J'hésitai beaucoup si je le verrois, parce que je craignois fort les nouvelles connoissances : cependant la crainte de fâcher le Père de la Mothe me porta à le faire. Cette conversation, qui fut courte, lui fit désirer de me voir encore une fois. Je sentis la même envie de mon côté ; car je croiois ou qu'il aimoit Dieu, ou

(*) C'étoit un Religieux Bernabite, frère de Mad. G. du côté du Père.

qu'il étoit tout propre à l'aimer ; & je voulois que tout le monde l'aimât. Dieu s'étoit déjà servi de moi pour gagner trois Religieux de son ordre. L'empressement qu'il eut de me revoir le porta à venir à notre maison de campagne qui n'étoit qu'à une demi-lieu de la ville. La providence se servit d'un petit accident qui lui arriva pour me donner le moyen de lui parler : car comme mon mari, qui goûta fort son esprit, lui parloit, il se trouva mal ; & étant allé dans le jardin, mon mari me dit de l'aller trouver de peur qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. J'y allai. Ce père dit, qu'il avoit remarqué un recueillement & une présence de Dieu sur mon visage si extraordinaire, qu'il se disoit à lui-même : je n'ai jamais vu de femme comme celle-là ; & c'est ce qui lui fit naître l'envie de me revoir. Nous nous entretenmes un peu, & vous permîtes, ô mon Dieu, que je lui dis des choses qui lui ouvrirent la voie de l'intérieur. Dieu lui fit tant de graces par ce misérable canal, qu'il m'a avoué depuis qu'il s'en alla changé en un autre homme. Je conservai un fond d'estime pour lui ; car il me parut qu'il seroit à Dieu : mais j'étois bien éloignée de prévoir que je dusse jamais aller à un lieu où il seroit.

2. Mes dispositions dans ce tems étoient une oraison continuelle, comme je l'ai dit, sans la connoître. Tout ce qu'il y avoit c'est que je sentois un grand repos & un grand goût de la présence de Dieu, qui me paroissoit si intime, qu'il étoit plus en moi que moi-même. Les sentimens en étoient quelquefois plus forts, & si pénétrants, que je ne pouvois y résister, & l'Amour m'ôtoit

toute liberté : d'autrefois il étoit si sec, que je ne ressentais que la peine de l'absence, qui m'étoit d'autant plus rude que la présence m'avoit été plus sensible. Je croiois avoir perdu l'Amour : car dans ces alternatives, lors que l'Amour étoit présent, j'oubliois tellement mes douleurs, qu'elles ne me paroissent que comme un songe : & dans les absences de l'Amour, il me sembloit qu'il ne devoit jamais revenir : & comme il me paroissoit toujours que c'étoit par ma faute qu'il s'étoit retiré de moi, cela me rendoit inconsolable. Si j'avois pû me persuader que ç'eût été un état par où il falloit passer, je n'en aurois eu aucune peine : car l'amour de la volonté de Dieu m'auroit rendu toutes choses faciles, le propre de cette oraison étant de donner un grand amour de l'ordre de Dieu, une foi sublime, & une confiance si parfaite, que l'on ne sauroit plus rien craindre, ni périls, ni dangers, ni mort, ni vie, ni esprit, ni tonnerre ; au contraire, elle réjouit, elle donne encore un grand délaissement de soi, de ses intérêts, de sa réputation, & un oubli de toutes choses.

3. On m'accusoit au logis de tout ce qui étoit mal-fait, ou gâté, ou rompu. Je disois d'abord la vérité, que ce n'étoit pas moi : on persistoit, & je ne répondois plus rien : alors on m'accusoit non-seulement de la faute, mais d'avoir menti. Quoi qu'on le dit à ceux qui venoient, & qu'après je fusse seule avec ces personnes, je ne les défabusois pas. J'entendois dire souvent en ma présence certaines choses à mes amis capables de me faire perdre leur estime ; mais je ne leur en

parlois jamais. L'Amour vouloit le secret & tout souffrir sans justification. S'il m'arrivoit de me justifier par infidélité, cela ne réussissoit pas, & m'attiroit de nouvelles croix au dehors & au-dedans : mais malgré tout cela j'étois si fort amoureuse de la croix, que ma plus forte croix auroit été de n'en point avoir. Vous m'ôtiez, ô mon Dieu, quelquefois la croix pour me la rendre plus sensible ; & c'étoit alors que vous m'en redoublez l'estime, le goût, & le désir, qui alloit quelquefois jusqu'à tel excès, qu'il me dévorait. Lorsque la croix m'étoit ôtée pour quelques momens, il me sembloit que c'étoit à cause du mauvais usage que j'en avois fait, & que quelque infidélité m'avoit privé d'un si grand bien : car je ne connoissois jamais mieux sa valeur que dans sa perte. O bonne croix, mes chères délices, ma compagne fidèle ! comme mon Sauveur ne s'est incarné que pour mourir entre tes bras, ne lui serois-je point en cela conforme, & ne feras-tu pas le moyen qui m'uniras à lui pour jamais ? Je vous disois souvent, ô mon Amour ! punissez-moi de toute autre manière ; mais ne m'ôtez pas la croix.

4. Quoique l'amour de la croix fût si grand en moi qu'il me faisoit languir lors que la croix étoit absente, elle ne me revenoit pas plutôt, cette aimable croix, objet de mes vœux & de mes espérances, qu'elle me cachoit ses beautés pour ne me laisser voir que ses rigueurs, en sorte que la croix m'étoit d'une sensibilité étrange : & il ne m'arrivoit pas plutôt quelque faute, que Dieu m'en privoit de nouveau ; & alors elle me paroissoit dans toute sa beauté : de sorte que je ne me pouvois consoler de ne lui avoir pas fait tout l'accueil qu'elle méritoit. Je me sentois alors brûler

d'amour pour elle. Elle revenoit, cette aimable croix avec d'autant plus de force, que mon désir étoit plus véhément. Je ne pouvois accorder deux choses qui me paroissoient si fort opposées, désirer la croix avec tant d'ardeur, & la supporter avec tant de peine. Ces alternatives la rendent mille fois plus sensible : car l'esprit se fait peu à peu à la croix ; & lors qu'il commence à la porter fortement, elle lui est ravie pour un peu afin que son retour le surprenne & l'accable. De plus, lors que l'on porte la croix d'une égale force, on s'y appuie, & on s'y accoutume même si fort, qu'elle ne fait pas tant de peine ; car la croix a quelque chose de noble & de délicat, qui fait un grand soutien à l'ame.

5. Les croix que vous m'envoyiez, ô mon Dieu, étoient ménagées de telle sorte par votre providence, qu'elles ne pouvoient point faire cet effet. Votre main toute sage les accommodoit de telle sorte, soit en les changeant souvent, soit en les augmentant, qu'elles m'étoient toujours nouvelles. O que vous savez bien, mon Dieu, appesantir les croix dans l'économie admirable que vous y gardez ! c'est vous seul qui savez crucifier d'une manière conforme à la portée de la créature : vous en donnez toujours de nouvelles & auxquelles on ne s'attend point. Les croix intérieures alloient de pas égal avec les extérieures, & elles étoient assez conformes. Vos absences redoublées me faisoient mourir de douleur. Lors que vous m'aviez donné, ô mon Dieu, de plus fortes preuves de votre amour, & que mon cœur ne pensoit qu'à vous aimer, vous permettiez quelques fautes imprévues, puis vous faisiez des absences si longues & si rudes,

que vous sembleriez ne devoir jamais revenir : & lors que mon ame commençoit à se résigner & à connoître que cet état lui étoit plus avantageux que celui de l'abondance, à cause qu'elle s'en nourrissoit proprement, & qu'elle n'en faisoit pas tout l'usage qu'elle devoit ; alors vous reveniez plus fortement, & ma joie étoit d'autant plus grande que ma douleur avoit été plus forte. Je crois que si Dieu ne tenoit ce procédé, l'ame ne mourroit jamais à soi-même : car l'amour-propre est si dangereux, qu'il s'attache & s'accoutume à tout.

6. Ce qui me faisoit plus de peine dans ce tems brouillé & crucifié au dehors & au-dedans, étoit une facilité inconcevable à la promptitude : & lors qu'il m'en échappoit quelque une, ou quelque réponse un peu trop vive (ce qui ne servoit pas peu à m'humilier,) on disoit que j'étois en péché mortel. Il ne me falloit pas, ô mon Dieu, une conduite moins rigoureuse que celle-là ; car j'étois si orgueilleuse, si prompte, & d'une humeur si contrariante naturellement, voulant toujours l'emporter, & croiant mes raisons meilleures que celles des autres, que si vous eussiez épargné en moi les coups de marteau, vous ne m'auriez jamais polie à votre gré ; car j'étois si vaine, que j'en étois ridicule : il ne falloit pas moins de croix pour me réduire. L'applaudissement me rendoit insupportable. J'avois le défaut de louer mes amis avec excès, & de blâmer les autres sans raison. Je voudrois de tout mon cœur faire connoître mes misères, il semble, mon Dieu, qu'elles servent admirablement d'ombres au tableau que vous avez la bonté de faire en moi : plus j'ai été criminelle, plus je vous dois,

& moins je puis m'attribuer aucun bien. O que les hommes sont aveugles qui attribuent à l'homme la sainteté que Dieu lui communique ! Je crois, mon Dieu, que vous avez des Saints qui, après votre grace, doivent extrêmement à leur fidélité. Pour moi, mon Dieu, je ne dois qu'à vous : c'est mon plaisir, c'est ma gloire, je ne le ferois trop dire.

7. Je faisois de fort grandes charités. Vous m'aviez donné, ô mon Dieu, un amour si grand pour les pauvres, que j'aurois voulu fourrir à tous leurs besoins. Je ne pouvois les voir dans leurs misères sans me reprocher à moi-même mon abondance. Je me privois de ce que je pouvois pour les secourir. Ce que l'on me servoit à table de meilleur, m'étoit d'abord desservi par l'ordre que j'en avois donné, & on le leur portoit. Il n'y avoit gueres de pauvres dans le lieu où je demourois, qui ne ressentissent les effets de la charité que vous m'aviez donnée pour eux. Il sembloit, ô mon Dieu, que vous ne vouliez d'aumône presque que de moi : on venoit à moi pour tout ce que les autres refusoient. Je vous disois : ô mon Amour ! c'est votre bien, je n'en suis que la fermière : je le dois distribuer selon vos volontés. Je trouvois bien moi-même de les soulager sans me faire connoître, parce que j'avois une personne qui distribuoit mes aumônes dans le secret. Quand c'étoit des familles honteuses, je le leur envoiois comme si je le leur eusse dû. J'habillois ceux qui étoient nuds, & je faisois apprendre aux filles à gagner leur vie, sur-tout à celles qui étoient bien faites ; afin qu'étant occupées, & ayant de quoi vivre, elles fussent par-là retirées de l'occasion de se perdre. Vous vous fer-

viez même de moi, ô mon Dieu, pour en tirer de leur désordre. Il y en eut une de qualité, & bien faite, qui est morte très-saintement. Je fournissois du lait aux petits enfans : & particulièrement vers Noël je redoublois mes charités pour les petits enfans en l'honneur de Jésus Enfant, qui est le centre de mon amour. J'allois voir les malades, les consoler, faire leurs lits : je faisois des onguents, & pansois leurs plaies : j'enfvelissois les morts : je fouraïssois en secret aux artisans & aux marchands de quoi soutenir leurs boutiques. On ne peut gueres porter la charité plus loin que Notre Seigneur me l'a fait porter selon mon état, tant mariée que veuve.

8. Notre Seigneur pour me purifier davantage du mélange que je pouvois faire de ses dons avec mon amour propre, me mit dans de très-fortes épreuves intérieures. Je commençai à éprouver que la vertu qui m'avoit été si douce & si facile, me devint d'un poids insupportable : non que je ne l'aimasse extrêmement ; mais c'est que je me trouvois impuissante de la pratiquer comme je l'avois apprise. Plus je l'aimois, plus je m'efforçois d'acquérir quelque vertu que je vois me manquer, & je tombois, ce me sembloit dans ce qui lui étoit contraire. Il n'y avoit qu'une chose sur laquelle vous avez toujours eu pour moi une protection visible : c'étoit la chasteté ; vous m'en donniez un amour très-grand, & en mettiez les effets dans mon ame, éloignant, même dans mon mariage, par des providences, des maladies, & d'autres, ce qui pouvoit l'affoiblir, même innocemment : de sorte que dès la seconde année de mon mariage Dieu éloigna tellement mon cœur de tous les plaisirs sensuels,

que le mariage a été pour moi en toute manière un très-rude sacrifice. Il y a plusieurs années qu'il me semble que mon cœur & mon esprit est si séparé de mon corps, qu'il fait les choses comme s'il ne les faisoit point. S'il mange ou se recrée, cela se fait avec une telle séparation, que j'en suis étonnée, & avec un amortissement entier de la vivacité du sentiment pour toutes les fonctions naturelles. Je crois que j'en dis assez pour me faire entendre.

CHAPITRE XIX.

Continuation de ses austérités. Connoissance de M. Bertot, à Paris. Retraite. Souplesse de sa volonté dans les souffrances & son union, différente de sa perte. Pressentiment de la mort de M. son Pere; sa même mort & celle d'une fille d'insigne piété. Son contrat avec le S. Enfant JÉSUS, & ses conditions. Redoublement des croix, pour faire mourir la nature.

1. **P**OUR reprendre la suite de mon histoire, je dirai que la petite vérole m'avoit si fort gâté un œil, que je craignois de le perdre. J'avois une glande au coin de l'œil qui étoit relâchée: il s'y formoit des abcès de tems en tems entre le nez & l'œil, qui me faisoient de fort grandes douleurs jusqu'à ce que cela fût percé. Je ne pouvois souffrir l'oreiller dans l'enflure étrange que cela caufoit à toute ma tête: le moindre bruit m'étoit un supplice, & la providence permettoit que dans ces tems on faisoit un fort grand bruit dans ma chambre. Quoique cela me causât beaucoup de douleur, ce tems ne laissoit pas d'être celui de mes délices, pour deux raisons;

sons; la première, parce qu'on me laissoit seule dans mon lit, où je faisois une très-douce retraite: la seconde, parce qu'il contenta la faim que j'avois de souffrir, qui étoit telle, que toutes les austérités du corps auroient été comme une goutte d'eau pour éteindre un si grand feu. Je me faisois souvent arracher des dents quoiqu'elles ne me fissent point de mal: c'étoit un rafraichissement pour moi; & lors que les dents me faisoient mal, je ne songeois pas à me les faire arracher; au contraire elles devenoient mes bonnes amies, & j'avois regret de les perdre sans douleur. Je me jettai une fois du plomb fondu sur la chair nue; mais il ne me faisoit aucun mal, parce qu'il coula, & ne demeura pas. En cachetant des lettres je me laissois tomber de la cire d'Espagne; & cela faisoit plus de mal, parce qu'elle adhère. Lorsque je tenois de la bougie, je la laissois finir & me brûler long-tems. Ce ne sont point là des croix ni des peines; notre propre choix ne nous peut causer que de légères croix: c'est à vous, ô mon Amour crucifié, de les tailler à votre mode pour les rendre pesantes. Je ne m'étonne pas de ce que l'on vous peint dans la boutique de S. Joseph faisant des croix; ô que vous êtes habile à ce métier!

2. Je demandai d'aller à Paris pour faire traiter mon œil; bien moins cependant pour cela, que pour voir Monsieur Bertot, que la Mere Granger m'avoit depuis peu donné pour Directeur, & qui étoit un homme d'une profonde lumière. Il fut donc conclu que j'irois à Paris. Je fus dire adieu à mon pere, qui m'embrassa avec une tendresse bien grande: il ne croioit pas, non plus que moi, que ce seroit la dernière fois.

Paris n'étoit plus pour moi un lieu à redouter, le monde ne servoit qu'à me recueillir, & le bruit des rues augmentoit mon oraison. Je vis Mr. Bertot, qui ne me servit pas autant qu'il auroit fait si j'avois eu alors le don de m'expliquer : mais Dieu tenoit une telle conduite sur moi, que quelque envie que j'eusse de ne rien cacher, je ne pouvois rien dire. Sitôt que je lui parlois, tout m'étoit ôté de l'esprit; en sorte que je ne pouvois me souvenir de rien que de quelques défauts que je lui disois. Ma disposition du dedans étoit trop simple pour en pouvoir dire quelque chose : & comme je le vois très-rarement, que rien n'arrêtoit dans mon esprit, & que je ne lisois rien qui fût conforme à ce que j'éprouvois, je ne savois comment m'en expliquer. D'ailleurs je ne desirois faire connoître que le mal qui étoit en moi : c'est ce qui a fait que Mr. Bertot ne m'a connue qu'après sa mort. Cela m'a été d'une très-grande utilité pour m'ôter tout appui, & me faire bien mourir à moi-même.

3. Je me résolus après avoir vu Mr. Bertot & achevé mes remèdes, d'aller passer les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte dans une Abbaie à quatre lieues de Paris, dont l'Abbesse avoit bien de l'amitié pour moi. Je crus que j'y serois facilement une retraite de dix jours. J'avois alors un attrait intérieur extrêmement fort, & il me sembloit, ô mon Dieu, que mon union avec vous étoit continuelle : j'éprouvois qu'elle s'enfonçoit toujours & se retiroit du sensible, devenant toujours plus simple, mais en même tems plus étroite & plus intime.

4. Le jour de S. Erasme, patron de ce monastère, à quatre heures du matin, je fus réveil-

lée en sursaut avec une vive impression que mon pere étoit mort. Je n'eus point de repos que je n'eusse prié pour lui comme mort; & l'ayant fait, je ne fus plus troublée : mais il me resta une forte conviction de sa mort, avec un abattement extrême & une douleur favorable ou une faveur douloureuse, (je ne fais pas comment la nommer,) qui accabloit tellement mon corps, qu'elle le réduisoit dans une très-grande foiblesse. J'allois à l'Eglise, où je ne fus pas plutôt, qu'il me prit une défaillance; & après que je fus remise il me resta une extinction de voix, en sorte que je ne pouvois parler. Je ne pus manger chose au monde, le recueillement & la douleur étoient trop forts : mon ame étoit dans un contentement & une force divine, & mon extérieur étoit accablé de douleur & de foiblesse. Je ne me serois aperçue d'aucune douleur, tant le contentement de mon ame étoit grand, si elle n'avoit pas fait une si forte impression sur mon corps.

5. Dans tous ces coups & dans une infinité d'autres j'ai remarqué dès le commencement que ma volonté étoit si souple pour tous vos vœux, ô mon Dieu, qu'elle ne répugnoit pas même à ce que vous faîtes, quelque rude qu'il parût à la nature : en sorte que je n'avois que faire de me résigner ni soumettre : je n'en pouvois même faire aucun acte; parce que la chose me paroissoit toute faite en moi. Il n'y avoit plus ni de soumission ni de résignation, mais union de ma volonté à la vôtre, ô mon Dieu, qui étoit telle, qu'il me sembloit que la mienne étoit disparue. Je ne savois où trouver cette volonté mienne; mais sitôt que je cherchois une volonté, je ne trouvois que la vôtre, la mienne ne

paroissoit pas, même dans ses effets qui sont les desirs, les tendances, les penchans. Il me sembloit qu'il m'auroit été impossible de vouloir autre chose que ce que vous faisiez en moi & de moi. Si j'avois une volonté, il me paroissoit qu'elle étoit avec la vôtre comme deux luths bien d'accord; celui qui n'est point touché rend le même son que celui qui est touché: ce n'est qu'un même son & une seule harmonie. C'est cette union de la volonté qui établit l'ame dans une paix parfaite. Quoique mon état fût déjà de la sorte, ma volonté n'étoit point cependant perdue, bien qu'elle le fût quant à ses opérations; puisque les états étranges qu'il m'a fallu passer depuis, m'ont bien fait voir ce qu'il en coûte avant qu'elle ait perdu tout son propre dans toutes ses circonstances & dans toute son étendue, afin qu'il ne reste plus à l'ame aucun intérêt ni de tems ni d'éternité, que le seul intérêt de Dieu seul en la manière qu'il connoît lui-même, & non en notre façon de concevoir. Combien y a-t-il d'ames qui croient leurs volontés toutes perdues, qui pourtant en sont très-éloignées? Elles verroient bien qu'elles subsistent encore si Notre Seigneur en faisoit les dernières épreuves. Qui est-ce qui ne veut point quelque chose pour soi-même, soit intérêt, bien, honneur, plaisir, commodité, liberté, salut, éternité? & tel qui croit ne point tenir à ces biens, parce qu'il les possède, s'apercevrait bien de son attache s'il les lui falloit perdre. S'il se trouve dans tout un siècle trois personnes qui soient si mortes à tout qu'elles veulent bien être le jouet de la providence, sans aucune exception, ce sont des prodiges de la grâce. Comme je ne suis pas maîtresse de ce que

j'écris, je ne suis aucun ordre; mais il ne m'importe.

6. Après le dîner, comme j'étois avec l'Abbesse à laquelle je disois que j'avois de forts pressentimens que mon pere étoit bien malade s'il n'étoit pas mort, nous nous entretenions un peu de vous ensemble, ô mon Dieu, quoique je ne pusse presque pas parler, tant j'étois saisie au-dedans & abattue au-déhors. On lui vint dire qu'on la demandoit au parloir. C'étoit un homme qui étoit venu en diligence de la part de mon mari, parce que mon pere étoit tombé malade; & comme il ne le fut que douze heures, il étoit mort lors que l'homme arriva. L'Abbesse me vint trouver, qui me dit: Voilà une lettre de votre mari qui vous mande que votre pere est tombé malade grièvement. Je lui dis: il est mort, Madame, & je n'en puis douter. J'envoiai aussitôt à Paris querir un carrosse de louage afin d'aller plus vite, le mien m'attendoit à moitié chemin. Je partis à neuf heures du soir: on disoit que je m'allois perdre; car je n'avois avec moi personne de connoissance. J'avois envoyé à Paris ma femme-de-chambre pour mettre ordre à tout, & comme j'étois dans une maison religieuse, je n'avois point gardé avec moi de valets. L'Abbesse me dit, que puisque je croiois mon pere mort c'étoit une témérité de m'exposer de la sorte: que les carrosses n'y passoient qu'à peine, le chemin même que je devois tenir n'étant pas fraî. Je lui repartis, que c'étoit pour moi un devoir indispensable d'aller secourir mon pere, & que je ne devois pas sur un simple pressentiment m'exempter de ce devoir.

Je partis donc seule, abandonnée à la provi-

dence avec des gens inconnus. La foiblesse où j'étois étoit si grande, que je ne pouvois me tenir au fond du carrosse, & il me falloit souvent descendre malgré ma foiblesse à cause des chemins périlleux. Il me fallut passer la nuit en cette forte une forêt qui est un coupe-gorge : j'y étois encore à minuit sonnant. Cette forêt est renommée par les meurtres & les vols qui y ont été faits : les personnes les plus assurées l'appréhendoient : pour moi, ô mon Dieu ! je ne pouvois rien craindre, l'abandon que j'avois à vos soins me faisoit si fort oublier moi-même, que je ne pouvois réfléchir sur tout cela. O qu'une ame abandonnée s'épargne à elle-même de fraieurs & de chagrins !

7. Je m'en allai jusqu'à cinq lieues de notre demeure seule, accompagnée de ma douleur & de mon Amour : mais en ce lieu je trouvai mon Confesseur, qui m'étoit contraire avec une de mes parentes qui m'attendoient. Je ne saurois dire la peine que je souffris lors que je vis mon Confesseur ; car outre que je goûtois toute seule un contentement inexplicable, c'est que comme il ne connoissoit rien à mon état, il le combattoit, & ne me donnoit aucune liberté. Ma douleur étoit d'une nature que je ne pouvois répandre une larme ; & j'avois honte d'apprendre une chose que je ne savois que trop sans donner aucune marque de douleur extérieure, ni sans répandre des larmes. La paix que je possédois au-dedans étoit si profonde, qu'elle se répandoit sur mon visage : de plus, l'état où j'étois ne me permettoit pas de parler ni de faire ces actes extérieurs que l'on attend ordinairement des personnes de piété. Je ne pouvois qu'aimer & me taire.

8. J'arrivai au logis où je trouvai qu'on avoit déjà enterré mon pere à cause de la grande chaleur. Il étoit dix heures du soir : tout étoit déjà en habit de deuil. J'avois fait trente lieues en un jour & une nuit : comme j'étois fort foible, tant parce que mon état me minoit, que parce que je n'avois point pris de nourriture, on me mit d'abord au lit. Sur les deux heures après minuit mon mari se leva ; & étant sorti de ma chambre il revint aussitôt criant de toutes ses forces : ma fille est morte. C'étoit ma fille unique, une enfant autant aimée qu'elle étoit aimable. Vous l'aviez pourvue, ô mon Dieu, de tant de graces spirituelles & corporelles, qu'il auroit fallu être insensible pour ne la pas aimer. On remarquoit en elle un amour pour Dieu tout extraordinaire. On la trouvoit sans cesse dans les coins en priere. Sitôt qu'elle s'apercevoit que je priois Dieu, elle venoit auprès de moi prier : & lors qu'elle savoit que je l'avois fait sans elle, elle pleuroit amèrement, & disoit : Vous priez Dieu, & je ne le prie pas. Comme mon recueillement étoit grand, sitôt que j'étois en liberté je fermois les yeux : & elle me disoit : Vous dormez : puis tout-à-coup ; ô ! c'est que vous priez mon bon Jésus, & se mettoit auprès de moi à prier. Le Vendredi saint, quatre mois avant sa mort, on lui donna la croix dans l'Eglise pour la baiser ; mais comme elle vit qu'on la lui ôtoit pour la donner à d'autres, elle cria dans l'Eglise de toutes ses forces : l'on m'ôte mon Epoux ; rendez-moi mon Epoux : il fallut lui rendre le Crucifix : elle le prit, & le serrant sur son cœur elle s'écria : Voila mon Epoux ; je n'en aurai jamais d'autre. Elle a souffert plusieurs fois le fouet de sa grand-

mere parce qu'elle disoit qu'elle n'auroit point d'autre Epoux que Notre Seigneur, sans qu'on lui pût faire dire autrement. Elle étoit pure & modeste comme un petit Ange, très-douce & obéissante. Son pere pour éprouver son obéissance lui donnoit à manger des choses très-mauvaises, & elle les mangeoit malgré ses répugnances sans rien témoigner. Elle étoit très-belle & avoit la taille fort bien faite. Son pere l'aimoit avec passion, & elle m'étoit très-chère, bien plus pour les qualités de son ame que pour celles de son corps. Je la regardois comme mon unique consolation sur la terre; car elle avoit autant d'attache pour moi que son frere en avoit d'éloignement.

9. Elle mourut d'une saignée à contre-tems; mais que dis-je? elle mourut par la main de l'Amour, qui me voulut dépouiller de tout. Il ne me restoit plus que le fils de ma douleur: il tomba malade à la mort, & Dieu le rendit aux prières de la Mere Granger, ma seule consolation après Dieu. Les nouvelles de la mort de ma fille me surprirent très-fort. Mon cœur ne fut pas pour cela ébranlé, quoique je me visse privée en même tems sans l'avoir sù, de mon pere & de ma fille, qui m'étoient chers au point que vous savez, ô mon Dieu. Mon état intérieur étoit tel, que je ne pouvois être ni plus affligée pour toutes les pertes imaginables, ni plus contente pour tous les biens possibles. Il faut avoir éprouvé ces douleurs délicieuses pour les comprendre. Je ne pleurai pas plus la fille que le pere: tout ce que je pus dire fut: Vous me l'aviez donnée, Seigneur, il vous plait de la reprendre; elle étoit à vous. La vertu de mon pere étoit

tellement connue, & il y auroit tant de choses à en dire, qu'il faut que je m'en taise plutôt que d'en parler. Sa confiance en Dieu, sa foi, & sa patience étoient admirables. C'étoit le fléau de l'hérésie & des nouveautés. Mon pere & ma fille moururent au mois de Juillet 1672.

10. La veille de la Madelaine de la même année, la mere Granger m'envoya, je ne fais par quelle inspiration, un petit contract tout dressé. Elle me manda de jeûner ce jour-là, & de faire quelques aumônes extraordinaires, & le lendemain dès le matin, jour de la Madelaine, d'aller communier, une bague dans mon doigt; & lors que je serois revenue au logis de monter dans mon cabinet où il y avoit une image du Saint Enfant Jésus dans les bras de sa sainte Mere, & que je lûsse à ses pieds mon contract, le signasse, & lui misse ma bague. Le contract étoit tel: « Je
» N. promets de prendre pour mon Epoux No-
» tre Seigneur Enfant, & me donner à lui pour
» épouse, quoiqu'indigne. Je lui demandois,
» pour dot de mon mariage spirituel les croix, les
» mépris, les confusions, opprobres & ignomi-
» nies; & je le priois de me faire la grace d'en-
» trer dans ses dispositions de petitesse & d'anéan-
» tissement avec quelque autre chose; que je
» signai. Après quoi, je ne le regardai plus que
» comme mon divin Epoux. O que ce jour-là m'a
» été depuis un jour de grace & de croix! Ces mots
» me furent d'abord mis dans l'esprit, qu'il me se-
» roit (a) un Epoux de sang. Depuis ce tems il
» m'a pris si fort pour sienne, qu'il s'est parfaite-
» ment consacré mon corps & mon esprit par la
» croix.

(a) Exode 4. v. 25.

11. O divin Epoux de mon Ame, il me sem-
ble que vous fites alors de moi votre temple vi-
vant, & que vous vous le consacrales vous-mê-
me comme l'on consacre les Eglises. Aussi lors
que l'on faisoit des fêtes de dédicace d'Eglise, ne
me faisiez-vous pas comprendre que cette con-
sécration étoit une figure de la consécration que
vous aviez faite de moi pour vous ? & comme
les Eglises sont marquées par le signe de la croix,
vous me marquâtes aussi de ce même signe. C'est
ce *signe* admirable dont vous marquez vos amis
les plus choisis, selon que St. Jean (a) le fait
voir dans son Apocalypse. Et comme dans la
consécration des Eglises, il y a des cierges que
l'on allume dans l'endroit des croix, & que le
cierge représente la foi & la charité ; aussi ai-je
lieu de croire que vous n'avez pas permis que ces
vertus m'aient abandonnée depuis ce tems : mais
comme le propre du cierge est de se consumer
peu à peu par son feu, & se détruire par la lu-
mière & la chaleur qui le font vivre ; de même
il me sembloit qu'il falloit que mon cœur fût par-
faitement détruit & anéanti par ce feu d'amour ;
& que ce feu n'étoit attaché à cette croix que pour
m'apprendre que la croix & l'amour feroient les
marques immortelles de ma consécration.

12. Depuis ce tems les croix ne me furent
pas épargnées : & quoique j'en eusse eu beau-
coup jusqu'alors, je puis dire qu'elles n'étoient
que l'ombre de celles qu'il m'a fallu souffrir dans
la suite. Sitôt que les croix me donnoient quel-
que moment de relâche, je vous disois : O mon
cher Epoux, il faut que je jouisse de ma dot ;
rendez-moi ma croix. Vous m'accordiez souvent

(a) Apoc. 7. v. 3.

ma requête : d'autrefois vous me la faisiez atten-
dre & demander plus d'une fois, & je vois
alors que je m'en étois rendue indigne par quel-
que infidélité envers la même croix. Lorsque
l'accablement & l'abandon étoient plus forts,
vous me consoliez quelquefois ; mais pour l'or-
dinaire ma nourriture étoit une désolation sans
consolation.

13. Le jour de l'Assomption de la Vierge de
la même année 1672, que j'étois dans une déso-
lation étrange, soit à cause du redoublement des
croix extérieures, ou de l'accablement des inté-
rieures, j'étois aller me cacher dans mon cabinet
pour donner quelque essor à ma douleur. Je vous
dis : „ Mon Dieu & mon Epoux, vous seul con-
„ noissez la grandeur de ma peine “. Il me vint
un certain souhait ; ô si Mr. Bertot savoit ce que
je souffre ! Mr. Bertot, qui n'écrivoit que rare-
ment, & même avec assez de peine, m'écrivit
une lettre datée de ce même jour sur la croix,
la plus belle & la plus consolante qu'il ait gue-
res écrite sur cette matière. Il faut remarquer
qu'il étoit à plus de cent lieues d'où j'étois. Quel-
quefois j'étois si accablée & la nature si éperdue
des croix continuelles qui ne me donnoient point
de relâche, ou si elles sembloient me donner
quelque instant de repos, ce n'étoit que pour re-
doubler avec plus de furie, & la nature en étoit
quelquefois à tel point, qu'étant seule j'aperce-
vois sans que j'y fisse attention que mes yeux se
tournoient de chaque côté comme tout-éperdus,
cherchant s'ils ne trouveroient point quelque
soulagement. Une parole, un soupir, une ba-
gatelle, ou savoir que quelqu'un prit part à ma
douleur, m'auroit soulagée ; mais cela ne m'étoit

pas accordé, pas même de regarder vers le ciel, ni faire une plainte. L'Amour tenoit alors de si près, qu'il vouloit qu'on laissât périr cette misérable nature, sans lui donner aucune pâture. Elle avoit quelquefois voulu du soulagement, & le vouloit avec tant de violence, que je souffrois infiniment plus de la retenir que de tout le reste.

14. Vous donniez encore à mon ame, ô mon cher Amour ! un soutien victorieux, qui la faisoit triompher des foiblesses de la nature ; & vous lui mettiez même le couteau en main pour la détruire sans lui donner un moment de relâche. Cette nature est cependant si maligne, si pleine d'artifices pour conserver sa vie, qu'elle prit enfin le parti de se nourrir de son désespoir. Elle trouva du secours dans l'abandon de tout secours. Cette fidélité dans un accablement si continuél lui servoit de pâture secrète ; ce qu'elle cachoit avec un extrême soin, afin de n'être pas découverte : Mais vos yeux divins étoient trop pénétrants pour ne pas découvrir sa malignité. C'est pourquoi, ô mon divin Pasteur, vous changeâtes de conduite envers elle. Vous la consolâtes quelque tems avec votre houlette & votre bâton, c'est-à-dire, par votre conduite autant amoureuse que crucifiante ; mais ce ne fut que pour la réduire dans les derniers abois comme je le dirai dans la suite.

CHAPITRE XX.

Dieu convertit une Dame de considération par son entremise. Il la gratifie de nouveau & plus fortement de la jouissance de sa présence. Puis il la dispose par la mort d'une Religieuse qui lui servoit d'appui, & par diverses croix extérieures, à la privation & à l'absence la plus terrible de toutes.

1. UNE Dame que je vois quelquefois, parce qu'elle étoit Gouvernante de notre ville, avoit pris bien de l'inclination pour moi, parce que, disoit-elle, ma personne & mes manières ne lui déplaisoient pas. Elle me disoit quelquefois, qu'elle y remarquoit quelque chose d'extraordinaire. Je crois que ce grand attrait que j'avois au-dedans rejaillissoit sur mon extérieur : car il y eut un jour un homme du monde qui dit à une tante de mon mari : J'ai vû Madame votre nièce ; mais on connoit bien qu'elle ne perd point la présence de Dieu : ce qui m'ayant été rapporté, me surprit beaucoup ; car je ne croiois pas qu'il comprit ce que c'étoit que d'avoir Dieu présent de cette sorte. Cette Dame, dis-je, commença à être touchée de Dieu de ce qu'une fois me voulant mener à la comédie, je n'y voulus point aller : car je n'y allois jamais, & je me servois du prétexte de l'indisposition continuelle de mon mari. Elle me poussa fort, & me dit que des maux continuels comme ceux-là ne devoient point m'empêcher de me divertir ; que je n'étois pas en âge à me borner à être garde-malade. Je lui fis bien entendre les raisons que j'avois

d'en user de la sorte : mais elle conçût que c'étoit plus par principe de piété que je n'y allois pas , qu'à cause des maux de mon mari : & m'ayant fort pressée de lui dire mon sentiment sur ce que je jugeois de la comédie , je lui dis que ce divertissement n'étoit pas de mon approbation , sur-tout pour les femmes véritablement chrétiennes. Comme elle étoit beaucoup plus âgée que moi , ce que je lui dis fit une si forte impression sur son esprit , qu'elle ne fût jamais depuis à la comédie.

2. Une fois étant avec elle & avec une autre Dame qui parloit beaucoup & avoit même étudié les Peres , elles entrèrent dans une conversation où elles parloient beaucoup de Dieu. La Dame en parloit scientifiqnement. Je ne dis presque rien ; car j'étois attirée à garder le silence , ayant même de la peine de cette maniere de parler de Dieu. La Dame mon amie me vint voir le lendemain , & me dit que Dieu l'avoit si fort touchée , qu'elle ne pouvoit plus résister. J'attribuai sa touche à la conversation de l'autre Dame ; mais elle me dit : „ Votre silence avoit „ quelque chose qui me parloit jusques dans le „ fond de l'ame ; & je ne pouvois goûter ce „ qu'elle me disoit. Nous parlâmes donc à cœur „ ouvert”. Ce fut là , ô mon Dieu , que vous entrâtes tellement dans le fond de son cœur , que vous ne vous en retirâtes plus depuis jusqu'à sa mort. Elle resta si fort affamée de vous , ô mon Dieu , qu'elle ne pouvoit entendre parler d'autre chose. Comme vous la vouliez toute vôtre , vous lui enlevâtes au bout de trois mois son mari , qu'elle aimoit extraordinairement & dont elle étoit fort aimée. Vous lui envoiâtes

des croix si terribles , & en même tems des grâces si fortes , que vous vous rendîtes maître absolu de son cœur. Après la mort de son mari & la perte de presque tout son bien , elle vint à quatre lieues de chez nous , à une terre qui lui restoit. Elle obtint de mon mari que j'irois passer huit jours chez elle pour la consoler de ses pertes. Dieu lui donnoit par mon moyen tout ce qui lui étoit nécessaire. Elle avoit beaucoup d'esprit : elle étoit étonnée que je lui disois des choses qui étoient si fort au-dessus de ma portée. J'en aurois été moi-même surprise si j'y avois réfléchi : car mon esprit naturel n'étoit pas capable de ces choses. C'étoit vous , ô mon Dieu , qui me les donniez à cause d'elle , faisant couler les eaux de votre grace dans son ame sans considérer l'indignité du canal dont vous vouliez vous servir. Depuis ce tems son ame a été le temple du S. Esprit , & nos cœurs ont été unis d'un lien indissoluble.

3. Nous allâmes faire ensemble un petit voyage , où vous me fîtes , ô mon Dieu , exercer l'abandon & l'humiliation sans qu'il m'en coûtât rien : car votre grace étoit si forte , qu'elle me soutenoit. Nous pensâmes tous périr dans une rivière : ils eurent des effrois épouvantables : tous se jetterent hors du carrosse , qui enfonçoit dans le sable mouvant : je restai si abandonnée , & si possédée intérieurement , que je ne pouvois penser même au péril. Vous m'en délivrâtes sans que j'eusse pensé à l'éviter. J'étois si recueillie & si faite intérieurement , que je ne pouvois rien faire que de me laisser noier si mon Dieu l'avoit permis. On dira que je suis téméraire : je crois qu'il est vrai : mais j'aime mieux périr par trop

de confiance, que de me sauver moi-même : Mais que dis-je ? Nous ne périssions que parce que nous ne savons pas nous confier à vous, ô mon Roi ! C'est ce qui fait mon plaisir, que de vous devoir toutes choses ; & c'est ce qui me rend contente dans mes misères, que j'aimerois mieux garder toute ma vie en m'abandonnant, que de les détruire en m'appuyant sur moi-même. Je ne conseillerois pourtant pas à un autre d'en user de la sorte à moins qu'il ne fût dans les mêmes dispositions que j'étois alors.

4. Comme les maux de mon mari devenoient tous les jours & plus forts & plus opiniâtres, il résolut d'aller à S^{te} Reine, à laquelle il avoit une grande dévotion. Il me parut avoir une extrême envie d'être seul avec moi ; de sorte qu'il ne put s'empêcher de dire : si on ne me parloit jamais contre vous, je serois plus content, & vous plus heureuse. Je fis bien des fautes d'amour-propre & de recherche de moi-même dans ce voyage : & comme j'y étois dans un fort grand abandon intérieur, j'eus bien de quoi éprouver ce que je serois sans vous, ô mon Dieu ! Il y avoit déjà du tems que vous aviez retiré de moi cette douce correspondance intérieure que je n'avois qu'à suivre auparavant. J'étois devenue comme une égarée qui ne trouvoit plus ni voie, ni sentier, ni route : mais comme je garde à un autre lieu à décrire les terribles ténèbres par où j'ai passé, je continuerai la suite de l'histoire. Mon mari au retour de S^{te} Reine, voulut passer par S. Edme : car comme il n'avoit d'enfans que mon fils-ainé, qui étoit très-souvent aux portes de la mort, & qu'il souhaitoit extrêmement d'avoir des héritiers, il en demanda avec instance par l'intercession de
ce

ce Saint. Pour moi, je ne pouvois rien demander. Mais il fut exaucé, & Dieu me donna un second fils. Le tems où j'étois proche d'accoucher, étoit pour moi un tems de grande consolation : car quoique je fusse très-malade en accouchant, l'amour que j'avois pour la croix me faisoit envisager ce tems avec plaisir. Je me réjouissois de ce que la nature devoit tant souffrir. D'ailleurs comme j'étois quelques semaines après la couche sans qu'on m'osât faire parler, à cause de ma grande foiblesse, c'étoit des tems de retraite & de silence pour moi, où je tâchois de me dédommager du peu de tems que j'avois dans les autres pour vous prier, ô mon Dieu, & pour demeurer seule à seul avec vous.

5. Je ne parlerai point ici des choses extraordinaires qui se passèrent durant ma grossesse, l'ayant écrit ailleurs : je dirai seulement que durant ces neuf mois Dieu prit de moi une nouvelle possession : il ne me laissa pas un instant ; & ces neuf mois se passèrent dans une jouissance continuelle, sans interruption. Comme j'avois déjà éprouvé bien des travaux intérieurs, des foibleses & des délaissemens, cela me paroissoit une nouvelle vie. Il me sembloit que je jouissois déjà de la béatitude. Mais que ce tems si heureux me couta cher ! puisque cette jouissance, qui me paroissoit entière & parfaite, & d'autant plus parfaite qu'elle étoit plus intime, plus éloignée du sensible, plus constante, plus exempte de vicissitudes, ne me fut cependant que le préparatif d'une privation totale de bien des années, sans nul soutien ni espérance de retour.

6. Cet état terrible commença par la mort d'une personne qui étoit ma seule consolation.

après Dieu. J'appris avant mon retour de Ste. Reine que la Mere Granger étoit morte. J'avoue que ce coup me fut le plus sensible que j'eusse encore eu. Vous m'en laissâtes boire, ô mon Dieu, toutes les amertumes : & comme vous me laissiez alors dans la pure foiblesse, je souffris beaucoup de me voir dépouillée par-là de tous les appuis créés. Il me sembloit que si j'avois été à la mort, j'aurois pu lui parler & m'instruire de quelque chose ; mais Dieu a voulu que j'aie été absente dans presque toutes mes pertes, afin d'en rendre les coups plus douloureux. Il est vrai, que quelques mois avant la mort j'eus une vue que (bien que je ne pusse voir cette Mere qu'avec une extrême difficulté ni sans souffrir) elle m'étoit cependant encore un soutien ; & Notre Seigneur me fit connoître que ce seroit un bien pour moi d'en être dépouillée : mais dans le tems qu'elle mourut cela ne m'étoit plus présent. Comme j'étois dans un très-grand délaissement intérieur & extérieur, je ne pensois qu'à la perte que j'avois faite d'une personne qui m'auroit conduite dans un chemin où je ne trouvois plus ni route ni sentier. O mon Dieu, que vous savez bien faire vos coups ! vous m'avez laissé cette Mere dans un tems où elle ne m'étoit que peu utile ; puisque le soin que vous aviez de moi, & votre conduite continuelle sur moi, faisoit que hors certains tems je n'avois rien à faire qu'à vous suivre pas à pas : mais dans le tems que vous me dépouilliez pour l'intérieur de toute conduite apperçue, que vous renversiez mes sentiers, que vous bouchiez mes voies de pierres quarrées, c'est dans ce tems que vous m'ôtiez celle qui me pouvoit guider dans

ce chemin tout égaré, tout couvert de précipices, & tout semé d'épines.

7. O conduite toute adorable de mon Dieu ! Il ne faut point de guide pour celui qu'on veut égarer, point de conducteur pour celui que l'on veut perdre. Après m'avoir sauvée avec tant de miséricorde, ô mon Amour, après m'avoir conduite par la main dans vos sentiers, il semble que vous ayez été assamé de ma destruction. Ne dirait-on pas de vous, que vous ne sauvez que pour perdre, que vous n'allez chercher la brebis égarée que pour l'égarer davantage ? Vous vous plaisez à bâtir ce qui est détruit, & à détruire ce qui est édifié. C'est donc là le jeu de votre magnificence, & c'est de cette sorte que vous renversez ce temple bâti de la main des hommes avec tant de soin, & d'une manière qui tient du miracle, pour en rebâtir un qui ne sera pas fait de la main des hommes. O secrets de la sagesse incompréhensible de mon Dieu, inconnue à tout autre qu'à lui ! Cependant c'est une sagesse adorable que les hommes d'aujourd'hui veulent pénétrer, & à laquelle ils posent des bornes : ils anticipent sur la science de Dieu ; & veulent non-seulement l'égaliser, mais le surpasser même. (a) O profondeur de la sagesse & de la science de Dieu ! que ses jugemens sont incompréhensibles & ses voies impossibles à trouver ! Car qui est-ce qui a connu les pensées du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? On veut pourtant pénétrer cette sagesse quoi qu'elle soit (b) cachée aux yeux de tous ceux qui vivent, qu'elle soit même inconnue aux oiseaux du ciel. Sagesse dont on ne peut avoir de nouvelles que par la mort à toutes

(a) Rom. II. v. 33. (b) Job 28. v. 21, 22.

choses & par la perte totale. Mr. Bertot quoiqu'à cent lieues du lieu où la Mere Granger mourut, eut connoissance de sa mort & de sa béatitude & aussi un autre Religieux. Elle mourut en léthargie : & comme on lui parloit de moi à dessein de la réveiller, elle dit ; je l'ai toujours aimée en Dieu & pour Dieu ; & ne parla plus depuis. Je n'eus aucun pressentiment de sa mort.

8. Pour augmentation de mes croix extérieures mon frere changea à mon égard ; car sa haine pour moi se remarquoit de tout le monde. Son mariage se fit dans ce tems, & mon mari eut la complaisance de s'y transporter quoiqu'il fût malade, & les chemins si mauvais & si couverts de neige que nous pensâmes verser plus de quinze fois. Mais loin que mon frere en eût de la reconnaissance, il se brouilla plus que jamais avec mon mari. J'eus de quoi souffrir de deux personnes qui me rendoient le but de leur chagrin. En cette occasion toute la raison étoit du côté de mon mari, & le tort de celui de mon frere. Tout le tems que je fus à Orléans, où se faisoit cette nôce, j'avois un reste d'attrait si fort, qu'il me dévorait. Je fis bien des fautes, car je m'y laissai trop aller, demeurant trop longtems à l'Eglise au préjudice de l'assiduité que je devois à mon mari : mais j'étois alors si enivrée de l'amour, que je ne m'aperçus de la faute que lors qu'il n'y avoit plus de remède. J'en fis encore une autre, qui fut de m'épancher trop à parler à un Pere Jésuite de ce que je sentoits alors, qui étoit très-fort. Il étoit de ceux qui admirent ces fortes de choses : & comme cela paroissoit lui faire du bien, & que je sentoits un grand goût en lui parlant, je m'y laissai aller.

C'étoit une faute notable, qui m'est arrivée quelquefois durant ce tems ; mais jamais depuis. O que l'on prend souvent la nature pour la grace, & qu'il faut être mort à soi-même pour que ces épanchemens soient de Dieu ! J'en eus tant de scrupule, que je l'écrivis d'abord à Monsieur Bertot.

9. En retournant d'Orléans j'avois le même faiblessement qu'en y allant : si bien que quoiqu'il y eût beaucoup plus de danger au retour, je n'avois nulle attention sur moi, mais sur mon mari ; de sorte que voyant verser le carrosse, je lui dis : ne craignez rien, c'est de mon côté qu'il verse, vous n'aurez point de mal. Je crois que tout auroit péri que je n'en aurois pas été émue ; & ma paix étoit si profonde, que rien ne la pouvoit ébranler. Si ces tems duroient, on seroit trop fort : mais, comme j'ai dit, ils commençoient à ne venir que très-rarement & pour peu de tems, & à être suivis de plus longues & ennuyeuses privations. Au retour de la nôce mon frere me traita avec un extrême mépris. Comme j'avois eu beaucoup d'attache pour lui, ces coups m'étoient très-sensibles. Depuis ce tems il s'est fort changé, & s'est tourné du côté de Dieu quoiqu'il ne soit jamais revenu pour moi. J'ai toujours de la joie qu'il soit dans l'ordre & dans la piété. La perte de mon frere à mon égard m'a été d'autant plus sensible, qu'il m'avoit coûté plus de croix, soit de la part de mon mari, soit des autres. Je puis dire que les croix qu'il m'a causées & procurées depuis ce tems-là, ont été des plus grandes. Ce n'est pas qu'il ne soit vertueux, mais c'est une permission toute particuliere de Dieu, & une conduite de sa providence sur mon ame,

qui a fait que lui & toutes les autres personnes de piété qui m'ont persécutées, ont cru rendre gloire à Dieu en le faisant, & faire des actions de justice : & ils avoient raison ; car quelle plus grande justice que celle que toutes les créatures me fussent infidèles, & se déclarassent contre celle qui avoit tant de fois été infidelle à son Dieu, & avoit pris le parti contraire ?

10. Nous eûmes encore ensuite de cela une affaire qui me causa de grandes croix, & qui sembloit n'avoir été faite que pour cela. Il y eut une personne qui prit une telle jalousie contre mon mari, qu'il se résolut de le ruiner s'il pouvoit. Il ne trouva pas d'autre moien que de se faire des amis de mon frere pour lui faire faire facilement ce qu'il voudroit : il s'accorda avec lui de nous demander au nom de Monsieur frere du Roi deux cents mille livres qu'il faisoit voir que mon frere & moi lui devions. Mon frere signa les procès-verbaux avec assurance qu'il n'en paieroit rien pour sa part. Je crois que son extrême jeunesse l'engagea dans une chose qu'il ne comprenoit peut-être pas. Cette affaire donna tant de chagrin à mon mari, & avec raison, que j'ai lieu de croire qu'elle a beaucoup avancé ses jours. Il étoit si fort fâché contre moi de ce dont je n'étois pas la cause, qu'il ne me pouvoit parler qu'en colere. Il ne vouloit pas m'instruire de l'affaire, & je ne savois en quoi elle consistoit. Il disoit qu'il ne vouloit se mêler de cette affaire, qu'il alloit céder mon bien & me laisser vivre comme je pourrois, & cent choses encore plus dures. D'un autre côté, mon frere ne vouloit pas la solliciter, ni qu'on le fit. Le jour qu'elle devoit être jugée, il y avoit une partie des juges

qui étoient & juges & parties. Après la Messe je me sentis fortement pressée d'aller trouver les Juges. Je fus extrêmement surprise de voir que je savois tous les détours & finesse de cette affaire sans savoir comme je l'avois pû apprendre. Le premier juge fut si surpris de voir une chose si différente de ce qu'il pensoit, qu'il m'exhorta lui-même d'aller voir les autres juges, & sur-tout Monsieur l'Intendant, qui alloit droit, mais qui étoit mal-informé. Vous donnâtes, ô mon Dieu, tant de force à mes paroles pour faire connoître la vérité, que Mr. l'Intendant ne pouvoit se lasser de me remercier de la lui avoir fait connoître. Il m'assura que si je n'avois pas été lui parler, l'affaire étoit perdue : & comme ils virent la fausseté de toutes choses, ils auroient condamné la partie aux dépens si nous n'avions eu affaire à un si grand Prince, qui n'avoit que prêté son nom à des Officiers qui l'avoient trompé. On nous condamna à cinquante écus pour sauver l'honneur à Monsieur : de sorte que deux cents mille livres furent reduites à cent cinquante. Mon mari fut très-content de ce que j'avois fait ; mais mon frere m'en parut si indigné, que quand je lui aurois procuré une fort grosse perte il ne l'auroit pas été davantage.

CHAPITRE XXI

Entrée dans l'état de perte ou de privation entière. Différence des privations antérieures d'avec celle-ci, qui s'augmente par les exercices même de piété. Bonheur de l'abandon. Combat de deux penchans. Privation d'Oraison, & d'actes vertueux, & de tout appui intérieur & extérieur. Condamnation de soi-même, & défauts où l'on tombe ici.

1. ENVIRON ce tems-là, je tombai dans un état de privation totale très-grande & très-longue, dans un état d'affoiblissement & d'entier délaissement, qui m'a duré près de sept ans. O douleur la plus forte des douleurs ! Ce cœur, qui n'étoit occupé que de son Dieu, ne se trouva plus occupé que de la créature. Il sembla être rejeté du trône de Dieu, pour vivre, comme (a) Nabucodonozor, durant sept ans avec les bêtes. Mais avant que de décrire un état aussi déplorable qu'il me fut avantageux par l'usage tout admirable que la divine Sagesse en a fait, il faut que je dise les infidélités que j'y commis.

2. Comme je commençois à vous perdre, ô mon Dieu, & à vous perdre tout-à-fait, du moins quant au sentiment perceptible, (car il ne s'agissoit depuis long-tems ni du sensible, ni du distinct,) comme je commençai dis-je à vous perdre de cette sorte, ô mon Amour, il me parut que je tombois chaque jour dans le pur naturel, & que je ne vous aimais plus du tout : ce que je n'avois éprouvé que par des alternatives. Car

(a) Dan. 4. y. 28. 30.

quoiqu'avant que d'entrer dans cet état, j'eusse éprouvé de longues privations, & presque continuelles sur la fin, j'avois pourtant de fois à autres des écoulemens de votre Divinité si profonds & si intimes, si vifs & si pénétrants, qu'il m'étoit aisé de juger, que vous étiez seulement caché pour moi ; mais non pas perdu. Quoique dans le tems des privations il me parût que je vous avois perdu tout-à-fait, un certain soutien profond ne laissoit pas de subsister sans que l'ame crût l'avoir ; & elle n'a connu ce soutien que par son entière privation dans la suite. Toutes les fois que vous reveniez avec plus de bonté & de force, vous reveniez aussi avec plus de magnificence ; de sorte que vous rétablissiez en peu d'heures les débris de mes infidélités, & vous me dédommiez avec profusion de mes pertes. Mais il n'en fut pas de même dans tout le tems dont je vais parler.

3. Dans les autres privations mon ame cherchoit continuellement celui qu'elle avoit perdu : sa recherche, quoique causée par sa perte, & par une perte qu'elle croioit venir par sa faute, lui étoit encore un gage de son amour : car on ne cherche pas ce que l'on n'aime pas ; & la langueur qu'elle souffroit de se voir privée de son Amour lui étoit une marque de la fidélité de ce même amour. De plus, elle avoit un soutien très-grand, quoiqu'il ne lui parût pas : c'étoit que son cœur étoit vuide de tout amour, & qu'elle pouvoit dire à son Dieu ; si je ne vous aime pas, je suis assurée que je n'aime rien autre. Mais ici, c'est tout le contraire. Non-seulement il paroît que l'on n'aime plus ; mais ce cœur si aimant & si aimé ne se trouve rempli

que d'un amour des créatures & de soi-même. Dans tous les autres tems on n'étoit pas privé de toute facilité à faire le bien : quoiqu'on le fit d'une manière languissante & sans goût, même souvent avec répugnance, on ne laissoit pas de le faire ; mais ici ce n'est plus répugnance, mais impuissance, & impuissance de telle nature, que l'ame ne connoit point son impuissance. Elle ne lui paroît que comme une involonté de le faire.

4. J'ai toujours remarqué depuis dix-huit ans que le tems des grandes fêtes, de celles mêmes pour lesquelles j'avois une affection singulière, c'étoit celui où j'étois le plus délaissée intérieurement. Ce qui paroît surprenant est, que lors que je communiois, quelque pénétrée que je fusse de Dieu avant ce tems, la sécheresse prenoit la place de l'abondance, & le vuide celui de la plénitude. J'en connois bien à présent la cause, qui étoit, que comme ma voie étoit une voie de mort & de foi, les grandes fêtes, & la réception des Sacremens opéroient en moi, selon les desseins de Dieu, mort, foi, croix, dépouillement, anéantissement : car Notre Seigneur n'opère par ses mystères & par ses Sacremens que ce qu'il opère par lui-même : de sorte que si l'état est tout dans les sentimens, les Sacremens, & les mystères célébrés dans les fêtes opèrent des sentimens vifs & tendres de Dieu : si l'état est en lumière, ils opèrent des lumières admirables, ou actives, ou passives, selon le degré de l'ame : si c'est foi, ils opéreront sécheresses, obscurités, & encore plus ou moins, selon le degré de la foi, & ainsi du reste. Ils opèrent croix, dépouillement, anéantissement selon les desseins

de Dieu sur les ames & le degré d'un chacun. Il en est de même de l'oraison : elle est sèche, obscure, crucifiante, dépouillante, anéantissante &c. Ceux qui se plaignent de l'oraison, (supposé la fidélité,) & de ce qu'ils éprouvent dans la réception des Sacremens, ne le font que faute de lumière : car il leur est toujours donné ce qu'il leur faut, quoique non pas ce qu'ils veulent & désirent. Si l'on étoit bien convaincu de ces vérités, loin de passer toute sa vie à se plaindre de Dieu & de soi-même, on ne l'emploieroit qu'à faire usage en mort & en fidélité mourante de toutes ces différentes dispositions où Dieu nous met ; de sorte qu'en nous causant la mort, elles nous procuretoient la vie.

5. Car c'est une chose admirable comme tout notre bonheur spirituel, temporel, & éternel consiste à nous abandonner à Dieu, le laissant faire en nous & de nous tout ce qu'il lui plaira, avec d'autant plus d'agrément, que les choses nous satisfont moins : de sorte que par cette soumission & dépendance à l'Esprit de Dieu, tout nous est donné ; & en la main de Dieu tout nous sert admirablement : nos foiblesses mêmes, nos misères & défauts ; je dis plus, nos péchés, qui sont un fruit & une source de mort, deviennent souvent en la main de Dieu une source de vie par l'humiliation qu'ils nous causent. Si l'ame étoit fidèle à se laisser en la main de Dieu, soutenant toutes ses opérations gratifiantes & crucifiantes, se laissant de moment en moment conduire & détruire par les coups & les conduites de sa divine providence, sans se plaindre de Dieu, ni vouloir autre chose que ce qu'elle a, elle arriveroit bientôt à l'expérience de la vérité éter-

nelle, quoiqu'elle ne connût que tard les voies & les conduites de Dieu sur elle.

6. Mais le malheur est, que l'on veut conduire Dieu, loin de se laisser conduire à lui. On veut lui indiquer un chemin, au lieu de suivre aveuglement celui qu'il nous trace : & c'est ce qui fait que beaucoup d'âmes, qui seroient destinées à jouir de Dieu même en lui-même, & non pas de ses dons en elles, passent toute leur vie à courir après de petites consolations, & à s'en repaître, se bornant là, & y faisant même consister leur bonheur. Pour vous, mes chers enfans, si mes chaînes & ma captivité vous touchent, je vous prie qu'elles servent à vous engager à ne chercher Dieu que pour lui-même, à ne vouloir jamais le posséder que par la mort de tout ce que vous êtes ; à n'en jouir qu'en perte. Ne tendez jamais à être quelque chose dans les voies de l'esprit : mais donnez dans le plus profond anéantissement.

7. Je tombai donc dans le pur naturel : cependant mes infidélités étoient d'une nature qu'elles auroient paru bien & vertu à tout autre qu'à mon Dieu, qui ne juge pas de la vertu par le nom qu'on lui donne, mais par la pureté & droiture du cœur qui l'exerce. Je sentoais mon inclination croître chaque jour, & que mon cœur, qui n'étoit auparavant occupé & rempli que de son Dieu, n'étoit plein & occupé que des créatures. Je me ferois de toutes sortes de pénitences, de prières, de pèlerinages, & de vœux. Il sembloit, ô mon Dieu, que je trouvois l'augmentation de mon mal dans tout ce que je prenois pour lui servir de remède : de sorte que j'entrai dans une désolation inconcevable. Je puis dire que les lar-

mes devinrent mon breuvage, & la douleur ma nourriture. Au lieu que votre amour, ô mon Dieu, avoit mis dans mon cœur une paix aussi profonde qu'elle sembloit inaltérable ; cette inclination mettoit le trouble & la confusion dans mon cœur avec tant de force, que je ne pouvois résister à la violence.

8. J'avois deux ennemis également puissans, & qui n'étoient jamais victorieux l'un de l'autre : de sorte qu'ils se combattoient avec d'autant plus d'opiniâtreté, que l'avantage ne penchoit jamais d'aucun côté : c'étoit l'envie de vous plaire, ô mon Dieu, & la crainte de vous déplaire ; un penchant de tout mon centre vers vous, ô ma suprême félicité, & un entraînement de tout moi-même vers la créature. Mais comme celui-ci étoit très-sensible, l'autre ne me paroissoit que comme une chose qui n'étoit point. Sitôt que j'étois seule je versois des torrens de larmes, & je disois avec autant de sécheresse que de désolation : Est-il bien possible que je n'aie reçu tant de grâces de Dieu que pour les perdre ! que je ne l'aie aimé avec tant d'ardeur, que pour le haïr éternellement ! Que ses bienfaits aient servi de matière à mes ingratitude ! Sa fidélité ne seroit-elle payée que de mon infidélité ? Mon cœur n'a-t-il été si long-tems rempli de lui seul qu'afin d'en être plus vuide ? & n'a-t-il été vuide de tous les objets créés, que pour en être plus fortement rempli ? D'un autre côté je ne pouvois prendre plaisir dans les conversations, que je cherchois comme malgré moi. J'avois au dedans de moi un bourreau qui me tourmentoît sans relâche ; je sentoais en moi une peine que

je ne pourrois jamais faire comprendre qu'à ceux qui l'auroient expérimentée.

9. Je perdis toute Oraison, n'en pouvant faire en aucune manière : le tems que je prenois pour cela, n'étoit rempli que des créatures & tout vuide de Dieu. Il ne servoit qu'à me faire mieux sentir ma perte & mon malheur ; parce qu'alors rien ne fait diversion. Je ne pouvois plus non-seulement me mortifier, mais mon appétit se réveilloit pour mille choses : & lors que j'en usois, je n'y trouvois aucun goût : de sorte qu'il ne me restoit que le déplaisir d'avoir été infidelle sans avoir la satisfaction que je m'étois promise. Je ne saurois exprimer ce que je souffrois, & les infidélités que je fis durant ce tems. Je croiois être perdue : car tout ce que j'avois pour l'extérieur & intérieur me fut ôté. Mr. Bertot ne me donna plus de secours ; & Dieu permit qu'il comprit mal une de mes lettres, & qu'il m'abandonna même pour long-tems dans mon plus grand besoin, ainsi que je le dirai dans son lieu.

10. Que faire en cet état ? Le ciel étoit fermé pour moi, & il me sembloit que c'étoit justement. Je ne pouvois ni m'en consoler, ni m'en plaindre. Je n'avois aucune créature sur la terre à qui je pusse m'adresser ; & si je voulois m'adresser à quelque Saint, outre que je n'y avois aucune facilité, c'est que depuis bien des années je ne les trouvois plus qu'en Dieu : je ne les trouvois alors pleins que de la fureur de Dieu. La Sainte Vierge, à laquelle j'avois eu une très-grande dévotion & fort tendre dès ma jeunesse, me paroissoit inaccessible. Je ne savois à qui m'a-

dresser, ni où trouver de secours. Il n'y en avoit ni au ciel, ni en terre. Si je voulois en chercher dans mon fond, & trouver celui qui le possédoit si fortement autrefois ; non-seulement je n'y trouvois plus rien, mais j'étois même rejetée avec violence. Je me trouvois bannie de tous les êtres, sans pouvoir trouver ni appui ni refuge en aucune chose. Ceci est une douleur la plus terrible de toutes, & qui cause aussi la mort. Je ne pouvois plus pratiquer aucune vertu, & celles qui m'avoient été les plus familières m'avoient abandonnée avec plus de rigueur.

11. Il n'y avoit plus pour moi un Dieu Pere, Epoux, Amant, si j'ose l'appeller ainsi : il n'y avoit plus qu'un juge rigoureux, dont la colere paroissoit s'allumer chaque jour. O si j'avois pu trouver dans l'abîme un lieu, pour me cacher à sa fureur sans me dérober à sa justice, je l'eusse fait. Je ne pouvois plus aller voir les pauvres : ou je les oublois entièrement, ou je n'en trouvois plus le tems, ou j'en avois un dégoût qui alloit jusqu'à l'opposition. Si je voulois me faire violence pour y aller malgré mes répugnances, je me trouvois la plupart du tems dans de véritables impuissances. Si enfin je faisois quelque-fois l'effort d'y aller, je ne pouvois y rester un moment ; & si je voulois leur parler, il m'étoit impossible : voulant me forcer, je disois des extravagances qui n'avoient pas le sens commun. Je ne pouvois plus rester un moment à l'Eglise : & au lieu qu'autrefois c'étoit mon supplice de n'avoir point de tems pour prier, mon supplice alors étoit d'avoir du tems, & d'être obligée d'être à l'Eglise. Je ne concevois ni n'entendois rien : la Messe se passoit sans que je pusse y fai-

re aucune attention. J'en entendois quelquefois plusieurs de suite, afin de réparer par l'une le défaut de celle qui l'avoit précédée; mais c'étoit toujours pis. Mes yeux, qui se fermoient tout seuls autrefois malgré moi, s'ouvroient alors, sans qu'il me fût possible ni de les fermer, ni de me recueillir un moment.

12. Toutes les créatures se bandoient contre moi; & les croix du dehors redoubloient à mesure que celles du dedans augmentoient. J'aurois bien voulu faire des pénitences; mais outre que l'on me les avoit défendues alors, c'est que dans la disposition où j'étois, il m'étoit quasi impossible d'en faire. Je n'en avois pas le courage: & lors que je le voulus tenter, tout me tomba des mains. Il sembloit que Dieu ne m'avoit donné Mr. Bertot que pour m'ôter les appuis, & non pour m'en servir: car après que je fus entrée en cet état sans qu'il en fût rien, il me défendit toutes sortes de pénitences, & me dit, que je n'étois pas digne d'en faire. Il n'étoit pas difficile de me le persuader: puisque je ne croiois pas qu'il y eût sur la terre une personne plus mauvaise que moi. Ces sentimens étoient si vifs dans le commencement, qu'il n'y avoit point d'homme au monde si criminel que je ne justifiassé dans mon esprit en me condamnant: car enfin, que ces hommes eussent offensé Dieu, & l'offensassent ne le connoissant point, cela me paroissoit tolérable à votre bonté, ô mon Dieu: mais qu'une créature qui vous avoit connu, qui vous avoit aimé, & à qui vous aviez fait tant de grâces, & assez pour sauver un monde entier, fût devenue comme j'étois, cela me paroissoit effroyable.

13. Je

13. Je tombois quelquefois dans des promptitudes extérieures, sans pouvoir me garder de rien: je ne pouvois non plus retenir ma langue: j'étois comme ces enfans qui ne peuvent s'empêcher de tomber. Je fis quelques vers, qui me furent des matieres d'infidélités: je résolus de n'en plus faire, mais mes résolutions étoient sans effet. Il suffisoit que j'eusse pris la résolution d'une chose pour faire le contraire aussitôt. Vous m'ôtâtes toute facilité d'en faire. Je ne pouvois plus parler de vous, ô mon Dieu: Je portois envie à toutes celles qui vous aimoient. O est-il possible que ce cœur tout de feu, soit devenu de glace! que ce cœur si aimant, soit devenu dans la plus molle indifférence! Il me sembloit à tout moment que l'enfer s'alloit ouvrir pour m'engloutir: & ce qui me donnoit tant de terreur alors, auroit été dans la suite l'objet de mes souhaits: car il faut concevoir, que je me croyois coupable de tous les péchés dont j'avois les sentimens; & comme je portois le sentiment de tous les péchés, je croyois en avoir la réalité. Je ne pouvois croire, ô mon Dieu, que vous me dussiez jamais pardonner: tout étoit tellement effacé de mon esprit, que je ne me regardois plus que comme une Victime destinée à l'enfer. Le mal que j'endurois auparavant avec plaisir, me devint insupportable. Un petit mal de tête me faisoit frémir. Je ne sentoie plus en moi que des mouvemens d'impatience: au lieu de cette paix de paradis, c'étoit un trouble d'enfer. Autrefois je me réjouissois avant que d'accoucher, parce que j'y devois souffrir: & alors je craignois l'ombre du mal.

Tome I.

O

CHAPITRE XXII.

Suite de ses croix extérieures. Dieu se la consacre de nouveau. Diverses providences de Dieu sur elle. Maladies, mort Chrétienne, salut, obseques de Mr. son Mari. Réglement de toutes ses affaires domestiques & étrangères par un secours de Dieu tout particulier.

1. **M**AIS avant que de parler davantage d'un état qui ne fait que de commencer, & dont les suites ont été si longues & ennuyeuses, il faut reprendre où j'en étois demeurée, & concevoir, que tout ce que je dirai dans la suite étoit accompagné de l'état dont je viens de parler. Comme mon mari approchoit de sa fin, son mal devint sans relâche. Il ne sortoit pas plutôt d'une maladie, qu'il rentroit dans une autre. La goutte, la fièvre, la gravelle se succédoient sans cesse les unes aux autres. Il souffroit de grandes douleurs avec assez de patience : il vous les offroit, mon Dieu, & en faisoit un assez bon usage. La peine qu'il avoit contre moi augmentoit parce que l'on multiplioit les rapports, & l'on ne faisoit que l'aigrir. Il étoit d'autant plus susceptible de ces impressions que ses maux lui donnoient plus de pente au chagrin. Cette fille même qui me tourmentoît, prenoit quelquefois compassion de moi, & me venoit querir sitôt que j'étois allée dans mon cabinet, me disant : Venez auprès de Monsieur, afin que Madame votre belle-mère ne lui parle plus contre vous. Je faisois semblant de tout ignorer ; mais il ne pouvoit me dissimuler sa peine, ni même me

souffrir. Ma belle-mère au même tems ne gardoit plus de mesure ; & tous ceux qui venoient au logis étoient témoins des brusqueries continues que l'on me faisoit. Ce qui étoit surprenant, c'est que bien que j'eusse les sentimens dont j'ai parlé, & les peines que j'ai décrites & que je décrirai, je ne laissois pas de souffrir avec bien de la patience : mais cela ne me paroissoit pas, à cause de la révolte effroyable que je sentoïis au-dedans contre tout ce que l'on me disoit & faisoit : & comme il m'échappoit quelquefois des promptitudes (ce qui étoit rare) je croyois que cela, joint à la révolte du dedans, étoit des crimes.

2. Mon mari quelque tems avant sa mort fit bâtir une chapelle à la campagne, où nous étions une partie de l'été. J'eus la commodité d'entendre tous les jours la Messe, & de communier : mais n'osant pas le faire chaque jour ouvertement, le Prêtre gardoit une hostie sans que l'on y fit attention ; & sitôt qu'on étoit sorti, il me communioit. On fit la dédicace de cette petite chapelle : & quoique je commençasse déjà d'entrer dans l'état que je viens de décrire, sitôt qu'on commença à la bénir, tout-à-coup je me sentis saisie au-dedans ; & mon saisissement, qui dura plus de cinq heures tout le tems de la cérémonie, fut que Notre Seigneur se faisoit une nouvelle consécration de moi-même. Cette chapelle n'étoit que la figure de ce que Notre Seigneur faisoit en moi, mais d'une manière si forte, si réelle, quoique très-intime, qu'il me sembla que je lui fus un temple consacré pour le tems & l'éternité. Je vous disois : O mon Dieu, que ce Temple ne soit jamais profané !

(parlant de l'un & de l'autre ;) que l'on y chante à jamais vos louanges ! Il me semble que vous me le promîtes , quoique tout me fût enlevé d'abord , & qu'il ne m'en restât pas même un souvenir qui me pût consoler.

3. Lorsque j'étois à cette campagne , qui n'étoit qu'une petite maison de divertissement , avant que cette chapelle fût bâtie , je faisois mon oraison dans les bois & cabinets. Comme j'aimois fort la croix , j'en faisois planter en bien des endroits ; & ces lieux me servoient d'hermitage. Combien de fois m'avez-vous préservée , ô mon Dieu , des dangers & des bêtes venimeuses ? Quelquefois sans y penser je m'agenouillois sur des serpens , qui y étoient en abondance ; & ils se retiroient sans me faire aucun mal. Ne m'avez-vous pas préservée d'un taureau furieux , quoique j'eusse une antipathie pour ces fortes d'animaux , & eux pour moi , au point de me chercher entre plusieurs personnes & courir après moi ? Je restois abandonnée ; & il sembloit que leur furie tomboit devant moi. J'étois enfermée seule dans un petit bois où étoit ce taureau furieux : tout le monde crioit que l'on se gardât ; il prit la fuite sans me faire aucun mal.

Si je pouvois compter toutes vos providences à mon égard , on en feroit charmé : mais elles étoient si fréquentes & si continuelles , que je ne pouvois que les admirer & en être étonnée. Vous étiez continuellement appliqué sur moi comme si j'avois été l'unique objet de vos soins. Cela a été fort marqué , sur-tout dans le commencement , & jusqu'à ce que je tombasse dans l'état dont je viens de parler , où votre divi-

ne providence sembloit m'avoir abandonnée & livrée à votre justice. Je n'ai présentement aucune répugnance d'écrire ma vie. Y a-t-il autre chose , ô mon Dieu , qu'une multitude de bontés de votre part ; & de la mienne , l'ingratitude , l'infidélité , la misère ! Tout vous est glorieux ; & il n'y a rien que de confusable pour moi. Vous y donnez sans fin à qui n'a pas de quoi vous rendre. S'il y paroît quelque fidélité & quelque patience , c'est vous seul qui l'opérez : si vous cessez un instant de soutenir , ou si par une feinte amoureuse vous faites semblant de me laisser à moi-même , je cesse d'être forte pour devenir plus faible que nulle autre créature. O mon Seigneur , si mes misères font voir ce que je suis , vos bontés font voir ce que vous êtes & l'extrême dépendance où je suis de vous. Je m'écarte toujours.

4. Comme je devins grosse de ma fille , & que l'on crut que je mourrois , on m'épargna un peu pour quelque tems : car je fus si extraordinairement mal , que les Médecins m'avoient condamnée.

5. Enfin après avoir passé douze ans & quatre mois dans les croix du mariage aussi grandes qu'on le puisse , (hors la pauvreté , que je n'ai jamais éprouvée , du moins celle des biens , quoique je l'aie beaucoup désirée ,) vous m'en tirâtes , ô mon Dieu , de la manière que je vais dire , pour m'en donner de plus fortes à porter , & d'une nature que je n'en avois jamais éprouvée de telles. Car si vous faites attention sur la vie que vous m'avez ordonné d'écrire , Monsieur , vous verrez que mes croix ont été toujours en augmentant jusques à présent , ne sortant de l'une que

pour entrer dans une autre plus pesante. Je dirai auparavant, que dans les grandes peines que l'on me faisoit, & lorsqu'on me disoit que j'étois en péché mortel, je n'avois personne au monde à qui parler. J'eusse souhaité avoir quelqu'un pour témoin de ma conduite; mais je n'en avois point, n'ayant nul appui, ni Confesseur, ni Directeur, ni ami, ni conseil. J'avois tout perdu: & après, mon Dieu, que vous m'eûtes tout ôté l'un après l'autre, vous vous retirâtes aussi vous-même. Je restai sans créature, & pour comble de désolation, sans vous, mon Dieu, qui pouviez seul me soutenir dans un état si étrange.

6. Le mal de mon mari devenoit tous les jours plus opiniâtre; & il portoit en lui-même une impression de la mort: il y étoit même résolu; car la vie languissante qu'il menoit lui devenoit de jour à autre plus à charge. Il se joignit à ses autres maux un dégoût de toutes sortes d'alimens, & si grand, qu'il ne prenoit pas même les choses nécessaires à la vie. Le peu qu'il en prenoit, il n'y avoit que moi qui eusse le courage de le lui faire prendre. Les Médecins lui conseillèrent d'aller prendre l'air à la campagne. Les premiers jours qu'il y fut, il paroïssoit se mieux porter, quand tout-à-coup il lui prit une colique accompagnée d'une retention d'urine & d'une fièvre continue avec des redoublemens; & pour surcroît de mal, un abcès dans la vessie. J'étois assez disposée à tout ce qu'il plairoit à la providence d'en ordonner; car il y avoit déjà du tems que je voyois bien qu'il ne pouvoit plus gueres vivre. Sa patience augmenta avec son mal. Sa maladie fut très-crucifiante pour moi: cependant le bon usage qu'il en fit, adoucit toutes mes peines.

J'eus une extrême peine de ce que ma belle-mère m'écartoit de son lit autant qu'elle pouvoit, & lui donnoit de l'opposition pour moi. Je craignois beaucoup qu'il ne mourût là dedans, & cela m'affligeoit extrêmement. Je pris un moment que ma belle-mère n'y étoit pas; & en m'approchant de son lit, je me mis à genoux, & lui dis, que si je lui avois fait quelque chose qui lui eût déplû je lui en demandois pardon: que je le priois de croire que ce n'étoit pas volontairement. Il parut fort touché: & comme s'il fût revenu d'un profond assoupissement, il me dit, (ce qu'il ne m'avoit jamais dit;) *C'est moi qui vous demande pardon: je ne vous méritois pas.* Depuis ce tems non-seulement il n'eut plus de peine à me voir, mais il me donna des avis sur ce que je devois faire après sa mort pour ne pas dépendre des gens dont je dépens à présent. Il fut huit jours très-résigné & patient, quoiqu'à cause de la gangrene qui le gagnoit on le déchiquetât à coups de lancette. J'envoyai à Paris querir le meilleur Chirurgien; mais il étoit déjà mort lorsqu'il arriva.

7. On ne peut mourir avec des dispositions plus chrétiennes ni avec plus de courage qu'il le fit après avoir reçu d'une manière édifiante tous ses Sacremens. Je n'y étois pas lorsqu'il mourut; car il m'avoit fait retirer, non par opposition, mais par tendresse; & il fut plus de vingt heures sans connoissance dans l'agonie. Je crois, ô mon Dieu! que vous ne retardâtes sa mort qu'à cause de moi: car il étoit entièrement pourri de gangrene, les entrailles & l'estomac tout noirs, qu'il vivoit encore. Vous voulûtes qu'il mourût la veille de la Madeleine, afin de me faire voir

que je devois être toute vôtre. Je renouvellois tous les ans, le jour de la Madeleine, le contract que j'avois fait avec vous, mon Seigneur, & je me trouvai libre pour le renouveler tout de bon. Je fus d'abord éclairée qu'il y avoit bien du mystère la dessous. Ce fut le matin du 21 Juillet 1676. qu'il mourut. Le soir étant seule dans ma chambre en plein jour, j'aperçus une ombre chaude passer auprès de moi. Le lendemain j'entraî dans mon cabinet, où étoit l'image de mon cher & divin Epoux Notre Seigneur Jésus-Christ. Je renouvelai mon mariage, & j'y ajoutai un vœu de chasteté pour un tems, avec promesse de le faire perpétuel si Mr. Bertot me le permettoit. Ensuite de cela, il me prit une grande joie, intérieure; ce qui me fut d'autant plus nouveau qu'il y avoit longtems que j'étois dans l'amertume. Il me sembla que Notre Seigneur me voulut accorder quelque grace : aussitôt j'eus une certitude intérieure très-grande que dans ce moment Notre Seigneur délivroit mon mari du purgatoire. Je n'en ai jamais douté un moment depuis, quoique j'aie essayé d'entrer en défiance. A quelques années de là, la Mere Granger m'apparut en songe, & me dit; „ foyez assurée que „ Notre Seigneur pour l'amour qu'il vous porte „ a délivré votre mari du purgatoire le jour de „ la Madeleine : il n'entra cependant dans le ciel „ que le jour de St. Jaques le 25. qui étoit sa „ fête ". Cela me surprit : mais j'ai appris depuis, qu'il y avoit deux sortes de purgatoires, celui où l'on souffre la peine du sens, & l'autre où l'on ne souffre que la privation de Dieu : qu'il y a des personnes qui passent par le dernier sans passer par le premier; d'autres qui passent par le premier

& vont ensuite dans le dernier. Une grande servante de Dieu a révélé après sa mort à plusieurs de ses confidentes, qu'elle avoit été trois jours privée de la vision de Dieu sans nulle peine du sens.

8. Sitôt que j'eus appris que mon mari venoit d'expirer, je vous dis : (a) *O mon Dieu, Vous avez rompu mes liens; & je vous offrirai une hostie de louange.* Je restai après cela dans un très-grand silence intérieur & extérieur, silence cependant sec & sans soutien. Je ne pouvois pleurer ni parler. Ma belle-mere disoit de très-belles choses, dont chacun étoit édifié; & l'on se scandalisoit de mon silence que l'on attribuoit à défaut de résignation. Un Religieux me dit, que chacun admiroit les beaux actes que faisoit ma belle-mere; que pour moi l'on ne m'entendoit rien dire : qu'il falloit offrir ma perte à Dieu : mais il m'étoit impossible de dire une seule parole, quelque effort que je me fisse. J'étois d'ailleurs fort abattue; car quoique je fusse nouvellement accouchée de ma fille, je ne laissois pas de veiller mon mari, sans quitter sa chambre les vingt & quatre nuits qu'il fut malade. J'ai été plus d'un an à me rétablir de cette fatigue : l'accablement du corps, joint à une blessure que je m'étois faite à une jambe que les veilles m'avoient échauffée jusqu'à la gangrène, l'accablement de mon esprit, la sécheresse & stupidité où j'étois, qui étoit telle, que je n'aurois pu dire un mot de Dieu, si ce n'est que je ne pus jamais parler. J'entraî cependant pour quelques momens dans l'admiration de votre bonté, ô mon Dieu, qui m'avez rendu libre justement au jour que je vous

(a) *EE* 115. v. 16, & 17.

avois pris pour Epoux. Je vis bien que les croix ne me manqueroient pas, puisque ma belle-mere avoit survécu à mon mari; & je ne pouvois comprendre votre conduite, ô mon Dieu, qui en me rendant libre, m'avoit cependant liée plus fortement, en me donnant deux Enfans immédiatement avant la mort de mon mari. Cela me surprit extrêmement, mon Dieu, que vous ne me missiez en liberté qu'en me captivant. J'ai bien connu depuis, que vous m'aviez ménagé par votre Sagesse un moyen d'être dans la suite le jouet de votre providence: car si je n'avois eu que mon fils aîné, je l'aurois mis au college, & je me ferois faite Religieuse aux Bénédictines. Je me ferois par là dérober à vos desseins sur moi.

9. Je voulus marquer l'estime que j'avois pour mon mari en lui faisant faire l'enterrement le plus magnifique qui se fût fait dans le pays, à mes propres dépens. J'acquittai aussi de mes derniers legs pieux qu'il vouloit faire. Ma belle-mere s'opposa fortement à tout ce que je pouvois faire pour assurer mes intérêts. Je restai sans aucun secours: car mon frere étoit bien éloigné de prendre mes intérêts. Je n'avois personne à qui j'osasse demander conseil ouvertement. Je ne savois les affaires en aucune maniere. Mais vous, ô mon Dieu, qui indépendamment de mon esprit naturel m'avez toujours rendu propre à tout ce qu'il vous a plu, m'en donnâtes une si parfaite intelligence que j'en vins à bout. Je n'omis quoique ce soit, & j'étois étonnée que sur ces matieres je savois tout sans l'avoir jamais appris. J'accommodai tous mes papiers, & réglai toutes mes affaires, sans secours de qui que ce soit. Mon mari avoit quantité de papiers en dépôt. Je fis de cha-

cun un inventaire exact de ma propre main, & les envoyai à ceux à qui ils appartenoient, ce qui m'auroit été très-difficile, ô mon Dieu, sans votre secours; parce que le longtems qu'il y avoit que mon mari étoit malade, faisoit que tout étoit dans un très-grand désordre. Cela me mit en réputation de femme habile, aussi bien qu'une autre affaire qui arriva.

10. Un grand nombre de personnes qui plaidoient ensemble depuis plus de vingt ans, s'adressèrent à mon mari pour les accommoder. Quoique ce ne fut pas le fait d'un Gentilhomme, on l'en pria, parce qu'il avoit & de la probité & un bon esprit; de sorte que comme parmi ces gens il y en avoit qu'il aimoit, il y consentit. Il y avoit vingt procès les uns sur les autres. Ils étoient vingt-deux personnes qui plaidoient de cette sorte, sans que l'on pût terminer leurs différens, à cause des nouveaux incidens qu'ils faisoient chaque jour. Mon mari se chargea de prendre des avocats pour examiner leurs papiers: mais il mourut sans avoir rien fait. Après la mort je les envoyai querir pour leur donner leurs papiers. Mais ils ne voulurent jamais les recevoir, me priant de les accommoder, & d'empêcher leur ruine. Il me paroissoit autant ridicule qu'impossible que j'entreprisse une affaire de si grande conséquence, & de si longue discussion. Cependant appuyée sur votre force, ô mon Dieu, je suivis le mouvement que vous me donnâtes d'y consentir. Je m'enfermai plus de trente jours dans mon cabinet pour toutes ces affaires, sans en sortir que pour la Messe & les repas. Ces bonnes gens signèrent tous leur accommodement à l'aveugle, sans le voir: ils en furent si contens, qu'ils

ne pouvoient s'empêcher de le publier par-tout. C'étoit vous seul, ô mon Dieu, qui failliez ces choses : car sitôt que je n'ai plus eu de bien ni d'affaires, je ne les ai pas même comprises ; & lorsque j'en entends parler à présent, il me semble que c'est de l'arabe.

11. Sitôt que je fus veuve, mes amis & les personnes de la plus grande distinction dans le pays me venoient conseiller de me séparer d'abord de ma belle-mère : car quoique je ne m'en plaignisse pas, chacun connoissoit son humeur. Je leur répondis, que je n'avois aucun sujet de me plaindre d'elle ; & que je faisois mon capital de rester avec elle si elle me le vouloit bien permettre. Ce fut la vue que vous me donnâtes d'abord, ô mon Dieu, de ne point descendre de la croix comme vous n'en étiez point descendu vous-même. C'est pourquoi je me résolus non seulement de ne pas quitter ma belle-mère, mais même de ne point me défaire de cette fille dont j'ai parlé. Vous empêchiez, ô mon Amour, dans le tems de vos plus grandes rigueurs en mon endroit, que je me déchargeasse des croix extérieures, qui augmentèrent, loin de diminuer par la mort de mon mari, comme je le dirai en son lieu après avoir décrit l'état intérieur des peines qu'il m'a fallu soutenir & passer.

Vous excuserez, Monsieur, s'il y a si peu d'ordre dans ce que j'écris : il m'est impossible de faire autrement à cause qu'il faut parler de tant de choses différentes auxquelles je ne puis faire d'application, les disant comme elles se présentent.

CHAPITRE XXIII.

Reprise de son état intérieur. Perte de la propre force.

Entrée dans l'état terrible de la mort mystique, précédé de la vie mourante, puis de l'insensible. (Pour mieux entendre ces matières, autant que faire se peut, il convient de lire le traité de l'Auteur intitulé, les torrens &c. qui est écrit sur ces mêmes expériences. Voyez les OPUSCULES, Tom. II.)

1. J'ÉTOIS dans un dépouillement si étrange de tout soutien & de tout appui, soit pour le dehors, soit pour le dedans, qu'il me seroit difficile de le bien décrire ici, ni le bien faire comprendre. Afin de m'en acquitter le mieux que je pourrai, je vais décrire de suite les peines par où j'ai passé pendant sept années jusqu'à ce qu'il vous plût, mon Dieu, de m'en délivrer tout-à-coup : puis je reprendrai la suite de mon histoire.

2. Je ne perdis pas tout-à-coup tout soutien pour l'intérieur ; mais peu-à-peu : car dès le vivant de la mère Granger, j'avois déjà souffert bien des peines intérieures ; mais elles n'étoient que comme les avant-coureurs de celles qu'il m'a fallu éprouver dans la suite.

3. Après que vous m'eûtes blessée d'une manière aussi profonde que celle que j'ai décrite, vous commençâtes, ô mon Dieu, à vous retirer de moi : & la peine de votre absence m'étoit d'autant plus rude, que votre présence m'avoit été plus douce & votre amour plus fort en moi. Je m'en plaignis à la mère Granger & je ne

croyois plus vous aimer. Un jour que pénétrée vivement de cette pensée & de cette peine je lui dis que je ne vous aimois plus, unique objet de mon amour; elle me dit en me regardant: Quoi! vous n'aimez plus Dieu! Ce mot me fut plus pénétrant qu'une flèche ardente. Je sentois une peine si terrible, & une interdiction si forte, que je ne pus lui répondre; parce que ce qui étoit caché dans le fond se fit d'autant plus paroître dans ce moment, que je le croyois plus perdu.

4. Ce qui me persuadoit, ô mon Dieu; que j'avois perdu votre amour, étoit qu'au lieu d'avoir trouvé de nouvelles forces dans cet amour si fort & si pénétrant, j'étois devenue plus faible & plus impuissante: car autrefois je me défendois plus facilement du penchant vers la créature; & alors, quoique j'eusse éprouvé, ô mon Dieu, combien vous êtes aimable, que votre amour eût même banni de mon cœur tout autre amour, que mon ame eût été dans une élévation si grande au-dessus du créé, elle se trouvoit moins en état de se défendre d'un certain penchant pour la créature. Car je ne connoissois pas alors ce que c'étoit que la perte de notre propre force pour entrer dans la force de Dieu. Je ne l'ai appris que par une terrible & longue expérience. J'en étois d'autant plus affligée, que ce défaut me paroissoit & le plus difficile à vaincre, & celui dans lequel j'entrois avec plus de facilité, & dont cependant j'avois le plus d'horreur, parce qu'il remplissoit le cœur, & sembloit établir sa demeure au même lieu où vous faisiez, mon Dieu, auparavant votre résidence. Quoique cela ne fût pas tel, ma peine me le persuadoit. Plus

ce mal me paroissoit dangereux, plus il me devenoit familier.

5. C'étoit votre conduite avant que de me faire entrer dans l'état de pure misère, que j'appellerai état de mort; puisque je n'ai pu douter que vous ne vous en foyez servi pour me faire mourir entièrement à moi-même comme vous m'aviez fait mourir à tout le reste. Car si on considère attentivement votre conduite sur moi, on verra que les dépouillemens extérieurs n'étoient que la figure des intérieurs; & que vous avez poussé les uns & les autres d'une égale force, les augmentant insensiblement jusqu'à la mort totale, où il semble que vous n'ayez changé de conduite que pour me faire entrer dans un nouvel abîme de croix & d'abjection, dans lesquelles vous avez gardé un ordre d'autant plus admirable, qu'il a presque toujours été accompagné d'une double abjection, où vous avez tenu une conduite autant sage & extraordinaire qu'elle a paru plus folle & abjecte aux yeux des hommes. Plus j'avance dans ce que j'ai à écrire plus l'entreprise m'en paroît difficile.

6. Votre conduite, ô mon Dieu, avant que de me faire entrer dans l'état de mort, étoit une conduite de vie mourante; tantôt de vous cacher & de me laisser à moi-même dans cent faiblesses, tantôt de vous montrer avec plus de charmes & d'amour. Plus l'ame approchoit de l'état de mort, plus les abandons devenoient longs & ennuyeux & ses faiblesses grandes, & aussi les jouissances plus courtes, mais plus pures & plus intimes, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba dans la privation totale. Ce fut un renversement égal & du dehors & du dedans. Il sem-

bloit, mon Amour, que votre providence extérieure & votre conduite intérieure se fussent donné le défi à qui la perdrait & la détruirait le plus promptement.

7. A mesure que la sensibilité s'étoit augmentée, votre absence étoit devenue plus continuelle, les abandons plus forts, les faiblesses plus grandes, les croix extérieures plus amères, l'impuissance de faire le bien plus forte, le penchant à tout mal, insurmontable. J'avois les sentimens de tous les péchés, sans les commettre cependant; & ces sentimens passaient dans mon esprit pour des réalités, à cause que je sentois mon cœur occupé de la créature: enfin, les choses vinrent à tel point, que je perdis pour toujours & tout soutien & tout appui, tant intérieur qu'extérieur. Il ne me restoit plus rien de vous, ô mon Dieu, que la douleur de votre perte, qui me paroissoit réelle. Je perdis encore cette douleur pour entrer dans le froid de la mort. Il ne me restoit qu'une assurance de ma perte, ô mon Dieu, & de ne vous aimer jamais.

8. Sitôt que je voyois le bonheur d'un état, ou sa beauté, ou la nécessité d'une vertu, il me sembloit que je tombois incessamment dans le vice contraire, comme si cette vue (qui, quoique très-prompte, étoit toujours accompagnée d'amour) ne m'avoit été donnée que pour me faire éprouver son contraire d'une manière d'autant plus terrible, que j'en avois conservé plus d'horreur. C'étoit bien alors, ô mon Dieu, que *(a) je faisois le mal que je haïssois, & que je ne faisois pas le bien que j'aimois.* Il m'étoit donné

(a) Rem. 7. v. 15. 19.

une

une vue pénétrante de la pureté de Dieu; & je devenois toujours plus impure quant au sentiment: car quant à la réalité, cet état est très-purifiant; mais j'étois alors bien éloignée de le comprendre. Il m'étoit montré, que la droiture & la simplicité de cœur étoient la vertu essentielle, & je ne faisois que mentir sans le vouloir: je croiois alors que c'étoit des mensonges; mais dans la vérité ce n'étoit que pure méprise & paroles précipitées, sans nulle réflexion. J'avois des promptitudes. Je n'avois jamais eu que du mépris pour le bien; j'y sentois des attaches, & j'aurois voulu r'avoir ce que j'avois perdu d'extérieur, ce me sembloit. Je ne pouvois retenir une parole ni m'empêcher de manger ce qui étoit à mon goût: tous mes appétits se réveilloient avec une entière impuissance de les surmonter: leur réveil n'étoit pourtant qu'en apparence, car ainsi que je l'ai dit, sitôt que je mangeois des choses dont je sentois un désir si violent, je n'y trouvois plus de goût.

9. Mr. Bertot, sans savoir mon état, me défendit les austérités, qui n'auroient pu que me servir d'appui; il me manda que j'étois indigne d'en faire. Je crus alors, ô mon Dieu, que vous lui aviez fait connoître mon méchant état. Je ne pouvois plus rien souffrir, à ce qu'il me paroissoit, (quoique je fusse tout environnée de souffrances) à cause de l'extrême répugnance que j'y sentois. J'entrai dans une si étrange déolation, qu'elle est inexplicable. Le poids de la colère de Dieu m'étoit continuel. Je me couchais sur un tapis qui étoit sur l'esplanade, & je criais de toutes mes forces (lors que je ne pouvois être entendue) dans le sentiment où j'étois du péché, & dans la pente que je croiois

Tome I.

P

avoir pour le commettre : *Damnez-moi, & que je ne pèche pas ! Vous envoyez les autres en enfer par justice : donnez-le moi par miséricorde !* Il me sembloit que je m'y ferois jettée avec plaisir dans l'apprehension que j'avois du péché.

10. Mr. Bertot sur des rapports qu'on lui fit que je faisois de grandes austérités, (car des gens se l'imaginoient à cause de l'extrême peine où j'étois, qui me rendoit méconnoissable) quoi qu'il me les eût défendues, crut que je me conduisois à ma tête. Dans cet état déplorable je ne lui pouvois rien mander de moi, Dieu ne le permettant pas : car bien que j'eusse des peines si vives du péché, lorsque je voulois écrire, ou en parler, je ne trouvois rien & j'étois toute stupide : même lors que je me voulois confesser je ne pouvois rien dire sinon, que j'avois du sensible pour la créature. Ce sensible étoit tel, que dans tout le tems qu'il dura, il ne me causa jamais aucune émotion ni tentation dans la chair. Mr. Bertot m'abandonna, & me fit mander que je prisse un autre Directeur. Je ne doutois plus que Dieu ne lui eût fait connoître mon méchant état, & que cet abandon ne fût la plus sûre marque de ma réprobation.

11. Je restai si affligée que je crus que je mourrois de douleur. J'étois grosse de ma fille. Je me suis étonnée bien souvent comme je n'accouchai pas avant terme : les sanglots étoient si violens, que j'en étois sur le point d'étouffer. Je me ferois consolée de l'abandon de Mr. Bertot si ce n'étoit que je le regardois comme la marque visible de l'abandon de Dieu. Ma peine étoit si vive au commencement, que je ne pouvois presque manger. On ne comprenoit

pas de quoi je pouvois vivre, & je ne le comprenais pas moi-même. Je restai si affoiblie, que je fus malade pour accoucher, depuis le lundi midi jusqu'au samedi minuit. Les Médecins ne me trouvoient aucune force, & disoient que je mourrois de pure foiblesse sans accoucher. La crainte que l'enfant n'eût pas le batême, me fit faire un vœu à la Ste. Vierge : après quoi, j'accouchai heureusement quoique je fusse si misérable & aux portes de la mort. Je n'avois point de peine de mourir, parce que je croiois que ma mort finiroit mes maux intérieurs.

12. C'étoit tout ce que je pouvois faire durant ce tems-là que de traîner mon corps, tant j'étois abattue de langueur : car j'avois alors la privation de tous les biens, & l'assemblage de tous les maux, sans que qui que ce soit ni au ciel ni en la terre me donnât aucune consolation. Tout m'étoit contraire, & tout me crucifioit. Avec cela, il me falloit être tout le jour dans une contrariété perpétuelle, portant au-dedans des tourmens inconcevables. Si j'avois pu être seule, ma peine auroit été de beaucoup soulagée : mais je n'avois que la nuit pour plaindre & pleurer ma douleur. Comme je logeois seule dans un appartement écarté, je donnois congé à mes larmes, & je disois quelquefois avec le Prophète, (a) *Je lave mon lit de mes larmes*, & (b) *mes rugissemens sont comme le bruit des grandes eaux*. Rien du tout ne m'étoit donné pour me soulager : car l'oraison m'étoit un supplice. Je ne pouvois lire quoi que ce soit : si je me voulois forcer à le faire, je ne savois ce que je lisois, & n'y comprenois chose au monde. Je recommen-

(a) Ps. 6. v. 27.

(b) Job 3. v. 24.

cois je ne fais combien de fois ma lecture, & j'y comprenois moins la dernière fois que la première : il ne m'en restoit qu'un dégoût horrible. Les Sermons, & tous les exercices de piété, me faisoient le même effet. Mon imagination étoit dans un détraquement effroyable, & ne me donnoit aucun repos. Je ne pouvois parler de vous, ô mon Dieu ; car je devins toute stupide ; ni même concevoir ce que l'on en disoit lors que j'en entendois parler.

13. Au lieu de cette paix de Paradis, dans laquelle mon ame avoit été comme confirmée & établie, ce n'étoit qu'un trouble d'enfer. Je ne pouvois dormir que peu de suite : mon trouble me réveillait comme si du lit j'eusse dû entrer en enfer ; car cette inclination, d'être damnée plutôt que de pécher, qui étoit encore une bonne chose, me fut ôtée. Je tombai dans une plus grande foiblesse : la crainte de la mort & de l'enfer me saisit : je cherchois ma première disposition, & je ne la trouvois point ; au contraire, il me paroissoit que le péché m'étoit plus familier, que j'aurois voulu le commettre. Je me trouvais dure pour Dieu, insensible à ses bontés ; il ne m'étoit montré aucun bien que j'eusse fait en toute ma vie : le bien me paroissoit mal ; & ce qui est effroyable, c'est que cet état me paroissoit devoir durer éternellement sans que je crusse que ce fût (a) un état, mais un vrai déchet : car si j'avois pu croire que ç'eût été un état, ou qu'il eût été nécessaire ou agréable à Dieu, je n'en eusse eu aucune peine.

14. De là j'entrai dans l'insensibilité, qui me parût être la consommation de mes maux. Ce

(a) c. d. d. Un passage ou une station par où il faut passer pour bien mourir à soi-même, & entrer ensuite dans un autre état, qui est celui de résurrection & de vie.

fut aussi le dernier état mourant : mais avant d'en parler, il faut continuer mon histoire, après que je vous aurai fait remarquer ce que c'est que de porter cet état sept années, & sur-tout cinq ans, sans un instant de consolation, & accompagné de toutes les croix que j'ai décrites, & de celles que je vais dire.

CHAPITRE XXIV.

Continuation de ses croix & souffrances tant intérieures qu'extérieures en cet état. Un parti de personnes, qui fait du bruit dans l'Eglise, ayant tâché de l'attirer à eux, & n'ayant pu, la mettent dans un décri universel. Confusions qu'elle dut endurer de toutes parts.

1. SÎTÔT que je fus veuve, mes croix, qui sembloient devoir diminuer, augmentèrent. Cette domestique, dont j'ai parlé, qui devoit, ce semble, être plus douce parce qu'elle dépendoit de moi, devint plus emportée. Elle avoit beaucoup amassé au logis, & je lui assurai une pension pour le reste de ses jours après la mort de mon mari, à cause des services qu'elle lui avoit rendus. Tout cela sembloit devoir l'adoucir : mais il en arriva tout le contraire. Elle fut enflée de vanité. La nécessité de veiller continuellement un malade l'avoit engagée à boire du vin pur pour se soutenir : or comme elle devenoit âgée & foible, la moindre chose lui donnoit à la tête. Cela lui passa en habitude. Je tâchois de cacher ce défaut ; mais il devint si violent, qu'il n'y avoit pas moyen de la supporter. J'en parlai à son Confesseur afin qu'il tâchât adroitement de la corriger : mais au lieu

de profiter de cet avis de son Directeur, elle devint furieuse, & il n'y avoit point d'emportement qu'elle ne fit paroître contre moi. Ma belle-mère, qui jusqu'alors avoit eu beaucoup de peine à souffrir ce défaut en cette fille, & qui m'en avoit même parlé souvent, se joignit à elle pour me blâmer & l'excuser. C'étoit à qui me feroit le plus de peine. S'il venoit compagnie, elle crioit de toutes ses forces que je l'avois deshonorée, que je l'avois mise au désespoir; que je me damnois, & que je serois cause de sa damnation. Vous me donniez, ô mon Dieu, malgré l'état déplorable où j'étois intérieurement, une patience sans bornes à son égard. Je ne répondois qu'avec charité & douceur à toutes ses furies, lui donnant même toutes les marques de mon affection. Si quelqu'autre fille m'approchoit pour me servir, elle la retiroit avec furie, & me reprochoit que je la faisois parce qu'elle avoit bien servi mon mari: de sorte qu'il falloit me résoudre à me servir seule lors qu'il ne lui plaisoit pas de venir; & quand elle venoit, c'étoit pour crier & gronder. Ces manières d'agir, & beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de dire, ont duré jusqu'à un an avant mon départ. J'avois avec cela des maladies très-fortes & très-fréquentes: & lors que j'étois malade, cette fille se désespéroit. Aussi ai-je toujours cru que vous n'aviez fait cela que pour moi, ô mon Seigneur: car sans une permission particulière, elle n'étoit pas capable d'une si étrange conduite: elle ne connoissoit pas même de si grands défauts, croiant toujours avoir raison. Toutes les personnes dont vous vous êtes servi pour me faire souffrir, croioient vous rendre service.

2. J'allai à Paris exprès pour voir Mr. Bertot. Les instantes prières que je lui avois fait faire de me conduire, jointes à la mort de mon mari, dont il erat que je serois fort affligée, l'obligèrent à me conduire de nouveau. Ce qui ne me fut que très-peu utile: car outre que je ne pouvois lui rien dire de moi, ni me faire connoître à lui; parce que toute idée m'étoit ôtée, même celle de mes misères, lors que je lui parlois; votre providence, ô mon Dieu, permettoit que lors que j'étois empressée de le voir dans le besoin extrême que je croiois avoir de lui, c'étoit alors que je ne le pouvois voir. Je fus bien douze ou quinze fois pour le voir sans pouvoir lui parler: dans l'espace de deux mois je ne lui parlai que deux fois, & encore pour peu de tems, & de ce qui me paroissoit le plus essentiel. Je lui dis le besoin que j'avois d'un Ecclésiastique pour élever mon fils, & lui ôter les mauvaises habitudes & les impressions défavantageuses qu'on lui inspiroit contre moi, qui venoient à tel point, que quand il parloit de moi, il ne m'appelloit jamais ma mère, mais, elle a dit, elle a fait. Mr. Bertot me trouva un Prêtre qui étoit fort homme de bien, & dont on lui avoit rendu de très-bons témoignages.

3. Je fus faire une retraite avec Mr. Bertot & Mad. de C. au P. Dieu permit qu'il ne me parla point qu'un demi-quart d'heure au plus. Comme il vit que je ne lui disois rien, que je ne savois que dire, & que d'ailleurs je ne lui avois jamais parlé des graces que Notre Seigneur m'avoit faites, (non par envie de les cacher, mais parce que vous ne le permettes pas, ô mon Dieu, qui n'aviez sur moi que des desseins de mort,) il

parloit aux âmes qu'il croioit d'une plus grande grace, & me laissoit comme celle où il n'y avoit presque rien à faire. Vous lui cachâtes si bien, ô mon Dieu, l'état de mon âme, pour me faire souffrir, qu'il me voulut remettre dans les considérations, croiant que je n'avois point d'oraison, & que la Mere Grauger s'étoit trompée lors qu'elle lui avoit dit, que j'en avois : il crut même qu'elle n'avoit pas eu le don de discernement, comme il me le témoigna. Je fis ce que je pus pour lui obéir : mais il me fut entièrement impossible. Je m'en voulois du mal à moi-même ; parce que je croiois plutôt Mr. Bertot que toutes mes expériences. Dans toute ma retraite, quelqu'effort que je fisse, il ne me vint jamais une pensée dans l'esprit. Mon penchant, que je ne discernois qu'à cause de la résistance que j'y faisois, étoit de rester en silence & nudité ; & je croiois défobéir en y restant. Cela me faisoit encore plus croire que j'étois déchue de ma grace. Je me tenois dans mon néant, contente de mon bas degré d'oraison, sans envier celui des autres, dont je me jugeois bien indigne. J'aurois pourtant bien désiré de faire votre volonté, ô mon Dieu, & d'avancer, pour vous plaire : mais je désespérois entièrement que cela pût jamais être : & comme je ne doutois pas que ce ne fût par ma faute que j'avois perdu mon don d'oraison, je me contentois de rester dans ma bassesse. Je ne laissai pas pourtant d'être presque toujours en oraison durant cette retraite ; mais je ne le connoissois pas, & l'on ne me disoit rien qui me pût persuader que j'y fusse ; au contraire, la Dame qui m'avoit amenée en retraite me disoit, que je ne paroissais pas aussi

défectueuse que j'étois peu avancée : & comme elle lisoit un recueil des lettres de Mr. Bertot, j'en connus une qu'il m'avoit autrefois écrite sur mon état. Je lui dis qu'elle étoit à moi ; mais elle ne le voulut pas croire, allurant du contraire. On me cacha les écrits les plus intérieurs ; & on me disoit, de m'appliquer à la méditation : mais il m'étoit impossible. O mon Dieu, que votre providence fut admirable pour m'abîmer de toutes manières ! sans ce procédé, j'aurois toujours subsisté dans quelque chose.

4. Il y avoit dans le lieu où je demourois une personne dont la doctrine étoit suspecte de (*)... Il possédoit une dignité dans l'Eglise, qui m'obligeoit à avoir de la déférence pour lui. Comme il apprit d'abord l'opposition que j'avois pour toutes les personnes suspectes, & qu'il se persuada que j'avois quelque crédit dans ce lieu, il fit tous ses efforts pour m'engager dans ses sentimens. Je lui parlai avec tant de force, qu'il demeura sans réplique. Cela ne fit qu'augmenter le désir qu'il avoit conçu de me gagner, & de faire amitié avec moi. Il continua de m'importuner deux ans & demi. Comme il avoit une humeur très-obligeante, beaucoup d'esprit, & qu'il étoit très-honnête, je ne me défiois point de lui : & parce que je sentoais une grande force intérieure, & qu'en lui parlant Dieu m'étoit fort présent, je crus que c'étoit une marque infaillible que Dieu agréoit que je le visse, & qu'assurément je le gagnerois. Dans les deux ans & demi que je fus obligée de le voir, je sentis des peines très-grandes : car d'un côté j'étois entraînée comme malgré moi à le voir & à lui parler ; & de l'autre il y avoit

(*) Apparemment de Jansenisme.

beaucoup de choses en lui que je ne pouvois approuver, & pour lesquelles je sentoie un extrême rebut. Dieu me paroissoit irrité contre moi, parce que je suivois souvent par infidélité le penchant trop naturel que j'avois à m'entretenir avec lui, quoique ce ne fut pour l'ordinaire que de bonnes choses, ou tout au plus d'indifférentes; mais comme je sentoie que mon naturel étoit porté à ces entretiens, je voiois l'imperfection qu'il y avoit de le suivre. Je m'en retirois souvent : mais il venoit me demander pourquoi on ne me voioit plus, & faisoit enforte par ses assiduités auprès de mon mari malade, que je ne pouvois éviter ses conversations. Je crus qu'il étoit plus court de rompre tout-à-fait; mais Mr. Bertot ne me le voulut pas permettre qu'après la mort de mon mari. Alors voiant enfin l'opposition qu'il avoit pour la vie intérieure, & que je ne pouvois rien gagner sur son esprit, je rompis la liaison que j'avois avec lui. Lors qu'il vit qu'il ne pouvoit renouer avec moi, il me fit des persécutions étranges, soulevant tous ceux de son parti. Ces Messieurs avoient alors une méthode entre eux, qui étoit, qu'en très-peu de tems ils faisoient ceux qui étoient de leur parti & ceux qui leur étoient contraires. Ils envoyèrent aux plus proches comme des lettres circulaires, qu'ils se font tenir les uns aux autres : de sorte qu'en très-peu de tems ces Messieurs me décrièrent par-tout de la plus étrange manière. Mon nom leur étoit connu, mais non pas la personne. Ils condamnoient hautement ma piété. Ils faisoient courir des bruits secrets pour me décréditer dans tous lieux où ils savoient que j'étois en réputation. Cependant la joie que j'avois de me voir dégagée

de cette liaison, étoit si grande, que j'étois peu sensible à tout ce qu'il pouvoit me faire. Je goûtois si fort ma nouvelle liberté, que la peine chez moi n'étoit comptée presque pour rien. Je disois en moi-même : jamais je ne me lierai à personne; & je me tiendrai si bien, que je ne ferai plus en peine de rompre. Insensée que j'étois ! je ne savois pas que celui qui m'avoit dégagée, pouvoit seul m'empêcher de me lier. Je croiois encore pouvoir me défendre & me garder, & ma funeste expérience ne m'avoit pas encore parfaitement convaincue de mon impuissance : car je retombai dans une nouvelle liaison, qui dura six mois : mais elle ne me fit pas tant de peine, parce que cette personne étoit plus à Dieu. La personne avec qui j'avois rompu me décria donc par-tout : ce qui fit un peu de tort à ma réputation. C'étoit, ô mon Dieu, l'endroit où je tenois le plus, & qui m'a le plus coûté à perdre dans la suite. Comme je fus qu'on parloit de moi, je me précautionnai de toutes mes forces : mais le coup étoit donné : il falloit qu'il eût son cours.

5. Ce que je souffrois étoit terrible : car l'éloignement de mon Dieu étoit toujours plus grand. Toutes les créatures se joignirent à vous, ô mon Dieu, pour me faire souffrir; & je portois une telle impression, qu'il me sembloit qu'elles vengeoient les outrages que j'avois faits à leur créateur. Je n'avois ni parent, ni ami, ni confident : il me parut que chacun avoit honte de moi. Je portois encore un état d'humiliation inexplicable : car l'impuissance où j'étois de faire des actions extérieures de charité que j'avois faites, comme d'aller après le saint Sacrement,

ensevelir les morts, rester long-tems à l'Eglise, servoit de prétexte à ce Monsieur de me condamner. Comme il vit que je ne faisois plus toutes ces pratiques, il publioit que c'étoit par son moien que je les avois faites, & que ne le voyant plus j'avois tout quitté, voulant se donner le mérite de ce que vous me faisiez faire, ô mon Dieu, par votre seule grace. Il fut si avant, que de me prêcher publiquement comme une personne qui après avoir été l'exemple d'une ville, en étoit devenue le scandale. Il prêcha plusieurs fois des choses très-offensantes : & quoique je fusse présente à ses Sermons, qui devoient me combler de confusion, (car ils scandalisoient tous ceux qui les entendoient,) je ne pouvois en avoir de peine; au contraire, j'en eus de la joie; car je portois dans mon fond une condamnation contre moi-même que je ne puis exprimer : & il me paroïssoit que ce Monsieur réparoit par une confusion publique qu'il me procuroit, les fautes & les infidélités que j'avois faites. Il me sembloit que j'en méritois infiniment davantage; & que si tous les hommes m'eussent connue, ils m'auroient foulée aux pieds.

6. Ma réputation se perdoit donc de plus en plus par les soins de ce Monsieur, & j'en souffrois au-dedans une plus grande confusion que si j'avois fait tous les maux possibles. C'étoit à qui me feroit le plus d'insultes. Il fit déclarer contre moi tous ceux qui passoient pour avoir de la piété : après quoi il disoit : *Vous voyez qu'elle n'a personne pour elle : tels & tels qui sont des saints* (parlant de ceux de son parti) *sont aussi contre elle.* Je croiois qu'on avoit raison d'en user ainsi. Je ne faisois chose au monde ni pour regagner leur estime, ni pour témoigner que j'avois de la

peine de l'avoir perdue : au contraire, je me tenois éloignée & confuse comme une criminelle qui n'ose lever les yeux. J'étois abîmée devant vous, mon Dieu, dans le plus profond de la misère. Je regardois la vertu des autres avec respect, & voiois le monde sans défaut & moi sans aucune vertu. Mais quoique je me visse si éloignée du bien que je voiois dans les autres, je n'osois cependant, ni ne pouvois même, désirer leur état : je me trouvois indigne de toutes les grâces de Dieu, que je croiois avoir perdues pour toujours par mon infidélité.

7. Je me contentois, ô mon Dieu, de vous servir par les autres ne le pouvant faire moi-même. J'avois du respect pour tous ceux qui vous servoient, & je me trouvois auprès d'eux si petite que rien plus. Lors que par hasard quelqu'un me louoit, je sentoïis un poids qui me renfonçoit dans mon néant, & je disois en moi-même, ils ne savent pas mes misères; & je rougissois très-fort. Je disois quelquefois : ô si l'on pouvoit comprendre d'où je suis déchue ! Lors que l'on me blâmoit, je voiois qu'on avoit raison. La nature eût bien voulu quelquefois se tirer d'une si étrange abjection; mais il n'y avoit pas moien : & si je tâchois de faire paroître quelque justice extérieure par la pratique de quelque bien, mon cœur démentoit dans le secret mon action, & je voiois que c'étoit hypocrisie que de paroître ce que je n'étois pas; & vous ne permettiez pas, ô mon Dieu, que cela réussît.

O que les croix de providence sont belles ! toutes les autres ne sont pas croix. Celle que je portois alors du poids de mes misères, m'étoit bien plus terrible que toutes les autres. Si je ne

m'étois pas cru coupable, je me serois fait honneur de mes peines : mais je me sentois si sale, que je me faisois horreur à moi-même.

8. J'étois souvent très-malade & en danger de mort ; & je ne savois que faire pour me préparer à la mort : je ne vois même rien que je pusse faire, & je me laissois dévorer à l'amertume. Je n'osois presque paroître, à cause de ma peine : il me sembloit que tout le monde devoit connoître mes misères & l'état dont je croiois être déchue. Le plaisir même de boire la confusion me fut ôté. Il ne me resta que la confusion toute seule, que je ne pouvois plus porter : car je ne sentois plus en moi la moindre inclination au bien ; mais au contraire, un penchant à tous maux : & ce penchant involontaire, & sans effet, me paroissoit un crime. Dieu le permettoit de la sorte. Je me trouvois plus sale & plus laide que le Démon : & cependant lors qu'il me falloit confesser, je ne savois que dire sinon certaines infidélités que je faisois, & que je sentois des sensibilités naturelles. Car, comme j'ai dit, je ne faisois rien de marqué. C'étoit une expérience de misère, & un sentiment inconcevable de ma bassesse, qui me faisoit passer les sentimens du cœur pour péchés. Je ne croiois pas qu'il y eût au monde une personne plus mauvaise que moi ; & je portois une confusion si grande, que je n'osois paroître. Les personnes de piété qui m'avoient connue, m'écrivoient comme s'ils avoient cru ce que ces Messieurs disoient ; & je ne me justifiois point, quoique je fusse innocente de ce dont on m'accusoit.

Un jour que j'étois dans une plus forte désolation qu'à l'ordinaire, & qu'il n'y avoit rien

sur la terre capable de me consoler, étant comme hors de moi par l'excès de la peine, qui m'ôtoit la nourriture & le sommeil, j'ouvris le Nouveau Testament sans penser à ce que je faisois. Je trouvai ces paroles ; (a) *La vertu se perfectionne dans l'infirmité : ma grace te suffit.* Cela me consola pour quelques momens ; mais la consolation passoit dans un instant, & ne servoit que pour rendre la peine plus forte ; car il ne me restoit ni idée ni trace de ces choses.

CHAPITRE XXV.

Mort au sensible spirituel. Elle est recherchée. Sa maladie extrême. Etat où tous les biens passés paroissent maux, & toutes les justices comme péchés, & où l'on croit pécher bien qu'on préfère l'enfer même au péché. Cela contribue à faire chercher en Jésus-Christ ce qu'on ne trouve point en soi-même. Dieu guérit ainsi le mal réel par le mal apparent.

Vous m'ôtates, ô mon Dieu, tout-à-coup tout le sensible que j'avois pour les créatures, & vous me l'ôtates en un instant comme qui ôte une robe : enforte que depuis ce tems il ne m'est jamais arrivé d'en avoir pour qui que ce soit. Quoique vous m'eussiez fait cette grace, (dont je ne saurois assez vous marquer ma reconnaissance,) je n'en étois cependant ni plus rassurée, ni plus contente, ni moins confuse. Vous étiez si loin de moi, ô mon Dieu, & vous me paroissiez si fort en colere, qu'il ne me restoit que la douleur de vous avoir perdu par ma faute. La perte

(a) 2. Cor. 12. v. 9.

de ma réputation par le moyen de ceux du parti de ce Monsieur, croissoit chaque jour, & devenoit plus sensible à mon esprit & à mon cœur, quoiqu'il ne me fut pas permis de me justifier ni de me plaindre.

2. Comme je devenois toujours plus impuissante pour toutes sortes d'œuvres extérieures, que je ne pouvois (comme j'ai dit) ni aller voir les pauvres, ni rester à l'Eglise, ni faire oraison; & que plus je devenois froide pour Dieu, plus j'étois sensible à mes maux, tout cela me perdoit davantage & à mes yeux & à ceux des autres. Il y avoit cependant des partis très-considérables qui me recherchoient, & des personnes qui selon les règles ordinaires ne devoient pas penser à moi: ils se présentoient même au fort de ma désolation extérieure & intérieure, & il me paroisoit que c'étoit un moyen de me tirer de la vexation où j'étois. Mais il me sembloit alors, malgré toutes mes peines, que quand un Roi se seroit présenté, je l'aurois refusé avec plaisir, pour vous faire connoître, ô mon Dieu, qu'avec toutes mes misères je voulois être à vous seul; & que si vous ne vouliez pas de moi, j'aurois du moins la consolation de vous avoir été fidèle en tout ce qui dépendoit de moi: car pour l'état (a) que je portois, il ne dépendoit de moi en aucune manière: & si j'avois pu m'en défaire, je l'aurois fait, au moins pendant quelque tems; puis qu'en suite de cela, je le souffrois, quelquefois par résignation, d'autrefois par un désespoir d'en jamais sortir, causé par l'impuissance où je me trouvois. Je ne parlois jamais que l'on m'eût de-

(a) Qui étoit de mort mystique, d'insensibilité pour Dieu & les choses de Dieu &c.

man.

mandée en mariage, ni des personnes qui me demandoient, quoique je fusse bien que ma belle-mère disoit qu'il n'y avoit pas presse; & que si je ne me mariois pas, c'étoit parce que je ne trouvois pas. Il me suffisoit, ô mon Dieu, que vous connussiez ce que je vous sacrifiois sans le dire, sur tout un, de qui la haute naissance, jointe à toutes les qualités extérieures, auroit pu tenter & ma vanité & mon inclination. Cependant, ô mon Dieu, plus vous m'étiez cruel, plus j'étois affamée de vous faire des sacrifices. Si dans les sacrifices & les terribles croix où j'étois plongée dehors & dedans, j'avois pu espérer, ô mon Seigneur, de vous être agréable, l'enfer, que je portois alors, se seroit changé en Paradis: mais hélas, que j'étois éloignée & de le presumer & de l'espérer! Il me sembloit qu'une mer d'affliction ne seroit suivie que d'un tourment éternel, ô mon Dieu: il fallut même me soumettre à vous avoir perdu pour jamais, vous, qui pouviez seul finir mes maux que toutes les créatures n'auroient fait que rendre plus cuisans. Je n'osois pas désirer de jouir de vous, ô mon Dieu: mais je desirois seulement de ne vous pas offenser.

3. Je fus cinq ou six semaines à l'extrémité: je croyois très-souvent mourir d'une défaillance de nature, causée par un dévoiement continu, qui m'avoit réduit à un tel état, que je ne pouvois souffrir aucune nourriture. Une cueillerée de bouillon me mettoit dans la défaillance: ma voix étoit si foible, que quelque près de ma bouche que l'on prêtât l'oreille, on ne pouvoit distinguer mes paroles. Je rendis jusqu'au chile de l'estomac. Mes dispositions étoient, que dans la misère extrême où j'étois réduite, je ne trouvois

Tome I.

Q

rien qui pût assurer mon salut ; au contraire ; ma perte paroïssoit inévitable. Cependant je ne pouvois ne vouloir pas mourir. Comme je portoïis une forte impression que plus je vivrois plus je pécherois , & que je ne pouvois plus éviter le péché, que je ne vivrois que pour le commettre , l'enfer m'étoit alors plus doux ; & dans ma douleur je m'écriois ; *l'enfer est point de péché !*

4. L'autre disposition où j'étois , fut , que loin de voir en moi aucun bien , je n'y voyois que du mal. Tout le bien que vous m'aviez fait faire en ma vie , ô mon Dieu , m'étoit montré comme mal. Tout me paroïssoit plein de défauts : mes charités , mes aumônes , mes prières , mes pénitences , tout s'élevait contre moi , & me paroïssoit un sujet de condamnation. Je trouvois soit de votre côté , ô mon Dieu , soit du mien , soit de celui de toutes les créatures , une condamnation générale : ma conscience étoit un témoin que je ne pouvois apaiser : & , ce qui paroît de plus étrange , c'est que les péchés de ma jeunesse ne me faisoient point alors de peine. Ce n'étoit point eux qui rendoient témoignage contre moi ; c'étoit un témoignage universel dans tout le bien que j'avois fait & dans tous les sentimens du mal : & quoique la condamnation fût si achevée , je ne voyois rien de particulier que je pusse dire , & dont j'eusse pû m'accuser. De sorte que je ne trouvois point de remède à mes maux dans la Confession : & bien que je la réitérasse selon mes forces , je ne pouvois rien dire sinon de vous avoir été infidelle , ô mon Dieu. Ce que je voyois , m'étoit inexplicable : & quand j'aurois pû l'expliquer , celui à qui je me confessois n'y auroit

rien compris : il auroit regardé comme très-grand bien & comme vertu éminente ce que vos yeux tout-purs & tout chastes rejettoient comme infidélité. C'étoit bien alors , ô trop aimable Juge , dans une plus grande rigueur , c'étoit bien alors que je compris ce que vous dites , que vous (a) *jugerez nos justices*. Ce n'étoit pas mes injustices que vous jugiez , puisque mêmes elles ne paroissent pas dans ce jugement : c'étoit toutes justices , mais justices abominables devant vos yeux , à ce qu'il me paroïssoit. Ah que vous êtes pur ! Ah que vous êtes chaste ! qui le comprendra ? C'étoit bien alors que je (b) *tournois les yeux de tous côtés pour voir d'où me viendrait du secours* : mais mon secours ne pouvoit venir que du côté de celui qui a fait le ciel & la terre.

5. Comme je vis qu'il n'y avoit point de salut en moi pour moi , j'entraï dans une secrète complaisance de ne voir en moi aucun bien sur quoi m'appuyer & assurer mon salut. Plus ma perte me parut proche , plus je trouvai en Dieu même (tout irrité qu'il me paroïssoit) de quoi augmenter ma confiance. Il me sembla que j'avois en Jésus-Christ tout ce qui me manquoit en moi-même. J'étois , ô divin Jésus , cette brebis égarée de la maison d'Israël , que vous étiez venu sauver. Vous étiez bien véritablement le Sauveur de celle qui ne pouvoit trouver de salut hors de vous. O hommes forts & saints ! trouvez du salut tant qu'il vous plaira en ce que vous avez fait de saint & de glorieux pour Dieu : pour moi , je ne me glorifie que dans mes faiblesses , puisqu'elles m'ont mérité un tel Sauveur.

6. J'avois de la joie de ce que ce corps de pé-

(a) Ps. 9. v. 5. Ps. 74. v. 3. (b) Ps. 120. v. 1, 2.
Q 2

ché alloit bientôt être pourri & détruit. Le retour de ma santé n'apporta aucun changement à mes peines ni à mes misères : mais comme je ne trouvois rien de marqué en particulier, je priois ce bon Prêtre, qui demouroit au logis, de remarquer mes défauts & de m'en avertir. Il le faisoit avec beaucoup de charité; mais cela ne servoit qu'à augmenter ma douleur. Car outre que je me voyois dans une entière impuissance de m'en défaire, c'est que ce qu'il me disoit m'étoit si fort insupportable, que je me faisois une violence pour ne le pas témoigner, & je me tenois la tête, dans la violence de ma peine : d'autrefois comme si j'eusse été folle, je me la serrois contre le mur, & je lui disois de ne me plus rien dire; car je me désolois, & entrois comme dans un désespoir, à cause de l'impuissance. Il me disoit, qu'il ne me les diroit plus; mais ce n'étoit point cela que je voulois : il n'étoit point en état de comprendre ma peine.

7. J'entrai dans un tel mépris, & même haine de moi-même, que tous les tourmens que je souffrois de la perte de Dieu, des créatures & de moi-même, me sembloient doux. Je voyois les autres honorer Dieu en leur manière : je les voyois comme des Anges, & moi comme un Démon. La communion, que j'avois tant désirée autrefois, me devint un nouveau sujet d'appréhension & de douleur. Quand j'étois obligée par obéissance d'en approcher, tout me frémissait. Je n'aurois pas voulu, ô mon Sauveur, abuser de votre Corps, & l'on ne me permettoit pas de la quitter quoique je crusse véritablement en abuser. Je n'avois plus que du dégoût pour une viande qui avoit fait mes plus chères délices. Cet état

m'a duré cinq années de la même force, accompagné de croix sans relâche, comme je les ai dites, & de maladies très-fréquentes. Il y a eu outre cela deux ans où les maux n'étoient pas si extrêmes, quoique grands. Tous ces maux, joints à la perte de ma réputation, que je croyois plus grande qu'elle n'étoit, (car elle n'étoit telle que dans l'esprit du parti des * * *) tout cela, dis-je, étoit quelquefois si fort, avec l'impuissance de manger, que je ne fais comment je pouvois vivre. Je ne mangeois pas en quatre jours ce qu'il faut en un seul repas médiocre. J'étois obligée de m'aliter de pure foiblesse : mon corps ne pouvoit plus porter un si rude faix. J'aurois voulu qu'il m'eût été permis de dire mes péchés à tout le monde.

8. Si j'avois cru, connu, ou entendu dire que ç'eût été un état, j'aurois été trop heureuse; mais je voyois ma peine comme péché. Les livres spirituels, lorsque je m'efforçois à les lire, augmentoient ma peine : car je ne voyois point en moi ces degrés qu'ils mettent : je ne les comprenois pas même : & lorsqu'ils parloient des peines de certains états, j'étois bien éloignée de me les attribuer. Je disois; ces personnes sentent des peines que Dieu opère; & moi je pêche, & je ne sens que mon méchant état. Ce qui me consolait pour de certains momens sans me consoler, étoit que vous n'en étiez pas moins grand, mon Dieu. J'aurois bien voulu séparer le péché de la confusion du péché : & pourvu que je ne vous eusse pas offensé, tout m'auroit été doux.

Voilà un petit crayon de mes misères dernières, que je suis bien aise de vous faire connaître, parce que j'y ai commis bien des infidélités.

tés dans le commencement, ayant eu de l'attache, de la vaine complaisance, des entretiens longs & inutiles dans le fond, quoique l'amour propre & la nature y fissent voir une espece de nécessité : mais sur la fin, je n'aurois pas souffert une parole trop humaine, ni la moindre chose. Vous purifiâtes en moi, ô mon Dieu & mon divin Amour, le mal réel par un mal apparent. Ne pourrois-je pas bien chanter avec l'Eglise : *O heureuse coupe, qui m'a mérité un tel Rédempteur !*

CHAPITRE XXVI.

Renfort de délaissemens, de peines & de croix intérieures & extérieures. Modération & silence dans ces dernières.

1. LE premier Religieux dont vous vous étiez servi, mon Dieu, pour m'attirer à vous, auquel j'écrivois de tems en tems selon la priere qu'il m'en avoit faite, m'écrivit dans le plus fort de ma désolation de ne lui plus écrire : qu'il n'avoit que du rebut pour tout ce qui venoit de ma part : que je vous déplaïs beaucoup. O mon Dieu, vous lui inspirâtes sans doute de m'écrire de la sorte afin que ma désolation fût complète, & qu'il ne me restât aucun espoir. Un Pere Jésuite, qui m'avoit beaucoup estimée, m'écrivit quelque chose d'approchant. Je n'avois pas la moindre pensée de me justifier. Je les remerciois de leur charité, & me recommandois à leurs prières. Il m'étoit alors tellement indifférent d'être condamnée de tout le monde, & des plus grands Saints, que je n'en avois nulle peine : car

je perdis peu-à-peu la peine de la perte de ma réputation. J'aurois voulu sur la fin que tout le monde m'eût connue comme je me connoissois moi-même. La peine de vous déplaire, ô mon Dieu, sans pouvoir y mettre ordre, étoit trop vive pour sentir les autres croix, quoique les [croix] domestiques devinssent de jour en jour plus fortes. Le souvenir du tems que j'avois perdu à parler & écrire, des infidélités que j'avois commises, l'entraînement que je sentoís en moi à toutes sortes de défauts, m'étoit une peine bien plus sensible.

2. Vous m'aviez accoutumée dès le commencement à la sécheresse & à la privation : je la préférois même à l'abondance, parce que je savois qu'il vous falloit chercher au-dessus de tout. J'avois même dès les premiers commencemens un instinct au plus intime de moi-même d'outre-passer tout, & de laisser les dons pour courir au donateur : mais alors il ne s'agissoit plus de cela, ni même de vous perdre : car je ne voulois plus vous posséder en moi-même, en ayant abusé. Je ne pouvois m'accoutumer au péché : car alors j'avois l'esprit & les sens tellement frappés par votre permission, qui vouliez me détruire sans miséricorde, que plus j'allois en avant, plus tout me paroissoit péché : les croix même ne me paroissent plus croix, mais des fautes réelles. Je croyois me les attirer par mes imprudences. J'étois comme ceux qui regardant au travers d'un verre coloré, voyent tout de la même couleur dont il est imprimé. Mes maladies me devinrent des tems de plus grande impuissance & désolation. Si j'avois pu faire quelque bien extérieur, ou quelques pénitences, cela m'auroit assurée : mais outre qu'on me l'avoit défendu, c'est que je les appréhen-

dois si fort, & je trouvois en moi une si grande foiblesse, qu'il me sembloit qu'il étoit impossible d'en faire. Je les voyois avec horreur; & autant avois-je eu de force en cette matiere, autant m'y trouvois-je foible. Il en a été de même sur tout sujet.

3. Il me semble que j'omets bien des choses, soit des providences de Dieu à mon égard, soit des rudes sentiers qu'il m'a fait passer: mais comme je n'ai qu'une vue générale, je les laisse dans la connoissance de Dieu seul. Dans la suite, l'abandon de mon Directeur, & le refroidissement que je remarquai dans les personnes qu'il conduisoit, ne me faisoient plus de peine, ni celui de toutes les créatures, à cause de l'humiliation que je sentoais au-dedans. Mon frere se joignit aussi à ceux qui me décrioient quoi qu'il ne les eût pas vus auparavant. Je crois, mon Seigneur, que c'étoit vous seul qui conduisiez les choses de cette sorte: car il a de la vertu, & il croyoit faire un bien assurément d'en user ainsi.

4. Je fus obligée d'aller pour quelques affaires dans une ville où il y avoit des proches parens de ma belle-mere. Lorsque j'y avois été autrefois, il n'y avoit point d'honnêteté que je n'en eusse reçue, me régaland même à l'envi les uns des autres. Ils me traitèrent avec le dernier mépris, disant qu'ils vengeoient par-là ce que j'aisois souffrir à leur parente. Comme je vis que la chose alloit si loin, & que malgré mes soins je n'avois pu réussir à la contenter, je me résolus de m'expliquer avec elle. Je lui dis, que chacun disoit que je la maltraitois & la faisois souffrir, quoique je ne travaillasse à autre chose qu'à lui donner des marques de mon respect. Que si cela étoit de la sorte, je la priois de trouver bon que je me retirasse: que

je ne prétendois pas être chez elle pour lui faire de la peine: que je n'y demeurais que pour lui faire plaisir: qu'ayant l'aversion qu'elle savoit que j'avois pour le lieu où je demurois, elle pouvoit bien juger que je n'y demeurais qu'à la considération; & que pour peu que je lui fusse à charge, je me retirerois. Elle me répondit fort froidement, que je ferois ce que je voudrois: qu'elle n'avoit pas parlé de cela; mais qu'elle étoit résolue de faire ménage à part. C'étoit bien me donner mon congé. Je songeai à prendre mes mesures secretement pour me retirer. Comme depuis mon veuvage je ne faisois aucune visite que celles de pure nécessité ou de charité, il ne se trouva que trop d'esprits mécontents qui firent un parti contre moi avec elle. Le mien étoit seul; car vous ne me permettiez pas alors, ô mon Dieu, de m'ouvrir à personne, & vous exigiez de moi un secret inviolable de toutes mes peines extérieures & intérieures: Il n'y a rien qui conte tant ni qui fasse tant mourir la nature, qui creve de ne trouver ni appui ni consolation. Comme je ne pouvois avoir de secours de Mr. Bertot, qui étoit très-loin de Paris, & qui même ou ne m'en auroit pas donné quand il auroit été plus proche, ou ne l'auroit pas donné à tems, je ne savois que faire. Enfin je me vis réduite à sortir au fort de l'hiver avec mes enfans & la nourrisse de ma fille, sans savoir que devenir. C'étoit l'Avent: il n'y avoit point de maison vide dans la ville. Les Bénédictines m'offrirent un appartement chez elles.

5. Je souffris un martyre inconcevable: car d'un côté, je craignois en me retirant, de me retirer de la croix: d'autre part, il ne me sem-

bloit pas juste de demeurer chez une personne pour la crucifier, n'ayant point d'autre désir que de la contenter; & cependant quelque soin que j'y prisse, tout tournoit également mal. Elle se plaignoit que je faisois les choses sans la consulter: lorsque je la consultois, elle ne me vouloit pas répondre; & quand je lui demandois avis, elle disoit, que je ne pouvois rien faire de moi-même, qu'il falloit qu'à son âge elle eût soin de tout. Si je tâchois de prévenir ses inclinations, faisant les choses comme je croyois qu'elle me les auroit conseillées elle-même, elle me disoit que je la méprisois; que les jeunes personnes n'avoient que du mépris pour les personnes âgées; qu'elles croyoient tout savoir mieux qu'elles. Lorsque j'allois à la campagne pour prendre quelque repos, elle s'en plaignoit, disant, que je la laissois seule: Si je la priois d'y venir, elle ne le vouloit pas; ou si je disois que je n'osois la prier d'y venir de peur de l'incommoder & de la faire découcher, elle se plaignoit que je ne voulois pas qu'elle y vint; que je n'y allois que pour me cacher d'elle. Lorsque j'apprenois qu'elle étoit fâchée que je fusse à la campagne, je revenois à la ville, & elle ne pouvoit me souffrir ni me parler. Je ne laissois pas de l'entretenir; car alors, ô mon Dieu, vous me faisiez la grace d'aller contre toutes mes répugnances, quoique je ne les connusse pas. Je l'entretenois sans faire semblant que je voyois comme elle en usoit: Elle ne me répondoit pas, & se tournoit d'un autre côté. Je lui envoyois souvent mon carosse, & la priois de venir passer un jour à la campagne; que cela la divertiroit sans l'incommoder, puisqu'étant si proche, elle pourroit revenir le soir.

elle le renvoyoit à vide sans réponse: & si j'étois quelques jours sans le lui envoyer, c'étoit des plaintes. Enfin tout ce que je faisois pour lui plaire, l'aigrissoit, Dieu le permettant ainsi: car c'étoit un fort bon cœur: mais son humeur étoit peut-être en elle malgré elle, & je ne laisse pas de lui avoir beaucoup d'obligation.

6. Mon affliction étoit très-grande; car je sentoie presque toujours de la répugnance à faire ce que je faisois; & comme je le faisois en me surmontant, la contrariété que je sentoie me paroisse un péché.

Le jour de Noël, étant auprès d'elle, je lui dis avec beaucoup d'affection: Ma mère, le Roi de la paix est né aujourd'hui pour nous l'apporter: je vous demande la paix en son nom. Je crois que cela la toucha, quoiqu'elle ne le fit pas paroître. L'Ecclesiastique que j'avois au logis loin de me consoler & soutenir, ne servoit qu'à m'affoiblir & affliger davantage, me faisant voir que je ne devois pas souffrir de certaines choses: & lorsque je voulois par condescendance mettre quelque ordre tant à ce qui regardoit ma belle-mère que mes domestiques, outre que je n'y réussissois pas, cela augmentoit mes croix & mes peines: car c'est une chose étrange, que n'ayant plus de mari, & devant être maitresse, je n'avois pas cependant le crédit de renvoyer un domestique quelque défectueux qu'il fût. Sitôt que quelqu'un devoit s'en aller, elle prenoit son parti, & tous ses amis s'en méloient.

7. Comme j'étois prête à me retirer, un des amis de ma belle-mère, (homme de bien, qui m'a toujours estimée sans le lui oser faire paroître,) en ayant été averti, appréhenda beaucoup

que je ne quittasse la ville : car quelques-unes de mes aumônes passaient par ses mains. Il crût que c'étoit faire un très-grand tort au pays. Il se résolut de parler à ma belle-mère avec le plus de ménagement qu'il pourroit : car il la connoissoit. Après qu'il lui eût parlé, elle dit, qu'elle ne me mettroit pas hors de chez elle ; mais que si j'en fortois, elle n'y mettroit pas d'obstacle. Il me vint voir ensuite, & me pria d'aller lui faire des excuses pour la contenter. Je lui dis, que je le lui ferois cent fois pour une quoique je ne fusse pas de quoi ; que je lui en faisois continuellement de tout ce que je voyois qui lui faisoit peine : mais qu'il ne s'agissoit pas de cela : que je ne me plaignois de rien d'elle, & que j'étois contente de rester avec elle tant qu'il lui plairoit : mais qu'étant chez elle, il n'étoit pas à propos que j'y restasse pour lui faire de la peine : qu'il étoit juste que je procurasse son repos. Je ne laissai pas d'aller avec lui dans la chambre de ma belle-mère. Je lui dis que je lui demandois pardon si je lui avois déplu en quelque chose ; que ce n'avoit jamais été mon intention ; que je la priois de me dire devant ce Monsieur, qui étoit son ami, en quoi j'avois pu lui causer du chagrin, & si j'avois jamais fait quelque chose à dessein de l'offenser. Vous permettes, ô mon Dieu, qu'elle fit elle-même la déclaration de la vérité en présence de cet homme : Elle dit, qu'elle n'étoit pas personne à se laisser offenser ; qu'elle ne l'auroit pas souffert ; qu'elle n'avoit point d'autre plainte à faire de moi sinon que je ne l'aimois pas ; que j'aurois voulu qu'elle fût morte. Je lui répondis, que ces pensées étoient bien éloignées de mes sentimens : que loin d'avoir jamais eu

cette pensée, j'aurois voulu de tout mon cœur alonger sa vie par mes assiduités auprès d'elle : que mon affection étoit entière ; mais qu'elle n'en feroit jamais persuadée, quelque témoignage que j'essayasse de lui en donner, tant qu'elle écouteroit les gens qui lui parloient à mon désavantage : qu'elle avoit même une fille auprès d'elle qui loin de me témoigner du respect, me maltraitoit au point de me pousser lorsqu'elle vouloit passer : elle l'avoit même fait à l'Eglise, me faisant ranger avec autant de violence que de mépris, & plusieurs fois dans la chambre, me choquant même de paroles : que je ne m'en étois jamais plainte, mais que j'étois bien aise de l'en avertir, parce qu'un esprit de cette trempe pourroit lui faire de la peine un jour, & lui mettre dans l'esprit des choses qui la tourmenteroient. Elle prit le parti de sa fille : cependant nous nous embrassâmes, & cela resta là. Mais vous, ô mon Dieu, qui veilliez d'autant plus sur moi que vous paroissiez m'oublier davantage, permettes qu'après que je fus allée à la campagne, cette fille ne me trouvant plus pour me porter ses chagrins, en usa si mal avec sa maîtresse, qu'elle fut obligée de la mettre dehors avant mon retour. Je dois avertir encore ici, que le procédé de ma belle-mère étoit plutôt une conduite de Dieu sur moi qu'un défaut de sa part ; car elle avoit de la vertu & de l'esprit : & ôté certains défauts que des personnes qui ne sont pas oraison ne connoissent pas, elle avoit des bonnes qualités. Peut-être lui ai-je bien causé des croix sans le vouloir : elle m'en a causé sans peut-être le savoir : car l'opposition qu'elle avoit pour mes manières lui pouvoit être une sorte de croix.

J'espère que ceci ne sera vu de personne qui puisse s'en scandaliser, & qui ne soit en état de voir les choses en Dieu.

8. Une des pénitentes de ce Monsieur dont j'ai parlé, qui m'avoit fait de la peine à cause que j'avois rompu avec lui, fut obligée pour des affaires survenues à son mari de quitter le pays. Ce Monsieur lui-même fut accusé des mêmes choses dont il m'avoit accusée, & d'autres bien plus fortes, & avec plus d'éclat. Vous me fîtes la grâce, ô mon Dieu, quoique je fusse bien les choses dont on l'accusoit, de n'en jamais parler: au contraire, lors que l'on m'en parloit, je le justifiois; & vous retintes si bien mon cœur, qu'il ne se laissa jamais aller à la vaine joie de le voir accablé du mal qu'il m'avoit procuré: & quoique je fusse que ma belle-mère n'ignoroit rien de cela, je ne lui en parlai jamais, de crainte de contenter la nature, & de lui procurer une vie: & lorsqu'elle m'en parloit, & des brouilleries qu'il avoit faites dans une autre famille, je ne m'en prévalus point pour lui faire voir le tort qu'il m'avoit fait: je lui répondois simplement quelques mots, sans le blâmer: car il est vrai, mon Dieu, que vous avez voulu un tel silence de mes croix, durant plus de seize ans, qu'il seroit difficile d'en trouver un plus universel.



CHAPITRE XXVII.

Durant ses misères Dieu ne veut point qu'elle recherche du soulagement auprès des hommes. Sureté de cette voie obscure, par laquelle l'âme est pleinement purifiée, & même revêtue de tous les états de Jésus-Christ sans y avoir réfléchi. Solitude & silence durant la privation. Perte d'espoir perceptible: on s'y regarde comme reprouvé. La paix commence à lui revenir à l'occasion de quelques lettres du Père L. C. qui la rassure & prie pour elle.

1. UN jour accablée de peines, & ne sachant que faire, il me vint dans l'esprit de parler à un homme de mérite & de distinction qui venoit souvent au pays, homme qui passe pour fort intérieur. Je lui écrivis un billet pour lui demander quelque tems; parce que j'avois besoin de ses avis. Sitôt que je fus devant le S. Sacrement, je sentis une si terrible peine, que je ne pouvois plus vivre. Quoi! (m'étoit-il reproché,) tu cherches à te soulager & secouer mon joug! Mon mari étoit vivant encore. J'envoyai au plus vite un autre billet pour le prier de m'excuser: & comme je le croyois intérieur, je dis en moi-même; s'il est intérieur, il ne s'offensera point: s'il ne l'est pas, je serois fâchée de lui parler. Je lui mandai que ce n'avoit été que par amour-propre que j'avois désiré cette conversation, & non par un vrai besoin; que comme je savois qu'il comprenoit ce que c'étoit, que d'être fidele à Dieu, j'avois cru qu'il ne trouveroit pas mauvais que j'en usasse avec cette simplicité

si chrétienne. Il se trouva cependant piqué de cela : ce qui me surprit d'autant plus, que j'avois conçu de grandes idées de sa vertu. Il en a assurément : mais ce sont des vertus vivantes, qui ignorent même les sentiers de la mort. Vous avez été, ô mon Dieu, mon fidele Conducateur, même dans mes misères, comme je l'ai découvert avec admiration lorsqu'elles ont été passées. Que vous en soyez béni, ô mon Dieu, à jamais ! Je suis obligée de rendre ce témoignage à votre bonté, que vous m'avez fait faire le bien par une douce nécessité, & que de mon côté je n'ai payé vos bontés que d'ingratitude, & je n'y ai répondu que par de continuelles infidélités. Combien de fois ai-je dit dans la vue de vos miséricordes en mon endroit, que si je me damnois, il falloit faire un nouvel enfer pour moi, l'enfer des démons étant trop doux pour punir tant d'ingratitude ?

2. Il faut avant que je continue mon histoire, dire une remarque que Notre Seigneur m'a fait faire de la voie par laquelle il a plu à sa bonté de me conduire : c'est qu'elle est d'autant plus sûre, qu'elle étoit plus obscure ; parce que ne laissant à l'ame aucun appui, elle étoit contrainte malgré elle de se perdre. Ce que j'ai remarqué aussi, c'est que l'ame quoiqu'elle ne se soit point appliquée en particulier à aucun des états de Jésus-Christ, se trouve cependant au sortir de sa boue revêtue de toutes les inclinations de Jésus-Christ sans y avoir fait aucune attention ; & cet état lui communique Jésus-Christ même & ses divins états. C'est la véritablement être revêtue de Jésus-Christ. Cette ame, auparavant si impure & propriétaire, est ici purifiée comme

l'or

l'or dans le creuset. Cette personne pleine de son jugement & de sa volonté, se trouve sans résistance, & elle obéit à un enfant ; elle ne peut même trouver en elle de volonté : Son esprit se démet sans résistance de ses propres pensées pour prendre celles des autres. Autrefois elle auroit contesté pour une chose indifférente ; après, elle cède d'abord ; non avec peine, comme autrefois, ou par pratique de vertu, mais comme tout naturellement. Ses propres vues se dissipent d'elles-mêmes sitôt que celles des autres paroissent. Cette créature autrefois si vaine, n'aime plus dans la suite que la pauvreté, la petitesse & l'abjection : elle étoit autrefois idolâtre d'elle-même, ici elle s'oublie sans cesse : elle se préfère à tout le monde, & elle préfère tout le monde à elle. Au commencement cela se fait en maniere apperçue, & en se contrariant ; ensuite cela paroît comme tout acquis & sans peine.

3. Dans l'état d'humiliation dont je viens de parler, tout paroît perdu : Lorsque cet état est passé tout se trouve en l'ame, mais d'une maniere si facile & si naturelle, qu'elle ne le découvre plus que lorsqu'il est nécessaire de le voir. Elle a aussi une charité immense pour le prochain & pour supporter ses défauts & foiblesses : ce qu'elle ne pouvoit faire autrefois qu'avec une extrême peine ; car on a, faute de lumière, un zèle amer contre les défauts du prochain. Les personnes les plus défectueuses lui sont maintenant devenues aimables : cette colere de loup, est changée en la douceur d'un agneau. Au commencement j'aimois les pratiques d'humiliation, & de faire les choses les plus basses, comme balayer ; & , lorsque j'allois voir les pauvres, faire leur

Tome I.

R

lit & leur ménage; allant dans le couvent j'y lavais la vaisselle. Je faisois des pénitences en public comme les autres : mais après, j'oubliai tout cela, & il ne me venoit pas dans l'esprit d'en demander, ni d'en faire : lorsqu'on me le disoit, je le faisois avec joie ; mais de moi-même, je ne m'avisais plus d'aucune chose.

4. Dans le tems de mes expériences de misères je ne cherchois point de récréations au dehors ; au contraire, elles me faisoient peine, & je ne voulois rien voir ni rien savoir : & lorsque les autres alloient voir, je demeurois au logis. Mon cabinet étoit mon seul divertissement. Je me suis trouvée proche de la Reine, que je n'avois point vue, & que j'aurois eu assez d'envie de voir, & Monseigneur aussi qui y étoit : il n'y avoit qu'à ouvrir les yeux ; & je ne le faisois pas. J'aimois à entendre chanter : cependant je fus une fois quatre jours avec une personne qui a passé pour la plus belle voix du monde, sans la prier de chanter ; ce qui l'étonnoit ; parce qu'elle n'ignoroit pas que sachant son nom, je devois savoir la beauté de sa voix. J'ai fait néanmoins des infidélités marquées en m'informant de ce que d'autres disoient de moi pour me blâmer. Il y avoit une personne qui me disoit tout ; & quoique je n'en témoignasse rien, & que cela ne servit qu'à me crucifier, comme j'étois encore bien vivante, je voyois fort bien que l'amour propre & la nature me le faisoient demander.

Je ne pourrais exprimer le nombre de mes misères : mais elles sont si fort surmontées par vos bontés, ô mon Dieu, & si absorbées en elles, que je ne puis plus les voir. Une des choses qui m'a fait le plus de peine dans les sept années dont

j'ai parlé, sur-tout les cinq dernières, c'étoit une folie si étrange de mon imagination, qu'elle ne me donnoit aucun repos : mes sens lui faisoient compagnie, en sorte que je ne pouvois plus fermer les yeux à l'Eglise : & ainsi toutes les portes étant ouvertes, je ne devois me regarder que comme une vigne exposée au pillage ; parce que les haies que le pere de famille avoit plantées, étoient arrachées. Je voyois alors tout ce qui se faisoit & tout ce qui alloit & venoit à l'Eglise ; état bien différent de l'autre. La même force qui m'avoit tirée au-dedans pour me recueillir, sembloit me pousser au-dehors pour me dissiper.

5. Accablée donc de misères de toutes manières, comblée d'ennuis, affaissée sous la croix, je me résolus de finir mes jours de cette sorte. Il ne me resta plus aucun espoir de sortir jamais d'un état si pénible : mais pourtant croyant avoir perdu la grace pour jamais, & le salut qu'elle nous mérite, j'aurois voulu au moins faire ce que j'aurois pu pour un Dieu que je croyois ne devoir jamais aimer : & voyant le lieu d'où j'étois tombée, j'aurois voulu par reconnaissance le servir, quoique je me crusse une victime destinée pour l'enfer. D'autrefois la vue d'un si heureux état me faisoit naître certains desirs secrets d'y rentrer ; mais j'étois soudain rejetée dans le profond de l'abîme, d'où je ne faisois pas un soupir, demeurant pour toujours dans un état qui étoit dû aux âmes infidèles. Je restai quelque tems en cet état comme les morts éternels, qui ne doivent jamais revivre. Il me semble que ce passage me convenoit admirablement, (a) Je suis comme les morts effacés du cœur. Il me sembloit

(a) Pf. 30. v. 13.

ô mon Dieu, que j'étois pour jamais effacée de votre cœur & de celui de toutes les créatures. Peu-à-peu mon état cessa d'être pénible. J'y devins même insensible; & mon insensibilité me parut l'endurcissement final de ma réprobation. Mon froid me parut un froid de mort. Cela étoit bien de la sorte, ô mon Dieu; puisque vous me fîtes trépasser amoureuxment en vous, comme je vais le dire.

6. Pour reprendre donc mon histoire, il arriva qu'un laquais que j'avois au logis, voulut se faire Barnabite: & comme j'en écrivois au Pere de la Mothe, il me manda qu'il falloit s'adresser au Pere la Combe, qui étoit alors supérieur des Barnabites de Tonon. Cela m'obligea de lui écrire. J'avois toujours conservé un fond de respect & une je ne fais quelle estime de sa grace. Je fus bien aise de cette occasion pour me recommander à ses prières. Comme je ne savois parler que de ce qui m'étoit le plus réel, je lui écrivis, que j'étois déchue de la grace de mon Dieu; que j'avois payé ses bienfaits de la plus noire ingratitude; enfin, que j'étois la même misère, & un sujet digne de compassion: & que loin d'avoir avancé vers mon Dieu, je m'en étois entièrement éloignée. Il me répondit d'une manière comme s'il eût connu par une lumière surnaturelle, malgré l'effroyable portrait que je lui faisois de moi-même, que mon état étoit de grace. Il me le manda de la sorte: mais j'étois bien éloignée de me le persuader.

7. Durant le tems de ma misère Geneve (a)

(a) Cela pouvoit lui marquer ou de se rendre dans cet Evêché-là, ou de s'y adresser à quelqu'un; ou peut être aussi, que les protestans pourroient profiter de ses lumières,

me venoit dans l'esprit d'une manière que je ne puis dire. Cela me fit craindre beaucoup. Je me disois à moi-même: quoi! pour comble d'abandon irois-tu jusqu'à cet excès d'impiété, que de quitter la foi par une apostasie? je me croiois capable de tous les maux du monde; & l'endurcissement extrême où je me trouvois, joint à un dégoût général de tout ce qui est appelé bon, me donnoit toute sorte de défiance de moi-même. Je disois: pourrois-je quitter l'Eglise, pour laquelle je donnerois mille vies? Quoi! cette foi, que j'aurois voulu sceller de mon sang, seroit-il possible que je m'en éloignasse? Il me sembloit que je ne pouvois rien espérer de moi-même, & que j'avois mille sujets de craindre après l'expérience que j'avois faite de ma foiblesse. Cependant la lettre que j'avois reçue du P. la Combe, où il me mandoit sa disposition présente, qui avoit assez de rapport à celle qui avoit devancé mon état de misère, me fit un tel effet, parce que vous le voulûtes de la sorte, ô mon Dieu, qu'elle rendit la paix à mon esprit & le calme à mon cœur. Je me trouvai même unie intérieurement à lui comme à une personne d'une grande grace. Il se présenta à moi à quelque tems de là la nuit en songe une petite Religieuse fort contrefaite, qui me paroissoit pourtant & morte & bienheureuse. Elle me dit, *Ma sœur, je viens vous dire que Dieu vous veut à Geneve.* Elle me dit encore quelque chose dont je ne me souviens pas. J'en fus extrêmement consolée; mais je ne savois pas ce que cela vouloit dire. Selon le portrait de la mere Bon, que j'ai vu depuis, j'ai connu que c'étoit elle; & le tems que je la vis se rapporte assez à celui de sa mort.

Environ huit ou dix jours avant la Madeleine de l'an 1680 il me vint au cœur d'écrire encore au P. la Combe, & de le prier, s'il recevoit ma lettre avant la Madeleine, de dire la Messe pour moi ce jour là. Vous fîtes, ô mon Dieu, que cette lettre (contre l'ordinaire des autres qu'il ne recevoit que très-tard à cause du défaut des messagers qui les vont querir à pied à Chambéri) lui fut rendue la veille de la Madeleine: & le jour de la Madeleine il dit la Messe pour moi. Comme il m'offrit à Dieu au premier *memento*. Il lui fut dit par trois fois avec beaucoup d'impétuosité: *Vous demeurerez dans un même lieu*. Il fut d'autant plus surpris, qu'il n'avoit jamais eu de parole intérieure. Je crois, ô mon Dieu, que cela s'est bien plus vérifié & pour l'intérieur & pour les mêmes aventures crucifiantes, qui nous font arrivées assez pareilles, & pour vous-même, ô Dieu, qui êtes notre demeure, que pour la demeure temporelle. Car quoique j'aie été quelque tems avec lui dans un même pays, & que votre providence nous ait fourni quelques occasions d'être ensemble, il me paroît que cela s'est vérifié bien plus par le reste; puisque j'ai l'avantage aussi bien que lui, de confesser Jésus-Christ crucifié.

CHAPITRE XXVIII.

Délivrée de toutes peines elle est mise dans une vie nouvelle de paix, de liberté, de facilité à tout bien, retrouvant Dieu, & tout en lui & avec lui, sans plus d'appropriation, avec fermeté & durée, & en union d'unité.

1. CE fut ce jour heureux de la Madeleine que mon âme fut parfaitement délivrée de toutes ces peines. Elle commençoit déjà depuis la première lettre du P. la Combe de reprendre une nouvelle vie; mais cela étoit comme un mort que l'on ressuscite, qui n'est pas encore délié de ses suaires: mais dans ce jour, je fus comme en vie parfaite. Je me trouvai autant élevée au-dessus de la nature, que j'avois été plus rigoureusement captive sous son poids. Je me trouvois étonnée de cette nouvelle liberté, & de voir de retour; mais avec autant de magnificence que de pureté, celui que je croyois avoir perdu pour toujours. Ce que je possédois étoit si simple, si immense, que je ne le puis exprimer. Ce fut alors, ô mon Dieu, que je retrouvai en vous d'une manière ineffable tout ce que j'avois perdu. Vous me le rendîtes avec de nouveaux avantages. Mon trouble & ma peine furent changés en une paix qui étoit telle, que, pour m'en mieux expliquer je l'appelle PAIX-DIEU. La paix que je possédois avant ce tems étoit bien la paix de Dieu, paix don de Dieu; mais ce n'étoit pas la *paix-Dieu*, paix qu'il possède en lui-même, & qui ne se trouve qu'en lui.

2. Quoique ma joie fût extrêmement grande,

il ne me fut pas alors permis de m'y laisser aller. Le souvenir de ma misère passée m'empêchoit de me réjouir & de laisser prendre part à la nature en quoique ce soit : sitôt qu'elle vouloit voir ou goûter quelque chose, l'esprit lui faisoit tout outrepasser. Je ne saurois mieux expliquer l'empire que l'esprit avoit alors sur la nature que comme un fameux Conquérant, qui auroit été retenu captif lui-même par l'ennemi qu'il viendrait de dompter : il lui feroit faire avec empire ce qu'il voudroit, & il n'y auroit plus de résistance en lui. J'étois bien éloignée alors de m'élever, ou de me rien attribuer de ce nouvel état ; car mon expérience me faisoit bien voir & sentir ce que j'étois.

3. Je voyois bien que c'étoit un changement d'état qui me dureroit quelque tems ; mais je ne croyois pas mon bonheur aussi grand & aussi immuable qu'il étoit. Si l'on juge du bien par le travail qui l'a précédé, je laisse à juger du mien par les travaux qu'il m'a fallu soutenir avant de l'avoir. O Paul, vous dites que (a) *les travaux de cette vie n'ont rien de comparable avec la gloire qui nous est préparée* ! Cela est vrai même dès cette vie, où je puis dire, pour l'avoir éprouvé, que tous les travaux que l'on souffre en cette vie ne feroient rien, comparés avec le bonheur de vous posséder en vous-même en la manière que mon ame se trouvoit. Un jour de ce bonheur feroit bien avec usure la récompense de plusieurs années de souffrances. Quoiqu'il ne fût alors que dans son aurore naissante, il ne laissoit pas d'être tel que je le décris. Toute facilité pour le bien me fut rendue bien plus grande qu'auparavant,

(a) Rom. 8. v. 18.

mais d'une manière si libre & si exempte de gêne, qu'elle sembloit m'être devenue naturelle.

4. Au commencement cette liberté avoit moins d'étendue : mais plus j'avançois, plus la liberté devenoit grande. J'eus occasion de voir Mr. Bertot pour quelques momens. Je lui dis, que je croiois mon état bien changé, sans lui en dire le détail, ni ce que j'éprouvois, ni ce qui l'avoit précédé. J'eus très-peu de tems à lui parler, & encore étoit-il appliqué à autre chose. Vous permettes, ô mon Dieu, qu'il me dit, que non ; peut-être sans y penser. Je le crus : car la grace me faisoit croire ce que l'on me disoit malgré mes lumières & mes expériences ; de sorte que lors que l'on m'avoit dit le contraire de ce que je pensois, toute autre pensée n'étoit plus admise dans mon esprit, qui restoit si soumis à ce qu'on lui disoit, qu'il n'avoit pas seulement une pensée ni une réflexion contraire. Cela ne me fit aucune peine ; car tout état m'étoit indifférent. Je sentois pourtant augmenter tous les jours en moi une espèce de béatitude. Je fus entièrement délivrée de toute peine & de tous les penchans que je croiois avoir au péché. Il me sembla que je faisois alors toutes sortes de biens sans propriété ni retour ; & s'il se présentait un retour, il étoit d'abord dissipé. Il me sembloit qu'il se tiroit comme un rideau qui couvroit cette pensée, & faisoit qu'elle ne paroissoit plus. Mon imagination fut entièrement fixée, en sorte que je n'en avois plus de peine. J'étois étonnée de la netteté de mon esprit, & de la pureté de mon cœur.

5. Je reçus une lettre du Pere la Combe qui m'écrivit, que Dieu lui avoit fait connoître qu'il avoit de grands desseins sur moi : qu'ils soient de

justice ou de miséricorde, tout m'est égal. Il lui avoit été dit : *Vous demeurerez en un même lieu.* Il n'en connut pas davantage ; & Dieu ne lui fit rien connoître alors de plus particulier. J'avois toujours Geneve dans le fond de mon cœur, sans m'en expliquer à personne. Je ne m'arrêtois pas même à y penser, ni à ce que le P. la Combe m'avoit mandé des desseins de Dieu sur mon ame. Je reçus tout cela dans une entière indifférence, sans vouloir ni m'en occuper ni y penser, attendant tout, ô mon Dieu, de votre toute puissante volonté. Comme ma misère étoit encore si proche, je craignois même que ce ne fut une ruse du Démon, qui en m'amusant de la pensée d'un bien que je n'avois pas, me feroit perdre celui que je possédois, en me tirant de mon état. Cette crainte étoit douce, paisible, animée de confiance & d'espérance. Plus je me vois misérable, plus je me vois propre à vos desseins, ô Dieu ! & il me sembloit que ma misère, mon incapacité, & mon néant ne pouvant rien dérober à Dieu de ce qu'il faisoit, il auroit lui seul toute la gloire de ses œuvres. Je vous disois : ô mon Seigneur ! *prenez des misérables & des hébétés pour faire vos ouvrages, afin que l'on vous en rende toute la gloire, & que l'homme ne s'en attribue rien.* Si vous preniez une personne de grande vertu, & enrichie de talens, on pourroit lui en attribuer quelque chose ; mais si vous me prenez, on verra bien que vous êtes seul auteur de tout ce que vous ferez. Je restai de cette sorte sans y penser davantage ni m'en occuper le moins du monde, persuadée que j'étois, que si vous vouliez quelque chose de moi, mon Dieu, vous m'en fourniriez les moyens. Je me tenois cependant en attente, avec une ferme

volonté d'exécuter vos ordres aux dépens de ma vie propre lors que vous me les feriez connoître. Vous m'ôtâtes toutes croix, & vous me donnâtes une si grande facilité pour toutes choses, que j'en étois surprise. Je me remis à panser les plaies, & vous me faisiez guérir les plus incurables : lors que les Chirurgiens n'y vouloient plus travailler, ou qu'ils vouloient couper les membres où le mal étoit attaché, c'étoit alors que vous me les faisiez guérir. Je devins si libre, que j'aurois pu rester tout le jour à l'Eglise quoique je n'eusse rien de sensible ; & aussi, je n'avois nulle peine de n'y pas être, trouvant par-tout dans une immensité & vastitude très-grande celui que je ne possédois plus, mais qui m'avoit abimée en lui.

6. O que j'ai bien véritablement éprouvé ce que vous dites dans votre Evangile, qui n'est pas répété des quatre Evangelistes sans sujet, & même dit deux fois dans un Evangile, que (a) *quiconque perdra son ame, la trouvera ; & quiconque la voudra sauver, la perdra.* O heureuse perte que celle qu'une heureuse nécessité me fit faire ! Lorsque je me croiois plus perdue sans ressource, ce fut alors que je me trouvai plus sauvée : lorsque je n'espérois plus rien de moi-même, je trouvai tout en mon Dieu : lors que j'eus perdu tout bien, je trouvai en lui toutes sortes de biens : lorsque j'eus perdu tous les appuis créés, & même les divins, je me trouvai dans l'heureuse nécessité de tomber dans le pur divin, & d'y tomber par tout ce que je croiois qui m'en éloignoit davantage. En perdant tous les dons, je trouvai le Donateur : en vous perdant, mon

(a) Matth. 10. v. 39. & 16. v. 25.

Dieu en moi, je vous trouvai en vous-même dans l'immuable, pour ne vous plus perdre. O pauvres créatures, qui passez toute votre vie à goûter les dons de Dieu, & qui croyez en cela être les plus favorisées & les plus heureuses, que je vous plains cependant si vous n'allez pas à mon Dieu par la perte de ces mêmes dons ! Combien d'âmes passent toute leur vie de cette sorte, & se croient des prodiges ? Il y a d'autres personnes qui étant destinées de Dieu à mourir à elles-mêmes, passent toute leur vie dans une vie mourante, & dans d'étranges agonies, sans entrer jamais en Dieu par la mort & la perte totale ; parce qu'elles veulent toujours retenir quelque chose sous de bons prétextes, & ne se perdent jamais dans toute l'étendue des desseins de Dieu ; c'est pourquoi elles ne jouissent jamais de Dieu en plénitude ; ce qui est une perte qui ne se connoitra parfaitement que dans l'autre vie.

7. O mon Seigneur, quel bonheur ne goûtois-je pas dans ma petite solitude & dans mon petit ménage, où rien n'interrompoit mon repos ! Comme je fus longtems à la campagne, & que le bas âge de mes enfans ne requeroit pas trop mon application, joint qu'ils étoient en assez bonne main, je me retirois tout le jour dans le bois, où je passois autant de jours heureux que j'y avois eu de mois de douleur : car c'étoit là où je donnai ci-devant liberté à la douleur de me détruire : c'étoit aussi, dans le commencement, où je donnai lieu à l'amour de me consumer ; & c'étoit alors où je me laissois plus perdre dans un abîme infini & incompréhensible. Je ne puis rien dire de ce qui se passoit en moi, pour être trop pur, trop simple, & trop hors de moi.

8. Vous me traitâtes, ô mon Dieu, comme votre serviteur Job, me rendant au double ce que vous m'aviez ôté, & me délivrant de mes croix. Vous me donnâtes une facilité merveilleuse pour contenter tout le monde : & ce qui est de plus surprenant, c'est que ma belle-mère, qui jusqu'alors s'étoit toujours plainte de moi, quelque soin que j'eusse pris de la satisfaire, sans que je fisse rien qui la contentât, avouoit que l'on ne pouvoit être plus contente de moi qu'elle l'étoit. Les personnes qui m'avoient le plus décriée, en témoignèrent de la douleur, & devinrent mes panégiristes. Ma réputation se rétablit avec d'autant plus d'avantage, qu'elle paroissoit plus perdue. Je restai dans une entière paix, tant du dehors que du dedans. Vous fîtes cela, ô mon Dieu, pour rendre le sacrifice que vous prépariez de me faire faire, & plus douloureux, & plus parfait ; car s'il m'eût fallu rompre dans le tems des persécutions, s'auroit été un soulagement, & non un sacrifice : peut-être aussi ne me serois-je jamais pu résoudre de quitter dans le tems de mes peines : j'aurois toujours sans doute appréhendé de descendre de la croix par moi-même, & de lui être infidèle. Il me semble que l'on ne pouvoit être plus contente & plus heureuse que j'étois & dedans & dehors. Comme la croix avoit toujours été ma fidèle compagne & amie, il se réveilloit de tems en tems de petites peines de ne plus souffrir ; mais elles étoient absorbées aussitôt dans un fond qui ne pouvoit admettre aucuns desirs. Quoique le corps souffrit de grandes douleurs, ce n'étoit plus douleur ; mais un fond qui beaufioit toutes choses. Il me semble que mon âme étoit devenue comme cet-

te nouvelle (a) Jérusalem de laquelle il est parlé dans l'Apocalypse, où il n'y a plus ni clameur, ni douleur. L'indifférence en moi étoit parfaite; & l'union au bon plaisir de Dieu si grande, que je ne trouvois en moi aucun désir ni tendance. Ce qui me paroissoit alors plus perdu en moi, étoit la volonté; car je n'en trouvois pour quoi que ce soit: mon ame ne pouvoit s'incliner plus d'un côté que de l'autre: tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit de se nourrir des providences journalières. Elle trouvoit qu'une autre volonté avoit pris la place de la sienne, volonté toute divine, qui lui étoit cependant si propre & si naturelle, qu'elle se trouvoit infiniment plus libre dans cette volonté, qu'elle ne l'avoit été dans la sienne propre.

9. Ces dispositions, que je décris comme dans un tems passé afin de ne rien confondre, ont toujours subsisté, & se sont même toujours plus affirmées & perfectionnées jusqu'à l'heure présente. Je ne pouvois désirer ni une chose ni une autre; mais j'étois contente de tout ce qui arrivoit, sans y faire ni attention ni réflexion, sinon lors qu'on me disoit: voulez-vous ceci ou cela? & alors j'étois étonnée que je ne trouvasse plus en moi ce qui pouvoit vouloir: j'étois comme si tout étoit disparu chez moi, & qu'une puissance plus grande eût pris la place. J'avois bien éprouvé dans les tems qui précéderent mes peines, qu'un plus puissant que moi me conduisoit, & me faisoit agir. Je n'avois alors, ce me semble, de volonté que pour me soumettre avec agrément à tout ce qu'il faisoit en moi & par moi: mais ici, il n'en étoit plus de même: je ne trou-

(a) Apoc. 21. v. 4.

vois plus de volonté à soumettre: elle étoit comme disparue, ou plutôt passée dans une autre volonté. Il me semble que ce puissant & fort faisoit alors tout ce qu'il lui plaisoit; & je ne trouvois plus cette ame qu'il conduisoit autrefois par sa houlette & son bâton avec un extrême amour; il me paroissoit seul, & comme si cette ame lui eût cédé la place, ou bien plutôt, fut passée en lui pour ne plus faire qu'une même chose avec lui.

10. O Union d'unité, (a) demandée à Dieu par Jésus-Christ pour les hommes, & méritée par le même Jésus-Christ, que tu es forte dans une ame que tu perds de la sorte en son Dieu! C'est là qu'après la consommation de cette unité divine, l'ame demeure (b) *cachée avec Jésus-Christ en Dieu*. O heureuse perte, & d'autant plus heureuse que ce n'est point de ces pertes passagères que l'extase opère, qui sont plutôt des absorbemens que des pertes, puisque l'ame se retrouve sitôt après: mais pertes permanentes & durables, qui vont toujours se perdant dans une mer immense, comme un petit poisson iroit toujours s'abîmant dans une mer infinie. Mais la comparaison ne me paroît pas assez juste: c'est plutôt comme une petite goutte d'eau jettée dans la mer, qui prend toujours plus les qualités de la même mer. Cette ame recevoit, sans pouvoir s'incliner ni choisir. Lors que je parle de *pouvoir*, je ne l'entens pas d'un pouvoir absolu; mais de celui d'une ame qui a encore des élections & des désirs. Elle recevoit dans une entière indifférence ce qui lui étoit donné ou fait. Elle faisoit dans les commencemens encore

(a) Jean 17. v. 23. (b) Col. 3. v. 3.

quelques fautes de précipitation; mais cela étoit comme hors d'elle, sans cependant qu'elle connût son état.

CHAPITRE XXIX.

Un confesseur à Paris, un Religieux, l'Evêque de Geneve, une Supérieure, le Pere la Combe, le P. Claude Martin, M. Bertot, une Religieuse, lui déclarent que Dieu veut qu'elle s'emploie toute à son service. Marques des songes divins; Vision significative sur son sujet. Elle se dispose à tout abandonner en pure foi pour servir Dieu selon sa divine volonté nonobstant les répugnances de la nature.

1. JE fus obligée d'aller à Paris pour quelques affaires. Etant entrée dans une Eglise fort obscure pour me confesser, j'allai au premier Confesseur que je trouvai, que je ne connoissois pas, & que je n'ai jamais vu depuis. Je fis simplement ma confession, qui fut fort courte, & je ne disois pas un mot à ce Confesseur. Je fus fort surprise lorsqu'il me dit: je ne fais qui vous êtes; si vous êtes fille, femme, ou veuve; mais je me sens un fort mouvement intérieur de vous dire, que vous sachiez ce que Notre Seigneur vous a fait connoître qu'il vouloit de vous: je n'ai que cela à vous dire. Je lui répondis: mon Pere, je suis une veuve, qui ai de petits enfans de quatre & six ans; qu'est-ce que Dieu pourroit vouloir de moi autre chose que de les élever? Il me dit: je n'en fais rien. Vous savez bien si Dieu vous a fait connoître qu'il vouloit quelque chose de vous: & si cela est, il n'y a rien qui vous doi-

ve

ve empêcher de faire sa volonté. Il faut abandonner les enfans pour la faire. Cela me surprit fort. Je ne lui dis cependant rien de ce que je sentoie pour Geneve. Je ne laissai pas de me disposer doucement à tout quitter si vous le vouliez de moi, ô mon Dieu, & si vous m'en faisiez naître les occasions par votre divine providence. Je n'envisageois pas cela comme un bien auquel j'aspirasse, ni comme une vertu que j'espérasse d'acquiescer, ni comme une chose extraordinaire, ni comme un acte qui méritât quelque retour de la part de Dieu. Je ne l'embrassois point comme par zèle; cela paroïssoit mort en moi: mais je me laissois aller doucement à ce que l'on me disoit être volonté de Dieu, à laquelle la mienne ne pouvoit faire de résistance; non par acquiescement, comme autrefois; mais comme n'étant plus, & ne faisant plus ni distinction ni attention.

2. Comme j'étois dans cette disposition, vivant dans mon domestique avec une extrême tranquillité, sans m'occuper de tout cela, un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, de mes amis, eut un grand desir d'aller en mission à Siam. Il demouroit à vingt lieues de chez nous. Comme il étoit prêt d'en faire le vœu qu'il avoit écrit pour le prononcer, il ne lui fut pas possible de le faire. Il lui fût donné à entendre qu'il devoit m'en venir parler. Il y vint aussitôt: & comme il avoit quelque répugnance à me le déclarer, il alloit dire la Messe dans ma chapelle, croyant que Dieu se contenteroit qu'il fit son vœu en célébrant la Messe, que j'entendrois: mais il en fut empêché: de sorte qu'il quitta la chapelle ayant déjà mis l'amict, qu'il ôta, pour

Tome I.

S

me venir parler. Il me dit donc sa pensée.

Quoique je n'eusse ni sentiment ni pensée de rien faire de positif, je me sentis poussée à lui dire ce qui m'étoit arrivé, & la pensée que j'avois pour Geneve depuis long-tems. Je lui contai même un songe qui m'avoit paru surnaturel, qui m'étoit arrivé la nuit de la Transfiguration, le sixième jour d'Août, un an, jour pour jour avant les vœux que je fis, dont je parlerai dans la suite. Il me sembla de voir l'ecclésiastique du logis avec mon fils le cadet, qui regardoit le ciel avec beaucoup d'admiration : ils s'écrierent, que le ciel étoit ouvert, ils me prioient d'y aller, qu'ils voyoient le Tabor & le Ciel ouvert. Je leur dis, que je ne voulois pas y aller; que le Tabor n'étoit pas pour moi; qu'il ne me falloit que le Calvaire. Ils me pressèrent si fort de sortir, que ne pouvant résister à leurs importunités je m'y rendis : je ne vis plus qu'un reste de lumière; & en même tems je vis descendre du ciel une croix d'une grandeur démesurée. Je vis quantité de gens de toutes especes Prêtres, Religieux, qui faisoient effort pour l'empêcher de venir. Je ne faisois autre chose que de rester en ma place en paix, sans faire effort pour la prendre; mais je restois contente. Je l'aperçus qu'elle s'approchoit de moi : elle avoit avec elle un étendard de la même couleur que la croix : elle se vint jeter d'elle-même entre mes bras : je la reçus avec une extrême joie. Les Bénédictines ayant voulu me l'ôter, elle se retira de leurs mains pour se jeter dans les miennes.

3. Comme je m'entretenois de cela avec ce Pere, j'eus un fort mouvement de lui dire; mon Pere, vous n'irez point à Siam : vous me servi-

rez en cette affaire; & c'est pour cela que Dieu vous a envoyé ici. Je vous prie de me donner votre avis. (Il est fort savant.) Il me dit, qu'il resteroit trois jours avec moi à la campagne; & qu'après avoir recommandé l'affaire à Dieu durant ces trois jours, & dit trois Messes, il me diroit son sentiment. Il me dit donc après ce tems, qu'il croioit que c'étoit la volonté de Dieu que j'allasse en ce pays-là : mais qu'afin d'en être plus assurée, il falloit voir l'Evêque de Geneve : que s'il approuvoit mon dessein, c'étoit une marque qu'il étoit de Dieu : que s'il le condamnoit, il n'y falloit plus penser. J'entrai dans son sentiment; & il s'offrit d'aller à Anneci pour trouver Monsieur de Geneve & lui parler, & de me rendre un compte fidele de ce qu'ils auroient résolu ensemble. Comme il étoit âgé, nous raisonnions de quelle maniere il feroit un si long voyage sans être incommodé, lorsqu'il vint deux Religieux passans, qui nous dirent que l'Evêque de Geneve étoit à Paris. Cela me parut, ô mon Dieu, un miracle de votre providence. Ce bon Religieux se résolut d'y aller : il me conseilla d'écrire au P. la Combe pour savoir son sentiment & recommander l'affaire à ses prieres, sachant qu'il étoit du pays. Il parla donc à Paris à Mr. de Geneve : & comme il arriva une affaire que la divine providence me ménagea pour me faire aller à Paris, je parlai moi-même à Mr. de Geneve.

4. Je lui dis, que mon dessein étoit d'aller en ce pays-là, & y employer mes biens pour faire un établissement pour tous ceux qui voudroient véritablement se convertir à Dieu & se donner à lui sans reserve : que quantité de serviteurs &

servantes de Dieu m'avoient assurée que Dieu demandoit cela de moi ; & quoique je ne sentisse aucun penchant marqué pour cela , je croiois néanmoins devoir obéir à la voix de Dieu , qui m'étoit marquée par tant de personnes différentes qui ne s'étant jamais connues , & étant fort éloignées les unes des autres , me mandoient cependant la même chose. Mr. de Geneve approuva mon dessein , & me dit , qu'il y avoit des Nouvelles-Catholiques qui vouloient s'aller établir à Gex ; & que c'étoit une providence. Je lui répondis que je n'avois point de vocation pour Gex , mais pour Geneve. Il me dit , que je pourrois aller de là à Geneve. Je crus que c'étoit une occasion que la divine providence m'envoyoit pour faire ce voyage avec moins de difficulté : & comme je ne savois rien de positif de ce que Dieu vouloit de moi , je ne voulus m'opposer à rien. Peut-être , disois-je , qu'il veut que je contribue seulement à cet établissement.

5. Je fus voir la Supérieure des nouvelles Catholiques de Paris pour savoir comment toutes choses alloient : elle m'en témoigna bien de la joie , & m'assura qu'elle seroit de la partie. Comme c'est une grande servante de Dieu , cela me confirma ; car lors que je pouvois réfléchir un moment (ce qui étoit rare ,) je croiois que Dieu prendroit cette fille pour sa vertu , & moi pour mon bien : car sitôt que par infidélité je me regardois , je ne pouvois croire que Dieu voulût se servir de moi : mais lors que je vois les choses en Dieu , il me sembloit que plus j'étois peu de chose , plus j'étois propre à ses desseins. Comme je ne vois rien en moi d'extraordinaire , que je me croiois dans le plus bas étage de la perfec-

tion , & qu'il me paroissoit , faute de lumière , (car mon ame n'étoit pas parfaitement établie dans la lumière éternelle , qui est vous , ô mon Dieu ,) comme , dis-je , il me paroissoit qu'il falloit des lumières extraordinaires pour des desseins extraordinaires ; cela me faisoit hésiter , & craindre la tromperie. Je ne comprenois pas assez , que de suivre pas à pas votre divine providence étoit la plus grande & la plus pure lumière ; & qu'outre cela , vous m'en donniez de continuelles , & d'autant plus admirables , que je les recherchois moins. Ce n'est pas que je craignisse quelque chose pour mon salut & ma perfection ; ce que j'avois remis à Dieu : mais je craignois de ne pas faire sa volonté pour la vouloir trop faire. J'allai consulter le P. Claude Martin , fils de la Mere de l'Incarnation de Canada : il ne me décida rien alors , me demandant du tems pour prier , & qu'il m'écrirait ce qui seroit la volonté de Dieu sur moi.

6. J'avois quelque peine à parler à Mr. Bertot , tant à cause de la difficulté de lui parler , que parce que je savois combien il condamnoit les choses extraordinaires , & que d'ailleurs il ne m'aideroit aucunement pour mon intérieur , qu'il disoit être l'oraison d'affection , quoique je ne fusse ce que c'étoit. Je me soumettois , contre mes lumières , à ce qu'il me disoit , quoiqu'il m'eût autrefois certifiée sur l'oraison de foi ; mais je laissois toutes mes expériences lors qu'il s'agissoit de croire & d'obéir. Comment auroit-il connu mon intérieur , puisque je ne pouvois lui en rien dire ? Je crus cependant que quoiqu'il ne m'aidât plus , je devois m'adresser à lui pour une affaire de cette importance , & préférer ses

lumières à toutes autres, persuadée que j'étois qu'il me diroit infailliblement la volonté de Dieu. J'y allai donc; & il me dit, que mon dessein étoit de Dieu, & qu'il y avoit déjà quelque tems que Dieu lui avoit fait connoître qu'il vouloit quelque chose de moi. Je le crus sans hésiter; & je revins pour mettre ordre à tout. Plus je me voyois confirmée, plus j'avois d'appréhension sans appréhension, parce que j'aimois beaucoup mes enfans; & l'on ne peut goûter un contentement pareil à celui où j'étois.

7. Lors que je fus de retour, je m'abandonnai, ou plutôt je me délaissai entre les mains de Dieu, résolue de ne pas faire une démarche ni pour faire réussir la chose, ni pour l'empêcher, ni pour la faire avancer ou reculer. Je me laissai en proie à la providence, faisant un sacrifice volontaire en attendant que j'en fisse un réel. J'avois des songes mystérieux qui ne pronostiquoient que des croix, des persécutions, & des douleurs. Mon cœur se soumettoit à tout ce que son Dieu pouvoit vouloir pour lui. J'en eus un très-significatif. Je voyois auprès de moi en travaillant à quelque chose qui étoit de nécessité, un certain animal fort petit, & qui paroissoit comme mort. Cet animal me parut être l'envie de quelques personnes qui paroissoit s'amortir depuis peu de tems. Je pris cet animal: & comme je vis qu'il faisoit ses efforts pour me piquer, & qu'il grossissoit à vue d'œil, je le jettai. Je trouvai qu'il avoit empli mes doigts comme d'aiguilles. Je m'approchai d'une personne que je connois fort bien, afin qu'il me les ôtât: mais il me les enfonça avec rigueur, & je restai pleine de ces pointes, jusqu'à ce qu'un Prêtre charita-

ble, d'un mérite extraordinaire, (dont le visage m'est encore présent, quoique je ne l'aie jamais vu, mais je crois que je le verrai avant que de mourir) prit cet animal avec des tenailles. Sitôt qu'il le tint serré, mes aiguilles tombèrent d'elles-mêmes, & je trouvai que j'entrâi facilement dans un lieu qui auparavant me paroissoit inaccessible; & quoiqu'il y eût de la boue à la hauteur de la ceinture pour aller à une Eglise abandonnée, je passai dessus sans me salir. Il sera aisé par la suite de ma vie de voir ce que cela signifie.

8. On s'étonnera sans doute que faisant si peu de cas de tout l'extraordinaire, je rapporte des songes. Je le fais pour deux raisons: la première, par fidélité, ayant promis de ne rien omettre de ce qui me viendrait dans l'esprit: la seconde, parce que c'est la manière dont Dieu se fert & se communique aux âmes de foi pour leur donner des significations de l'avenir en choses qui les concernent, quoiqu'il y ait une manière de connoître d'une extrême pureté, dont il les gratifie, & que j'expliquerai ailleurs. Ces songes mystérieux se trouvent en quantité d'endroits de l'Ecriture sainte. Ils ont des propriétés singulières, comme, de laisser une certitude qu'ils sont mystérieux, & qu'ils auront leur effet en leur tems; de ne s'effacer presque jamais de la mémoire quoique l'on oublie tous les autres, & de redoubler la certitude de leur vérité toutes les fois que l'on y pense ou que l'on en parle: de plus, ils produisent une certaine onction au réveil pour la plupart.

9. Une religieuse des Bénédictines, qui est une très-sainte fille, vit dans leur réfectoire No-

tre Seigneur attaché à la croix, & la Sainte Vierge auprès de lui, qui paroissent dans une grande peine. Ils faisoient des mouvemens qui sembloient marquer leur souffrance, & le désir qu'ils avoient de trouver quelqu'un qui voulût les partager. Elle courut en avertir la Supérieure, qui dit, qu'elle avoit à faire, & ne pouvoit y aller. Elle voioit qu'elle s'amusoit à des fleurs & à des arbres. Ne trouvant personne qui voulût y aller, elle étoit fort en peine, lorsqu'elle me rencontra & me le dit. J'y courus aussitôt, & Notre Seigneur en parut très-content; il me reçut & m'embrassa comme pour m'associer à ses souffrances; après quoi il n'eut plus de peine. Lors qu'elle me dit cela, je ne lui dis chose aucune de mes desseins. Je compris dans ce moment que c'étoit des desseins de croix, d'opprobres, & d'ignominies, pour me faire porter JESUS CRUCIFIÉ.

10. Je reçus une lettre du Pere la Combe qui me manda, qu'il avoit fait prier de très-saintes filles qui étoient en ces quartiers; que toutes disoient, que Dieu me vouloit à Geneve. Une Religieuse de la Visitation, qui est une très-sainte fille, me manda, que Dieu lui avoit fait connoître la même chose, & qu'il lui avoit été dit, elle sera fille de la croix de Geneve: une Ursuline me fit aussi savoir, que Notre Seigneur lui avoit dit, qu'il me destinoit pour être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le bras du manchot &c. L'ecclésiastique qui étoit au logis, craignoit beaucoup que je ne fusse trompée: mais ce qui acheva de le confirmer pour ce tems là, fut que le Pere Claude Martin, dont j'ai parlé, m'écrivit, que Dieu lui avoit fait connoître après

beaucoup de prières, qu'il me vouloit à Geneve, qu'il vouloit que je lui fisse un sacrifice généreux de toutes choses. Je lui répondis, que Dieu ne vouloit peut-être de moi qu'une somme d'argent pour aider à une fondation qui s'alloit faire là; que je la ferois bien sans quitter mes enfans. Il me fit réponse, que Dieu lui avoit fait connoître qu'il ne vouloit point de mes biens; mais qu'il vouloit ma personne. Je reçus cette lettre, & en même tems une autre du P. la Combe, qui me mandoit la certitude que Dieu lui avoit donnée & à quantité de bonnes servantes de Dieu, que Dieu me vouloit à Geneve. Quoique ces deux Religieux fussent à plus de cent cinquante lieues l'un de l'autre, ils m'écrivoient presque la même chose. Je fus surprise de recevoir en même tems ces deux lettres si conformes de gens si éloignés.

11. Sitôt que je crus que c'étoit votre volonté, ô mon Dieu, je ne vois rien sur la terre capable de m'arrêter. Mes sens ne laisserent pas d'être abandonnés à la peine que peut causer une telle détermination dans une personne qui est mere & qui aime ses enfans: & sitôt que je faisois réflexion le doute s'emparoit de mon esprit. Je n'avois nul témoignage intérieur. Je ne sentois ni penchant ni désir, mais plutôt répugnance. Cependant je m'abandonnois contre toute espérance, appuyée sur la foi en Dieu, qui ne permet pas que ceux qui se confient en lui, soient confus. O mon Amour, si je m'étois appuyée sur moi-même ou sur la créature j'aurois appréhendé. Il m'auroit semblé qu'il me seroit arrivé ce qui est dit dans l'Ecriture, que je me ferois (a) appuyée sur un roseau qui en se rompant m'auroit transpercé la main: mais m'appuyant sur vous seul, ô bonté

(a) Isa. 36. v. 6.

infinie, que puis-je craindre? Quoi! vous, qui délivrez ceux qui ne vous invoquent qu'à peine, pourriez-vous tromper ou abandonner ceux qui quittent tout pour faire votre volonté? Je me résolus d'aller comme une folle, sans pouvoir dire ni motif ni raison de mon entreprise. On m'assuroit que vous le vouliez, ô mon Dieu, & c'étoit assez pour m'en faire entreprendre les choses les plus impossibles. Je ne sentoie nulle confiance en tous ceux qui me signifioient votre volonté. Je croiois, que comme ils ne me connoissoient pas, ils se trompoient; & la vue de ma bassesse me faisoit tout craindre. Cependant une confiance au-dessus de toute confiance me faisoit voir, qu'il valoit mieux être trompée faisant ce que je croiois être votre volonté, que de marcher avec plus d'assurance suivant les règles ordinaires, en y manquant. Puis, disois-je, pour ce que je vauz, c'est bien la peine de craindre d'être trompée. O mon Dieu, vous ne pouvez tromper. Je croiois fermement que vous fourniriez par votre providence tout ce qui étoit nécessaire pour l'éducation de mes enfans; & cela dans la pure foi: car les sens étoient sans soutien. Je mettois ordre peu à peu, sans empressement, ne voulant pas faire la moindre chose ni pour faire différer l'affaire, ni pour l'avancer, ni pour la faire réussir. La providence étoit ma seule conduite. J'avois l'infidélité de réfléchir: & aussitôt je hétois; mais mes pensées n'étoient que comme des distractions, qui se dissipoient par la foi. Je faisois dire cependant plusieurs Messes: je faisois faire des dévotions de tous côtés: je donnai même des dons à une Eglise dédiée à la Sainte Vierge pour obtenir la grâce de faire votre volonté, & de fortes aumônes pour obtenir de la connoître.

CHAPITRE XXX.

Retour des personnes qui l'avoient durement exercée auparavant, & punition d'une, pour qui elle souffre. De la purification d'une Religieuse, qu'elle discerna. Ses charités envers les pauvres. Elle s'abandonne à Dieu nonobstant tous obstacles, & Dieu l'assure de sa vocation divine. Ses peines sur l'engagement dans une société qu'on lui proposoit, & dont elle est détournée.

1. IL sembloit, ô mon Dieu, qu'en travaillant par votre providence à me faire tout quitter, vous rendiez tous les jours mes liens plus forts & ma séparation plus condamnable: car enfin, on ne pouvoit recevoir d'amitiés plus fortes d'une propre mere que celles que ma belle-mere me témoignoit alors. Le moindre petit mal que j'avois la mettoit dans une inquiétude mortelle. Elle disoit, qu'elle avoit de la vénération pour la vertu que vous aviez mise en moi. Je crois que ce qui ne contribua pas peu à ce changement, fut qu'elle apprit par des gens qui s'adressèrent même à elle sans y penser, & par providence, que trois personnes m'avoient recherchée; & comme je les avois refusées, quoique ce fussent des personnes d'une qualité si fort au-dessus de la mienne, & avec tant d'avantages, elle en resta surprise: mais ce qui la fit le plus rentrer en elle-même, fut qu'elle se souvint qu'elle m'avoit dit à moi-même dans le tems que ces personnes me recherchoient, que si je ne me mariois pas, c'est que je ne trouvois pas; & que je ne lui avois point répondu un mot pour lui faire connoître qu'il ne

tenoit qu'à moi de le faire avec beaucoup d'avantage. Elle pensa même qu'un traitement aussi rigoureux que celui qu'elle tenoit en mon endroit, pourroit peut-être bien me porter à me laisser aller aux poursuites afin de me délivrer avec honneur de la tyrannie : elle comprit assez le dommage que cela feroit à mes enfans : enfin, vous lui ouvrites les yeux, & vous changeâtes sa rigueur en tendresse.

2. Je tombai extrêmement malade. Je crus, ô mon Dieu, que vous étiez content de la volonté de mon sacrifice, & que vous vouliez celui de ma vie. Ce fut dans cette maladie que ma belle-mère me fit voir la tendresse qu'elle avoit pour moi. Elle ne s'écartoit presque point de mon lit ; & les larmes qu'elle versoit faisoient voir la sincérité de son affection. J'en sentois une très-grande reconnoissance ; & il me sembloit que je l'aimois comme ma véritable mère. Quelle raison de la quitter lorsqu'elle m'aimoit si fort, & dans un âge fort avancé !

Cette fille, qui jusqu'alors avoit été mon fléau, prit une amitié pour moi inconcevable. Elle me louoit par-tout ; disant, que j'étois une vraie sainte, quoique j'en fusse si éloignée. Elle me servoit avec un respect extraordinaire ; me demandoit excuse de ce qu'elle m'avoit fait souffrir. Elle mourut de regret après mon départ.

3. Il y avoit un Prêtre de mérite, & intérieur, qui avoit pris un emploi malgré l'avis que je lui avois donné du contraire. Je ne pouvois croire que Dieu le voulût de lui. C'étoit, qu'il se mit avec le premier homme avec lequel j'avois eu de la liaison, & qui m'a tant persécutée. Il s'y mit en se cachant de moi, après m'avoir dit qu'il ne le feroit pas. Notre Seigneur, qui vouloit le sau-

ver, le fit bientôt mourir. Je le voyois déchoir de sa grace peu-à-peu par cette infidélité dans les tems de la persécution de ce Monsieur chez lequel il demouroit. J'appris qu'il avoit adhéré à ce qu'il lui disoit de moi ; qu'il en avoit même raillé avec lui. Je ne lui en témoignai rien, & même je ne le voyois point. J'étois à la campagne lorsqu'il mourut. Je n'eus pas besoin d'être avertie de sa mort. Je le portai deux fois vingt quatre heures avec une peine de purgatoire & des terreurs grandes. Il me fut donné à entendre, qu'il venoit faire un purgatoire auprès de moi, à cause qu'il avoit adhéré à la calomnie. Je communiai pour lui ; & je ne le sentis plus. Je n'ai jamais porté purgatoire si sensiblement que celui-là.

4. Il y avoit une Religieuse dans un monastère où j'allois souvent. Cette fille étoit entrée, durant six mois que je fus à la campagne, dans un état de purification que chacun regardoit comme une folie dans la maison. On l'enferma même avec violence : ce qui la pensa perdre. Toutes les personnes à qui on l'avoit fait voir, disoient que c'étoit folie. A mon retour j'entrai dans cette maison : ils me dirent qu'elle étoit devenue folle. Je savois que c'étoit une sainte fille. Je demandai à la voir. Sitôt qu'elle m'approcha, je sentis l'impression comme d'une âme de purgatoire. Je compris aussitôt que ce n'étoit point folie, mais état de purification. Je dis à la supérieure, que je la priois que l'on ne l'enfermât point : que l'on ne la fit plus voir à personne ; mais qu'elle eut la bonté de me la confier ; que j'espérois que les choses changeroient. Je compris que sa plus grande peine étoit de passer pour folle ; qu'elle avoit pour cela une très-grande répugnance ; & que lorsque l'état de folie se présentait à son esprit avec la pensée de s'y immo-

ler, loin de le faire, elle y résistait, & devenoit toute furieuse. Je lui conseillai de se sacrifier à porter l'état de folie, que Jésus-Christ avoit voulu porter chez Hérode. Ce sacrifice lui donna d'abord plus de calme. Mais comme Dieu vouloit purifier cette ame, il la purifioit de toutes les choses auxquelles elle avoit eu le plus d'attache. Elle avoit pour sa supérieure une attache très-forte. Elle éprouvoit à son égard une peine étrange, qui étoit, un désir de la voir & d'être auprès d'elle; & sitôt qu'elle l'approchoit, une haine & opposition effroyable. Elle étoit de même pour tous ses exercices spirituels pour lesquels elle avoit eu attache. Elle passoit autrefois les jours devant le S. Sacrement; & elle n'y pouvoit alors durer un instant. Cela les faisoit toujours plus juger qu'elle étoit folle. Je portois en mon fond un instinct de jugement juste, qui ne me trompoit point; & j'assurois du contraire: mais pour l'impression de son état comme celui d'un purgatoire, il m'étoit donné lorsqu'elle m'approchoit. Enfin après avoir souffert étrangement, la Supérieure m'écrivit que j'avois eu raison, & qu'elle étoit sortie de là purifiée comme un Ange. Dieu permit qu'il n'y eût que moi qui connut son état. Vous commençiez à me donner alors, ô mon Dieu, le discernement des esprits.

5. L'année que je partis pour m'en aller, l'hiver de devant fut un des plus longs & des plus rudes qu'il y eut eu depuis bien des années. C'étoit en 1680. La nécessité devint extrême. Cela me fut occasion de faire de très-grandes charités: Car outre celles que je faisois en secret aux pauvres honteux, qui étoient en très-grand nombre, celle que l'on faisoit au logis, distribuant du pain à tous les autres, étoit fort grande. Ma belle-mère vou-

lut être de celle du logis, & nous nous mîmes ensemble pour cela. Elle y contribua avec bien de la bonté & de la charité; & je la trouvois si changée, que j'en étois surprise & ravie. Nous donnions au logis 96 douzaines de pains toutes les semaines: mais les charités secrètes étoit plus fortes. J'avois des filles en métier & de petits garçons. Tout cela fut cause que ma sortie fut bien plus blâmée, & d'autant plus, que mes charités avoient plus éclaté. Je ne trouvois alors rien de difficile, & vous donniez, ô mon Dieu, une telle bénédiction à mes aumônes, que je ne trouvois pas qu'il en coûtât rien à ma famille: ce qui me surprenoit extrêmement. Avant la mort de mon mari, ma belle-mère lui ayant dit que je le ruinerois pas mes charités, (quoiqu'il fut lui-même si charitable qu'une année de cherté, étant encore garçon, il distribua une somme très-considérable,) comme cependant ma belle-mère lui disoit cela fort souvent, & qu'assurément je donnois avec excès, il me dit, qu'il vouloit absolument que j'écrivisse toute la dépense que je faisois, ce que je donnois pour la dépense de la maison, tout ce que je faisois acheter; afin qu'il jugeât de ce que je donnois aux pauvres. Cette nouvelle obligation me paroissoit d'autant plus dure, que depuis plus d'onze ans que j'étois mariée l'on ne s'en étoit pas avisé. Ce n'étoit pas l'affront que j'y recevois qui me faisoit peine, ce me semble: c'étoit plutôt la peur de ne pas avoir de quoi donner. Je m'y soumis pourtant sans rien retrancher de mes charités; chose admirable de votre Providence, ô mon Dieu! Je n'écrivois aucune de mes aumônes: & ma dépense se trouva juste, sans un sol de plus ou de moins. Je restai dans l'étonnement, & je vis bien que mes charités n'é-

toient faites que sur votre fonds. Cela me rendit encore plus libérale d'un bien qui ne m'appartenait pas. O si l'on favoit combien les charités, loin d'incommoder, apportent la profusion, on en feroit charmé. Combien de dissipations inutiles, qui seroient si propre pour la subsistance des pauvres & dont Dieu recompenseroit même les familles.

Dans le tems de mes grandes peines, quelques années après mon veuvage, (car mes peines ont commencé trois ans avant que je fusse veuve, & ont duré quatre ans après,) les valets du logis me vinrent dire, qu'il y avoit dans le chemin (car j'étois à la campagne) un pauvre soldat qui se mouroit. Je le fis amener; & lui ayant fait préparer un lit dans un lieu séparé, je le gardai plus de quinze jours: Je lui fis recevoir ses Sacremens. Son mal étoit un cours de ventre qu'il avoit pris à l'armée: il étoit si puant, & si infecté, que quoique l'on fût assez charitable au logis, personne n'en pouvoit approcher. J'allois lui vider ses pots. Il est vrai que je n'ai jamais rien fait qui m'ait tant coûté, car je ne pus jamais m'accoutumer à cette odeur: quand je les vidois, il en sortoit une exhalaison si maligne, que j'en étois au mourir. Je faisois des efforts des quarts d'heure entiers: il me sembloit que mon cœur alloit sortir. Je ne désistai jamais de le faire, & vous ne permîtes pas, ô mon Dieu, par votre bonté, qu'il m'en arrivât aucun mal. Je gardois quelquefois des pauvres pour les panser; mais cela ne me coûtait rien. Cette odeur étoit la plus terrible que j'aie sentie en ma vie: aussi en mourut-il.

6. Ce qui me faisoit encore plus de peine étoit la tendresse que j'avois pour mes enfans, sur-tout pour mon cadet, que j'avois des raisons d'aimer. Je le voyois porté au bien, & il me sembloit que
tous

tout secondoit dans son naturel les espérances que j'en avois conçues. C'étoit, ce me semble, beaucoup risquer que de le laisser à une autre éducation: ce qui me faisoit plus de peine à abandonner, que tout le reste. J'aurois bien voulu mener ma fille avec moi: je ne croyois pas la devoir quitter: mais elle étoit malade depuis trois ans d'une fièvre triple-quarte: de sorte qu'il n'y avoit nulle apparence de l'emmenager. Cependant, ô mon Dieu, vous fîtes par votre providence que la santé lui fut rendue si promptement & si parfaitement quatre mois avant mon départ, que je la trouvai en état de l'emmenager.

7. Les liens dont vous me teniez unie à vous, ô mon Dieu, étoient infiniment plus forts que ceux de la chair & du sang. Il me sembloit que mon unique devoir étoit de faire votre volonté: & quand je n'aurois pas été à vous par le titre de votre créature, & par l'engagement de ma rédemption, les loix de mon mariage sacré ne sont-elles pas de tout quitter pour suivre son Epoux? Il falloit donc vous suivre où vous m'appelliez: car quoique j'aie beaucoup hésité avant que de partir, je n'ai jamais douté dans la suite que ce ne fût votre volonté: & quoique les hommes qui ne jugent des choses que selon le succès avantageux qu'elles paroissent avoir, aient pris occasion de ma déroute & des mes disgrâces pour juger de mon appel & le condamner d'erreur, d'illusion, & de fausseté; c'est ce même renversement, & les multitudes étranges des croix qu'il m'a attirées, qui m'ont fait juger de sa vérité: en sorte que bien que la prison (a) où je suis maintenant, en soit une suite, je suis plus convaincue que jamais que l'a-

(a) Elle étoit alors renfermée à Ste. Marie à Paris.

bandon que j'ai fait de toutes choses a été selon votre volonté. Si cela n'étoit pas, votre Evangile n'auroit donc point de vérité, lui qui promet le centuple dès cette vie & des persécutions à ceux qui quitteront tout pour votre amour. N'ai-je pas eu le centuple infiniment par la possession si entiere que vous avez prise de moi, par la fermeté inébranlable que vous me donnez dans mes souffrances, par la tranquillité parfaite au milieu de la plus furieuse tempête dont je suis battue de toute part, par une joie, largeur, & liberté infinie que j'éprouve dans la plus étroite & rigoureuse captivité? Combien de persécutions sont elles venues fondre sur moi, comme on le verra, & dont je ne suis pas à bout, puisque je suis encore prisonnière? Je ne désire point que ma prison finisse; j'aime mes chaînes: tout m'est égal, parce qu'il n'y a plus de volonté chez moi, ni d'autre amour que l'amour & la volonté de celui qui me possède, & en qui je suis passée. Il ne faut pas croire qu'il me donne du goût sensible pour mes croix. Mon cœur est bien éloigné de cela: elles se portent toutes très-nuement; mais avec une fermeté qui n'est plus en moi, ni de moi, mais en celui qui est notre vie; puisque j'ose dire avec mon Apôtre, (a) *Je ne vis plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi. C'est en lui que nous vivons, que nous agissons & que nous sommes.*

8. Pour revenir au sujet dont je m'écarte souvent sans y penser, je dis donc, que ce qui me faisoit le plus de peine n'étoit pas tant de m'en aller, comme de m'engager avec les nouvelles Catholiques. Je voulois trouver en moi un attrait pour elles: j'en cherchois; & je n'en trouvois

(a) Gal. 2. v. 20. Act. 17. v. 28.

point. Cet institut étoit opposé à mon esprit & à mon cœur: non que je n'aimasse de contribuer à la conversion des âmes errantes, puis que j'avois pour leur conversion autant d'attrait que j'en étois capable dans un fond très-mort & très-ancienné: mais la manière de vie & l'esprit de cet institut ne me convenoit pas: & lorsque je voulois me surmonter en ce point, & me lier avec elles, mon âme perdoit sa paix. J'aurois pu croire que je leur aurois été assez propre; puisque vous vous étiez servi de moi, ô mon Dieu, avant mon départ pour convertir des familles entières, dont l'une étoit composée d'onze ou douze personnes. D'ailleurs le P. la Combe m'avoit mandé, de me servir de cette occasion pour partir, & ne me disoit point si je devois m'engager avec elles ou non. Ainsi ce fut la seule providence de mon Dieu, à laquelle j'étois abandonnée sans réserve, qui m'empêcha de me lier avec elles.

9. Un jour que par infidélité je réfléchissois sur cette entreprise, je me trouvois un peu ébranlée par la crainte de me méprendre: ce qui fut augmenté sur ce que l'Ecclesiastique du logis, qui étoit le seul auquel j'avois confié mon secret, me dit, que j'avois mal consulté, qu'assurément je ne m'étois pas bien expliquée. Comme j'étois un peu abattue, il me vint un mouvement d'ouvrir Isaïe: Je trouvai à l'ouverture du livre cet endroit; (a) *Ne crains point, ô Jacob, qui es comme un petit ver; & vous, Israël, qui êtes comme mort. Ce sera moi qui vous conduirai. Ne craignez point, car vous êtes à moi. Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous.*

(a) Isa. 41. v. 13. 14.

10. J'avois un fort grand courage pour aller ; mais j'avois peine à me persuader que ce fût pour être aux nouvelles-Catholiques. Il étoit cependant nécessaire que je visse la sœur Garnier , Supérieure des nouvelles-Catholiques à Paris , avant de partir ; afin de prendre des mesures avec elle. Mais je ne pouvois aller à Paris , parce que ce voyage m'auroit empêché d'en faire un autre dans le tems qu'il m'auroit fallu partir. Quoique cette fille fût fort incommodée , elle se résolut de me venir trouver : mais , ô mon Dieu , vous conduisiez les choses d'une telle manière par votre providence , pour faire tout venir au point de votre volonté , que je voyois tous les jours de nouveaux miracles qui me charmoient : car vous preniez avec une bonté paternelle soin des plus petites choses. Comme elle pensoit partir , elle tomba malade ; & vous le permites de la sorte pour donner lieu à une personne qui auroit tout découvert , de faire (cependant) un voyage. Elle partit enfin encore très-foible : & comme elle m'avoit donné avis du jour de son départ , voyant que ce jour-là il faisoit une chaleur excessive , & un tems si étouffé , que je m'imaginai bien que la choiant chez elle comme on faisoit , on ne la laisseroit pas partir (ce qui étoit vrai , comme elle me le dit elle-même depuis) , je m'adressai à Notre Seigneur [disant] encore s'il faisoit du vent ! cela tempérerait la chaleur , & cette bonne fille pourroit venir. A peine eus-je dit cela , qu'il s'éleva tout-à-coup un vent si frais , que j'en fus étonnée ; & ce vent ne cessa point pendant tout son voyage jusqu'après son retour.

11. J'allai au devant d'elle , & la menai à une maison de campagne , de sorte qu'elle ne fut vue

ni connue de personne. Ce qui m'embarrassa un peu fut , que j'avois deux de mes domestiques qui la connoissoient : mais comme j'étois après à travailler à la conversion d'une Dame , je ménageai des conversations avec elle de sorte qu'ils crurent aisément que c'étoit pour cela que je l'avois fait venir , & qu'il falloit garder le secret afin que cette Dame ne fût point rebutée de venir , sachant qui elle étoit. Vous fîtes , ô mon Dieu , que quoi que je ne fusse point de controverse , je ne laissois pas de répondre à tous ses doutes , de manière qu'elle ne pouvoit ne point se rendre. Quoique la Sœur Garnier eût bien du talent & de la grace , cependant ses paroles ne faisoient point dans cette ame l'effet que celles que vous me faisiez lui dire y faisoient , comme elle m'en a assurée elle-même. Elle ne pouvoit même s'empêcher de le dire. Je sentis un mouvement de vous la demander comme un témoignage de votre sainte volonté. Vous me l'accordâtes , ô mon Dieu , quoiqu'elle ne fit son abjuration qu'après mon départ , & non avant , voulant me faire partir sans autre assurance si non celle que la divine providence conduisoit toutes choses. La Sœur fut bien quatre jours sans me déclarer ses pensées. Le quatrième elle me dit , qu'elle ne viendrait pas avec moi. J'en fus d'autant plus surprise , que je m'étois persuadée que Dieu , sans avoir égard à ma misère , donneroit à sa vertu ce qu'il refuseroit à mes démerites : D'ailleurs les sujets qu'elle me proposoit me paroissoient sans grace surnaturelle & tout humains. Cela me fit hésiter quelques momens : puis prenant un nouveau courage par l'abandon de tout moi-même , je lui dis : je n'y vais pas pour vous ; je ne laisserai pas d'y aller

sans vous. Elle fut surprise, comme elle me l'avoua : car elle croyoit que sitôt qu'elle n'y iroit pas, je n'y voudrois plus aller.

12. Je réglai toutes choses, & j'écrivis sur un papier comme je voulois le contract d'association avec elles. Je ne l'eus pas plutôt fait, qu'après la Communion je sentis des brûlemens & troubles effroyables. J'allai trouver la Sœur Garnier : & comme je savois qu'elle avoit l'esprit de Dieu, je ne fis nulle difficulté de lui dire ma peine. Je lui fis entendre que je ne doutois pas que Dieu ne me demandât à Geneve; mais que je ne savois pas s'il me vouloit de leur congrégation. Elle me demanda [du tems] jusqu'après la Messe & la Communion; & qu'elle me diroit ce qu'elle croioit que Dieu vouloit de moi. Vous vous servîtes d'elle malgré ses propres intérêts, & contre son inclination, pour me faire connoître votre volonté, mon Seigneur. Elle me dit donc, que je ne devois point me lier avec elle, & que ce n'étoit pas votre dessein : que je devois m'en aller simplement avec ses Sœurs; & que lorsque je serois là, le Pere la Combe (de qui elle avoit vu la lettre) me signifieroit votre volonté. J'entrai d'abord dans ces avis, & mon ame recouvra sa paix.

13. Mon premier dessein, ou plutôt ma première pensée, avoit été avant que je fusse que les nouvelles-Catholiques alloient à Gex, d'aller à Geneve, comme alors il y avoit des Catholiques en service & autrement; & de me mettre dans une petite chambre sans éclat & sans me déclarer d'abord : & comme je savois faire toutes sortes d'onguens, panser les plaies, & sur-tout les écrouelles, dont il y a beaucoup en ce lieu, & pour lesquelles j'avois un remède très-assuré, je me fusse

insinuée doucement en cette maniere : & avec les charités que je leur aurois faites; & de cette sorte j'y aurois gagné bien des personnes. Je ne doute pas que si je m'y fusse prise ainsi, les choses n'eussent peut-être mieux réussi. Cependant je crus que je ferois mieux de suivre le sentiment de l'Evêque que mes propres lumieres : mais que dis-je, ô mon Dieu ! votre dessein éternel n'a-t-il pas eu son effet, & son accomplissement en moi ? On parle en homme, parce que l'on est homme; mais, ô Dieu, lorsqu'on regarde les choses en vous, on les voit bien avec d'autres yeux. Oui mon Seigneur, votre dessein étoit de donner Geneve non à mes soins & à mes paroles, mais à mes souffrances. Car plus je vois les choses défectées, plus j'espère la conversion de cette ville par une voie connue à vous seul. Oui, Geneve, vous verrez dans vos murailles reflleurir la vérité que l'erreur en a bannie, & il se vérifiera très-heureusement en votre faveur ces belles paroles qui sont écrites sur votre maison de ville, *Après les ténèbres, la lumiere* : & quoique vous les preniez à présent dans un sens tout contraire, il est certain que vous ferez un jour éclairée de la lumiere de vérité, & que ce beau Temple de S. Pierre aura encore l'avantage de renfermer dans son sein nos redoutables mysteres. Qu'il est bien vrai dans un sens, ô mon Seigneur, que vous m'avez fait fille de la croix de Geneve; & que je donnerois de bon cœur mon sang pour y voir arborer votre croix ! Le pere la Combe m'a dit depuis, qu'il avoit eu de son côté un fort mouvement de me mander de ne me point engager avec les nouvelles Catholiques; qu'il ne croioit pas que ce fût la volonté de Dieu : mais il l'ou-

blia. Je ne pouvois plus consulter Mr. Bertot, car il étoit mort quatre mois avant mon départ. J'eus quelque signe de sa mort : je fus la seule à qui il s'adressa : il m'a semblé qu'il me fit part de son Esprit pour aider ses enfans.

14. Il me vint une crainte, que le rebut que j'avois senti de me dépouiller en faveur des nouvelles Catholiques de ce que je destinois pour Geneve ne fût une ruse de la nature, qui ne veut point se dépouiller. J'écrivis à la Sœur Garnier de faire dresser un contrat selon mon premier mémoire. Vous permettes, ô mon Dieu, que je fisse cette faute pour me faire davantage connoître votre protection sur moi.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

LA VIE

DE MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON,

ECRITE PAR ELLE-MÊME.

QUI CONTIENT TOUTES LES EXPÉRIENCES DE
LA VIE INTÉRIEURE,

*Depuis ses commencemens jusqu'à la plus haute
conformation, avec toutes les directions
relatives.*

NOUVELLE ÉDITION,

TOME II.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XCI.



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

D E C E T T E I I . P A R T I E .

C H A P I T R E I .

*S*ON départ de chez elle , puis de Paris , sans attachement à rien. Tout lui prédit des croix. Elle se dénuie de tout avec joie. Son arrivée à Anneci , puis à Genève , & ensuite à Gex , avec divers faits & événemens remarquables , tant à l'égard de l'intérieur que de l'extérieur. Page I.

C H A P I T R E I I .

*L'*Evêque de Genève ordonne au P. la Combe d'aller la voir. Union très-spirituelle de ces deux âmes en Dieu , & leur entretien. Paroles de Dieu qui la rendent certaine de sa volonté , avec augmentation de ses grâces. Ce que c'est que recevoir les opérations de Dieu immédiatement par le centre ; ou médiatement , par les puissances. D'un Saint Hermite qui lui prédit ses événemens. Ce qu'elle souffre au sujet de sa fille. 10

CHAPITRE III.

On se déchaîne contr'elle sur sa sortie de France : elle le souffre en maniere divine, puis les apaise tous. Dieu lui donne facilité à tout souffrir & à tout faire ; & lui amplifie l'esprit. L'Evêque de Geneve la visite, l'approuve avec conviction qu'elle est de Dieu : il lui fait l'éloge du Pere la Combe, & le lui donne pour Directeur. Elle est destituée dans une maladie dont le Pere la Combe la guérit miraculeusement. Vœux qu'elle fait à Dieu, & comment il les lui fait accomplir. Ce que c'est que la volonté devenue une avec celle de Dieu. Le vrai Esprit de l'Eglise, & celui de Jésus enfant. Le soin que Dieu a de son extérieur. Il la destine à être Mere spirituelle de plusieurs.

page 20

CHAPITRE IV.

Combien son état d'alors étoit différent de celui qu'il avoit précédé sa purification fonciere & douloureuse. Nudité & élévation de son Oraison. Le vol d'esprit marque encore imperfection. Passage en Dieu, perte de foi & de tout entre-deux en lui par union d'unité. Etat heureux & ineffable du rétablissement après la perte de tout. Etat passif ou d'indifférence aux biens & aux maux. Son retour des Ursulines par Geneve & sa chute périlleuse. Ceux de France la laissent en paix, & en font même l'éloge pour le même sujet pour lequel on la condamnait ensuite.

31

CHAPITRE V.

Comment elle se défait de son bien, & regarde les croix comme venant de Dieu, avec compassion pour ceux qui les lui procurent. Le Démon la persécute par lui-même, puis par l'entremise des hommes. Source de ses persécutions par un ecclésiastique qui indispose l'Evêque contre elle & contre le Pere la Combe qu'il lui avoit donné lui-même pour Directeur. Sa conduite & maniere de vie à Gex. Postposant le parti des prosperités spirituelles & sensibles, elle choisit le parti de la croix & de la seule Gloire de Dieu, lequel lui prédit, & au Pere la Combe croix & opprobres. Diverses vexations qu'on lui fait.

pag. 41

CHAPITRE VI.

L'Evêque de Geneve se laisse indisposer contre elle par cet Ecclésiastique qui devient aussi le persécuteur du Pere la Combe, & le rend suspect à l'Evêque qui le menace d'interdit. Madame Guyon se retire aux Ursulines de Tonon, où les persécutions la suivent. Un Saint homme lui en prédit divinement la continuation.

52

CHAPITRE VII.

Etendue de ses persécutions & de son décri par ceux de Gex jusqu'en France. Son fond inébranlable, paisible, indifférent, abandonné parfaitement & à tout moment à Dieu. De deux sortes de voies, celle de la pure & nue foi, & celle des lumieres perceptibles ; & comment Dieu retire, par son moyen le Pere la

* 4

Combe de cette dernière pour qu'il se rende à la première. L'Evêque approuve encore son dessein, & rend un témoignage insigne au Pere la Combe: puis il se laisse changer par l'Ecclesiastique. pag. 62

CHAPITRE VIII.

Sa tranquillité ordinaire dans les vexations & en toutes choses. Description d'une ame de cet état de foi nue, sa pureté sans plus d'entre-deux ni de brouillards; son immobilité à souffrir les peines, les tentations, les épreuves, & même les dons. Obstacles à cet état, où peu ont le courage d'entrer. Contentement de ces ames-là: leur liberté à parler de soi en bien, ce qu'on ne pouvoit faire auparavant. Degrés jusqu'à cet état de liberté, de conformité à Jésus-Christ, de support de tous, de Vie Apostolique, où peu sont appelés, & qui paroît comme une vie commune, & pourtant bien cachée. 75

CHAPITRE IX.

Retirée à Tonon, elle y est persécutée d'ailleurs, aussi bien que le Pere la Combe, alors à Rome, où il est en estime. Elle est visitée & secourue de sa sœur; exercée par une Religieuse qui se croyoit fort avancée, sans savoir cependant qu'on ne vient au tout que par le néant. Elle est rebutée de plusieurs autres sans étonnement. Disette & maladie d'elle & de sa fille. Paix inaltérable & fixe de cet état, qui pourtant n'exclut point les peines venant de la main de Dieu pour conformer l'ame à Jésus-Christ. 90

CHAPITRE X.

Guérison surnaturelle de sa fille. Nouveaux sujets de peines. Support des défauts, & condescendance qu'on doit avoir ou ne pas avoir pour des personnes de différents états. Digression sur la source & les causes du repos & des peines où se trouvent les ames de toutes sortes d'états, tant ici que dans l'autre vie. page 103

CHAPITRE XI.

Doute du Pere la Combe au sujet de ce qu'il entre dans l'état de foi nue; & sur le sens des prédications. Diverses providences & persécutions, sans qu'elle se mette en peine de ce qu'on dit d'elle. Maternité spirituelle, même par rapport à ce Pere. Une retraite l'unit purement à Dieu, qui lui donne d'écrire d'une manière divine. Elle écrit un traité. Dieu l'oblige à se communiquer par écrit au Pere la Combe, à lui déclarer les défauts qu'il a encore, & ceux d'une autre personne; & combien elle en souffre. 113

CHAPITRE XII.

Son entrée dans l'état d'enfance & d'obéissance de Jésus-Christ, & pourquoi. Commander & obéir par le Verbe. Comment Jésus-Christ même fait des miracles par l'ame anéantie. Grande maladie, où elle porte l'état enfantin de Jésus-Christ. Dieu commande par son entremise. Evite ses pensées, moyen d'acquiescer la simplicité. Ses souffrances à l'occasion du Pere la Combe. 123

C H A P I T R E XIII.

Vexations, secours, graces divines, persécutions prévues, événemens divers durant cette grande maladie. Elle y apprend & éprouve une manière de s'entrecommuniquer en silence & sans paroles. Divines Communications de la Ste Trinité aux bienheureux, qui ont lieu même dès cette vie. Fécondité spirituelle. Communications avec les Saints du ciel; celles de Jésus-Christ avec la Ste. Vierge, Saint Jean, & par eux à d'autres.

page 135

C H A P I T R E XIV.

Durant sa même maladie il lui est prédit & montré qu'elle portera l'état de la réjection où fut Jésus-Christ & celui de la femme du Chap. XII. de l'Apocalypse. Réduite aux abois, elle en revient miraculeusement. Elle contribue à l'érection d'un hôpital à Tonon: est persécutée, & le Pere la Combe recherché à Verceil. Son voyage à Lausanne.

147

C H A P I T R E XV.

Sortie des Ursulines de Tonon pour aller demeurer à Pétrioit, puis de là à Turin; elle est par-tout diversement persécutée, calomniée, décriée, suspectée, méprisée des uns, & estimée, recherchée, invitée des autres, signamment de l'Evêque d'Aoste & de celui de Verceil. Dieu lui donne de nouvelles graces à Turin, & aussi de nouvelles croix à l'occasion du P. la Combe, qui suspecte d'orgueil son obéissance enfantine à Dieu, sur ce qu'elle lui déclare l'état d'une ame; & puis il en revient.

157

C H A P I T R E XVI.

Combien les ames qui sont chargées des autres, en souffrent pour leur purification & mort totale & pour l'extinction de l'amour propre: & combien donc Jésus-Christ a dû souffrir pour nous. L'état d'une ame ne se discerne que par celles dont le fond est en Dieu. Persécutions entremêlées. Elle a un songe divin sur sa vocation. Sublimité de son état d'oraison.

p. 171

C H A P I T R E XVII.

Elle convertit un religieux, puis elle lui prédit une infidélité. Conversion singulière d'un autre Religieux, comme de plusieurs autres que Dieu lui fait voir. Son départ de Turin pour Paris par Grenoble, où elle est visitée de plusieurs, dont elle discerne le fond. Etat Apostolique, & ses effets: & qu'on ne peut y être & aider salutairement le prochain, sans persécutions & sans croix.

180

C H A P I T R E XVIII.

Combien de douleurs ont coûté à Jésus-Christ & à ceux qu'il associe à sa Paternité spirituelle, les ames qu'ils doivent enfanter spirituellement. Certains Religieux, ayant persécuté en un lieu l'Oraison & les personnes d'Oraison, dont on voit ici d'admirables exemples, leurs Confreres viennent rétablir & redresser au double ce qu'ils avoient tâché de détruire. De la fécondité des ames en enfans spirituels; & de l'inclination & communication des unes envers les autres.

190

CHAPITRE XIX.

Exemple de la dépendance spirituelle où est une ame à l'égard d'une autre qui lui est mere de grace. On explique à fond à cette occasion les raisons ou causes pourquoi Dieu reçoit en soi ou en sa grace & qu'il rejette de soi ou de sa grace les ames de différentes dispositions, & cela tant en cette vie que dans l'autre, pour un tems ou pour l'éternité. pag. 199

CHAPITRE XX.

Conversion & avancement d'un Religieux jusqu'aux Communications divines en silence. Les graces sont communiquées par l'entremise des ames Hierarchiques qui sont en plénitude, & dont la Ste. Vierge Marie est la premiere. Conversions & progrès spirituels de plusieurs Religieux, novices & autres, dont plusieurs lui sont donnés pour enfans, & d'autres arrachés. Changemens salutaires & soulagemens spirituels de diverses Religieuses. 211

CHAPITRE XXI.

Comment elle écrit ses Explications sur toute l'Ecriture sainte (l'an 1684) ; mais après avoir soutenu auparavant de grandes épreuves de la part de Dieu, & s'être sacrifiée à sa justice. La justice & la miséricorde se manifestent différemment en diverses ames. Jalouse & envie de quelques-uns, qui pourtant sont gagnés à Dieu. Sa maniere extraordinaire d'écrire ; particularités sur le Cantique des Cantiques & sur le livre des Juges. Publication & approbation de son Moyen court. Copies de ses écrits. Deux faits extraordinaires. Rage du Démon. 221

CHAPITRE XXII.

Tempête qui éclate à Grenoble contr'elle. Son état intérieur pendant qu'elle fut en ce lieu-là. Son union avec David, & ses effets dans l'efficace de ses paroles sur les ames. Maniere de traiter & s'entrecommuniquer en Dieu avec les Saints & des Saints entr'eux, comme de la Sainte Vierge & de Sainte Elisabeth, de Saint Jean &c. Que l'union parfaite avec Dieu est ici comme insensible ; mais qu'on sent & souffre dans l'union & la désunion qui regardent les ames, bien qu'on soit alors dans l'état participé de l'enfance de Jésus-Christ. pag. 231

CHAPITRE XXIII.

Son voyage périlleux de Grenoble à Marseille, où elle est d'abord persécutée par ceux d'un certain parti ; mais soutenue de l'Evêque & d'autres personnes de piété. Les fruits qu'elle y fit ; pendant qu'on la diffame au lieu d'où elle venoit, & qu'ensuite on s'en retraile. Partie de Marseille pour Nice, elle s'y embarque pour Savone & Genes, & court de grands périls sur la mer. Nuls de tous ces périls ne font impression sur elle. Voyageant par terre de Genes à Verceil par Alexandrie, elle est exposée par-tout à plusieurs périls dont elle ne pouvoit échapper sans être secourue de Dieu miraculeusement. 242

CHAPITRE XXIV.

Son arrivée à Verceil, où l'Evêque l'estime & veut faire un établissement pour l'y retenir. Fruit que faisoit là le Pere la Combe, qu'on tâche d'attirer à Paris

X TABLE DES CHAPITRES.

par artifice : mais l'Evêque s'y oppose, avec raison. Une continuelle maladie fait que Madame Guyon est obligée de quitter Vercel avec bien du regret de l'Evêque, qui en fait l'éloge. Son état d'enfance de Jésus-Christ durant qu'elle fut à Vercel, où elle écrit son explication sur l'Apocalypse. page 257

CHAPITRE XXV.

Quittant Vercel, l'Evêque la fait accompagner jusqu'à Turin. Elle visite en passant une pieuse Marquise de sa connoissance. Le bien qu'elle y fit, comme ailleurs. Persecutions, croix & captivité lui sont prédites de toutes parts, & dans son intérieur; à quoi on se dévoue. De même aussi en repassant par Grenoble, où l'Evêque auroit voulu qu'elle s'établît. 268

LA VIE

DE MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON,

ECRITE PAR ELLE-MÊME.



LA VIE
D E
MADAME GUYON,

Écrite par elle-même.

SECONDE PARTIE,

Contenant ce qui lui est arrivé hors de France.

CHAPITRE I.

Son départ de chez elle, puis de Paris, sans attachement à rien. Tout lui prédit des croix. Elle se dénuë de tout avec joie. Son arrivée à Anneci, puis à Genève, & ensuite à Gex, avec divers faits & évènements remarquables, tant à l'égard de l'intérieur que de l'extérieur.

I. JE partis après la visitation de la Ste. Vierge dans un abandon étrange, sans pouvoir rendre raison de ce qui me faisoit partir & abandonner ma famille, que j'aimois avec une extrême tendresse, & sans aucune assurance positive, espérant cependant contre l'espérance même. J'arrivai aux Nouvelles - Catholiques à Paris, où vous fîtes encore des miracles de providence pour me cacher. On envoya querir le Notaire qui

avoit dressé le contract d'engagement. Lorsqu'il me le lut, je sentis un rebut étrange, & tel qu'il ne me fut pas possible de l'entendre achever, & bien moins de le signer. Le Notaire en fut surpris : mais il le fut bien davantage lorsque la Sœur Garnier lui vint dire elle-même, qu'il ne falloit point de contract d'engagement. Ce fut, ô mon Dieu, votre seule bonté qui conduisit les choses de cette sorte : car dans la disposition où j'étois, il me semble que j'aurois toujours préféré les sentimens de la Sœur Garnier aux miens. C'étoit bien vous, ô mon Seigneur, qui la faisiez parler de la sorte, puisqu'elle m'a été depuis si contraire lorsqu'on voulut m'engager de force & contre votre volonté.

2. Vous m'aviez fait la grace, mon Dieu, de mettre mes affaires en un très-grand ordre, & tel, que j'en étois moi-même surprise, & des lettres que vous me faisiez écrire, auxquelles je n'avois gueres de part que le mouvement de la main : & ce fut en ce tems qu'il me fut donné d'écrire par l'esprit intérieur, & non par mon esprit : ce que je n'avois point éprouvé jusqu'alors : aussi ma manière d'écrire fut elle toute changée ; & l'on étoit étonné que j'écrivisse avec tant de facilité. Je n'en étois point du tout étonnée : mais ce qui me fut donné alors comme un essai m'a été donné depuis avec bien plus de force & de perfection, ainsi que je le dirai dans la suite. Vous commençâtes à me mettre dans l'impuissance d'écrire humainement.

3. J'avois avec moi deux domestiques, dont la défaite m'étoit très-difficile ; parce que je ne croyois pas les emmener ; & si je les eusse laissés, ils auroient dit mon départ, & l'on auroit envoyé
après

après moi, comme on fit sitôt qu'on le sut. Vous ménageâtes si bien toutes choses, ô mon Dieu, par votre providence, qu'ils voulurent me suivre ; & j'ai bien vu depuis que vous n'aviez fait cela que pour m'empêcher d'être découverte : car outre qu'ils ne me furent de nulle utilité, c'est qu'ils s'en retournerent en France bientôt après.

Je partis de Paris : & quoique j'eusse une extrême peine de quitter mon fils le cadet, la confiance que j'avois à la Ste. Vierge, à laquelle je l'avois voué, & que je regardois comme la mère, calmoit tous mes déplaisirs. Je le trouvois en de si bonnes mains, qu'il me sembloit que c'étoit faire injure à cette Reine du Ciel que de douter qu'elle ne prit un soin tout particulier de cet enfant.

4. Je menai avec moi ma fille, & deux filles pour nous servir toutes deux. Nous partîmes sur l'eau quoique j'eusse pris la diligence pour moi, afin que si l'on m'y cherchoit, on ne me trouvât pas. Je fus l'attendre à Melun. Ce fut une chose étonnante que dans ce bateau ma fille, sans savoir ce qu'elle faisoit, ne pouvoit s'empêcher de faire des croix. Elle occupoit une personne à lui couper des joncs, puis elle en faisoit des croix, & m'en entouroit toute. Elle m'en mit plus de trois cent. Je la laissois faire, & je comprenois par le dedans que ce n'étoit pas sans mystère qu'elle faisoit cela. Il me fut alors donné une certitude intérieure que je n'allois là que pour moissonner la croix, & que cette petite fille semoit la croix pour me la faire recueillir. La Sœur Garnier qui vit que quelques efforts que l'on pût faire on ne pût empêcher cette enfant de me charger de croix, me dit ; ce que fait cette enfant me paroît bien mystérieux. Elle lui dit ; ma

petite demoiselle, mettez-moi aussi des croix : elle lui repliqua : Elles ne sont pas pour vous, elles sont pour ma chère mère. Elle lui en donna quelqu'une pour la contenter ; puis elle continua à m'en mettre. Quand elle en eut mis un si grand nombre, elle se fit donner des fleurs de la rivière, qui se trouverent sur l'eau & m'en faisant un chapeau, elle me le mit dessus la tête, & me dit, après la croix vous ferez couronnée. J'admirois tout cela dans le silence, & je m'immolois à l'Amour comme une victime pour lui être sacrifiée.

5. Quelque tems avant mon départ, une Religieuse, qui est une vraie sainte, & fort de mes amies, me conta une vision qu'elle avoit eue à mon sujet. Elle dit, qu'elle vit mon cœur entouré d'un si grand nombre d'épines, qu'il en étoit tout couvert : que Notre Seigneur lui paroissoit dans ce cœur fort content, & qu'elle voyoit qu'à mesure que ces épines piquoient plus fortement, mon cœur loin qu'il en parût plus défiguré, en paroissoit plus beau, & Notre Seigneur plus content.

6. A Corbeil, en passant, je vis le Pere dont Dieu s'étoit servi le premier pour m'attirer si fortement à son amour. Il approuva assez mon dessein de tout quitter pour notre Seigneur, mais il crut que je ne pourrois pas m'accoutumer avec les nouvelles Catholiques : il m'en dit même des choses assez particulieres pour me faire comprendre que leur esprit, & celui par lequel Notre Seigneur me conduisoit, étoient presque incompatibles. Il me dit ; sur tout, tâchez que l'on ne connoisse point que vous marchez par les voyes intérieures : car cela vous attireroit des perfec-

tions. Mais, ô mon Dieu, quand il vous plaît de faire souffrir une personne, & qu'elle s'est livrée entre vos mains, on a beau se cacher & se précautionner : il est difficile de se dérober à votre providence, sur tout quand l'ame n'a plus de volonté, & que sa volonté est passée dans la vôtre. Ne frappe-t-elle pas elle-même où vous frappez ? Il semble qu'elle se revêtisse d'indignation contre elle-même. O si cette ame alors pouvoit paroître pour se porter compassion & se plaindre, avec quelle furie d'amour & d'indignation ne se souhaiteroit-elle pas & de plus grands maux, & une plus affreuse perte ! O Roi des amans ! vous avez frappé sur vous-même par toute la justice d'un Dieu : cette ame, destinée à vous imiter & à vous être conforme, se frappe elle-même avec votre justice. O chose admirable, inconnue à ceux qui ne l'ont pas éprouvée !

7. Je donnai dès Paris aux Nouvelles Catholiques tout l'argent que j'avois : je ne me réservai pas un sol, étant ravie d'être pauvre à l'exemple de Jésus-Christ. J'emportai du logis neuf-mille livres, & je donnai tout aux Nouvelles-catholiques. On fit un contrat de six mille livres pour un remboursement dont elles avoient besoin : & comme dans la suite elles déclarerent qu'elles avoient cet argent en contrats, & que je ne me l'étois pas réservé par ma donation, croyant que cela ne se sauroit pas, il est retourné à mes enfans, & je l'ai perdu, dont je n'ai eu aucun chagrin : car la pauvreté fait mes richesses. Le reste je le donnai aux sœurs qui étoient avec nous, tant pour fournir aux fraix du voyage, que pour commencer à les meubler. Je leur donnai outre cela des ornemens d'Eglise, un ca-

lice, un très-beau Soleil de vermeil doré, des écuelles d'argent, un ciboire, & tout ce qu'il leur falloit. Je ne réservai pas même mon linge à mon usage, le mettant dans l'armoire commune. Je n'avois ni cassette fermant à clef, ni bourse. On ne laissa pas de dire que j'avois emporté de chez moi de grandes sommes, quoique cela fût très-faux. Je n'avois pas même pris d'autre linge que ce qu'il m'en falloit pour un voyage de Paris, de peur de soupçon, & qu'en voulant emporter les hardes je ne fusse découverte. J'avois peu d'empressement pour les biens de la terre : au contraire, j'avois plus de désir de les quitter, que de les posséder. Ceux dont Dieu se sert pour me tourmenter, n'ont pas laissé de dire que j'avois emporté de grosses sommes d'argent que j'avois dépensé mal-à-propos, & donné aux parens du P. la Combe, ce qui est aussi faux qu'il est vrai que je n'avois pas un fol, & qu'étant arrivée à Anneci, un pauvre m'ayant demandé l'aumône, l'inclination que j'avois de donner aux pauvres n'étant pas éteinte dans mon cœur, & n'ayant chose quelconque, je lui donnai les boutons qui tenoient les manches de mes chemises; & une autre-fois je donnai à un autre pauvre au nom de Jésus-Christ une petite bague toute simple que je portois comme une marque de mon mariage avec Jésus-Enfant.

8. Nous joignîmes la diligence à Melun, où je quittai la Sœur Garnier & me mis avec les autres Sœurs que je ne connoissois pas. Ce qui est admirable c'est, que quoique les voitures fussent fort fatigantes, que je ne dormisse point, pendant un si long voyage, (moi, qui étois alors si délicate que la perte du sommeil me rendoit

malade,) & que ma fille, enfant d'une extrême délicatesse & qui n'avoit que cinq ans, ne dormit point non plus, nous supportâmes cependant sans être malades une si grande fatigue; & cette enfant n'eut pas une heure de chagrin quoiqu'elle ne fût au lit que trois heures toutes les nuits. Vous seul, ô mon Dieu, savez & les sacrifices que vous me fîtes faire, & la joie de mon cœur de vous sacrifier toutes choses. Si j'avois eu des Royaumes & des Empires, il me semble que je les aurois quittés avec encore plus de joie pour vous marquer davantage mon amour. Ô mon Dieu est-ce quitter quelque chose que de le quitter pour vous? Sitôt que nous étions arrivés à l'hôtellerie, j'allois à l'Eglise adorer le S. Sacrement, & je m'y tenois jusqu'à l'heure du diner.

Nous faisions, ô mon Amour, une conversation dans le carrosse vous & moi, (où plutôt vous la faîtes seul en moi) de laquelle les autres n'étoient gueres capables : aussi ne s'en appercevoit-on pas; & la gayeté extérieure que j'avois, même au milieu des plus grands périls, les rassuroit. Je chantois des cantiques de joie de me voir dégagée des biens, des honneurs, des embarras du siècle. Vous nous aidâtes beaucoup par votre providence : car vous nous protégiez d'une manière si singulière, qu'il sembloit que vous fussiez la colonne de feu durant la nuit, & la nuée durant le jour. Nous passâmes un pas extraordinairement dangereux entre Chambéri & Lyon. Notre voiture se rompit au sortir de ce pas dangereux, si cela étoit arrivé plutôt, nous aurions péri.

9. Nous arrivâmes à Anneci la veille de la Madeleine 1681; & le jour de la Madeleine

Monsieur de Geneve nous dit la Messe au tombeau de S. François de Sales. Je renouvelai là mon mariage, car je le renouvellois tous les ans; & cela, selon ma disposition très-simple, en n'admettant rien de formel ni de distinct: mais vous mettiez dans un fond pur & dégagé d'espèces & de formes tout ce qui vous plaisoit qu'il y eût. Ces paroles me furent imprimées: (a) *Je t'épouserai en foi: je t'épouserai pour jamais*; & ces autres, (b) *Vous m'êtes un Epoux de sang*. J'y honorai la relique de S. François de Sales, pour lequel Notre Seigneur me donne une union singulière. Je dis, union: car il me paroît que l'ame en Dieu est unie avec les Saints, plus ou moins, selon qu'ils lui sont plus conformes: & c'est une union d'unité, qu'il plaît à Notre Seigneur d'y réveiller quelquefois pour sa gloire; & alors ces Saints lui sont rendus plus intimement présents en Dieu même; & ce réveil est comme une intercession de l'ame, connue du Saint & de l'ame. C'est une requête d'ami à ami en celui qui les unit tous d'un lien immortel. Pour l'ordinaire tout demeure caché avec Jésus-Christ en Dieu.

10. Nous partîmes d'Anneci le même jour de la Madeleine, & le lendemain nous allâmes entendre la Messe à Geneve chez Mr. le Résident de France. J'eus beaucoup de joie de communier; & il me semble, ô mon Dieu, que vous m'y liâtes encore plus fortement. Je vous y demandai la conversion de ce grand peuple. Nous arrivâmes le soir assez tard à Gex, où nous ne trouvâmes que les quatre murailles, quoique Mr. de Geneve nous eût assuré qu'il y avoit des

(a) Osée 2. v. 19. 20.

(b) Exod. 4. v. 25.

meubles, ainsi qu'il le croyoit apparemment. Nous couchâmes chez les Sœurs de la charité qui eurent la bonté de nous donner leurs lits.

Je souffrois une peine & une agonie qui se pourroit mieux expérimenter que dire; non tant à cause de moi, qu'à cause de ma fille, qui décheoit à vue d'œil. J'avois un fort grand désir de la mettre aux Ursulines de Tonon, & je me voulois du mal de ne l'avoir pas menée là d'abord. Alors toute foi apperçue me fut ôtée, & il me resta une espèce de certitude que j'étois trompée. La douleur s'empara de mon cœur en un point, que dans mon lit en secret je ne pouvois retenir mes larmes. Le lendemain je dis, que je voulois mener ma fille à Tonon aux Ursulines jusqu'à ce que je visse comme l'on pourroit s'accommoder. Mon dessein étoit de l'y laisser: on s'y opposa fortement, & d'une manière même assez dure & peu honnête. Je voyois ma fille fondre & maigrir, manquer de tout: je la voyois comme une victime que j'avois immolée par mon imprudence. J'écrivis au P. la Combe le priant de me venir voir pour prendre des mesures là-dessus, & ne croyant pas en conscience la pouvoir retenir plus long-tems en ce lieu. Plusieurs jours s'écoulerent sans que je pusse avoir aucune réponse. J'étois cependant très-indifférente dans la divine volonté de mon Dieu d'avoir du secours ou de n'en point avoir.



CHAPITRE II.

L'Evêque de Geneve ordonne au P. la Combe d'aller la voir. Union très-spirituelle de ces deux âmes en Dieu, & leur entretien. Paroles de Dieu qui la rendent certaine de sa volonté, avec augmentation de ses grâces. Ce que c'est que recevoir les opérations de Dieu immédiatement par le centre; ou médiatement, par les puissances. D'un Saint Hermite qui lui prédit ses évènements. Ce qu'elle souffre au sujet de sa fille.

NOTRE Seigneur, qui eut pitié de ma peine & de l'état déplorable de ma fille, fit que Mr. de Geneve écrivit au Pere la Combe qu'il vint nous voir & nous consoler, & qu'il lui feroit plaisir de ne pas différer. Sitôt que je vis le Pere, je fus surprise de sentir une grace intérieure que je puis appeller Communication, & que je n'avois jamais eue avec personne. Il me sembla qu'une influence de grace venoit de lui à moi par le plus intime de l'âme, & retournoit de moi à lui, en sorte qu'il éprouvoit le même effet; mais de grace si pure, si nette, si dégagée de tout sentiment, qu'elle faisoit comme un flux & reflux, & de là s'alloit perdre dans l'un divin & invisible. Il n'y avoit rien d'humain ni de naturel; mais tout pur esprit: & cette union toute pure & sainte, qui a toujours subsisté, & même augmenté, devenant toujours plus une, n'a jamais arrêté ni occupé l'âme un moment hors de Dieu, la laissant toujours dans un parfait dégagement: union que Dieu seul opère, & qui ne peut-être qu'entre les âmes qui lui sont unies: union exempte de toute foiblesse & de tout attachement:

union qui fait que loin d'avoir compassion de la personne qui souffre, l'en en a de la joie: & plus on se voit accabler les uns & les autres de croix, de renversemens, séparés, détruits, plus on est content: union, qui n'a nul besoin pour sa subsistance de la présence de corps; que l'absence ne rend point plus absente, ni la présence plus présente: union inconnue à tout autre qu'à ceux qui l'éprouvent. Comme je n'avois jamais eu d'union de cette sorte, elle me parut alors toute nouvelle, n'ayant même jamais oui dire qu'il y en eût: mais elle étoit si paisible, si éloignée de tout sentiment, qu'elle ne m'a jamais donné aucun doute qu'elle ne fut de Dieu: car ces unions loin de détourner de Dieu, enfoncent plus l'âme en lui. La grace que j'éprouvois, qui faisoit cette influence intérieure de lui à moi & de moi à lui, dissipa toutes mes peines, & me mit dans un très-profond repos.

2. Dieu lui donna d'abord beaucoup d'ouverture pour moi. Il me raconta les miséricordes que Dieu lui avoit faites, & beaucoup de choses extraordinaires. Je craignois fort cette voie de lumières. Comme ma voie avoit été de foi nue, & non dans les dons extraordinaires, je ne comprenois pas alors que Dieu vouloit se servir de moi pour le tirer de cet état lumineux & le mettre dans celui de la foi nue. Ces choses extraordinaires me donnerent de la crainte d'abord. J'appréhendai l'illusion, sur-tout dans les choses qui flattent sur l'avenir: mais la grace qui sortoit de lui, & qui s'écouloit dans mon âme me rassuroit, jointe à une humilité des plus extraordinaires que j'eusse encore vue: car je voyois qu'il auroit préféré le sentiment d'un enfant au sien propre; qu'il

ne tenoit à rien ; & que loin de s'élever ni pour les dons de Dieu , ni pour sa profonde science , l'on ne pouvoit avoir un plus bas sentiment de soi-même qu'il en avoit. C'est un don que Dieu lui avoit donné dans un degré éminent. Il me dit, qu'il falloit mener ma fille à Tonon , & qu'elle y feroit très-bien. Il me dit d'abord , après que je lui eus parlé du rebut intérieur que j'avois pour la maniere de vie des Nouvelles-Catholiques qu'il ne croioit pas que Dieu me demandât avec elles ; qu'il falloit y demeurer sans engagement , & que Dieu me feroit connoître par la conduite de sa providence ce qu'il voudroit de moi ; mais qu'il y falloit rester jusqu'à ce que Dieu m'en tirât lui-même par sa providence , ou m'y engageât par sa même providence.

3. Il résolut de rester avec nous deux jours , & de dire trois Messes. Il me dit , de demander à Notre Seigneur qu'il me fit connoître sa volonté. Je ne pouvois ni rien demander , ni rien vouloir connoître. Je restai dans ma simple disposition. Je commençois déjà à m'éveiller pour prier à l'heure de minuit : mais pour lors , je fus réveillée comme si une personne m'eût éveillée ; & en m'éveillant , ces paroles me furent mises soudainement dans l'esprit d'une maniere un peu impétueuse : (a) *Il est écrit de moi ; que je ferai votre volonté* : & cela s'insinua dans toute mon ame avec un écoulement de grace si pure , & si pénétrante cependant , que je n'en avois jamais eu de plus douce , de plus simple , de plus forte & de plus pure. On doit remarquer sur ce sujet , que bien que l'état que portoit alors mon ame fût un état déjà permanent en nouveauté de vie , cette

(a) Pl. 39. v. 8. 9.

vie nouvelle n'étoit pas encore dans l'immuabilité où elle a été depuis ; c'est-à-dire proprement , que c'étoit une vie naissante & un jour naissant , qui va toujours s'augmentant & s'affermissant jusqu'au midi de la gloire ; jour cependant où il n'y a plus de nuit ; vie qui ne craint plus la mort dans la mort même , parce que la mort a vaincu la mort , & que celui qui a souffert la première mort , ne goûtera plus la seconde mort.

4. Or il est bon de dire ici , que quoique l'ame soit dans un état immobile , & qu'elle participe de l'immuable sans que l'ame sorte de sa sphère ni de son ciel ferme & immobile , où il n'y a ni distinction , ni changement ; Dieu envoie pourtant quand il lui plaît de ce même fond certaines influences qui ont des distinctions , & qui font connoître sa sainte volonté , ou les choses à venir : mais comme cela vient du fond , & non par l'entremise des puissances , cela est certain , & non sujet à l'illusion comme le sont les visions , & le reste dont j'ai déjà parlé.

Car il faut savoir , qu'une telle ame dont je parle , reçoit tout du fond immédiatement , & que de là il se répand après sur les puissances & sur les sens comme il plaît à Dieu : mais il n'en est pas ainsi des autres ames qui reçoivent médiatement : ce qu'elles reçoivent tombe dans les puissances , & se réunit de là dans le centre ; au lieu que celles-ci se déchargent du centre sur les puissances & sur les sens. Elles laissent tout passer , sans que rien fasse plus d'impression ni sur leur esprit ni sur leur cœur. De plus , les choses qu'elles connoissent ou apprennent , ne leur paroissent pas comme choses extraordinaires , comme prophétie , & le reste , ainsi qu'elles paroissent aux autres : cela se dit tout naturellement , sans savoir

ni ce qu'on dit, ni pourquoi on le dit; sans rien d'extraordinaire. On dit & écrit ce qu'on ne fait pas: & en le disant & écrivant, on voit que ce sont des choses auxquelles on n'avoit jamais pensé. C'est comme une personne qui possède dans son fond un trésor inépuisable sans qu'elle pense jamais à sa possession: elle ne fait point les richesses, & elle ne les regarde jamais: mais elle trouve dans ce fond tout ce qu'il faut quand elle en a à faire: le passé, le présent, & l'avenir est là en manière de moment présent & éternel, non point comme prophétie, qui regarde l'avenir comme chose à venir; mais en voyant tout dans le présent en [manière de] moment éternel, en Dieu même, sans savoir comme elle le voit & connoit, avec une certaine fidélité à dire les choses, comme elles sont données sans vue ni retour, sans songer si c'est de l'avenir ou du présent que l'on parle, sans se mettre en peine qu'elles s'accomplissent ou non, d'une manière ou d'une autre; si elles ont une interprétation ou une autre. C'est de ce fond ainsi perdu que sortent les (+) miracles: c'est le Verbe lui-même, qui opere ce qu'il dit, *dixit & facta sunt*, sans que l'âme propre sache ce qu'elle dit ou écrit. En les écrivant ou disant, elle est éclairée avec certitude que c'est la parole de vérité, qui aura son effet: cela est-il fait, elle n'y pense plus, & n'y prend non plus de part que s'il étoit dit ou écrit par un autre. C'est ce que Notre Seigneur a dit dans son Evangile, que (a) *l'homme tire du bon trésor de son cœur les choses anciennes & nouvelles*. Depuis que notre trésor est Dieu même, & que notre cœur & notre volonté est toute sans réserve

(+) Peut-être oracles. (a) Matth. 13. v. 52.

passée en lui, c'est là où l'on trouve un trésor qui ne s'épuise jamais: plus on en distribue, plus on est riche.

5. Après que ces paroles m'eurent été mises dans l'esprit, il est écrit de moi, que je ferai votre volonté; je me souvins que le P. la Combe m'avoit dit, de demander à Dieu ce qu'il vouloit faire de moi en ce pays. Mon souvenir fut ma demande: aussitôt ces paroles me furent mises dans l'esprit avec beaucoup de vitesse: *Tu es Pierre; & sur cette pierre j'établirai mon Eglise: & comme Pierre est mort en croix, tu mourras sur la croix*. Je fus certifiée que c'étoit ce que Dieu vouloit de moi: mais de comprendre son exécution, c'est ce que je ne me suis pas mise en peine de savoir. Je fus invitée de me mettre à genoux, où je restai jusqu'à quatre heures du matin dans une très-profonde & très-paisible oraison. Je n'en dis rien au matin au P. la Combe. Il fut dire la Messe: il eut mouvement de la dire de la dédicace de l'Eglise. Je fus encore plus confirmée; & je crus que Notre Seigneur lui avoit fait connoître quelque chose de ce qui s'étoit passé en moi. Je le lui dis après la Messe: il me répondit, que je m'étois trompée; aussitôt mon esprit se démit de toute pensée & certitude pour n'y plus songer, & resta dans son ordinaire, entrant plutôt dans ce que le Pere disoit, que dans ce qu'il avoit connu. La nuit suivante je fus réveillée à la même heure & de la même manière que la nuit précédente: & ces paroles me furent mises dans l'esprit (a) *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Je fus mise dans le même état, qui dura jusqu'à quatre heures du matin: mais je ne pensai en nulle manière à

(a) Ps. 86. v. 1. Elle est fondée sur les saintes montagnes.

ce que cela vouloit dire, n'y faisant aucune attention. Le lendemain après la Messe, le Pere me dit, qu'il avoit eu une certitude bien grande que *j'étois une pierre que Dieu destinoit pour le fondement d'un grand édifice* : mais il ne savoit pas non plus que moi ce que c'étoit que cet édifice. De quelle maniere que la chose doive être, ou que sa divine Majesté veuille se servir de moi en cette vie pour quelque dessein à lui seul connu, ou qu'il veuille bien me faire une des pierres de la Jérusalem céleste, il me semble que cette pierre n'est polie qu'à coups de marteau : il me paroît qu'ils ne lui ont été gueres épargnés depuis ce tems, comme on le verra dans la suite ; & que Notre Seigneur lui a bien donné les qualités de la pierre, qui sont la fermeté & l'insensibilité. Je lui dis ce qui m'étoit arrivé la nuit.

6. Je menai ma fille à Tonon. Cette pauvre enfant pris une amitié très-grande pour le P. la Combe, disant, que c'étoit le pere du bon Dieu. En arrivant à Tonon, j'y trouvai un Hermite, nommé Frere Anselme, d'une sainteté des plus extraordinaires qu'il y en ait gueres eu depuis long-tems. Il étoit de Geneve & Dieu l'en avoit tiré d'une maniere très-miraculeuse à l'âge de douze ans après lui avoir donné dès l'âge de quatre ans la connoissance qu'il se feroit Catholique. Il avoit, avec la permission du Cardinal, pour lors Archevêque d'Aix en Provence, pris à dix-neuf ans l'habit d'Hermite de S. Augustin : il vivoit seul avec un autre Frere dans un petit hermitage où ils ne voioient personne que ceux qui venoient visiter leur chapelle. Il y avoit douze ans qu'il étoit dans cet hermitage, ne mangeant jamais rien que des légumes avec du sel, & quelquefois de l'huile : il

jeûnoit continuellement, sans s'être jamais relâché un moment en douze ans. Il jeûnoit trois fois la semaine au pain & à l'eau : il ne beuvoit jamais de vin, & ne faisoit pour l'ordinaire qu'un repas en vingt & quatre heures. Il portoit pour chemise une grosse haire faite avec de grosses cordes de crin qui lui alloit du haut en bas, ne couchoit que sur le plancher ; il avoit un don d'oraison continuelle : il en faisoit de marquées huit heures chaque jour, & disoit son office : avec tout cela une soumission d'enfant. Dieu avoit fait par lui quantité de miracles éclatans. Il fut à Geneve croiant pouvoir gagner sa mere ; mais il la trouva morte.

7. Ce bon Hermite eut quantité de connoissances des desseins de Dieu sur moi & sur le P. la Combe ; mais Dieu lui fit voir en même tems qu'il nous préparoit d'étranges croix à l'un & à l'autre. Il connut que Dieu nous destinoit l'un & l'autre pour aider les ames. Il vit une fois dans son oraison, qui étoit toute en dons & lumieres, qu'étant à genoux, vêtue avec un manteau de couleur brune, on me coupa la tête, qui fut aussitôt rétablie ; & que l'on me vêtit d'une robe très-blanche & d'un manteau rouge, & que l'on me mit une couronne de fleurs sur la tête. Il vit le Pere la Combe que l'on divisoit en deux, & qui fut réuni bientôt : & que tenant dans sa main une palme, il fût dépouillé de ses habits, & revêtu de l'habit blanc & du manteau rouge : ensuite de quoi il nous vit tous deux proche d'un puits, & que nous abreuvions des peuples innombrables qui venoient à nous.

8. Il me semble, ô mon Dieu, que cette vision si mystérieuse a déjà eu une partie de son effet, tant à cause des divisions qu'il a souffertes, & moi aussi, pourtant sans douleur ; que parce que

j'ai cette confiance, que vous l'avez dépouillé de lui-même pour le revêtir d'innocence, de pureté, & de charité. Oui, mon Dieu, il me semble que l'amour que vous avez mis en moi est tout pur, dégagé de tout intérêt propre, amour qui aime son Objet en lui-même & pour lui-même, sans aucun retour sur soi: il craindroit plus un retour que l'enfer; car l'enfer sans amour propre, seroit changé pour lui en Paradis.

Notre Seigneur s'est aussi déjà servi beaucoup de lui & de moi pour gagner les âmes; mais je ne fais quel dessein il pourroit avoir sur nous dans la suite: je sais que nous sommes à lui sans nulle réserve.

Un peu après que je fus arrivée aux Ursulines de Tonon, la Sœur M... me parla avec beaucoup d'ouverture, selon l'ordre que le P. la Combe lui en avoit donné. Elle me dit d'abord tant de choses extraordinaires, qu'elle me devint suspecte, & que je crus qu'il y avoit de l'illusion en son fait; & je n'en voulois du mal à moi-même.

9. Je commençai à ressentir une peine incroyable d'avoir amené ma fille; & je me trouvai bien à son égard un Abraham, lorsque le P. la Combe m'abordant me dit; vous soyez la bien-venue, fille d'Abraham. Je ne trouvois nulle raison de la laisser là, & je pouvois encore moins la garder avec moi, parce que nous n'avions pas de lieu, & que les petites filles que l'on prenoit pour faire Catholiques, étoient toutes mêlées avec nous, & avoient des maux dangereux. De la laisser là aussi, cela me paroïssoit folie: le langage du pays, où l'on n'entendoit qu'à peine le François; la nourriture dont elle ne pouvoit user, pour être entièrement différente de la nôtre, [y étoient à obstacles.] Je la vois

tous

tous les jours maigrir & devenir à rien. Cela me reduisoit comme à l'agonie, & il me sembloit qu'on me déchiroit les entrailles. Tout ce que j'avois de tendresse pour elle se renouvelloit, & je me regardois comme sa meurtrière. J'éprouvois ce que souffrit Agar lorsqu'elle éloigna son fils Ismaël d'elle dans le désert, pour ne le point voir mourir. Il me paroïssoit, que puisque j'avois bien voulu m'exposer sans raison, je devois au moins avoir épargné ma fille. Je vois la perte de son éducation, & même la perte de sa vie, inévitables. Je ne disois pas mes peines là-dessus; & la nuit étoit le tems qui donnoit essor à ma douleur, qui devenoit tous les jours plus forte; parce que vous permettez, ô mon Dieu, vous qui avez toujours voulu de moi des sacrifices sans réserve, que dans tout le tems que je fus là, on ne lui servit rien dont elle pût manger. Tout ce qui la faisoit subsister c'étoit quelques cueillerées de méchant bouillon, que je lui faisois prendre malgré elle. Je vous en fis, ô mon Dieu, un sacrifice entier; & il me sembloit que, comme un autre Abraham, je tenois le couteau pour l'égorger. Je ne voulois pas la ramener; parce que l'on m'avoit dit que c'étoit la volonté de Dieu que je la laissasse là; & cette volonté de Dieu m'étoit préférable à toutes choses, & à la vie de ma fille, outre qu'elle auroit été encore plus mal à Gex pour la nourriture. Notre Seigneur me vouloit toute plongée en amertume, & que je lui fisse un sacrifice sans consolation. Il me faisoit voir d'un côté la douleur de sa grand'mère si elle apprenoit sa mort, & qu'il sembloit que je ne la lui aurois ôtée que pour la faire mourir: de l'autre, le reproche de toute la famille. Ce qu'elle avoit de dons de la nature étoit comme

Tome II.

B

des flèches qui me perçoient. Il faudroit avoir éprouvé ce que je souffris pour le comprendre. Il me sembloit qu'avec ses dispositions naturelles, elle auroit fait merveilles étant élevée en France, que je lui allois faire perdre tout cela, & la mettre hors d'état d'être propre à rien, ni de trouver des partis dans la suite tels qu'elle les pouvoit espérer; que je ne pouvois sans péché la faire mourir de cette sorte. Je souffris treize jours durant une peine presque inconcevable: tout ce que j'avois quitté sembloit ne m'avoir rien coûté au prix de ce que ma fille me coûta à sacrifier. Je crois que vous fîtes cela, mon Dieu, pour purifier une attache trop humaine que j'avois pour ses dons naturels: car après que je fus retirée des Ursulines, elles changerent leur maniere de nourriture, & en donnerent de conforme à la délicatesse de ma fille, en sorte qu'elle reprit sa santé.

CHAPITRE III.

On se déchaîne contre elle sur sa sortie de France: elle le souffre en maniere divine, puis les apaise tous. Dieu lui donne facilité à tout souffrir & à tout faire; & lui amplifie l'esprit. L'Evêque de Geneve la visite, l'approuve avec conviction qu'elle est de Dieu: il lui fait l'éloge du Pere la Combe, & le lui donne pour Directeur. Elle est destituée d'une maladie dont le Pere la Combe la guérit miraculeusement. Vœux qu'elle fait à Dieu, & comment il les lui fait accomplir. Ce que c'est que la volonté devenue une avec celle de Dieu. Le vrai Esprit de l'Eglise, & celui de Jésus enfant. Le soin que Dieu a de son extérieur. Il la destine à être Mere spirituelle de plusieurs.

1. **SITÔT** que l'on fut en France que je m'en étois allée, ce fut une condamnation générale. Ceux qui m'attaquerent le plus fortement, furent les spirituels humains, & sur-tout le Pere la Mothe, qui m'écrivit, que toutes les personnes de doctrine & de piété, de robe & d'épée, me condamnoient. Il me mandoit de plus pour m'allarmer, que ma belle-mere, en qui je me fiois pour le bien de mes enfans & pour le cadet, étoit devenue en enfance, & que j'en étois cause: cela étoit cependant très-faux. Je n'en faisois rien paroître au dehors, quoiqu'il y eut des tems où ma peine alloit jusqu'à l'excès. Je m'enfermois autant que je pouvois; & là je me faisois pénétrer à la douleur, qui me paroissoit très-profonde. Je la portois fort passivement, sans pouvoir ni vouloir la soulager; au contraire, mon plaisir étoit de m'en laisser dévorer sans vouloir même la comprendre. Cette douleur étoit autant paisible, qu'elle étoit pénétrante. Je voulus une fois ouvrir le Nouveau Testament pour me soulager: mais j'en fus empêchée intérieurement; de sorte que je demeurai en silence, sans rien faire, me laissant dévorer à la douleur.

Il me sembloit que je commençai alors à porter les peines en maniere divine, & que l'ame pouvoit dès ce tems sans nul sentiment être en même tems & très-heureuse & très-douloureuse, très-crucifiée & béatifiée. Ce n'étoit point de même que j'avois porté mes premieres douleurs, ni comme je portai la mort de mon pere. Car alors l'ame étoit abîmée dans la paix, & dans une paix délicieuse; mais elle n'étoit point livrée à la douleur; ce qu'elle souffroit n'étoit qu'un accablement de la nature, un poids de douleur délicieuse. Ici, cela est tout différent: la même ame

est livrée entièrement à la souffrance, & elle la porte avec une force divine; & cette force fait que l'ame est divisée, sans division, de toute elle-même; enforte que son bonheur invariable n'empêche point la plus dure souffrance. Mais ces souffrances lui sont imprimées de Dieu même, comme en Jésus-Christ: il souffrit en Dieu & en homme: il souffrit dans la force d'un Dieu & dans la faiblesse d'un homme: il étoit un Dieu bienheureux, & un homme de douleurs; enfin, Dieu-homme souffrant & jouissant, sans que la béatitude diminuât rien de la douleur, ni que la douleur interrompit ou altérât la parfaite béatitude.

2. Je répondis à toutes les lettres qu'on m'écrivit d'abord, toutes fulminantes, selon que l'esprit intérieur me dictoit; & mes réponses se trouverent très-justes: elles furent même fort goûtées: enforte que Dieu le permettant ainsi, ces plaintes & ces foudres changerent bientôt en applaudissemens. Le Pere la Mothe parut revenir, m'estimer même; mais cela ne dura pas longtemps. Un certain intérêt étoit ce qui le faisoit agir. Lors qu'il vit qu'une pension qu'il s'étoit imaginé que je lui ferois, n'étoit point, il changea tout-à-coup. La Sœur Garnier changea d'abord pour moi, & se déclara contre moi, soit que ce fut une feinte ou un changement véritable.

3. Pour mon corps & ma santé, je ne m'en mettois gueres en peine. Vous me faîtes, mon Dieu, sur cela trop de grace: car j'ai été deux mois sans presque dormir, & la nourriture que nous avions, étoit trop peu propre à me soutenir. La viande qu'on nous donnoit étoit pourrie & pleine de vers, parce que dans ce pays-là on tuoit la viande le jeudi pour l'avoir le ven-

dredi & le samedi: & à cause des grandes chaleurs elle étoit corrompue le dimanche: de sorte que ce que j'aurois autrefois regardé avec horreur, me servoit de nourriture. Rien ne me coutoit alors: car vous m'aviez rendu en me rendant la vie la facilité pour toutes choses. Il me semble que je pouvois tout faire sans nécessité de le faire: je pouvois ne rien faire sans manquer à rien. C'est bien en vous, ô mon Dieu, que l'on retrouve avec surcroît tout ce que l'on a perdu pour vous.

4. Cet esprit, que je croiois avoir perdu autrefois dans une stupidité étrange, me fut rendu avec des avantages inconcevables. J'en étois étonnée moi-même, & je trouvois qu'il n'y avoit rien à quoi il ne fût propre, & dont il ne vint à bout. Ceux qui me voioient, disoient que j'avois un esprit prodigieux. Je savois bien que je n'avois que peu d'esprit; mais qu'en Dieu mon esprit avoit pris une qualité qu'il n'eut jamais auparavant. J'éprouvois, ce me sembloit, quelque chose de l'état où les Apôtres se trouverent après avoir reçu le S. Esprit. Je savois, je comprenois, j'entendois, je pouvois tout, & je ne savois où j'avois pris cet esprit & ce savoir, cette intelligence, cette force, cette facilité, ni d'où elle m'étoit venue. J'éprouvois que j'avois toutes sortes de biens, & que je n'avois indigence de quoi que ce soit; mais je ne savois d'où cela m'étoit venu. Je me souvins de ce beau passage de la Sagesse qui dit: (a) *Tous biens me sont venus avec elle.* Quand Jésus-Christ, Sagesse éternelle, est formé dans l'ame après la mort de l'homme pécheur Adam, & que cette ame est véritablement entrée en nouveauté de vie, elle trouve qu'en

(a) Sag. 7. v. 11.

Jésus-Christ, Sagesse éternelle, tous biens lui sont communiqués.

5. Quelque tems après mon arrivée à Gex Mr. de Geneve vint pour nous voir. Je lui parlai avec l'ouverture & impétuosité de l'esprit qui me conduisoit. Il fut si convaincu de l'Esprit de Dieu en moi, qu'il ne pouvoit se lasser de le dire. Il en fut même pris & touché, m'ouvrit son cœur sur ce que Dieu vouloit de lui, & sur ce qu'on l'avoit détourné de la fidélité à la grace : car c'est un bon Prélat, & c'est le plus grand dommage du monde qu'il soit foible au point qu'il l'est à se laisser conduire. Lors que je lui ai parlé, il est toujours entré dans ce que je lui ai dit, avouant que ce que je lui disois, portoit un caractère de vérité : & cela n'avoit garde d'être autrement ; puisque c'étoit l'esprit de vérité qui me faisoit lui parler, sans quoi je n'étois qu'une bête : mais sitôt que les gens qui vouloient dominer, & ne pouvoient souffrir le bien qui ne venoit pas d'eux, lui parloient, il se laissoit impressionner contre la vérité. C'est ce foible, avec quelques autres, qui l'ont empêché de faire tout le bien qu'il auroit fait dans son Diocèse sans cela.

6. Après que je lui eus parlé, il me dit, qu'il avoit eu dans l'esprit de me donner le Pere la Combe pour Directeur : que c'étoit un homme éclairé de Dieu, & qui entendoit bien les voies de l'intérieur ; qui avoit un don singulier de pacifier les âmes : ce sont ses propres termes : „ qu'il lui avoit „ même dit quantité de choses qui le regardoient „ qu'il favoit être fort véritables, puisqu'il sentoit en lui-même ce que le Pere lui disoit. J'eus beaucoup de joie de ce que Mr. de Geneve me le donnoit pour Directeur, voyant par-là que

l'autorité extérieure s'unissoit avec la grace, qui sembloit déjà me l'avoir donné par cette union & effusion de grace surnaturelle.

7. Les veilles & les fatigues, avec l'air qui est assez mauvais en ce pays, me causerent une grande fluxion de poitrine avec la fièvre, & une retention dans l'estomac de toutes les eaux que j'avois bues : ce qui me causoit de violentes douleurs. Les Médecins me jugerent en danger : car avec cela j'avois pris plusieurs remèdes que je ne rendois point. Vous permettes, ô mon Dieu, sans doute cette maladie & pour exercer ma patience, (si l'on peut appeller patience ce qui ne coûte plus rien,) & pour vous glorifier dans le miracle éclatant que vous fîtes par votre serviteur. Comme j'étois dans une très-grande foiblesse, je ne pouvois me lever de mon lit sans tomber en défaillance, & je ne pouvois rester au lit à cause que je crevois des eaux & des remèdes qui ne s'évacuoient point. Dieu permit que les sœurs me négligeassent fort ; sur-tout celle qui avoit soin de l'économie, fut si ménagère qu'elle ne me donna point le nécessaire à vivre. Je n'avois pas un sol pour m'en fournir ; car je ne m'étois rien réservé, & les Sœurs alors touchoient tout l'argent qui me venoit de France, qui étoit très-considérable. Ainsi j'eus l'avantage de pratiquer un peu la pauvreté, & d'être en nécessité avec celles à qui j'avois tout donné. On écrivit au Pere la Combe pour le prier de me venir confesser. Il marcha toute la nuit à pied avec beaucoup de charité quoiqu'il y eût huit grandes lieues : mais il n'alloit point autrement, imitant en cela, comme en tout le reste, Notre Seigneur Jésus-Christ. Sitôt qu'il entra dans la maison, sans que je le

fusse, mes douleurs s'appaierent; & lors qu'il fut entré dans ma chambre, & qu'il m'eut béni m'appuyant les mains sur la tête, je fus guérie parfaitement, & je vuidai mes eaux, enforte que je fus en état d'aller à la Messe. Les Médecins furent si fort surpris, qu'ils ne savoient à quoi attribuer ma guérison: car étant Protestans, ils n'avoient garde d'y reconnoître du miracle. Ils dirent, que c'étoit folie: que j'étois malade d'esprit, & cent extravagances dont étoient capables des gens d'ailleurs fâchés de ce qu'ils savoient que l'on venoit pour retirer de l'erreur ceux qui le voudroient. Il me resta cependant une toux assez forte, & ces Sœurs me dirent d'elles-mêmes, qu'il falloit aller auprès de ma fille pour prendre du lait durant quinze jours, & puis après que je reviendrois. Sitôt que je partis, le Pere la Combe qui s'en retournoit & qui étoit dans le même bateau, me dit: *que votre toux cesse*: elle cessa d'abord: & quoiqu'il yint une furieuse tempête sur le lac, qui me fit vomir, je ne toussai plus du tout. Cette tempête devint si furieuse, que les vagues penferent renverser le bateau. Le Pere la Combe fit un signe de croix sur les ondes; & quoique les flots devinssent plus mutins, ils n'approcherent plus, mais se brisoient à plus d'un pied du bateau: ce qui fut remarqué des mariniérs & de ceux qui étoient dans le bateau, qui le regardoient comme un Saint, & ainsi étant arrivé à Tonon dans les Ursulines, je me trouvais si parfaitement guérie, qu'au lieu de me faire des remèdes, comme je me l'étois proposé, j'entrai en retraite, & j'y fus douze jours.

8. Ce fut là que je fis pour toujours les vœux, que je n'avois fait que pour un tems, de chasteté,

de pauvreté, & d'obéissance, d'obéir sans résistance à tout ce que je croirois volonté de Dieu, & à l'Eglise, & d'honorer JESUS-CHRIST Enfant en la maniere qu'il le vouloit. J'avoue que je ne fais ni pourquoi ni comment je fis ces vœux. Je ne trouvois rien en moi à vouer; & il me paroissoit que j'étois tellement vôtre, ô mon Dieu, que je ne savois où prendre ce que je vous vouois.

Je comprenois en même tems que la fin du vœu & sa consommation étoit donnée à mon ame autant intérieurement qu'extérieurement; que l'ame étant à Dieu sans reserve, sans partage, sans retour, & sans intérêt, avoit la parfaite *chasteté* de l'amour, puisqu'elle étoit même passée dans ce même amour. Il me paroissoit que vous m'aviez gratifiée, mon Dieu, de la parfaite *pauvreté* par le dépouillement total où vous m'aviez mise, tant intérieurement qu'extérieurement, ne me laissant rien de propre. Pour l'*obéissance*, ma volonté étoit si fort perdue dans la vôtre, que non-seulement elle ne trouvoit point de résistance; mais elle n'avoit pas même une répugnance: le même étoit pour la soumission à l'Eglise. Et pour honorer l'Enfance de Jésus-Christ, je ne savois par quel moyen; car celui qui me fut proposé, ne dépendoit pas de moi, mais de vous, ô mon Dieu! & il me paroissoit que l'honneur que je lui rendois, étoit de le porter lui-même dans ses états.

Je fis cependant tous ces vœux parce qu'on me dit de les faire; & je suivois sans choix, sans penchant, & sans répugnance ce que l'on me disoit de faire; & vous en avez tiré votre gloire d'une maniere connue à vous seul, dont l'effet parut bientôt. Car vous prîtes une nouvelle pos-

session de mon extérieur, afin de me rendre le jouet de votre providence, comme vous avez fait dans la suite. Vous me dépoillâtes de mes biens par une nouvelle pauvreté, & vous me réduisîtes sans demeure & sans lieu sur la terre, n'ayant où reposer ma tête.

9. Pour l'obéissance, vous me la fîtes pratiquer un tems, comme l'on verra, dans un assujettissement d'enfant : mais aussi combien m'avez-vous obéi vous-même, ou plutôt, avez-vous rendu, ô Dieu, mes volontés merveilleuses les faisant passer en vous ? Il me semble de comprendre assez clairement le sens de ce passage de David ; (a) *Vous avez rendu mes volontés merveilleuses* : cela s'entend à la lettre de David en Jésus-Christ ; puisque Jésus-Christ, quoique fils de David selon la chair, étoit Fils de Dieu selon sa génération éternelle : étant Fils de Dieu, il n'avoit qu'une seule volonté, qui est Dieu : ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût la volonté humaine, mais si perdue dans la divine, qu'elle lui étoit entièrement unie : & cette volonté est le but de toutes choses, & ce qui fait les merveilles, ainsi que Jésus-Christ le dit parlant comme homme ; (b) *Il est ainsi, mon Pere ; parce que vous l'avez voulu*. Mais outre ce sens, David éprouvoit lui-même ce qu'il me semble éprouver, ô mon Dieu, par votre grace, qui est, que lors que par la perte de nous-mêmes nous sommes passés en Dieu, & retournés dans notre origine, notre volonté est faite une même avec celle de Dieu, suivant la prière de Jésus-Christ, dont l'âme éprouve l'effet ; (c) *Mon Pere, qu'ils soient un comme*

(a) Ps. 15. v. 3. (b) Matth. 11. v. 26. (c) Jean 17. v. 22. 23.

nous sommes un ; & qu'ils soient consommés en un : ce qui se fait par la perte de l'âme en Dieu, où tout devient un en unité de principe, qui est la fin pour laquelle nous sommes créés. Dans cette unité, la volonté de l'âme se transforme en celle de Dieu pour ne vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir, ou plutôt, ce qu'il veut lui-même. O c'est alors que cette volonté est rendue *merveilleuse*, tant parce qu'elle est faite volonté de Dieu, qui est la plus grande des merveilles & sa fin, que parce qu'elle opère des merveilles en Dieu, où, sitôt que Dieu lui fait vouloir quelque chose, comme c'est lui qui le veut en elle, cette volonté a son effet : à peine a-t-elle voulu, que la chose est faite.

On dira à cela : mais pourquoi tant de renversemens, tant de cruautés exercées par les créatures sur ces personnes ? si elles avoient tant de pouvoir, elles s'en délivreroient ? Il ne leur vient pas seulement une volonté d'en être délivrées ; & s'il leur en venoit une, & qu'elle ne fût pas exaucée, ce seroit la volonté de la chair, ou la volonté de l'homme, & non la volonté de Dieu. Car (au reste) quoique l'âme soit toute perdue en Dieu, il y a une volonté animale que l'âme connoît bien n'être pas une volonté ; c'est l'instinct de la brute, qui se porte à ce qui l'accorde, & qui fuit ce qui lui fait douleur : mais pour volonté, c'est toute autre chose ; & l'âme en trouve si peu, que si on lui disoit, que voulez-vous ? elle laisseroit Dieu vouloir pour elle ; & quand on la mettroit en mille pièces, elle ne pourroit dire autre chose que, je le veux si c'est la volonté de Dieu.

10. Pour ce qui regarde l'Eglise, que ne m'avez-vous point donné pour elle dans ce que vous m'a-

vez fait écrire ? Ne m'avez-vous pas même communiqué son esprit d'une manière singulière ; esprit saint & indivisible , esprit moteur , esprit de vérité , esprit simple & droit ?

Et pour celui du Saint ENFANT JÉSUS , bon Dieu , à quel point en ai-je éprouvé les effets ! Ne m'avez-vous pas mis dans un état d'enfance admirable , & ne l'ai-je pas porté d'une manière singulière ? Honorer JÉSUS ENFANT c'étoit , pour moi , porter JÉSUS-CHRIST ENFANT , ainsi qu'il a voulu que je l'aie porté quantité de fois , & plusieurs de ses états , comme on le verra dans la suite. Cette digression ne servira pas peu pour le reste de ce que j'ai à écrire.

11. Je me levois toutes les nuits à minuit , & je n'avois que faire de réveil : car par votre bonté , ô mon Dieu , tant que vous l'avez voulu de moi , je m'éveillai toujours assez de tems avant minuit pour être levée à cette heure ; & quand par défiance ou faute d'attention , j'ai monté mon réveil-matin , jamais je ne me suis éveillée. Cela me porta à m'abandonner davantage à votre conduite , ô mon Dieu : car je voyois que vous aviez sur moi un soin de Pere & d'Epoux. Lorsque j'avois quelque incommodité & que mon corps avoit besoin de repos , vous ne m'éveilliez pas ; mais je sentoie en ce tems même en dormant , une possession singulière de vous. J'ai été quelques années que je n'avois que comme un demi-sommeil : mon ame veilloit à vous avec d'autant plus de force , que le sommeil sembloit la dérober à toute autre attention. Notre Seigneur fit aussi connoître à quantité de personnes qu'il me destinoit pour Mere d'un grand peuple , mais peuple simple & enfantin. Elles prirent ces lumieres à la lettre , &

crurent qu'il s'agissoit de quelque nouvelle fondation ou Congrégation : mais il me paroît que ce n'est autre chose que les personnes que Dieu a voulu que je lui gagnasse dans la suite , & à qui il a voulu par sa bonté que je servisse de Mere , leur donnant pour moi la même union que celle des enfans pour une mere , mais union bien plus forte & plus intime ; & me donnant pour elles tout ce qui leur étoit nécessaire pour les faire marcher par la voie par laquelle Dieu les conduisoit , ainsi que je le dirai dans la suite lorsque je parlerai de cet état de maturité.

CHAPITRE IV.

Combien son état d'alors étoit différent de celui qu'il avoit précédé sa purification fonciere & douloureuse. Naïveté & élévation de son Oraison. Le vol d'esprit marque encore imperfection. Passage en Dieu , perte de soi & de tout entre-deux en lui par union d'unité. Etat heureux & ineffable du rétablissement après la perte de tout. Etat passif ou d'indifférence aux biens & aux maux. Son retour des Usulines par Geneve & sa chute périlleuse. Ceux de France la laissent en paix , & en font même l'éloge pour le même sujet pour lequel on la condamna ensuite.

AVANT que de parler de ce qui me reste à écrire , (que je supprimerois volontiers si j'avois quelque chose qui me fût propre , tant à cause de la difficulté de m'en expliquer , que parce qu'il y a peu d'ames capables d'une conduite si peu connue , & si peu comprise , que je n'ai jamais rien lu de semblable ;) je dirai encore quelque

chose des dispositions intérieures où j'étois alors, selon que je le pourrai faire entendre : ce qui me sera assez difficile, à cause de son extrême simplicité. Si cela vous sert, à vous qui voulez bien être du nombre de mes enfans, & si cela sert à mes enfans à les perdre davantage, & à les porter à laisser Dieu se glorifier en eux en sa manière, & non en la leur ; je trouverai ma peine bien employée : & s'il y a quelque chose qu'ils ne comprennent pas, qu'ils meurent bien véritablement à eux-mêmes, & ils en feront bientôt une plus forte expérience que ce que je pourrois leur dire : car l'expression n'égale jamais l'expérience.

2. Après que je fus sortie de l'état de misère dont (a) j'ai parlé, je compris (ainsi que je l'ai dit) combien un état qui m'avoit paru si criminel, & qui ne l'étoit que selon mon idée, a voit purifié mon ame, lui arrachant toute propriété. Sitôt que mon esprit fut éclairé sur la vérité de cet état, mon ame fut mise dans une largeur immense. Je connus la différence des graces qui avoient précédé cet état, à celles qui lui ont succédé. Auparavant tout se recueilloit & concentroit au-dedans, & je possédois Dieu dans mon fond & dans l'intime de mon ame : mais après, j'en étois possédée d'une manière si vaste, si pure & si immense, qu'il n'y a rien d'égal. Autrefois Dieu étoit comme renfermé en moi, & j'étois unie à lui dans mon fond : mais après, j'étois comme abîmée dans la mer même. Ci-devant les pensées & les vues se perdoient, mais en manière apperçue, quoique fort peu ; l'ame les laissoit quelquefois tomber ; ce qui est encore une action : mais après, elles étoient comme disparues, & d'une manière

(a) Ci-dessus dans les Chapitres XXIII. & XXVIII.

si nue, si nette, si perdue, que l'ame n'a nulle action propre, pour simple & délicate qu'elle soit ; du moins, qui puisse tomber sous la connoissance.

Les puissances & les sens sont purifiés d'une manière admirable : l'esprit est d'une netteté surprenante. J'étois quelquefois étonnée qu'il n'y paroît pas une pensée. Cette imagination, autrefois si incommode, n'incommode plus du tout en nulle manière : il n'y a plus d'embarras, ni de trouble, ni d'occupation de mémoire : tout est nud & net, & Dieu fait connoître & penser à l'ame tout ce qu'il lui plaît sans que les especes étrangères incommoient plus l'esprit. Ceci est d'une très-grande pureté : Il en est de même dans la volonté, qui étant parfaitement morte à tous ses appétits spirituels, n'a plus aucun goût, penchant ni tendance : elle demeure vide de toute inclination humaine, naturelle, & spirituelle. C'est ce qui fait que Dieu l'incline où il lui plaît, & comme il lui plaît.

Cette vastitude, qui n'est terminée de chose quelconque pour simple qu'elle puisse être, s'accroît chaque jour ; en sorte qu'il semble que cette ame en participant aux qualités de son Epoux, participe sur-tout à son immensité. Autrefois on étoit comme tiré & renfermé au-dedans : après j'éprouvois qu'une main bien plus forte que la première me tiroit hors de moi-même, & m'abîmoit sans vue, ni lumière, ni connoissance en Dieu d'une manière qui me ravissoit : & d'autant plus que l'ame s'étoit crue éloignée de cet état, d'autant plus étoit-elle ravie de le trouver. Combien alors est-il doux à cette ame, qui en est bien plus comprise qu'elle ne le comprend ?

3. Il m'arrivoit au commencement de cet état une chose à laquelle je ne fais point donner de

nom. Mon oraison étoit d'une nudité & d'une simplicité inconcevable, & en même tems d'une profondeur inexplicable. J'étois comme tenue fort haut, hors de moi : & ce qui m'étoit fort surprenant, c'est que ma tête se sentoît comme élevée avec violence. Cela lui étoit d'autant plus nouveau, qu'autrefois ses premiers mouvemens étoient tout contraires, étant toute concentrée. Je crois que Dieu voulut que j'éprouvasse cela au commencement de la nouvelle vie (ce qui étoit si fort, quoique très-doux, que mon corps s'en alloit en défaillance,) je crois dis-je que Notre Seigneur permit cela, pour me faire comprendre en faveur des autres âmes ce passage de l'âme en Dieu : car après que cela m'eût duré quelques jours, je ne sentis plus cette violence, quoique j'aie toujours éprouvé depuis, que mon oraison n'est plus en moi de la manière que je l'éprouvois autrefois, où je disois, (a) *je porte en moi la prière que j'offre au Dieu de ma vie*. Il sera difficile de comprendre ce que je veux dire à moins de l'avoir éprouvé. Lorsque j'allois me confesser, je ne pouvois presque parler : non par recueillement intérieur, ni comme j'ai décrit, que j'étois au commencement : c'étoit comme immersion : c'est un mot dont je me fers sans savoir s'il est propre. J'étois abîmée & élevée. Je sentis une fois étant à confesse au P. la Combe à Gex cette élévation d'une si grande force, que je croyois que tout mon corps s'alloit élever de terre. Notre Seigneur se servoit de cela pour me faire concevoir ce que c'étoit que le *vol d'esprit*, qui élevoit le corps de quelques Saints d'une grande hauteur, & la différence qu'il y a de cela à la perte de l'âme en Dieu.

(a) Pl. 41. v. 9.

Avant

Avant de poursuivre ce qui m'arriva, j'en dirai quelque chose.

4. Le vol de l'esprit est bien plus noble que la simple défaillance d'extase, quoique quelquefois, & presque toujours, le vol d'esprit cause foiblesse au corps, Dieu attirant l'âme fortement non dans (a) son fond, mais en lui-même, afin de l'y faire passer (avec force,) cette âme n'étant pas encore assez purifiée pour passer en Dieu sans violence; ce qui ne s'opère qu'après le trépas mystique, où l'âme sort véritablement d'elle-même pour passer en son divin objet: ce que j'appelle *trépas*, c'est-à-dire, *passage* d'une chose à une autre: & c'est là véritablement la *Pâque* heureuse pour l'âme, & le passage dans la terre promise. Cet esprit, qui est créé pour être uni à son principe, a quelque chose de si fort pour y retourner, que s'il n'étoit pas arrêté par un miracle continu, il a une qualité motrice qui feroit entraîner le corps par-tout où il voudroit, à cause de son impétuosité & de sa noblesse: mais Dieu lui a donné un corps terrestre qui lui sert de contrepoids. Cet esprit donc, créé pour être uni à son principe sans aucun milieu, se sentant attiré par son divin objet, y tend avec une extrême violence, de sorte que Dieu suspendant pour quelque tems le pouvoir que le corps a de retenir l'esprit, il suit avec impétuosité: mais comme il n'est pas assez purifié pour passer en Dieu, il retourne peu à peu à lui-même; & le corps reprenant peu à peu sa qualité, il retourne à terre. Les Saints qui ont été les plus conformés en cette vie, n'ont rien eu de tout cela: & une partie même des Saints à qui cela est arrivé, l'ont perdu sur la fin de leur vie, demeurans

(a) C. à d. non en la concentrant en elle.

Tome II.

C

simples & communs comme les autres, parce qu'ils avoient en réalité & permanence ce qu'ils n'avoient eu premièrement que comme des essais dans le tems de l'élévation de leur corps.

5. Il est donc certain que l'ame par la mort à elle-même passe en son divin objet; & c'est ce que j'éprouvois alors: & je trouvois que plus j'allois en avant, plus mon esprit se perdoit en son Souverain, qui l'attiroit à soi de plus en plus: & il vouloit au commencement que je connusse cela pour les autres, & non pour moi. Tous les jours cet esprit se perdoit davantage, & son principe l'attiroit toujours plus, jusqu'à ce qu'à force de le tirer il s'éloigna tant de lui-même, qu'il se perdit entièrement de vue, & ne s'aperçut plus. Mais le même Amour qui l'attiroit à soi, le clarifioit & purifioit pour le faire passer en soi, & ensuite le transformer en lui-même. Dans le commencement de la nouvelle vie je vois clairement que l'ame étoit unie à son Dieu sans moi ni milieu: mais elle n'y étoit pas parfaitement perdue. Elle s'y perdoit chaque jour, comme l'on voit un fleuve qui se perd dans l'Océan s'y unir d'abord, ensuite s'y écoulant, mais d'une manière que le fleuve se distingue de la mer pendant un tems, jusqu'à ce qu'enfin il se transforme peu à peu dans la même mer, qui en lui communiquant peu à peu ses qualités, le change si fort en elle, qu'il ne fait plus qu'une même mer avec elle. J'ai éprouvé les mêmes choses de mon ame, comment Dieu peu à peu la perd en soi, & lui communique ses qualités, la tirant de ce qu'elle a de propre.

6. Au commencement de la nouvelle vie je commettois des fautes: & ces fautes, qui n'au-

roient paru rien, & qui au contraire auroient été des vertus dans un autre état, étoient de petites propriétés légères & en superficie, une précipitation, une légère émotion, mais si légère que rien plus. J'éprouvois d'abord que cela faisoit un entre-deux entre Dieu & mon ame: c'étoit comme un brin de pousière: mais comme cela n'étoit qu'en superficie, l'entre-deux me paroissoit plus délié qu'une toile d'araignée; & il vouloit alors que j'allasse m'en purifier par la Confession, ou bien il m'en purifioit lui-même; & je vois clairement cet entre-deux, qui étoit comme un crêpe, qui ne rompoit pas l'union, ni ne l'altéroit point; mais la couvroit: & cet entre-deux si léger faisoit remarquer plus de distinction entre l'Epoux & l'Epouse. Je ne fais si je me fais comprendre. L'ame souffroit de ce petit entre-deux; mais d'une manière paisible: elle voioit qu'elle pouvoit bien mettre l'entre-deux; mais non pas l'ôter. Peu à peu tout entre-deux se perdit; & plus les entre-deux étoient rares & délicats, plus l'union se perdit pour devenir *Unité*, jusques à tel point, qu'il ne se fit qu'un des deux, & que l'ame se perdit si fort, qu'elle ne pût plus se distinguer de son Bien-aimé, ni le voir. C'est ce qui a fait sa peine dans la suite. Pour la Confession, elle étoit étonnée qu'elle ne savoit que dire; qu'elle ne trouvoit plus rien; quoiqu'il eût semblé qu'elle eût fait plus de fautes à cause de la liberté de parler, de dire, de faire, qu'elle n'avoit pas autrefois; mais cela ne lui fait plus de peine, ni ne lui est plus marqué comme faute. Une innocence inconcevable, non connue ni comprise de ceux qui sont encore resserrés en eux, est sa vie. Mais il faut reprendre ce que j'ai discontinué.

7. Etant donc au Confessionnal, avant que d'en venir à cet état, je me sentis si fort tirée hors de moi, que mon corps s'en affoiblissoit : la sueur m'en vint au visage, je m'assis : mais sentant que cela augmentoit en maniere délicate, très-pure pourtant & spirituelle, je me retirai. Il me prit un frisson depuis la tête jusqu'aux pieds : je ne pûs parler ni manger de tout le jour : & depuis ce moment, ou plutôt cette opération, qui dura trois jours, mon ame fut beaucoup plus perdue en son divin objet, quoique non entièrement. La joie que l'ame possède alors est si grande, qu'elle éprouve ces paroles du Roi-prophète : (a) *Tous ceux qui sont en vous, Seigneur, sont comme des personnes ravies de joie* : mais la joie est, qu'il paroît à l'ame qu'elle ne lui fera plus ôté. Il semble que ces paroles de Notre Seigneur s'adressent à elle : (b) *Nul ne vous ravira votre joie*. Elle est comme abîmée dans un fleuve de paix ; & elle en est si pénétrée, qu'elle n'est que paix. Son oraison est continuelle : rien ne peut empêcher ni de prier ni d'aimer en elle. Elle éprouve très-réellement ces paroles ; (c) *je dors ; mais mon cœur veille* : car elle éprouve que le sommeil n'empêche point que l'esprit ne prie en elle. O bonheur ineffable ! qui auroit jamais pensé qu'une pauvre ame qui se croioit dans la dernière misère, pût trouver dans la misère même un bonheur égal à celui qu'elle goûte sans le goûter ? Ce n'est pas qu'elle n'éprouve quelquefois des peines qui lui ôtent même l'appétit ; & le corps, qui n'est pas accoutumé à cela, en est tout languissant : mais cette peine est si douce & paisible, que l'on ne sauroit distinguer si c'est une peine douce ou une douceur pénible. L'ame sent tous

(a) Pl. 86. v. 7. (b) Jean 16. v. 22. (c) Cant. 5. v. 2.

les jours sa capacité croître & s'élargir, & ce qu'il étouffe, c'est que la lumière de cet état augmente l'état qu'elle possédoit auparavant sans le connoître.

8. O heureuse pauvreté, heureuse perte, heureux néant, qui ne donne pas moins que Dieu même dans son immensité, non plus ajusté en la maniere bornée de la créature, dont il n'est plus possédé ; mais qu'il possède entièrement, la tirant toujours plus d'elle pour l'abîmer en lui ! L'ame connoît alors que tous les états des visions, révélations, assurances, sont plutôt des obstacles, qu'ils ne servent à cet état qui est bien au-dessus ; parce que l'ame accoutumée aux sensations a de la peine à les perdre, & qu'elle ne peut arriver ici sans cette perte. Alors toute intelligence est donnée sans autre vue que la foi nue ; & c'est où se vérifient ces paroles du B. Jean de la Croix : (a) *Lors que je n'ai voulu rien posséder par amour propre, tout m'a été donné sans aller après*. O heureuse (b) *pourriture du grain de froment*, qui lui fait produire du fruit au centuple ! L'ame est alors si (c) *passive* & pour les biens & pour les maux, que cela est étonnant ; quoiqu' auparavant elle parût l'être beaucoup, ce n'est point ici le même : car à présent, elle est affermie d'une manière surprenante. Elle reçoit les uns & les autres sans aucun mouvement qui lui soit propre, les laissant écouler & perdre comme ils viennent. Je ne fais si c'est parler proprement ; car c'est que cela passe comme si cela ne la touchoit point.

9. Après que j'eus fait ma retraite aux Ursu-

(a) Enigme de la Montagne. (b) Jean 12. v. 25. (c) C. à d. si disposée à recevoir également de la main de Dieu les biens & les maux.

lines de Tonon, je m'en retournai par Genève : & n'ayant point trouvé de commodité, Mr. le Résident me prêta un cheval. Comme je ne faisois point me servir de cette voiture, j'en fis quelque difficulté : mais comme on m'assura qu'il étoit fort doux, je me résolus de faire un essai. Il y avoit un espee de Maréchal qui me regardant d'un œil hagard, donna un coup sur la croupe du cheval sitôt que je fus montée. Il fit un saut effroyable, & me jetta par terre d'une telle force, que l'on crut qu'il m'avoit tuée. Je tombai sur la temple : je devois assurément mourir de ce coup, car l'os de la joue fut rompu en deux, & j'eus deux dens enfoncées. Je fus soutenue dans ma chute d'une main invifible : je ne laissai pas de me remettre du mieux que je pus sur un autre cheval que l'on me donna pour achever mon voyage, & un homme que j'avois se mit à côté de moi pour me soutenir. Mais il arriva une chose surprenante : c'est que durant le chemin quelque chose de fort me pouffoit du même côté que j'étois tombée ; & quoique je me jettasse de toutes mes forces de l'autre côté, & que l'on me tint assez ferme, je ne pouvois résister à ce qui m'y pouffoit. J'étois à tout coup en danger de me tuer, mais fort aise de me voir à la merci de la divine providence. Je compris d'abord que c'étoit le Démon : mais j'étois fort assurée qu'il ne me feroit qu'autant de mal que mon Maître lui en permettroit.

10. Mes parens, après une légère tentative, me laisserent en repos à Gex. On commença même à m'estimer beaucoup : & comme on avoit écrit à Paris ma guérison miraculeuse, cela faisoit grand éclat. Vous le permettes, ô mon Dieu,

pour me faire tomber d'autant plus bas que vous m'aviez élevée plus haut. Presque toutes les personnes qui étoient alors en réputation de sainteté, m'écrivirent. Les Demoiselles de Paris, qui étoient dans les plus grandes œuvres, me congratuloient. Je reçus des lettres de Mademoiselle de Lamoignon, & d'une autre Demoiselle, qui fut si contente de ma réponse, qu'elle m'envoya cent pistoles pour notre maison, & me manda que lors que nous aurions besoin d'argent, je n'avois qu'à lui écrire : qu'elle m'enverrait tout ce que je pourrois désirer. On ne parloit à Paris que du sacrifice que j'avois fait. Tous approuvoient & louoient mon action, jusques là, qu'on voulut en faire imprimer une relation, & y mettre le miracle qui avoit été fait. Je ne fais qui l'empêcha. Cela fait voir ce que c'est que l'inconstance de la créature : car le même voyage qui m'attiroit alors tant de louanges, est le même que l'on a pris pour prétexte d'une si étrange condamnation.

CHAPITRE V.

Comment elle se défait de son bien, & regarde les croix comme venant de Dieu, avec compassion pour ceux qui les lui procurent. Le Démon la persécute par lui-même, puis par l'entremise des hommes. Source de ses persécutions par un ecclésiastique qui indispose l'Evêque contre elle & contre le Pere la Combe qu'il lui avoit donné lui-même pour Directeur. Sa conduite & manière de vie à Gex. Postposant le parti des profanes spirituelles & sensibles, elle choisit le parti de la croix & de la seule Gloire de Dieu, lequel lui prédisoit, & au Pere la Combe croix & opprobres. Diverses vexations qu'on lui fait. C 4

1. **M**ES proches ne firent aucune instance pour mon retour. La première chose qu'ils me proposèrent un mois après mon arrivée à Gex, ce fut non-seulement de me défaire de ma (a) gardénoble ; mais de plus , de donner tout mon bien à mes enfans , & de me réserver une pension. Quoique la proposition venant des gens qui ne regardoient que leur intérêt, comme il est aisé de le voir dans la suite , dût me paroître dure, elle ne me le fut nullement. Je n'avois ni amis ni conseil. Je ne savois à qui en demander pour la manière de faire la chose : car pour l'inclination de la faire, je l'avois toute entière. Il me sembloit par là que j'avois le moyen d'accomplir mon vœu & l'extrême désir que j'avois d'être conforme à Jésus-Christ pauvre, nud, & dépourvu de tout. Il fallut envoyer une procuration, qu'ils firent dresser. Notre Seigneur ne permit pas que je m'aperçusse des clauses qu'on y avoit mises. Moi, qui la crus de bonne foi, je la signai. Il y avoit, que quand mes enfans viendroient tous à mourir, je n'hériterois pas de mon propre bien : mais qu'il iroit aux collatéraux. Il y avoit encore d'autres choses à mon désavantage. Quoique ce que je m'étois réservé fût suffisant pour le lieu où j'étois alors, il ne l'est qu'à peine pour vivre ailleurs. Je me défis donc de mon bien avec plus de joie, pour être conforme à Jésus-Christ, que ceux qui me le demandoient n'en pouvoient avoir. C'est une chose dont je n'ai jamais eu ni repentir ni chagrin. O mon Dieu, quel plaisir de tout perdre, de tout

(a) Tutelle d'enfans nobles.

quitter pour vous ! (a) *Amour de pauvreté, royaume de tranquillité !*

2. J'ai oublié à dire, que sur la fin de l'état de misère & de peine, lors que je fus prête d'entrer en nouveauté de vie, Notre Seigneur m'éclaira pour me faire voir que les croix extérieures venoient de lui : si bien que je ne pouvois avoir de peines contre les personnes qui me les procuroient : au contraire, je sentoie une tendresse de compassion pour elles, en sorte que j'avois plus de peine de celles qu'il leur causoit innocemment, que de celles qu'elles me faisoient. J'avois déjà éprouvé quelque chose de pareil par intervalles du vivant de mon mari : mais cela n'étoit pas établi en moi comme alors, & comme il l'a été depuis. Je vois que ces personnes vous craignoient trop, mon Dieu, pour me faire ce qu'elles me faisoient si elles l'avoient connu. Je vois votre main là dedans, & je ressentois la peine qu'elles souffroient par la contrariété de leur humeur. On auroit peine à croire la tendresse que vous me donâtes pour ces personnes, & le désir qu'on a de leur procurer toute sorte d'avantage ; mais sincèrement.

3. Après l'accident qui m'arriva de ma chute de cheval, qui me blessa tellement que je crachai le sang qui me venoit du cerveau, & que j'en monchai plus de huit jours ; (ce qui n'eût point de suite par votre bonté, ô mon Dieu ;) le Démon commença à se déclarer plus ouvertement mon ennemi, & à se déchaîner contre moi. Une nuit, lorsque j'y pensois le moins, il se présenta à mon esprit quelque chose de si monstrueux &

(a) Ste. Cathérine de Genes, en sa Vie Chap. XIV.

de si effroyable que rien plus. Ce n'étoit qu'une face que l'on voioit à la faveur d'une lueur blâture. Je ne fais si la flamme composoit elle-même cette face horrible : car cela étoit si mélangé, & passa si vite, que je ne le pus bien discerner. Mon ame resta dans sa même affiette & sa même assurance, comprenant que c'étoit le Démon. Les sens eurent quelque petit effroi ; mais pour l'ame, elle demeura dans son affiette, ferme & immobile, sans aucun mouvement propre, & sans permettre au corps même de faire un signe de croix ; parce que quoique cela eût chassé le Démon pour ce moment, cela lui eût fait voir qu'on le craignoit, ou que l'on savoit que c'étoit lui. Cette manière de le mépriser lui fait bien plus de dépit ; aussi ne parut-il plus jamais de cette manière : mais il entra dans une telle rage, que toutes les nuits, comme je me levois à minuit, il venoit à cette heure-là, & faisoit des tintamarres effroyables dans ma chambre. Après que j'étois couchée c'étoit encore pis : il secouoit mon lit des quarts d'heures ; puis il alloit donner dans les chassis de papier, qu'il crevoit : & tous les matins, tant que cela dura, les chassis se trouverent crevés. Je n'avois aucune peur, pas même aucun frémissement dans les sens. Je me levois ; & j'allumois ma bougie à une lampe que je tenois allumée dans ma chambre parce que j'avois pris l'office de Sacristine, & le soin d'éveiller les Sœurs à l'heure qu'elles se doivent lever, sonnant les *Ave*, sans que j'aie jamais manqué pour mes incommodités de les éveiller, & d'être la première à toutes les observances. Je me servois de ma petite clarté pour regarder par toute la chambre & aux chassis dans le tems que le Démon y

frappoit plus fort qu'à l'ordinaire : mais comme il vit que je n'avois peur de rien, il quitta tout-à-coup, & ne m'attaqua plus en personne ; mais il le fit en soulevant les hommes contre moi ; & cela lui réussit bien mieux : car il les trouva disposés à faire ce qu'il leur suggeroit, & à le faire avec tant de zèle, qu'ils le regardoient comme un bien.

4. Une des Sœurs que j'avois amenées, & qui étoit une fort belle fille, se lia avec un Ecclésiastique qui avoit autorité dans ce lieu. Il lui inspira d'abord de l'aversion pour moi, jugeant bien que si elle avoit de la confiance en moi, je ne lui conseilerois pas de souffrir les visites si fréquentes. Elle entreprit une retraite : je la priai de ne la point faire que je n'y fusse ; car c'étoit dans le tems que je faisois la mienne. Cet Ecclésiastique étoit bien aise de la lui faire faire afin d'entrer dans toute sa confiance : ce qui lui eût même servi de prétexte pour de fréquentes visites. Monsieur de Geneve avoit donné pour Directeur de notre Maison le P. la Combe sans que je l'eusse prié : de sorte que cela venoit tout purement de Dieu. Je priai donc cette fille, que comme le P. la Combe devoit faire faire les retraites, elle voulût l'attendre. Comme je commençois déjà de m'insinuer dans son esprit, elle me l'accorda malgré sa propre inclination, qui étoit assez de la faire sous cet Ecclésiastique. Je commençai à lui parler d'oraison, & à la lui faire faire. Notre Seigneur y donna tant de bénédiction, que cette fille, d'ailleurs très-sage, se donna à Dieu tout de bon & de tout son cœur. La retraite acheva de la gagner. Or comme elle connut apparemment que de se lier avec cet Ecclésiastique étoit quelque chose d'imparfait ; elle fut plus réservée.

cela choqua beaucoup ce bon Ecclésiastique, & l'aigrit contre le P. la Combe & contre moi : & ce fut là la source de toutes les persécutions qui m'arriverent. Le bruit de ma chambre finit lorsqu'elle commença.

5. Cet Ecclésiastique, qui confessoit dans la Maison, ne me regardoit plus de bon œil. Il commençoit en secret à parler de moi avec mépris. Je le savois, & ne lui en témoignois jamais rien, & ne cessois pour cela de me confesser à lui. Il vint un certain Religieux le voir qui haïssoit à mort le P. la Combe à cause de sa régularité. Ils se lièrent ensemble, & conclurent qu'il me falloit faire sortir de la Maison, & s'en rendre maîtres. Ils machinèrent pour cela tous les moyens qu'ils purent trouver. L'Ecclésiastique, qui se voioit secondé, ne gardoit plus de mesure. Ils disoient que j'étois une bête : que j'avois l'air niais. Ils ne pouvoient juger de mon esprit que par mon air ; car je ne leur parlois gueres. Cela fût si loin, que l'on prêchoit tout haut ma Confession, & qu'elle courut même dans tout le diocèse : on disoit, qu'il y avoit des personnes d'un orgueil effroyable, qui au lieu de se confesser de gros péchés, ne se confessoient que de pécadilles : puis on faisoit le détail de tout ce dont je m'étois confessée mot pour mot. Je veux croire que ce bon Prêtre n'étoit accoutumé qu'à confesser des payfans ; car les fautes d'une personne en l'état où j'étois, l'étonnoient, & lui faisoient regarder ce qui étoit vraiment des fautes en moi, comme des choses en l'air : car sans cela, il n'en auroit pas assurément usé de la sorte. Je m'accusois cependant toujours d'un péché de ma vie passée ; mais cela ne le contentoit pas. Je fus qu'il faisoit

un fort grand bruit de ce que je ne m'accusois pas de péchés plus notables. J'écrivis au P. la Combe pour savoir si je pouvois confesser les péchés passés comme présens, afin de contenter ce bon homme : il me manda que non ; & que je me donnasse bien de garde de les confesser autrement que comme passés, & qu'il falloit dans la Confession une extrême sincérité.

6. Ma maniere de vie étoit telle, que je n'avois point ou que très-peu d'occasions de commettre des fautes : car je ne me mêlois de chose au monde dans la Maison, laissant disposer les Sœurs du temporel comme il leur plaisoit, persuadée comme je l'étois, qu'elles en usoient bien. Peu après que je fus là, je reçus une somme de dix-huit cens livres qu'une de mes amies me prêtoit pour achever de nous meubler, & que je lui rendis en faisant ma donation : elles les reçurent encore. Elles ménageoient autant qu'elles pouvoient, & étoient assez bonnes économes, mais sans expérience : & elles n'avoient pas ce qu'il faut pour les établissemens. Je ne me mêlois d'aucune chose que de faire mon office de Sacrificine, & d'assister à tous les offices que nous faisons, cette Sœur dont j'ai parlé & moi. Il n'y avoit que nous deux pour dire l'office, que nous disions avec autant d'exactitude que si nous avions été plusieurs : & à la réserve des repas & des récréations, je restois tout le jour enfermée dans ma chambre. Je leur laissois rendre & recevoir toutes les visites, je n'entrois point dans tout cela. Tout ce que je faisois étoit de dire quelque mot à celles qui se retiroient pour se faire Catholiques ; & Notre Seigneur donnoit une telle bénédiction à ce que je leur disois, qu'on en vit quelques-unes, dont on

ne favoit auparavant que faire, qui goûtoient Dieu d'une manière admirable, & qui avoient une affection inconcevable de rester à l'Eglise. Vivant de cette sorte, je n'avois donc pas trop d'occasions de faillir.

Ce bon Monsieur gagna une de nos Sœurs qui avoit l'esprit assez foible : c'étoit celle qui étoit économe. Cela commença un peu à me causer des croix de leur part. Quelques jours avant que ces persécutions se remuassent, étant à l'heure de minuit auprès de Notre Seigneur, je lui dis ; il me semble que vous ne m'avez promis ici que des croix ; & où sont-elles donc ? je ne les vois pas. Cette pensée me fut à peine venue, qu'il m'en vint un si grand nombre, qu'elles se précipitoient, pour ainsi dire, les unes sur les autres.

7. Avant que de poursuivre je dirai que sitôt que nous fûmes arrivées, Monsieur de Geneve eut la bonté de nous permettre d'avoir le Saint Sacrement chez nous. D'abord que notre chapelle fut en état de cela nous eûmes cet avantage : & comme nous le voulions mettre le jour de la sainte Croix, qui étoit notre Fête, & dont j'avois même pris le nom sans savoir pourquoi, afin de n'être pas connue ; la chapelle n'étant pas encore suffisamment fermée, je gardai trois nuits le Saint Sacrement couchant seule dans la chapelle. Jamais je n'en ai passé avec plus de contentement. J'eus mouvement de prier pour cette ville infortunée qui étoit l'objet de ma tendresse, & qui fait la matière de toutes mes disgrâces. J'avois la foi, comme je l'ai encore plus à présent, qu'elle seroit un jour, ô mon divin Epoux, le trône de vos miséricordes ; & je n'en puis douter.

8. Monsieur de Geneve sachant que j'aimois

le Saint Enfant JÉSUS, m'envoia une simple image de papier, pour mettre dans notre petite chambre, d'un Enfant JÉSUS qui tenoit des croix dans ses mains pour les distribuer. En la recevant il me frappa au cœur qu'il venoit les mains pleines pour me les distribuer, & je les recevois de tout mon cœur. Car vous avez toujours eu cette bonté pour moi, mon Dieu, de ne me donner jamais des croix extraordinaires sans avoir tiré premièrement mon contentement, non sur la nature de la croix en elle-même, mais pour une croix extraordinaire à souffrir qui m'étoit proposée, & en même tems ces paroles dites pour Jésus-Christ mon divin modele me venoient dans l'esprit ; (a) *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*. Il me sembla alors, ô mon Dieu, qu'il me fut proposé de choisir ou l'approbation des hommes & le succès, accompagné de l'assurance de mon salut ; ou la croix, la misère, le rebut, la persécution de toutes les créatures, la privation même de toute assurance de salut, & rien que VOTRE SEULE GLOIRE. O Amour, ce dernier fut l'objet de mon choix & de ma tendre inclination ! Oui, *proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*. Je me prosternai longtems le visage contre terre comme pour recevoir sur moi tous vos coups, ô aimable justice de mon Dieu, dont je me sentis dès ce moment passionnée. Tout intérêt propre étant péri & détruit en moi, il ne me restoit plus que l'intérêt de votre divine Justice. Frappez, ô divine Justice qui n'avez pas épargné Jésus-Christ homme-Dieu, qui s'est livré à la mort pour vous satisfaire. Vous n'avez trouvé que lui digne de vous ;

(a) Hebr. 12. v. 2. *Au lieu de la joie dont il pouvoit jouir, il a choisi de souffrir la croix.*

& vous trouvez encore en lui des cœurs qui vous sont propres pour exercer vos amoureuses cruautés.

9. Peu de jours après mon arrivée à Gex je vis la nuit en songe (mais songe mystérieux ; car je le distinguai très-bien) le P. la Combe attaché à une grande croix, mais d'une grandeur extraordinaire. Il étoit nud en la même manière que l'on dépeint Notre Seigneur. Je vois un monde épouvantable qui me combloit de confusion, & qui rejettoit sur moi l'ignominie de son supplice. Il me sembla qu'il avoit plus de douleur que moi ; mais que j'avois plus d'opprobres que lui. Cela me surprit d'autant plus, que ne l'ayant vu alors qu'une fois je ne pouvois m'imaginer ce que cela pouvoit signifier ; mais je l'ai bien vu accompli. Ces paroles me furent imprimées en même tems que je le vis attaché de cette sorte à la croix ; (a) *Je frapperai le pasteur, & les brebis seront dispersées : & ces autres ; j'ai prié pour toi en particulier, Pierre, afin que ta foi ne défaille point : Satan a demandé de te cribler.*

10. Ce bon Ecclésiastique, comme j'ai dit, gagna cette fille, & puis après la Supérieure. J'étois d'une complexion fort délicate ; & quelque bonne volonté que j'eusse, cela ne donnoit point de force à mon corps. J'avois deux filles pour me servir ; mais comme la Communauté avoit besoin de l'une pour faire la cuisine & de l'autre pour la porte & pour d'autres usages, je les leur donnai, croiant cependant qu'elles ne trouveroient pas mauvais que je m'en servisse quelquefois, puisqu'il d'ailleurs je leur laissois recevoir tout ce qui me revenoit ; car sitôt que ma donation fut faite, el-

(a) Matth. 26. v. 31. & Luc 22. v. 31. 32.

les regurent d'avance la moitié de ma pension. Je crûs donc qu'elles agréeroient que ces deux filles me rendissent les services que je ne pouvois me rendre à moi-même : mais Notre Seigneur permit qu'elles ne le voulurent pas. L'Eglise étoit fort grande à balayer : Il me la falloit balayer seule. Il m'est arrivé plusieurs fois de tomber en défaillance sur le balai, & de rester en de petits coins toute éteinte. Cela m'obligea de prier que quelquefois on la fit balayer par de grosses filles, paysannes qui étoient la nouvelles Catholiques, & à la fin elles eurent la charité de le permettre. Ce qui m'embarassoit le plus étoit, que je n'avois jamais blanchi, & il falloit blanchir tout le linge de la Sacrificie. Je prenois une des filles que j'avois amenées, afin de le faire, parce que j'avois tout gâté. Ces bonnes Sœurs venoient la tirer de ma chambre par le bras, lui disant, qu'elle fit son affaire. Je ne faisois pas semblant de le remarquer, & de quelque manière qu'elles en usassent je n'en témoignois rien ; de sorte que ce bon Ecclésiastique vit bien que je ne me retirerois pas pour tout cela. D'ailleurs cette autre bonne Sœur s'attachoit de plus en plus à Notre Seigneur par le moyen de l'oraison, & elle prenoit plus d'amitié pour moi. C'est ce qui augmentoit la peine de ce bon Ecclésiastique, de manière qu'il ne pouvoit retenir son feu contre moi. Un jour il s'avisa d'apporter à cette bonne fille un certain livre qui étoit fort suspect. Je le lui rendis, le priant instamment après l'avoir ouvert de ne point apporter de ces sortes de livres dans cette Maison : il s'en offensa extrêmement & il partit pour aller à Anneci brouiller les cartes.

CHAPITRE VI.

L'Evêque de Geneve se laisse indisposer contre elle par cet Ecclesiastique qui devient aussi le persécuteur du Pere la Combe, & le rend suspect à l'Evêque qui le menace d'interdit. Madame Guyon se retire aux Ursulines de Tonon, où les persécutions la suivent. Un Saint homme lui en prédit divinement la continuation.

1. **J**USQU'ALORS Monsieur de Geneve avoit eu beaucoup d'estime & de bonté pour moi : c'est pourquoi il le surprit adroitement. Il fit entendre à ce Prélat, qu'il falloit pour m'assurer à cette Maison, m'obliger d'y donner le peu de fonds que je m'étois réservé, & de m'y engager en me faisant Supérieure. Il savoit fort bien que je ne m'y engagerois jamais, & que ma vocation étant pour ailleurs, je ne donnerois jamais mon fonds à cette maison, où je n'étois venue que comme en passant; & que je ne me ferois pas non plus Supérieure, ainsi que je l'avois déjà témoigné plusieurs fois; & que quand bien même je m'engagerois, ce ne seroit qu'à condition que cela ne seroit point. Je crois bien que cette peine, d'être Supérieure, étoit un reste de propriété colorée d'humilité.

2. Monsieur de Geneve ne pénétra en nulle maniere les intentions de cet Ecclesiastique, que l'on appelloit dans le pays le petit Evêque, à cause de l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit de Monsieur de Geneve. Il crut que c'étoit par affection pour moi & par zèle pour cette maison que cet homme desiroit de m'y engager: c'est pour

quoi il donna d'abord avec zèle dans cette proposition, se résolvant de la faire réussir à quelque prix que ce fût. L'Ecclesiastique voyant qu'il avoit si bien réussi, ne garda plus aucune mesure à mon égard. Il commença par faire arrêter les lettres que j'écrivois au P. la Combe: ensuite il fit prendre toutes celles que j'écrivois du côté de Paris, & celles que l'on m'écrivoit, afin de pouvoir impressionner les esprits comme il voudroit, & que je ne pusse ni le savoir, ni me défendre, ni mander les manières dont j'étois traitée. Une des filles que j'avois amenées voulut s'en retourner, ne pouvant rester en ce lieu; ainsi il ne m'en resta plus qu'une, qui étoit infirme & trop occupée pour m'aider en bien des choses dont j'aurois eu besoin. Comme le P. la Combe devoit venir pour les retraites, je crus qu'il adouciroit l'esprit aigri de cet homme, & qu'il me donneroit conseil.

3. Cependant on me proposa l'engagement & la Supériorité. Je répondis, que pour l'engagement il m'étoit impossible, puis que ma vocation étoit pour ailleurs; que pour la Supériorité, je ne pouvois être Supérieure avant que d'être novice; qu'elles avoient toutes fait deux ans de noviciat avant de s'engager, & que quand j'en aurois fait autant je verrois ce que Dieu m'inspireroit. La Supérieure me répondit assez brusquement, que si je les voulois quitter un jour, je n'avois qu'à le faire tout-à-l'heure. Cependant je ne me retirai pas pour cela; j'en usai toujours à mon ordinaire; mais je voyois le ciel se grossir peu-à-peu, & les orages venir de tout côté. La Supérieure cependant affecta un air plus doux: elle me témoigna qu'elle desiroit aussi bien que

moi d'aller à Geneve, que je ne m'engageasse pas, & que je lui promisse seulement de la prendre si j'y allois. Elle me demanda, si je n'étois pas engagée pour Geneve, pour quelque chose : elle vouloit me fonder afin de voir si je n'avois point quelque dessein, ou peut-être quelque engagement de vœu : Mais comme je n'avois point de conseil du P. la Combe je ne lui dis rien. Elle me témoigna même beaucoup de confiance, & sembloit être unie à moi. Comme je suis fort franche, & que Notre Seigneur m'a donné beaucoup de droiture, je crus qu'elle alloit de bonne foi : je lui témoignai même que je n'avois nul attrait pour la maniere de vie des nouvelles Catholiques, à cause des intrigues du dehors. Je lui témoignai encore que certaines abjurations & certains détours ne me plaisoient pas, parce que je voulois que l'on fût droit en tout ; de forte même que le refus que je fis de signer celles qui n'étoient pas selon la bonne foi, les choqua un peu. Elle n'en fit rien paroître. Elle étoit bonne, & ne faisoit ces choses que parce que cet Ecclésiastique lui disoit qu'il étoit nécessaire d'en user de la sorte pour accréditer la Maison au loin, & attirer des charités de Paris. Je lui disois, que si nous allions droit, Dieu ne nous manqueroit jamais ; qu'il feroit plutôt des miracles. Je remarquai une chose, qui fut, que sitôt que l'on prit cette maniere d'agir si éloignée de la droiture & de la sincérité, & même de la justice, ce que l'on croioit faire pour attirer les charités, eut pour effet, sans que personne sût rien de cela, que l'on se refroidit, & que la charité se resserra. O Dieu, n'est-ce pas vous qui inspirez la charité ? & n'est-elle pas sœur de la vérité ?

comment donc l'attirer par le déguisement ? Il faut l'attirer par la confiance en Dieu ; & alors elle devient extrêmement libérale, toute autre maniere d'en user la porte à se resserrer.

4. Un jour après que la Supérieure eut communiqué, elle me vint trouver, & me dit que Notre Seigneur lui avoit fait connoître combien le P. la Combe lui étoit agréable, & que c'étoit un saint ; qu'elle se sentoît fort portée à faire vœu de lui obéir. Elle paroissoit dire cela de la meilleure foi du monde, & je crois qu'elle parloit alors sincèrement ; car elle avoit des hauts- & -bas de foiblesse qui font assez l'appanage de notre sexe, dont nous devons beaucoup nous humilier. Je lui dis qu'elle ne devoit point faire cela : elle me dit qu'elle le vouloit, & qu'elle alloit le prononcer. Je m'y opposai fortement, disant que des choses de cette nature ne devoient pas se faire à la légère ni sans avoir consulté la personne à laquelle on veut obéir pour voir si elle l'agréera : Elle se contenta de ma raison, & écrivit au P. la Combe tout ce qu'elle disoit s'être passé en elle, & comme elle vouloit faire vœu de lui obéir ; que c'étoit Dieu qui la pouffoit à cela. Le P. la Combe lui fit réponse ; & elle me montra la lettre. Il lui mandoit, qu'elle ne devoit jamais faire vœu d'obéir à aucun homme, & qu'il ne le lui conseilleroit jamais : que tel qui nous est propre dans un tems, ne l'est pas dans l'autre : qu'il faut rester libre, ne laissant pas d'obéir avec amour & charité tout de même que si l'on étoit engagé par vœu : qu'à son égard il n'en avoit jamais reçu de personne, ni n'en recevroit jamais ; que cela leur étoit même défendu par leur règle : qu'il ne laisseroit pas de la servir autant qu'il le pourroit ;

& qu'il iroit dans peu faire faire les retraites. Elle lui avoit mandé aussi dans cette lettre, qu'elle le prioit de demander à Notre Seigneur qu'il lui fit connoître s'il la destinoit pour Geneve, si elle iroit avec moi, qu'elle étoit contente de toutes les volontés de Dieu; seulement qu'il lui dit les choses telles qu'il les connoissoit. Il lui manda, que sur cet article il lui diroit simplement ce qu'il en penseroit.

5. Il est vrai que le principal caractère du P. la Combe est la simplicité & la droiture. Lorsqu'il fut venu pour les retraites, qui fut la troisième fois & la dernière qu'il vint à Gex, elle lui parla la première journée avec beaucoup d'empressement. Elle lui demanda si elle feroit un jour unie à moi dans Geneve. Il lui répondit avec la droiture ordinaire, ma Mere, Notre Seigneur m'a fait connoître que vous ne vous établirez jamais dans Geneve, du moins vous; car pour les autres je n'en ai pas de lumière: (elle est morte aussi, c'est pourquoi cela s'est bien vérifié.) Sitôt qu'il lui eut fait cette déclaration, elle parut animée contre lui & contre moi d'une manière surprenante. Elle fut trouver l'Ecclesiastique, qui étoit avec l'Econome dans une chambre, & ils prirent ensemble des mesures pour m'obliger à m'engager ou à me retirer. Ils croioient que j'aimerois mieux m'engager que de me retirer, & veillèrent de plus près sur mes lettres.

6. Le Pere prêcha à sa priere; car ce n'étoit que pour tendre des pièges. Il avoit fait à la Paroisse un Sermon de la charité qui avoit enlevé tout le monde: elle lui demanda un Sermon un peu intérieur. Il lui en prêcha un qu'il avoit prêché à la Visitation de Tonon; (a) La

(a) Pl. 44. v. 14.

beauté de la fille du Roi vient du dedans. Il leur fit comprendre ce que c'étoit que d'être intérieur, & ce que c'étoit que de faire ses actions par ce principe. Cet Ecclesiastique, qui y étoit avec un de ses affidés, dit que c'étoit contre lui qu'on avoit prêché, & que c'étoit des erreurs. Il tira huit propositions que le Pere n'avoit point prêchées, & ne laissa pas de les ajuster le plus malicieusement qu'il pût, & les envoya à un de ses amis à Rome pour les faire, disoit-il, examiner à la Sacrée Congrégation & à l'Inquisition. Quoiqu'il les eût très-mal digerées, elles ne laissèrent pas de passer pour très-bonnes. Son ami lui manda qu'il n'y avoit rien du tout de mauvais. Cela le fâcha fort, car il n'est pas assez bon Théologien, à ce que j'ai ouï dire, pour juger de rien par lui-même: Il fit plus: c'est qu'il vint avec une colere surprenante le lendemain trouver le P. la Combe, le querellant fortement, disant qu'il avoit fait ce sermon pour l'offenser. Le Pere le lui tira de sa poche & lui montra qu'il avoit écrit dessus les lieux où il l'avoit prêché, le tems, & les années; de sorte qu'il demeura interdit, mais non pas apaisé. Il se mit encore plus en colere devant bien des gens qui s'assemblerent là. Le Pere se mit à genoux, & en cette posture entendit demi-heure durant toutes les injures qu'il plût à cet Ecclesiastique de lui dire. On me le vint rapporter: mais je ne voulus pas entrer en tout cela.

7. Le Pere, après avoir été traité de la sorte, dit à cet Ecclesiastique, avec autant de douceur que d'humilité, qu'il étoit obligé d'aller à Anneci pour quelques affaires de leur Couvent, & que s'il vouloit mander quelque chose à Monsieur de

Geneve, il se chargeroit des lettres. L'autre lui répondit de l'attendre, & qu'il alloit écrire : Ce bon Pere eût la patience d'attendre plus de trois heures entières sans entendre de ses nouvelles. On me vint dire ; savez-vous bien que le P. la Combe n'est pas parti, qu'il est dans l'Eglise où il attend des Lettres de Mr. N... : parlant de ce Prêtre qui l'avoit si maltraité, jusqu'à lui faire arracher des mains une lettre que je venois de lui donner pour ce bon Hermite dont j'ai parlé. J'ailai à l'Eglise le prier d'envoyer un valet qui devoit l'accompagner à Anneci voir si le paquet de ce Monsieur-là étoit prêt, parce que le jour s'avançoit si fort qu'il lui faudroit coucher en chemin. Cet homme trouva un valet de l'Ecclesiastique à cheval, qui lui dit ; c'est moi qui y vais ; & comme il entroit ce même Mr. disoit à un autre Valet, d'aller à toute bride, & qu'il soit à Anneci avant le Pere. Il ne l'avoit fait attendre que pour faire partir un homme avant lui pour prévenir l'esprit de l'Evêque, & il renvoya dire au Pere qu'il n'avoit point de lettres à lui donner.

8. Le Pere la Combe ne laissa pas d'aller à Anneci. Lorsqu'il fut là, il trouva l'Evêque fort prévenu & aigri. Il lui dit : Mon Pere, il faut absolument engager cette Dame à donner ce qu'elle a à la maison de Gex, & la faire Supérieure. Monseigneur, lui répondit le P. la Combe, vous savez ce qu'elle vous a dit elle-même de sa vocation & à Paris & en ce pays ; & ainsi je ne crois pas qu'elle veuille s'engager : & il n'y a point d'apparence qu'ayant tout quitté dans l'espérance d'entrer à Geneve, elle s'engage ailleurs, & qu'elle se rende par là impuissante d'accomplir

les desseins de Dieu sur elle. Elle s'est offerte de rester avec ces bonnes filles comme pensionnaire : si elles veulent bien la garder en cette qualité, elle restera avec elles ; sinon, elle est résolue de se retirer dans quelque Couvent jusqu'à ce que Dieu en dispose autrement. Monseigneur de Geneve lui répondit : mon Pere, je fais tout cela ; mais je fais en même tems qu'elle est si obéissante, que si vous lui ordonnez de le faire, elle le fera assurément. C'est par cette raison, Monseigneur, qu'elle est fort obéissante que l'on doit se précautionner dans les commandemens qu'on lui fait, repartit le Pere : il n'y a pas d'apparence que je porte une Dame étrangère, qui n'a pour toute subsistance que ce qu'elle s'est réservé, de s'en dépouiller en faveur d'une Maison qui n'est pas encore établie, & qui peut-être ne s'établira pas. Si la Maison vient à manquer, ou à n'être plus utile, de quoi cette Dame vivra-t-elle ? ira-t-elle à l'hôpital ? Effectivement cette Maison avant qu'il soit peu ne fera d'aucune utilité, parce qu'il n'y a plus de Protestans en France. Monseigneur de Geneve lui dit : mon Pere, toutes ces raisons ne sont bonnes à rien ; si vous ne faites pas faire cela à cette Dame, je vous interdirai. Cette maniere de parler surprit un peu le Pere, qui suit assez les règles de l'interdit, qui ne se fait pas sur des choses de cette nature. Il lui dit : Monseigneur, je suis prêt non-seulement de souffrir l'interdit, mais même la mort, plutôt que de rien faire contre mon honneur ni contre ma conscience ; & se retira.

9. Il m'écrivit en même tems toutes choses par un exprès, afin que je prisse mes mesures là dessus. Je n'eus point d'autre parti à prendre que

de me retirer dans un Couvent : mais avant que de le faire je dis encore à ces bonnes Sœurs, que je m'en allois : car il survint en même tems une lettre que la Religieuse à laquelle j'avois confié ma fille, & qui étoit celle qui parloit moins mal François, & qui étoit fort vertueuse, étoit tombée malade ; de sorte qu'elle me prioit d'aller pour quelque tems auprès de ma fille. Je leur montrai cette lettre, & leur dis que je voulois me retirer dans cette Communauté ; que si elles cessoient de me poursuivre comme elles faisoient, & qu'on laissât en repos le P. la Combe, qui passoit pour l'Apôtre du pays à cause du fruit admirable qu'il faisoit dans ses Missions, je retournerois sitôt que la maîtresse de ma fille se porteroit mieux. C'étoit mon intention de le faire. Au lieu de cela, elles me poursuivirent avec plus de force, écrivirent à Paris contre moi, arrêterent toutes mes lettres, envoièrent des libelles où il y avoit que l'on reconnoitroit la personne à une petite croix de bois qu'elle portoit. C'est que j'avois au col une petite croix du tombeau de St. François de Sales.

10. Cet Ecclésiastique & son ami allèrent dans tous les lieux où le P. la Combe avoit fait la Mission le décrier, & parler contre lui avec tant de force, qu'une femme n'osoit dire son *Pater*, parce, disoit-elle, qu'elle l'avoit appris de lui. Ils firent dans tout le pays un scandale effroyable. Le P. la Combe n'étoit pas au pays ; car le lendemain de mon arrivée aux Ursulines de Tonon, il partit dès le matin pour aller prêcher le Carême à la Vallée d'Aoste. Il vint me dire adieu, & il me dit en même tems qu'il iroit de là à Rome, & qu'il n'en reviendrait peut-être pas ; que ses Su-

périeurs pourroient bien l'y retenir, qu'il étoit bien fâché de me laisser dans un pays étranger sans secours & persécutée de tout le monde : si cela ne me faisoit point de peine ? Je lui dis ; mon Père, je n'ai nulle peine de cela : je me fers des créatures pour Dieu & par son ordre ; je m'en passe fort bien par sa miséricorde lors qu'il les retire ; & je suis fort contente de ne vous voir jamais si telle est sa volonté, & de rester dans la persécution. Lors qu'il me disoit cela, il ne savoit pas qu'elle deviendrait aussi forte qu'elle fut. Après il me dit, qu'il partoit fort content de me voir dans ces dispositions, & s'en alla de cette sorte.

11. Mais avant de poursuivre davantage, je dirai ce qui étoit arrivé avant ce tems. Sitôt que je fus arrivée aux Ursulines un Prêtre fort âgé, qui passe pour un très-saint homme, & qui depuis vingt ans n'étoit pas sorti de sa solitude, me vint trouver, & me dit ; qu'il avoit eu une Vision à mon occasion avant mon arrivée : qu'il avoit vu une femme dans un bateau sur le lac, & que Monsieur de Geneve avec quelques-uns de ses Prêtres faisoient tous leurs efforts pour enfoncer le bateau où elle étoit, & la faire noier. Qu'il avoit eu cette Vision durant plus de deux heures avec peine d'esprit : qu'il sembloit quelquefois que cette femme étoit toute noyée & qu'elle ne paroissloit plus du tout ; puis lors qu'elle sembloit perdue, tout-à-coup elle reparoissoit. Enfin, dit-il, j'ai vu deux heures durant cette femme tantôt perdue, tantôt prête à sortir de danger sans que Mr. de Geneve ait jamais désisté de la poursuivre. Cette femme étoit toujours également tranquille ; mais jamais je ne l'ai vue avoir une en-

tière liberté : de sorte que je conclus, que Mr. de Geneve vous poursuivra, & qu'il n'en reviendra jamais. Une telle personne croit qu'il reviendra : & moi je viens vous assurer que non, qu'il mourra en vous persécutant & qu'il ne changera pas.

J'avois une intime amie ; c'étoit la femme de ce Gouverneur dont j'ai parlé, (a) dans cette histoire. Comme elle vit que j'avois tout quitté pour Dieu, elle eut un extrême désir de me suivre. Elle fit ses diligences pour disposer toutes choses afin de me venir trouver : mais quand elle eut appris la persécution, elle vit bien qu'il n'y avoit pas d'apparence d'aller dans un lieu d'où je serois peut-être obligée de me retirer, & elle mourut bientôt après.

CHAPITRE VII.

Etendue de ses persécutions & de son décri par ceux de Gex jusqu'en France. Son fond inébranlable, paisible, indifférent, abandonné parfaitement & à tout moment à Dieu. De deux sortes de voies, celle de la pure & nue foi, & celle des lumières perceptibles ; & comment Dieu retire, par son moyen le Pere la Combe de cette dernière pour qu'il se rende à la première. L'Evêque approuve encore son dessein, & rend un témoignage insigne au Pere la Combe : puis il se laisse changer par l'Ecclesiastique.

1. **S**ITÔT donc que le P. la Combe fut parti, la persécution devint plus forte qu'auparavant. Mr. de Geneve me fit encore quelques honnêtetés, tant pour voir s'il me feroit faire ce qu'il

(a) Ci-dessus Chap. XX.

débroit, que pour avoir le tems de sonder comme les choses passeroient en France, & pour prévenir les esprits contre moi, empêchant toujours que je ne reçusse des lettres. Je n'en faisois tenir que très-peu, & celles qui étoient indispensables. L'Ecclesiastique & un autre avoient vingt deux lettres ouvertes sur leur table qui n'étoient pas parvenues jusqu'à moi. Il y en avoit une où l'on m'envoioit une procuration à signer, qui étoit fort nécessaire. Ils furent obligés d'y remettre une autre enveloppe pour me l'envoyer. Mr. de Geneve écrivit au P. la Mothe & il n'eut pas de peine à le faire entrer dans ses intérêts. Il étoit mal content de ce que je ne lui avois pas fait la pension qu'il espéroit, ainsi qu'il me l'a dit quantité de fois fortement ; & il trouvoit mauvais que je ne prisse pas ses avis en tout, joint à cela quelques autres intérêts. Il se déclara d'abord contre moi. Mr. de Geneve qui ne vouloit ménager que lui se trouva assez fort de l'avoir dans son parti. Il en fit même son confident, & c'étoit lui qui débitoit les nouvelles qu'on lui écrivoit. La commune opinion est que ce qui le faisoit agir de la sorte, & Mr. son frere, fut la crainte que je n'annullasse la donation si je revenois ; & qu'ayant du support & des amis, je n'y fisse trouver de quoi la rompre : ils se trompoient bien en cela : car je n'ai jamais eu la pensée d'aimer autre chose que la pauvreté de Jésus-Christ. Durant quelque tems le Pere me ménageoit encore. Il m'écrivoit des lettres qu'il adressoit à Mr. de Geneve : & ils s'accommodoient si bien, qu'il étoit le seul dont je reçusse des lettres. Notre Seigneur me donna de très-belles lettres à lui écrire : mais au lieu d'en être touché, ils'en irritoit. Je ne crois

pas qu'il s'en puisse gueres trouver de plus fortes ni de plus touchantes.

2. Mr. de Geneve, comme j'ai dit, me ménagea encore quelque tems, me faisant à croire qu'il avoit de la considération pour moi : mais il écrivit à beaucoup de gens à Paris, & les Sœurs aussi à toutes ces personnes de piété dont j'avois reçu des lettres, afin de les prévenir contre moi, & d'éviter le blâme qui leur devoit venir naturellement d'avoir traité si indignement une personne qui avoit tout abandonné pour se dévouer au service de son Diocèse, & de ne l'avoir maltraitée qu'après qu'elle s'étoit dé faite de tous ses biens, & qu'elle n'étoit plus en état de retourner en France. Pour éviter, dis-je, un blâme si juste, il n'y avoit point d'Histoire fausse & fabuleuse qu'ils n'inventassent pour me décrier. Outre que je ne pouvois faire savoir la vérité en France, c'est que Notre Seigneur m'inspiroit de tout souffrir sans me justifier. Je le fis envers le P. la Mothe. Comme je vis qu'il tournoit tout de travers, & qu'il paroissoit plus aigri que l'Evêque, je cessai de lui écrire. D'autre côté les Nouvelles Catholiques qui sont en fort grand crédit, me blâmoient & condamnoient pour se disculper de leur violence. On ne voioit que condamnation & accusation sans aucune justification. Il n'étoit pas difficile de blâmer & imposer à qui ne se défendoit pas.

3. J'étois dans ce Couvent : & je n'avois vû le P. la Combe que ce que j'ai marqué. Cependant on ne laissoit pas de faire courir le bruit que je courois avec lui, qu'il m'avoit promené en carrosse dans Geneve, que le carosse avoit versé, & cent folies malicieuses. Le P. la Mothe débitoit

lui-même tout cela, soit qu'il le crût véritable, ou autrement. Il auroit pourtant dû cacher ces choses quand même il les auroit cru véritables : Mais, que dis-je, mon Dieu, & où m'égaré-je ? N'étoit-ce pas vous qui permettiez que lui & son freres imprimassent de ces choses, & que les croiaut vraies ils pussent les dire sans scrupule ? Pour son frere, je crois qu'il ne le croioit que sur le rapport du P. la Mothe qui les lui faisoit croire véritables. Le P. la Mothe débita de plus, que j'avois été en croupe à cheval derrière le P. la Combe, ce qui étoit d'autant plus faux que je n'ai jamais été de cette maniere. Toutes ces calomnies tournerent en ridicule des personnes que l'on estimoit auparavant des Saints. C'est en quoi il faut admirer la conduite de Dieu ; car quel sujet avois-je donné de parler de la sorte ? J'étois dans un Couvent à cent cinquante lieues du P. la Combe, & on ne laissoit pas de faire de lui & de moi les coates les plus sanglans du monde.

4. Je ne savois pas que l'on pûssât les choses si loin & avec tant de force ; parce que je n'avois nulle nouvelle. Je voiois bien que je ne recevois plus de lettres d'aucun côté, ni de mes amis, ni des personnes de piété ; mais comme je savois que l'on retenoit toutes mes lettres, je n'en étois pas surprise. Je vivois dans cette Maison auprès de ma fille fort en repos : & ce fut une très-grande providence : car ma fille ne savoit plus parler François : elle avoit pris parmi ces petites filles des montagnes un air étranger & des manieres facheuses. Elle avoit oublié le peu qu'elle avoit appris en France. J'eus bien sur son sujet de quoi en toutes manieres renouveller des sacrifices. Pour son esprit & son jugement, il étoit à sur-

prendre, & les meilleures inclinations du monde : il n'y avoit que de petites colères, qu'on lui avoit même fait naître par certaines contrariétés hors de saison & par des caresses mal appliquées : cela ne venoit que faute de savoir la manière d'élever : Dieu pourvut à tout à son égard, ainsi que je le dirai.

5. Je ne saurois presque rien dire de l'état intérieur que je portois alors ; parce qu'il étoit si simple, si nud, & si perdu, que les choses étoient en moi comme naturelles. Je n'en pouvois juger que par les effets. Mon silence étoit assez grand, & j'avois au commencement le loisir de goûter Dieu dans l'inconnu de lui-même dans ma petite cellule. Mais après, cette bonne Sœur (comme je dirai) m'interrompoit continuellement ; & je me laissois aller à tout ce qu'elle vouloit de moi, & par condescendance & par un certain fond que j'avois, qui m'auroit fait obéir à un enfant. Je n'étois, ce me semble, interrompue de rien : toute cette tempête ne faisoit pas la moindre altération à mon esprit ni à mon cœur. Mon fond étoit dans une généralité, paix, liberté, largeur inébranlable : & quoique je souffrisse quelquefois quelque chose dans les sens, à cause des renversemens continuels, cela n'entroit point, & c'étoient des vagues qui se brisoient contre le rocher. Le fond étoit si perdu dans la volonté de Dieu, qu'il ne pouvoit vouloir ou ne vouloir pas. Je demurois abandonnée, sans me mettre en peine ni de ce que je ferois, ni de ce que je deviendrois, ni quelle feroit la fin d'une si effroyable tempête, qui ne faisoit que commencer. La conduite de la providence dans le moment présent faisoit toute ma conduite sans conduite ; car l'ame dans l'état dont je parle, ne peut désirer ni chercher une providen-

dence particulière ni extraordinaire ; mais je me laissois conduire par la providence journalière de moment en moment sans penser au lendemain. J'étois comme un enfant entre vos mains, ô mon Dieu : je ne songeois pas d'un moment à l'autre : mais je reposois à l'ombre de votre protection, sans penser à rien, & sans me soucier de moi-même non plus que si je n'eusse plus été. Mon ame étoit dans un abandon si parfait, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, qu'elle ne pouvoit prendre ni règle ni mesure pour rien. Il lui étoit indifférent d'être d'une manière ou d'une autre, dans une compagnie ou dans une autre, à l'oraison ou à la conversation. Il faut avant de poursuivre que je dise comment Notre Seigneur travailla à me mettre dans cette indifférence.

6. Lors que j'étois encore dans mon ménage sans autre Directeur que son Esprit, quelque possédée que je fusse de lui, & de quelque manière que je me trouvasse à l'oraison, sitôt qu'un de mes petits enfans venoit frapper à ma porte, ou que la moindre personne venoit à moi, il vouloit que je l'interrompisse. Et une fois que j'étois si pénétrée de la Divinité que je ne pouvois presque parler, il vint frapper à mon Cabinet un de mes petits enfans, qui vouloit jouer auprès de moi. Je crus qu'il ne falloit pas interrompre pour cela, & je renvoiai l'enfant sans lui ouvrir. Notre Seigneur me fit comprendre que tout cela étoit propriété ; & ce que j'avois cru conserver, se perdit. D'autrefois il m'envoyoit rappeler ceux que j'avois congédiés. Il me fallut devenir souple comme une feuille dans votre main toute adorable, ô mon Dieu, enforte que je reçusse tout également de votre providence. Quelquefois ils venoient

m'interrompre pour des choses qui n'avoient pas l'ombre de raison, & cela à tout coup : il me les falloit recevoir également, la dernière fois comme la première, tout cela m'étant égal dans votre providence.

7. Ce ne sont point, ô mon Dieu, les actions en elles-mêmes qui vous sont agréables ; mais l'obéissance à toutes vos volontés & la souplesse à ne tenir à rien. C'est que par les petites choses l'ame insensiblement se dégage de tout, elle ne tient à rien, elle est propre pour tout ce que Dieu veut d'elle, & elle se trouve sans aucune résistance. O volonté de Dieu, marquée par tant de petites providences, qu'il fait bon vous suivre ! parce que vous accoutumez l'ame à vous connoître, à ne tenir à rien, & à aller avec vous en quelque lieu que vous la meniez.

Mon ame étoit alors, ce me sembloit, comme une feuille, ou comme une plume, que le vent fait aller comme il lui plaît : elle se laissoit aller à l'opération de Dieu & à tout ce qu'il faisoit intérieurement & extérieurement de même manière ; se laissant conduire sans aucun choix, contente d'obéir à un enfant comme à un homme de science & d'expérience, ne regardant que Dieu dans l'homme & l'homme en Dieu, qui ne permet jamais qu'une ame qui lui est entièrement abandonnée, soit trompée.

8. Je ne saurois souffrir l'injustice que font la plupart des hommes, qui ne font nulle difficulté de s'abandonner à un autre homme, & qui regardent cela comme prudence. On s'abandonne à des hommes qui ne font rien, & on dit hardiment ; cette personne là ne peut être trompée ; car elle se fie à un tel, qui est très-honnête homme : &

si l'on parle d'une ame qui s'abandonne toute à son Dieu, & qui le suit avec fidélité, on dit hautement ; cette personne est trompée avec son abandon. O Amour-Dieu ! manquez-vous ou de force, ou de fidélité, ou d'amour, ou de sagesse pour conduire ceux qui s'abandonnent à vous, & qui sont vos plus chers enfans ? J'ai vu des hommes assez hardis pour dire : Suivez-moi ; vous ne ferez trompés ni égarés. O mon Amour, que ces gens-là font eux-mêmes égarés par leur présomption, & que j'irois bien plutôt à celui qui craindroit de m'égarer, qui ne se fiant ni à sa science, ni à son expérience ne s'appuieroit que sur vous seul ! Tel étoit, ô mon Dieu, le pere que vous m'avez donné, qui ne vouloit pas conduire les ames par ses propres voies, mais par l'abandon à votre divine conduite, tâchant de suivre votre Esprit en elles.

9. Sitôt que je fus arrivée aux Ursulines de Tonon, Notre Seigneur me fit voir en songe deux voies par lesquelles il conduisoit les ames sous la figure de deux gouttes d'eau. L'une me paroissoit d'une clarté, d'une beauté & netteté sans pareille : l'autre me paroissoit avoir aussi de la clarté ; mais elle étoit toute pleine de petites fibres ou filets de bourbe : & comme je les regardois attentivement, il me fut dit : Ces deux eaux sont toutes deux bonnes pour étancher la soif ; mais celle-ci se boit avec agrément, & l'autre avec un peu de dégoût. Il en est de même de la voie de la foi pure & nue que de cette goutte fort claire & nette : elle plaît beaucoup à l'Epoux ; parce qu'elle est toute pure & sans propriété. Il n'en est pas de même de la voie de lumière, qui ne plaît pas tant à l'Epoux, & ne lui est pas à beaucoup près si agréable.

10. Il me fut ensuite montré que cette voie si pure étoit celle par laquelle notre Seigneur avoit eu la bonté de me conduire jusqu'alors : que celle de lumière étoit celle par laquelle quelques âmes de lumière marchaient , & qu'elles y avoient entraîné le Pere la Combe. En même tems il me parut revêtu d'une robe toute déchirée , & je vis tout-à-coup que l'on raccommoda cette robe sur moi. On en fit d'abord un quart , & ensuite un autre quart ; puis long-tems après l'autre moitié fut toute faite , & il fut habillé de neuf magnifiquement. Comme j'étois en peine de ce que cela signifioit , Notre Seigneur me fit entendre , que sans que je le fusse il me l'avoit donné , l'attirant à une vie plus parfaite que celle qu'il avoit menée jusqu'alors ; que c'étoit dans le tems de ma petite vérole qu'il me l'avoit donné , & qu'il m'en avoit coûté ce mal & la perte de mon cadet ; qu'il n'est pas seulement mon Pere , mais mon fils ; & que l'autre quart de la robe s'étoit fait lors que passant par le lieu de ma demeure , il fut touché plus vivement , & qu'il embrassa une vie plus intérieure & plus parfaite ; & que depuis ce tems là il a toujours continué ; mais qu'il faut à présent que tout s'achève , Dieu voulant se servir de moi pour le faire marcher dans la foi nue & dans la perte : ce qui est arrivé. Le lendemain ce Pere étant venu dire la Messe aux Ursulines , & m'ayant demandé , je n'osois lui rien dire (quoique Notre Seigneur me poussât très-fort à le faire) par un reste d'amour propre qui auroit passé pour humilité autrefois dans mon esprit. Je parlois pourtant devant les Sœurs qui étoient avec moi de la voie de foi , combien elle étoit plus glorieuse à Dieu & plus avanta-

geuse à l'âme que toutes ces lumières & assurances , qui font toujours vivre l'âme à elle-même. Cela les rebuta d'abord , & lui aussi , jusqu'à leur faire sentir de la peine contre moi. Je vois qu'ils étoient peiné , comme ils me l'ont avoué depuis. Je ne leur en dis pas pour lors davantage : mais comme le Pere est d'une humilité achevée , il m'ordonna d'expliquer ce que je lui avois voulu dire. Je lui contai une partie de mon songe des deux gouttes d'eau : il n'entra pas cependant pour lors dans ce que je lui dis , l'heure n'étant pas encore venue. Mais quand il vint à Gex pour faire les retraites , Notre Seigneur me fit connaître la nuit , en faisant l'oraison , que j'étois sa mere , & qu'il étoit mon fils ; il me confirma le songe que j'avois eu , & m'ordonna de le lui dire , & que pour preuve de ce que je lui dirois , il examinât dans quel tems il fut touché d'une violente contrition & si ce n'étoit pas dans le tems de ma petite vérole. Notre Seigneur me fit encore connaître , qu'il donnoit à des âmes quantité de personnes sans le leur faire connaître que quelquefois ; & qu'il m'en avoit donné encore une pour laquelle acheter il m'avoit ôté ma fille : ce qui se trouva juste en ce tems.

11. Ma difficulté étoit de le dire à ce Pere , que je ne connoissois qu'à peine. Je voulois me le dissimuler à moi-même , & dire que c'étoit présomption , quoique je sentisse fort bien que c'étoit l'amour propre qui vouloit éluder cela pour éviter la confusion. Je me sentois pressée de le dire jusqu'au trouble. Je le fus trouver comme il se préparoit pour dire la Messe , & m'étant approchée de lui comme pour me confesser , je lui dis , mon Pere , Notre Seigneur veut que je

vous dise que je suis votre mere de grace, & je vous dirai le reste après votre Messe. Il dit la Messe, où il fut confirmé de ce que je lui avois dit. Après la Messe il voulut que je lui disse toutes les circonstances de toutes choses, & du fongé. Je les lui dis. Il se souvint que Notre Seigneur lui avoit fait souvent connoître qu'il avoit une mere de grace, qu'il ne connoissoit point : & m'ayant demandé le tems que j'avois eu la petite vérole, je lui dis, à la St. François & que mon cadet étoit mort peu de jours avant la Toussaints. Il reconnut que c'étoit le tems d'une touche si extraordinaire que Notre Seigneur lui donna, qu'il pensa mourir de contrition. Cela lui donna un tel renouvellement intérieur, qu'étant retiré pour prier, (car il se sentoit fort recueilli,) il fut saisi d'une joie intérieure & d'une émotion très-grande, qui le fit entrer dans ce que je lui avois dit de la voie de la foi. Il m'ordonna de lui écrire ce que c'étoit que la voie de foi, & la différence qu'il y avoit entre la voie de foi & celle de lumières. Ce fut en ce tems & pour lui que j'écrivis cet écrit (a) de la foi, que l'on a trouvé beau. Je n'en ai aucune copie : je crois pourtant qu'il subsiste encore. Je ne savois ni ce que j'écrivois ni ce que j'avois écrit, non plus que dans tout ce que j'ai écrit depuis. Je le donnai au Pere, qui me dit, qu'il le liroit en allant à Aoste. Je dis les choses comme elles me viennent, sans ordre.

12. Pour reprendre mon histoire, sitôt que je fus sortie de Gex, on commença par tourmen-

(a) C'est apparemment celui qui est dans le I. Tome des Discours Spirituels & Chrétiens, le Discours LXII. Voyez aussi dans le II. Tome les Discours XIV, XV, XVI, XVII.

ter étrangement cette bonne fille qui s'étoit donnée à Dieu, & pour laquelle toute la tragédie s'étoit jouée. L'Ecclésiastique l'attaqua plus fortement que jamais ; & pour y mieux réussir, il me dépeignit d'une manière pitoyable, afin que comme elle a de l'esprit, le ridicule dont il me tourneroit lui fit perdre toute l'estime qu'elle avoit pour moi, & la portât à suivre sa conduite. Elle se confessoit toujours à lui, mais elle ne vouloit entrer avec lui en rien de plus particulier : d'un autre côté les Sœurs lui faisoient voir l'amitié qu'elle avoit pour moi comme des crimes effroyables. Elles vouloient lui faire dire ce qui n'étoit pas : on la tourmentoît sans lui donner aucun relâche. Monsieur de Geneve lui écrivoit de mettre toute sa confiance dans cet Ecclésiastique. Elle me dit, que dans le fort de sa peine, elle me voioit toutes les nuits en songe ; que je l'encourageois à souffrir, & lui disois ce qu'il falloit répondre. Comme il n'y a point chez eux de vœux, sur-tout d'obéissance, & qu'on ne lui avoit rien défendu, elle trouva moien de m'écrire un billet : ils la surprirent : il n'y avoit rien qu'un peu d'amitié. L'Ecclésiastique lui refusa l'absolution & la Communion un mois durant à cause de ce billet. Les Sœurs d'un autre côté lui faisoient de très-grandes peines ; mais Dieu lui faisoit la grace de tout souffrir. Nous ne pouvions avoir aucun commerce ensemble : cependant Notre Seigneur la soutint toujours.

13. Après Pâques de l'année 1682, Monsieur de Geneve vint à Tonon. J'eus occasion de lui parler à lui-même ; & Notre Seigneur faisoit que lors que je lui avois parlé, il restoit content : mais les personnes qui l'avoient animé reve-

noient à la charge. Il me pressa fort de retourner à Gex & de prendre la Supériorité. Je lui répondis, que pour la Supériorité, nul n'étoit Supérieur sans avoir été novice ; & que pour l'engagement, il favoit lui-même ma vocation, & ce que je lui avois dit à Paris & à Gex : que cependant je lui parlois comme à un Evêque qui tenoit la place de Dieu ; qu'il prît garde de ne regarder que Dieu en ce qu'il me diroit : que s'il me disoit de m'engager tenant la place qu'il tenoit, je le ferois. Il demeura tout interdit, & me dit : *Puisque vous me parlez de cette sorte, je ne puis point vous le conseiller. Ce n'est point à nous d'aller contre les vocations ; mais faites du bien, je vous prie, à cette Maison.* Je lui promis de le faire ; & ayant reçu ma pension, je leur envoiai cent pistoles, avec le dessein de continuer la même chose tout le tems que je serois dans le Diocèse. Il se retira fort content : car assurément il aime le bien, & c'est dommage qu'il se laisse gouverner comme il fait. Il me dit même ; *J'aime le P. la Combe : c'est un vrai serviteur de Dieu ; & il m'a dit bien des choses dont je ne pouvois douter ; car je les sentois en moi : mais, dit-il, lorsque je dis cela, on dit, que je me trompe, & qu'il deviendra fou avant qu'il soit six mois.* C'étoit le Religieux mécontent, ami de l'Ecclesiastique, qui lui avoit dit cela. Cette foiblesse m'étonna. Il me dit, qu'il étoit très-content des Religieuses que le P. la Combe avoit conduites, & qu'il n'avoit rien moins trouvé que ce qu'on lui avoit dit. Je pris de là occasion de lui dire, qu'il devoit en toutes choses s'en rapporter à lui-même, & non pas aux autres : il en demeura d'accord. Cependant à peine s'en fut-il retourné, qu'il rentra dans ses pre-

miers soupçons : il m'envoya dire par le même Ecclesiastique, que je m'engageasse à Gex, & que c'étoit son sentiment. Je priai cet Ecclesiastique de lui dire que je me tenois au conseil qu'il m'avoit donné : qu'il m'avoit parlé en Dieu, & qu'on le faisoit à présent parler en homme.

CHAPITRE VIII.

Sa tranquillité ordinaire dans les vexations & en toutes choses. Description d'une âme de cet état de foi nue, sa pureté sans plus d'entre-deux ni de brouillards ; son immobilité à souffrir les peines, les tentations, les épreuves, & même les dons. Obstacles à cet état, où peu ont le courage d'entrer. Contentement de ces âmes-là : leur liberté à parler de foi en bien, ce qu'on ne pouvoit faire auparavant. Degrés jusqu'à cet état de liberté, de conformité à Jésus-Christ, de support de tous, de Vie Apostolique, où peu sont appelés, & qui paroît comme une vie commune, & pourtant bien cachée.

I. MON âme étoit, ainsi que je l'ai dit, dans un abandon entier & dans un très-grand contentement au milieu de si fortes tempêtes. Elle ne pouvoit faire autre chose que de demeurer dans sa première indifférence, ne voulant rien, même de Dieu, ni grâce ni disgrâce, ni douceur ni croix. Autrefois elle vouloit la croix & la déferoit de telle sorte qu'elle en étoit toute languissante : alors elle ne la pouvoit ni désirer ni choisir, mais elle recevoit toutes les croix d'un esprit toujours égal, les acceptant toutes indifférem-

ment de la main de l'Amour, soit d'une façon ou d'une autre, rudes ou légères, tout étoit bien venu.

Ces personnes me venoient dire cent extravagances contre le Pere la Combe, croyant par là m'engager à ne plus suivre ses conseils. Plus ils m'en disoient des choses défavorables, plus Notre Seigneur m'en donnoit d'estime dans le fond. Je leur disois ; « Peut-être ne le verrai-je jamais : mais je suis bien aise de lui rendre justice. Ce n'est point lui qui m'empêche de m'engager ; mais c'est que ce n'est pas ma vocation. » On me demanda, qui favoit mieux la connoître que l'Evêque : & on me disoit que j'étois trompée ; que mon état ne valoit rien : cela m'étoit indifférent. Je ne pouvois ni être assurée, ni être incertaine : je me laissois là comme une personne qui n'a rien à penser ni à vouloir, ayant remis à Dieu le soin de vouloir pour elle, & d'exécuter ce qu'il veut, & en la maniere qu'il le veut.

2. Une ame de cet état n'a aucune douleur ni saveur spirituelle : cela n'est plus de saison : elle demeure telle qu'elle est, dans son rien pour elle-même, & c'est sa place ; & dans le tout pour Dieu, sans retour ni réflexion sur elle-même. Elle ne fait si elle a des vertus, des dons & des grâces en celui qui est l'auteur de tout cela : elle n'y pense pas & ne peut rien vouloir ; & tout ce qui la regarde lui est comme étranger. Elle n'a pas même de désir de procurer la gloire de Dieu, laissant à Dieu le soin de se la procurer ; & elle est pour elle comme il lui plait. Dans cet état Dieu l'applique quelquefois à prier pour quelque ame ; mais cela se fait sans choix ni prémédita-

tion, en paix, sans désir du succès. Que fait donc cette ame, dira-t-on ? Elle se laisse conduire par les providences & par les créatures (a) sans résistance. Sa vie au dehors est toute commune : & pour le dedans, elle n'y voit rien, elle n'a aucune assurance intérieure ni extérieure ; & cependant elle ne fut jamais plus assurée. Plus tout est désespéré, plus son fond est tranquille malgré le ravage des sens & des créatures, qui durant quelque tems après la nouvelle vie fait quelque petit nuage entre-deux, ainsi que je l'ai dit. Il faut remarquer qu'il ne se fait d'entre-deux que parce que l'ame n'est qu'unie immédiatement, mais non transformée : car sitôt qu'elle est mêlée & entièrement passée dans son Etre original, il n'y a plus d'entre-deux. Si elle faisoit des péchés, il faudroit qu'elle fût rejetée & vomie, pour ainsi parler. Elle ne trouve donc plus ces entre-deux, même les plus subtils & délicats ; j'entends les réflexions, les propriétés légères & superficielles, les fautes actuelles d'aujourd'hui, que l'ame sentoît alors fort bien comme des entre-deux, de même que l'impureté qui venoit de l'agir humain, d'une parole précipitée, d'un agir naturel ou d'un empressement, qui causoit un brouillard, qu'elle ne pouvoit empêcher, ni y remédier, ni même le vouloir, ayant tant de fois expérimenté que ses propres efforts non-seulement lui avoient été inutiles, mais aussi dommageables, & qu'ils la falissoient encore plus, à cause de l'état de perte où elle étoit.

3. Au commencement de la voie de foi l'ame fait usage de ses défauts, en étant humiliée par un

(a) Entant qu'elles servent d'instrumens à accomplir la volonté de Dieu.

retour simple, paisible, tranquille, aimant l'abjection qui lui en revient. Plus elle avance, plus cette simple action sans action se simplifie. Ensuite, il n'est plus question de cela, l'âme demeure inébranlable, immobile, portant sans mouvement la peine que lui cause sa faute, sans action pour simple qu'elle soit. C'est ce que Dieu exige de l'âme dès qu'elle est fort passive : & cette conduite est celle qu'il a tenue sur moi dès les premières années, long-tems avant l'état de mort. Mais quelque fidélité que l'âme eût à ne faire nulle action sensible pour se défaire de sa peine, il y avoit cependant une action presque imperceptible que l'âme alors ne connoît pas, & qu'elle n'a connu que parce qu'elle s'est trouvée dans la suite dans un état exempt de cette simple, mais très-simple action. Il est impossible de me comprendre sans expérience. Cet endroit est fort difficile ; & l'âme n'est forte dans ce procédé sans procédé qu'après bien des infidélités : car alors, comme la faute est réelle, & que l'âme sent son impureté, elle sent en même tems un secret instinct de s'en défaire : mais dans ce degré ici, outre qu'elle n'y remédieroit pas par rien qui vienne d'elle, c'est que, c'est le seul amour de sa propre excellence qui la porte à se mouvoir. Il faut au degré dont je parle que toute la purification vienne de Dieu : il faut attendre en repos sans repos aperçu, quelquefois, que le Soleil de justice dissipe ces brouillards. Dans la suite cette conduite devient si naturelle, que l'âme n'a pas même envie de rien faire. Elle se laisse en proie aux brûlemens intérieurs avec une fermeté inébranlable : & quand elle verroit tout l'enfer armé, elle ne changeroit pas de conduite. C'est alors qu'elle dit avec

raison aussi bien que le Roi-prophète ; (a) *Quand je verrois une armée rangée en bataille, je ne craindrois pas ; & leur force redoubleroit mon courage.* Elle pourroit bien avoir une petite peur dans les sens ; mais elle demeure fixe & ferme comme un rocher, aimant mieux être le jouet des démons dans son abandon parfait, que de s'assurer par un soupir.

4. L'âme en cet état ne fait point de faute volontaire : je le crois de la forte : car il n'y a pas d'apparence que n'ayant de volonté pour quoi que ce puisse être, grand ou petit, doux ou amer, pour honneur, bien, vie, perfection, salut, éternité, elle en trouvât pour offenser son Dieu : aussi cela n'est-il point. Ses imperfections sont toutes dans la nature, & non en elle ; encore est-ce en superficie, & cela se perd peu à peu. Il est vrai que notre nature est si rusée, qu'elle se fourre par-tout, & que l'âme n'est pas impeccable ; mais ses plus grandes fautes sont ses réflexions, qui lui sont alors très-dommageables, voulant se regarder sous prétexte même de dire son état. C'est pourquoi il ne faut nullement se mettre en peine de dire son état & d'en rendre compte si Dieu ne met dans l'esprit ce qu'il veut que l'on dise : & lors que le Directeur connoît l'état de l'âme, il ne l'exige pas : s'il l'exigeoit, ou que la lumière actuelle en fût donnée, il le faudroit faire sans retour ni réflexion. La vue propre est comme celle du Basilic, qui tue.

5. La même fermeté de l'âme pour ne pas remuer dans les peines de ses défauts, elle la doit avoir dans les tentations. Le diable craint fort d'approcher de telles âmes, & il les laisse d'abord, n'osant plus les attaquer : il n'attaque que celles qui plient, ou qui le craignent.

(a) Ps. 26. v. 3.

Les âmes conduites par la foi ne sont pas d'ordinaire éprouvées par les démons : cela est pour les âmes conduites par les lumières. Car il est nécessaire de savoir, que les épreuves sont toujours conformes à l'état de l'âme. Ceux qui sont conduits par les lumières, par les dons extraordinaires, extases &c. ont aussi des épreuves extraordinaires, qui se font par l'entremise des démons : car comme tout chez eux est dans l'assuré, l'épreuve même est une assurance. Mais il n'en est pas de même des âmes de foi nue : comme elles sont conduites par la nudité, par la perte, & par le plus commun, leur épreuve aussi est toute commune ; mais cela est bien plus terrible, & les perd bien davantage ; ce qui leur cause la mort, n'est rien d'extraordinaire : ce n'est que le dérèglement de leur propre tempérament ; ce sont des peines qu'elles regardent comme de véritables fautes, & qui ne leur donnent aucune assurance si ce n'est celle de leur perte totale. Ces deux états se font trouvés en S. Paul. Il dit en un endroit, (a) qu'il lui a été donné un ange de Satan, qui le souffloit, afin qu'il ne s'élevât pas pour ses hautes révélations. Voilà l'épreuve conforme aux lumières. Mais comme ce grand Docteur & Maître de la vie spirituelle devoit éprouver de tous états, il n'en demeure pas là ; il a une autre épreuve qu'il appelle, *l'aiguillon de la chair*, afin de faire voir qu'il avoit éprouvé de tout : il a prié, dit-il, trois fois ; & il lui a été dit : *Ma grâce te suffit : car la vertu se perfectionne dans l'infirmité*. Tout ceci, quoique pour l'humilier, se fait encore en assurance. Cependant parce que ces révélations étoient assurées, il a éprouvé un autre

(a) 2. Cor. 12. v. 7, 8, 9.

état qu'il appelle *le corps du péché*, & cette expression est admirable : car comme après la mort le corps ne se pourrit que de sa propre corruption ; aussi en cet état il semble que l'âme n'éprouve que les exhalaïsons du corps de péché, c'est-à-dire d'un corps corrompu par le péché : (a) *Misérable*, dit-il, *qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort ?* car je sens que c'est un corps qui porte en soi la mort, & auquel je ne saurois rendre la vie : & puis, convaincu de son impuissance, pour se délivrer d'un si grand mal, après avoir déploré sa misère, qui est alors sans assurance, & avec connoissance de son impuissance, *misérable*, *que je suis ! qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort ?* (de ce corps puant & infect que je porte quoique je sois vivant ?) il se répond à lui-même : *Ce sera la grâce de Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ*. Et comment entendez-vous cela, ô Paul ? C'est que Jésus-Christ prenant en moi la place de mon homme pécheur & charnel, en me dépouillant de ce vieil homme, de ce corps corrompu par le péché, me revêtira d'un nouveau ; parce qu'il a vaincu la mort en moi lors qu'il a dit ; (b) *O mort, je serai ta mort : ô enfer, je serai ta morsure*. Or *l'aiguillon de la mort, est le péché*. Lorsque Jésus-Christ aura vaincu en moi la mort par sa vie, & que dans ce duel admirable sa vie aura surmonté ma mort, il n'y aura plus d'aiguillon dans la mort, puis qu'il n'y aura plus de péché ; & ce sera alors que la grâce me délivrera de ce corps de péché par Jésus-Christ mon Sauveur.

Je dis donc que la même fermeté que l'on doit avoir pour les défauts & les tentations, pour ne

(a) Rom. 7. v. 24, 25. (b) Of. 13. v. 14. 1. Cor. 15. v. 55, 56.

donner aucune prise au démon, il la faut avoir pour les dons & les graces.

6. En cet état tout est si intime, que rien ne s'apperoit : mais s'il en tombe quelque chose sur les sens, l'ame est inébranlable pour laisser aller & venir la grace, ne faisant nul mouvement, quelque simple qu'il soit, ni pour goûter ni pour connoître. Elle laisse le tout comme s'il se passoit dans un autre, sans y prendre nulle part. Au commencement, & assez longtemps, l'ame voit que la nature veut y prendre la part ; & alors la fidélité consiste à la retenir, sans lui permettre le moindre épanchement : mais puis après, l'habitude qu'elle a prise à la retenir, fait qu'elle demeure immobile, & comme si c'étoit une chose qui ne la touche plus : elle ne regarde plus rien, elle ne s'approprie plus rien, & elle laisse tout écouler en Dieu avec pureté, comme il en est sorti. Jusqu'à ce que l'ame soit en cet état elle fait toujours un peu par son mélange l'opération de Dieu, semblable à ces ruisseaux qui contractent la corruption des lieux par où ils coulent : mais sitôt que ces mêmes ruisseaux coulent dans un lieu pur, alors ils restent dans la pureté de leur source. Ceci détruit beaucoup la nature, & la chasse de chez elle, ne lui laissant aucun refuge : mais à moins de l'expérience, & que Dieu ne fasse connoître cette conduite à l'ame, elle ne la peut comprendre ni se l'imaginer à cause de sa grande nudité. L'esprit est vuide ; n'est plus traversé de pensées ; rien ne remplit un certain vuide qui n'est plus pénible, & l'ame découvre en elle une capacité immense que rien ne peut ni borner ni empêcher. Les emplois extérieurs ne font plus de peine, & l'ame est dans un état de consistance qui

qui ne se peut exprimer, & même qui sera peu compris.

7. O si les ames avoient assez de courage pour se laisser perdre, sans avoir pitié d'elles-mêmes, sans regarder à rien ni s'appuyer sur rien, quels progrès ne feroient-elles pas ? Mais personne ne veut perdre terre : tout au plus avance-t-on quelques pas ; mais sitôt que la mer est agitée on craint, on jette l'ancre, & souvent on quitte la navigation. L'amour du propre intérêt fait tous ces désordres.

Il est encore de conséquence ici de ne point regarder son état, suivant le conseil de l'Epoux à l'épouse : (a) *Détournez vos yeux de moi ; car ils me font envoler* : non-seulement pour ne pas perdre courage ; mais aussi à cause de l'amour propre, qui est tellement enraciné, que l'ame s'apperoit souvent de sa vie & de l'empire qu'il voudroit prendre par certaine complaisance & préférence de son état. Souvent aussi l'idée que l'on prend de la grandeur de son état, fait que l'on voudroit voir la même perfection dans les autres. On prend des idées trop basses des autres : on se fait une peine de converser avec des gens trop humains. Il n'en est pas de même de l'ame bien abandonnée & bien morte : elle aimeroit mieux converser avec les démons par l'ordre de la providence, que de converser avec les Anges par son propre choix.

8. C'est pourquoi elle ne fait que choisir, ni état, ni condition, quelque parfaits qu'ils soient : elle se contente de tout ce qu'elle a ; elle se tient paisible par tout où on la met, haut & bas, dans un pays ou dans un autre ; tout ce qu'elle a, est

(a) Cant. 6. v. 4.
Tome II.

tout ce qu'il lui faut pour être pleinement contente. Elle ne sauroit se mettre en peine de l'absence ni se réjouir de la présence des personnes les plus à Dieu, & qui sembleroient lui être les plus nécessaires, & auxquelles elle a une entière confiance; parce qu'elle est pleinement satisfaite, & qu'elle a tout ce qu'il lui faut quoique tout lui manque. C'est ce qui fait qu'elle ne cherche point de voir ni de parler; mais qu'elle reçoit les providences & pour l'un & pour l'autre, sans quoi il y a toujours de l'humain, quelque beau que soit le prétexte dont on se couvre. L'ame sent fort bien que tout ce qui se fait par choix & élection, & non par providence, lui nuit, loin de lui aider; ou que du moins tout lui est très-peu fructueux.

Mais qu'est-ce qui rend cette ame si parfaitement contente? Elle n'en fait rien: elle est contente sans savoir le sujet de son contentement, & sans le vouloir savoir; mais contente d'une manière vaste, immense, indépendante des événemens extérieurs; plus contente dans l'humiliation de ses propres misères & du rebut de toutes les créatures par ordre de la providence, que sur le trône par son choix. S'il falloit qu'elle fit un soupir pour sortir du lieu le plus affreux, elle ne le feroit pas.

9. O vous seul qui conduisez ces ames, & qui pouvez enseigner ces voies si perdues, & si contraires à l'esprit ordinaire de la dévotion pleine de soi-même & de ses propres recherches, conduisez y des ames sans nombre, afin de vous faire aimer purement! Ce sont seulement ces ames-là qui vous aiment comme vous voulez être aimé: tout autre amour, quelque grand & ardent qu'il paroisse, n'est point le PUR AMOUR, mais bien

un amour mêlé de la propriété. Ces ames ne peuvent plus faire d'austérités par elles-mêmes, ni en désirer: mais elles sont indifféremment celles qu'on leur fait faire. Elles n'ont rien d'extraordinaire au dehors, & leur vie est des plus communes: elles ne pensent point à s'humilier, se laissant telles qu'elles sont; car l'état d'anéantissement où elles sont, est au-dessous de toute humilité. Telles ames ne doivent point être jugées de celles qui sont encore en état de se perfectionner par leurs soins; car elles prendroient souvent la simplicité avec laquelle ces personnes, exemptes de propriété, parlent de toutes choses & d'elles-mêmes, pour orgueil. Mais qu'elles sachent que cela n'est point; que ces ames sont les délices de Dieu, qui fait ses (a) *délices d'être avec les enfans des hommes*, c'est-à-dire, avec ces ames toutes enfantines & innocentes. Elles sont bien loin de l'orgueil, ne se pouvant attribuer que le néant & le péché; & elles sont si unes en Dieu, qu'elles ne voient plus que lui, & toutes choses en lui. Elles publieroient les grâces de Dieu avec la même facilité qu'elles diroient leurs misères; & elles disent l'un & l'autre indifféremment, selon que Dieu le leur permet & qu'il peut être utile pour le bien des ames.

10. Ces retenues si bonnes & si saintes en un tems que Notre Seigneur consacre par un profond silence toutes ses grâces & les peines, (ainsi que l'on a pu voir qu'il a fait en moi) seroient une propriété à l'ame dont je parle; parce qu'elle est au-dessus de soi. Ce passage de Jérémie est si beau: (b) *Il s'assera, & se taira, & s'élèvera par-dessus soi*. Tant que l'ame est encore dans la sq-

(a) Prov. 8. v. 31. (b) Lam. de Jer. 3. v. 28.

solitude d'elle-même, il faut qu'elle se contente du silence & du repos : mais ensuite il faut qu'elle passe outre, & qu'elle s'élève si fort au-dessus d'elle-même, qu'enfin elle se perde elle-même en Dieu ; & toutes choses avec elle : & c'est alors qu'elle ne connoit plus ses vertus comme vertus, mais elle les a toutes en Dieu comme de Dieu, sans retour ni rapport à elle-même. C'est pourquoi celles qui sont encore en elles-mêmes ne doivent point mesurer la liberté de ces âmes, ni la comparer avec leur agir retréci, quoique très-virtueux & propre pour elles, mais il faut qu'elles comprennent, que ce qui fait la perfection de leur état, seroit imparfait pour les âmes dont je parle.

11. Ce qui fait la perfection d'un état, fait toujours l'imperfection & le commencement de l'état qui suit. Il en est comme dans les degrés des sciences : celui, par exemple, qui achève une classe & qui y est consommé, est imparfait dans celle qui suit, & il faut qu'il quitte sa manière d'agir qui le rendoit parfait dans sa classe, pour entrer dans une autre toute différente. S. Paul dit si bien : (a) *Quand j'étois enfant, je parlois en enfant, j'agissois en enfant ; & c'étoit la perfection de l'état d'enfance, qui a cent agrémens : mais lors qu'on est devenu homme parfait, les choses changent bien de face. S. Paul en parle encore d'une autre manière lors que, parlant de la loi (ce que l'on peut bien appliquer aux lois de perfection que l'on s'impose soi-même,) il dit : (b) La loi nous a servi comme d'un précepteur pour nous conduire à Jésus-Christ. Donc cette loi & cette perfection que l'on s'impose, & que Notre Seigneur même nous fait*

(a) 1. Cor. 13. v. 11. (b) Gal. 3. v. 24.

pratiquer, est très-nécessaire pour arriver à Jésus-Christ : mais lors que Jésus-Christ est devenu notre vie, ce précepteur qui nous a été si utile, nous est rendu inutile ; & si nous voulions toujours le suivre, nous ne nous laisserions pas assez conduire par Jésus-Christ, & nous n'entrions jamais dans la parfaite liberté des enfans de Dieu qui naît de l'Esprit de Dieu.

12. Lorsqu'on se laisse conduire à l'Esprit de Dieu, il nous fait entrer dans la liberté de ses enfans adoptés en Jésus-Christ & par Jésus-Christ ; car (a) où est l'Esprit de Dieu, là aussi est la liberté : parce qu'il (b) ne nous donne pas son Esprit par mesure : car (c) ceux qu'il a prédestinés pour être de ses enfans libres, il les a appelés : & ceux qu'il a appelés, il les a justifiés : c'est donc lui qui opère en eux cette justice qui est conforme à leur appel. Mais à quoi les a-t-il destinés ces âmes si chéries ? à être conformes à l'image de son Fils. O c'est ici le grand secret de cet appel & de cette justification, & pourquoi si peu d'âmes arrivent à cet état. C'est que l'on y est prédestiné à être conforme à l'image du Fils de Dieu. Mais, dira-t-on, tous les Chrétiens ne font-ils pas appelés à être conformes à l'image du Fils de Dieu ? Oui, chacun est appelé à lui être conforme en quelque chose : car si un Chrétien ne portoit pas sur lui l'image de Jésus-Christ, il ne seroit pas sauvé ; puis qu'il n'est sauvé que par ce caractère. Mais les âmes dont je parle, sont destinées à porter Jésus-Christ lui-même, & à lui être conformes en tout : & plus leur conformité est parfaite, plus aussi sont elles parfaites. On verra

(a) 2. Cor. 3. v. 17. (b) Jean 3. v. 34. (c) Rom. 8. v. 29, 30.

dans la suite de ce que j'ai à écrire combien il a plu à Notre Seigneur de se conformer mon ame.

13. C'est dans ces ames que Dieu engendre son Verbe. Il leur fait porter les inclinations de ce même Verbe, sans que l'ame découvre en foi ces mêmes inclinations durant un très long tems. Mais lors que la lumière est donnée ou pour parler, ou pour écrire, l'ame connoit fort bien que comme Jésus-Christ a mené une vie commune & comme naturelle, sans rien d'extraordinaire, si ce n'est sur la fin de sa vie; telle ame aussi n'a rien d'extraordinaire durant un fort long tems. La conduite de la Providence suivie à l'aveugle, fait toute sa voie & sa vie, se faisant toute à tous, son cœur devenant tous les jours plus vaste pour porter le prochain, quelque défectueux qu'il soit: & elle voit bien que lors qu'elle préfère le vertueux au défectueux, elle commet une faute, préférant une certaine simpatie à l'ordre de Dieu. Jusqu'à ce qu'on en soit là, on est peu propre pour le prochain: ce n'est qu'alors que l'on commence à lui aider efficacement. Ceci est difficile, & l'on a peine à s'y rendre d'abord; parce que l'on regarde cette manière d'agir comme perte du tems, défaut, amusement: mais l'ame en qui Jésus-Christ vit, & dont il est la voie, la lumière, la vérité & la vie, voit bien les choses d'une autre manière. Elle ne trouve plus de créature antipathique ni difficile à porter, elle les porte par le cœur de Jésus-Christ.

14. C'est où commence la vie Apostolique. Mais tout le monde est-il appelé à cet état? très-peu, autant que je le puis comprendre; & même de ce peu qui y sont appelés, peu y marchent en vraie pureté. Les ames en lumière passive &

dons extraordinaires, quoiqu'elles soient saintes & toutes Séraphiques, n'entrent point dans cette voie. Il y a une voie de lumière, une vie sainte où la créature paroît toute admirable: comme cette vie est plus apparente, elle est aussi plus estimée des personnes qui n'ont pas la plus pure lumière. Ces personnes ont des choses fort éclatantes dans leur vie, elles ont une fidélité & un courage qui étonne: & c'est ce qui orne admirablement la vie des Saints. Mais pour les ames qui marchent cet autre sentier, elles sont très-peu connues. Dieu les dépouille, les affoiblit, les denuie tant & tant, que leur étant tout appui & tout espoir, elles sont obligées de se perdre en lui. Elles n'ont rien de grand qui paroisse: de là vient que plus leur intérieur est grand, moins elles en peuvent parler; car (comme on l'a pu remarquer par ce qui a été dit,) très longtems elles ne peuvent y voir que misères, & que pauvretés; ensuite elles ne se voient plus elles-mêmes. Les plus grands saints les plus intérieurs sont ceux dont on a parlé le moins. Pour la Ste. Vierge il est vrai qu'on n'avoit plus rien à en dire après avoir dit qu'elle étoit Mere de Dieu, sa maternité renfermant toute la perfection possible d'une pure créature: mais voyez S. Joseph, la Madelaine, Ste. Scholastique, & tant d'autres, qu'en dit-on? rien du tout. S. Joseph a passé une partie de sa vie à faire de la charpente: quel emploi pour l'Epoux de la Mere d'un Dieu! Jésus-Christ tout de même. O si je pouvois exprimer ce que je conçois de cet état! mais je ne puis que bégayer.

Je me suis beaucoup écartée de mon histoire; mais je ne suis pas maîtresse de faire autrement.

CHAPITRE IX.

Retirée à Tonon, elle y est persécutée d'ailleurs, aussi bien que le Pere la Combe, alors à Rome, où il est en estime. Elle est visitée & secourue de sa sœur; exercée par une Religieuse qui se croyoit fort avancée, sans savoir cependant qu'on ne vient au tout que par le néant. Elle est rebutée de plusieurs autres sans étonnement. Dissette & malade d'elle & de sa fille. Paix inaltérable & fixe de cet état, qui pourtant n'exclut point les peines venant de la main de Dieu pour conformer l'ame à Jésus-Christ.

1. **ETANT**, comme j'ai dit, aux Ursulines de Tonon après avoir parlé à Monsieur de Geneve, & voyant comme il changeoit à mesure que les autres l'impressionnoient de ce qu'ils vouloient, je lui écrivis quelques lettres, & au P. la Mothe. Mais comme je vis que cela étoit inutile, & qu'il en étoit plus aigri; que plus je voulois débrouiller les choses, plus l'Ecclésiastique prenoit un plus grand soin de les brouiller, je laissai tout là, sans plus agir. Je voyois venir la tempête fondre sur nos têtes sans pouvoir y remédier. J'avois songé que je tirois une corde qui sembloit d'abord de diamant, & qui ensuite me parut de fer; & qu'en même tems voyant un orage effroyable tomber sur ma tête, je m'abandonnai à la merci des ondes: je voyois clairement les croix qui naissoient de toutes parts, & mon ame demouroit dans une profonde paix attendant venir les coups qu'elle ne pouvoit éviter. Je n'avois pas fait la moindre chose qui pût m'attirer cela, & je regardois

le torrent descendre avec impétuosité sans avoir contribué à l'orage. Comme je voyois que je n'y avois pas contribué & qu'il n'y avoit rien à faire pour moi qu'à souffrir, je demourois en repos sans me mettre en peine du succès. Un jour que l'on me vint dire que cet Ecclésiastique avoit gagné tout de nouveau cette pauvre fille que j'aimois beaucoup, & qui m'avoit déjà coûté bien des peines, on me donna en même tems un moien de l'empêcher: mais cet agir humain répugnoit à mon fond, & ces paroles me furent mises dans l'esprit (a) *Nisi Dominus* &c. Je la sacrifiai à Dieu, comme le reste. Mais Notre Seigneur, qui n'avoit permis cela que pour me détacher d'un amour que j'avois pour la perfection, y pourvut lui-même, l'empêchant de se lier à lui d'une manière d'autant plus admirable, qu'elle fut plus naturelle, & plus contraire à leurs intentions. Dieu fit voir ensuite à cette bonne fille qu'il l'avoit tirée de là par une bonté toute paternelle. Je ne lui cachai point ce qu'elle m'avoit coûté: car assurément la chose étoit telle, que je n'aurois pas tant senti la mort d'un de mes enfans que sa perte. Tant que je fus auprès d'elle, elle fut toujours vacillante, & l'on ne pouvoit s'assurer sur elle, de sorte qu'il falloit à son égard vivre d'abandon: mais, ô bonté & puissance infinie de mon Dieu, pour conserver sans nous ce que nous perdriions sans vous! je ne fus pas plutôt éloignée d'elle, qu'elle devint inébranlable.

2. Pour moi, il ne se passoit presque point de jour qu'on ne me fit des insultes nouvelles &

(a) Ps. 126. v. 1. C. à d. *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent.*

des assauts qui venoient à l'improviste. Les nouvelles Catholiques sur le rapport de Mr. de Geneve, de l'Ecclesiastique, & des Sœurs de Gex, souleverent contre moi toutes les personnes de piété. J'étois peu sensible à cela. Si je l'avois pu être à quelque chose, c'eût été de ce que l'on faisoit presque tout tomber sur le P. la Combe quoiqu'il fut absent; & l'on se servoit même de son absence pour détruire tout le bien qu'il avoit fait dans le pays par ses Missions & par ses Sermons, & qui étoit inconcevable. Le diable gagna beaucoup à cette affaire. Je ne pouvois cependant plaindre ce bon Pere, remarquant en cela la conduite de Dieu, qui vouloit l'anéantir. Je fis au commencement des fautes par le trop de soin & d'empressement que j'avois de le justifier, ce que je croiois une vraie justice. Je n'en faisois pas de même pour moi: car je ne me justifiois pas: mais Notre Seigneur me fit comprendre que je devois faire pour le Pere ce que je faisois pour moi, & le laisser détruire & anéantir; parce qu'il tireroit de cela une plus grande gloire qu'il n'avoit fait de toute la réputation.

3. On inventoit tous les jours quelque nouvelle calomnie: il n'y avoit point de ruse ni d'invention dont on ne se servit contre moi. Ils venoient me voir pour tâcher de me surprendre en mes paroles; mais Dieu me gardoit si bien qu'ils étoient eux-mêmes pris. Je n'avois nulle consolation des créatures: car la Sœur qui étoit auprès de ma fille, devint ma plus grande croix: elle disoit que j'étois venue trop tard. Ce sont des personnes qui ne se règlent que par leurs lumières; & quand elles ne voient pas que les choses réussissent, comme elles ne les regardent que par

le succès, & qu'elles ne veulent pas avoir l'affront que l'on croie leurs lumières d'ontueuses, elles cherchent hors de là de quoi s'appuyer. Pour moi, qui n'avois point de lumière, je ne me fourois d'aucun succès; & je trouvois que tout réussissoit assez bien, puis qu'il alloit à nous détruire. D'un autre côté, la fille que j'avois amenée, & qui étoit restée avec moi, me faisoit des peines inconcevables: elle s'ennuioit, & auroit voulu retourner: elle me contrarioit & me condamnoit depuis le matin jusqu'au soir, me représentant les biens que j'avois quittés, & que j'étois là entièrement inutile. Il me falloit porter toutes les mauvaises humeurs que son mécontentement lui faisoit naître.

4. Le P. la Mothe m'écrivoit, que j'étois rebelle à mon Evêque; que je ne restois dans son Diocèse que pour lui faire de la peine. Je voiois d'ailleurs qu'il n'y avoit rien à faire pour moi dans ce Diocèse tant que l'Evêque me seroit contraire. Je faisois ce que je pouvois pour le gagner; mais il m'étoit impossible d'en venir à bout sans entrer dans l'engagement qu'il demandoit de moi & qui m'étoit impossible: cela, joint au peu d'éducation de ma fille, mettoit quelquefois mes sens à l'agonie; mais le fond de mon ame étoit tranquille à un point que je ne pouvois ni rien vouloir ni rien résoudre, me laissant comme si ces choses n'eussent point été. Lors qu'il me venoit quelque petit jour d'espérance, il m'étoit ôté d'abord; & le désespoir faisoit ma force.

5. Durant ce tems le P. la Combe fut à Rome, où loin d'être blâmé, il fut reçu avec tant d'honneur, & sa doctrine estimée au point, que la sacrée Congrégation lui fit l'honneur de pren-

dre son sentiment sur certains points de doctrine, qu'elle trouva si justes & si clairs, qu'elle les suivit. Pendant qu'il étoit à Rome la Sœur ne vouloit point soigner ma fille : & lorsque j'en prenois le soin, elle le trouvoit mauvais : de sorte que je ne savois que faire. D'un côté je ne lui voulois point faire de peine, & de l'autre j'en avois beaucoup de voir ma fille comme elle étoit. Je priois cette Sœur avec instance de la soigner & de ne lui laisser point venir de mauvaises habitudes ; mais je ne pouvois pas même gagner sur elle qu'elle me promît d'y travailler : au contraire, je vois tous les jours qu'elle l'abandonnoit davantage. Je croiois que lorsque le P. la Combe seroit de retour, il mettroit ordre à tout, ou qu'il me diroit quelque chose de consolant : non que je le souhaitasse ; car je ne pouvois ni m'affliger de son absence, ni vouloir son retour. Quelquefois j'étois assez infidèle pour me vouloir fonder moi-même & voir ce que je pourrois vouloir : mais je ne trouvois rien, pas même d'aller à Geneve. J'étois comme les frénétiques, qui ne savent ce qui leur est propre.

6. Comme l'on fut dans le pays que j'étois aux Ursulines, que j'avois quitté Gex, & que j'étois fort persécutée, Mr. de Monpezat, Archevêque de Sens, qui avoit bien de la bonté pour moi, sachant que ma sœur, qui étoit Ursuline de son Diocèse, étoit obligée d'aller aux eaux pour une espèce de paralysie, il lui donna son obédience pour y aller & pour aller aussi dans le Diocèse de Geneve demeurer avec moi aux Ursulines, ou me ramener avec elle. D'un autre côté les Ursulines de Tonon témoignèrent vouloir prendre les Constitutions de celles de Paris, & que ma sœur

les leur apportât. Elle vint donc, & la providence se servit d'elle pour m'amener une fille qu'elle me vouloit donner à son gré pour la façonner à sa mode, & pour m'être propre. Ma sœur vint me trouver avec cette bonne fille au mois de Juillet 1682. Notre Seigneur me l'envoia tout à propos pour apprendre à ma fille à lire, & la soigner un peu. Je le lui avois déjà appris en sorte qu'elle lisoit même dans l'Ecriture : mais durant le tems que je l'avois laissée on lui avoit donné un si mauvais accent, que c'étoit pitié. Ma sœur raccommoda tout cela : mais si elle me procura cet avantage en la personne de ma fille, elle me causa quelques croix ; car elle prit d'abord opposition pour la Sœur qui soignoit ma fille, & cette Sœur pour elle, de sorte qu'elles ne pouvoient s'accorder. Je faisois ce que je pouvois pour les mettre d'accord : mais outre que je n'en pouvois venir à bout, c'est que le soin que je prenois faisoit croire à ma sœur que j'avois plus d'affection pour cette Religieuse que pour elle : ce qui la peinoit extrêmement ; quoique cela ne fût point du tout : car j'avois moi-même beaucoup à souffrir d'elle, dont je ne disois rien : mais il me faisoit de voir un bruit où j'avois goûté une si profonde paix. La fille que j'avois amenée, & qui étoit mécontente de cette Religieuse & d'être là, parce qu'elle desiroit de retourner auprès de ses parens, brouilloit encore plus les choses : elle entretenoit ma sœur dans son chagrin. Il est vrai que ma sœur pratiquoit la vertu, & souffroit certaines choses qui sembloient choquer sa raison : car elle ne pouvoit comprendre qu'étant une Religieuse fort âgée, étrangère, elle dût se soumettre à une Religieuse encore du Noviciat, qui étoit dans sa propre Maison,

& de très-basse naissance. Je lui faisois voir ce que Jésus-Christ avoit souffert. Ce qui m'étonnoit extrêmement, c'est que je venois mieux à bout de ma sœur, qui n'étoit point spirituelle, que de cette fille qui se croioit fort élevée dans les dons & lumières, & cependant lors qu'elle avoit conçu une chose, il n'étoit pas possible de la faire changer.

7. J'ai connu, ô mon Dieu, par cette fille, que ce n'étoit pas les plus grands dons qui sanctifient, s'ils ne sont accompagnés d'une profonde humilité; & que la mort à toutes choses nous est infiniment plus utile: & cette même fille, qui se croioit au faite de la perfection, a bien vu par les épreuves qui lui sont arrivées dans la suite, qu'elle en étoit encore bien éloignée. O mon Dieu, qu'il est vrai que l'on peut avoir de vos dons, & être encore très-imparfait, & plein de soi-même! mais qu'il faut être pur & petit pour passer en vous, ô vraie vie! Jésus-Christ nous dit en soupirant; (a) *O que la porte qui conduit à la vie est étroite!* O qu'elle est étroite cette porte qui conduit à cette vie en Dieu, & qu'il faut être petit & dépourvu de tout pour y passer! Mais sitôt que l'on est passé par cette porte étroite, qui n'est autre que la mort à nous-mêmes, ô que l'on trouve de largeur! David disoit, ô mon Dieu, que vous l'aviez (b) *mis au large*, & que vous l'aviez sauvé. Le salut se trouve dans la perte de toutes choses. (c) *Vous m'avez conduit*, dit-il, *dans des lieux spacieux*. Quels sont ces lieux spacieux si n'est vous-même. Etre infini, principe de tout être, où tous les êtres aboutissent? Mais de quelle manière, ô David, avez-vous été conduit dans ces lieux spacieux? par la boue, le néant, l'élévation

(a) Mat. 7. v. 24. (b) Ps. 117. v. 5. 14. (c) Ps. 17. v. 20.

& l'abaissement. Il le dit, (a) *Vous m'avez élevé jusqu'aux nues, puis vous m'avez brisé tout entier*. J'ai été (b) *dans un abîme de boue dont je ne pouvois plus sortir*. (c) *J'ai été réduit au néant*, & je ne l'ai pas su. Il s'est ignoré soi-même. N'est-il pas dit ailleurs; (d) *Je suis perdu*. C'est donc par des voies si nues, si perdues, que l'on trouve ce large immense, c'est par le rien que l'on trouve tout.

8. Après que le P. la Combe fut arrivé, il me vint voir, & écrivit à Mr. de Geneve pour savoir s'il agréeroit que je m'en servisse, & me confessasse à lui comme j'avois fait autrefois. L'Evêque me manda de le faire, & ainsi je le fis dans toute la dépendance possible. En son absence je m'étois toujours confessée au Confesseur de la Maison. La première chose qu'il me dit, ce fut que toutes ses lumières étoient tromperies, & que je pouvois m'en retourner. Je ne savois pourquoi il me disoit cela. Il ajouta, qu'il ne voioit jour à rien, & qu'ainsi il n'y avoit pas d'apparence que Dieu voulût se servir de moi en ce pays. Ces paroles furent le premier bon jour qu'il me donna. Elles ne m'étonnèrent ni ne me firent aucune peine; parce qu'il m'étoit indifférent d'être propre à quelque chose, ou de ne l'être propre à rien; que Dieu voulût se servir de moi pour faire quelque chose pour sa gloire, ou qu'il ne me voulût employer à rien: tout m'étoit égal; qu'il se servit de moi ou d'un autre. C'est pourquoi ces paroles ne firent que m'affermir dans ma paix. Que peut craindre une âme qui ne veut rien & qui ne peut rien désirer? Si elle pouvoit avoir quelque

(a) Ps. 101. v. 11. (b) Ps. 68. v. 3. (c) Ps. 72. v. 22. (d) Job 19. v. 10.

plaisir, ce seroit d'être le jouet de la Providence.

9. Mr. de Geneve écrivit au P. la Mothe pour l'engager à me faire retourner. Le P. la Mothe me le manda : mais Mr. de Geneve m'assura que cela n'étoit pas ainsi. Je ne savois que croire. Lorsque le P. la Combe me fit la proposition de m'en retourner, j'y sentis quelque légère répugnance dans les sens, qui ne dura que peu. L'ame ne peut que se laisser conduire par l'obéissance : non pas qu'elle regarde l'obéissance comme vertu ; mais c'est qu'elle ne peut ni être autrement ni vouloir faire autrement : elle se laisse entraîner sans savoir pourquoi ni comment, comme une personne qui se laisseroit entraîner au courant d'une rivière rapide. Elle ne peut point appréhender la tromperie, ni même faire retour sur cela. Autrefois c'étoit par abandon ; mais dans son état présent, c'est sans savoir ni connoître ce qu'elle fait, comme un enfant, que sa mere tiendrait sur les vagues d'une mer agitée, qui ne craint rien parce qu'il ne voit ni ne connoit le péril ; ou comme un fou qui se jette dans la mer sans crainte de s'y perdre. Ce n'est point encore cela : car se jeter dans la mer c'est une action propre, que l'ame n'a point ici : elle s'y trouve, & elle dort dans le vaisseau sans craindre le danger. On fut longtems que l'on ne m'envoioit aucune assurance pour mon temporel. Je me voiois dépouillée de tout, sans assurance & sans aucuns papiers, sans peine & sans aucun souci de l'avenir, sans pouvoir craindre la pauvreté & la disette.

10. Le premier Carême que je passai aux Ursulines j'eus trois fois mal aux yeux d'une manière très-douloureuse : car ce même abcès que j'avois eu autrefois entre le nez & l'œil, se re-

nou-

nouvella jusqu'à trois fois. L'air & la chambre mal fermée où j'étois, joint à la nourriture du Carême, n'y contribuèrent pas peu. Il est vrai que je souffris tout ce tems de très-violentes douleurs : j'en avois la tête d'une enflure horrible, & avec cela, sans secours ni consolation. Mais que dis-je ? Ma joie & ma consolation n'étoit-elle pas dans ma douleur & dans la plus étrange désolation ? Oui assurément. C'étoit une chose assez particulière, de voir quantité de bonnes ames qui ne me connoissoient pas, m'aimer & me plaindre ; & tout le reste animé contre moi comme des furieux, sans me connoître & sans savoir pourquoi ils le faisoient.

Pour comble d'affliction, ma fille tomba malade à la mort. Ma sœur n'étoit pas encore arrivée : il n'y avoit presque plus d'espérance de vie, lorsque sa Maitresse tomba aussi fort malade. Les médecins ne trouvoient plus de remèdes pour la faire vivre. Je vis par là tout ce qu'on avoit espéré, renversé : cependant je n'en pouvois avoir de peine, ni aucune vue sur l'avenir : mon abandon sans abandon dévorait tout.

11. Parmi tant de traverses, qui augmentoient chaque jour, & qui loient de paroître sur leur déclin, sembloient ne faire que commencer, comme ils s'est trouvé bien vrai, ayant eu une si étrange suite : Parmi tant de traverses, dis-je, moi-même restoit dans la même immobilité. Elle ne désiroit ni secours, ni assurance : l'abandon des créatures & de Dieu même (en apparence) faisoit toute ma force sans force propre. O Dieu, lorsque vous êtes le maître absolu d'un cœur, il ne peut avoir de trouble ni de souci : c'est vous seul qui remplissez tous ses desirs. Le cœur que vous possé-

Tome II.

G

dez pleinement, n'en a plus; & il est si paisible; que la paix est toute sa nourriture. Il semble que cette ame soit elle-même paix. Ste. Cathérine de Genes avoit éprouvé cela lorsqu'elle dit, (a) qu'elle étoit si pénétrée de paix, qu'elle l'étoit jusqu'à la moëlle des os. Cette paix même, comme je l'ai déjà dit, est bien différente de celle d'autrefois: car autrefois la paix étoit plus savoureuse & plus apperçue; mais ici elle ne s'apperçoit plus: elle ne laisse pas d'être infiniment plus étendue, plus stable, plus en source, puisque (comme je l'ai dit) cette paix est Dieu même. O étendue de l'ame! O vastitude admirable! Tu peux bien comprendre, mais tu ne feras jamais comprise que de Dieu! O Amour, quand il n'y auroit jamais d'autre récompense des petits services que l'on vous rend que cet état fixe, au-dessus des vicissitudes, n'est-ce pas assez? Les sens sont quelquefois comme des enfans vagabonds qui courent; mais ils ne troublent point ce fond sans fond, qui est tout perdu, tout nu, & qui n'est plus empêché de rien, comme il n'est plus soutenu de rien. La voie par laquelle Dieu conduit l'ame ici est si fort différente de ce que l'on se figure ordinairement, qu'à moins que Dieu n'en donne l'intelligence on ne le peut comprendre.

12. Lorsque je parle d'un état fixe & ferme dans le fond, je ne pretends pas en rigueur qu'on ne puisse plus déchoir ni tomber; (ce qui n'est que pour le ciel:) Je l'appelle permanent & fixe par rapport aux états qui l'ont précédé, pleins de vicissitudes & de variations. Je ne veux pas exclure non plus un état de souffrance dans le sens & la partie inférieure, ou qui ne vient que de quel-

(a) En sa vie. Chap. XVIII.

que impureté superficielle qui reste à purifier, & qu'on peut comparer, si l'on veut, à un or très-épuré dans la substance, qui ne laisse pas de contracter quelque crasse au-dehors: cet or n'a plus besoin d'être purifié au feu, parce qu'il a souffert toute la purification foncière que celui qui l'emploie lui a voulu donner selon le degré de pureté où il le destine: mais comme il se salit au dehors, il faut quelquefois le nettoyer extérieurement. Cela étoit de cette sorte alors.

13. Il y a encore une peine en cet état qui est infligée de Dieu même, & qui ne peut venir que de lui. Tous les renversemens du dehors ne peuvent causer la moindre peine du fond, pour légers qu'elle soit: ils ne font que passer légèrement, & effleurer la peau. Ces ames ne peuvent souffrir nulles peines que celles qui sont infligées de la main de Dieu, comme (cela s'est fait) en Jésus-Christ; nulles douleurs que celles que Dieu opère ou pour se les conformer, ou pour le prochain, ainsi que je le dirai dans la suite. La pratique propriétaire du moindre bien, ou la résistance à quelque chose que Dieu voudroit d'elles, feroit la source de terribles peines. Mais l'ame délaissée, qui ne se reprend point, n'a plus rien à souffrir en l'état où elle est arrivée jusqu'ici ni des hommes, ni des démons, quoiqu'ils déchargent sur elle toute leur rage. C'est contre une telle ame que tout l'enfer se remue. Tout cela cependant n'est pas proprement une souffrance, & ces ennemis n'auroient aucun pouvoir s'il ne leur étoit donné d'en haut. La vraie souffrance, c'est l'application de la main de Dieu, comme en Jésus-Christ. Le Pere appliqua toute la force de son bras pour le faire souffrir: il porta le

poids de toute la justice vengeresse d'un Dieu ; & il falloit un Dieu pour porter tout le poids d'un Dieu juste & vengeur. Il faut aussi une ame transformée en Dieu pour porter le poids de Jésus-Christ homme-Dieu accablé du poids de la justice de son Pere. Ce sont ces ames qui sont destinées pour être victimes de la justice de Dieu, pour en porter tout le poids, & pour (a) achever ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. Mais qu'est-ce qui manquoit à votre passion, ô mon Seigneur ? Tout n'a-t'il pas été (b) consommé ? Vous l'avez dit vous-même. O c'étoit l'extention de votre passion dans vos membres. Les ames dont je parle portent des souffrances très-fortes sans que la paix de leur fond en soit altérée ni interrompue pour peu que ce soit ; & cette paix pour grande qu'elle soit ne diminue rien de la force de la souffrance ; parce qu'il faut porter Jésus-Christ Homme - Dieu , le plus souffrant des hommes & le plus heureux, puis qu'il étoit Dieu glorieux & [homme] souffrant. Il peut y avoir en même tems une paix & un contentement parfait, & une peine de douleur excessive. Jésus-Christ au jardin en est l'expression, où il souffrit excessivement de l'abandon de Dieu son Pere & du poids des péchés de tous les hommes. Il y a même des souffrances si excessives, que les sens pleurent, crient & désirent leur délivrance, sans cependant rien diminuer de ce fond de paix & d'unité avec la volonté de Dieu, qui est d'autant plus grand qu'il est moins apperçu.

(a) Col. 1. v. 24 (b) Jean 19. v. 30.

CHAPITRE X.

Guerison surnaturelle de sa fille. Nouveaux sujets de peines. Support des défauts, & condescendance qu'on doit avoir ou ne pas avoir pour des personnes de différents états. Digression sur la source & les causes du repos & des peines où se trouvent les ames de toutes sortes d'états, tant ici que dans l'autre vie.

1. **MA** fille recouvra sa santé. Il faut dire de quelle manière cela arriva. Elle avoit la petite vérole & le pourpre : on avoit fait venir un Médecin de Geneve qui en désespéra. On fit entrer le P. la Combe pour la confesser : il lui donna sa bénédiction : dans le même instant la petite vérole & le pourpre disparurent, & la fièvre la quitta. Le Médecin, quoique Protestant, s'offrit de donner un certificat du miracle.

Mais quoique ma fille fût rétablie, mes croix n'en furent pas abrégées, à cause de sa mauvaise éducation. Les persécutions continuoient de la part des nouvelles Catholiques, & devenoient même plus fortes, sans que je laissasse pour cela de leur faire tout le bien que je pouvois. Ce qui me fit quelque peine fut, que la maitresse de ma fille venoit beaucoup s'entretenir avec moi. Je vois tant d'imperfection dans ses entretiens, quoique spirituels, que je ne pouvois m'empêcher de le lui témoigner : & comme cela la peinoit, j'étois assez foible pour avoir peine de lui en faire, & pour continuer par pure condescendance des choses que je vois fort imparfaites.

2. Le P. la Combe mit ordre à bien des choses.

qui regardoient ma fille : mais la maîtresse en eut tant de peine, que l'amitié qu'elle avoit eue pour moi se changea en froideur & en éloignement. Cependant comme elle avoit de la grace, elle revenoit facilement : mais le fond de son naturel l'emportoit. Je lui dis ma pensée sur ses défauts que je remarquois, parce qu'on me l'ordonna ; mais quoique dans le moment Dieu l'éclairât pour voir que je disois la vérité, & qu'elle en fût encore plus éclairée dans la suite, cela ne laissoit pas de la refroidir. Les débats entre elle & ma sœur devenoient plus forts & plus aigres. J'admirai en cela la conduite de Dieu & l'esprit qu'il donna à ma fille, qui n'avoit que six ans & demi : c'est qu'elle trouva par ses petites adresses la manière de les contenter toutes deux, aimant mieux faire deux fois ses petits exercices pour les faire auprès de l'une & de l'autre : ce qui ne dura pas long-tems : car comme sa maîtresse la négligeoit ordinairement, & qu'elle faisoit les choses dans un tems, puis les laissoit dans un autre, elle fut réduite à n'apprendre que ce que ma sœur lui enseignoit avec moi. Il est vrai que la vivacité de ma sœur est si excessive, qu'il est difficile sans une grace particulière de s'y accommoder ; mais il me paroissoit qu'elle se surmontoit en bien des choses. Autrefois j'avois peine à supporter ses manières, mais dans la suite j'aimois tout en Dieu.

3. Lorsque je dis que ces différens me causoient (a) de la *peine*, c'est une manière de m'expliquer ; car je les voyois comme permission divine aussi bien que le reste ; en sorte que j'en étois contente. Autrefois ma plus grande peine auroit été de faire souffrir quelqu'un ; mais alors j'au-

(a) Supr. §. 1.

rois été aussi contente dans l'ordre de Dieu d'être la croix de tout le monde, comme d'en être moi-même crucifiée. J'avois pourtant un certain instinct pour pacifier toutes choses, & je le faisois autant qu'il m'étoit possible. Vous m'aviez donné, ô mon Dieu, une facilité à porter les défauts du prochain & une adresse très-grande pour le contenter, une compassion de ses misères que je n'avois pas auparavant. O Dieu, vous seul pouvez donner cette charité sans bornes. Je portois plus aisément les plus grands défauts des âmes imparfaites que certains défauts qui ne paroissent rien dans les âmes que Dieu veut perfectionner. Je sens mon cœur s'élargir par la compassion sur les premières, & une certaine fermeté pour les autres afin de ne les pas tolérer dans des défauts qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils s'en délient moins à cause de leur subtilité. Quoiqu'il semble que mes misères dussent m'imposer le silence, je ne saurois m'empêcher de reprendre ces âmes là de leurs défauts, sans quoi je souffrirois beaucoup. Je n'ai pas peu souffert pour les imperfections de certaines âmes que Dieu me faisoit sentir, & dont il m'appliquoit la souffrance de leur purification. J'en dirai tantôt quelque chose. Plus l'âme dont il s'agit est d'une grace éminente, plus elle m'est unie étroitement, plus aussi le poids & la souffrance que j'en porte est violente. Je vois leur fond & leurs manquemens ; (je parle des manquemens fonciers, car les autres ne m'étonnent pas, ni même ne me font point de peine :) je les vois, dis-je, comme s'ils m'étoient découverts extérieurement. Cette vue ne diminue point l'estime que j'ai pour la personne ; mais elle me fait connoître

ce qui lui manque, & m'engage souvent à le dire.

4. Je n'ai nulle peine à user de condescendance avec les personnes imparfaites; au contraire, je suis portée sans en savoir la raison, à en user de cette manière avec elles; & j'en aurois du reproche si j'y manquois: mais avec les âmes de grace, je ne puis porter cet agir humain, & je ne puis souffrir les conversations longues & fréquentes. C'est une chose dont peu de personnes sont capables, & qui n'est gueres connue. Les personnes spirituelles disent que ces conversations servent beaucoup: je crois que cela est vrai pour un tems, & non pour l'autre; & qu'il y a un tems où cela nuit, sur tout lorsque c'est par choix; notre penchant humain corrompant tout; de sorte que les mêmes choses qui nous seroient utiles, quand Dieu nous y laisse entraîner par providence, deviendroient defectueuses lorsque nous les serions par nous-mêmes. Cela me paroît si clair, qu'il me semble que si par obéissance ou par ordre de la providence je passois tout le jour avec les démons, cela m'ennuieroit moins que d'être une heure avec une personne spirituelle par choix & par inclination humaine: & cela est si vrai que quelque morte que paroisse la nature lorsqu'elle fait élection d'une personne plutôt que de l'autre parce qu'elle lui plaît, pour s'entretenir avec elle sans nécessité, elle s'aperçoit que la nature y a pris part, qu'elle a quelque peine à s'en séparer, & qu'elle auroit plus d'inclination d'être avec cette personne qu'avec une autre: ce qui est une propriété contraire à la suprême indifférence & à l'abandon total. Lorsque c'est la nécessité ou la providence, quelque conformité ou inclination

que nous ayons avec elle, cela ne nous fait point de tort; parce que l'ordre & la volonté de Dieu purifient toutes choses.

5. La divine providence fait toute la règle & la conduite d'une âme perdue en Dieu: & comme une telle âme ne peut avoir de vue sur soi, ni pour se regarder, ni pour se précautionner, elle pourroit avoir de la peine de ce qu'elle fait des fautes sans pouvoir ni les prévoir, ni s'en défendre. Mais qu'elle se laisse conduire par la providence dans tous les momens, elle trouvera que sans y penser elle fera tout bien & qu'elle aura tout ce qu'il lui faut; parce que Dieu, à qui elle s'est confiée, lui fait faire à chaque moment ce qu'il veut d'elle, & lui fournit les occasions propres pour cela. Quand je dis qu'elle fera tout bien, c'est du côté de Dieu, qui aime ce qui est de son ordre & de sa volonté; mais non selon l'idée de l'homme ou de la raison, même de celle qui est illuminée; parce que Dieu cache ces personnes à tous les yeux, afin de se les conserver pour lui-même.

Mais d'où vient donc que les âmes de ce degré ne laissent pas de faire des fautes? C'est qu'elles ne sont pas fidèles à se laisser au moment présent: souvent même pour vouloir être trop fidèles, vous verrez des âmes très-avancées faire quantité de fautes qu'elles ne peuvent ni prévoir ni éviter. Elles ne peuvent à la vérité les prévoir; & ce seroit pour elles une infidélité de le vouloir faire; & comme elles sont dans un grand oubli d'elles-mêmes, elles ne peuvent non plus les éviter. Qu'est-ce donc? Est-ce que Dieu abandonne les âmes qui se confient à lui? Nullement. Dieu seroit plutôt un miracle pour les empêcher

de tomber si elles étoient si abandonnées. Mais elles le paroissent toutes ? Il est vrai qu'elles le sont quant à la volonté de l'être ; mais elles ne le sont pas quant au moment présent : c'est ce qui fait qu'étant hors de l'ordre de Dieu elles tombent & retombent aussi longtems qu'elles sont hors de cet ordre divin ; & sitôt qu'elles y rentrent, tout se fait très-bien.

Et assurément si les âmes de ce degré étoient assez fidèles pour ne laisser échapper aucun des momens de l'ordre de Dieu sur elles, elles ne tomberoient point de cette sorte : cela me paroît plus clair que le jour : un os, par exemple, démis de sa place, & hors du lieu où l'économie de la sagesse divine l'avoit placé, ne cesse de faire mal jusqu'à ce qu'il soit dans son ordre naturel. D'où vient tant de troubles, de renversemens ? c'est que l'âme n'a pas voulu demeurer dans sa place, n'a pas voulu se contenter de ce qu'elle a & de ce qui lui arrive de moment en moment. Il en est de l'ordre de la grace comme de celui de la nature. Les diables mêmes souffriroient plus hors de l'enfer contre l'ordre de Dieu que dans l'enfer. De là vient qu'il y a de la miséricorde dans l'enfer même ; & Ste. Cathérine de Genes assure, (a) que si l'âme qui meurt en péché mortel ne trouvoit pas l'enfer, qui est le lieu propre à son état, elle seroit dans des tourmens plus grands que ceux qu'elle trouve en ce lieu-là, & que c'est ce qui fait qu'elle s'y précipite d'elle-même avec impétuosité.

6. Si les hommes savoient ce secret, ils seroient tous pleinement contents & satisfaits. Mais, ô malheur trop déplorable ! au lieu de se contenter de ce que l'on a, on veut toujours ce que

(a) En son traité du Purgatoire.

l'on n'a pas. Mais lorsqu'il plaît à Dieu d'éclairer l'âme de ceci, elle commence d'être en paradis. Qu'est-ce qui fait le paradis ? C'est l'ordre de Dieu, qui rend tous les Saints infiniment contents quoique fort inégaux en gloire. D'où vient que des pauvres qui manquent de tout sont si contents ; & que des Rois à qui tout abonde sont si malheureux ? C'est que l'homme qui ne fait pas se contenter de ce qu'il a, ne fera jamais sans desirs ; & qui désire quelque chose ne fera jamais content.

7. Toutes les âmes ont des desirs plus ou moins forts, excepté celles qui sont dans le moment divin. Il y a même de grandes âmes qui n'en ont que de presque imperceptibles ; d'autres qui en ont de si grands, qu'ils font l'admiration de ceux qui les connoissent. Les uns languissent sur la terre, parce qu'ils brûlent d'aller voir Dieu. Les autres souhaitent de souffrir, & se consomment d'ardeur pour le martyre ; d'autres pour le salut du prochain. Tout cela est très-excellent ; mais celui qui se contente du moment divin, quoique exempt de tous ces desirs, est infiniment plus content, & glorifie Dieu davantage.

Ce n'est pas que dans le moment qu'il faut souffrir, comme c'est alors l'ordre de Dieu, le désir de ce que l'on a n'accompagne la chose même. Il est écrit touchant Jésus-Christ lorsqu'il chassa du Temple ceux qui le profanoient ; (a) *le Zèle de votre maison m'a dévoré* ; & ce fut dans ce moment l'ordre de Dieu que ces paroles eussent leur effet ; car hors de là, combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas été au temple sans de tels desirs ? Ne dit-il pas lui-même en diverses rencon-

(a) Jean 2. v. 17.

contres, que son heure n'étoit pas encore venue ? Tant de Saints, comme S. André, témoignent leurs desirs pour la croix lorsqu'ils la possèdent.

8. Les Saints, dans le ciel, désirent toujours Dieu, & le possèdent toujours. Ce n'est pas proprement un désir de ces choses. C'est un *appétit*, que le bien présent fait naître, & qui loin de causer de la peine & de l'inquiétude, augmente le plaisir de la jouissance. Ce désir est pris pour un vol, ou un pas de l'esprit. C'est un avancement en Dieu que le désir des Anges; d'où vient qu'ils jouissent continuellement & avancent sans cesse dans la jouissance, découvrant de nouvelles beautés en Dieu qui les ravissent, sans que l'éternité puisse jamais épuiser ces trésors toujours nouveaux de cette beauté toujours ancienne & toujours nouvelle. Ils connoîtront toujours ce qu'ils ont connu d'abord, & il y aura à tous les instans des nouveautés qui charmeront & qui les feront entrer dans de nouvelles jouissances. Ce sont là les desirs des Anges.

9. Ste. Cathérine de Genes assure, (a) qu'une ame dans le purgatoire ne sauroit désirer sa délivrance; car ce seroit une propriété imparfaite, dont ces ames ne sont pas capables: Elles demeurent abîmées dans l'ordre divin, sans pouvoir réfléchir sur elles-mêmes. Elle entend sans doute parler de ce désir qui porte avec soi un retour propriétaire qui regarde l'avantage de l'ame propre: ce désir étant hors de l'ordre & de la disposition divine sur ses ames, troubleroit leur tranquillité, & les mettroit dans une imperfection actuelle, dont elles sont absolument incapables.

(a) Dans son Traité du Purgatoire.

Mais pour l'instinct foncier qu'elles ont de retourner à leur centre, & qui est dans leur nature, il est si fort, quoique paisible, qu'il seroit capable d'anéantir ces ames si elles n'étoient soutenues par une vertu divine. Quant aux desirs pris comme produits par leur volonté, elles n'en ont aucun: mais pour l'instinct de l'union à leur origine, il est si fort, que c'est ce qui fait leur véritable tourment empêchées qu'elles sont de le suivre par leurs imperfections. Car la pente de l'ame vers son centre est si forte, que toutes les impétuosités que nous voyons dans les autres créatures inanimées pour retourner au leur, ne sont pas l'ombre de la tendance de l'ame pour sa fin. La raison en est prise du côté de l'éminence du centre, qui a en soi une qualité d'autant plus attirante qu'il est plus excellent. L'excellence de Dieu étant infinie, il est aisé de juger de la force de son attrait: La noblesse de l'ame, qui ne tend qu'à son élévation, fait qu'elle a un poids d'impétuosité très-fort vers son centre: & de cet attrait infini de Dieu, aussi bien que de la pente de l'ame à suivre cet attrait central, on peut juger de la peine des ames du purgatoire, qui sont arrêtées, plus ou moins, selon que les obstacles qui les empêchent de se perdre en Dieu sont plus ou moins forts.

C'est aussi la peine du dam aux ames qui sont dans l'enfer, peine d'autant plus grande qu'elle est accompagnée du désespoir de pouvoir jamais être unies à leur centre, qui est la fin de leur création: car éternellement elles seront attirées de Dieu par une extrême violence, & repoussées avec plus de force par lui. C'est le plus fort tourment des damnés, tourment inconcevable.

10. Ce qui fait que nous ne sentons pas ici ce

poids si fort de notre retardement, & cet attrait puissant pour notre centre, c'est à cause de notre corps qui en s'amusant à tous les objets créés, fait diversion, & ôte l'attention de l'ame, en sorte qu'elle ne sent cette vertu attirante du centre que par une inquiétude qui l'empêche de trouver aucun repos sur la terre. Une ame bien perdue en Dieu, souffrirait toutes les peines possibles en paix & sans nul retour sur elle, tant parce qu'elle se-
roit abîmée dans l'ordre & la volonté de Dieu, que parce qu'étant dans le repos central, elle ne peut plus souffrir d'inquiétude; ce qui pourtant n'empêche pas la souffrance toute pure & très-forte; de même que l'abandon parfait n'empêche pas la souffrance des ames du purgatoire.

Je crois qu'il en est de même pour la purification (de l'autre vie) comme pour la souffrance (en celle-ci.) Là ces ames se laissent purifier à Dieu dans une passivité consommée, laissant aux flammes le soin de faire ce que Dieu leur commande, sans retour ni réflexion. Ici les ames perdues en Dieu se laissent purifier à Dieu sans y mettre la main, se laissant dévorer au feu intérieur que leurs fautes leur causent. Et de même que l'ame de purgatoire lorsqu'elle n'a plus rien à purifier ne souffre plus dans les flammes; aussi lorsque Dieu par son activité divine a purifié le défaut de la créature, la peine cesse, & l'ame sent bien qu'elle est remise en sa place: & comme dans le purgatoire les ames souffrent plus ou moins, selon qu'elles ont plus ou moins à purifier; de même l'ame dans cet état après sa chute souffre plus ou moins, selon la qualité de la faute. Je me suis furieusement écartée.

(Fin de l'an 1682.)

CHAPITRE XI.

Doute du Pere la Combe au sujet de ce qu'il entre dans l'état de foi nue; & sur le sens des prédications. Diverses providences & persécutions, sans qu'elle se mette en peine de ce qu'on dit d'elle. Maternité spirituelle, même par rapport à ce Pere. Une retraite l'unit purement à Dieu, qui lui donne d'écrire d'une manière divine. Elle écrit un traité. Dieu l'oblige à se communiquer par écrit au Pere la Combe, à lui déclarer les défauts qu'il a encore, & ceux d'une autre personne; & combien elle en souffre.

I. **APRÈS** que le Pere la Combe fut revenu de Rome approuvé avec éloge pour sa doctrine, il fit ses fonctions de prêcher & de confesser comme à l'ordinaire: & comme j'avois en mon particulier une permission de Monsieur de Geneve de me confesser à lui, je m'en servis. Il me dit d'abord qu'il falloit m'en retourner, comme je l'ai dit. Je lui en demandai la raison. C'est que je crois, dit-il, que Dieu ne fera rien de vous ici, & que mes lumieres sont tromperies. Ce qui le fit parler de la sorte fut, qu'étant à Lorrette en dévotion dans la Chapelle de la Ste. Vierge, il fut tiré tout-à-coup de sa voie de lumieres & mis dans la voie de foi nue. Or comme cet état fait défaillir à toute lumiere distincte, l'ame qui s'y trouve plongée, se trouve dans une peine d'autant plus grande, que son état avoit été plus lumineux. C'est ce qui lui fait juger que toutes les lumieres sur lesquelles elle s'appuyoit auparavant ne sont que tromperies: Ce qui est vrai dans un sens, & non dans un autre: puisque

les lumieres sont toujours lumieres bonnes & véritables lorsqu'elles sont de Dieu : mais c'est qu'en nous y appuyant, nous les entendons ou les interprétons mal. Et c'est en cela qu'est la tromperie : car elles ont une signification connue de Dieu ; mais nous leur donnons un sens ; puis l'amour propre fâché de ce que les choses n'arrivent pas selon ses lumieres, les accuse de fausseté. Elles sont néanmoins très-véritables en leur sens. Par exemple : une Religieuse avoit dit au P. la Combe que Dieu lui avoit fait connoître que le Pere seroit un jour *Confesseur de sa Souveraine*. Cela en un sens se pouvoit prendre pour confesser ou diriger la Princesse ; & c'est dans ce sens qu'on le prenoit : mais il me fut donné à connoître qu'il s'entendoit de la persécution , où il a eu l'occasion de confesser sa foi , & de souffrir pour la volonté de Dieu , qui est sa Souveraine ; & ainsi de mille autres choses. N'ai-je pas été aussi *filie de la croix de Geneve* , (ce qui m'avoit été prédit ,) puisque le voyage de Geneve m'a attiré tant de croix ; & *mere d'un grand peuple* , comme l'on verra dans la suite par les ames que Dieu m'a données , & qu'il me donne encore tous les jours au milieu de ma captivité ?

2. Je rendis compte au P. la Combe de ce que j'avois fait & souffert en son absence , & lui dis le soin que vous preniez , ô mon Dieu , de toutes mes affaires. Je voyois sans cesse votre providence s'étendre jusqu'aux moindres choses. Après avoir été plusieurs mois sans nulles nouvelles de mes papiers , & que l'on me pressoit même pour écrire , me blâmant de mon peu de soin , une main invisible me retenoit ; & ma paix & ma confiance étoient si grandes, que je ne pouvois me

mêler de rien. A quelque tems de là je reçus une lettre de l'Ecclesiastique du logis , qui me manda qu'il avoit ordre de me venir voir , & de m'apporter mes papiers. J'avois fait venir de Paris un ballot pour ma fille , assez considérable , il se perdit sur le lac , & je n'en pûs apprendre nulles nouvelles , sans que pourtant je m'en misse en peine. Je croiois toujours qu'on le trouveroit. Celui qui l'avoit fait charger le fit chercher un mois durant dans tous les environs sans en pouvoir apprendre de nouvelles. Au bout de trois mois une personne nous le fit rapporter. On le trouva chez un pauvre homme qui ne l'avoit pas ouvert , & qui ne savoit pas qui l'avoit apporté là.

Une fois que j'avois envoyé querir tout l'argent qui me devoit servir à vivre une année entière , la personne qui avoit été recevoir la lettre de change aiant mis cet argent en deux sacs sur son cheval , oublia qu'il y étoit ; & aiant donné le cheval à mener à un petit Garçon , il laisse tomber l'argent de dessus le cheval au milieu du marché à Geneve. J'arrivai dans ce moment , venant d'un autre côté ; & étant descendue de ma litiere , la premiere chose que je trouvai fut mon argent , sur lequel je marchai , & ce qui est surprenant , c'est qu'y ayant un si grand monde en cet endroit , personne ne l'avoit aperçu. Il m'est arrivé quantité de choses à peu près pareilles que je ne rapporte pas pour éviter la longueur , me contentant de ces exemples pour faire voir la protection de Dieu.

3. Monsieur de Geneve continuoit à me persécuter : & lors qu'il m'écrivoit , c'étoit toujours en me faisant des honnêtetés & des remerciemens des charités que je faisois à Gex ; & de l'autre côté , il disoit que je ne donnois rien à cette Mai-

son. Il écrivit même contre moi aux Ursulines où je demurois, leur mandant qu'elles empêchassent que j'eusse de conférence avec le P. la Combe de peur des suites funestes. Le Supérieur de la Maison, homme de mérite, & la Supérieure, aussi bien que la Communauté, se trouvèrent si indignés de cela, qu'ils ne purent s'empêcher de le témoigner à lui-même, qui s'excusoit toujours sur un respect apparent & sur un, *je ne l'entendois pas de cette sorte*. Elles lui écrivirent, que je ne vois le Père qu'au Confessionnal, & non en Conférence; qu'elles étoient si fort édifiées de moi, qu'elles se trouvoient trop heureuses de m'avoir, & qu'elles regardoient cela comme une grande grace de Dieu. Ce qu'elles disoient par pure charité ne plut gueres à Mr. de Genève qui voyant que l'on m'aimoit dans cette Maison, disoit que je gagnois tout le monde & qu'il souhaitoit que je fusse hors de son Diocèse. Quoique je fusse tout cela, & que ces bonnes sœurs en eussent une extrême peine, je n'en pouvois avoir, à cause de l'établissement où étoit mon ame, votre volonté, mon Dieu, me rendant tout égal. Je vous trouve aussi bien dans une chose que dans une autre: & depuis que votre volonté m'est vous-même, tout dans cette volonté m'est vous, ô mon Amour; de sorte que toutes les peines que les créatures peuvent faire, quelque déraisonnables, & même passionnées qu'elles paroissent, ne se regardent pas en elles-mêmes, mais en Dieu; non que l'ame ait cette vue actuelle, mais cela est; & la foi habituelle fait tout voir en Dieu sans distinction. Aussi lorsque je vois ces pauvres ames se donner tant de peines pour des discours en l'air, être toujours

sur la précaution ou dans l'éclaircissement, je leur porte compassion de leur peu de lumière: & plus les ames ont de grace, & plus cela me paroît étrange. On a cependant des raisons, que l'amour propre fait paroître très justes.

4. Pour me soulager un peu de la fatigue que me doanoient des conversations continuëles, (je dis fatigue, parce que le corps étoit tout languissant de la force de l'opération de Dieu,) je priai le P. la Combe après son arrivée, de me permettre une retraite, & de dire qu'il vouloit que j'en fisse une. Il le leur dit; mais elles avoient peine à me laisser en-repos. Ce fut là que je me laissois dévorer tout le jour à l'amour, qui ne faisoit point d'autre opération que de me consumer peu à peu. Ce fut là aussi où je sentis la qualité de *Mère spirituelle*: car Dieu me donnoit un je ne fais quoi pour la perfection des ames que je ne pouvois cacher au P. la Combe. Il me sembloit que je vois jusqu'à dans le fond de son ame & jusqu'aux plus petits replis de son cœur. Notre Seigneur me fit voir qu'il étoit son serviteur choisi entre mille pour l'honorer singulièrement, & qu'il n'y avoit aucun homme sur la terre pour lors sur lequel il eût jetté comme sur lui des regards de complaisance: mais qu'il le vouloit conduire par la mort totale & la perte entière: qu'il vouloit que j'y contribuasse, & qu'il se serviroit de moi pour le faire marcher par un chemin où il ne m'avoit fait passer la première qu'afin que je fusse en état d'y conduire les autres, & de leur dire les routes par lesquelles j'avois passé: que mon ame étoit plus avancée pour lors que la sienne de beaucoup: que Dieu nous vouloit rendre uns & conformes; mais qu'il la passeroit un jour d'un vol hardi &

impétueux. Dieu fait combien j'en eus de joie, & avec quel plaisir je verrois mes enfans surpasser leur mere en gloire; que je me livrerois volontiers en toute manière pour que cela fût de la sorte.

5. Dans cette retraite il me vint un si fort mouvement d'écrire, que je ne pouvois y résister. La violence que je me faisois pour ne le point faire, me faisoit malade, & m'ôtoit la parole. Je fus fort surpris de me trouver de cette sorte; car jamais cela ne m'étoit arrivé. Ce n'est pas que j'eusse rien de particulier à écrire: je n'avois chose au monde, pas même une idée de quoi que ce soit. C'étoit un simple instinct, avec une plénitude que je ne pouvois supporter. J'étois comme ces mères trop pleines de lait, qui souffrent beaucoup. Je déclarai au P. la Combe avec beaucoup de résistance la disposition où je me trouvois: il me répondit qu'il avoit eu de son côté un fort mouvement de me commander d'écrire; mais qu'à cause que j'étois si languissante, il n'avoit osé me l'ordonner. Je lui dis que ma langueur ne venoit que de ma résistance, & que je croiois qu'aussitôt que j'écrirois, cela se passeroit. Il me demanda; mais que voulez-vous écrire? Je n'en fais rien, lui repliquai-je, je ne veux rien, & je n'ai nulle idée, & je croirois même faire une grande infidélité de m'en donner une, ni de penser un moment à ce que je pourrois écrire. Il m'ordonna de le faire. En prenant la plume je ne savois pas le premier mot de ce que je voulois écrire. Je me mis à écrire sans savoir comment, & je trouvois que cela venoit avec une impétuosité étrange. Ce qui me surprenoit le plus étoit, que cela couloit comme du fond, & ne passoit point par ma tête. Je n'étois pas encore accoutumée à cette

manière d'écrire; cependant j'écrivis (a) un traité entier de toute la voie intérieure sous la comparaison des rivières & des fleuves. Quoiqu'il soit assez long, & que la comparaison y soit soutenue jusqu'au bout, je n'ai jamais formé une pensée, ni n'ai jamais pris garde où j'en étois restée: & malgré des interruptions continuelles, je n'ai jamais rien relu que sur la fin, où je relus une ligne ou deux à cause d'un mot coupé que j'avois laissé; encore crus-je avoir fait une infidélité. Je ne savois avant d'écrire ce que j'allois écrire: étoit-il écrit, je n'y pensois plus. J'aurois fait une infidélité de retenir quelque pensée pour la mettre, & Notre Seigneur me fit la grace, que cela n'arriva pas: à mesure que j'écrivois, je me sentoisois foulagée, & je me portois mieux.

6. Comme la voie par laquelle Dieu conduisoit le P. la Combe étoit bien différente de celle par laquelle il avoit marché jusqu'alors, qui avoit été toute lumière, ardeur, connoissance, certitude, assurance, sentimens; & que maintenant il le faisoit aller par le petit sentier de la foi & de la nudité, il avoit une extrême peine à s'y ajuster: ce qui ne me causoit pas une petite souffrance: car Dieu me faisoit sentir & paier avec une extrême rigueur toutes ses résistances. Qui pourroit exprimer ce qu'il a coûté à mon cœur avant qu'il fut formé selon le vôtre & selon votre volonté? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui l'avez fait, qui le sachiez. Plus cette ame est précieuse devant vos yeux, plus vous avez voulu me la faire payer chèrement. Je puis bien

(a) En 1683. C'est le traité intitulé, *les Torrents*, qui a été imprimé deux fois en Hollande dans les *opuscules spirituels*, de *Mad. Guyon*, au Tom. I, l'an 1704. & plus complet au Tom. II. 1712.

dire que c'est sur moi que (a) la robe de la nouvelle vie que vous lui avez donnée a été refaite. Je fus réduite à une double peine ; l'une étoit, que la possession que Dieu avoit de mon ame devenoit tous les jours plus forte, en sorte que je passois quelquefois les jours sans qu'il me fût possible de prononcer une parole ; car Dieu me vouloit alors plus enfoncer en lui-même, & me perdre davantage en lui pour me faire passer en lui par une transformation entière. Quoique mon état fût insensible, il fut si profond, & Dieu devenoit de plus en plus si fort le maître, qu'il ne me laissoit pas un mouvement propre. Cet état ne m'empêchoit point de condescendre à ma sœur & aux autres Religieuses : cependant les choses inutiles dans lesquelles elles s'occupoient, ne pouvoient gueres compatir à mon état : & c'est ce qui me porta à demander de faire une retraite, pour me laisser posséder au gré de celui qui me tenoit fermée d'une manière ineffable. Il purifia dans ce tems, un reste de nature bien subtil & délicat ; de sorte que mon ame se trouva dans une extrême pureté. Ce fut là que les (b) entredeux dont j'ai parlé, furent consumés. Je n'en ai point vu depuis de cette sorte, parce qu'il se fit un vrai (c) mélange de l'amant & de l'amante, de telle sorte qu'ils furent faits une (d) même chose. Ce fut alors qu'il me fut donné d'écrire en manière purement divine. Tout ce que j'avois écrit autrefois avant le tems de mon épreuve, fut condamné au

(a) Ci-dessus, Chap. VII. v. 10. (b) Ci-dessus Chap. VIII. § 2. (c) Ces termes sont familiers aux Ecrivains les plus spirituels, notamment au grand St. Macaire, comme il paroît par ses Homélies I. X. XII. XVIII. XXIV. XXXII. XLIV. (d) Jean 17. v. 21. 23. 1. Cor. 6. v. 17.

feu par l'amour examinateur, qui trouvoit du défaut dans tout ce qui paroïssoit le plus parfait. Je résistai, comme j'ai dit : mais Dieu devint si fort le maître, qu'il me mettoit à la mort dès que je lui résistois en la moindre chose. O Dieu ! que j'éprouvois alors ces paroles : (a) *Qui a pu résister à Dieu, & vivre en paix ?* Je n'étois pas encore versée dans la manière dont il fait se faire obéir d'une ame qu'il possède parfaitement : c'est pourquoi je ne me rendois pas d'abord ; mais enfin je suivis le mouvement de l'Esprit en ce qu'il me faisoit faire ; & quoique je ne pensasse ni à arranger les choses, ni même à ce que j'écrivois, elles se trouvèrent aussi suivies & aussi justes, que si j'avois pris tout le soin imaginable de les mettre dans l'ordre.

7. [L'autre peine où je fus réduite, fut que] vous voulûtes, ô mon Dieu, pour m'accoutumer à la souplesse de votre Esprit, exiger des choses de moi pour un tems qui me coûtèrent beaucoup, & me causèrent de bonnes croix. Notre Seigneur me lia plus étroitement avec le Père la Combe ; mais d'une union aussi pure que spirituelle. Il vouloit que je lui disse jusqu'aux moindres de mes pensées, ou que je les lui écrivisse. Car comme il étoit souvent absent, soit en mission, où il étoit continuellement ; soit pour les affaires de la Maison, il n'étoit pas souvent à Tonon. Ceci me coûta extrêmement ; parce que c'étoit une chose que je n'avois jamais faite dans le tems que je l'aurois pu commodément autrefois, étant encore en moi-même où j'aurois pu parler aux Directeurs. Mais cela me paroïssoit alors amusement & perte de tems : je me figurois même,

(a) Job 9. v. 4.

faute d'expérience, que cela ne se pouvoit faire sans réflexion; & que comme la réflexion étoit entièrement opposée à mon état, c'étoit me nuire fort. Je disois avec l'Epouse : (a) *J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je ! J'ai dépouillé ma robe; comment la revêtirai-je !* Mon esprit, qui est si nud, fera-t'il encore rempli ? & après n'avoir été assujettie qu'à Dieu seul, faut-il que je la sois à la créature ? Car je ne comprenois pas alors le dessein de Dieu en cela. J'aurois bien voulu m'échapper si j'avois été maitresse de moi-même, mais je ne pouvois : car outre que Notre Seigneur me châtoit très-rigoureusement lors que je lui résistois le moins du monde, c'est que mon esprit restoit toujours occupé de la pensée jusqu'à ce que j'eusse obéi; & loin d'avoir sa première netteté, il se salissoit par ces especes : & quoique ce fut de bonnes choses, ou du moins d'indifférentes, ce vuide pur & net en étoit gâté. Que l'on trouble l'eau avec une canne d'or ou de bois, c'est toujours la troubler : Mais sitôt que j'avois dit la pensée, mon esprit reprenoit sa première paix, sa netteté, & son vide. J'étois surprise de voir que le besoin de lui écrire augmentât chaque jour dans le dessein & l'ordre de Dieu. Mais ce qui me rassuroit, c'est que j'étois tellement dégagée de tout sensible & de toute attache à son égard, que j'en étois dans l'étonnement. Plus l'union devenoit forte, plus nous étions unis à Dieu & éloignés des sentimens humains.

8. J'étois encore plus portée à ne lui rien pardonner & à désirer sa propre destruction, afin que Dieu régnât seul. Je lui disois avec beaucoup de fidélité tout ce que Dieu me donnoit à connoi-

(a) Cant. 5. v. 3.

tre qu'il désiroit de lui; & ce fut là l'endroit fort à passer. L'obligation où Dieu me mit de lui dire les défauts essentiels de la Sœur qui avoit soin de ma fille, (comme il étoit prévenu en sa faveur, à cause des lumières qu'elle lui disoit avoir,) le faisoit contre moi pour plusieurs jours. Lors que je lui avois dit quelque chose, cela lui causoit du rebut pour moi & de l'éloignement. Notre Seigneur me le faisoit sentir avec douleur quoiqu'il ne m'en dit rien. J'éprouvois que Notre Seigneur m'obligeoit de le retenir, & me faisoit paier par la souffrance son infidélité. D'un autre côté si je voulois ne lui rien dire, & retenir des vœux qui ne servoient qu'à le peiner, Notre Seigneur me mettoit à la mort, & ne me donnoit aucun repos que je ne lui eusse déclaré & ma peine & ma pensée : de sorte que j'ai souffert là dessus un martire qui passe tout ce qui s'en peut dire, & qui a été très long.

CHAPITRE XII.

Son entrée dans l'état d'enfance & d'obéissance de Jésus-Christ, & pourquoi. Commander & obéir par le Verbe. Comment Jésus-Christ même fait des miracles par l'ame anéantie. Grande maladie, où elle porte l'état enfantin de Jésus-Christ. Dieu commande par son entremise. Ecrire ses pensées, moyen d'acquiescer la simplicité. Ses souffrances à l'occasion du Pere la Combe.

1. NOTRE Seigneur qui vouloit véritablement que je le portasse dans tous ses états, me faisant commencer depuis le premier jusqu'au dernier, comme je le dirai, & qui me vouloit simplifier entièrement, me donna à l'égard du P. la Com-

be une obéissance si miraculeuse, qu'en quelque extrémité de maladie que je fusse, je guériffois lors qu'il me l'ordonnoit soit de parole, soit par lettre. Je crois que Notre Seigneur le faisoit pour me faire exprimer JESUS-CHRIST ENFANT & obéissant, & aussi pour être un signe & un témoignage à ce bon Pere, qui aiant été conduit par les (a) témoignages, ne pouvoit sortir de cette voie; & en tout ce qu'on lui disoit, ou que Dieu lui faisoit éprouver, il alloit toujours cherchant les témoignages. C'est où il a eu le plus de peine à mourir, & par quoi il m'a tant fait souffrir. Notre Seigneur pour le faire entrer plus aisément dans ce qu'il vouloit de lui & de moi, lui donna le plus grand de tous les témoignages, qui fut, cette obéissance miraculeuse: & pour faire voir qu'elle ne dépendoit pas de moi, & que Dieu la donnoit pour lui, lors qu'il fut assez fort pour perdre tout témoignage, & que Dieu le voulut faire entrer dans la perte, cette obéissance me fut ôtée de telle sorte, que, sans y faire attention, je ne pouvois plus obéir: & cela se faisoit pour le perdre davantage & lui ôter le soutien de ce témoignage; car alors tous mes efforts étoient inutiles: il me falloit suivre au dedans celui qui étoit mon maître, & qui me donnoit cette répugnance à obéir, qui ne dura que le tems qui étoit nécessaire pour perdre l'appui qu'il auroit pris (& peut-être moi aussi) dans l'obéissance. J'avois alors un si fort instinct pour la perfection, & pour le voir mourir à lui-même, que je lui eusse souhaité tous les maux imaginables, loin de le plaindre. Lors qu'il n'étoit pas

(a) C. à. d. Marques sensibles, preuves & raisons perceptibles.

fidèle, ou qu'il prenoit les choses (a) en vie, je me sentois dévorer: ce qui ne me surprit pas peu, aiant été aussi indifférent que je l'avois été jusqu'alors. Je m'en plaignis à Notre Seigneur, qui me rassura avec une bonté extrême, aussi bien que sur l'extrême dépendance qu'il me donnoit, qui devint telle, que j'étois comme un enfant.

2. Ma sœur m'avoit amené une (*) fille que Dieu me vouloit donner pour la façonner à sa mode, non sans me crucifier, (ce qui ne fera je crois jamais, que j'aie quelques personnes que Notre Seigneur me donne sans leur donner aussi en même tems de quoi me faire souffrir, soit pour les porter à l'intérieur elles-mêmes, ou pour ne me laisser jamais sans croix.) C'étoit une fille à qui Notre Seigneur avoit fait des grâces bien singulières, & qui étoit en très-grande réputation dans le pays, où elle passoit pour sainte. Notre Seigneur ne me l'amena que pour lui faire voir la différence de la sainteté conçue & comprise dans les dons, (de quoi elle étoit pour lors revêtue,) d'avec la sainteté qui s'acquiert par notre entière destruction, par la perte de ces mêmes dons & de ce que nous sommes. Cette fille tomba grièvement malade. Notre Seigneur lui donna la même dépendance pour moi, que j'avois à l'égard du P. la Combe, avec quelque différence cependant: Je l'assistai de mon mieux: mais je trouvai que je n'avois presque rien à lui dire si non à commander à son mal & à sa disposition; & tout ce que je disois, étoit fait. Ce fut alors que j'appris ce que c'étoit que de commander par

(a) C. à. d. autrement que pour avancer sa mort mystique.

(*) Une de ces filles qui a été 12. ans à la Bastille quand Mad. Guyon y fut.

le Verbe, & d'obéir par le même Verbe. Je trouvois en moi Jesus-Christ commandant & obéissant également. Notre Seigneur donna puissance au démon de tourmenter cette pauvre fille comme Job. Le démon, comme s'il n'eût pas été assez fort tout seul, se fit accompagner de cinq, qui la réduisirent à tel état avec sa maladie, qu'elle en étoit à la mort. Ces misérables fuioient dès que j'approchois de son lit; & je n'en étois pas plutôt partie, qu'ils revenoient avec plus de fureur, & ils lui disoient, *c'est pour nous dédommager du mal qu'elle nous a fait*, parlant de moi. Comme je vis qu'elle étoit trop abattue, & que son corps foible ne pouvoit plus souffrir le tourment qu'ils lui faisoient, je leur défendis de l'approcher pour un tems : ils se retirèrent aussitôt : mais le lendemain à mon réveil j'eus un fort mouvement de leur permettre de l'aller trouver : ils revinrent avec tant de fureur, qu'ils la réduisirent à l'extrémité. Après avoir donné comme cela quelque relâche à diverses reprises, & leur avoir permis de retourner, j'eus un fort mouvement de leur défendre de plus l'attaquer. Je le leur défendis : ils n'y retournerent pas depuis. Elle ne laissa pas d'être encore malade, jusqu'à ce qu'un jour, qu'elle avoit reçu Notre Seigneur avec une telle foiblesse, qu'elle ne pouvoit presque avaler la sainte Hostie, l'après-dîner j'eus un fort mouvement de lui dire : levez-vous, & ne soiez plus malade. Elle se leva, & ne fut plus malade. Les Religieuses furent fort étonnées : & comme elles ne savoient rien de ce qui se passoit, & qu'elles la virent sur pied après avoir été le matin à l'extrémité, elles attribuèrent son mal à vapeur.

3. Sitôt que les Démon se furent retirés de cette fille, je sentoie comme par une impression la rage où ils étoient contre moi. J'étois dans mon lit, & je leur disois : venez à moi me tourmenter si votre maître vous le permet : mais bien loin de le faire, ils me fuioient. Je compris d'abord que les démons craignent plus que l'enfer une ame anéantie, & que ce ne sont pas celles qui sont conduites en foi qu'ils attaquent, pour les raisons que j'ai dites. Je sentoie en moi une telle autorité sur le Démon, bien loin de le craindre, qu'il me sembloit que je les aurois tous fait fuir de l'enfer si j'y avois été. Il faut savoir que l'ame dont je parle, en qui Jesus-Christ vit & opère, ne fait pas les miracles comme ceux qui les font par une vertu qui est en eux de faire des miracles. Ceux-ci s'opèrent par l'anéantissement de l'ame : de sorte que comme elle n'est plus rien, il ne lui faut rien attribuer de tout cela : aussi elle ne dit point lors que le mouvement la pousse : *Guérissez au nom de Jesus-Christ* ; car ce *guérissez au nom de Jesus-Christ*, est une vertu de faire des miracles en la personne au nom de Jesus-Christ. Ici il n'en est pas de même : c'est JESUS-CHRIST qui fait le miracle, & qui dit par cette personne : *soiez guéri*, & l'on est guéri ; *que les démons se retirent*, & ils se retirent. Lors qu'on dit cela, on ne fait pourquoi on le dit, ni ce qui le fait dire ; mais c'est le Verbe qui parle, & opère ce qu'il dit : (a) *dixit & facta sunt*. On ne se sert point de prières avant cela : car ces miracles se font sans qu'on ait dessein de les faire, & sans que l'ame regarde cela comme un miracle. On dit tout naturellement ce qui est

(a) Ps. 32. v. 9.

donné de dire. Jésus-Christ voulut prier à la résurrection de Lazare; mais il dit qu'il ne le faisoit qu'à cause de ceux qui étoient présens, car dit-il à son Père : (a) *Je sais que vous m'exaucez toujours; mais je dis cela afin que ceux-ci croient que vous m'avez envoyé.* Les autres serviteurs de Dieu, gratifiés du don de miracles, prient, & par là obtiennent ce qu'ils veulent : mais ici c'est le Verbe qui use de son autorité, & qui agit par la parole de la personne en qui il vit & régné.

4. Sur quoi il faut remarquer deux choses : l'une, que les ames dont je parle ne font point leurs miracles pour l'ordinaire en donnant quelque chose, ou en touchant simplement; mais c'est par la parole, quoiqu'elles l'accompagnent quelquefois du toucher. C'est la Parole toute puissante. L'autre chose est, que ces miracles requièrent le consentement, ou du moins, qu'il n'y ait nulle opposition en celui sur qui on les fait. Notre Seigneur Jésus-Christ demandoit à ces bonnes gens qu'il guérissioit : (b) *Voulez-vous être guéris? Y avoit-il du doute là dessus, que des gens qui venoient à lui pour cela, ou qui ne désiroient autre chose, le voulussent? C'est là le secret de l'opération du Verbe & de la liberté de l'homme. Sur les morts, ou sur les créatures inanimées, il n'en est pas de même : Il dit; & son dire est faire : mais là, il faut le consentement de l'ame. Je l'ai éprouvé bien des fois, & je sento*

tois en moi comment Dieu non seulement respecte la liberté de l'homme, mais même comment il veut un consentement libre : car lors que je disois : Soiez guéris, ou, pour des peines intérieu-

(a) Jean 11. v. 42. (b) Jean 5. v. 6.

res, soiez délivrés de vos peines; s'ils acquiesçoient sans rien répondre, ils étoient guéris, & la parole étoit efficace : s'ils résistoient sous bons prétextes, comme disant, je serai guéri quand il plaira à Dieu; je ne veux être guéri que lors qu'il le voudra, ou en maniere de désespoir; je ne guérirai point, je ne sortirai point de cette peine; alors la parole n'avoit point d'effet, & je le sento

tois en moi, je sento

tois que la vertu se retirait en moi, & j'éprouvois ce que Notre Seigneur dit lors que la femme (a) hémorroïsse le toucha, & qu'il demanda; *qui m'a touché?* Les Apôtres lui dirent; *la presse vous environne, & vous demandez, qui vous a touché?* C'est, répondit Notre Seigneur, *qu'il est sorti de moi une vertu divine.* De même Jésus-Christ en moi, ou plutôt par moi, faisoit écouler cette vertu divine par le moyen de sa parole; mais lors que cette vertu n'étoit pas reçue dans le sujet faute de correspondance, je la sento

suspendue dans sa source; & cela me faisoit une espèce de peine. Je me ferois quasi fâchée contre ces personnes : mais lors qu'il n'y avoit point de résistance, mais un plein acquiescement, cette vertu divine avoit son plein effet. On ne sauroit croire la délicatesse de cette vertu divine; quoiqu'elle soit si puissante sur les choses inanimées, la moindre chose sur l'homme ou l'arrête tout à fait, ou la restreint.

5. Il y eut une bonne Religieuse affligée d'une violente tentation. Elle alla se déclarer à une Sœur qu'elle croioit fort spirituelle & en état de la secourir : mais loin de trouver du secours elle en fut fort rebutée, l'autre la méprisoit; & la

(a) Luc 8. v. 43. 46.

traitant même avec rigueur parce qu'elle avoit des tentations, elle lui disoit : N'approchez point de moi, je vous prie, puis que vous êtes de cette sorte. Cette pauvre fille vint me trouver dans une désolation effroyable, se croiant perdue, à cause de ce que cette Sœur lui avoit dit. Je la consolai : & Notre Seigneur la soulagea d'abord : mais je ne pus m'empêcher de lui dire qu'assurément l'autre seroit punie, & qu'elle tomberoit dans un état pire que le sien. Celle qui en avoit usé de la sorte me vint trouver fort contente d'elle-même, & elle me dit ce qu'elle avoit répondu, & m'ajouta, qu'elle avoit les personnes tentées en horreur ; que pour elle, elle étoit à couvert de tout cela, & qu'elle n'avoit jamais eu une mauvaise pensée. Je lui dis ; ma Sœur, pour l'amitié que j'ai pour vous je vous souhaite la peine de celle qui vous a parlé, & encore une plus forte : Elle me répondit assez fièrement ; si vous la demandez à Dieu pour moi, & que je lui demande le contraire, je crois que je serai du moins aussitôt exaucée que vous. Je lui répondis avec assez de fermeté : si ce sont mes intérêts que je regarde, je ne serai pas exaucée : mais si ce sont ceux de Dieu seulement & les vôtres, il le fera plutôt que vous ne pensez. Je lui dis cela sans réflexion. La nuit même (c'étoit le soir que nous parlions) elle entra dans une si forte & si furieuse tentation, qu'il ne s'en est gueres vu de pareille : elle lui continua de même force quinze jours. Ce fut alors qu'elle eut tout sujet de reconnoître sa foiblesse & ce que nous serions sans la grace. Elle conçut d'abord une haine pour moi inconcevable, disant que j'étois cause de sa peine : Mais comme elle lui ser-

vit

vit ainsi que la boue de l'aveugle-né à l'éclairer, elle vit fort bien ce qui lui avoit attiré un état si terrible.

6. Je tombai malade à l'extrémité. Cette maladie fut un moyen pour couvrir les grands mystères que Dieu vouloit opérer en moi. Jamais maladie ne fut plus extraordinaire ni plus longue dans son excès. Elle dura depuis la Ste. Croix de Septembre, (1683.) jusqu'à celle de Mai. Je fus réduite à un état de petit enfant ; mais état qui ne paroïssoit qu'à ceux qui en étoient capables : car pour les autres, je paroïssois dans une situation ordinaire. Je fus mise dans la dépendance de JESUS - CHRIST ENFANT, qui vouloit bien se communiquer à moi dans son état d'Enfance, & que je le portasse tel. Cet état me fut communiqué presque aussi-tôt que je tombai malade, & la dépendance égale à l'état. Plus j'allois en avant, plus j'étois affranchie de cette dépendance, comme les enfans sortent peu à peu de la dépendance à mesure qu'ils croissent. Mon mal fut d'abord une fièvre continue de quarante jours. Depuis la Ste. Croix de Septembre jusqu'à l'Avent, c'étoit une fièvre moins violente ; mais après l'Avent elle me prit d'une manière plus violente. Le Maître voulut, malgré mes maux, que je le fusse recevoir à Noël, à minuit. Le jour de Noël mon enfance devint plus grande, & mon mal augmenta. La fièvre s'alluma jusqu'à la rêverie, avec cela un abcès qui se fit encore au coin de l'œil, & qui me fit de grandes douleurs : il s'ouvrit tout à fait à cette fois, & on le pansa long-tems, me fourrant un fer dedans jusqu'au bas de la joue. J'avois une fièvre si ardente, & tant de foiblesse, que l'on fût obligé de le laisser refermer sans le guérir, car mon corps exténué

Tome II.

I

n'en pouvoit porter les opérations sans être sur le point d'expirer. Je souffris avec une extrême patience ; mais c'étoit comme un enfant, qui ne fait quasi ce qu'on lui fait. J'éprouvois tout ensemble & la force d'un Dieu & la foiblesse d'un petit enfant, avec une dépendance proportionnée. J'étois si éloignée par mon esprit naturel de ces manières d'agir ; qu'il ne me fallut pas moins que le pouvoir d'un Dieu pour m'y faire entrer ; je m'y laissois aller cependant ; car mon intérieur étoit tel & si fort poussé de Dieu, que je ne lui pouvois résister. J'étois, sans comparaison, comme ceux qui sont possédés de l'esprit malin, qui leur fait faire tout ce qu'il veut ; aussi l'Esprit de Dieu s'étoit si fort rendu le maître, qu'il me faisoit faire tout ce qu'il lui plaisoit : ses volontés ne m'étoient point cachées ; il me conduisoit par le dedans comme un enfant à mesure qu'il rendoit tout mon extérieur enfantin. On m'apportoit souvent l'Eucharistie. Le Supérieur de la maison ayant ordonné que l'on m'accordât cette consolation dans l'extrémité où j'étois. Comme le P. la Combe me l'apportoit souvent lorsque le Confesseur de la Maison n'y étoit pas, il remarquoit, & les Religieuses qui m'étoient familières le remarquoient aussi, que j'avois le visage comme un petit enfant ; & il me disoit quelquefois dans son étonnement, ce n'est point vous, c'est un petit enfant que je vois. Pour moi, je n'appercevois rien au-dedans que la candeur & l'innocence d'un petit enfant. J'en avois les foibleses : je pleurois quelquefois de douleur ; mais cela n'étoit pas connu. Je jouais & riois d'une manière qui charmoit la fille qui me soignoit, & ces bonnes Religieuses, qui n'y connoissoient rien, disoient

que j'avois quelque chose qui les surprenoit & charmoit en même-tems.

7. Notre Seigneur cependant avec les foibleses de son enfance, me donnoit le pouvoir d'un Dieu sur les âmes : en sorte que d'une parole je les mettois dans la peine ou dans la paix, selon qu'il étoit nécessaire pour le bien de ces âmes. Je voyois que Dieu se faisoit obéir en moi & de moi comme un Souverain absolu, & je ne lui résistois plus. Je ne prenois de part à rien. Vous auriez fait en moi & par moi, mon Dieu, les plus grands miracles, que je n'y aurois pas pu réfléchir. Je sentoie au-dedans une candeur d'âme que je ne puis exprimer, exempte de malice. Avec cela, il me falloit continuer à dire mes pensées au P. la Combe ou les lui écrire, & l'aider selon la lumière qui m'en étoit donnée. J'étois souvent si foible, que je ne pouvois lever la tête pour prendre de la nourriture ; & lorsque Dieu vouloit que je lui écrivisse soit pour l'aider & l'encourager, ou pour lui expliquer ce que Notre Seigneur me donnoit à connoître, j'avois la force d'écrire. Mes lettres étoient - elles finies, je me trouvois dans la même foiblesse. Je fus bien surprise de comprendre, par une expérience, que ce que vous aviez voulu de moi, ô mon Dieu, en m'obligeant ainsi à dire toutes mes pensées, avoit été de me consumer dans la simplicité, & d'y faire entrer le P. la Combe, me rendant souple à tous vos vouloirs : car quelque croix qui me vint de dire mes pensées, quoique le P. la Combe le trouvât souvent mauvais jusqu'au point de se dégoûter de me servir, & qu'il me le témoignât, (bien que par charité il passât par-dessus ses répugnances,) je ne désistai jamais pour cela de les lui dire.

8. Notre Seigneur nous avoit fait entendre qu'il nous unissoit par la foi & par la croix : aussi ç'a bien été une union de croix en toutes manières, tant parce que je lui ai fait souffrir à lui-même, & qu'il m'a fait souffrir réciproquement, qui étoit bien plus fort que tout ce que j'en puis dire, que par les croix que cela nous a attiré du dehors. Les souffrances que j'avois à son occasion étoient telles, que j'en étois réduite aux abois. Ce qui a duré plusieurs années, car quoique j'aie été bien plus de tems éloignée de lui que proche, cela n'a point soulagé mon mal, qui a duré jusqu'à ce qu'il a été parfaitement anéanti & réduit au point où Dieu le vouloit. Cette opération lui a fait souffrir des douleurs d'autant plus extrêmes, que les desseins que Dieu avoit sur lui étoient plus grands ; & il m'a causé des douleurs cruelles. Lorsque j'étois à près de cent lieues de lui, je sentoais sa disposition. S'il étoit fidèle à se laisser détruire, j'étois en paix & au large : s'il étoit infidèle, en réflexion ou hésitation, je souffrois des tourmens étranges, jusqu'à ce que cela fut passé. Il n'avoit que faire de me mander son état pour que je le fusse. J'étois souvent couchée sur le carreau tout le jour, sans me pouvoir remuer & dans l'agonie ; & après avoir souffert quinze jours de cette sorte des souffrances qui surpassoient tout ce que je n'ai jamais souffert en ma vie, je recevois des lettres de lui, par lesquelles j'apprenois son état tel que je le ressentais : puis incontinent je sentoais qu'il étoit rentré dans l'état où Dieu le vouloit ; & alors j'éprouvois que peu à peu mon ame trouvoit une paix & un large très-grand, qui l'étoit plus ou moins, selon qu'il se délaillait plus ou moins à Notre Seigneur. Ceci n'étoit pas en

moi une chose volontaire ; mais nécessaire : car si la nature avoit pu secouer ce joug, qui lui étoit plus dur & plus douloureux que la mort, elle l'auroit fait. Je disois, ô union nécessaire & non-volontaire ! tu n'es volontaire que parce que je ne suis plus maîtresse de moi-même, & qu'il faut que je cède à celui qui a pris une si forte possession de moi après que je me suis donnée à lui librement & sans aucune réserve. Mon cœur avoit en lui-même comme un écho & un contre-coup qui lui disoit toutes les dispositions où ce Pere étoit : mais lorsqu'il résistait à Dieu, je souffrois de si horribles tourmens, que je croiois quelquefois que cela m'arracheroit la vie. J'étois obligée de fois à autres de me mettre sur le lit, & de soutenir de cette sorte un mal qui me paroissoit insoutenable : car enfin, de porter une ame, quelque éloignée que la personne soit de nous, & de souffrir toutes les rigueurs que l'Amour lui fait souffrir (pour elle) & toutes ses résistances, cela est étrange.

CHAPITRE XIII.

Vexations, secours, graces divines, persécutions prévues, événemens divers durant cette grande maladie. Elle y apprend & éprouve une manière de s'entrecommuniquer en silence & sans paroles. Divines Communications de la Ste. Trinité aux bienheureux, qui ont lieu même dès cette vie. Fécondité spirituelle. Communications avec les Saints du ciel ; celles de Jésus-Christ, avec la Ste. Vierge, Saint Jean, & par eux à d'autres.

1. MA sœur n'étoit nullement capable de mon état ; de sorte que souvent elle s'en scanda-

8. Notre Seigneur nous avoit fait entendre qu'il nous unissoit par la foi & par la croix : aussi ç'a bien été une union de croix en toutes manières, tant parce que je lui ai fait souffrir à lui-même, & qu'il m'a fait souffrir réciproquement, qui étoit bien plus fort que tout ce que j'en puis dire, que par les croix que cela nous a attiré du dehors. Les souffrances que j'avois à son occasion étoient telles, que j'en étois réduite aux abois. Ce qui a duré plusieurs années, car quoique j'aie été bien plus de tems éloignée de lui que proche, cela n'a point soulagé mon mal, qui a duré jusqu'à ce qu'il a été parfaitement anéanti & réduit au point où Dieu le vouloit. Cette opération lui a fait souffrir des douleurs d'autant plus extrêmes, que les desseins que Dieu avoit sur lui étoient plus grands ; & il m'a causé des douleurs cruelles. Lorsque j'étois à près de cent lieues de lui, je sentoits sa disposition. S'il étoit fidèle à se laisser détruire, j'étois en paix & au large : s'il étoit infidèle, en réflexion ou hésitation, je souffrois des tourmens étranges, jusqu'à ce que cela fut passé. Il n'avoit que faire de me mander son état pour que je le fusse. J'étois souvent couchée sur le carreau tout le jour, sans me pouvoir remuer & dans l'agonie ; & après avoir souffert quinze jours de cette sorte des souffrances qui surpassoient tout ce que je n'ai jamais souffert en ma vie, je recevois des lettres de lui, par lesquelles j'apprenois son état tel que je le ressentais : puis incontinent je sentoits qu'il étoit rentré dans l'état où Dieu le vouloit ; & alors j'éprouvois que peu à peu mon ame trouvoit une paix & un large très-grand, qui l'étoit plus ou moins, selon qu'il se délaissoit plus ou moins à Notre Seigneur. Ceci n'étoit pas en

moi une chose volontaire ; mais nécessaire : car si la nature avoit pu secouer ce joug, qui lui étoit plus dur & plus douloureux que la mort, elle l'auroit fait. Je disois, ô union nécessaire & non-volontaire ! tu n'es volontaire que parce que je ne suis plus maîtresse de moi-même, & qu'il faut que je cède à celui qui a pris une si forte possession de moi après que je me suis donnée à lui librement & sans aucune réserve. Mon cœur avoit en lui-même comme un écho & un contre-coup qui lui disoit toutes les dispositions où ce Pere étoit : mais lorsqu'il résistait à Dieu, je souffrois de si horribles tourmens, que je croiois quelquefois que cela m'arracheroit la vie. J'étois obligée de fois à autres de me mettre sur le lit, & de soutenir de cette sorte un mal qui me paroissoit insoutenable : car enfin, de porter une ame, quelque éloignée que la personne soit de nous, & de souffrir toutes les rigueurs que l'Amour lui fait souffrir (pour elle) & toutes ses résistances, cela est étrange.

CHAPITRE XIII.

Vexations ; secours, graces divines, persécutions prévues, événemens divers durant cette grande maladie. Elle y apprend & éprouve une maniere de s'entrecommuniquer en silence & sans paroles. Divines Communications de la Ste. Trinité aux bienheureux, qui ont lieu même dès cette vie. Fécondité spirituelle. Communications avec les Saints du ciel ; celles de Jésus-Christ avec la Ste. Vierge, Saint Jean, & par eux à d'autres.

1. **M**A sœur n'étoit nullement capable de mon état, de sorte que souvent elle s'en scanda-

lisoit. Elle se faisoit lorsque l'on se cachoit d'elle le moins du monde, & elle n'étoit pas capable d'un état que bien des personnes plus spirituelles qu'elle n'auroient pu comprendre : si bien que je souffris beaucoup de toutes parts dans cette maladie. Les exercices de la douleur, quoique grandes, étoient les moindres : ceux de la créature étoient bien autres. Je n'avois de consolation que de recevoir Notre Seigneur & de voir quelquefois le P. la Combe : encore me falloit-il beaucoup souffrir à son occasion ainsi que je l'ai dit, portant toutes ses différentes dispositions. J'avois des exercices étranges de ma sœur, & de cette Religieuse, & de la fille qui vouloit s'en retourner. Il falloit à quelque extrémité que je pusse être, que j'écoutasse leurs différends, qu'elles me disoient l'une après l'autre ; puis elles me querelloient de ce que je n'entrois pas dans leur parti. Elles ne me laissoient pas dormir ; car comme la fièvre redoubloit la nuit je ne pouvois dormir qu'une heure, & j'aurois bien voulu dormir de jour ; mais elles ne le vouloient pas, disant que c'étoit de peur de leur parler : de manière qu'il me falloit une patience très-grande pour les supporter : cela dura plus de six mois de cette sorte. Je crois que cela fut cause en partie de la rêverie que j'eus deux jours durant : car je ne dormois point, & j'avois toujours du bruit avec une douleur de tête effroyable. Je ne me plaignois de rien ; & je souffrois gayement comme un enfant. Le P. la Combe leur commanda de me donner quelque repos : elles le firent pour quelques jours, mais cela ne dura pas : elles recommencerent aussitôt.

2. Je ne saurois exprimer les miséricordes que

Dieu me fit dans cette maladie, & les lumières profondes qu'il me donna de l'avenir. Je vis le Démon déchainé contre l'Oraison & contre moi, & qu'il alloit faire soulever une persécution étrange contre les personnes d'oraison. J'écrivis tout cela au P. la Combe ; & à moins qu'il n'ait brûlé les lettres, elles doivent être encore en nature. Le Démon n'osoit m'attaquer moi-même : il me craignoit trop : je le défois quelquefois : mais il n'osoit paroître, & j'étois pour lui comme un foudre. Je compris alors ce que peut une ame anéantie. Notre Seigneur me fit voir tout ce qui s'est passé depuis, comme les lettres de ce tems là en font foi.

3. Un jour que je pensois en moi-même ce que c'étoit qu'une si grande dépendance, & une union si pure & si intime, je vis deux fois en songe Jésus-Christ Enfant d'une admirable beauté, & il me semble qu'il nous unissoit très-étroitement en me disant ; c'est moi qui vous unis, & qui veut que vous soyez un. Une autre fois il me fit voir le Pere qui s'écartoit de moi par infidélité, & il le ramenoit avec une extrême bonté, & vouloit qu'il m'aidât dans mon état d'enfance, comme je l'aidois dans son état de mort : mais je ne le faisois pas souffrir. Il n'y avoit à souffrir que pour moi. Il avoit une extrême charité pour moi, me traitant comme un vrai enfant, & il me disoit souvent : Lorsque je suis auprès de vous, je suis comme si j'étois auprès d'un petit enfant. J'étois incessamment reduite aux abois tous les neuviemes jours : & prête à mourir, sans mourir cependant : J'avois comme des agonies j'étois plusieurs heures sans respirer que de loin à loin ; puis je revenois tout-à-coup. La mort

me flattoit; car j'avois pour elle une grande tendresse: mais elle ne paroissoit qu'en fuyant. Le Pere me défendit de me réjouir de mourir; & je connus aussitôt que cela étoit imparfait, & ne le fis plus. Je restai dans la suprême indifférence. Il se passa tant de choses extraordinaires dans cette maladie, qu'il me seroit impossible de les raconter. Dieu faisoit incessamment des miracles par le P. la Combe tant pour me soulager & me donner de nouvelles forces lorsque j'étois à l'extrémité, que pour lui marquer à lui-même le soin qu'il devoit avoir de moi & la dépendance que je devois avoir à son égard. J'étois comme les petits enfans, sans penser à moi ni à mon mal. J'aurois été tous les jours sans prendre de nourriture que je n'y aurois pas pensé: & quelque chose que l'on me donnât, je la prenois, eût-il dû me faire mourir. On me traitoit dans mes maux autrement qu'il ne falloit: les remèdes les augmentoient: mais je ne pouvois m'en mettre en peine. J'avois toujours le visage riant, dans mes plus grands maux, de sorte que chacun en étoit étonné. Les Religieuses avoient une extrême compassion de moi: il n'y avoit que moi qui n'avois nul sentiment sur moi-même. Je vis plusieurs fois en songe le P. la Mothe qui me faisoit des persécutions. Notre Seigneur me fit connoître qu'il me devoit beaucoup tourmenter, & que le P. la Combe me laisseroit durant le tems de la persécution. Je le lui écrivis; & cela le fâcha beaucoup; parce qu'il sentoît bien son cœur trop uni à la volonté de Dieu & trop désireux de me servir dans cette même volonté pour faire cela. Il crut que c'étoit par défiance: mais cela s'est bien trouvé vrai: il m'a abandonné dans la persécution,

tion, non par volonté, mais par nécessité, ayant été lui-même persécuté le premier.

4. Le jour de la Purification, que j'étois retombée dans une plus grande fièvre, le Pere m'ordonna d'aller à la Messe. Il y avoit vingt deux jours que j'avois la fièvre continue plus violente qu'à l'ordinaire. Je ne fis pas seulement une attention ni une réflexion sur mon état. Je me levai, & je fus à la Messe; je me remis au lit bien plus mal qu'auparavant. Ce fut un jour de grace pour moi, ou plutôt pour le Pere; Dieu lui en fit de très-grandes à mon occasion. Vers le Carême le bon Pere, sans faire attention qu'il avoit un Carême à prêcher, me voyant si mal, dit à Notre Seigneur de me soulager, & qu'il porteroit bien une partie de mon mal. Il dit à nos filles, de demander la même chose, c'est-à-dire, qu'il me soulageât selon son intention. Il est vrai que je fus un peu mieux, & qu'il tomba malade; ce qui fit une grande alarme dans le lieu, à cause qu'il y devoit prêcher. Il étoit si fort suivi, que des gens venoient de cinq lieues passer plusieurs jours là pour l'entendre. Comme j'appris qu'il étoit si malade que le lundi gras on crut qu'il mourroit, je m'offris à Notre Seigneur pour être plus malade, & qu'il lui rendit la santé & le mit en état de prêcher à son peuple, qui étoit affamé de l'entendre. Notre Seigneur m'exauça: si bien qu'il monta en chaire le mercredi des cendres.

5. Ce fut dans cette maladie, mon Seigneur, que vous m'appîtes peu-à-peu qu'il y avoit une autre manière de converser avec les créatures qui sont tout à vous, que la parole. Vous me fîtes concevoir, ô divin Verbe, que comme vous êtes toujours parlant & opérant dans une ame, quoi-

que vous y paroissiez dans un profond silence; il y avoit aussi un moyen de se communiquer dans vos créatures & par vos créatures dans un silence ineffable. J'appris alors un langage qui m'avoit été inconnu jusques là. Je m'aperçus peu à peu que lorsque l'on faisoit entrer le P. la Combe ou pour me confesser, ou pour me communier, je ne pouvois plus lui parler; & qu'il se faisoit à son égard dans mon fond le même silence qui se faisoit à l'égard de Dieu. Je compris que Dieu me vouloit apprendre que les hommes pouvoient dès cette vie apprendre le langage des Anges. Peu-à-peu je fus reduite à ne lui parler qu'en silence: ce fut là que nous nous entendions en Dieu d'une manière ineffable & toute divine. Nos cœurs se parloient & se communiquoient une grâce qui ne se peut dire. Ce fut un pays tout nouveau pour lui & pour moi; mais si divin, que je ne le puis exprimer. Au commencement cela se faisoit d'une manière plus perceptible, c'est-à-dire, que Dieu nous pénétrait d'une manière si forte de lui-même, & que son divin Verbe nous faisoit tellement une même chose en lui, mais d'une manière si pure & si suave, que nous passions les heures dans ce profond silence, toujours communicatif, sans pouvoir dire une parole. C'est là que nous apprîmes par notre expérience les communications & les opérations du Verbe pour reduire les âmes dans son unité, & à quelle pureté on peut parvenir en cette vie. Il me fut donné de me communiquer de cette sorte à d'autres bonnes âmes; mais avec cette différence, que pour les autres, je ne faisois que leur communiquer la grâce dont elle se remplissoit auprès de moi dans ce silence sacré, qui leur communiquoit une

force & une grâce extraordinaire; mais je ne recevois rien d'elles. Mais pour le Père, j'éprouvois qu'il se faisoit un flux & reflux de communication de grâces qu'il recevoit de moi, & que je recevois de lui; qu'il me rendoit & que je lui rendois la même grâce dans une extrême pureté.

6. Ce fut là que je compris le commerce ineffable de la très-sainte Trinité communiqué à tous les Bien-heureux, comment il se fait un écoulement de Dieu dans l'âme de tous les Bien-heureux; & que ce même Dieu, qui se communique à eux, fait un flux & reflux en eux de ses divines communications: que les Bienheureux esprits & les Saints de pareil degré ou Hiérarchie se renvoient par un flux & reflux de communications ces écoulemens divins, lesquels ils répandent ensuite sur les Hiérarchies inférieures; & que tout se réduisoit dans son premier principe d'où sortent toutes ces communications. Je vois que nous étions créés pour participer dès cette vie au bonheur ineffable du commerce de la Trinité; & au flux & reflux des divines personnes qui se terminent en Unité de principe, & qui redeviennent unité, sans jamais arrêter un moment la fécondité & la communication entre elles; principe sans principe, qui communique incessamment, & qui reçoit tout ce qu'il communique: qu'il falloit être très-pur pour recevoir Dieu nue-ment, & le laisser recouler en lui-même dans cette pureté; & qu'il falloit être encore très-pur pour recevoir & communiquer le divin Verbe, & le répandre ensuite par un flux & reflux de communication sur les autres âmes que Dieu nous donne. C'est ce qui nous rend une en Dieu même, & nous (a) *consomme dans son unité divine, où*

(a) Jean 17. v. 21. 23.

nous ne sommes plus faits *qu'une même chose* en celui duquel tout dérive.

7. J'éprouvois donc cet ordre hiérarchique & ces communications réciproques entre les Saints d'un même rang & les Anges d'un même ordre, & cet écoulement sur les Saints & les esprits inférieurs, & cela avec telle plénitude, qu'ils étoient tous remplis selon leur degré. Cette communication est Dieu même, qui se communique à tous les Bienheureux en flux & reflux personnel : tel qu'il se communique au dedans, il se communique au dehors à ses Saints ; & ils sont tous rendus participants du commerce ineffable de la Sainte Trinité. C'est pour rendre l'ame capable de ces communications qu'il faut qu'elle soit purifiée si fortement & si radicalement, sans quoi elle seroit toujours propriétaire, elle retiendrait toujours quelque chose en elle ; & le retenant, elle ne seroit plus propre au commerce ineffable de la Sainte Trinité. De plus il faut étendre la capacité de recevoir, qui étant extrêmement retrécie & bornée par le péché, n'est en état qu'à force de feu & de coups de marteau d'être propre pour les desseins éternels de Dieu dans la création.

8. Il me fut montré comment cet ordre hiérarchique étoit même dès cette vie, & qu'il y avoit des ames qui se communiquoient à une infinité d'autres ames sans le connoître, & à qui la grace de la perfection des autres étoit attachée ; & que cette hiérarchie se conserveroit durant toute l'éternité, où les ames bien-heureuses recevoient des mêmes personnes par qui la grace leur avoit été communiquée ; & que celles qui se communiquoient réciproquement seroient en pareil degré : Ce fut là que j'appris le secret de la fécondité

& maternité spirituelle, & comment l'Esprit Saint rend les ames fécondes en lui-même, leur donnant de communiquer aux autres le Verbe qu'il leur communique. C'est ce que S. Paul appelle (a) *formation de Jesus-Christ* & (b) *engendrer en J. Christ* ; & que c'étoit de cette sorte qu'il me seroit donné des enfans sans nombre ; tant connus qu'inconnus. Tous ceux qui sont mes véritables enfans ont d'abord tendance à demeurer en silence auprès de moi, & j'ai même l'instinct de leur communiquer en silence ce que Dieu me donne pour eux. Dans ce silence je découvre leurs besoins & leurs manquemens, & je leur communique en Dieu même tout ce qui leur manque. Ils sentent fort bien ce qu'ils reçoivent & ce qui leur est communiqué avec plénitude. Quand ils ont une fois goûté cette manière de communiquer, toute autre leur devient à charge. Pour moi, lorsque je me fers de la parole & de la plume avec les ames, je ne le fais qu'à cause de leur faiblesse, & parce que, ou ils ne sont pas assez purs pour les communications intimes, ou il faut encore user de condescendance, ou pour régler les choses du dehors.

9. Notre Seigneur me fit éprouver avec les Saints du ciel la même communication qu'avec les Saints de la terre ; & c'est la manière d'être vraiment uni aux Saints en Dieu. J'éprouvois ces communications très-intimes & très-fortes, sur tout avec ceux avec qui l'on a plus de rapport de grace, & auxquels on doit être plus uni dans le ciel. Au commencement cela étoit plus sensible ; parce que Notre Seigneur avoit la bonté de m'instruire par mon expérience. C'est la manière

(a) Gal. 4. v. 19. (b) 1. Cor. 4. v. 15. Philém. v. 10.

dont il a toujours usé envers moi : il ne m'a point éclairée par des illustrations & connoissances ; mais en me faisant expérimenter les choses, il me donnoit la lumière de ce que j'expérimentois.

Je compris aussi la maternité de la Ste. Vierge, & de quelle manière nous participons à sa maternité, & comment la parole de Jésus-Christ se trouve très-réelle lors qu'il dit, que (a) celui qui fait la volonté de son Père devenant une même volonté avec la sienne, est fait sa mère, son frère, & sa sœur. Ils sont faits véritablement les mères, le produisant dans les ames.

10. Ce fut dans ce silence ineffable que je compris ce qu'étoit la manière dont Jésus-Christ se communiquoit à ses plus familiers, & la communication de S. Jean sur la poitrine de Notre Seigneur au souper de la Cène. Ce n'étoit pas la première fois qu'il s'étoit mis de la sorte ; & c'étoit parce qu'il étoit fort propre à recevoir ces divines communications, qu'il étoit le disciple de la dilection & de l'amour. Ce fut dans ce grand banquet que Jésus-Christ comme Verbe s'écouloit dans Jean, & lui découvroit ses plus profonds secrets avant que de se communiquer à lui par la manducation de son Corps ; & c'est là que lui fut communiqué ce secret admirable de la génération éternelle du Verbe ; parce qu'il y fut rendu participant du commerce ineffable de la Sainte Trinité. Il connut que c'étoit là le caractère des vrais enfans de Dieu ; & comment la parole muette opéroit ; car cette parole en silence est la plus noble, la plus haute & la plus sublime de toutes les opérations. Ce fut là qu'il apprit la différence d'être (b) né de la chair, de la volonté de l'homme ;

(a) Matth. 12. v. 50. (b) Jean 1. v. 13.

ou de la volonté de Dieu. Les opérations de la chair sont celles des hommes charnels ; celles de la volonté de l'homme sont celles qui sont vertueuses, étant faites par la bonne volonté de l'homme ; mais celles dont je parle, sont celles de la volonté de Dieu, où l'homme n'a point d'autre part que le consentement qu'il y donne, comme fit Marie ; (a) *qu'il me soit fait selon ta parole !* Elle ne donna pas seulement ce consentement pour elle seule, afin que le Verbe s'incarnât en elle : mais elle le donna pour tous les hommes qui sont les enfans, c'est à dire, [pour] tous ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ : elle donna dis-je pour eux un consentement afin que le Verbe se communiquât à eux ; & que comme le consentement qu'Eve avoit donné au Démon pour le péché, avoit fait entrer la mort dans tous ses enfans ; aussi le consentement que Marie donneroit, communiquât la vie du Verbe à tous ses enfans.

11. C'est pour cela que Jésus-Christ est (b) *voie, vérité, & vie*, & qu'il vient (c) *éclairer tout homme venant au monde* : Il est venu chez les siens, & les siens ne l'ont point reçu : il n'est connu dans ses communications les plus intimes qu'à ceux à qui il est donné d'être faits enfans de Dieu & de devenir enfans. Ce fut ce mystère admirable qui s'opéra au pied de la croix lors que Jésus-Christ dit à S. Jean ; (d) *Voilà votre mère* : & à la Ste. Vierge, *Voilà votre fils*. Il apprit à S. Jean qu'il vouloit qu'il reçût de la Ste. Vierge ce qu'il recevoit immédiatement de lui avant sa mort ; & il fit connoître à la Ste. Vierge qu'il lui avoit

(a) Luc 1. v. 38. (b) Jean 14. v. 6. (c) Jean 1. v. 9. 11. (d) Jean 19. v. 26. 27.

donné de se communiquer à St. Jean en manière filiale, & par lui à toute l'Eglise. Ce fut dans ce moment que ces divines communications furent données aux hommes par Marie & par S. Jean : & ce fut pour cela qu'il voulut que son cœur fût ouvert, pour marquer qu'il envoyoit son Esprit par son cœur, que c'étoit l'esprit de son cœur qu'il communiquoit. Marie reçut donc le don de produire le Verbe dans tous les cœurs : & comme Jésus-Christ se donnoit par la manducation de son corps à tous les hommes, il voulut aussi se communiquer comme Verbe à tous les esprits, dont il est la vie. Ce ne fut pas seulement à St. Jean que cette communication fut faite ; mais elle nous fut un exemple sensible de ces sortes de communications.

Aussi Notre Seigneur dit de S. Jean ; (a) *Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?* Il ne dit pas qu'il ne mourroit point, mais si je veux qu'il demeure ainsi, dans cette communication ineffable, que t'importe ? je prétens me communiquer de même aux hommes disposés à me recevoir de la sorte.

12. O communications admirables que celles qui se passèrent entre Marie & S. Jean ! O filiation toute divine, qui voulez bien vous étendre jusqu'à moi toute indigne que j'en suis ! O divine Mere, qui voulez bien communiquer votre fécondité & votre maternité toute divine à ce pauvre néant ! J'entens cette fécondité des cœurs & des esprits. Notre Seigneur voulut, pour m'instruire à fond de ce mystère en faveur des autres, qu'une fille (qui est celle dont j'ai parlé) eût besoin de ce secours. Je l'ai éprouvée de

(a) Jean 21. v. 22.

toute

toutes manières : & lorsque je ne voulois pas qu'elle demeurât auprès de moi en silence, je vois son intérieur tomber peu à peu, & même ses forces corporelles se perdre jusqu'au point de tomber en défaillance. Lorsque j'eus fait assez d'expériences de cela pour comprendre ces manières de communications, ses besoins si extrêmes se passèrent ; & je commençai à découvrir, sur-tout avec le P. La Combe lors qu'il étoit absent, que la communication intérieure se faisoit de loin comme de près. Quelquefois Notre Seigneur me faisoit comme arrêter court au milieu de mes occupations ; & j'éprouvois qu'il se faisoit un écoulement de grace pareil à celui que j'avois éprouvé étant auprès de lui : ce que j'ai aussi éprouvé avec bien d'autres, non pas toujours en pareil degré, mais plus ou moins, sentant leurs infidélités, & connoissant leurs fautes par des impressions inconcevables, sans m'y tromper, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE XIV.

Durant sa même maladie il lui est prédit & montré qu'elle portera l'état de la réjection où fut Jésus-Christ & celui de la femme du Chap. XII. de l'Apocalypse. Reduite aux abois, elle en revient miraculeusement. Elle contribue à l'érection d'un hôpital à Tonon : est persécutée, & le P. La Combe recherché à Verceil. Son voyage à Lausanne.

2. **D**ANS cette maladie si longue, votre seul amour, ô mon Dieu, fit mon occupation sans occupation. J'étois consumée nuit & jour. Je ne

Tome II.

K

me pouvois voir en nulle maniere, tant j'étois perdue en vous, ô mon Bien souverain; & il semble bien à mon cœur qu'il n'est jamais sorti de ce divin Océan quoique vous l'aiez traîné dans la boue des humiliations les plus fortes. Qui pourra jamais comprendre, ô mon Amour, que vous fassiez vos créatures être tellement une même chose avec vous, qu'elles se perdent tellement de vue, qu'elles ne voient plus rien que vous? O perte, qui est le bonheur des bonheurs, quoique tout s'opere en croix, morts, & amertumes!

JESUS ENFANT étoit donc tout vivant en moi, ou plutôt, il étoit seul; & je n'étois plus. Vous m'aprites, ô mon Amour, que votre état d'enfance ne seroit pas le seul qu'il me faudroit porter: vous m'imprimâtes ces paroles comme d'un état réel dans lequel vous vouliez me faire entrer; (a) *Les oiseaux du ciel ont des nids, & les renards ont des tanières: mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Vous m'avez bien fait éprouver cet état dans toute son étendue depuis ce tems, ne m'ayant jamais laissé même une demeure assurée où je pusse rester plus de quelques mois, & tous les jours dans l'incertitude de n'y être pas le lendemain; & avec cela, dans un dépouillement général de toutes les créatures, ne trouvant de refuge ni auprès de mes amis, qui avoient honte de moi, & qui me renonçoient ouvertement à mesure qu'ils me voioient dans le décri; ni parmi mes proches, dont la plus-part se sont déclarés & mes adversaires & mes plus grands persécuteurs. Les autres ne m'ont jamais regardée qu'avec mépris & indigna-

(a) Matth. 23. v. 29.

tion: mes propres enfans me railloient dans les compagnies. C'est bien, ô mon Amour, cette seconde fois bien plus fortement que la première, quoique d'une maniere moins sensible, que l'état de Job me doit être attribué. (a) *J'étois, comme dit David, en opprobre à mes voisins, & l'objet des railleries publiques.* Mais avant que de passer outre, il faut continuer ce qui se passa dans ma maladie.

2. Une nuit que j'étois fort éveillée, vous me montrâtes à moi-même sous la figure (qui dit figure, ne dit pas la réalité: le serpent d'airain, qui étoit la figure de Jesus-Christ, n'étoit pas Jesus-Christ.) Vous me montrâtes, dis-je, à moi-même sous la figure de cette femme de l'Apocalypse (b) qui a la lune sous ses pieds, environnée du soleil, douze étoiles sur sa tête, & qui étant enceinte, crioit dans les douleurs de son enfantement. Vous m'en expliquâtes le mystère. Vous me fîtes comprendre, que cette lune qui étoit sous ses pieds, marquoit que mon ame étoit au dessus de la vicissitude & de l'inconstance dans les événemens: que j'étois toute environnée & pénétrée de vous-même; que les douze étoiles étoient les fruits de cet état & les dons dont il étoit gratifié: que j'étois grosse d'un fruit, qui étoit cet esprit que vous vouliez que je communiquasse à tous mes enfans, soit de la maniere que j'ai dit; soit par mes écrits: que le Démon étoit cet effroiable dragon qui feroit ses efforts pour dévorer le fruit, & des ravages horribles par toute la terre: Mais que vous conserveriez ce fruit dont j'étois pleine en vous-même, qu'il ne se perdrait point: aussi ai-je la confiance que

(a) Ps. 68. v. 8. 9. Ps. 78. v. 4. (b) Apoc. 12. v. 1. &c.

malgré la tempête & l'orage, tout ce que vous m'avez fait dire ou écrire sera conservé. Que dans la rage où le Démon seroit de n'avoir pas réussi dans le dessein qu'il a conçu contre ce fruit, il s'en prendroit à moi, & qu'il enverroit un fleuve contre moi pour m'engloutir : que ce fleuve seroit celui de la calomnie, qui voudroit m'entraîner avec rapidité ; mais que la terre survivroit, c'est à dire, que cette calomnie tomberoit peu à peu.

3. Vous me fites voir, ô mon Dieu, tout le monde animé contre moi sans que qui que ce soit fût pour moi : & vous m'assurâtes dans le silence ineffable de votre parole éternelle, que vous me donneriez des millions d'enfans que je vous enfanterois par la croix. Je n'étois plus en état de prendre part à cela, ni pour m'en humilier, ni pour m'en réjouir. Je vous laissois faire de moi, ô mon divin Amour, ce que vous vouliez, comme d'une chose qui étoit à vous, à laquelle je ne prenois plus d'intérêt particulier, mon seul intérêt étant le vôtre. Vous me fites connoître comment le Démon alloit susciter contre l'oraison une persécution étrange, qui seroit la source de la même Oraison, ou plutôt, le moien dont vous vous serviriez pour l'établir. Vous me fites encore connoître comment vous me conduiriez dans le désert, où vous me feriez nourrir un tems, des tems, & la moitié d'un tems : les ailes qui me devoient conduire, étoient le délaissement de tout moi-même à votre sainte volonté, & l'amour de cette même volonté. Je crois que je suis présentement dans ce désert, séparée de tout le monde par la captivité ; & je vois, ô mon Dieu, déjà accomplir une partie de ce que

vous m'aviez fait connoître. J'écrivis tout cela au P. la Combe, à qui vous m'unîtes encore plus fortement, m'imprimant à son égard la même parole que vous m'aviez imprimée par vous, (a) *Je vous unis en foi & en croix.* O Dieu, vous ne promettez rien en matière de croix que vous ne le donniez abondamment. Pourrois-je dire, ô Dieu, les miséricordes que vous me faisiez ? Non, elles demeureront en vous-même, étant d'une nature à ne pouvoir être décrites à cause de leur pureté & de leur profondeur, exemple de toute distinction.

4. Dans ma maladie j'étois souvent à la mort, ainsi que je l'ai dit. Un jour que l'on me croioit presque guérie, sur les quatre heures du matin, j'aperçus, non sous aucune figure, le dragon. Je ne le voiois pas, mais j'étois certain que c'étoit lui. Je n'avois aucune peur : car, comme je l'ai dit, je ne le faurois craindre, parce que mon Seigneur me protège, & qu'il me tient à couvert sous l'ombre de ses ailes. Il sortit comme de la ruelle de mon lit, & me vint donner un furieux coup sur le pied gauche. Il me prit aussitôt un fort grand frisson, qui me dura quatre heures de suite, il fut suivi d'une fort grande fièvre. Les convulsions me prirent, & le côté sur lequel il avoit frappé, étoit à demi mort. Les redoublemens venoient tous les matins à la même heure du coup, & les convulsions augmentoient chaque jour notablement. Le septième jour, après avoir été toute la nuit tantôt sans pouls & sans parole, tantôt un peu mieux, je sentis sur le matin que les convulsions montoient. Je sentoient en même tems que la vie quittoit les lieux les plus bas à mesure que les convulsions montoient en

(a) Ci-dessus Chap. I. §. 2.

haut : elles se fixèrent dans mes entrailles : Je sentis alors de très-grandes douleurs , & un remuement pareil dans mes entrailles que si j'eusse en un milliers d'enfans qui eussent tous remué à la fois. Je n'ai jamais rien senti en ma vie d'approchant de cela. Ceci dura très-long-tems avec une extrême violence. Je sentoie peu à peu que ma vie se retirait autour du cœur. Le Père la Combe me donna l'extrême onction ; la Supérieure des Ursulines l'en ayant prié , parce qu'elles n'avoient point alors leur prêtre ordinaire. J'étois très-contente de mourir , & il n'en avoit nulle peine. Il seroit difficile de comprendre , à moins de l'avoir éprouvé , comment une union si étroite qu'il n'y en a gueres de semblable , peut porter , sans sentir aucune peine, une division pareille à celle de voir mourir une personne à qui l'on tient si fort : il en étoit lui-même étonné : mais cependant il n'est pas difficile à concevoir que n'étant unis qu'en Dieu même d'une manière si pure & si intime, la mort ne pouvoit nous diviser : au contraire , elle nous auroit encore unis plus étroitement. C'est une chose que j'ai éprouvée bien des fois , que la moindre résistance qu'il faisoit à Dieu me faisoit souffrir des tourmens inexplicables , & que de le voir mourir, prisonnier, éloigné pour toujours , ne me faisoit pas l'ombre de peine. Il témoignoit donc beaucoup de contentement de me voir mourir ; & nous ryions ensemble du moment qui faisoit tout mon plaisir : car notre union étoit autre que tout ce qu'on sauroit s'en imaginer. Cependant la mort s'approchoit toujours de mon cœur , & je sentoie les convulsions qui occupoient mes entrailles , remonter jusques là. Je puis dire que j'ai senti la

mort sans mourir. Le Père , qui étoit à genoux proche de mon lit , remarquoit le changement de mon visage & mes yeux qui s'obscurcissoient : il vit bien que j'allois expirer. Il me demanda , où étoit la mort & les convulsions ? Je lui fis signe qu'elles gaignoient le cœur , & que j'allois mourir. O Dieu , vous ne voulûtes point encore de moi : vous me réserviez à bien d'autres douleurs que celles de la mort , si on peut appeller douleurs ce que l'on souffre dans l'état où vous m'avez mise par votre seule bonté. Vous inspirâtes au Père la Combe de mettre la main sur la couverture à l'endroit de mon cœur ; & avec une voix forte , qui fut ouïe de ceux qui étoient dans ma chambre , (qui étoit presque pleine) il dit à la mort , de ne passer pas outre. Elle obéit à cette voix : & mon cœur reprenant un peu de vie , revint. Je sentis ces mêmes convulsions redescendre dans mes entrailles de la même manière qu'elles y étoient montées , & elles restèrent tout le jour dans les entrailles avec la même violence qu'auparavant ; puis redescendirent peu à peu jusqu'au lieu où le dragon avoit frappé , & ce pied fut le dernier revivifié. Il me resta plus de deux mois une très-grande foiblesse sur ce côté là plus que sur l'autre ; & même après que je fus mieux , & en état de marcher , je ne pouvois me soutenir sur ce pied , qui avoit peine à me porter. Je restai encore malade & dans la langueur , où vous me donniez , mon Dieu , toujours de nouveaux témoignages de votre amour. Combien de fois vous êtes-vous servi de votre serviteur pour me rendre la vie lors que j'étois sur le point d'expirer ?

1. Comme l'on vit que mes maux ne finis-

soient point; on jugea que l'air du lac, sur lequel le Couvent étoit situé, m'étoit extrêmement contraire, & étoit la cause de tant d'accidens. On conclut, qu'il m'en falloit sortir.

Durant que j'étois ainsi malade Notre Seigneur donna la pensée au P. la Combe d'établir un Hôpital dans ce lieu, où il n'y en avoit point, pour retirer les pauvres malades; & d'instituer aussi une Congrégation de Dames de la Charité, pour fournir à ceux qui ne pouvoient quitter leur famille pour aller à l'Hôpital ce qui leur étoit nécessaire pour vivre dans leur maladie, à la manière de France, dont il n'y a aucune institution en ce pays-là. J'y entrai volontiers: & sans autre fonds que la Providence & quelques chambres inutiles que Messieurs de la ville donnèrent, nous le commençâmes. On le dédia au Saint Enfant Jesus, & il voulut bien y donner les premiers lits des deniers de ma pension qui lui appartiennent. Il y donna tant de bénédiction, que bien d'autres personnes se joignirent. En peu de tems il y eut près de douze lits; & il se donna à cet Hôpital pour le servir trois personnes de grande piété, qui sans aucun salaire se consacrèrent d'elles-mêmes au service des malades. Je leur donnai des onguents & des remèdes, qu'elles distribuoient aux personnes riches, qui les paioient au profit des pauvres malades; & on les donnoit aux pauvres de la ville gratis. Ces bonnes Dames se font si bien animées, que par leur charité & le soin de ces bonnes filles cet Hôpital est très-bien entretenu. Ces Dames s'unirent aussi pour pourvoir aux malades qui ne pouvoient aller à l'Hôpital, & je leur donnai les petits réglemens comme je les avois observés étant en France:

ce qu'elles ont continué avec amour & charité. Nous eûmes aussi la dévotion de faire faire tous les vingt-cinquièmes des mois la bénédiction dans la chapelle de la Congrégation, qui est dédiée au Saint Enfant Jesus; & nous donnâmes pour cela un ornement complet à cette chapelle.

6. Toutes ces petites choses, qui ne coutoient gueres, & qui n'avoient de succès que dans la bénédiction que vous y donniez, ô mon Dieu, nous attirèrent de nouvelles persécutions. Monsieur de Geneve se trouva plus choqué que jamais; & sur ce qu'il vit que ces petites choses me faisoient aimer, il disoit, que je gagnais tout le monde. Il témoigna ouvertement qu'il ne me pouvoit souffrir dans son Diocèse, où je n'avois fait cependant que du bien, ou plutôt vous par moi. Il commença même à étendre la persécution jusques sur ces bonnes Religieuses qui avoient de la bonté pour moi. La Supérieure eut de fortes croix à mon occasion; mais elles ne durèrent pas long-tems: car comme je fus obligée, à cause de l'air, de me retirer après y avoir été deux ans & demi ou environ, elles furent plus en repos. D'un autre côté ma sœur s'ennuioit fort dans cette maison: & comme le tems des eaux approchoit, on prit de là occasion de la renvoyer avec cette fille que j'avois amenée, & qui me tourmentait si fort durant toute ma maladie. Je ne gardai auprès de moi que celle que la providence m'avoit envoyée par le moien de ma sœur; & j'ai toujours cru que Dieu n'avoit permis son voyage que pour me l'amener, Dieu me l'ayant choisie propre à l'état qu'il vouloit me faire porter.

7. Comme j'étois encore malade aux Ursu-

lines, Mr. l'Evêque de Verceil, qui étoit extrêmement ami du Père Général des Bernabites, lui demanda avec instance de lui chercher parmi les Religieux un homme de mérite, de piété, & de doctrine, en qui il put prendre confiance, & qui pût lui servir de Théologal & de Conseil : que son Diocèse avoit une extrême besoin de ce secours. Le Général jeta d'abord les yeux sur le P. la Combe. Cela étoit d'autant plus fufable, que ses six ans de Supériorité finissoient. Le Père Général avant que de l'engager tout à fait avec Mr. de Verceil, lui en écrivit pour favoir s'il n'y avoit point de répugnance, l'assurant qu'il ne feroit que ce qu'il voudroit. Le P. la Combe replica, qu'il n'avoit point d'autre volonté que celle de lui obéir, & qu'il pouvoit ordonner de tout comme il lui plairoit. Il me donna avis de cela, & que nous allions être entièrement séparés. Je n'en eus aucun chagrin. Je fus bien aise que Notre Seigneur se servit de lui sous un Evêque qui le connût, & qui lui rendit justice. On attendit encore quelque tems à le faire partir, tant parce que l'Evêque étoit toujours à Rome, que parce que le tems de la Supériorité du Père n'étoit pas encore achevé.

8. Avant que de sortir des Ursulines, le bon Hermite, dont j'ai parlé, m'écrivit, qu'il me prioit avec instance d'aller à Lausanne, qui n'étoit qu'à six lieues de Tonon, sur le lac ; parce qu'il espéroit toujours de retirer sa Sœur, qui y demeuroit, & qu'il la convertirait. On ne peut aller là parler de religion sans se risquer. Sitôt que je fus en état de marcher, quoiqu'encore fort foible, je me résolus, aux instances de ce bon Hermite, d'y aller. Nous primes

un bateau ; & je priai le P. la Combe de nous y accompagner. Nous fûmes là assez aisément : mais comme le lac étoit encore éloigné de la ville de plus d'un quart de lieue, il me fallut malgré ma foiblesse, trouver des forces pour faire ce chemin à pied. Nous ne pûmes jamais trouver de voiture : les mariniers me soutenoient autant qu'ils pouvoient ; mais cela n'étoit pas suffisant pour l'état où j'étois. Lorsque j'arrivai à la ville, je ne savais plus si j'avois un corps, si c'étoit sur mes jambes que je marchois, ou sur des jambes étrangères. Je parlai à cette femme avec le P. la Combe ; mais elle venoit de se marier ; de sorte qu'il n'y eut rien à faire qu'à nous risquer : car cette femme nous assura, que si ce n'avoit été la considération de son frère, duquel nous lui portâmes des lettres, elle nous auroit dénoncés comme venant débaucher les Religioneux. Nous pensâmes encore périr sur le lac dans un lieu dangereux, où il vint une tempête qui nous alloit engloutir si Dieu ne nous eût protégés à son ordinaire. A quelques jours de là il périt au même endroit une barque & trente-trois personnes.

CHAPITRE XV.

Sortie des Ursulines de Tonon pour aller demeurer à l'Étroit, puis de là à Turin ; elle est par-tout diversement persécutée, calomniée, décriée, suspectée, méprisée des uns, & estimée, recherchée, invitée des autres, signamment de l'Evêque d'Aoste & de celui de Verceil. Dieu lui donne de nouvelles grâces à Turin, & aussi de nouvelles croix à l'occasion du P. la Combe, qui suspecté d'orgueil son obéissance enfantine à Dieu,

sur ce qu'elle lui déclare l'état d'une ame ; & puis il en revient.

1. JE sortis donc des Ursulines ; & l'on me chercha une maison éloignée du lac. On n'en trouva point de vuide qu'une qui avoit tout l'air de la plus grande pauvreté. Il n'y avoit de cheminée qu'à la cuisine, dans laquelle il falloit passer pour aller à la chambre. Je pris ma fille avec moi, & lui donnai la plus grande chambre pour elle & pour la fille qui la soignoit. On me mit dans un petit trou avec de la paille, qui avoit une montée en échelle de bois. Comme je n'avois point de meubles que nos lits, qui étoient blancs, j'achetai quelques chaïses de paille avec de la vaisselle de faïence, de terre, & de bois. Jamais je n'ai goûté un pareil contentement à celui que je trouvai dans ce petit endroit, qui me paroïssoit si fort conforme à [l'état de la petite] Jésus-Christ. Je trouvai tout meilleur sur le bois que sur l'argent. Je fis toutes mes petites provisions, croiant y vivre longtems : mais le Démon ne me laissa gueres jouir d'une si douce paix. Il seroit difficile de dire les persécutions que l'on me fit. On me jettoit des pierres dans mes chassîs, qui retomboient à mes pieds. J'avois fait accommoder le petit jardin ; la nuit on venoit tout arracher, rompre la treille, & renverser tout ce qui y étoit comme si les soldats y avoient été. On me venoit injurier à la porte toute la nuit, faisant semblant de la rompre. Ces personnes ont dit depuis qui les avoit suscités à cela. Quoique je fisse de tems en tems des charités à Gex, je n'en étois pas moins persécutée. On offrit à une person-

ne une lettre de cachet pour faire rester le P. la Combe à Tonon, croiant que ce seroit un support pour moi dans la persécution : mais nous l'empêchâmes. Je ne savois pas les desseins de Dieu alors, & qu'il me retireroit bientôt de ce lieu. Je puis dire n'avoir jamais goûté un pareil plaisir à celui de ce petit lieu si pauvre & si solitaire où je demeurois. Je m'y trouvois plus heureuse que les Souverains. Mais, ô mon Dieu, c'étoit encore un *nid* pour moi & un *lieu de repos*, & vous vouliez que je vous fusse (a) semblable. Le Démon, ainsi que je l'ai dit, aigrit mes persécuteurs. On me faisoit prier de sortir du Diocèse : & le bien que vous m'y faisiez faire, ô mon Seigneur, étoit plus condamné que les plus grands crimes. On toléroit ceux-là, & on ne me pouvoit souffrir. Il ne m'est jamais venu en tout ce tems ni un chagrin ni un repentir de ce que j'avois fait en quittant tout, ni même une peine de n'avoir pas fait votre Volonté : non que je fusse assurée de l'avoir faite, cette assurance auroit été trop pour moi ; mais j'étois si perdue, que je ne pouvois rien voir ni rien regarder, recevant tout également de la main de mon Dieu, qui me ménageoit ces croix ou par justice ou par miséricorde.

2. La Marquise de Prunai, sœur du premier Secrétaire d'Etat de son Altesse Royale, & son Ministre, avoit envoyé un exprès de Turin durant ma maladie pour me convier d'aller avec elle ; qu'étant aussi persécutée que je l'étois dans le Diocèse, je trouverois auprès d'elle un azile ; que durant ce tems-là les choses s'adouciroient ; & que lors qu'elles seroient bien disposées, elle reviendrait avec moi & s'uniroit à moi & à mon

(a) Matth. 8. v. 20.

amie de Paris, qui vouloit aussi venir pour y travailler selon la volonté de Dieu. Je n'étois pas alors en état d'exécuter ce qu'elle vouloit de moi, & je faisois mon compte de rester aux Ursulines jusqu'à ce que les choses changeassent : elle ne m'en parla même plus. Cette Dame est d'une piété des plus extraordinaires, qui a quitté la Cour pour se retirer hors du bruit, & se donner à Dieu. Elle est restée veuve à vingt-deux ans avec assez d'avantages naturels, & a tout refusé pour se consacrer à Notre Seigneur, auquel elle est sans réserve. Lorsqu'elle sut que j'avois été obligée de quitter les Ursulines, sans savoir la manière dont j'étois traitée, elle obtint une lettre de cachet pour obliger le P. la Combe d'aller à Turin passer quelques semaines pour sa propre utilité, & de me mener avec lui, où je trouverois un refuge. Elle fit tout cela à notre insçu, & (comme elle l'a dit depuis) une force supérieure le lui faisoit faire sans en connoître la cause. Si elle y avoit bien pensé, étant aussi prudente qu'elle est, elle ne l'auroit peut-être pas fait : car les persécutions que Mr. de Geneve nous procura en ce lieu, lui causèrent de bonnes humiliations. Notre Seigneur a permis qu'il m'ait poursuivie d'une manière surprenante dans tous les lieux où j'ai été, sans me donner ni trêve ni relâche quoique je ne lui aie fait aucun mal, au contraire, j'aurois voulu donner mon sang pour le bien de son Diocèse.

3. Comme cela s'étoit fait sans notre participation, nous crûmes sans hésiter que c'étoit la volonté de Dieu, & peut-être, un moyen dont il vouloit se servir pour nous tirer de l'opprobre & de la persécution, me voyant chassée d'un côté

& demandée de l'autre : de sorte qu'il fut conclu, que j'irois à Turin, & que le P. la Combe m'y conduiroit, & de là iroit à Verceil. Je pris encore un Religieux de mérite, qui enseignoit la Théologie depuis quatorze ans, afin de faire les choses avec plus de bienséance, & ôter à nos ennemis tout sujet de parler. Je me fis encore accompagner d'un garçon que j'avois amené de France, & qui avoit appris le métier de tailleur. Ils prirent des chevaux, & je pris une litère pour ma fille, ma femme de chambre, & moi : mais toutes les précautions sont inutiles quand il plaît à Dieu de crucifier. Nos adversaires écrivirent d'abord à Paris, & l'on fit cent contes ridicules sur ce voyage, de vraies comédies, des choses inventées à plaisir & les plus fausses du monde. C'étoit le P. de la Mothe qui débitoit tout cela, peut-être le croioit-il véritable ; quand cela auroit été, il auroit dû le cacher par charité ; mais étant aussi faux que cela l'étoit, il le devoit plutôt faire. On dit que j'étois allée seule avec le P. la Combe courir de province en province, & mille fables mal imaginées. Nous souffrions tout en patience, sans nous justifier ni nous plaindre. Si on regardoit les choses sans passion, pouvois-je mieux faire dans l'état où elles étoient ? & n'étoit-il pas honorable, & avantageux même selon la bienséance, d'être chez une Dame de cette qualité & de ce mérite ? N'étoit-ce pas assez pour couper cours à la médisance ? & lorsque l'on n'est pas dans l'ordre, choisit-on des maisons de cette nature ? Mais la passion n'a point d'yeux, & la calomnie est un torrent qui emporte tout. A peine fûmes-nous arrivés à Turin que Mr. de Geneve

écrivit contre nous : il nous poursuivoit par ses lettres, ne pouvant le faire autrement.

4. Le P. la Combe se rendit à Verceil, & je restai à Turin chez la Marquise de Prunai. Quelques croix ne me falloit-il pas essuyer de la part de ma famille, de Mr. de Geneve, des Bernabites, & d'une infinité de personnes ? Mon fils aîné vint me querir à l'occasion de la mort de ma belle-mère, ce qui me fut une augmentation de croix bien fortes : mais après que nous eûmes entendu toutes ses raisons & comme l'on avoit fait sans moi toutes les ventes des meubles, élu des Tuteurs, & ordonné de tout sans ma participation, j'étois entièrement inutile. On ne jugea pas à propos de me faire retourner, à cause de la rigueur de la saison.

Vous seul savez, ô mon Dieu, ce que je souffris : car vous ne me faisiez point connoître votre volonté, & le P. la Combe disoit n'avoir point de lumière pour me conduire. Vous savez, mon Seigneur, ce que cette dépendance m'a fait souffrir : car lui, qui étoit doux pour tout le monde, avoit souvent pour moi une extrême dureté. Vous étiez, ô mon Dieu, l'auteur de tout cela, & vous vouliez qu'il en usât de la sorte, afin que je restasse sans consolation : car il conseilloit très-juste ceux qui s'adressoient à lui ; mais quand il étoit question de me déterminer sur quelque chose, il ne le pouvoit, & me disoit qu'il n'avoit point de lumière pour me conduire, que je fisse ce que je pourrois. Plus il me disoit ces choses, plus je me sentoais dépendante de lui, & impuissante à me déterminer. Nous avons été une bonne croix l'un à l'autre : nous avons bien éprouvé que notre union étoit en foi & en croix ; car plus

aque

nous étions crucifiés, plus nous étions unis. On s'est imaginé que notre union étoit naturelle & humaine : vous savez, ô mon Dieu, que nous n'y trouvions l'un & l'autre que croix, mort, & destruction. Combien de fois nous disions-nous, que si l'union avoit été naturelle nous ne l'aurions pas conservée un moment parmi tant de croix ? J'avoue que les croix qui me sont venues de cette part, ont été les plus grandes de ma vie. Vous savez la pureté, l'innocence, & l'intégrité de cette union, & comme elle étoit toute fondée sur vous-même, ainsi que vous eûtes la bonté de m'en assurer. Ma dépendance devenoit tous les jours plus grande ; parce que j'étois comme un petit enfant, qui ne peut & ne fait rien faire. Lorsque le P. la Combe étoit où j'étois, (ce qui a été rare depuis ma sortie des Ursulines,) je ne pouvois être longtems sans le voir, tant à cause des étranges maux qui m'accabloient tout-à-coup & me reduisoient à la mort, qu'à cause de mon état d'enfance. Etoit-il absent, je n'en avois ni peine ni besoin : je ne réfléchissois pas même sur lui, & je n'avois pas la moindre envie de le voir : car mon besoin n'étoit pas dans ma volonté ou dans mon choix, ni même dans aucun penchant ou inclination ; mais vous en étiez l'auteur : & comme vous n'êtes point contraire à vous-même, vous ne me donniez aucun besoin de lui lorsque vous me l'ôtiez.

5. Au commencement que je fus à Turin le P. la Combe y resta quelque tems en attendant une lettre de Mr. de Verceil ; & il prit ce tems pour aller voir l'Evêque d'Aoste, son intime ami, & qui connoissoit ma famille. Comme il fut la persécution de Mr. de Geneve qui nous pour-

Tome II.

L

suivit à outrance du côté de la Cour de Turin; il me fit offre d'aller dans son Diocèse, & m'écrivit par le P. la Combe des lettres les plus obligantes du monde. Il me mandoit que devant que S. Hierôme eût connu Ste. Paule, c'étoit un saint; mais après, de quelle maniere en parloit-on? Il vouloit me faire entendre par là, comment le P. la Combe avoit toujours passé pour un saint avant cette persécution que je lui avois attirée innocemment. Il me marquoit en même tems qu'il conservoit pour lui une estime très-grande. Il vouloit même se dépouiller de son Evêché en sa faveur étant fort âgé.

6. La Marquise de Prunai, qui m'avoit si fort désirée, voyant les grandes croix & les abjections où j'étois, se dégouta de moi: ma simplicité enfantine, qui étoit l'état où mon Dieu me tenoit alors, passoit dans son esprit pour bêtise; quoique Notre Seigneur me fit rendre en cet état des oracles: car quand il étoit question d'aider quelqu'un, ou de quelque chose que Notre Seigneur vouloit de moi, il me donnoit avec la foiblesse d'un enfant, qui ne paroissoit que dans la candeur, une force divine. Son cœur demeura fermé pour moi tout autant de tems que je fus là. Notre Seigneur me fit pourtant leur dire tout ce qui leur arriveroit, & qui leur est effectivement arrivé tant à elle qu'à Mademoiselle sa fille & au vertueux Ecclésiastique qui demeura chez elle. Elle ne laissa pas sur la fin de prendre plus d'amitié pour moi, & elle voioit bien que Notre Seigneur étoit en moi. Mais c'étoit l'amour d'elle-même & la crainte de l'abjection (me voyant si fort décriée) qui lui avoit fermé le cœur. De plus elle croioit son état plus avancé qu'il n'étoit, à cause du

tems qu'elle étoit hors des épreuves; mais elle vit bientôt par expérience que je lui avois dit la vérité. Elle fut obligée pour des raisons de famille de quitter Turin & de s'en aller à sa terre. Elle me fit de grandes instances pour y aller avec elle; mais l'éducation de ma fille ne me le permettoit pas. De rester à Turin sans la Marquise de Prunai, il n'y avoit nulle apparence, & d'autant moins, qu'ayant vécu fort retirée en ce lieu je n'y avois fait aucune connoissance. Je ne savois que devenir. Le P. la Combe comme j'ai dit, demouroit à Verceil. Mr. de Verceil m'avoit écrit le plus obligeamment du monde, me priant avec instance d'aller à Verceil pour demeurer auprès de lui, me promettant sa protection & m'assurant de son estime, ajoutant qu'il me regarderoit comme sa propre sœur, que sur le recit qu'on lui avoit fait de moi il desiroit extrêmement de m'avoir. C'étoit Madame sa sœur, Religieuse de la Visitation de Turin, qui est fort de mes amies, qui lui avoit écrit de moi, & un Gentilhomme François de sa connoissance: mais un certain honneur me retenoit; je ne voulois pas que l'on pût dire que j'avois été chercher le P. la Combe & que c'étoit pour aller là que j'avois été à Turin. Il avoit aussi sa réputation à conserver, qui faisoit qu'il ne pouvoit agréer que j'y allasse, quelque forte instance que Mr. de Verceil en fit. S'il avoit cru pourtant, & moi aussi, que c'eût été la volonté de Dieu, nous aurions passé par dessus toutes considérations. Dieu nous tenoit l'un & l'autre dans une si grande dépendance de ses ordres, qu'il ne nous les faisoit point connoître; mais le moment divin de sa providence déterminoit tout. Cela servoit fort à faire mourir le P.

la Combe qui avoit marché très long-tems par les certitudes. Mais Dieu les lui arracha toutes par un effet de sa bonté, qui vouloit le faire mourir sans reserve.

7. Durant tout le tems que je fus à Turin Notre Seigneur me fit de très-grandes graces : & je me trouvois tous les jours plus transformée en lui & avois toujours plus de connoissance de l'état des ames, sans m'y méprendre ni me tromper, quoiqu'on ait voulu me persuader le contraire, & que j'eusse fait moi-même tous mes efforts pour me donner d'autres pensées ; ce qui ne m'a pas peu coûté : car lorsque je disois ou écrivois au P. la Combe l'état de quelques ames qui lui paroissent plus parfaites & plus avancées que la connoissance qui m'en étoit donnée, il l'attribuoit à l'orgueil, s'en fâchoit très-fort contre moi, & en prenoit même du rebut pour mon état. Ma peine n'étoit pas de ce qu'il m'en estimoit moins ; nullement : car je n'étois pas même en état de faire réflexion s'il m'estimoit ou non : mais c'est que Notre Seigneur ne me permettoit pas de changer de pensées ; & qu'il m'obligeoit à les lui dire. Il ne pouvoit accorder (Dieu le permettant de la sorte, pour le perdre davantage & lui ôter tout appui,) il ne pouvoit dis-je accorder une obéissance miraculeuse pour mille choses, & une fermeté qui lui sembloit alors extraordinaire, & même criminelle en certaines choses. Cela le mettoit même en défiance de ma grace : car il n'étoit pas encore affermi dans sa voie & ne comprenoit pas assez qu'il ne dépendoit nullement de moi d'être d'une manière ou d'une autre ; & que si j'avois eu quelque puissance, je me serois accordée à ce qu'il disoit pour m'épargner les croix que cela

me caufoit ; ou du moins j'aurois dissimulé par adresse. Mais je ne pouvois faire ni l'un ni l'autre ; & quand tout auroit dû périr, il falloit que je lui disse les choses comme Notre Seigneur me les faisoit dire. Dieu m'a donné en cela une fidélité inviolable jusqu'au bout, sans que les croix & les peines m'aient fait manquer un moment à cette fidélité. Ces choses donc, qui lui paroissent entêtement, faute de lumière, & que Dieu permettoit de la sorte pour lui ôter l'appui qu'il auroit pris en la grace qui étoit en moi, le mettoient en division avec moi : & quoiqu'il ne m'en témoignât rien, au contraire, qu'il tâchât de toutes ses forces de me le cacher, quelque éloigné qu'il fût de moi, je ne le pouvois ignorer ; car Notre Seigneur me le faisoit sentir d'une manière étrange, comme si l'on m'eût divisée de moi-même : ce que je sentoais plus ou moins douloureusement, selon que la division étoit plus ou moins forte ; & sitôt qu'elle diminueoit ou finissoit, ma peine cessoit, & j'étois mise dans le large, & cela quelque éloignée que je fusse de lui. Il éprouvoit de son côté que sitôt qu'il étoit divisé d'avec moi, il l'étoit d'avec Dieu : & il m'a dit & écrit un grand nombre de fois ; *Sitôt que je suis bien avec Dieu, je suis bien avec vous ; Et sitôt que je suis mal avec Dieu, je suis mal avec vous* : c'étoit ses propres termes. Il éprouvoit que sitôt que Dieu le recevoit dans son sein, c'étoit en l'unissant à moi, comme s'il n'eût voulu de lui que dans cette union : & Notre Seigneur me faisoit paier toutes ses infidélités très-fortement.

8. Pendant qu'il fut à Turin, une veuve, qui est une bonne servante de Dieu, mais toute en lumière & sensibilité, vint à lui à confesse. Com-

me elle étoit dans un état tout sensible, elle disoit des merveilles. Le Pere en étoit ravi, parce qu'il sentoit le sensible de sa grace. J'étois de l'autre côté du Confessionnal. Après que j'eus long-tems attendu, il me dit deux ou trois mots; puis il me renvoia, en me disant, qu'il venoit de trouver une ame qui étoit à Dieu; que c'étoit véritablement celle-là qui y étoit: qu'il en étoit tout embaumé; qu'il s'en falloit bien qu'il ne trouvât cela en moi; que je n'opérois plus sur son ame que mort. J'eus de la joie d'abord de ce qu'il avoit trouvé une si sainte ame, parce que j'en ai toujours beaucoup, mon Seigneur, de vous voir glorifié. Je m'en retournai sans y faire davantage d'attention. En m'en retournant Notre Seigneur me fit voir clairement l'état de cette ame, qui étoit très-bonne à la vérité, mais qui n'étoit que dans un commencement mêlé d'affection & d'un peu de silence, toute pleine du sensible; que c'étoit pour cela que le Pere refentoit son état: que pour moi, en qui Notre Seigneur avoit tout détruit, j'étois bien éloignée de lui pouvoir communiquer du sensible. De plus Notre Seigneur me fit entendre, qu'étant en lui (comme j'y étois) sans rien qui me fut propre, il ne communiquoit par moi au P. la Combe, que ce qu'il lui communiquoit par lui-même, qui étoit mort, nudité & dépouillement; & que toute autre chose le feroit vivre en lui-même, & empêcheroit sa mort. Que s'il s'arrêtoit au sentiment, cela nuirait à son intérieur. Il me fallut lui écrire tout cela. En recevant ma lettre il y remarqua d'abord un caractère de vérité: puis la réflexion étant survenue, il jugea que tout ce que je lui mandois étoit orgueil: & cela lui causa

quelque éloignement de moi; car il avoit encore dans l'esprit ses règles ordinaires de l'humilité conçue & comprise à notre manière, & ne voioit pas qu'il ne pouvoit plus y avoir d'autre règle en moi que de faire la volonté de mon Dieu. Je ne pensois plus à l'humilité ni à l'orgueil; mais je me laissois conduire comme un enfant, qui dit & fait sans distinction tout ce qu'on lui fait dire & faire. Je comprends aisément que toutes les personnes qui ne sont pas entrées dans la perte totale, m'accuseront en cela d'orgueil, mais dans mon état, je n'y puis penser: je me laisse mener où l'on me mène, haut & bas, tout m'est également bon.

9. Il m'écrivit, que d'abord il avoit trouvé quelque chose dans ma lettre qui lui sembloit véritable, & qu'il y étoit entré: mais qu'après l'avoir relue avec attention, il l'avoit trouvée pleine d'orgueil, d'entêtement, & de préférence de mes lumières aux autres. Je ne pouvois penser à tout cela pour le trouver en moi, ni m'en convaincre comme autrefois, en le croiant quoique je ne le visse pas. Cela n'étoit plus pour moi. Je ne pouvois réfléchir là-dessus. S'il y avoit bien pensé, il auroit vu qu'une personne qui ne trouve de volonté ni de penchant pour rien, est bien éloignée de l'entêtement; & il y auroit reconnu Dieu. Mais Notre Seigneur ne le permettoit pas alors. Je lui écrivis encore pour lui prouver la vérité de ce que je lui avois avancé: mais cela ne servit qu'à le confirmer dans les sentimens d'avantageux qu'il avoit conçus de moi. Il entra en division. Je connus le moment qu'il avoit ouvert ma lettre & qu'il y étoit entré de cette manière; & je fus mise dans ma souffrance ordi-

naire. Quand la fille qui lui étoit allé porter cette lettre, qui étoit la même fille dont j'ai parlé, que Notre Seigneur m'a fait amener, fut revenue, je le lui dis; & elle me dit que c'étoit à cette heure même qu'il avoit lu ma lettre. Notre Seigneur ne me donna plus de pensée de lui écrire sur ce sujet: mais le Dimanche d'après, allant pour me confesser, & m'étant mise à genoux, il me demanda d'abord, si je persistois toujours dans mes sentimens d'orgueil, & si je croiois toujours la même chose? Jusqu'alors je n'avois fait aucune réflexion ni sur ce que j'avois pensé, ni sur ce que je lui avois écrit: mais dans ce moment en ayant fait, cela me parut orgueil, comme il me disoit. Je lui répondis; il est vrai, mon Pere, que je suis une orgueilleuse; & cette personne est bien plus à Dieu que moi. Sitôt que j'eus prononcé ces paroles, je fus rejetée comme du Paradis dans le fond de l'Enfer. Je n'ai jamais souffert un pareil tourment. J'en étois hors de moi: mon visage changea tout-à-coup, & j'étois comme une personne qui va expirer & qui n'a plus de raison. Je tombai sur mes jambes. Le Pere s'aperçut d'abord de cela, & fut éclairé dans ce moment du peu de pouvoir que j'avois en ces choses, & comme il me falloit dire & faire sans discernement ce que le Maître me faisoit faire. Il me dit aussitôt: Croiez ce que vous croyiez auparavant: je vous l'ordonne. Sitôt qu'il m'eut dit cela, je commençai peu à peu à respirer & à prendre vie: à mesure qu'il entroit dans ce que je lui avois dit, mon ame retrouvoit le large; & je disois en m'en retournant, qu'on ne me parle plus d'humilité: les idées qu'on a des vertus, ne sont plus pour moi: il n'y a pour

moi qu'une seule chose, qui est, d'obéir à mon Dieu. Il connut bien à quelque tems de là par les manieres d'agir de cette personne, qu'elle étoit bien éloignée de ce qu'il avoit pensé. J'ai dit seulement cet exemple. J'en pourrais donner beaucoup d'autres à peu près pareils: mais celui-là suffit.

CHAPITRE XVI.

Combien les ames qui sont chargées des autres, en souffrent pour leur purification & mort totale & pour l'extinction de l'amour propre: & combien donc Jésus-Christ a dû souffrir pour nous. L'état d'une ame ne se discerne que par celles dont le fond est en Dieu. Persecutions entremêlées. Elle a un songe divin sur sa vocation. Sublimité de son état d'oraison.

1. UNE nuit Notre Seigneur me fit voir en songe qu'il vouloit aussi purifier la fille qu'il m'avoit donnée, & la faire entrer véritablement dans la mort d'elle-même; mais qu'il falloit que cela se fit aussi sur moi, & à force de souffrances. Il fallut donc me résoudre à souffrir pour elle ce que je souffrois pour le P. la Combe, quoique d'une maniere différente. Elle m'a fait souffrir des tourmens inconcevables. Comme elle résistoit à Dieu bien plus que lui, & qu'elle étoit bien plus propriétaire, elle avoit plus à purifier: de sorte qu'il me falloit souffrir à son occasion des martires que je ne pourrais faire concevoir quand je les dirois; ce qui m'est impossible. Ce qui augmenta encore ma peine, c'est que le P. la Combe ne l'a jamais comprise tant qu'elle

a duré, l'attribuant toujours à défaut & imperfection de ma part. J'ai porté ce tourment pour cette fille trois ans entiers. Lors que les résistances étoient plus fortes, & que le Pere l'approuvoit sans que je le sçusse, j'entrois dans des tourmens que je ne puis dire. J'en tombois malade : aussi étois-je presque toujours malade. Je passois quelquefois les jours entiers à terre, appuiée contre mon lit sans me pouvoir remuer, & souffrant des tourmens si excessifs, que quand j'aurois été sur le chevalet je crois que je ne l'aurois pas senti, tant la peine du dedans étoit forte. Lors que cette fille résistoit davantage à Dieu, & qu'alors elle m'approchoit, elle me brûloit : & lors qu'elle me touchoit, je sentoie une douleur si étrange, que le feu matériel n'en auroit été que l'ombre. Pour l'ordinaire je me laissois brûler avec des violences inconcevables : d'autres fois je la priois de se retirer, parce que je ne pouvois plus supporter cette douleur. Elle prenoit quelquefois cela pour aversion, & elle le disoit au P. la Combe, qui s'en fâchoit, & m'en reprenoit sur ce pied. Cependant elle ne pouvoit, lorsqu'elle étoit à elle-même, en juger tout-à-fait de cette manière ; parce que Notre Seigneur me faisoit faire incessamment des miracles à son occasion. J'avois un pouvoir absolu sur son ame & sur son corps. Quelque mal qu'elle se trovât, sitôt que je lui disois d'être guérie, elle l'étoit ; & pour le dedans, sitôt que je lui disois : soyez en paix ; elle y étoit : & lors que j'avois mouvement de la livrer à la peine, & que je l'y livrois, elle entroit dans une peine inconcevable : mais presque toute sa peine c'est moi qui l'ai portée avec des violences inexprimables.

2. O mon Dieu, il me semble que vous m'avez fait comprendre par mon expérience quelque chose de ce que vous avez souffert pour les hommes : & il me sembloit par ce que je souffrois, qu'une partie de ce que vous avez souffert pour les hommes auroit consumé dix mille mondes. Il ne falloit pas moins que la force d'un Dieu pour porter ce tourment sans être anéanti. Une fois que j'étois assez malade, & que cette fille étoit dans ses résistances & dans ses propriétés, elle s'approcha de moi : je sentis un feu si violent, que je ne pouvois, ce me sembloit, supporter sans mourir. Il me paroît que ce feu est le même que celui du purgatoire. Je lui dis de se retirer à cause de ce que je souffrois. Comme elle crut que c'étoit par opposition pour elle, elle s'opiniâtra à rester pour me faire amié. Elle me prit les bras. La violence de la douleur fut si excessive, que sans faire nulle attention à ce que je faisois, étant tout hors de moi par l'excès de la peine, je me mordis le bras d'une si grande force, que j'emportai presque la piece. Elle vit plutôt mon sang & la plaie que je m'étois faite qu'elle ne s'aperçut de la manière : cela lui fit comprendre qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire : elle en fut avertir le Pere, qui étoit alors à Turin ; & il y avoit du tems qu'il ne m'étoit venu voir, parce qu'il étoit en division & en peine. Il fut fort surpris du mal que je m'étois fait : il avoit peine à comprendre ce qui me faisoit souffrir, & j'avois peine à m'en expliquer & à le faire connoître. Sur le soir elle voulut s'approcher : je commandai à la peine que je souffrois pour elle de se saisir d'elle. Elle entra d'abord dans une peine si étrange, qu'elle crut qu'elle alloit mourir, & j'en fus

délivrée pour ce moment; mais comme elle ne la pouvoit supporter, je la repris, & la lui ôtai, la laissant en paix.

3. Notre Seigneur me fit voir en songe les résistances qu'elle me feroit, sous la figure de plusieurs animaux qui sortoient de son corps : & il me fit ressentir la peine de cette purification, comme si à mesure que l'on tiroit ces animaux l'on m'eût appliqué un fer rouge sur l'épaule droite. Ces animaux me parurent transparents, en sorte que le dehors en paroissoit pur & clair comme un verre, & le dedans me paroissoit plein d'animaux immondes : & il me fut donné à connoître, qu'elle avoit passé par la première purification, qui est celle de l'extérieur; c'est pourquoi elle avoit passé pour une sainte dans le monde : mais qu'elle n'avoit point été purifiée foncièrement; & que loin de cela, la purification extérieure avoit comme fortifié son amour propre, & avoit rendu son fond plus propriétaire : & je vois qu'à mesure que je souffrois, ces animaux se détruisoient les uns les autres, en sorte qu'il n'en demeura plus qu'un qui dévora tous les autres : il paroissoit avoir lui seul toute la malice des autres, & se révoltoit contre moi d'une manière surprenante.

4. Il faut savoir que sitôt que cela me fut montré, & qu'il me fut donné de souffrir pour elle, elle entra extérieurement dans un état qui auroit pu passer pour folie. Elle n'étoit plus propre à me rendre aucun service, ne sortoit point de colère, tout la choquoit sans rime ni raison, des jalousies de tout le monde, & mille autres défauts. Quoiqu'elle m'exercât assez pour l'extérieur, tout cela ne me faisoit nulle peine : il n'y avoit que

cette extrême douleur qui me faisoit souffrir. Elle devint d'une mal-adresse effroyable, rompant & perdant tout, ne pouvant souffrir personne. Tous ceux qui me voioient servie de cette manière, me plaignoient; car elle avoit cette disgrâce, que quelque envie qu'elle eût de bien faire, elle faisoit tout mal. Notre Seigneur le permettant de la sorte. Si j'étois malade, en sueur ou frisson, elle me jettoit des pots d'eau sans y penser : si l'on m'avoit apprêté quelque chose, ou elle même, en croiant me mettre en appétit, elle le jettoit dans les cendres : si j'avois quelque chose qui me fût utile, elle le cassoit ou perdoit : & je ne lui disois jamais rien quoique cela allât si loin, qu'il y avoit lieu de croire que ma pension ne suffiroit pas pour la demi-année. Cela la désoloit de ce que je ne lui disois jamais rien sur ce qui me regardoit : car son affection pour moi étoit telle, qu'elle avoit bien plus de chagrin de cela, que des autres fautes qui ne me regardoient pas : & pour moi, c'étoit tout le contraire, je n'avois pas l'ombre de la peine là dessus. Ce que je ne pouvois souffrir en elle, c'étoit son amour propre & sa propriété : je la reprenois là dessus fortement, & je lui disois : „ Tout ce qui „ me regarde ne me fait nulle peine; mais je „ sens une si terrible opposition pour votre amour „ propre, que je n'en aurois pas davantage pour „ le Diable “. Je vois clairement que le Démon ne peut nous nuire qu'autant que nous avons d'amour propre & de propriété; & j'avois plus d'aversion & plus d'horreur pour cet amour propre & cette propriété, que pour tous les diables. Au commencement j'avois de la peine de cette opposition que j'avois pour

cette fille, que j'aimois d'ailleurs au point qu'il me sembloit que j'aurois plutôt éloigné mes propres enfans, que de me défaire d'elle. Le P. la Combe ne comprenant pas cela, m'en reprenoit, & me faisoit beaucoup souffrir; cependant cela n'étoit pas en moi de moi, mais de Dieu: & sur ce qu'il la soutenoit, cela me faisoit souffrir doublement: car je souffrois l'infidélité de l'un, & la propriété de l'autre. Notre Seigneur me fit entendre que cela n'étoit point un défaut en moi, comme je me le persuadois; que c'étoit qu'il me donnoit le discernement des esprits, & que mon fond rejetteroit ou accepteroit ce qui étoit de lui ou n'en étoit pas.

5. Depuis ce tems, quoique je n'aie pas porté la purification des autres ames comme de la sienne, je ne laisse pas de les connoître, non par aucune lumière, ni par ce qu'ils me disent, mais par le fond. Il est bon de dire ici, qu'il ne faut pas se méprendre; ni que les ames qui sont encore en elles-mêmes, à quelque degré de lumière & d'ardeur qu'elles soient arrivées, prennent cela pour elles: elles croient souvent avoir ce discernement, & ce n'est autre chose qu'antipathie de nature. On a vu que Notre Seigneur (ainsi que je l'ai dit) avoit détruit en moi auparavant toute sorte d'antipathie naturelle. Il faut que le fond soit bien anéanti, qu'il ne dépende que de Dieu seul, & que l'ame ne se possède plus elle-même, pour que ces choses soient de Dieu. Ceci a duré trois ans: à mesure que cette ame se purifioit, la peine diminuoit, jusqu'à ce que Notre Seigneur me fit connoître que son état alloit changer, & qu'il auroit la bonté de me l'accorder. Il changea aussi tout à coup.

6. Quoique je souffrisse de si étranges tourmens pour les personnes que Notre Seigneur vouloit purifier, je ne ressentis pas toutes les persécutions du dehors, bien qu'elles fussent très-fortes. Mr. de Geneve écrivoit à différentes sortes de personnes: à celles qu'il croioit qu'elles me feroient voir ses lettres, il leur mandoit du bien de moi; & dans les lettres qu'il croioit que je ne verrois pas, il en écrivoit beaucoup de mal. Notre Seigneur permit que ces personnes s'étant montré réciproquement leurs lettres, furent indignées d'un procédé si contraire à la bonne foi. Ils me les envoièrent, afin que je me précautionnasse. Je les ai gardées plus de deux ans, puis je les ai brûlées pour ne point faire tort à ce Prélat. La plus forte batterie fut celle qu'il fit auprès d'un des Ministres, Secrétaire d'Etat avec le frère de la Marquise de Prunai. De plus il prit tout le soin imaginable pour me rendre suspecte & me décrier. Il se servit encore de certains Abbés pour cela: & quoi que je ne sortisse point & ne me montrasse pas, j'étois bien connue par le portrait défavantageux que Mr. de Geneve faisoit de moi. Cela ne fit pas autant d'impression qu'il en auroit fait s'il avoit été mieux en Cour: mais de certaines lettres que Madame Roiale trouva après la mort du Prince, qu'il lui avoit écrites contre elle, firent que pour son particulier elle ne fit aucun fond sur ce que Mr. de Geneve écrivoit, au contraire, elle me fit faire des amitiés, & me fit dire d'aller la voir. Je la fus saluer: elle m'assura de sa protection, & qu'elle étoit bien aise que j'eusse dans ses états.

7. Notre Seigneur (a) me fit connoître en

(a) L'an 1684.

songe qu'il m'appelloit pour aider au prochain. De tous les songes mystérieux que j'ai eus, il n'y en a eu aucun qui m'ait fait plus d'impression que celui là, & dont l'onction de la grace ait duré plus longtemps. Il me sembla, qu'étant avec une autre personne de mes amies, nous montions une grande montagne, au bas de laquelle il y avoit une mer orageuse & remplie d'écueils laquelle il falloit avoir traversée avant que de venir à la montagne qui étoit toute couverte de ciprès. Lorsque nous l'eûmes montée nous trouvâmes à son sommet une autre montagne environnée de haies, & qui avoit une porte fermant à clef. Nous y frappâmes : mais ma compagne redescendit, ou demeura à la porte ; car elle n'entra point avec moi. Le Maître me vint ouvrir la porte, qui fut refermée à l'instant. Le Maître n'étoit autre que l'Epoux, qui m'ayant pris par la main, me mena dans le bois, qui étoit de cédres. Cette montagne s'appelloit le mont Liban. Il y avoit dans ce bois une chambre, où l'Epoux me mena, & dans cette chambre deux lits : il me demandoit, pour qui étoient ces deux lits : il me répondit ; il y en a un pour ma Mere, & l'autre pour vous, mon Epouse. Il y avoit dans cette chambre des animaux farouches de leur nature, & opposés, qui vivoient ensemble d'une manière admirable : le chat se jouoit avec l'oiseau, & il y avoit des faisans qui me venoient caresser ; le loup & l'agneau vivoient ensemble. Je me souviens de cette prophétie (a) d'Isaïe, & de la chambre dont il est parlé dans (b) le Cantique. Ce lieu ne respiroit que candeur & innocence. J'aperçus dans cette chambre un jeune garçon d'en-

(a) Is. 11. v. 6. &c. (b) Cant. 3. v. 4.

viron

viron douze ans. L'Epoux lui dit, d'aller voir s'il n'y avoit personne de retour du naufrage. Il ne servoit que pour aller au bas de la montagne afin de découvrir s'il verroit quelqu'un. L'Epoux me dit, se retournant vers moi ; je vous ai choisie, mon Epouse, pour retirer ici auprès de vous toutes les personnes qui auront assez de cœur pour passer cette mer effroyable, & y faire naufrage. Le petit garçon vint dire qu'il ne voyoit encore personne qui fût revenu du naufrage. Je m'éveillai là dessus si pénétrée de ce songe que l'onction m'en demeura plusieurs jours.

8. Mon état intérieur étoit toujours plus ferme & immobile, & mon esprit si net, qu'il n'y entroit ni distraction ni pensée que celles qu'il plaçoit à Notre Seigneur d'y mettre. Mon oraison toujours la même ; non une oraison qui soit en moi, mais en Dieu, très-simple, très-pure & très-nette. C'est un état, & non une oraison, dont je ne puis rien dire à cause de sa grande pureté. Je ne crois pas qu'il se puisse rien au monde de plus simple & de plus un. C'est un état dont on ne peut plus rien dire, parce qu'il passe toute expression : état où la créature est si fort perdue & abîmée, que quoiqu'elle soit libre au dehors, elle n'a plus pour le dedans chose au monde. Aussi son bonheur est inaltérable. Tout est Dieu & l'ame n'apperçoit plus que Dieu. Elle n'a plus de perfection à prétendre, plus de tendance, plus d'entre-deux, plus d'union : tout est consommé dans l'unité, mais d'une manière si libre, si aisée, si naturelle, que l'ame vit en Dieu & de Dieu, aussi aisément que le corps vit de l'air qu'il respire. Cet état n'est connu que de Dieu seul ; car l'extérieur de ces âmes est très-commun : & ces mêmes âmes

Tome II.

M

qui sont les délices de Dieu & l'objet de ses complaisances, sont souvent le but du mépris des créatures.

CHAPITRE XVII.

Elle convertit un religieux; puis elle lui prédit une infidélité. Conversion singulière d'un autre Religieux, comme de plusieurs autres que Dieu lui fait voir. Son départ de Turin pour Paris par Grenoble, où elle est visitée de plusieurs, dont elle discerne le fond. Etat Apostolique, & ses effets : & qu'on ne peut y être & aider salutairement le prochain, sans persécutions & sans croix.

1. **ETANT** encore en Savoye Dieu se servit de moi pour attirer à son amour un Religieux de mérite, mais qui ne songeoit gueres à s'acheminer à la perfection. Il accompagna quelques fois le P. la Combe lorsqu'il me venoit assister dans ma maladie, & j'eus la pensée de le demander à Notre Seigneur. La veille que je reçus l'extrême-onction, il s'approcha de mon lit : je lui dis que si Notre Seigneur me faisoit misericorde après ma mort, il en sentiroit les effets. Il se sentit touché intérieurement jusqu'aux larmes : il étoit un de ceux qui étoient le plus opposés au P. la Combe & celui qui avoit fait le plus de contes de moi sans me connoître. Il s'en retourna chez eux tout changé, & il ne pouvoit s'empêcher de désirer de me parler encore & d'être extrêmement touché de ce qu'il croioit que j'allois mourir. Il pleuroit si fort, que les autres Religieux s'en railloient. Ils lui disoient ; se peut-il une plus grande folie ? Une Dame de qui vous

disiez mille maux il n'y a que deux jours, à présent qu'elle se meurt vous la pleurez comme si elle étoit votre mère ! Rien ne pouvoit ni l'empêcher de pleurer, ni lui ôter le désir de me parler encore. Notre Seigneur exauça ses desirs, & je me portai mieux. J'eus le tems de lui parler : il se donna à Dieu d'une manière admirable, quoiqu'il eût déjà de l'âge. Il changea jusqu'à son naturel, qui étoit fin & double ; & devint simple comme un enfant. Il ne me pouvoit appeller autrement que sa mère. Il prit aussi confiance au P. la Combe, lui faisant même sa confession générale. On ne le connoissoit plus, & il ne se reconnoissoit plus lui-même.

2. Il a été de cette sorte plusieurs années pour moi. Un jour qu'il me témoignoit plus de confiance & d'amitié qu'à l'ordinaire, étant venu d'assez loin exprès pour me voir & me découvrir son ame, il lui étoit arrivé de tomber dessus son cheval, & d'en avoir une douleur & une grosseur dangereuse, & qui pouvoit avoir de fâcheuses suites, à cause du lieu de son mal. Il me dit qu'il sentoit bien de la douleur, & que son chagrin étoit les suites d'un mal si dangereux. Je lui dis : vous n'en ferez jamais incommodé : il crut, & fut entièrement guéri sans s'en être senti depuis. Comme il me témoignoit à cause de cela plus de confiance, il me dit (sans comparaison) comme S. Pierre : Quand tout le monde vous renonceroit, je ne vous renoncerais pas ; sitôt qu'il m'eût dit cela, j'eus un fort mouvement qu'il me renonceroit, & lâcheroit prise par infidélité : & il me sembla en même tems, qu'il s'y sacrifioit, & qu'il perdit l'estime de lui-même & de la force qu'il croyoit avoir que

cela ne lui arriveroit pas. Je lui dis : Mon Pere, vous me renoncerez ; assurément vous le ferez, & vous quitterez prise. Il se fâcha contre moi de cela, protestant toujours du contraire ; qu'il n'étoit pas un enfant, qu'il n'y avoit point d'homme plus ferme & plus constant que lui. Plus il me protestoit de cela, plus j'avois au dedans une certitude du contraire. Je lui dis : Mon Pere, au nom de Dieu, je vous prie de vous sacrifier à lui pour me renoncer & être contre moi quelque tems s'il le permet ; l'assurant que s'il n'entroit pas dans cette disposition de sacrifice, il le feroit immanquablement. Il ne voulut jamais s'y soumettre, entrant même dans une douleur très-grande de ce que, comme il disoit, je me défois de lui. A six mois de là il me revint voir, plus affectionné que jamais, me disant : Voyez combien vous êtes fautive prophétesse, & que je suis bien éloigné de vous renoncer.

3. Un an après, comme j'étois avec le P. la Combe, je lui dis : le Pere N. est assurément changé, car Notre Seigneur me le fait sentir. Quand il me donne quelqu'un en particulier, il me fait toujours souffrir quelque chose. O mon Dieu, qu'il est bien vrai que je n'ai enfanté qu'avec douleur ! Mais aussi quand ils étoient devenus infidèles, je sentoient qu'ils m'étoient ôtés, & qu'ils ne m'étoient plus rien : mais pour ceux que Notre Seigneur ne m'ôtoit pas, & qui étoient chanceux ou infidèles pour un tems, il me faisoit souffrir pour eux : je sentoient bien qu'ils étoient infidèles ; mais ils ne m'étoient pas ôtés, & je connoissois que malgré leurs infidélités ils revien- droient un jour. Lors donc que je dis au P. la Combe qu'il étoit changé (& je lui avois mandé

il y avoit plus d'un an que j'avois connu qu'il changeroit :) il me dit, que c'étoit de mes imaginations. Il reçut peu de jours après une lettre pleine d'amitié de sa part : & il me dit : Voyez, comme il est changé. En lisant cette lettre, j'eus encore une fort grande certitude qu'il étoit changé & qu'un reste de respect & de honte le faisoit continuer d'écrire ainsi, & qu'il le feroit encore quelque tems. Il en arriva tout de même : il continua encore quelque tems des lettres forcées ; puis il cessa d'écrire ; & le P. la Combe apprit que la peur de perdre de certains amis l'avoit changé. Il y en a de certains pour lesquels Notre Seigneur me fait prier, ou me fait faire des démarches pour les aider, & d'autres pour lesquels il ne m'est pas seulement donné pour leur écrire une lettre pour les raffermir.

4. Il y en avoit encore un qui étoit l'homme du monde le plus violent, qui ne gardoit aucune mesure, & qui sentoient plus son soldat que son Religieux. Comme le P. la Combe étoit son Supérieur, & qu'il tâchoit de le gagner & par ses paroles & par ses exemples, il ne le pouvoit souffrir : il avoit même contre lui de fort grands emportemens. Lorsqu'il disoit la Messe dans le lieu où j'étois, je sentoient, sans le connoître, qu'il n'étoit pas en bon état. Un jour que je le vis passer avec le calice qu'il tenoit dans sa main pour aller dire la Messe, il me prit pour lui une fort grande tendresse & comme une assurance qu'il étoit changé. Je connus même que c'étoit un vase d'élection que Dieu s'étoit choisi d'une manière particulière. Il me fallut l'écrire au P. la Combe qui me manda, que c'étoit là une des plus fausses idées qu'il m'eût encore vues, & qu'il ne voyoit

gueres d'homme plus mal disposé que celui-là ; & il regardoit cela comme la plus ridicule réverie qui fut jamais. Il fut fort surpris quand sur les quatre ou cinq heures du soir ce Pere le fut trouver dans sa chambre, qui du plus fier des hommes lui parut le plus doux. Il lui demanda pardon de tous les chagrins qu'il lui avoit causés, & lui dit en répandant quelques larmes : Je suis changé, mon Pere ; & il s'est fait en moi un renversement que je ne comprends pas. Il lui conta comme il avoit vu la Ste. Vierge qui lui avoit fait voir qu'il étoit en état de damnation ; mais qu'elle avoit prié pour lui. Le P. la Combe m'écrivit d'abord que ce que je lui avois mandé d'un tel Pere, étoit bien véritable : qu'il étoit changé, mais changé de bonne maniere, & qu'il en étoit rempli de joie. Je restai toute la nuit sur le carreau, sans dormir un moment, pénétrée d'unction des desseins de Dieu sur cette ame. Quelques jours après Notre Seigneur me fit connoître encore la même chose avec beaucoup d'unction, & je fus encore une nuit sans dormir, toute pleine de cette vûe. Je lui écrivis les desseins que Notre Seigneur avoit sur lui, & je donnai la lettre ouverte au P. la Combe pour la lui donner. Il hésita quelque tems s'il la lui donneroit, n'osant se fier sitôt à lui : mais ce Pere passant au même tems devant lui, il ne pût s'empêcher de la lui donner. Loin d'en faire des railleries, il en fut fort touché, & résolut de se donner tout à fait à Dieu. Il a peine à rompre tous ses liens, & semble encore être partagé entre Dieu & des attaches qui lui paroissent innocentes, quoique Dieu lui donne quantité de coups pour l'abattre tout à fait : mais ses résistances ne me font point

perdre l'espérance de ce qu'il fera un jour.

5. Avant son changement je vis en songe quantité d'oiseaux fort beaux, que chacun poursuivoit à la chasse avec grand soin & avec envie de les prendre ; & je les regardois tous sans y prendre de part, & sans vouloir les prendre. Je fus fort étonnée de voir qu'ils venoient tous se donner à moi, sans que je fisse aucun effort pour les avoir. Parmi tous ceux qui se donnèrent à moi, & qui étoient en assez grand nombre, il y en eut un d'une beauté extraordinaire, & qui surpassoit de beaucoup tous les autres. Tout le monde étoit empressé pour gagner celui-là : après s'être enfui de tous, & de moi aussi bien que des autres, il se vint donner à moi lorsque je ne l'attendois plus. Il y en eut un des autres qui après être venu, voltigea longtems, tantôt se donnant, tantôt se retirant : puis il se donna tout à fait. Celui là me parut être le Religieux dont j'ai parlé. D'autres se retirèrent tout à fait. J'eus deux nuits le même songe : mais le bel oiseau, qui n'avoit pas de pareil, ne m'est pas inconnu, quoiqu'il ne soit pas encore venu. Que ce soit devant ou après ma mort qu'il se donne tout à Dieu, je suis assurée que cela fera.

6. Comme j'étois chez la Marquise de Prunai, indéterminée si je mettrois ma fille à la Visitation de Turin pour aller avec elle, ou si je prendrois un autre parti, je fus fort surprise lorsque je m'y attendois le moins de voir le P. la Combe arriver de Verceil & me dire, qu'il falloit m'en retourner à Paris sans différer un moment. C'étoit le soir : il me dit de partir le lendemain matin. J'avoue que cette nouvelle imprévue me surprit sans cependant m'émouvoir le moins du

monde. Ce fut pour moi un double sacrifice ; de retourner en un lieu où je savois que l'on m'avoit si fort décriée, vers une famille qui n'avoit que du mépris pour moi, & qui avoit débité mon voyage (que la seule nécessité m'avoit fait faire) comme une course volontaire, procurée par une attache humaine que j'avois pour le P. la Combe quoiqu'il fut très-vrai que la seule nécessité de la providence m'y eut engagée. Vous seul, ô mon Dieu, sachiez combien nous étions éloignés l'un & l'autre de ces sentimens, & que nous étions prêts également, de ne nous voir jamais sans votre volonté, comme de nous voir toujours dans votre même volonté. O Dieu, que les hommes sont peu capables de ces choses, que vous faites vous-même pour votre gloire & pour être la source d'une infinité de croix, qui augmentoient, loin de diminuer. Me voila donc disposée à partir sans repliquer une seule parole, avec ma fille & une femme de chambre, sans avoir personne pour me conduire : car le P. la Combe étoit résolu de ne me pas accompagner, même pour passer la montagne ; à cause que Mr. de Geneve avoit écrit par tout, que j'étois allée à Turin courir après lui. Mais le Pere Provincial qui étoit un homme de qualité de Turin & qui connoissoit la vertu du P. la Combe, lui dit, qu'il ne me falloit pas laisser aller dans ces montagnes, surtout ayant ma fille avec moi, sans personne de connoissance ; & qu'il lui ordonnoit de m'accompagner. Le Pere m'avoua qu'il y avoit quelque forte de répugnance ; mais l'obéissance & le danger, où j'aurois été exposée seule, le firent passer par dessus ses répugnances. Il devoit m'accompagner seulement jusqu'à Greno-

ble, & s'en retourner de là à Turin. Je partis donc dans le dessein de m'en aller à Paris souffrir toutes les croix & essuier toutes les confusions qu'il plairoit à Dieu de me faire souffrir.

7. Ce qui me fit passer par Grenoble fut l'envie que j'avois de passer deux ou trois jours avec une grande servante de Dieu de mes amies. Lorsque je fus là, le P. la Combe & cette Dame me dirent de ne pas passer outre, & que Dieu vouloit se glorifier en moi & par moi dans ce lieu là : Le P. la Combe s'en retourna à Verceil ; & moi je me laissai conduire à la providence comme un enfant. Cette bonne Mère me conduisit d'abord chez une bonne Veuve, n'ayant pas trouvé de place à l'hotellerie, & croyant n'y passer que trois jours. Mais comme l'on me dit de rester à Grenoble, je restai chez elle. Je mis ma fille en Religion, & me résolus d'employer tout ce tems à me laisser posséder en solitude à celui qui est absolument maître de moi. Je ne fis aucune visite en ce lieu, non plus que dans tous les autres où j'avois demeuré : mais je fus bien surprise lorsque peu de jours après mon arrivée il vint me voir plusieurs personnes qui faisoient profession d'être à Dieu d'une manière singulière. Je m'aperçus aussitôt d'un don de Dieu, qui m'avoit été communiqué sans que je le comprisse, du discernement des esprits, & de donner à chacun ce qui lui étoit propre. Je me sentis tout à coup revêtu d'un état Apostolique, & je discernois l'état des âmes des personnes qui me parloient, & cela avec tant de facilité, qu'elles en étoient étonnées, & se disoient les unes aux autres, que je leur donnois à chacune, ce dont elles avoient besoin. C'étoit vous, ô mon Dieu, qui faisiez

toutes ces choses : elles s'envoyoient (à moi) les unes les autres. Cela vint à tel excès, que pour l'ordinaire depuis six heures du matin jusques à huit heures du soir j'étois occupée à parler de Dieu. Il venoit du monde de tous côtés, de loin & de près; des Religieux, des Prêtres, des hommes du monde, des filles, femmes, & veuves, tous venoient les uns après les autres, & Dieu me donnoit de quoi les contenter tous d'une manière admirable, sans que j'y pensasse ni que j'y fisse aucune attention. Rien ne m'étoit caché de leur état intérieur & de ce qui se passoit en eux. Vous vous fîtes, ô mon Dieu, une infinité de conquêtes que vous seul savez. Il leur étoit donné une facilité surprenante pour l'oraison, & Dieu leur faisoit de grandes grâces, & opéroit des changemens merveilleux. J'avois une autorité miraculeuse sur les corps & sur les âmes de ces personnes que Notre Seigneur faisoit venir à moi : leur santé & leur état intérieur sembloit être en ma main. Les plus avancées de ces âmes trouvoient auprès de moi sans parole, qu'il leur étoit communiqué une grâce qu'elles ne pouvoient ni comprendre, ni cesser d'admirer. Les autres trouvoient une onction dans mes paroles, & qu'elles opéroient dans elles ce que je leur disois. Elles n'avoient, disoient-elles, jamais vu, ou plutôt, jamais expérimenté rien de pareil. Je vis des Religieux de différents Ordres, & des Prêtres de mérite, à qui Notre Seigneur fit de très-grandes grâces, & Dieu faisoit des grâces à tous sans exception, du moins à ceux qui venoient de bonne foi.

8. Ce qui est surprenant, c'est que je n'avois pas un mot à dire à ceux qui venoient pour me

surprendre & m'épier; & lorsque je voulois m'efforcer pour leur parler, outre que je n'en pouvois venir à bout, c'est que je sentoais que Dieu ne le vouloit pas. Les uns s'en retournoient disant: Mais l'on est fou d'aller voir cette Dame; elle ne sait pas parler: d'autres me traitoient de bête; & je ne savais pas que ces personnes venoient pour m'épier. Mais lors qu'elles étoient sorties, il venoit quelqu'un qui me disoit: „ Je n'ai ja-
„ mais pu venir assez tôt pour vous dire de ne
„ pas parler à ces personnes: elles venoient de
„ la part de tels & tels pour vous épier & pour
„ vous tenter“. Je leur disois; Notre Seigneur a prévu votre charité: car je n'ai jamais pu leur dire un mot.

9. Je sentoais que ce que je disois, venoit de source; & que je n'étois que l'instrument de celui qui me faisoit parler. Dans cet applaudissement général Notre Seigneur me fit comprendre ce que c'étoit que l'état Apostolique dont il m'avoit honoré, & que de vouloir bien s'abandonner à aider les âmes dans la pureté de son esprit, c'étoit s'exposer aux plus cruelles persécutions. Ces propres termes me furent imprimés: *Se sacrifier pour aider au prochain c'est se sacrifier au gibet. Tels qui disent à présent de toi: BENI SOIT CELUI QUI NOUS VIENT AU NOM DU SEIGNEUR, diront bientôt, TOLLE, CRUCIFIGE.* Une de mes amies parlant de l'estime générale que l'on avoit de moi, je lui dis: Remarquez ce que je vous dis aujourd'hui; que vous entendrez donner des malédictions aux mêmes bouches qui donnent des bénédictions: & Notre Seigneur me fit comprendre, qu'il falloit que je lui fusse conforme en tous ses états, & que

s'il eût toujours resté avec la Ste. Vierge & S. Joseph dans une vie cachée, il n'eût jamais été crucifié : que lors qu'il vouloit crucifier quelqu'un de ses serviteurs d'une manière extraordinaire, il l'employoit au service du prochain. Il est certain que toutes les ames qui y sont employées de Dieu par destination Apostolique, & qui sont vraiment mises dans l'état Apostolique, ont extrêmement à souffrir. Je ne parle pas de ceux qui s'y mettent par eux-mêmes ; & qui n'y étant pas appelés de Dieu d'une manière singulière & n'ayant rien de la grace de l'Apostolat, n'ont aussi rien de la croix de l'Apostolat : mais pour ceux qui se livrent à Dieu sans nulle réserve, & qui veulent bien de tout leur cœur être le jouet de la providence, sans restriction ni réserve ; ah ! pour ceux-là, ils sont assurément un spectacle à Dieu, aux Anges, & aux hommes ; à Dieu, de gloire, par la conformité avec Jesus-Christ ; aux Anges, de joye ; & aux hommes de cruauté & d'ignominie.

CHAPITRE XVIII.

Combien de douleurs ont coûté à Jesus-Christ & à ceux qu'il associe à sa Paternité spirituelle, les ames qu'ils doivent enfanter spirituellement. Certains Religieux, ayant persécuté en un lieu l'Oraison & les personnes d'Oraison, dont on voit ici d'admirables exemples, leurs Confreres viennent rétablir & redresser au double ce qu'ils avoient tâché de détruire. De la fécondité des ames en enfans spirituels ; & de l'inclination & communication des unes envers les autres.

1. **A**Vant que je fusse à Grenoble, dans le chemin, j'entrai chez des Religieuses de la Visitation. Tout à coup je fus frappée d'un tableau de Jesus-Christ au Jardin, avec ces paroles ; (a) *Père, s'il est possible, que ce calice passe ! toutefois que votre volonté soit faite !* D'abord je compris que cela s'adressoit à moi, & je me sacrifiai à la volonté de Dieu. Ce fut là où j'éprouvai une chose très-extraordinaire : c'est que parmi un si grand nombre d'ames toutes bonnes & de grace, & à qui Notre Seigneur en fit beaucoup par moi, les unes m'étoient données comme de simples plantes à cultiver, auxquelles je ne sentoie pas que Notre Seigneur voulut que je prisse aucun intérêt : je connoissois leur état ; mais je ne me sentoie pas cette autorité absolue, & elles ne m'appartenoient pas singulièrement. Ce fut là que je compris mieux la véritable maternité : les autres m'étoient donnés comme enfans ; & pour ceux-ci, il m'en couloit toujours quelque chose, & j'avois autorité sur leurs ames ; & sur leurs corps. De ces enfans les uns étoient fidèles, & je connoissois qu'ils le seroient & ils m'étoient unis en charité. Les autres étoient infidèles : & je connoissois que de ces derniers les uns nereviendroient jamais de leurs infidélités, & ils m'étoient ôtés : pour ce qui est des autres, que ce ne seroit qu'un égarement. Je souffrois, pour les uns & pour les autres, des douleurs de cœur inconcevables, comme si on les eût tirés de mon cœur. Ce ne sont point de ces douleurs de cœurs que l'on appelle défaillance ou fadure de cœur : c'étoit un mal violent à l'endroit du cœur, qui étoit cependant spirituel, mais si violent, qu'il

(a) Matth. 26. 39.

s'il eût toujours resté avec la Ste. Vierge & S. Joseph dans une vie cachée, il n'eût jamais été crucifié : que lors qu'il vouloit crucifier quelqu'un de ses serviteurs d'une maniere extraordinaire, il l'employoit au service du prochain. Il est certain que toutes les ames qui y sont employées de Dieu par destination Apostolique, & qui sont vraiment mises dans l'état Apostolique, ont extrêmement à souffrir. Je ne parle pas de ceux qui s'y mettent par eux-mêmes ; & qui n'y étant pas appelés de Dieu d'une maniere singuliere & n'ayant rien de la grace de l'Apostolat, n'ont aussi rien de la croix de l'Apostolat : mais pour ceux qui se livrent à Dieu sans nulle reserve, & qui veulent bien de tout leur cœur être le jouet de la providence, sans restriction ni reserve ; ah ! pour ceux-là, ils sont assurément un spectacle à Dieu, aux Anges, & aux hommes ; à Dieu, de gloire, par la conformité avec Jesus-Christ ; aux Anges, de joye ; & aux hommes de cruauté & d'ignominie.

CHAPITRE XVIII.

Combien de douleurs ont coûté à Jesus-Christ & à ceux qu'il associe à sa Paternité spirituelle, les ames qu'ils doivent enfanter spirituellement. Certains Religieux, ayant persécuté en un lieu l'Oraison & les personnes d'Oraison, dont on voit ici d'admirables exemples, leurs Confreres viennent rétablir & redresser au double ce qu'ils avoient tâché de détruire. De la fécondité des ames en enfans spirituels ; & de l'inclination & communication des unes envers les autres.

1. **A**Vant que je fusse à Grenoble, dans le chemin, j'entrai chez des Religieuses de la Visitation. Tout à coup je fus frappée d'un tableau de Jesus-Christ au Jardin, avec ces paroles ; (a) *Père, s'il est possible, que ce calice passe ! toutefois que votre volonté soit faite !* D'abord je compris que cela s'adressoit à moi, & je me sacrifiai à la volonté de Dieu. Ce fut là où j'éprouvai une chose très-extraordinaire : c'est que parmi un si grand nombre d'ames toutes bonnes & de grace, & à qui Notre Seigneur en fit beaucoup par moi, les unes m'étoient données comme de simples plantes à cultiver, auxquelles je ne sentoie pas que Notre Seigneur voulut que je prisse aucun intérêt : je connoissois leur état ; mais je ne me sentoie pas cette autorité absolue, & elles ne m'appartenoient pas singulièrement. Ce fut là que je compris mieux la véritable maternité : les autres m'étoient donnés comme enfans ; & pour ceux-ci, il m'en couloit toujours quelque chose, & j'avois autorité sur leurs ames ; & sur leurs corps. De ces enfans les uns étoient fidèles, & je connoissois qu'ils le seroient & ils m'étoient unis en charité. Les autres étoient infidèles : & je connoissois que de ces derniers les uns nereviendroient jamais de leurs infidélités, & ils m'étoient ôtés : pour ce qui est des autres, que ce ne seroit qu'un égarement. Je souffrois, pour les uns & pour les autres, des douleurs de cœur inconcevables, comme si on les eût tirés de mon cœur. Ce ne sont point de ces douleurs de cœurs que l'on appelle défaillance ou fateur de cœur : c'étoit un mal violent à l'endroit du cœur, qui étoit cependant spirituel, mais si violent, qu'il

(a) Matth. 26.vf. 39.

me faisoit crier de toutes mes forces, & me réduisoit au lit. En cet état je ne pouvois prendre de nourriture, mais il falloit me laisser dévorer à une douleur étrange. Lorsque ces mêmes enfans me quittoient, & que par lâcheté, faute de courage pour mourir à eux-mêmes, ils abandonnoient tout, ils m'étoient arrachés du cœur avec beaucoup de douleur.

2. Ce fut alors que je compris que tous les prédestinés sortirent du cœur de Jésus-Christ, & qu'il les enfanta sur le Calvaire dans des douleurs inconcevables, & ce fut pour cela & pour ce que j'ai dit, qu'il voulut que son cœur fut ouvert extérieurement, pour marquer que c'étoit là la source d'où étoient sortis tous les prédestinés. O cœur qui m'as enfanté, ce sera en toi que nous serons reçus à jamais! Notre Seigneur parmi un si grand Peuple qui le suivoit, eut si peu de vrais enfans: c'est pourquoi il dit à son Père: (a) *Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés, si ce n'est le fils de perdition*; faisant voir par là qu'il ne perdoit aucun, non seulement des Apôtres, quoiqu'ils fissent de faux écarts; mais même de ceux qu'il alloit enfanter sur le Calvaire par l'ouverture de son cœur. O mon Amour, je puis dire, que vous m'avez rendue participante de tous vos misères, me les faisant éprouver d'une manière ineffable. Je fus donc associée à cette maternité divine en Jésus-Christ, qui a été ce qui m'a le plus fait souffrir: car deux heures de cette souffrance me changeoient plus, que plusieurs jours de fièvre continue. J'ai quelquefois porté ces douleurs deux ou trois jours à crier, *le cœur!* de toutes mes forces. La fille qui me

(a) Jean 17. v. 12.

servoit, voyoit bien que le mal n'étoit pas naturel; mais elle ne savoit pas ce qui me le causoit. Si nous pouvions comprendre la moindre des douleurs que nous avons eues à Jésus-Christ, nous en serions dans l'étonnement.

3. Dans le différent nombre de Religieux qui me vinrent voir, il y eut un ordre qui ressentit plus que tout autre des effets de grace; & ce fut de ce même Ordre, que quelques uns avoient été par un faux zèle dans une petite ville où le Père la Combe avoit fait la Mission, troubler toutes les bonnes ames qui s'étoient données sincèrement à Dieu, les tourmenter d'une manière inconcevable, leur brûlant tous les livres qui parloient d'oraison, refusant l'absolution à ceux qui la faisoient, mettant dans la consternation & presque dans le désespoir ceux qui ayant été autrefois dans le crime & s'en étant retirés, s'étoient conservés dans la grace par le moyen de l'oraison, vivant même d'une manière parfaite. Ces Religieux virent à tel excès par leur zèle indiscret, qu'ils firent une sédition dans cette ville, jusqu'à faire donner des coups de bâton en pleine rue à un Père de l'Oratoire de condition & de mérite, parce qu'il faisoit le soir la prière, & que les dimanches il y faisoit une petite oraison courte & fervente qui accoutumoit insensiblement ces bonnes ames à faire l'oraison.

4. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de consolation que de voir dans cette petite ville tant de bonnes ames qui à l'envi les unes des autres se donnoient à Dieu de tout leur cœur. Il y avoit des jeunes filles de douze & treize ans qui travailloient presque tout le jour en silence pour

s'entretenir avec Dieu, & qui en avoit acquis une très-grande habitude. Comme c'étoient de pauvres filles, elles se mettoient deux ensemble, & celles qui savoient lire lisoient quelque chose à celles qui ne savoient pas lire. On voyoit revivre là l'innocence des premiers Chrétiens. Il y avoit là une pauvre lavandière, qui avoit cinq enfans & un mari paralitique du bras droit, mais plus estropié d'esprit que de corps; il n'avoit de force que pour la battre: cependant cette pauvre femme avec une douceur d'Ange souffroit tout cela, & gagnoit la vie à cet homme & à ses cinq enfans. Cette femme avoit un don d'oraison merveilleux, & conservoit la présence de Dieu & l'égalité dans les plus grandes misères & dans la pauvreté la plus extrême. Il y avoit aussi une marchande fort prévenue de Dieu, & une ferrurière. C'étoient les trois amies. L'une & l'autre lisoient quelquefois à cette lavandière, & elles étoient surprises qu'elle étoit instruite par Notre Seigneur de tout ce qu'on lui lisoit, & qu'elle en parloit divinement. Ces Religieux envoyèrent querir cette femme & lui firent de grandes menaces si elle ne quittoit l'oraison, lui disant qu'elle n'étoit que pour les Religieux, & qu'elle étoit bien hardie de faire oraison. Elle leur répondit (ou plutôt celui qui l'enseignoit, car elle étoit très-ignorante d'elle-même) que Notre Seigneur avoit dit à tous de *prier*, & qu'il avoit dit, (a) *Je vous le dis à tous*, ne spécifiant ni Prêtre ni Religieux; que sans l'oraison elle ne pouvoit jamais supporter les croix ni la pauvreté où elle étoit; qu'elle avoit été autrefois sans oraison, & qu'elle étoit un Démon; & que depuis qu'elle

(a) Marc 13. vl. 33, 37.

l'avoit faite, elle avoit aimé Dieu de tout son cœur; & qu'ainsi quitter l'oraison c'étoit renoncer à son salut, ce qu'elle ne pouvoit pas faire. Elle ajouta, qu'ils prissent vingt personnes qui n'ont jamais fait oraison, & vingt de ceux qui la font; puis informez-vous, disoit-elle, de la vie des uns & des autres; & vous verrez si vous avez raison de condamner l'oraison. Des paroles comme celles-là pour une femme de cette condition les devoient convaincre; elles ne servirent qu'à les aigrir: ils l'assurèrent qu'elle n'auroit point l'absolution qu'elle n'eût promis de quitter l'oraison: Elle dit, qu'il ne dépendoit pas d'elle, & que Notre Seigneur étoit le maître de se communiquer à sa créature & d'en faire ce qu'il lui plairoit. Ils lui refusèrent l'absolution: & après en être venus jusqu'aux injures avec un bon tailleur qui servoit Dieu de tout son cœur, ils se firent apporter tous les livres qui traitoient d'oraison, tous sans exception, & les brûlèrent eux-mêmes dans la place publique. Ils étoient fort enflés de leur expédition: mais la ville se souleva à cause des coups donnés au Pere de l'Oratoire; & les principaux allèrent à Mr. de Geneve lui dire le scandale où l'on étoit de ces Missionnaires nouveaux si différens des autres; parlant du P. la Combe qui y avoit été autrefois en mission: & l'on disoit qu'on n'avoit envoyé ceux-là que pour détruire ce qu'il avoit fait. Mr. de Geneve fut obligé de venir lui-même dans cette ville, & de monter en chaire, protestant qu'il n'avoit point de part à cela, que les Peres avoient poussé le zèle trop loin. Les Religieux d'un autre côté disoient, qu'ils avoient tout fait avec ordre.

Il y avoit aussi à Tonon des filles qui s'é-

Tome II,

N

toient retirées ensemble : c'étoit de pauvres villageoises, qui afin de mieux gagner leur vie & de servir Dieu, s'étoient mises plusieurs ensemble. Il y en avoit une qui faisoit la lecture de tems en tems durant que les autres travailloient, & elles ne fortoient point sans demander de fortir à la plus ancienne. Elles faisoient des rubans, elles filoient, & gagnoient comme cela leur vie chacune à leur métier, les fortes supportoient les foibles. On alla séparer ces pauvres filles, & encore d'autres dans plusieurs villages : ils les chassoient de l'Eglise.

5. Ce fut donc des Religieux de ce même ordre dont Notre Seigneur se servit pour établir l'oraison en je ne fais combien d'endroits, & ils portèrent cent fois plus de livres d'oraison dans les lieux où ils allèrent que leurs freres n'en avoient brûlé. Dieu me paroît admirable dans ces sortes de choses. J'eus donc occasion de connoître ces Religieux de la manière que je vai dire.

6. Un jour que j'étois malade, un Frere qui s'entend très-bien aux malades étant venu à la quête, & ayant su que j'étois mal, entra. Notre Seigneur se servit de lui pour me donner des remèdes propres pour mon mal, & permit que nous entrâmes dans une conversation qui réveilla en lui l'amour qu'il avoit pour Dieu, & qui étoit, à ce qu'il dit, étouffé par ses grandes occupations. Je lui fis comprendre qu'il n'y avoit aucune occupation qui pût l'empêcher ni d'aimer Dieu, ni de s'occuper de lui. Il n'eût pas de peine à me croire ayant déjà beaucoup de piété & de disposition à l'intérieur. Notre Seigneur lui fit beaucoup de grâces, & me le donna pour être un de mes enfans très-vérifiables. Ce qui est admirable est, que tous ceux que Notre Seigneur m'a don-

nés de cette sorte, je sentoís qu'il les acceptoit en moi pour être mes enfans : car c'est lui qui en fait l'acceptation & qui les donne : je ne les enfante que sur la croix, comme il a enfanté tous les prédestinés sur la croix : & c'est encore en ce sens qu'il me fait (a) *achever ce qui manque à sa passion*, qui est cette application de la filiation divine. O bonté d'un Dieu, d'associer de pauvres petites créatures à de si grands mystères !

7. Lorsque Notre Seigneur me donne quelques enfans de cette sorte, il leur donne sans que je leur aie jamais témoigné rien de ceci, une pente très-grande pour moi : & sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi ni comment, ils ne peuvent s'empêcher de m'appeler leur *Mère* : ce qui est arrivé même à plusieurs personnes de mérite, Prêtres, Religieux, filles de piété, & même à une personne en dignité Ecclésiastique, qui tous, sans que je leur aie jamais parlé, me tiennent pour leur Mère : & Notre Seigneur a la bonté de les accepter en moi, & de leur faire les mêmes grâces que si je les voyois. Un jour une personne étant dans un état très-pénible & dans un danger évident, sans penser à ce qu'elle faisoit, cria tout haut, ma mere ! ma mere ! pensant à moi. Elle fut délivrée à l'instant, avec une nouvelle certitude que j'étois sa mere, & que Notre Seigneur auroit la bonté de la secourir par moi dans tous ses besoins. Plusieurs que je ne connoissois que par lettres, m'ont vue en songe répondre à toutes leurs difficultés ; & ceux qui sont plus spirituels, participoient à la conversation ou union intime d'unité ; mais ceux-là sont en petit nombre, qui de loin n'ont que faire de lettres ni de

(a) Col. 1. v. 24.

discours pour l'entendre : les autres (a) d'après, sont nourris intérieurement de la grace que Notre Seigneur leur communique par moi en plénitude, se sentant remplir de cet écoulement de grace.

8. Car lorsque Notre Seigneur honore une ame de la fécondité spirituelle, & qu'il l'associe à sa maternité, il lui donne ce qu'il faut pour nourrir & soutenir ses enfans selon leur degré. C'est de cette sorte que voulant enfanter tous les prédestinés, il leur donne sa chair à manger : c'est pourquoi (b) ceux qui mangent sa chair & boivent son sang demeurent en lui & lui en eux, & qu'ils sont faits par-là ses enfans : mais ceux qui ne mangent pas sa chair, ne peuvent pas être ses enfans, parce qu'ils ne sont pas associés à la filiation divine dont la nouvelle alliance est faite en son sang, à moins que par leur conversion à la mort l'efficacité de ce sang ne leur soit appliquée. Il est vrai qu'aux saints Anacorètes le Verbe s'est communiqué en maniere centrale, & leur a donné par le fond le pain des Anges, qui n'est autre que lui-même comme Verbe, quoiqu'ils n'aient pas pu manger sa chair de la bouche du corps.

9. Je dis donc que dès que Jesus-Christ associe quelqu'un à la maternité spirituelle il en fait un moyen de se communiquer lui-même : & c'est cette communication de pur esprit qui fait la nourriture & le soutien foncier des ames ; mais soutien qu'elles goûtent, & qu'elles expérimentent être tout ce qui leur faut. Je fais que je ne ferai pas entendue, parce qu'il n'y a que la seule expérience qui puisse faire comprendre ceci. J'étois quelquefois si pleine de ces communications pures & divines qui s'écoulaient de cette fontaine

(a) Ou bien de près. (b) Jean 6. v. 57.

d'eaux vives (dont parle (a) S. Jean l'Evangéliste, qui rejaillira jusques dans la vie éternelle) que je disois : O mon Seigneur donnez-moi des cœurs pour me décharger de ma plénitude, sans quoi il faudra que j'expire : car ces écoulemens de la Divinité dans le centre de mon ame furent quelques fois si vifs & si puissans, qu'ils redondoient même jusques sur le corps, & j'en étois malade. Lorsque quelques-uns de ceux que Notre Seigneur m'avoit donnés pour enfans s'approchoient, ou qu'il m'en donnoit de nouveaux en qui la grace étoit déjà forte, je me sentois peu à peu soulager, & ils éprouvoient en eux une plénitude de grace inconcevable & un plus grand don d'oraison, qui leur étoit communiqué, chacun selon leur degré : ce qui ne les surprenoit pas peu dans le commencement : mais dans la suite ils comprenoient ce mystère par leur expérience, & ils sentoient un besoin de moi très-grand : & lorsque la nécessité m'a séparée d'eux, ou que (comme j'ai dit,) je ne les connoissois pas, pour ne les avoir pas vus, les choses leur étoient communiquées de loin.

CHAPITRE XIX.

Exemple de la dépendance spirituelle où est une ame à l'égard d'une autre qui lui est mere de grace. On explique à fond à cette occasion les raisons ou causes pourquoi Dieu reçoit en soi ou en sa grace & qu'il rejette de soi ou de sa grace les ames de différentes dispositions, & cela tant en cette vie que dans l'autre, pour un tems ou pour l'éternité.

(a) Jean 4. v. 14.

1. IL y avoit là quelques bonnes filles qui m'étoient données particulièrement, sur-tout une, & j'avois un très-grand pouvoir sur elle, & sur son ame, & sur son corps, pour lui rendre la santé. Au commencement que cette fille venoit à moi, elle sentoit un fort grand attrait d'y venir, & Notre Seigneur lui donnoit par moi tout ce dont elle avoit besoin: mais sitôt qu'elle étoit éloignée de moi, le Démon lui mettoit dans l'esprit une aversion effroyable pour moi, de forte que lors qu'il me falloit venir voir, c'étoit avec des répugnances & des efforts terribles qu'elle se faisoit, & elle s'en retournoit quelquefois à moitié chemin par infidélité, n'ayant pas le courage de poursuivre; mais sitôt qu'elle étoit fidèle à passer outre, elle étoit délivrée de sa peine. Dès qu'elle m'approchoit, tout se dissipoit; & elle éprouvoit auprès de moi cette plénitude de grace qui nous a été apportée par Jesus-Christ. C'étoit une ame fort prévenue de Dieu dès son enfance, à laquelle Notre Seigneur avoit fait bien des graces, & qu'il avoit conduite par bien des douceurs. Un jour qu'elle étoit auprès de moi, j'eus mouvement de lui dire qu'elle alloit entrer dans une bonne épreuve: elle y entra le lendemain d'une manière très-forte. Le Diable lui mettoit dans l'esprit une aversion pour moi effroyable: elle m'aimoit par grâce, & me haïssoit par l'imprefion que le Démon lui faisoit d'une manière étrange: mais sitôt qu'elle m'approchoit il fuyoit, & la laissoit en repos. Il lui mettoit dans l'esprit que j'étois forcere, & que c'étoit par-là que je chassois les Démons, & que je lui disois ce qui lui devoit arriver, ensuite de quoi les choses arrivoient comme je les lui avois dites. Elle avoit

un vomissement continuel: & lorsque je lui disois de ne plus vomir, & de garder la nourriture, elle la gardoit.

2. Un jour avant que d'entrer dans l'épreuve que je dirai, elle vint me voir dès le matin (parce que c'étoit ma fête) à dessein de venir à la Messe avec moi, & de communier: elle ne me pouvoit presque parler, tant elle avoit alors d'aversion pour moi; & le Diable ne vouloit pas qu'elle me le dit de peur que je ne le chassasse. Il lui fermoit la bouche, & lui mettoit dans l'esprit que tout ce que je lui disois & faisois, étoit par sort. Comme elle ne me disoit mot, je connus sa peine, & je la lui dis: elle me l'avoua. Lorsque je fus à l'Eglise, je lui dis: Si c'est le Démon qui me fait agir envers vous, je lui donne le pouvoir de vous tourmenter: mais si c'est un autre esprit qui me possède, je veux que durant la Messe vous participiez à cet esprit. Le peu de tems que l'on fut sans commencer la Messe le Démon joua de son reste pour ce tems, & lui imprima plus fortement que j'étois forcere, & que c'étoit ce qui me faisoit agir; qu'elle voyoit bien que depuis que je lui avois dit cela, elle étoit pis. Comme elle étoit dans le fort de sa peine, & dans une aversion pour moi qui alloit jusqu'à la rage, on commença la Messe. Sitôt que le Prêtre fit le signe de la croix, elle fut mise dans une paix de paradis & dans une union à Dieu si grande, qu'elle ne savoit si elle étoit sur terre ou au ciel. Nous communîâmes de la même manière, & elle se disoit à elle-même dans ce tems: O que je suis certaine que c'est Dieu qui la meut & la conduit! Après que la Messe fut dite, elle me dit; *O ma mère, que j'ai bien senti ce que Dieu est en vous!*

J'ai été dans le Paradis : ce sont ses termes. Mais comme je ne lui avois dit que jusqu'après la Messe, le Démon la vint attaquer avec plus de rage qu'auparavant.

3. Le plus grand mal qu'il lui fit, fut de l'empêcher de me dire son état : car quoique Notre Seigneur me le fit assez connoître, il vouloit cependant qu'elle me le dit. Elle fut fort mal, elle crut que c'étoit un abcès ; & les sincopes qui lui arrivoient jointes à une douleur de tête, le firent juger au Médecin : elle a cru que ce fut lorsque je touchai cet endroit de son côté que l'abcès creva, & qu'elle le rendit ; mais comme Notre Seigneur ne me donna nulle connoissance que cela fut, je ne lui en dis rien, & je n'y ai pas ajouté foi, quoiqu'elle ait fait ses efforts pour me le persuader : mais ce qui est certain, c'est que Notre Seigneur s'est servi de moi quantité de fois pour la guérir. Le Démon l'attaqua fortement, & n'étant pas content d'être seul, il prit bonne compagnie & lui fit beaucoup de peine. Je le chassois lorsque j'en avois le mouvement, ou je la livois comme j'avois fait d'autrefois, selon que Notre Seigneur me l'inspiroit : mais toujours, sitôt qu'elle s'approchoit de moi, & qu'elle se tenoit en silence à recevoir la grace, il la laissoit en repos. Après mon absence il crut qu'il se vengeroit à son gré : ils vinrent jusqu'au nombre de seize pour la tourmenter. Elle me l'écrivit : je lui dis de les menacer, lorsqu'ils viendroient pour la tourmenter plus fortement, qu'elle me l'écrirait : ils la laissoient pour des momens. Puis je leur défendis pour un tems de l'approcher : & lorsqu'ils se présentoient de loin, elle leur disoit : ma Mère m'a dit, que vous me lais-

siez en repos jusqu'à ce qu'elle le permette : ils ne l'approchoient pas. Enfin je le leur défendis une fois tout-à-fait ; & ils la laissèrent en repos.

4. Elle fut infidèle à Dieu, & me fit des détours & des déguisemens qui ne venoient que d'amour propre. Je sentis d'abord cela, & que mon fond la rejettoit : non qu'elle cessât pour cela d'être du nombre de mes enfans ; mais c'est que Notre Seigneur ne pouvoit souffrir ni son déguisement ni sa duplicité. Plus elle me cachoit les choses, plus Notre Seigneur me les faisoit connoître, & plus il la rejettoit de mon fond.

5. Je voyois, ou plutôt, j'expérimentois en cela comment Dieu rejette le pécheur de son sein, & sur-tout ceux qui agissent avec déguisement & tromperie : que ce n'est pas que Dieu les rejette par une volonté de les rejeter, ni par haine ; mais par nécessité, à cause de leur péché : qu'en Dieu l'immobilité d'amour est entière pour le pécheur ; de sorte que comme toute la cause de ce rejet est dans le pécheur, Dieu ne peut point le recevoir en lui, ou dans sa grace, que la cause de ce rejet ne cesse. Or cette cause ne subsiste point dans l'effet du péché, mais dans la volonté & l'inclination du pécheur : de sorte que sitôt que cette volonté & inclination cesse du côté du pécheur, quelque sale & horrible qu'il soit, Dieu le purifie par sa charité & son amour, & le reçoit en sa grace : mais tant qu'il reste en l'homme la volonté du péché, quoique par impuissance ou faute d'occasion il ne fit pas même le péché qu'il veut, il est certain qu'il seroit rejeté de Dieu à cause de sa volonté maligne. Il faut bien comprendre, que le rejet ne vient point d'une volonté qui soit en Dieu de rejeter ce pécheur :

car (a) sa volonté est, que tous les hommes soient sauvés, & qu'ils soient reçus en lui, qui est leur principe & leur fin; mais l'indisposition que le pécheur contracte, laquelle est entièrement opposée à Dieu, & qu'il ne peut point, tout Dieu qu'il est, recevoir en lui, sans se détruire soi-même, fait un rejet nécessaire de la part de Dieu de ce pécheur, qui rentre dans le lieu qui lui est propre, (qui n'est autre que Dieu) sitôt que la cause de ce rejet cesse. C'est pourquoi l'Écriture dit; (b) *Convertissez-vous à moi, & je me retournerai à vous*: cessez de vouloir ce péché qui m'oblige malgré mon amour de vous rejeter, & je me retournerai à vous pour vous prendre & vous attirer à moi, loin de vous rejeter.

6. Sitôt que cet homme pécheur est rejeté de Dieu, comme je l'ai dit, à cause que la matière de son rejet subsiste; il ne peut jamais être admis en la grace que la cause ne cesse, qui est dans la volonté de pécher. Quelque déréglé, & quelque abominable qu'ait été ce pécheur, il cesse d'être pécheur sitôt qu'il cesse de vouloir l'être. Parce que toute la rébellion est dans la volonté. Cette volonté rebelle fait toute la dissemblance, & empêche Dieu d'agir sur ce pécheur: mais sitôt que le pécheur cesse d'être rebelle, en cessant de vouloir le péché, Dieu par une bonté infinie travaille incessamment à le purifier de l'ordure & des suites du péché, afin de le rendre propre à être reçu en lui.

7. Si toute la vie de ce pécheur se passe à tomber & à se relever, toute l'opération de Dieu sur ce même pécheur durant toute sa vie sera de le purifier des nouvelles saletés qu'il contracte; &

(a) 1 Tim. 2. v. 4. (b) Zach. 1. v. 3.

il ne se fera rien pour sa perfection. Que si ce pécheur meurt dans le tems que sa volonté est rebelle & tournée pour le péché, comme la mort fixe pour toujours la disposition de l'ame & que la cause de son impureté est toujours subsistante, cette ame ne peut jamais être purifiée par la charité de Dieu, & ne peut par conséquent jamais être reçue en lui; de sorte que son rejet sera éternel: & c'est la peine du dam que ce rejet; parce que cette ame tend nécessairement à son centre à cause de sa nature, & qu'elle en est continuellement rejetée à cause de son impureté subsistante dans la cause, & non seulement dans l'effet. Car s'il ne subsistoit que dans l'effet, comme je dirai incontinent, elle seroit purifiée: mais son péché étant toujours subsistant dans la cause, qui est la volonté rebelle, il est impossible de toute impossibilité à Dieu de purifier ce pécheur après sa mort; parce qu'il ne peut purifier que l'effet, & non la cause tant qu'elle subsiste. Or comme elle est rendue subsistante & immortelle par la mort de ce pécheur, il faut nécessairement que ce pécheur soit éternellement rejeté, à cause de l'opposition absolue qu'il y a entre la pureté essentielle & l'impureté essentielle. Non; Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut point admettre un pécheur en sa grace tant que son péché subsiste dans la cause, qui est la rébellion à Dieu; parce qu'il ne peut jamais être purifié tant que la cause subsiste. Il en est de même dans cette vie. Mais sitôt que la cause est ôtée, & qu'elle ne subsiste plus, le péché n'est plus subsistant que dans son effet: & ainsi ce pécheur peut être purifié, & Dieu y travaille dès l'instant que la cause ne sub-

siste plus; car cette cause empêche Dieu absolument de travailler, le pécheur étant alors dans une révolte actuelle.

8. Mais si ce pécheur vient à mourir pénitent, c'est-à-dire, que la cause, qui est la volonté de pécher, soit ôtée, & qu'il ne reste plus que l'effet, qui est l'impureté causée par le péché, quelque horrible & sale que soit ce pécheur, il cesse d'être pécheur, quoiqu'il ne cesse pas d'être sale pour cela. Il est donc en état d'être purifié. Dieu par une charité infinie a mis un bain d'amour & de justice, mais bain douloureux, pour purifier cette ame: & ce bain est le Purgatoire, qui n'est pas douloureux en lui-même; mais il l'est dans la cause de la douleur, qui est l'impureté. Cette cause est-elle ôtée, qui n'est autre que le péché dans son effet, l'ame étant toute purifiée ne souffriroit rien en ce lieu d'amour.

Or Dieu rejette de sa grace la cause du péché, qui est la volonté rebelle; & il rejette de lui-même le damné à cause de son impureté: ce qui fait que non-seulement il ne peut être reçu en Dieu, mais il ne peut non plus être admis en sa grace, à cause de la rébellion de la volonté entièrement opposée à la grace. Il n'en est pas de même de l'ame du Purgatoire, qui n'ayant plus la cause du péché, qui est la rébellion, est admise en la grace de Dieu; mais elle ne peut point pour cela être reçue en Dieu que toute l'impureté, qui est l'effet du péché, ne soit ôtée: de sorte que sa peine du dam & du sens tout ensemble ne vient que de son impureté & dissemblance: mais sitôt que toute impureté est ôtée, selon qu'il plaît à Dieu de donner un degré de gloire à

cette ame, alors elle cesse & d'être rejetée de Dieu & de souffrir. Il y a cependant des ames qui meurent si pures, qu'elles ne souffrent pas la peine du sens, mais quelque retardement. Je l'ai expliqué ailleurs; c'est pourquoi je n'en dirai rien ici.

9. Or je dis, que dès cette vie il en est tout de même: les ames sont reçues en grace sitôt que la cause du péché cesse; mais elles ne sont reçues en Dieu même que lors que tout effet du péché est purifié: & si on se salit continuellement; ou aussi, si étant sali, on n'a pas le courage de se laisser purifier à Dieu autant qu'il le souhaite, on n'entre jamais en Dieu en cette vie. Ces ames, qui n'ont pas le courage de laisser faire Dieu, ne sont pas purifiées à fond dans cette vie, à cause que ces purifications ne s'opèrent que par la douleur & le renversement: & c'est ce qui fait que quantité d'ames faibles & miraculeuses ont encore besoin de Purgatoire. Car il faut savoir, qu'il y a en nous deux choses à purifier, l'effet du péché, & la cause du péché. J'ai dit que ceux qui meurent, n'ont de subsistant que ce qui se trouve à leur mort. S'ils meurent en grace, leur volonté n'étant point rebelle, ils n'ont plus la cause du péché, & ne la peuvent plus avoir, puisque leur volonté demeure fixe dans le bien. Il n'en est pas de même sur la terre de l'homme qui n'est pas confirmé en charité: parce que n'étant pas dans l'immuable, il peut toujours changer, & sa volonté peut se rebeller jusqu'à ce qu'elle soit morte & passée en celui qui la rend immuable. Il faut donc sur la terre que Dieu purifie non-seulement l'impureté & les

restes du péché; mais qu'il purifie la cause dans sa source, qui est, ce fond de péché, ce levain, ce ferment qui en peut toujours faire naître, & rendre notre volonté rebelle, & par conséquent nous faire déchoir de la grace. C'est la *propriété*. Et c'est-là cette purification foncière de notre nature, disposée à la révolte, prise en Adam, que Dieu veut purifier dès cette vie, & qu'il purifie effectivement dans les âmes qu'il veut non seulement recevoir en sa grace, (ce qui n'a besoin que de cesser la révolte de la volonté,) mais en lui-même. Il les purifie non-seulement de l'effet du péché, mais de la cause au fond, de ce levain, & de ce ferment, qui peut toujours faire révolter la volonté. Et cela ne s'opère que par (a) la mort de l'âme, par son anéantissement, qui ne se fait qu'avec d'extrêmes douleurs, & par la perte de tout. C'est pourquoi il faut avoir un courage extraordinaire pour passer en Dieu dès cette vie & pour être anéanti au point, qu'il le faut, perdant toute propre consistance. C'est pour cela que les âmes vraiment (b) transformées en lui, selon que le dit S. Paul, qui ne sont pas seulement transformées en grace, mais en lui-même, sont plus rares que je ne le puis dire.

10. Pour revenir à mon sujet, je dis que cette fille fut rejetée de mon fond. La cause étoit en elle subsistante, & non dans ma volonté. J'éprouvois qu'elle tenoit toujours à moi par un certain lien, comme le pécheur tient à son Dieu, ce qu'il fait qu'il peut toujours être reçu en lui en cette vie lorsque la cause du rejet finit. Dieu sol-

(a) En sens militique, & non phisique, (b) 2 Cor. 3. v. 18.

licite incessamment cette volonté pour la faire cesser d'être rebelle; & il n'épargne rien de son côté: mais elle est libre: cependant la grace ne lui manque jamais; car sitôt qu'elle cesse de se rebeller elle la trouve à sa porte toute prête à se donner à lui. O si on concevoit la bonté de Dieu, & la malice du pécheur, on en feroit surpris; & cela nous devoit faire mourir d'amour. Je sentoais donc comment cette fille, & bien d'autres âmes, tendoient à la mienne par un lien de filiation; mais que je ne pouvois plus me communiquer à cette fille comme je faisois auparavant, à cause du défaut de simplicité, qui n'étoit pas en choses passagères, (car cela n'ôte pas la communication,) mais dans sa volonté de dissimuler; & qu'il étoit impossible que cet écoulement de grace se fit que cette dissimulation subsistante & volontaire ne fut détruite. Je lui en dis ce que je pus: mais elle faisoit des nouvelles dissimulations pour cacher sa dissimulation; de sorte que cela faisoit que Dieu la rejettoit toujours plus en moi, & qu'elle me devenoit plus opposée: non que je cessasse de l'aimer: car je connoissois bien que je l'aimois; mais c'étoit elle qui faisoit son rejet, qui ne pouvoit finir que par elle. O Dieu, que vous êtes admirable, de vouloir donner à de petites créatures la connoissance expérimentale de vos plus profonds secrets! Ce que j'ai éprouvé à l'égard de cette fille, je l'ai éprouvé de plusieurs autres, mais j'ai donné cela pour exemple.

11. Le P. la Combe n'étoit pas encore en état de discerner ces choses; & je ne pouvois les lui expliquer qu'en lui disant, que cette personne étoit artificieuse & dissimulée: mais il prenoit

cela (a) en maniere vertueuse ; ce qui n'étoit plus de mon ressort : & il me disoit, que je faisois des jugemens téméraires. Je ne comprenois pas même ce que c'étoit que jugement téméraire : tout cela étoit éloigné de mon esprit : & je me souviens qu'une fois, lors que j'étois en Piemont, il m'en voulut faire confesser. Je le fis, parce qu'il me le disoit ; mais je souffris sur cela des tourmens inconcevables : car Notre Seigneur se fâchoit de ce que l'on regardoit cela en moi comme un défaut, au lieu de le regarder en lui, Suprême Vérité, qui ne juge point des choses comme les hommes en jugent ; mais qui les voit selon ce qu'elles sont. Le P. la Combe m'a fait encore beaucoup souffrir à l'occasion de cette personne : mais il fut éclairé par lui-même ; Notre Seigneur lui faisant voir des faussetés & duplicités manifestes.

Avant que je fusse arrivée à Grenoble, la Dame, mon amie, vit en songe que Notre Seigneur me donnoit une infinité d'enfans : mais ils étoient tous enfans & petits, vêtus de même sorte, portans sur leurs habits les marques de leur candeur & innocence. Elle crut que je venois-là pour me charger des Enfans de l'Hôpital ; car l'intelligence ne lui en fut pas donnée : mais sitôt qu'elle me le conta, je compris que ce n'étoit pas cela ; mais que Notre Seigneur par la fécondité spirituelle me vouloit donner un grand nombre d'enfans ; mais qu'ils ne seroient mes vrais enfans que par la simplicité & candeur, & qu'il se les attiroit par moi dans l'innocence.

(a) C. d. d. qu'il jugeoit de ma déclaration & de ce que je faisois, comme on juge des personnes qui sont activement ou habituellement vertueuses en elles-mêmes.

Aussi

Aussi n'y a-t-il rien pour quoi j'aie tant d'opposition que pour la fourberie & la duplicité. Je me suis beaucoup écartée de ce que j'avois commencé à dire ; mais je n'en suis pas la maîtresse.

CHAPITRE XX.

Conversion & avancement d'un Religieux jusqu'aux Communications divines en silence. Les graces sont communiquées par l'entremise des ames Hiérarchiques qui sont en plénitude, & dont la Ste. Vierge Marie est la premiere. Conversions & progrès spirituels de plusieurs Religieux, novices & autres, dont plusieurs lui sont donnés pour enfans, & d'autres arrachés. Changemens salutaires & soulagemens spirituels de diverses Religieuses.

1. **C**E bon Frere (a) dont j'ai parlé, & qui avoit déjà reçu d'autres fois des graces de Dieu assez grandes pour le disposer à l'intérieur, mais qui, faute de secours & peut-être de fidélité, n'étoit pas avancé ; ce bon Frere, dis-je, se sentit disposé à me découvrir son cœur comme un enfant. Notre Seigneur me donna tout ce qui lui étoit nécessaire : de sorte que ne pouvant douter de l'impression de sa grace, il me dit, sans favoir ce qu'il disoit, ni pourquoi il le disoit ; Vous êtes ma véritable Mere. Depuis ce tems Notre Seigneur eut la bonté de lui faire beaucoup de miséricordes par ce petit néant ; & je sentis bien qu'il étoit mon Fils, & des plus unis & fideles. Toutes les fois qu'il me venoit voir Notre Seigneur lui faisoit de nouvelles miséri-

(a) Ci-dessus Chap. XVIII. §. 5.

Tome II.

O

cordes, & il s'en alloit plein, fortifié, encouragé pour mourir véritablement à lui-même, & certifié du pouvoir de Dieu en moi, qu'il éprouvoit avec sa dépendance. Notre Seigneur lui apprit peu à peu à parler en silence, & à recevoir sa grace sans l'entremise des paroles; mais cela ne s'operoit en lui qu'à mesure qu'il mouroit plus à lui-même. Notre Seigneur avoit promis, que (a) *lors que l'on seroit plusieurs assemblés en son nom, il seroit au milieu d'eux*: c'est de cette sorte que cela s'opere très-réellement. Comme il étoit déjà avancé dans l'oraison, & qu'il n'étoit qu'arrêté & retardé, il fut bientôt remis.

2. A mesure que son ame avançoit assez pour pouvoir demeurer en silence devant Dieu, & que le Verbe opéroit en lui dans ce silence, (second & plein, & non pas une fainéantise, comme ceux qui ne l'ont pas éprouvé se l'imaginent,) il augmentoit en grace & en oraison. O parole immédiate! parole ineffable, qui dites tout sans rien articuler, qui êtes l'expression de ce que vous parlez! Celui qui ne vous a pas éprouvé, ne fait rien, quoiqu'il se croie bien savant. C'est en vous qu'est la source de toute science; & lorsque vous êtes en plénitude dans une ame, qu'ignoret-elle? A mesure donc que le Verbe se communiquoit à lui en silence ineffable, il lui étoit donné de communiquer avec moi en silence, & de recevoir par moi en silence les opérations de ce divin Verbe, & des opérations qu'il ne pouvoit ignorer; parce que la plénitude devenoit en lui plus abondante, comme une écluse que l'on leve, & qui se décharge avec profusion, & cela avec tant de force & tant de grace dans les ames bien dispo-

(a) Matth. 18. v. 20.

sées, qu'un fleuve ne coule pas avec plus d'impétuosité. Mais hélas, qu'il y a peu d'ames assez pures pour que cela se passe en elles de la sorte! Cette plénitude qu'il recevoit, le vuidoit toujours plus de lui-même, & le mettoit en état d'un plus grand silence auprès de Dieu, & d'une plus grande mort & séparation de toutes choses: plus il mouroit à tout, plus il étoit disposé & pour Dieu & pour moi.

3. O mon Dieu, je comprenois si bien que c'étoit de cette manière que vous vous communiquez avec profusion aux ames qui sont toutes à vous! c'est dans ces ames que votre grace coule comme un fleuve; & c'est en elles que vous devenez (a) *une eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle*; & cela avec tant d'abondance, qu'il y a de quoi en remplir une infinité de cœurs chacun selon son degré, sans (b) *cesser d'être pleines*. C'étoit cette plénitude si grande, à nulle autre pareille, dont l'Ange salua la Ste. Vierge. Elle étoit dans une si parfaite plénitude, qu'elle s'est écoulée & s'écoulera dans tous les Saints éternellement comme leur Reine Hiérarchique: & c'est en ce sens que toutes les graces que Dieu donne aux hommes passent toutes par Marie. Quelle abondance n'éprouvez-vous pas, vous qui communiquez à tous, & qui êtes le premier bassin, qui regorgeant de votre plénitude, fournissez aux autres ames tout ce qui leur est nécessaire! O Hiérarchie admirable, qui commence dès cette vie pour continuer dans toute l'éternité! Oui, il y a une Hiérarchie parmi les Saints comme parmi les Anges: & ceux qui auront servi de canal

(a) Jean. 4. v. 14. (b) Sans que les ames qui communiquent à tous, cessent d'être toujours en plénitude.

dans leur plénitude pour arroser d'autres âmes, en serviront toute l'éternité en manière Hiérarchique : & c'est en ce sens que la (*) divine Eve est mère de tous les vivans ; puisqu'il s'écoulera de sa plénitude dans les âmes de tous ceux qui vivront par la grâce, plus ou moins, selon que les cœurs sont plus disposés & plus étendus & dilatés pour recevoir de cette plénitude & surabondance. Il faut une grande largeur & étendue d'âme pour recevoir beaucoup & assez pour donner aux autres. Ceux qui sont morts par le péché ne reçoivent rien de cette plénitude de vie : & c'est pourquoi ils sont morts ; parce que tous les passages par où la vie pouvoit s'écouler en eux, sont bouchés ; mais pour les âmes vivantes en charité, elles reçoivent toutes de cette plénitude plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins disposées par la pureté & largeur d'âme.

4. Ce bon Frere recevoit donc de cette sorte, aussi bien que plusieurs autres de mes enfans spirituels : car ce que je dis de lui, je le dis de bien d'autres ; mais je le donne pour exemple. Il lui étoit aussi donné de quoi aider d'autres âmes, non en silence, mais en paroles : car pour la communication en silence, ceux qui sont en état de la recevoir ne sont pas pour cela en état de la communiquer. Il y a un grand chemin à faire auparavant. Le P. la Combe communiquoit & recevoit ainsi que je l'ai dit ; mais pour les autres, ils recevoient sans communiquer.

5. Ce même bon Frere eut occasion de m'amener quelques-uns de ses compagnons, & Dieu les prenoit tous pour lui : non qu'ils fussent mes enfans comme celui-là ; ils étoient seulement des conquêtes. Et ce fut dans le même tems que

(*) La Ste. Vierge Marie.

Dieu me donnoit ces bons Religieux, que ces autres Religieux du même Ordre faisoient les ravages dont j'ai parlé, & tâchoient de détruire l'esprit intérieur. J'admirois comment Notre Seigneur se dédommageoit sur ces bons Religieux (en leur répandant son Esprit avec plénitude,) de ce que les autres vouloient lui faire perdre, mais qui n'eut pas grand effet : car ces autres bonnes âmes persécutées s'affermirent par la persécution, loin de s'ébranler. Le Supérieur & le Maître des Novices de la maison où étoit ce bon Frere, se déclarèrent contre moi sans me connoître, & étoient fâchés qu'une femme, disoient-ils, fût si fort recherchée. Comme ils regardoient les choses en elles-mêmes, & non en Dieu, qui fait ce qu'il lui plaît, ils n'avoient que du mépris pour le don qui étoit renfermé dans un lieu si misérable, au lieu de n'estimer que Dieu & sa grâce, sans regarder la bassesse du sujet où il la répand. Ce bon Frere fit en sorte, que son Supérieur me vint voir pour me remercier des charités, disoit-il, que je leur faisois. Notre Seigneur permit qu'il trouva quelque chose dans ma conversation qui lui agréa. Enfin il fut achevé d'être gagné, & ce fut lui qui étant fait Visiteur à quelque tems de là, débita une si grande quantité de ces livres, qu'ils firent acheter à leurs frais par une extrême charité, & que les autres avoient tâché de détruire en les faisant même brûler. Que vous êtes admirable, mon Dieu, dans vos conduites toutes sages & toutes amoureuses ; & que vous savez bien triompher de la fausse sagesse des hommes & de toutes leurs précautions !

6. Il y avoit dans le Noviciat plusieurs Novices : celui qui étoit le plus ancien étoit si fort dé-

goûté de sa vocation, qu'il ne savoit plus que faire. La tentation étoit telle, qu'il ne pouvoit plus ni lire, ni étudier, ni prier, ni faire presque aucune de ses obligations. Le quêteur, un jour qu'il lui servoit de compagnon, eut mouvement de me l'amener: nous parlâmes un peu ensemble, & Notre Seigneur me fit découvrir la cause de son mal & le remède. Je le lui dis; & il se mit à faire oraison; mais une oraison d'affection. Il changea tout-à-coup; & Notre Seigneur lui fit de très-grandes graces. A mesure que je lui parlois, il se faisoit un effet de grace dans son cœur, & son ame s'ouvroit comme une terre sèche à la rosée. Il sentoit qu'il étoit changé & quitte de sa peine avant que de sortir de la chambre. Il fit d'abord avec joie, & même avec perfection, tous ses exercices qu'il faisoit auparavant avec dégoût, ou qu'il ne faisoit point du tout. Il étudioit & prioit facilement, & faisoit tous ses devoirs; de sorte qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même, ni les autres. Mais ce qui l'étonnoit davantage, étoit un germe de vie qui lui étoit resté, & un don d'oraison. Il voyoit qu'il lui étoit donné sans peine ce qu'il ne pouvoit avoir auparavant, quelque soin qu'il se donnât: & ce germe vivifiant étoit le principe qui le faisoit agir, & lui donnoit grace pour ses emplois, & un fond de présence de Dieu, qui apportoit avec soi tout bien. Il m'amena peu à peu tous les novices, qui ressentoient tous des effets de grace, quoique différemment & selon leur degré; en sorte que jamais Noviciat ne parut plus florissant.

7. Le Pere maître & le Supérieur ne pouvoient s'empêcher d'admirer un si grand changement dans leurs novices, quoiqu'ils n'en pénétraient

sent pas la cause: & un jour comme ils en parloient à leur Frere quêteur, & qu'ils lui disoient, (car ils l'avoient en grande estime, ayant du mérite & de la vertu) qu'ils étoient surpris du changement de leurs novices, & de la bénédiction que Notre Seigneur avoit donné à leur Noviciat; il leur dit: Mes Peres, si vous me le permettez, je vous en dirai la cause. C'est cette Dame contre laquelle vous déclamez si fort sans la connoître, dont Dieu s'est servi pour cela. Ils furent fort surpris: & ce Pere, quoique déjà fort âgé, eut la petitesse, aussi bien que son Gardien, de faire l'oraison de la manière qu'un petit livret (a) que Notre Seigneur m'avoit fait faire, & dont je parlerai tout-à-l'heure, l'apprend. Ils s'en trouverent si bien, que le Gardien disoit: Me voilà renouvelé. Je ne pouvois plus faire oraison, parce que mon raisonnement étoit émoussé & épuisé; & à présent j'en fais sans peine, & autant que je veux, avec beaucoup de fruit & une toute autre présence de Dieu. Le Pere Maître lui disoit: Il y a quarante ans que je suis Religieux; je puis dire que je n'ai point su faire oraison ni connu & goûté Dieu que depuis ce tems-ci.

Je n'eus pour mes vrais enfans que le premier des novices dont j'ai parlé, le Frere quêteur, & un autre Pere neveu du quêteur. Il y en eut bien d'autres de gagnés à Dieu d'une manière particulière. Je trouvois bien qu'ils étoient gagnés; mais je ne sentoient pas à leur égard cette maternité & cet écoulement intime dont j'ai parlé, quoiqu'ils fussent cependant à Notre Seigneur par mon moyen. Je ne fais si je pourrai bien me faire entendre.

8. Notre Seigneur me donna un très-grand

(a) C'est le Moyen court & facile pour faire Oraison.

nombre d'enfans, & trois Religieux fameux d'un ordre dont j'ai été & suis encore fort persécutée. Ceux-là me sont très-intimes, sur-tout un. Il me fit servir à un grand nombre de Religieuses & de filles vertueuses, & d'hommes même du monde : entr'autres à un jeune homme de qualité, qui s'est donné à Dieu, & qui est à lui d'une manière bien particulière. C'est un homme fort intérieur, & qui dans le mariage est très-saint. Notre Seigneur m'envoya encore un Abbé de qualité, qui avoit quitté l'Ordre de Malte pour prendre celui de la Prêtrise. Il étoit parent d'un Evêque de là auprès, qui avoit des desseins sur lui. Notre Seigneur lui a fait de très-grandes graces, & il est fort fidele à l'Oraison. Je ne pourrois décrire le grand nombre d'ames qui me furent alors données, tant filles que femmes, Religieux & Prêtres : mais il y eut trois Curés & un Chanoine qui me furent donnés plus particulièrement, & un Grand-Vicaire. Il y eut aussi un Prêtre qui me fut donné bien intimement, pour lequel je souffris beaucoup : mais pour ne vouloir pas mourir à lui-même, & se trop aimer, il me fut arraché tout-à-fait, & j'en souffris terriblement. Je souffris avant qu'il me fut arraché, & je connoissois par ma souffrance qu'il alloit m'être arraché & déchoir. Pour les autres, il y en a qui sont demeurés inébranlables, & d'autres que la tempête a un peu ébranlés ; mais ils ne sont pas arrachés : quoique ceux-là s'égarent, ils reviennent toujours, mais ceux qui sont arrachés, ne reviennent plus.

9. Parmi le grand nombre de personnes que Notre Seigneur me fit aider, & qui entrèrent toutes dans la voie de l'intérieur, & se donnerent à

Dieu singulierement, il y en avoit quelques-unes qui me furent aussi données pour vraies filles, & toutes me reconnoissoient pour leur Mere : & de celles-là quelques-unes étoient en état de rester en silence ; mais cela étoit rare. Il y en avoit une de qui Notre Seigneur s'est servi pour en gagner bien d'autres à lui : Elle étoit dans un étrange état de mort : lorsque je la vis, Notre Seigneur lui donna la paix & la vie. Elle tomba ensuite malade à l'extrémité ; & quoique les Médecins dissent qu'elle mourroit, j'avois certitude du contraire, & que Dieu s'en serviroit (comme il fait) pour gagner des ames. Il y avoit dans un monastere une fille que des gens sans lumiere avoient fait enfermer, à cause qu'elle étoit dans la peine. Je la vis : je connus son mal, & qu'elle n'étoit point ce que l'on pensoit. Elle fut remise sitôt que je lui eus parlé ; mais la Supérieure ne trouva pas bon que je lui en disse ma pensée ; parce que la personne qui l'avoit réduite là, par son peu de lumiere, étoit son ami : de sorte qu'elles la tourmenterent plus qu'auparavant, & la remirent dans la peine.

10. Une Sœur d'un autre monastere, étoit depuis huit ans dans une peine inconcevable, sans trouver personne qui la soulageât ; car son Directeur augmentoit sa peine, parce qu'il lui donnoit des remèdes tout contraires à son mal. Je n'avois jamais été dans ce monastere : car je n'allois point aux monasteres que l'on ne m'envoyât querir : Notre Seigneur ne me donnoit aucune inclination ni mouvement de m'ingérer de moi-même ; mais je me laissois conduire par la providence, & j'allois où l'on m'envoyoit querir. Je fus fort surprise qu'à huit heures du soir on me vint

querir de la part de la Supérieure. C'étoit en été, aux grands jours. Comme j'étois fort proche, j'y allai. Je trouvai une Sœur qui me dit sa peine; & qu'elle avoit été jusqu'à tel excès, qu'elle avoit pris un couteau pour se tuer, n'y voyant point de remède; mais que le couteau lui étoit tombé de la main, & qu'une personne qui avoit été la voir sans qu'elle lui eût découvert la nature de sa peine, lui avoit conseillé de me parler. Notre Seigneur me fit connoître d'abord de quoi il s'agissoit; qu'il vouloit qu'elle s'abandonnât à lui, loin de lui résister, comme on le lui faisoit faire depuis huit ans. Je la fis s'abandonner à Notre Seigneur; & elle entra d'abord dans une paix de paradis: toutes ses peines lui furent ôtées dès ce moment, & ne sont jamais revenues depuis ce tems. C'est la fille la plus capable qu'il y ait dans cette maison. Elle fut d'abord si changée, qu'elle fut l'admiration de la Communauté. Notre Seigneur lui donna un fort grand dou d'oraison, sa présence continuelle, & facilité pour tout. Elle me fut donnée pour fille; & une Sœur domestique, qui est une sainte fille, peinée depuis vingt & deux ans, fut aussi délivrée de sa peine. Cela nous fit lier amitié, la Supérieure & moi, (& c'étoit une très-sainte fille en la manière,) parce que le changement & la paix de cette Sœur la surprenoient, l'ayant vue dans de si terribles peines. Je fis encore d'autres liaisons dans ce monastère; où il y a des ames à qui Notre Seigneur fit bien des miséricordes par le moyen qu'il avoit choisi.

CHAPITRE XXI.

Comment elle écrivit ses Explications sur toute l'Ecriture sainte (l'an 1684); mais après avoir soutenu auparavant de grandes épreuves de la part de Dieu, & s'être sacrifiée à sa justice. La justice & la miséricorde se manifestent différemment en diverses ames. Jalouse & envie de quelques-uns, qui pourtant sont gagnés à Dieu. Sa manière extraordinaire d'écrire; particularités sur le Cantique des Cantiques & sur le livre des Juges. Publication & approbation de son Moyen court. Copies de ses écrits. Deux faits extraordinaires. Rage du Démon.

I. Vous ne vous contentâtes pas de me faire parler, mon Dieu; vous me donnâtes de plus le mouvement de lire l'Ecriture sainte. Il y avoit du tems que je ne lisois plus; car je ne trouvois en moi aucun vuide à remplir: au contraire, plutôt trop de plénitude. Sitôt que je commençai de lire l'Ecriture sainte, il me fut donné d'écrire le passage que je lisois: & aussitôt tout de suite il m'en étoit donné l'explication. En écrivant le passage, je n'avois pas la moindre pensée sur l'explication; & sitôt qu'il étoit écrit, il m'étoit donné de l'expliquer, écrivant avec une vitesse inconcevable. Avant que d'écrire je ne favois pas ce que j'allois écrire; en écrivant je voyois que j'écrivois des choses que je n'avois jamais sues; & dans le tems de la manifestation, la lumière m'étoit donnée que j'avois en moi des trésors de science & de connoissance que je ne

j'avois pas même avoir. Avois-je écrit ? je ne me souvenois de quoi que ce soit de ce que j'avois écrit, & il ne m'en restoit ni especes ni images. Je n'aurois pas pu me servir de ce que j'avois écrit pour aider aux ames ; mais Notre Seigneur me donnoit dans le tems que je leur parlois (sans que j'y fisse nulle application) tout ce qui leur étoit nécessaire.

2. De cette sorte Notre Seigneur me fit expliquer (a) toute la sainte Ecriture. Je n'avois aucun livre que la Bible, & ne me suis servi que de celui-là, sans jamais rien chercher. Lors que je me servois en écrivant sur l'Ancien Testament des passages du Nouveau, pour appuyer ce que je disois, ce n'étoit pas que je les cherchasse ; mais ils m'étoient donnés en même tems que l'explication ; & tout de même du Nouveau Testament : je m'y servois des passages de l'Ancien ; & ils m'étoient donnés de même, sans que je cherchasse rien. Je n'avois de tems pour écrire quasi que la nuit : car il me falloit parler tout le jour, sans retour sur moi-même, non plus pour parler que pour écrire, sans me mettre plus en peine de ma santé ni de ma vie que de moi-même. Je ne dormois qu'une heure ou deux toutes les nuits, & avec cela j'avois presque tous les jours la fièvre, ordinairement quarte ; & cependant je continuois d'écrire sans incommodité, sans me soucier de mourir ou de vivre. Celui auquel j'étois sans nulle réserve, faisoit de moi tout ce qu'il lui plaisoit sans que je me mêlasse de son

(a) Toutes ces Explications-là ont été rendues publiques depuis peu. Celles qui sont sur l'Ancien Testament, en douze Volumes, & celles du Nouveau en huit Volumes ; tous de la forme de celui-ci.

ouvrage. Vous m'éveilliez vous-même, ô mon Dieu ; & il me falloit une dépendance & une obéissance si entière à vos volontés, que vous ne vouliez pas souffrir le moindre mouvement naturel. Lorsqu'il s'y mêloit la moindre chose, vous le punissiez ; & il tomboit d'abord.

3. Vous me faisiez écrire avec tant de pureté, qu'il me falloit cesser & reprendre comme vous le vouliez. Vous m'éprouviez de toutes manieres : tout-à-coup vous me faisiez écrire, puis cesser aussitôt, & puis reprendre. Lorsque j'écrivois le jour, j'étois à tout-coup interrompue & laissois souvent les mots à moitié écrits, & vous me donniez ensuite ce qu'il vous plaisoit. Ce que j'écrivois n'étoit point dans ma tête : en sorte que j'avois la tête si libre, qu'elle étoit dans un vuide entier. J'étois si dégagée de ce que j'écrivois, qu'il m'étoit comme étranger. Il me prit une réflexion : j'en fus punie : mon écriture tarit aussitôt, & je restai comme une bête jusqu'à ce que je fus éclairée là-dessus. La moindre joie des graces que vous me faisiez, étoit punie très-rigoureusement.

Toutes les fautes qui sont dans mes écrits, viennent de ce que n'étant pas accoutumée à l'opération de Dieu, j'y étois souvent infidèle, croyant bien faire de continuer d'écrire lorsque j'en avois le tems sans en avoir le mouvement, parce qu'on m'avoit ordonné d'achever l'ouvrage : de sorte qu'il est aisé de voir des endroits qui sont beaux & soutenus, & d'autres qui n'ont ni goût ni onction. Je les ai laissés tels qu'ils sont ; afin que l'on voie la différence de l'Esprit de Dieu & de l'esprit humain & naturel, étant prête cependant de les raccommoder selon la

lumière présente qui m'en est donnée, en cas qu'on me l'ordonne.

4. Quelle épreuve ne tirâtes-vous pas de mon abandon avant ce tems ? Ne me donniez-vous pas cent figures différentes pour voir si j'étois à vous sans réserve à toute épreuve, & si j'avois encore quelque petit intérêt pour moi-même ? Vous trouviez toujours cette ame souple & pliable à tous vos vœux. Que ne m'avez-vous point fait souffrir ? dans quelle humiliation ne me jettâtes-vous pas pour contrebalancer vos grâces ? A quoi, mon Dieu, ne me livrâtes-vous pas, & par quels détroits pénibles ne me fîtes-vous pas passer ? (a) Ce que je n'osois auparavant toucher du bout du doigt, devint ma nourriture ordinaire. Mais je n'avois aucune peine de tout ce que vous faisiez de moi. Je voyois avec plaisir & complaisance, (ne prenant non plus d'intérêt à moi qu'à un chien mort,) je voyois, dis-je, avec complaisance vos jeux divins. Vous m'éleviez au ciel ; puis aussitôt vous me jettiez dans la boue ; puis, de la même main vous me replaciez d'où vous m'aviez jettée. Je voyois que j'étois le jeu de votre amour & de votre volonté, la victime de votre divine justice ; & tout m'étoit égal.

5. Il me semble, ô mon Dieu, que vous fîtes de vos plus chers amis comme la mer fait de ses vagues : Elle les pousse quelquefois avec impétuosité contre des rochers, où elles se brisent ; d'autrefois contre du sable, ou sur sa bourbe ; & puis aussitôt elle reprend dans son sein & y enfonce cette vague avec d'autant plus de force, qu'elle l'avoit rejetée avec plus d'impétuosité. C'est le jeu que vous faites de vos amis, qui ne lais-

(a) Job 6. v. 7.

sent pas d'être un en vous, changés & transformés en vous-même, quoique vous fassiez un jeu continuel de les rejeter & de les reprendre dans votre sein ; ainsi que les flots & les vagues font une partie de la mer, & qu'après qu'une vague a été poussée avec plus d'impétuosité, plus le gouffre qui l'engloutit est profond. O mon Dieu, que j'aurois de choses à dire ! mais je ne puis rien dire des opérations de votre amour juste & bienfaisant, parce qu'elles sont trop subtiles.

6. Cet amour se plaît infiniment à faire de ceux qu'il a rendus un en vous, les victimes continuelles de sa justice. Il semble que ces ames ne soient faites que comme des holocaustes, pour être brûlées par l'amour sur l'autel de la divine justice. O qu'il y a peu d'ames de cette sorte ! Elles sont presque toutes les ames de la Miséricorde ; & c'est beaucoup : mais pour appartenir à la divine Justice, ô que cela est rare ! mais qu'il est grand ! Ce sont les ames de Dieu seul, qui n'ont plus nul intérêt en elles ni pour elles : tout est pour Dieu, sans retour ni relation à elles-mêmes de salut, de perfection, d'éternité, de vie, ou de mort ; tout cela n'est point pour elles : leur affaire est de laisser la divine Justice se rassasier en elles, comme dit Débora, du sang (a) des morts ; c'est-à-dire, de cette ame déjà morte par l'amour ; & de prendre sur elle la vengeance des péchés des autres. C'est trop peu que cela : elle se rassasie d'une gloire qui est propre à cet attribut, gloire qui ne permet pas le moindre retour sur la créature, & qui veut tout pour soi. La Miséricorde est toute distributive en faveur de la créature ; mais la Justice dévore & ravit tout,

(a) Jug. 5. v. 18.

& ne peut rien vouloir que pour elle-même, sans qu'elle ait un retour sur la victime qu'elle sacrifie : c'est pourquoi elle ne l'épargne pas. Mais elle veut des victimes volontaires, & qui n'aient plus d'autres objets qu'elle-même dans ce qu'elles souffrent, non plus qu'elle n'en a point d'autre qu'elle-même dans ce qu'elle fait souffrir. Ce n'est pas que l'ame ainsi dévorée par la divine Justice fasse nulle attention à cette aimable cruelle, qui la traite impitoyablement : non, elle n'a ni pensée ni retour ; elle n'y pense que lors qu'il lui est donné d'en écrire ou d'en parler. Cette Justice ainsi dévorante ne se nourrit que de souffrances, que d'opprobres & d'ignominies ; & de la même main dont elle a frappé sans retour (a) l'Auteur de la justice, elle frappe d'autant plus fortement ceux qui sont prédestinés, qu'ils le sont à lui être le plus conformes.

Mais, dira-t-on, comment donc une telle ame est-elle soutenue dans la cruauté de la divine Justice ? Elle est soutenue sans soutien par la même cruauté : plus elle est délaissée (ce semble) de Dieu, plus elle est soutenue en Dieu au dessus de tout soutien : car il ne faut pas croire qu'une telle ame aie rien pour elle-même qui la puisse satisfaire ni au dehors ni au dedans : rien du tout : tout est rigueur sans aucune rigueur : tout ce qui lui est donné ne lui est donné que pour le prochain, & pour faire connoître, aimer, & posséder son Dieu.

7. Mon amie commença à prendre quelque jalousie de l'applaudissement que l'on me donnoit. Dieu le permettant de la sorte pour purifier encore cette sainte ame par cette foiblesse & par la

(a) C. à. d. Jésus-Christ.

peine

peine qu'elle lui causa. Son amitié se changea en froideur & en quelque chose de plus. C'étoit vous, ô mon Dieu, qui le permettiez, ainsi que je l'ai dit. Certains Confesseurs aussi commencèrent à se remuer, disant, que ce n'étoit pas à moi de me mêler d'aider aux ames ; qu'il y avoit de leurs pénitentes qui avoient pour moi une entière ouverture. C'étoit où il me fut facile de remarquer la différence des Confesseurs qui ne cherchaient que Dieu dans la conduite des ames, & de ceux qui se recherchent eux-mêmes : car les premiers me venoient voir, & étoient ravis des graces que Dieu faisoit à leurs pénitentes, sans faire attention au canal dont il se servoit. Les autres, au contraire, remuoient sous main pour soulever la ville contre moi. Je vois qu'ils auroient eu raison de me combattre si je me fusse ingérée de moi-même : mais outre que je ne pouvois faire que ce que Notre Seigneur me faisoit faire, c'est que je ne cherchois personne ; mais chacun venoit de toutes parts, & je les recevois tous indifféremment. Quelquefois il en venoit pour me combattre. Il vint deux Religieux du même Ordre que le Frere quêteur dont j'ai parlé : l'un étoit Provincial, très-savant, & grand Prédicateur ; & l'autre prêchoit le Carême à la Cathédrale. Ils vinrent séparément après avoir étudié quantité de choses difficiles pour me les proposer. Ils le firent : & quoique ce fussent des matieres fort hors de ma portée, Notre Seigneur me fit répondre avec autant de justesse que si je les eusse étudiées toute ma vie : ensuite de quoi je leur dis moi-même ce que Notre Seigneur me donna. Ils s'en allèrent non seulement convaincus & contents, mais même épris de votre amour, ô mon Dieu !

Tome II.

P

8. Je continuois toujours d'écrire, & avec une vitesse inconcevable : car la main ne pouvoit presque suivre l'esprit qui dictoit : & durant un si long ouvrage, je ne changeai point de conduite, ni me servis d'aucun livre. L'écrivain ne pouvoit, quelque diligence qu'il fit, copier en cinq jours ce que j'écrivois en une nuit. Ce qui y est de bon vient de vous seul, ô mon Dieu ; & ce qu'il y a de mauvais vient de moi, je veux dire, de mon infidélité, & du mélange que j'ai fait sans le connoître de mon impureté avec votre pure & chaste doctrine. Au commencement je commis bien des fautes, n'étant pas encore stylée à l'opération de l'Esprit de Dieu qui me faisoit écrire. Car il me faisoit cesser d'écrire lorsque j'avois le tems d'écrire, & que je le pouvois commodément : & lors qu'il me sembloit avoir un fort grand besoin de dormir, c'étoit alors qu'il me faisoit écrire. Lorsque j'écrivois le jour c'étoit des interruptions continues : car je n'avois pas le tems de manger, à cause de la grande quantité de monde qui venoit : il falloit tout quitter sitôt que l'on me demandoit ; & j'avois pour surcroît la fille qui me venoit interrompre à tout coup, selon que son humeur la prenoit. Je faisois souvent le sens à moitié fini, sans me mettre en peine si ce que j'écrivois étoit suivi ou non. Les endroits qui pourront être défectueux, ne seront tels qu'à cause que quelquefois j'ai voulu écrire parce que j'avois le tems : & alors ce n'étoit pas la grace en source. Si ces endroits étoient fréquens, cela feroit pitoyable. Enfin, je m'accoutumai peu à peu à suivre Dieu à sa mode, & non à la mienne,

9. J'écrivis le *Cantique des Cantiques* en un jour & demi ; & encore recus-je des visites. La vitesse avec laquelle je l'écrivis, fut si grande, que le bras m'enfla, & me devint tout roide. La nuit il me faisoit une fort grande douleur, & je ne eroiois pas pouvoir écrire de longtems. Il s'apparut à moi comme je dormois une ame de Purgatoire, qui me pressoit de demander sa délivrance à mon divin Epoux. Je le fis : & il me sembla qu'elle fut aussitôt délivrée. Je lui dis ; s'il est vrai que vous êtes délivrée, guérissez mon bras : & il fut guéri à l'instant, & en état d'écrire.

J'ajouterai à tout ce que je viens de dire sur mes écrits, qu'il s'étoit perdu une partie très-considérable du livre *des Juges*. On me pria de le rendre complet. Je récrivis les endroits perdus. Longtems après ayant déménagé, on les trouva où l'on ne se seroit jamais imaginé qu'ils dussent être : l'ancien & le nouveau se trouvèrent parfaitement conformes ; ce qui étonna beaucoup de personnes de science & de mérite qui en firent la vérification.

10. Il me vint voir un Conseiller du Parlement, qui est un modèle de sainteté. Ce bon serviteur de Dieu trouva sur ma table une Méthode d'oraison que j'avois écrite il y avoit longtems. Il me la prit : & l'ayant trouvée fort à son gré, il la donna à quelques personnes de ses amis à qui il la crut utile. Tous en vouloient des copies. Il résolut avec le bon Frère de la faire imprimer : l'impression commencée, & les approbations données : ils me prièrent d'y faire une préface. Je le fis ; & c'est de cette sorte que ce petit livret, que l'on a pris ensuite pour prétexte de m'emprisonner, fut (a) imprimé. Ce Conseiller est

(a) Sous le titre de *Moi en court & très-facile de faire Oraison*.

de mes intimes amis & un grand serviteur de Dieu.

Ce pauvre petit livret n'a pas laissé d'être déjà imprimé cinq ou six fois malgré la persécution, & notre Seigneur y donne une fort grande bénédiction. Ces bons Religieux en prirent quinze cent.

11. Le bon Frère quêteur écrivoit parfaitement bien, & Notre Seigneur lui inspira de copier mes écrits, du moins une partie. Il donna aussi la même pensée à un Religieux d'un autre Ordre, de sorte qu'ils en prirent chacun à copier. S'étant occupé une nuit à écrire quelque chose qu'il croioit pressé, (parce qu'il avoit mal compris ce qu'on lui avoit dit,) comme il faisoit extrêmement froid, & qu'il étoit nues-jambes, elles lui enflèrent de telle sorte, qu'il ne pouvoit se remuer. Il vint me trouver tout triste, & comme dégouté d'écrire. Il me dit son mal, & qu'il ne pouvoit faire sa quête. Je lui dis d'être guéri; & il le fut à l'instant: de sorte qu'il s'en alla fort content & fort désireux de transcrire cet ouvrage, par lequel il assure que Notre Seigneur lui a fait de très-grandes grâces. Il y avoit aussi une bonne fille, mais qui est fort inconstante: elle avoit un fort grand mal de tête: je la lui touchai; & elle fut aussitôt guérie.

12. Le Démon devint si enragé contre moi à cause des conquêtes que vous saisissez, ô mon Dieu, qu'il battoit quelques-unes des personnes qui me venoient voir. Il y avoit une bonne fille d'une très-grande simplicité, qui gagnoit sa vie de son travail, c'est une fille qui a reçu de très-grandes grâces de Notre Seigneur. Le Démon lui cassa deux dents dans la bouche: la joue lui enfla

d'une prodigieuse grosseur; & il lui dit, que si elle me venoit voir davantage, il lui en feroit bien d'autres. Elle me vint trouver en cet état, & me dit dans son innocence, le méchant, il m'a fait cela à cause que je viens à vous: il dit bien des injures contre vous. Je lui dis, de lui défendre de ma part de la toucher. Voiant qu'il étoit pris, & qu'il n'osoit la toucher, (car il ne pouvoit faire ce que Dieu lui défendoit par moi,) il lui dit bien des injures, fit devant elle des postures affreuses, & l'assura qu'il m'alloit susciter la plus étrange persécution que j'eusse jamais eue. Je me riois de tout cela; car je ne l'appréhende gueres. Quoiqu'il me fuscite de si étranges persécutions, je sais qu'il servira, malgré lui, à la gloire de mon Dieu.

CHAPITRE XXII.

Tempête qui éclate à Grenoble contre elle. Son état intérieur pendant qu'elle fut en ce lieu-là. Son union avec David, & ses effets dans l'effluence de ses paroles sur les âmes. Manière de traiter & s'entrecommuniquer en Dieu avec les Saints & des Saints entr'eux, comme de la Sainte Vierge & de Sainte Elisabeth, de Saint Jean &c. Que l'union parfaite avec Dieu est ici comme insensible; mais qu'on sent & souffre dans l'union & la désunion qui regardent les âmes, bien qu'on soit alors dans l'état participé de l'enfance de Jésus-Christ.

1. CETTE pauvre fille me vint trouver un jour toute éplorée. Elle me dit, ô ma mere, que j'ai vu d'étranges choses! Je lui demandai ce que

c'étoit. Hélas ! dit-elle , je vous ai vue comme un agneau au milieu d'une troupe de loups enragés. J'ai vu une effroyable troupe de gens de toutes robes , de tout âge , de tout sexe & condition , Prêtres , Religieux , gens mariés , filles & femmes avec des piques , des halebardes , des épées nues , qui s'efforçoient de vous percer. Vous les laissez faire sans vous remuer ni étonner , & sans vous défendre. Je regardois de tous côtés s'il ne viendrait point quelqu'un vous assister & vous défendre : mais je n'ai vu personne. A quelques jours de là , ceux qui par envie faisoient une batterie secrète contre moi , éclatèrent tout-à-coup comme un tonnerre. Les libelles commencèrent à courir par-tout ; & l'on me montra des lettres , que des gens envieux avoient écrites contre moi sans me connoître , les plus effroyables du monde. On disoit que j'étois sorcière : que c'étoit par magie que j'attirois les âmes : que tout ce qui étoit en moi , étoit Diabolique : que si je faisois quelques charités , c'étoit que je faisois de la fausse monnoie , & mille autres crimes dont on m'accusoit , & qui étoient aussi faux & aussi mal fondés les uns que les autres.

2. Comme la tempête s'augmentoît chaque jour , & que l'on disoit vraiment *Crucifige* , ainsi que Notre Seigneur me l'avoit fait connoître dès l'abord , quelques-uns de mes amis me conseillèrent de m'absenter pour quelque tems. L'Aumônier de Mr. de Grenoble me dit d'aller à la Sainte Baume & à Marseille passer quelque tems ; que l'on m'y souhaitoit même , & qu'il y avoit là des personnes bien intérieures : qu'il m'y accompagneroit avec une bonne fille & un autre Ecclésiastique : & que durant ce tems

la tempête se passeroit. Mais avant que de parler de ma sortie de Grenoble , il faut que je dise encore quelque chose de l'état que je portois en ce pays.

3. J'étois dans une si grande plénitude de Dieu , que j'étois souvent ou sur mon lit , ou allée tout à fait , sans pouvoir parler : & lorsque je n'ai eu aucun moien de verser cette plénitude , Notre Seigneur ne permit pas qu'elle fut si violente : car dans cette violence , je ne pouvois plus vivre : mon cœur ne souhaitoit que de verser en d'autres cœurs sa surabondance. J'avois la même union & la même communication avec le P. la Combe (quoiqu'il fût si éloigné) que s'il eût été proche. Jésus-Christ m'étoit communiqué dans tous ses états. C'étoit alors son état Apostolique qui étoit le plus marqué. Toutes les opérations de Dieu en moi m'étoient montrées en Jésus-Christ , & expliquées par l'Ecriture sainte : de sorte que je portois en moi l'expérience de ce qui y étoit écrit. Lorsque je ne pouvois écrire , ou me communiquer d'une autre manière , j'étois toute languissante ; & j'éprouvois ce que Notre Seigneur dit à ses disciples ; (a) *J'ai souhaité avec ardeur de manger cette Pâque avec vous !* c'étoit la communication de lui-même par la Cène , & par sa Passion , lorsqu'il dit ; (b) *Tout est consommé ; & que rendant l'esprit il baissa la tête ,* (parce qu'il communiquoit son esprit à tous les hommes capables de le recevoir) (c) *& le remit entre les mains de son Pere & de son Dieu ,* aussi bien que son Roiaume ; comme s'il avoit dit à son Pere ; » Mon Pere , mon Roiaume est que je régne par » vous & vous par moi sur les hommes : cela ne se

(a) Luc 22. v. 15. (b) Jean 19. v. 30. (c) Luc 23. v. 46.

» peut faire que par l'épanchement de mon Esprit
 » sur eux : que mon esprit leur soit donc com-
 » munié par ma mort. Et c'est en cela qu'est
 la conformation de toutes choses. Souvent la
 plénitude trop grande m'ôtoit la liberté d'écrire,
 & je ne pouvois rien faire que rester couchée,
 sans parole. Quoique cela fût de la sorte, je n'a-
 vois rien pour moi : tout étoit pour les autres ;
 comme ces nourrices qui sont pleines de lait, &
 qui pour cela ne sont pas plus sustentées : non
 qu'il me manquât rien ; car depuis ma nouvelle
 vie je n'ai pas eu un moment de vuide.

4. Avant que d'écrire sur le livre des Rois de
 tout ce qui regarde David, je fus mise dans une
 si étroite union avec ce saint Patriarche, que je
 communiquois avec lui comme s'il eût été pré-
 sent : non en images, especes, ni figures, mon
 ame étoit trop éloignée de ces choses : mais en
 manière divine, en silence ineffable, & en réalité
 parfaite. Je compris quel étoit ce saint Patriar-
 che, la grandeur de sa grace, la conduite de Dieu
 sur lui, & toutes les circonstances des états par
 lesquels il avoit passé ; qu'il étoit une figure vi-
 vante de Jesus-Christ, & un Pasteur choisi pour
 Israël. Il me sembla que tout ce que Notre Sei-
 gneur me faisoit & me feroit faire pour les ames,
 seroit en union avec ce saint Patriarche, & avec
 ceux pour lesquels il m'étoit donné en même
 tems une union pareille à celle que j'avois avec
 David, mon cher Roi. O Amour, ne me fites-
 vous pas connoître que l'union admirable & réelle
 entre ce saint Patriarche & moi ne seroit jamais
 comprise de personne ? car nul n'étoit en état de
 la comprendre.

5. Ce fut alors que vous m'apprites, ô mon

Amour, que par cette union si admirable il m'étoit
 donné de porter Jesus-Christ Verbe-Dieu dans
 les ames. Jesus-Christ est né de David selon la
 chair. O combien de conquêtes me fites-vous
 faire dans cette union toute ineffable ! Mes paro-
 les y étoient efficaces, & faisoient effets dans les
 cœurs. C'étoit la formation de Jesus-Christ dans
 les ames. Je n'étois nullement la maîtresse de
 parler ni de dire les choses : celui qui me condui-
 soit, me les faisoit dire comme il les vouloit, &
 autant de tems qu'il lui plaisoit. Il y avoit des
 ames auxquelles on ne me laissoit pas dire un
 mot, & d'autres pour lesquelles il y avoit des dé-
 luges de grâces. Mais cet amour pur ne fouroit
 aucune superfluité ni amusement.

Quelquefois il y avoit des ames qui demandoient
 plusieurs fois les mêmes choses : & quand on les
 leur avoit dites selon leur besoin, & que ce n'é-
 toient qu'envie de parler, sans que j'y fisse nulle
 attention, je ne pouvois leur répondre : puis elles
 me disoient ; vous dites cela dernièrement, faut-
 il nous y tenir ? Je leur disois qu'oui ; & alors
 j'étois éclairée que parce que la réponse auroit
 été inutile, elle ne m'étoit pas donnée. Il en étoit
 tout de même de celles que Notre Seigneur con-
 duisoit par la mort d'elles-mêmes, & qui venoient
 chercher de la consolation humaine : je n'avois
 pour elles que le pur nécessaire : après quoi, je
 ne pouvois plus parler. J'aurois plutôt parlé de
 cent choses indifférentes ; (parce que c'est ce qui
 est de moi, que Dieu laisse agir pour être toute
 à tous & n'incommoder pas le prochain ;) mais
 pour la parole, il en est lui-même le dispensa-
 teur. O si les Prédicateurs parloient dans cet es-
 prit, quels fruits ne feroient-ils pas ! Il y en avoit

d'autres, comme j'ai dit, auxquelles je ne pouvois me communiquer qu'en silence, mais silence autant ineffable qu'efficace. Celles-là sont plus rares; & c'est le propre caractère de mes véritables enfans. C'est (comme peut-être l'ai-je dit, car je pourrois bien répéter) la communication des Esprits bienheureux.

6. Ce fut là que j'appris la vraie manière de traiter avec les Saints du ciel en Dieu même, & aussi avec les Saints de la terre. O communication si pure, qui te pourra comprendre que celui qui t'éprouve? Si les hommes étoient esprit, on se parleroit en esprit: mais à cause de la faiblesse, il faut revenir aux paroles. J'eus de la consolation il y a quelque tems d'entendre lire cela dans S. Augustin dans une conversation toute spirituelle qu'il eut avec sa mère. Il se plaint qu'il en faut revenir aux paroles, à cause de notre faiblesse. Je disois quelquefois: O Amour, donnez-moi des cœurs assez grands pour contenir une si grande plénitude. Il me sembloit que mille cœurs seroient trop petits. J'avois des intelligences de la communication pendant la Cène entre Jésus-Christ & S. Jean. Mes intelligences n'étoient pas des lumières; mais des intelligences d'expérience. Que j'éprouvois véritablement, ô Disciple bien aimé, la communication de mon divin Maître à votre cœur, & la manière dont vous apprîtes les secrets ineffables, & comme vous continuâtes un pareil commerce avec la Ste. Vierge! O que l'on peut bien appeler cette communication un admirable commerce! Il me fut donné à entendre que c'étoit là le parler de la Crèche, & comme le Saint Enfant se communiquoit aux Rois & aux Pasteurs, & leur donna la connoissance de sa Divinité.

Ce fut aussi (comme je l'ai dit quelque part) de cette manière que la Ste. Vierge s'approchant de Ste. Elizabet, il se fit un commerce admirable entre Jésus-Christ & S. Jean; commerce qui lui communiqua l'Esprit du Verbe & sa sainteté, qui fut si efficace qu'elle subsista toujours. C'est pourquoi S. Jean Baptiste ne témoigna nul empressement de venir voir Jésus-Christ après cette communication; car ils se communiquoient de loin comme de près: & afin de recevoir ces communications avec plus de plénitude, il se retira dans le désert. Aussi lorsqu'il prêcha la pénitence, que dit-il de lui-même? Il ne dit pas qu'il est la Parole; parce qu'il favoit très-bien que c'étoit Jésus-Christ, Parole éternelle; mais il dit seulement, qu'il est la voix. La voix sert de passage à la parole & la pousse; de sorte qu'après s'être rempli des communications du divin Verbe, il fut fait l'expression de ce même Verbe, poussant par sa voix cette divine Parole dans les âmes. Il le connut d'abord: il n'eut pas besoin qu'on lui dit qu'il étoit; & s'il lui envoya de ses disciples, ce n'étoit point pour lui, mais pour eux-mêmes, afin de les rendre disciples de Jésus-Christ. Il ne batifia que d'eau pour faire voir quelle étoit sa fonction: car comme l'eau en s'écoulant ne laisse rien, aussi la voix ne laisse rien. Il n'y a que la parole, qui s'imprime. Il étoit donc fait pour porter la parole, mais il n'étoit pas la parole; & celui qui étoit la parole batifia avec le Saint Esprit, parce qu'il avoit le don de s'imprimer dans les âmes, & de se communiquer à elles par le Saint Esprit. Je compris que S. Joseph & Marie se communiquoient par Jésus; Jésus étoit le principe & la fin de leurs communications. O l'adora-

ble commerce ! Il ne se remarque pas que Jésus-Christ ait rien dit pendant sa vie cachée quoiqu'il soit vrai qu'il ne se perdra aucune de ses paroles. O Amour, si tout ce que vous avez dit & opéré en silence étoit écrit, (a) *je ne crois pas que tout le monde pût contenir tous les livres qui s'en écriraient.*

7. Tout ce que j'éprouvois m'étoit montré dans l'Ecriture sainte ; & je vois avec admiration qu'il ne se passoit rien dans l'ame qui ne soit en Jésus-Christ & dans l'Ecriture sainte. Lorsque je communiquois avec des cœurs étroits, je souffrois un fort grand tourment. C'étoit comme une eau impétueuse, qui ne trouvant pas d'issue retourne contre elle-même ; & j'en étois quelquefois au mourir. O Dieu, pourrais-je décrire ou faire comprendre tout ce que je souffrois en ce lieu, & les miséricordes que vous m'y fîtes ? Il faut passer quantité de choses sous silence, tant parce qu'elles ne se peuvent exprimer, que parce qu'elles ne seroient pas comprises. Ce qui m'a le plus fait souffrir a été le P. la Combe. Comme il n'étoit pas encore affermi dans son état, & que Dieu l'exerçoit par des croix & des renversemens, ses doutes & ses hésitations me donnoient des coups étranges : quelque éloigné qu'il fût de moi je ressentois ses peines & ses dispositions. Il portoit un état de mort intérieure, & d'alternatives des plus cruelles du monde, & des plus terribles qui aient jamais été : aussi selon la connoissance que Dieu m'en a donné, c'est un de ses serviteurs à présent sur terre qui lui est le plus agréable. Il me fut imprimé de lui, qu'il étoit un vase d'élection que Dieu s'étoit choisi pour porter son nom parmi les Gentils ; mais

(a) Jean 21. v. 25.

qu'il lui montreroit combien il faudroit souffrir pour ce même nom. Lorsque dans ces épreuves il se trouvoit comme rejeté de Dieu il se sentoit en même tems diviser d'avec moi : il doutoit de mon état, & avoit de fortes peines contre moi : & sitôt que Dieu le recevoit en lui, il se trouvoit réuni à moi plus fortement que jamais, & il se trouvoit éclairé sur mon état d'une manière admirable, Dieu lui donnant une estime qui alloit jusqu'à la vénération : de sorte qu'il ne me pouvoit cacher ses sentimens ; & il me répondoit souvent ; „ Je ne puis être uni à vous hors „ de Dieu : car sitôt que je suis rejeté de Dieu, „ je le suis de vous ; & je me sens divisé d'avec „ vous, en doute & hésitation continuelle sur „ ce qui vous regarde ; & sitôt que je suis bien „ avec Dieu, je suis bien avec vous. Je connois „ la grâce qu'il me fait de m'unir à vous ; & „ combien vous lui êtes chère, & le fond qu'il „ a mis en vous.

8. O Dieu qui comprendra jamais les unions pures & saintes que vous faites entre vos créatures ! Le monde charnel n'en juge que charnellement, attribuant à une attache naturelle ce qui est la plus pure grâce. Vous seul, ô Dieu, savez ce que j'ai souffert de ce côté-là. Toutes les autres croix, quoique très-fortes, me paroïssent des ombres auprès de celles-là. Notre Seigneur me fit une fois comprendre, que lorsque le P. la Combe seroit affermi en lui par état permanent, & qu'il n'auroit plus de vicissitudes intérieures, il n'en auroit plus aussi à mon égard ; & qu'il demeureroit pour toujours uni à moi en Dieu : Cela est à présent de cette sorte. Je vois qu'il ne sentoit l'union & la division qu'à cause de sa

foiblesse, & que son état n'étoit pas encore permanent. Je ne la sentois que parce qu'il se divisoit, & qu'il me falloit porter tout cela : mais sitôt que l'union a été sans contrariété, sans empêchement, & dans sa perfection, il ne l'a plus sentie, non plus que moi, si ce n'est par réveil, en conversation intérieure, en la manière des Bienheureux. L'union de l'ame avec Dieu ne se sent que parce qu'elle n'est pas entièrement parfaite : mais lorsqu'elle est consommée en unité, elle ne se sent plus : elle devient comme naturelle. On ne sent point l'union de l'ame avec le corps : le corps vit & opère dans cette union sans qu'on pense & qu'on fasse attention à cette union : cela est : on le fait, & toutes les fonctions de vie que le corps fait ne nous permettent pas de l'ignorer ; cependant on agit sans attention sur cela. Il en est de même de l'union à Dieu & avec certaines créatures en lui ; car ce qui fait voir la pureté & éminence de cette union, c'est qu'elle soit celle de Dieu ; & elle est d'autant plus parfaite, que celle de l'ame à Dieu & en lui est plus consommée. Cependant s'il falloit rompre cette union si pure & si sainte, on la sentiroit d'autant plus, qu'elle est plus pure, parfaite, & insensible : comme l'on sent très-bien lorsque l'ame se veut séparer du corps par la mort, quoique l'on ne sente pas son union.

9. Comme j'étois dans l'état d'enfance dont j'ai parlé, & que le P. la Combe se faisoit & se divisoit d'avec moi, je pleurois comme un enfant ; & mon corps devenoit tout languissant ; & ce qui étoit surprenant, c'est que je me trouvois en même tems & plus foible que les petits enfans, & forte comme Dieu. Je me trouvois

toute divine, éclairée pour tout, & ferme pour les plus fortes croix ; & cependant la foiblesse même des plus petits enfans. O Dieu ! je puis dire que je suis peut-être la créature du monde de laquelle vous avez voulu la plus grande dépendance ! Vous me mettiez en toutes sortes d'états & de postures différentes ; & mon ame ne vouloit ni ne pouvoit résister. J'étois si fort à vous, qu'il n'y avoit chose au monde que vous eussiez pu exiger de moi à laquelle je ne me fusse rendue avec plaisir. Je n'avois nul intérêt pour moi-même ; & si j'eusse pu appercevoir ce moi-même, je l'aurois déchiré en mille pièces : mais je ne l'appercevois plus. Pour l'ordinaire, je ne connois point ni ne fais point mon état : mais lorsque Dieu veut quelque chose de ce misérable néant, je sens qu'il est le maître absolu, & que rien non-seulement ne lui résiste, mais ne répugne pas même à ses vœux, quelque rigoureux qu'ils paroissent. O Amour, s'il y a un cœur au monde duquel vous soiez pleinement victorieux, je puis dire que c'est ce pauvre cœur ! Vous le savez, ô Amour, & que vos volontés les plus rigoureuses sont la vie & son plaisir : car il ne subsiste plus qu'en vous. Je me suis écartée : cela m'est ordinaire, tant à cause des interruptions, & que j'ai même eu deux graves maladies depuis que j'ai commencé d'écrire, que parce que je me laisse à ce qui m'entraîne.



CHAPITRE XXIII.

Son voyage périlleux de Grenoble à Marseille, où elle est d'abord persécutée par ceux d'un certain parti, mais soutenue de l'Evêque & d'autres personnes de piété. Les fruits qu'elle y fit, pendant qu'on la diffame au lieu d'où elle venoit, & qu'ensuite on s'en retraîte. Partie de Marseille pour Nice, elle s'y embarque pour Savone & Gènes, & court de grands périls sur la mer. Nuls de tous ces périls ne font impression sur elle. Voyageant par terre, de Gènes à Verceil par Alexandrie, elle est exposée par-tout à plusieurs périls dont elle ne pouvoit échapper sans être secourue de Dieu miraculeusement.

POUR reprendre je dirai, que l'Aumônier de Monsieur de Grenoble me persuada d'aller passer quelque tems à Marseille pour laisser appaiser la tempête, & que l'on m'y recevrait très-bien : que c'étoit son pays, & qu'il y avoit là beaucoup de gens de bien. J'en écrivis au P. la Combe pour avoir son agrément. Il me le permit. J'aurois pu aller à Verceil : car Monsieur de Verceil m'avoit envoyé exprès des lettres les plus fortes, les plus pressantes & les plus engageantes du monde pour m'obliger d'aller dans son Diocèse : mais le respect humain, & la peur de donner prise à mes ennemis (lorsque je me fers du terme d'ennemis ce n'est pas que je croie personne comme tel ; ni que je puisse voir ceux dont Dieu se sert, autrement que comme des instrumens de sa justice ; mais c'est pour m'expliquer,) ces deux raisons, dis-je, m'en donnoient

un

II. PARTIE. CHAP. XXIII. 243

un extrême éloignement. D'ailleurs la Marquise de Prunai, qui depuis mon départ de chez elle avoit été plus éclairée par sa propre expérience, ayant éprouvé une partie des choses que j'avois cru lui devoir arriver, avoit conçu pour moi une très-forte amitié & une union très-intime, en sorte que des sœurs les plus unies ne pouvoient l'être davantage que nous l'étions. Elle souhaitoit extrêmement que je retournaisse avec elle, ainsi que je lui avois promis autrefois : mais je ne pouvois m'y résoudre, de peur qu'on ne crût que j'allois où étoit le P. la Combe. Mais, ô mon Dieu, que ce reste d'amour propre fut bien renversé par les ressorts de votre providence adorable ! J'avois encore cet appui extérieur, de pouvoir dire que je n'avois jamais été chercher le P. la Combe, & qu'on ne pouvoit pas dire cela de moi, ni m'accuser à ce sujet d'aucune attache à lui ; puisque ne dépendant que de moi de demeurer auprès de lui, je ne le faisois pas. Mr. de Geneve n'avoit pas manqué d'écrire contre moi à Grenoble, comme il l'avoit fait ailleurs. Son Neveu avoit été me décrier de maison en maison : tout cela m'étoit indifférent, & je ne laissois pas de procurer à son Diocèse tout le bien dont j'étois capable. Je lui écrivis même des honnêtetés : mais son cœur étoit trop blessé sur l'intérêt, disoit-il, pour se rendre à ces choses. Ce sont ses propres termes.

Avant que je partisse de Grenoble, cette bonne enfant dont j'ai parlé, que le Diable avoit fort maltraitée, me vint trouver, & me dit en pleurant : Le Démon m'a dit que vous vous en alliez. Il faut remarquer que je ne l'avois dit à personne. Le Démon lui dit donc, que je m'en allois.

Tome II.

Q

CHAPITRE XXIII.

Son voyage périlleux de Grenoble à Marseille, où elle est d'abord persécutée par ceux d'un certain parti, mais soutenue de l'Evêque & d'autres personnes de piété. Les fruits qu'elle y fit, pendant qu'on la diffame au lieu d'où elle venoit, & qu'ensuite on s'en retracte. Partie de Marseille pour Nice, elle s'y embarque pour Savone & Gènes, & court de grands périls sur la mer. Nuls de tous ces périls ne font impression sur elle. Voyageant par terre, de Gènes à Verceil par Alexandrie, elle est exposée par-tout à plusieurs périls dont elle ne pouvoit échapper sans être secourue de Dieu miraculeusement.

POUR reprendre je dirai, que l'Aumonier de Monsieur de Grenoble me persuada d'aller passer quelque tems à Marseille pour laisser appaiser la tempête, & que l'on m'y recevrait très-bien : que c'étoit son pays, & qu'il y avoit là beaucoup de gens de bien. J'en écrivis au P. la Combe pour avoir son agrément. Il me le permit. J'aurois pu aller à Verceil : car Monsieur de Verceil m'avoit envoyé exprès des lettres les plus fortes, les plus pressantes & les plus engageantes du monde pour m'obliger d'aller dans son Diocèse : mais le respect humain, & la peur de donner prise à mes ennemis (lorsque je me fers du terme d'ennemis ce n'est pas que je croie personne comme tel ; ni que je puisse voir ceux dont Dieu se sert, autrement que comme des instrumens de sa justice ; mais c'est pour m'expliquer,) ces deux raisons, dis-je, m'en donnoient

un

un extrême éloignement. D'ailleurs la Marquise de Prunai, qui depuis mon départ de chez elle avoit été plus éclairée par sa propre expérience, ayant éprouvé une partie des choses que j'avois cru lui devoir arriver, avoit conçu pour moi une très-forte amitié & une union très-intime, en sorte que des sœurs les plus unies ne pouvoient l'être davantage que nous l'étions. Elle souhaitoit extrêmement que je retournasse avec elle, ainsi que je lui avois promis autrefois : mais je ne pouvois m'y résoudre, de peur qu'on ne crut que j'allois où étoit le P. la Combe. Mais, ô mon Dieu, que ce reste d'amour propre fut bien renversé par les ressorts de votre providence adorable ! J'avois encore cet appui extérieur, de pouvoir dire que je n'avois jamais été chercher le P. la Combe, & qu'on ne pouvoit pas dire cela de moi, ni m'accuser à ce sujet d'aucune attache à lui ; puisque ne dépendant que de moi de demeurer auprès de lui, je ne le faisois pas. Mr. de Geneve n'avoit pas manqué d'écrire contre moi à Grenoble, comme il l'avoit fait ailleurs. Son Neveu avoit été me décrier de maison en maison : tout cela m'étoit indifférent, & je ne faisois pas de procurer à son Diocèse tout le bien dont j'étois capable. Je lui écrivis même des honnêtetés : mais son cœur étoit trop blessé sur l'intérêt, disoit-il, pour se rendre à ces choses. Ce sont ses propres termes.

Avant que je partisse de Grenoble, cette bonne enfant dont j'ai parlé, que le Diable avoit fort maltraitée, me vint trouver, & me dit en pleurant : Le Démon m'a dit que vous vous en alliez. Il faut remarquer que je ne l'avois dit à personne. Le Démon lui dit donc, que je m'en allois,

Tome II.

Q

& que je le lui avois caché parce que je ne voulois pas que personne le sût; mais qu'il m'alloit bien attraper : qu'il feroit avant moi dans tous les lieux où j'irois; que j'allois dans une ville où à peine serois-je arrivée qu'il souleveroit toute la ville contre moi : & il lui fit entendre, qu'il étoit enragé contre moi, & qu'il me feroit tout le mal qu'il pourroit. Ce qui m'avoit obligé de tenir mon départ secret, c'est que je craignois d'être accablée de visites & de témoignages d'amitié de quantité de bonnes personnes qui avoient bien de l'affection pour moi.

2. Je m'embarquai donc sur le Rhône avec ma femme de chambre & une bonne fille de Grenoble, à laquelle Notre Seigneur avoit bien fait des grâces par mon moyen. Elle me fut une bonne source de croix. L'Aumonier de Mr. de Grenoble m'accompagna avec un autre Ecclésiastique très-homme de bien. Il nous arriva bien des aventures, & nous pensâmes périr : car dans un endroit fort périlleux le cable cassa tout-à-coup, & le bateau alla donner contre une roche. Le maître pilote tomba du coup à la renverse, & se feroit noyé sans des Messieurs qui le sauvèrent. Il m'arriva encore un autre accident, qui étoit, qu'étant descendue sur le Rhône, & tous nos Messieurs, dans un petit bateau conduit par un enfant, nous croyions attraper un grand bateau : mais n'ayant pu nous accommoder, après avoir descendu plus qu'une lieue il fallut remonter jusqu'à Valence. Tout le monde sortit du bateau, parce qu'il étoit trop chargé pour le remonter : & comme je ne pouvois marcher, je restai dedans à la merci des ondes, qui nous menaient où elles vouloient sans résistance : car

l'enfant qui conduisoit le bateau, & qui ne savoit pas son métier, s'en prenoit à ses larmes, disant toujours que nous allions nous noyer. Je l'encourageois : de sorte qu'après avoir disputé plus de quatre heures contre les ondes, où ceux qui étoient sur le bord me croyoient tantôt tout-à-fait perdue, tantôt sauvée, nous arrivâmes enfin.

Ces périls si évidens qui effrayoient les autres, loin de m'alarmer, augmentoient ma paix : ce qui n'étonna pas peu l'Aumonier de Mr. de Grenoble, qui étoit dans un effroi horrible lors que le bateau alla donner contre le rocher & s'ouvrit; car me regardant attentivement dans son émotion, il remarqua que je ne sourcillois pas, & que ma tranquillité n'en eut pas la moindre altération. Il est vrai que je ne sentoais pas même les premiers mouvemens de surprise, qui sont naturels à tout le monde dans ces occasions, & qui ne dépendent pas même de nous. Ce qui faisoit ma paix dans ces périls qui surprennent d'abord, étoit le fond de mon intérieur, qui est dans un délaissement toujours fixe & ferme en Dieu; & parce que la mort n'est beaucoup plus agréable que la vie, il me faudroit bien plus d'abandon à Dieu pour vivre que pour mourir, si je pouvois vouloir quelque chose. Je suis indifférente à tout : c'est pourquoi rien n'altère mon fond.

3. En partant de Grenoble un homme de qualité, grand serviteur de Dieu, & de mes intimes amis, m'avoit donné une lettre pour un Chevalier de Malte très-dévoit, & que j'ai toujours regardé depuis que je l'ai connu comme un homme que Notre Seigneur destine pour servir beaucoup l'ordre de Malte, & pour en être l'exemple, &

le soutien par sa sainte vie. Je lui dis même, que je croyois qu'il iroit à Malte, & que Dieu assurément se serviroit de lui pour inspirer la piété à bien des Chevaliers. Il est effectivement allé à Malte, où d'abord les premiers emplois lui furent donnés. Cet homme de qualité lui envoya le petit livre d'oraison, intitulé: *Moyen court &c.* imprimé à Grenoble. Ce Chevalier si homme de bien, avoit un Aumonier fort opposé à l'intérieur. Il prit ce livre, il le condamna d'abord, & alla soulever une partie de la ville, entr'autres soixante & douze personnes, qui se disent ouvertement les soixante & douze disciples de (a) Mr. de S. Cyran. Je n'étois arrivée qu'à dix heures du matin, & il n'étoit que quelques heures après midi que tout étoit en rumeur contre moi. Ils allèrent pour cela trouver Mr. de Marseille, lui disant, qu'à cause de ce petit livre il me falloit chasser de Marseille. Ils lui donnerent le livre, qu'il examina avec son Théologal, & qu'il trouva fort bon. Il envoya querir Mr. Malaval & un bon Pere Recolet, qu'il favoit m'être venus voir un peu après mon arrivée, pour s'informer d'eux d'où venoit ce grand tumulte; (qui m'avoit un peu fait rire, voyant sitôt accompli ce que le Démon avoit dit à cette bonne fille). Mr. Malaval & ce bon Religieux dirent à Mr. de Marseille ce qu'ils pensèrent de moi: de sorte qu'il témoigna beaucoup de déplaisir de l'insulte qu'on m'avoit faite. Je fus obligée de l'aller voir: il me reçut avec une extrême bonté, jusqu'à me demander excuse. Il me pria de rester à Marseille; qu'il me protégeroit: il me fit même demander où je logeois pour me venir voir. Le lendemain

(a) Chef des Jansenistes de France.

l'Aumonier de Mr. de Grenoble l'alla voir avec cet autre Prêtre qui étoit venu avec nous. Mr. de Marseille leur témoigna encore le chagrin où il étoit des insultes qu'on m'avoit fait sans sujet, & que c'étoit l'ordinaire de ces personnes d'insulter à tous ceux qui n'étoient pas de leur cabale: qu'ils l'avoient insulté lui-même. Ils ne se contentèrent pas de cela: Ils m'écrivirent des lettres les plus offensantes du monde, quoique ces gens ne me connussent pas. Je compris que Notre Seigneur commençoit tout de bon à m'ôter toute demeure, & ces paroles me furent renouvelées: (a) *Les oiseaux du ciel ont des nids, &c. les renards des tanières; &c. le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* J'entrai volontiers dans cet état.

4. Notre Seigneur ne laissa pas de se servir de moi dans le peu de tems que je restai à Marseille pour aider à soutenir quelques bonnes ames, entr'autres un Ecclésiastique, qui ne me connoissoit point. Il disoit la Messe dans une Eglise où j'allois l'entendre. Après qu'il eut fait son action de grâces, voyant que je sortois, il me suivit; & étant entré dans la maison où je logeois, il me dit; que Notre Seigneur l'avoit inspiré de s'adresser à moi, & lui avoit fait connoître que j'étois celle à laquelle il devoit se découvrir pour son état intérieur. Il le fit avec autant de simplicité que d'humilité. Notre Seigneur me donna tout ce qui lui étoit nécessaire; de quoi il fut rempli de contentement & de reconnaissance envers Notre Seigneur: car quoiqu'il y eût là bien des personnes spirituelles, & même de ses intimes amis, il n'avoit jamais eu le mouvement de s'ouvrir à eux. C'étoit un grand serviteur de Dieu,

(a) Matth. 8. v. 20.

qu'il avoit gratifié d'un don singulier d'oraison dès l'âge de huit ans. Il avoit employé toute sa vie dans les Missions, & avoit un don très-grand de discernement des esprits.

En huit jours que je fus à Marseille j'y vis bien de bonnes ames : car j'avois cette consolation, qu'au travers de la persécution Notre Seigneur faisoit toujours quelque coup de sa main : & ce bon Ecclésiastique fut délivré d'une étrange peine dans laquelle il étoit depuis quelques années.

5. Sitôt que je fus partie de Grenoble, ceux qui me haïssoient sans me connoître faisoient courir des libelles contre moi. Une personne pour laquelle j'avois eu une très-grande charité, & que j'avois même retirée d'un engagement où elle étoit depuis plusieurs années, ayant contribué à faire écarter la personne à laquelle elle étoit attachée, en devint si furieuse contre moi, qu'elle alla elle-même trouver Mr. de Grenoble pour lui parler contre moi ; jusqu'à lui dire, que je lui avois conseillé de faire un mal, que j'avois (pourtant) rompu, même avec frais ; car il m'en coûta pour faire écarter la personne. Ils vivoient ensemble depuis huit ans : & je ne la connoissois que depuis un mois. Elle alloit de Confesseur à Confesseur dire la même chose afin de les animer contre moi. Le feu étoit allumé de toutes parts : il n'y avoit que ceux qui me connoissoient, & qui aimoient Dieu, qui soutenoient mon parti, & qui se trouvoient plus liés à moi par la persécution. Il m'auroit été fort facile de détruire la calomnie, tant auprès de Mr. de Grenoble que de la ville. Il n'y avoit qu'à dire qui étoit la personne, & faire voir les fruits de son désordre ; car je savois toutes choses : mais comme je ne

pouvois déclarer la coupable sans faire connoître son complice, qui étoit très-repentant & touché de Dieu ; je crus qu'il valoit mieux tout souffrir & me taire. Il y avoit un fort saint homme qui savoit à fond toute son histoire : il lui écrivit que si elle ne se retractoit de ses mensonges, il déclareroit sa mauvaise vie, afin de faire connoître sa méchanceté & mon innocence. Cette pauvre fille persévéra encore quelque tems dans sa malice, écrivant que j'étois forcier, & qu'elle l'avoit connu par révélation, avec bien d'autres choses. Cependant quelque tems après elle eut, à ce qu'elle disoit, de si cruels remords de conscience, qu'elle écrivit à Mr. de Grenoble & à d'autres pour se retracter. Elle me fit écrire à moi-même qu'elle étoit au désespoir de ce qu'elle avoit fait : que Dieu l'en avoit punie d'une telle manière, que jamais elle n'avoit été traitée de pareille sorte. Après ses retractations le bruit s'apaisa, Mr. de Grenoble fut désabusé, & il m'a témoigné depuis ce tems beaucoup de bonté. Cette créature avoit dit entre autres choses, que je me faisois adorer, & des folies si étranges, qu'il n'y en a point de pareilles. Comme elle avoit été autrefois folle, je crois qu'il y eut en ce qu'elle me fit plus de foiblesse que de malice.

6. Etant donc à Marseille, je ne savois plus que devenir : car je ne voyois nulle apparence ni de rester là, ni de retourner à Grenoble, où j'avois laissé ma fille dans un couvent. D'un autre côté le P. la Combe m'avoit mandé qu'il ne croyoit pas que je dusse retourner à Paris ; j'y sentois même de fortes répugnances sans en favoir la raison : ce qui me faisoit croire qu'il n'étoit pas

encore tems. Un matin je me sentis intérieure-
ment pressée de partir. Je pris une litière pour
aller trouver la Marquise de Prunai, qui étoit, ce
me sembloit, le plus honnête refuge pour moi
dans l'état où les choses étoient. Je croyois pou-
voir passer par Nice, ainsi que l'on m'en avoit
assurée : mais je fus bien étonnée étant à Nice,
d'apprendre que la litière ne pouvoit passer la
montagne pour aller où je voulois. Je ne savois
que devenir, ni de quel côté tourner, étant seule,
abandonnée de tout le monde, sans savoir, ô
mon Dieu, ce que vous vouliez de moi. Ma dé-
route & mes croix augmentoient chaque jour.
Je me voyois sans refuge ni retraite, errante &
vagabonde. Tous les artisans que je voyois dans
les boutiques me paroissoient heureux, d'avoir
une demeure & un refuge : & je ne trouvois rien
au monde de plus dur pour une personne comme
moi, & qui aimois naturellement l'honneur, que
cette vie errante. Comme je ne savois quel parti
prendre, on me vint dire qu'il partoît le lende-
main une petite chaloupe qui alloit en un jour à
Genes, que si je voulois, on me débarqueroit à
Savone, & que je me ferois porter de-là chez la
Marquise de Prunai mon amie. Je consentis à
cela, ne pouvant en aucune manière avoir d'au-
tre voiture.

7. J'eus quelque joie de m'embarquer sur mer ;
& je vous disois, ô mon Dieu : „ Si je suis l'ex-
„ crément de la terre, le rebut & le mépris de la
„ nature, je vais m'embarquer sur l'élément le
„ plus infidèle de tous ; vous pouvez m'abimer
„ dans ses ondes, & je me ferai un plaisir de mou-
„ rir de cette sorte. Il vint une tempête dans
un lieu assez dangereux pour un petit bateau, &

les mariniers étoient des plus mauvais. L'irrita-
tion des flots faisoit mon plaisir ; & j'en recevois
un extrême de penser que ces ondes mutinées me
serviroient peut-être de sépulcre. O Dieu, peut-
être fis-je quelques infidélités dans le plaisir que
je prenois de me voir battue & balotée de ces flots
enflés. Je m'imaginois me voir entre les mains de
votre Providence : il me sembloit en être le jouet,
& je vous disois, ô mon Dieu, dans mon lan-
gage : „ qu'il y ait donc au monde des victimes
„ de votre Providence, & que j'en sois une ! ne
„ m'épargnez pas ! „ Ceux qui étoient avec moi
s'appercevoient bien de mon intrépidité ; mais ils
en ignoroient la cause. Je vous demandois, ô
mon Amour, un petit trou de rocher pour m'y
mettre, & pour y vivre séparée de toutes les créa-
tures. Je me figurois qu'une île déserte auroit ter-
miné toutes mes disgraces, & m'auroit mise en
état de faire infailliblement votre volonté : mais,
ô mon Amour, vous me destiniez une autre pri-
son que le rocher, un autre exil que celui de l'île
déserte. Vous me réserviez pour être battue de
vagues plus irritées que celles de la mer. La ca-
lomie étoit des flots mutinés & impitoyables aux-
quels vous vouliez que je fusse exposée pour y
être battue sans miséricorde ! Soyez en béni à
jamais, ô mon Dieu ! Nous fumes arrêtés par la
tempête ; & au lieu d'une petite journée de che-
min que nous devions faire pour aller à Genes,
nous fumes onze jours en chemin. Que mon
cœur étoit paisible dans une si forte agitation ! La
tempête de la mer & la fureur des flots n'étoient
que la figure de celle que toutes les créatures
avoient contre moi. Je vous disois, ô mon
Amour, armez les toutes pour vous venger de mes

infidélités & de celles de toutes les créatures. Je voyois avec complaisance votre bras armé contre moi, & j'aurois plus que mille vies les coups qu'il me donnoit. Nous ne pûmes débarquer à Savone: il fallut aller jusqu'à Genes. Nous y arrivâmes la semaine sainte.

7. Lorsque j'y fus, il me fallut essuyer les insultes des habitans, à cause du chagrin qu'ils avoient contre les François pour le dégât des bombes. Le Doge venoit d'en partir, & il avoit emmené toutes les litieres; c'est pourquoi je n'en pouvois trouver. Il me fallut rester plusieurs jours, faisant des dépenses excessives; car ces gens nous demandoient des sommes exorbitantes, & autant pour chaque personne que l'on eût demandé à Paris pour tous dans la meilleure auberge. Je n'avois presque plus d'argent; mais le fond de la Providence ne me pouvoit manquer. Je priai avec la dernière instance, quelque chose qu'il m'en put coûter, que l'on me donnât une litiere pour aller passer la Fête de Pâques chez la Marquise de Prunai. Cependant il n'y avoit plus que trois jours jusqu'à Pâques, & je ne savois point me faire entendre. A force de prier, on m'amena une méchante litiere, dont les mulets étoient boiteux; & l'on me dit, que pour une somme excessive on me meneroit bien à Verceil, qui étoit à deux journées de là; mais non pas chez la Marquise de Prunai; parce que l'on ne savoit pas même où étoit sa terre. J'en eus une mortification étrange; car je ne voulois pas aller à Verceil; & cependant la proximité de Pâques, & le défaut d'argent dans un pays où l'on usoit d'une espece de tyrannie, me mettoient hors d'état de choisir & dans la nécessité absolue de me laisser conduire à Verceil.

9. Vous me conduisiez, ô mon Dieu, par votre providence où je ne voulois pas aller. Quoique la somme qu'il me falloit donner pour une si méchante voiture & pour deux journées de chemin, fut dix louis d'or, qui valent seize livres de ce pays-là la piece, je ne laissai pas d'accepter un parti si déraisonnable par l'extrême nécessité où j'étois dans un pays où les voitures sont à très-bon marché. Le voiturier qui nous menoit, étoit l'homme du monde le plus cruel; & encore, pour comble d'affliction, j'avois envoyé à Verceil l'Ecclesiastique qui nous accompagnoit, afin que l'on ne fut pas surpris de me voir après que j'avois protesté que je n'y irois point. Cet Ecclesiastique fut très-maltraité en chemin par la haine qu'on portoit aux François, & on lui fit faire une partie du chemin à pied; de sorte que quoiqu'il fut parti avant moi, il ne me précéda que de quelques heures. Cet homme donc qui nous menoit voyant qu'il n'avoit à faire qu'à des femmes, nous fit toutes les insultes possibles.

10. Nous passâmes par un bois tout plein de voleurs. Le muletier eut peur, & nous dit, que s'il en trouvoit quelqu'un sur la route, nous étions perdus, & qu'ils n'épargneroient personne: à peine nous eut-il dit cela, qu'il en parut quatre bien armés; ils arrêterent d'abord la litiere: le muletier étoit fort effrayé: ils vinrent à nous, & nous regarderent. Je leur fis une inclination & un souris; car je n'avois point de peur, & j'étois abandonnée à la providence au point qu'il m'étoit égal de mourir de cette sorte ou d'une autre, dans la mer ou par la main des voleurs. Mais, ô mon Dieu, quelle étoit votre protection sur moi, & quel étoit mon abandon entre vos mains!

Combien de périls ai-je couru sur les montagnes & sur les bords des précipices ! Combien de fois avez-vous arrêté le pied du mulet déjà penché dans le précipice ! Combien de fois ai-je pensé être précipitée de ces affreuses montagnes, dans d'effroyables torrens que la profondeur déroboit à notre vue, mais qui se faisoient entendre par leur épouvantable bruit ! Lorsque les périls étoient plus évidens, c'étoit où ma foi étoit plus forte aussi bien que mon intrépidité, causée par une impuissance de vouloir autre chose que ce qui m'arriveroit, soit d'être brisée par les rochers, soit d'être noyée, ou tuée ; tout m'étant égal dans votre volonté, ô mon Dieu. Les gens qui me menoient, disoient n'avoir jamais vu un pareil courage : car les périls les plus effrayans, & où la mort paroissoit la plus certaine, étoient ceux qui me plaisoient davantage. N'étoit-ce pas vous, ô mon Dieu, qui me reteniez dans le danger, & qui m'empêchiez de rouler dans le précipice dont nous avions déjà pris le penchant ? Plus j'étois prodigue d'une vie que je ne souffrois que parce que vous la souffriez vous-même, plus vous preniez soin de la conserver. C'étoit, ô mon Dieu, comme un défi entre nous deux, moi de m'abandonner à vous, & vous, de me conserver. Les voleurs vinrent donc à la litte : mais je ne les eus pas plutôt salués que vous les fites changer de dessein, s'étant poussés l'un l'autre comme pour s'empêcher de me nuire : ils me saluerent fort honnêtement, & avec un air de compassion peu ordinaire à ces personnes ils se retirèrent. Je fus aussitôt frappée au cœur, ô mon Amour, que c'étoit un coup de votre droite, qui avoit d'autres desseins sur moi que de me faire mourir par les

maines des voleurs. Vous êtes, ô mon divin Amour, ce fameux voleur qui enlevez vous-même toutes choses à vos amans ; & après les avoir dépouillés de tout, vous devenez leur impitoyable meurtrier. O que le martyre que vous faites souffrir est bien autre que celui que tous les hommes ensemble pourroient inventer ! Le muletier qui me conduisoit me voyant seule avec deux filles, crut qu'il pourroit me maltraiter tant qu'il lui plairoit, s'imaginant peut-être tirer de moi de l'argent. Au lieu de me mener à l'hôtellerie il me mena dans un moulin où il n'y avoit aucune femme ; il n'y avoit qu'une seule chambre à plusieurs lits où les meuniers & les muletiers couchoient ensemble. Ce fut dans cette chambre où l'on voulut m'obliger de rester. Je dis, que je n'étois pas personne à coucher où il m'avoit conduite, & voulus l'obliger à me mener à l'hôtellerie ; il n'en voulut rien faire : il me fallut sortir à pied à dix heures du soir portant une partie de mes hardes, & faire bien plus d'un quart de lieue de ce pays-là (où les lieues sont très-grandes) à pied, au milieu des ténèbres, sans savoir le chemin, traversant même un bout de ce bois aux voleurs, pour aller trouver l'hôtellerie. Cet homme me voyant partir du lieu où il avoit voulu nous faire aller coucher, non sans mauvais dessein, crioit après nous en nous injuriant & se moquant de nous. Je portois mon humiliation avec plaisir, non pas sans la voir & la sentir ; mais votre volonté, mon Dieu, & mon abandon me rendoient tout facile. Nous fumes très-bien reçues à l'hôtellerie ; & ces bonnes gens nous firent du mieux qu'ils purent pour nous raccommo-der de notre fatigue, nous assu-

rant que le lieu où l'on nous avoit voulu mener, étoit très-dangereux. Le lendemain il nous fallut encore retourner à pieds trouver la lièbre : cet homme ne nous la voulut jamais amener, au contraire il nous fit encore cent insultes ; & pour comble de disgrâce, il me vendit à la poste, & me força par là à aller dans une chaise de poste, au lieu d'aller en lièbre.

J'arrivai à Alexandrie dans cet équipage. C'est une ville frontière dépendante d'Espagne, du côté du Milanois. Notre conducteur postillon voulut nous mener, selon leur coutume, à la poste. Je fus fort étonnée lorsque je vis venir au devant de lui la maîtresse du logis, non pour le recevoir, mais pour l'empêcher d'entrer. Elle avoit ouï dire que c'étoit des femmes ; de sorte que nous croyant autres que nous n'étions, elle ne vouloit point de nous. Cependant le postillon vouloit entrer malgré elle. Leur dispute s'échauffa tellement, que quantité d'Officiers de la garnison avec un grand peuple s'assemblerent à ce bruit, qui étoient étonnés de la bizarrerie de cette femme qui ne vouloit pas nous loger. Ils crurent qu'elle nous connoissoit pour des personnes de mauvaise vie ; de sorte qu'il nous fallut effuyer des insultes. Quelque instance que je fisse au postillon de nous mener ailleurs, il n'en voulut rien faire, & s'opiniâtra toujours à vouloir entrer, assurant la maîtresse que nous étions des personnes d'honneur, & même de piété, dont il avoit vu des marques. A force d'instances il obligea cette femme de nous venir voir. Sitôt qu'elle nous eut regardées, elle fit comme les voleurs, elle se laissa fléchir, & nous fit entrer. Je ne fus pas plutôt descendue de cette chaise,

qu'elle me dit : Allez vous enfermer dans cette chambre prochaine, & ne remuez pas ; afin que mon fils ne sache pas que vous y êtes : car sitôt qu'il le saura, il vous tuera. Elle nous le dit avec tant de force, aussi bien que la servante, que si la mort n'avoit pas eu pour moi tant de charmes qu'elle en a, je serois morte de frayeur. Ces deux pauvres filles étoient dans des alarmes effroyables. Sitôt que l'on remuoit, ou que l'on venoit ouvrir, elles croyoient que l'on venoit nous égorger. Enfin nous restâmes entre la mort & la vie jusqu'au lendemain, où nous apprîmes le serment que ce jeune homme avoit fait de tuer toutes les femmes qui logeroient chez lui ; parce que peu de jours auparavant il avoit eu une très-grosse affaire qui l'avoit pensé perdre : une femme de mauvaise vie ayant assassiné un honnête homme chez eux, cela leur avoit beaucoup coûté ; & il craignoit de pareilles personnes avec raison.

CHAPITRE XXIV.

Son arrivée à Verceil, où l'Evêque l'estime & veut faire un établissement pour l'y retenir. Fruit que faisoit là le Pere la Combe, qu'on tâche d'attirer à Paris par artifice ; mais l'Evêque s'y oppose, avec raison. Une continuelle maladie fait que Madame Guyon est obligée de quitter Verceil avec bien du regret de l'Evêque, qui en fait l'éloge. Son état d'enfance de Jésus-Christ durant qu'elle fut à Verceil, où elle écrit son explication sur l'Apocalypse.

I. APRÈS ces fortes d'aventures, & d'autres qu'il seroit trop long de dire, j'arrivai à Verceil le soir du Vendredi-saint. J'allai à l'hôtellerie,

où je fus très-mal reçue. J'eus de quoi faire un bon Vendredi-saint, qui dura bien long-tems. J'envoyai chercher le P. la Combe que je croyois déjà averti par l'Ecclésiastique que j'avois envoyé devant, & qui m'auroit été d'une grande utilité : mais il ne venoit que d'arriver. J'eus bien de bonnes confusions à boire tout le tems que je fus sans cet Ecclésiastique : ce qui n'auroit pas été si je l'avois eu : car en ce pays-là, sitôt que des Dames se font accompagner par des Ecclésiastiques, on les regarde avec vénération comme des personnes d'honneur & de piété. Le P. la Combe entra dans un chagrin étrange de mon arrivée, Dieu le permettant de la sorte. Il ne put même me le dissimuler : en sorte que je me vis en arrivant sur le point de repartir, & je l'eusse fait malgré mon extrême fatigue sans la fête de Pâques. Le P. la Combe ne pouvoit s'empêcher de me marquer sa mortification. Il disoit, que chacun croiroit que je serois allée le trouver, & que cela feroit tort à sa réputation. Il étoit dans une très-haute estime dans ce pays. Je n'avois pas en moins de peine à y aller ; & c'étoit la seule nécessité qui me l'avoit fait faire malgré mes répugnances : de sorte que je fus mise dans un état de souffrances ; & Notre Seigneur appuyant sa main, me les rendit très-fortes. Le Pere me reçut avec un froid & des manières qui me firent assez voir ses sentiments, & qui redoublèrent ma peine. Je lui demandai s'il vouloit que je m'en retournaisse ; que je partiroy dès le moment, quoique je fus bien accablée des fatigues d'un si long & si périlleux voyage, outre que j'étois bien abattue du Carême, que j'avois jeuné avec la même exactitude que si je n'eusse pas voyagé.

voyagé. Il me dit ; qu'il ne savoit pas comment Mr. de Verceil prendroit mon arrivée dans un tems où il ne m'attendoit plus, après que j'avois refusé si longtems & avec opiniâtreté les offres obligeantes qu'il m'avoit faites : qu'il ne témoignoit même plus d'envie de me voir depuis ce refus. Ce fut alors qu'il me sembla que j'étois rejetée de dessus la terre sans y pouvoir trouver aucun refuge, & que toutes les créatures se joignoient ensemble pour m'accabler. Je passai le reste de la nuit en cette hôtellerie sans y pouvoir dormir, & sans savoir quel parti je serois obligée de prendre, étant persécutée au point que je l'étois de mes ennemis, & un sujet de honte à mes amis.

2. Dès que l'on fut dans cette hôtellerie que j'étois de la connoissance du Pere la Combe on m'y traita parfaitement bien. On l'estimoit là comme un saint. Ce Pere ne savoit comment dire à Monsieur de Verceil que j'étois venue, & je portois sa peine bien plus vivement que la mienne. Sitôt que ce Prélat sut que j'étois arrivée, comme il fait parfaitement bien vivre, il envoya sa nièce, qui me prit dans son carrosse, & m'emmena chez elle : mais les choses ne se faisoient que par façon, & Mr. de Verceil ne m'ayant point encore vue, il ne savoit comment prendre un voyage si fort à contre-tems après avoir refusé trois fois d'y aller quoiqu'il m'eût envoyé des exprès pour m'en prier. Il se dégoûtait de moi. Cependant comme il fut informé que mon dessein n'étoit point de rester à Verceil, mais bien d'aller chez la Marquise de Prunai, & que c'étoit la nécessité des fêtes qui me retenoit, il ne fit rien paroître : au contraire, il mit ordre que je fusse très-bien traitée. Il ne put pas me

voir que Pâques ne fût passé, parce qu'il officioit toute la veille & le jour. Le soir, après que tout l'office du jour de Pâques fut fait, il se fit porter en chaise chez sa nièce pour me voir: & quoiqu'il n'entendit guères mieux le François que moi l'Italien, il ne laissa pas d'être fort satisfait de la conversation qu'il avoit eue avec moi. Il parut avoir autant de bonté pour moi qu'il avoit eu d'indifférence auparavant. La seconde visite acheva de le gagner entièrement.

3. On ne peut pas avoir plus d'obligation que j'en ai à ce bon Prélat. Il prit pour moi autant d'amitié, que si j'eusse été sa sœur: & son seul divertissement dans ses continuelles occupations, étoit de passer quelque demi-heure avec moi à parler de Dieu. Il commença d'écrire à Monsieur de Marseille pour le remercier de ce qu'il m'avoit protégée dans la persécution. Il écrivit aussi à Monsieur de Grenoble; & il n'y avoit rien qu'il ne fit pour me marquer son affection. Il ne pensa plus à autre chose qu'à chercher les moyens de m'arrêter dans son Diocèse: il ne voulut jamais me permettre d'aller trouver la Marquise de Prunai; au contraire, il lui écrivit pour l'inviter elle-même à venir avec moi dans son Diocèse. Il lui envoya même le Pere la Combe exprès pour l'exhorter à y venir, assurant qu'il vouloit nous unir tous, & faire une petite congrégation. La Marquise de Prunai entra assez là dedans, & sa fille aussi; de sorte qu'elles feroient venues avec le Pere la Combe si la Marquise n'eut pas été malade: elle pensa m'envoyer sa fille, & l'on remit le tout pour le tems qu'elle se porteroit bien. Mr. de Verceil commença par louer une grande maison dont il fit même le

marché pour l'acheter, afin de nous y mettre: Elle étoit très propre pour faire une Communauté. Il écrivit aussi à une Dame de Gènes de sa connoissance, sœur d'un Cardinal, qui témoigna beaucoup de désir de s'unir à nous; & la chose étoit comptée déjà faite. Il y avoit aussi de bonnes Demeiselles fort dévotes qui étoient toutes prêtes à partir pour nous venir trouver. Mais, ô mon Dieu, votre volonté n'étoit pas de m'établir, mais bien de me détruire.

4. La fatigue du chemin me fit tomber malade. Cette fille que j'avois amenée de Grenoble, tomba aussi malade. Ses parens, qui sont des gens fort intéressés, s'allèrent mettre en tête que si cette fille mourroit entre mes mains, je lui ferois faire un testament en ma faveur. Ils se trompoient bien: car loin de vouloir avoir le bien des autres, j'avois même donné le mien. Son frère, rempli de cette appréhension, vint au plus vite; & la première chose dont il lui parla, quoiqu'il la trouva guérie, fut de faire un testament. Cela fit un grand fracas dans Verceil; car il vouloit l'emmenner, & elle ne vouloit pas s'en aller. Cependant comme je remarquois dans cette fille peu de solidité, je crus que c'étoit une occasion que la divine providence me fournissoit pour m'en défaire, ne m'étant pas propre. Je lui conseillai de faire ce que son frère vouloit d'elle. Il fit amitié avec certains Officiers de la garnison auxquels il fit des contes ridicules; que je voulois mal user de sa sœur, laquelle il fit passer pour une fille de qualité, quoiqu'elle fut d'une naissance commune. Cela m'attira beaucoup de croix & d'humiliations. Ils commencèrent à dire, ce que j'avois toujours appréhendé, que j'é-

tois venue à cause du Pere la Combe. Ils le persécutèrent même à mon occasion.

5. Mr. de Vercell en étoit extrêmement fâché; mais il ne pouvoit y mettre remède: car il ne pouvoit se résoudre à me laisser aller, joint que je n'eusse pas été en état de cela étant aussi malade que je l'étois. L'amitié qu'il avoit pour moi, augmentoit chaque jour; parce que comme il aimoit Dieu, il avoit de l'amitié pour tous ceux qu'il croyoit vouloir l'aimer. Comme il me vit si mal, il me venoit voir avec assiduité & charité lorsqu'il étoit quitte de ses obligations & occupations. Cela ne lui causa pas peu de croix, & à moi aussi. Il me faisoit de petits présents de fruits & d'autres choses de cette nature. Ses parents en prirent jalousie, disant, que j'étois venue pour le ruiner & emporter en France l'argent de Mr. de Vercell. C'est ce qui étoit le plus loin de ma pensée. Ce bon Evêque dévorait toutes ces croix par l'amitié qu'il avoit pour moi, & faisoit toujours beaucoup son compte de m'arrêter dans son Diocèse lorsque je serois guérie.

6. Le Pere la Combe étoit son Théologal & son Confesseur: il l'estimoit beaucoup, & le Pere faisoit de grands biens dans cette garnison, Dieu s'étant servi de lui pour convertir plusieurs des Officiers & soldats. Il y en a qui de très scandaleux sont devenus des modèles de vertu: il faisoit faire des retraites à ces petits Officiers, prêchoit & instruisoit les soldats, qui en profitoient beaucoup, faisant ensuite des Confessions générales. Tout étoit mélangé en ce lien de croix & d'ames que l'on gaignoit à Notre Seigneur. Il y eut de ses Religieux qui à son exemple travaillèrent à leur perfection; & quoique je n'entendisse pres-

que point leur langue, & qu'ils n'entendissent point du tout la mienne, Notre Seigneur faisoit que nous nous entendions en ce qui regardoit son service.

Le Pere Recteur des Jésuites ayant ouï parler de moi, prit son tems que le P. la Combe étoit hors de Vercell, afin, disoit-il, de m'éprouver. Il avoit étudié des matieres Théologiques que je n'entendois pas: il me fit quantité de questions. Notre Seigneur me donna de lui répondre d'une manière qu'il se retira si satisfait, qu'il ne pouvoit s'en taire.

Le P. la Combe étoit donc très-bien auprès de Mr. de Vercell, qui le considéroit avec vénération.

7. Mais les Bernabites de Paris, ou plutôt le P. de la Mothe, s'avisa de le vouloir tirer de-là pour le faire aller prêcher à Paris. Il en écrivit au Pere Général, disant, qu'ils n'avoient point de sujets à Paris pour soutenir leur Maison; que leur Eglise étoit déserte; que c'étoit dommage de laisser un homme comme le P. la Combe dans un lieu où il ne faisoit que corrompre son langage; qu'il falloit faire paroître à Paris ses grands talents; qu'au reste il ne pouvoit plus porter le faix de la Maison de Paris si l'on ne lui donnoit un homme de cette trempe. Qui n'auroit pas cru que tout cela étoit sincère? Mr. de Vercell, qui étoit fort ami du Général, en ayant avis, s'y opposa, & lui écrivit, que c'étoit lui faire la dernière injure que de lui ôter un homme qui lui étoit fort utile, & dans le tems qu'il en avoit le plus de besoin. Il avoit raison: car il avoit alors un Grand-Vicaire, qu'il avoit amené de Rome, qui après avoir été Nonce du Pape en France, s'étoit trouvé réduit par sa mauvaise conduite à vivre

de ses Messes dans Rome même, où il étoit dans une si grande nécessité, qu'il attira la compassion de Mr. de Verceil, qui le prit, & lui donna de très-bons appointemens pour lui servir de Grand-Vicaire. Cet Abbé, loin de reconnoître son bienfaiteur, suivant la bizarrerie de son humeur, étoit toujours contraire à Mr. de Verceil; & si quelque Ecclésiastique étoit déréglé ou mécontent, c'étoit à lui que l'Abbé se joignoit contre son Evêque. Tous ceux qui plaidoient contre ce Prélat, ou qui l'outrageoient, étoient d'abord des amis du Grand-Vicaire, qui, non content de tout cela, travailla de toutes ses forces à le brouiller en Cour de Rome; disant, qu'il étoit entièrement à la France au préjudice des intérêts de la Sainteté; & que pour marque de cela, il avoit auprès de lui plusieurs François. Il le brouilloit aussi par ses menées secrètes à la Cour de Savoie: de sorte que ce bon Evêque avoit des croix très-fortes de cet homme. Ne le pouvant plus supporter, il le pria de se retirer, & lui donna avec bien de la générosité tout ce qui lui étoit nécessaire pour le reconduire. Il fut extrêmement outré de ce qu'il sortoit de chez Mr. de Verceil, & tourna toute sa colere contre le P. la Combe, contre un Gentilhomme François, & contre moi.

8. Le Pere Général des Bernabites ne vouloit donc pas accorder au P. de la Mothe ce qu'il lui demandoit, de peur de choquer Mr. de Verceil, qui étoit fort son ami, & de lui ôter un homme qui lui étoit fort nécessaire dans la conjoncture des affaires. Pour moi, mes maux augmentoient chaque jour; l'air, qui est là extrêmement mauvais, me causoit une toux continuelle avec la

fièvre que j'avois souvent, accompagnée de fluxions sur la poitrine; de sorte qu'il me fallut beaucoup saigner. Je devins enflée. Le soir j'étois d'une enflure très-grande, & le matin il n'y paroissoit plus rien: la fièvre que j'avois toutes les nuits, consumoit les humeurs. C'étoit tout le côté droit qui m'enfla le premier: d'abord le bras seulement; & ensuite cela s'étendit, & devint si considérable, que l'on crut que je mourrois. Mr. de Verceil s'en affligea beaucoup; car il ne pouvoit se résoudre ni à me laisser aller, ni à me voir ainsi mourir dans son Diocèse. Mais ayant fait consulter les Médecins, qui l'assurèrent que l'air du lieu m'étoit mortel, il me dit avec bien des larmes; „J'aime mieux que vous viviez hors „d'auprès de moi, que de vous voir mourir ici. Il se déporta de son dessein pour l'établissement de la Congrégation; car mon amie ne vouloit pas s'y établir sans moi, & la Dame Génoise ne put quitter la ville, où elle étoit extrêmement considérée. Les Génois la prièrent de faire là ce que Mr. de Verceil vouloit faire chez lui. C'étoit une Congrégation à peu près comme celle de Mad. de Miramion; parce qu'il n'y a dans ce pays que des Religieuses cloîtrées. Dès le commencement que Mr. de Verceil me proposa l'affaire, j'eus un pressentiment que cela ne réussiroit pas, & que ce n'étoit pas ce que Notre Seigneur vouloit de moi. Je ne laissois pas de me rendre à tout ce que l'on vouloit, pour reconnoître les bontés de ce Prélat, assurée que j'étois que Notre Seigneur sauroit bien empêcher tout ce qu'il ne voudroit pas de moi. Comme ce bon Prélat vit qu'il falloit se résoudre à me laisser aller, il me disoit: „Vous voudriez être dans le

» Diocèse de Geneve, & l'Evêque vous persé-
 » cute & vous rejette; & moi, qui voudrois si
 » bien vous avoir, je ne puis vous garder. » Mr.
 de Verceil écrivit au P. la Mothe que je m'en
 irois au printems, sitôt que la saison le pourroit
 permettre; qu'il étoit bien affligé d'être obligé de
 me laisser aller; & lui disoit de moi des choses
 capables de me jeter dans la confusion si je pou-
 vois m'attribuer quelque chose. Il mandoit, qu'il
 ne m'avoit regardée dans son Diocèse que comme
 un Ange, & mille autres choses que sa bonté lui
 suggeroit. Je fis donc dès-lors mon compte de
 m'en retourner: mais Mr. de Verceil croyoit gar-
 der le P. la Combe & qu'il ne viendrait point à
 Paris. Cela eut été en effet de la sorte sans la
 mort du Pere Général, ainsi que je le dirai dans
 la suite.

9. Presque tout le tems que je fus dans ce pays
 Notre-Seigneur m'y fit souffrir beaucoup de croix,
 & me combla en même tems de grâces & d'hu-
 miliations; car chez moi l'un n'a jamais été sans
 l'autre. Je fus presque toujours malade, & dans
 un état d'enfance. Je n'avois auprès de moi que
 cette fille dont j'ai parlé, qui ne pouvoit me don-
 ner aucun soulagement en l'état où elle étoit, &
 qui sembloit n'être avec moi que pour m'exercer
 & me faire étrangement souffrir. Ce fut là que
 j'écrivis sur (a) *l'Apocalypse*, & qu'il me fut donné
 une plus grande certitude de tout ce que j'avois
 connu de la persécution qui se devoit faire aux
 serviteurs de Dieu les plus fideles, selon que
 j'écrivis toutes ces choses touchant l'avenir. J'é-

(a) C'est le Tome VIII. de ses Explications sur le Nou-
 veau Testament: imprimé l'an 1713. C'est un des plus
 pleins & des plus substantiels de tous.

tois comme j'ai dit, dans un état d'enfance: lors
 qu'il me falloit parler ou écrire il n'y avoit rien de
 plus grand que moi; il me sembloit que j'étois
 toute pleine de Dieu: & cependant, rien de plus
 petit & de plus foible que moi; car j'étois com-
 me un petit enfant. Notre Seigneur voulut que
 non-seulement je portasse son état d'Enfance d'u-
 ne maniere qui charmoit ceux qui en étoient ca-
 pables: mais il voulut de plus que je commen-
 çasse d'honorer d'un culte extérieur sa divine En-
 fance. Il inspira à ce bon Frère quêteur, dont
 j'ai parlé, de m'envoyer un Enfant Jesus de cire,
 & d'une beauté ravissante; & je m'appercevois,
 que plus je le regardois, plus les dispositions d'en-
 fance m'étoient imprimées. On ne sauroit croire
 la peine que j'ai eue à me laisser aller à cet état
 d'enfance: car ma raison s'y perdoit, & il me
 sembloit que c'étoit moi qui me donnois cet état.
 Lorsque j'avois réfléchi, il m'étoit ôté, & j'en-
 trois dans une peine intolérable: mais sitôt que je
 m'y laissois aller, je me trouvois au-dedans dans
 une candeur, une innocence, une simplicité d'en-
 fant, & quelque chose de divin. J'ai bien fait
 des infidélités sur cet état, ne pouvant me faire
 à un état si bas & si petit. O Amour, vous vou-
 liez me mettre en toutes sortes de postures afin que
 je ne vous résistasse plus, & que je fusse à tous
 vos vouloirs, sans retour ni reserve.

Comme j'étois encore à Verceil, il me vint un
 fort mouvement d'écrire à Madame de Ch. Il
 y avoit déjà quelques années qu'elle ne m'écrivoit
 plus. Notre Seigneur me fit connoître sa disposi-
 tion, & qu'il se serviroit de moi pour lui aider.
 Je demandai au P. la Combe s'il agréeroit que
 je lui écrivisse, lui disant le mouvement que j'en

avois; mais il ne le voulut pas. Je demeurai abandonnée & assurée tout ensemble que Notre Seigneur nous uniroit, & me feroit d'une manière ou d'une autre le moyen de la servir. A quel-que tems de là je reçus une lettre d'elle: ce qui ne surprit pas peu le P. la Combe; & il me laissa alors en liberté de lui écrire tout ce que je vou-
lois. Je le fis avec grande simplicité; & ce que je lui écrivis fut comme les premiers fondemens de ce que Notre Seigneur vouloit d'elle; ayant bien voulu se servir de moi dans la suite pour l'ai-der & la faire entrer dans ses voies; étant une ame à laquelle je suis fort liée, & par elle à d'au-
tres.

CHAPITRE XXV.

Quittant Vercel, l'Evêque la fait accompagner jusqu'à Turin. Elle visite en passant une pieuse Marquise de sa connoissance. Le bien qu'elle y fit, comme ailleurs. Persecutions, croix & captivité lui sont prédites de toutes parts, & dans son intérieur; à quoi on se dé- voue. De même aussi en repassant par Grenoble, où l'Evêque auroit voulu qu'elle s'établît.

1. LE Pere Général des Bernabites, ami de Mr. de Vercel, mourut. Sitôt qu'il fut mort, le P. la Mothe écrivit à celui qui étoit Vicaire Général, & qui tenoit sa place jusqu'à ce qu'il y en eut un autre élu. Il lui manda les mêmes choses qu'il avoit mandées à l'autre, & la néces-
sité où il étoit d'avoir à Paris des sujets comme le P. la Combe: qu'il n'avoit qui que ce soit pour prêcher l'annuel dans leur Eglise. Ce bon

Pere, qui croyoit que le P. la Mothe agissoit de bonne foi, ayant appris que j'étois obligée de m'en retourner en France à cause de mes incom-
modités, envoya un ordre au P. la Combe de s'en aller à Paris, & de m'accompagner tout le long du voyage, le P. la Mothe l'en ayant prié, disant, que comme il m'accompagneroit, cela exempteroit leur Maison de Paris, déjà pauvre, des frais d'un si long voyage. Le P. la Combe qui ne pénétoit pas le venin caché sous un beau semblant, consentit à m'accompagner, sachant que c'étoit ma coutume de mener avec moi des Ecclésiastiques ou Religieux. Le P. la Combe partit douze jours avant moi afin de faire quel-ques affaires, & de m'accompagner seulement au passage des montagnes, qui lui paroissoit l'en-
droit où j'avois le plus besoin d'escorte. Je partis le carême (le tems s'étant trouvé fort beau) non sans douleur du Prélat, qui me faisoit compassion dans le chagrin où il étoit d'avoir perdu le P. la Combe, & de me voir en aller. Il me fit conduire à ses frais jusqu'à Turin, me donnant un Gentil-
homme & un de ses Ecclésiastiques pour m'ac-
compagner.

2. Sitôt que la résolution fut prise que le P. la Combe m'accompagneroit, le P. la Mothe ne manqua pas de faire par-tout courir le bruit, qu'il avoit été obligé de le faire afin de me faire retour-
ner en France; quoiqu'il fut bien que je devois m'en retourner avant qu'on fut que le P. la Combe s'en retourneroit. Il exagéroit l'attache que j'avois pour lui, se faisant porter compassion; & sur cela chacun disoit, que je devois me mettre sous la conduite du P. la Mothe. Cependant il dissimuloit à notre égard, écrivant au P. la

avois : mais il ne le voulut pas. Je demurai abandonnée & assurée tout ensemble que Notre Seigneur nous uniroit, & me feroit d'une manière ou d'une autre le moyen de la servir. A quelque tems de là je reçus une lettre d'elle : ce qui ne surprit pas peu le P. la Combe ; & il me laissa alors en liberté de lui écrire tout ce que je voulois. Je le fis avec grande simplicité ; & ce que je lui écrivis fut comme les premiers fondemens de ce que Notre Seigneur vouloit d'elle ; aiant bien voulu se servir de moi dans la suite pour l'aider & la faire entrer dans ses voies ; étant une ame à laquelle je suis fort liée, & par elle à d'autres.

CHAPITRE XXV.

Quittant Vercell, l'Evêque la fait accompagner jusqu'à Turin. Elle visite en passant une pieuse Marquise de sa connoissance. Le bien qu'elle y fit, comme ailleurs. Persécutions, croix & captivité lui sont prédites de toutes parts, & dans son intérieur ; à quoi on se dévoue. De même aussi en repassant par Grenoble, où l'Evêque auroit voulu qu'elle s'établît.

I. LE Pere Général des Bernabites, ami de Mr. de Vercell, mourut. Sitôt qu'il fut mort, le P. la Mothe écrivit à celui qui étoit Vicaire Général, & qui tenoit sa place jusqu'à ce qu'il y en eut un autre d'élu. Il lui manda les mêmes choses qu'il avoit mandées à l'autre, & la nécessité où il étoit d'avoir à Paris des sujets comme le P. la Combe : qu'il n'avoit qui que ce soit pour prêcher l'annuel dans leur Eglise. Ce bon

Pere, qui croyoit que le P. la Mothe agissoit de bonne foi, ayant appris que j'étois obligée de m'en retourner en France à cause de mes incommodités, envoya un ordre au P. la Combe de s'en aller à Paris, & de m'accompagner tout le long du voyage, le P. la Mothe l'en ayant prié, disant, que comme il m'accompagneroit, cela exempteroit leur Maison de Paris, déjà pauvre, des frais d'un si long voyage. Le P. la Combe qui ne pénétoit pas le vent caché sous un beau semblant, consentit à m'accompagner, sachant que c'étoit ma coutume de mener avec moi des Ecclésiastiques ou Religieux. Le P. la Combe partit douze jours avant moi afin de faire quelques affaires, & de m'accompagner seulement au passage des montagnes, qui lui paroissoit l'endroit où j'avois le plus besoin d'escorte. Je partis le carême (le tems s'étant trouvé fort beau) non sans douleur du Prélat, qui me faisoit compassion dans le chagrin où il étoit d'avoir perdu le P. la Combe, & de me voir en aller. Il me fit conduire à ses frais jusqu'à Turin, me donnant un Gentilhomme & un de ses Ecclésiastiques pour m'accompagner.

2. Sitôt que la résolution fut prise que le P. la Combe m'accompagneroit, le P. la Mothe ne manqua pas de faire par tout courir le bruit, qu'il avoit été obligé de le faire afin de me faire retourner en France ; quoiqu'il fut bien que je devois m'en retourner avant qu'on fut que le P. la Combe s'en retourneroit. Il exageroit l'attaché que j'avois pour lui, se faisant porter compassion ; & sur cela chacun disoit, que je devois me mettre sous la conduite du P. la Mothe. Cependant il dissimuloit à notre égard, écrivant au P. la

Combe des lettres pleine d'estime, & à moi de tendresse, le priant d'amener sa chère sœur, & de la servir dans ses infirmités & dans un si long voyage : qu'il lui seroit sensiblement obligé de son soin, & cent choses de cette force.

3. Je ne pus pas me résoudre de partir sans aller voir mon amie, la Marquise de Prunai, malgré la difficulté des chemins. Je m'y fis porter : car il est impossible d'aller là autrement (à cause des montagnes) si ce n'est à cheval ; & je ne ferois y aller. Je fus passer douze jours avec elle. J'arrivai justement la veille de l'Annonciation : & comme toute sa tendresse est pour le mystère de l'Enfance de Jesus-Christ, & qu'elle savoit la part que Notre Seigneur m'y donnoit, elle reçut une extrême joie de me voir arriver pour passer cette fête avec elle. Il ne se peut rien de plus cordial que ce qui se passa entre nous avec bien de l'ouverture. Ce fut là qu'elle me dit, que tout ce que je lui avois dit lui étoit arrivé ; & un bon Ecclesiastique qui demeure chez elle, très-saint homme, m'en dit autant. Nous fîmes ensemble des onguens, & je lui donnai le secret de mes remèdes. Je l'encourageai, & le P. la Combe aussi à établir un hôpital en ce lieu ; ce qu'elle fit dès le tems que nous y étions. J'y donnai le petit denier du S. Enfant Jesus, qui a toujours fait profiter tous les hôpitaux que l'on a établis sur la providence.

4. Je crois avoir oublié de dire, que Notre Seigneur se servit aussi de moi pour en établir un près de Grenoble, qui subsiste sans autre fonds que la providence. Mes ennemis se sont servis de cela dans la suite pour me calomnier, disant que j'avois consumé le bien de mes enfans à établir des hôpitaux ; quoiqu'il soit vrai que loin d'avoir

dépendé leur bien, je leur ai même donné le mien ; & que ces hôpitaux n'aient été établis que sur le fonds de la divine providence, qui est inépuisable. Mais Notre Seigneur a eu cette bonté pour moi, que tout ce qu'il m'a fait faire pour sa gloire m'est toujours tourné en croix. J'ai oublié de parler en détail de quantité de croix & de maladies ; mais il y en a tant, qu'il faut supprimer quelque chose. Dans les maladies que j'eus à Verceil j'eus toujours la même dépendance du P. la Combe à cause de mon état d'enfance, avec l'impression de ces mots, (a) *Et il leur doit soumis.* C'étoit l'état de Jesus-Christ qui m'étoit alors imprimé.

5. Sitôt qu'il fut déterminé que je viendrois en France, Notre Seigneur me fit connoître que c'étoit pour y avoir de plus grandes croix que je n'en avois encore eues ; & le P. la Combe en avoit aussi la connoissance : mais il me dit, qu'il falloit m'immoler à tous les vœux divins, & être de nouveau une victime immolée à de nouveaux sacrifices. Il me mandoit : *Ne seroit-ce pas une belle chose, & bien glorieuse à Dieu, s'il vouloit nous faire servir dans cette grande ville de spectacle aux hommes & aux anges ?* Je partis donc pour m'en revenir, avec un esprit de sacrifice pour m'immoler à de nouveaux genres de supplices. Tout le long du chemin quelque chose me disoit au dedans les mêmes paroles de S. Paul : (b) *Je m'en vais à Jérusalem, & l'Esprit me dit par tout que des croix & des chaînes m'attendent.* Je ne pouvois m'empêcher de le témoigner à mes plus intimes amis, qui faisoient leurs efforts pour m'arrêter en chemin. Ils vouloient même tous contribuer

(a) Luc 2. v. 51. (b) Act. 20. v. 23.

de ce qu'ils avoient pour m'arrêter & m'empêcher de venir à Paris, croyant que le pressentiment que j'avois étoit véritable. Mais il fallut poursuivre, & venir s'immoler pour celui qui s'est immolé le premier.

6. A Chambéri nous y vîmes le P. la Mothe qui alloit à l'élection du Général. Quoiqu'il affectât de l'amitié, il ne fut pas difficile de remarquer que ses pensées étoient autres que ses paroles; & qu'il avoit conçu dans son esprit le dessein de nous perdre. Je ne parle des traitemens de ce Pere que pour obéir au commandement que l'on m'a fait de ne rien omettre. Je serai obligée malgré moi de parler souvent de lui. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir supprimer ce que j'ai à en dire. Si ce qu'il a fait ne regardoit que moi, je le supprimerois volontiers: mais je crois le devoir à la vérité & à l'innocence du P. la Combe, si fort opprimée & accablée depuis si long-tems par la calomnie & par une prison de plusieurs années, qui selon toutes les apparences, durera autant que la vie. Je me crois, dis-je, obligée de faire voir tous les artifices dont on s'est servi pour le noircir & le rendre odieux, & les motifs qui ont porté le P. la Mothe à en user de la sorte. Quoique le P. la Mothe paroisse beaucoup chargé dans ce que je dis de lui, je proteste devant Dieu que j'ometts encore quantité de faits.

Je voyois donc son dessein avec bien de la clarté. Le P. la Combe le remarqua bien aussi: mais il étoit résolu de se sacrifier, & de s'immoler à tout ce qu'il croyoit volonté de Dieu. Quelques-uns même de mes amis nous avertirent que le P. la Mothe avoit de mauvais desseins; mais ils ne les jugeoient pas cependant aussi extrêmes qu'ils ont

été. Ils croyoient qu'il renvoyeroit le P. la Combe après l'avoir fait prêcher, & qu'il lui feroit pour cela des affaires. A Chambéri il fut dit au P. la Combe intérieurement, & de la même manière qu'il lui avoit été dit que nous serions ensemble; *que nous serions séparés*. Nous nous séparâmes à Chambéri. Le P. la Mothe fut au Chapitre, priant tous les jours avec des instances affectées le P. la Combe de ne me point laisser, & de m'accompagner jusqu'à Paris. Le P. la Combe lui demanda permission de me laisser aller seule à Grenoble: parce qu'il étoit bien aise d'aller voir sa famille à Tonon, & qu'il iroit me retrouver à Grenoble au bout de trois semaines. On ne lui accorda cela qu'avec peine, tant on affectoit de sincérité.

7. Je partis donc pour Grenoble; & le P. la Combe pour Tonon. Sitôt que je fus arrivée, je tombai malade de la fièvre continue, qui me dura quinze jours, où ce bon Frere quêteur eut de quoi exercer sa charité: il me donna des remèdes, ne me faisant prendre presque autre chose que des vipères en toutes suisses: cela, joint à la fièvre & au changement du climat, consuma peu-à-peu mon mal. Tous ceux que Dieu m'avoit donné la première fois que je fus à Grenoble, me vinrent voir durant ma maladie, & témoignèrent une extrême joie de me revoir. Ils me montrèrent les lettres & les rétractations de cette pauvre fille passionnée, & je ne vis pas que personne fut resté impressionné de ses contes. Mr. de Grenoble me témoigna plus de bonté que jamais, m'assura n'en avoir jamais rien cru, & m'offrit même de rester dans son Diocèse. On me fit encore de nouvelles instances pour me porter à rester à l'Hôpital général: mais ce n'étoit pas

où vous me vouliez, ô mon Dieu : c'étoit sur le Calvaire. Nous étions si pénétrés de la croix le P. la Combe & moi, que tout nous annonçoit CROIX.

Cette bonne fille dont j'ai parlé, qui avoit vu tant de persécutions, & à laquelle le Diable fit tant de menaces, eut encore bien des pressentimens des croix qui alloient fondre sur nous : & elle disoit ; *que voulez-vous aller faire là, pour être crucifiée ?* Tout le long du chemin les âmes intérieures & de grace ne nous parlèrent que de CROIX ; & cette impression, que (a) *des chaînes & des persécutions m'attendoient*, ne me quittoit pas un moment. Je vins donc, ô mon Amour, pour me sacrifier à votre volonté cachée. Vous savez quelles croix il m'a fallu essuyer de la part des miens. O dans quel décri suis-je ! Au travers de tout cela, vous ne laissez pas de vous gagner des âmes en tout lieu & en tout tems ; & l'on se trouve trop bien payé de tant de peines quand elles ne procureroient que le salut & la perfection d'une seule âme. C'est dans ce lieu, ô Dieu, que vous vouliez faire un théâtre de vos volontés par la croix & par le bien que vous voulez faire aux âmes.

(a) Act. 20. v. 23.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LA VIE

DE MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

QUI CONTIENT TOUTES LES EXPÉRIENCES DE
LA VIE INTÉRIEURE ;

*Depuis ses commencemens jusqu'à la plus haute
consommation, avec toutes les directions
relatives.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME III.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M DCC. XCI.



T A B L E

DES

C H A P I T R E S

DE CETTE III. PARTIE.

C H A P I T R E I.

Arrivée à Paris, les persécutions recommencent. Son état intérieur & celui du P. la Combe, Union d'Unité en Dieu ineffable, & par le Verbe même. Source, prétextes, moyens, préjudices différens des noires machinations & persécutions pour perdre le P. la Combe, & y envelopper Mad. Guyon, à laquelle l'état de Jesus-Christ enfant est changé en celui de Jesus-Christ même crucifié. De la communication en silence envers les absens. Divers premiers coups d'imposture des persécuteurs. Pg. 1

C H A P I T R E II.

Suite de diverses menées malignes contre le P. la Combe & Mad. Guyon, dont on persécute un ami, Docteur de Sorbonne. Le P. la Mothe met vainement en œuvre tous les moyens imaginables pour porter tantôt le P. la Combe, tantôt Mad. Guyon à s'enfuir, afin que leur fuite les fasse passer pour coupables. 15

C H A P I T R E III.

Autres pratiques des ennemis du P. la Combe pour le perdre, comme étant rebelle aux Ordres du Roi. On le

* 2

dépouille des attestations & Actes qui le justifioient. Sa prise & son dur traitement. Continuation des artifices par où le P. la Mothe rend Mad. Guyon l'objet de l'horreur du monde, & rejette les moyens qui se présentent de justifier le P. la Combe, dont les persécutions furent toutes prévues. En quoi c'est que consiste ici la perfection. Accusations calomnieuses contre Mad. Guyon adressées au Roi, pour se saisir d'elle : on contrefait son écriture, & on obtient ordre de l'emprisonner.

Pag. 25

CHAPITRE IV.

Grande maladie qui lui vint un peu avant son emprisonnement, & durant laquelle on lui enlève les nouvelles attestations venues fraîchement de l'Inquisition pour la justification du P. la Combe. Elle est affligée, calomniée, insultée, délaissée à l'excès de toutes parts avec une tranquillité & égalité toute surnaturelle. Faux prétextes dont on se sert pour la faire emprisonner, & qui ont leur effet.

38

CHAPITRE V.

Sa prison dans un Couvent, & les duretés qu'on exerce envers elle de tous côtés, même de la part de son Confesseur, & de la Religieuse sa géolière. Dieu la punit sur ce qu'elle avoit voulu se gouverner par réflexion ; & la dispose à souffrir encore davantage. Divers interrogatoires : l'on y produit une lettre supposée, sans vouloir admettre ses justifications. Son état intérieur durant cela : prédiction d'aggravation de croix. On lui tourne en rébellion un simple refus privé de ses écrits : ils lui sont tous ôtés. On parle de son innocence & de sa déliorance : mais elle sent que c'est en vain.

44

CHAPITRE VI.

Espace de Transfiguration intérieure, servant comme d'introduction à un nouvel état de souffrances & d'abandonnement. Amour pour ses persécuteurs. Reconnaissance de son innocence & promesse de liberté. Vieillesse sur son issue, durant quoi elle est toujours égale & immobile. La prévention où l'on est contre elle empêchant qu'on ne lui rende justice, on la persuade d'écrire au P. de la Chaise. Lettre qu'elle lui écrit, mais sans effet. On exige d'elle ce qu'elle ne peut accorder. Recharge d'accusations calomnieuses.

Pag. 57.

CHAPITRE VII.

On invente & produit de nouvelles faussetés, pour faire renforcer sa captivité, & prévenir contre elle tout le monde, jusqu'au Roi même : ce qui eut effet. Duretés exercées envers le P. la Combe. Elle tombe malade à la mort par l'incommodité de sa prison sans qu'on veuille permettre qu'elle y soit soulagée. Martyrs de trois sortes. Le Règne du Père & du Fils sera rétabli & consommé sur la terre par celui du S. Esprit ; mais précédé de destruction.

68

CHAPITRE VIII.

On la sollicite d'écrire des rétractations, pour avoir sujet de la convaincre qu'elle a été coupable. On lui suppose une lettre horrible. Autres artifices contradictoires du P. la Mothe. Elle marque son état intérieur, avec la date de ses mémoires jusques-là. Du sentiment & discernement de l'état des âmes, & même des Saints du Ciel, par le fond de l'âme. Nouveaux pièges pressentis par un état d'agonie, nonobstant quoi elle est contente en Dieu. Achèvement à sa liberté, laquelle le Roi ordonne.

* 3

79

T A B L E
CHAPITRE IX.

On exige avant sa sortie des signatures captieuses, qu'elle refuse. Deux de ses papiers justificatifs qu'on ne voulut pas inferer dans l'acte qu'on lui fit signer, bien qu'elle le demandât. Reprise de quelques points oubliés, sur le mépris qu'on faisoit d'elle par des égards humains, &c. Soin de Dieu sur elle, & sa gaieté quand les choses sont à l'extrémité. Sa sortie. Connoissance qu'elle fit avec Mr. l'A. D. F. Pag. 89

CHAPITRE X.

Etat de félicité privée doit céder à l'état pénible de la fonction Apostolique. A quoi elle est appelée. Douleurs & de diverses sortes, qu'on y ressent pour les ames. Pour ne pas confondre les états, il ne faut pas s'en prendre aux paroles ni aux apparences. Croix, foiblesse, & extérieur de ces ames. Comment elles parlent ou écrivent d'elles-mêmes. Leur description, dévotion, désapprobation, charité du fond où Dieu gouverne tout. Pourquoi les ames commençantes sont sujettes à se tromper & à se croire dans cet état. Solution d'une difficulté. Règle pour juger de ces ames. 102

CHAPITRE XI.

Retirée dans une Communauté où elle est malade & tient le lit plusieurs mois, on l'accuse cependant de courir dehors à des assemblées. Sa patience. Usage des plaintes dans la souffrance. Elle va demeurer chez Mad. sa fille; & on lui suppose toujours des faussetés. On s'oppose au dessein qu'elle avoit fait de se cacher absolument au monde. Elle s'établit à Paris, à l'écart. Ses visites & sa bienvenue à S. Cyr réveillent la jalousie de ses ennemis. Son entrevue avec Mr. Nicole, puis avec Mr. Boileau, qui en sortent contents de ses sentimens. On la fait empoisonner. Mr. Nicole change. 117

CHAPITRE XII.

La vie retirée qu'elle mène ne peut la mettre à couvert du décri & de la persécution. Incident étrange d'une fille passionnaire. Une femme inconnue, qui contrefaisoit la sainte, la noircit par tout étrangement, & fait tourner contre elle Mr. Boileau & ses amis, puis l'Evêque de Chartres, & ensuite plusieurs autres qui l'avoient estimée auparavant. Elle se résout à souffrir tout sans se justifier humainement. Pag. 129

CHAPITRE XIII.

On la fait connoître à M. l'Evêque de Meaux, qui n'ayant alors nulle prévention contre elle, lit ses imprimés & sa vie avec approbation & admiration. Fait remarquable qu'il rapporte en faveur d'une voie qu'il a combattue puis après. On lui met en main sous les écrits de Mad. Guyon pour les examiner, & sa vie sous secret de Confession. Il se laisse prévenir & changer. Pourquoi il trouve & fait des difficultés sur plusieurs sujets, comme, sur les actes distincts, les desirs actifs & propres, l'impuissance d'en former; le repos, la simplicité, &c. Sujets qu'on a tâché de lui éclaircir. 141

CHAPITRE XIV.

Simplicité de Mad. G. en parlant & écrivant. Demandes & manieres de Mr. de Meaux toutes opposées. Diverses de ses difficultés & oppositions; leurs causes, & leurs solutions. Explications de divers termes, des actes directs & simples, des demandes. Priere substantielle. 153

CHAPITRE XV.

Mr. de Meaux déclare de ne trouver rien à redire en elle sur la foi & la doctrine de l'Eglise; il lui en offre un certificat, dont elle le remercie, & se retire à l'écart. De nouvelles diffamations qu'on ré-

pand par-tout, & qui regardent ses mœurs, l'obligent à demander des Commissaires & Juges pour en être jugée. On lui refuse sa demande, en déclarant qu'on la croit innocente de ce côté-là, pour l'entreprendre d'une autre manière nonobstant ses protestations de sincérité, de droiture de sens, & de soumission. Digression sur la mort d'un de ses plus intimes. Sa candeur & bonne foi sans limites. Irrégularités dans la manière d'agir contre'elle. Elle dit adieu à ses amis. Pag. 165

CHAPITRE XVI.

Elle s'appergoit qu'on la persécute pour en faire tomber les suites sur un tiers, lequel elle prévient. Voulant vivre inconnue, & ayant recommandé ses amis à Dieu; on cherche pour prétexte de la condamner, de ramener les choses à un nouvel examen de ses écrits. Feu Mr. l'Archevêque de Paris, (de Harlai) indigné de s'en voir exclu, prévient les autres par une condamnation antérieure qu'il en fait, & qui sert à autoriser celle des autres Messieurs. Lettre de Mad. G. & ses demandes aux trois Messieurs choisis pour cet Examen. Elle leur écrit & donne un gros Ouvrage de Justifications, qu'on n'a pas voulu regarder. 176

CHAPITRE XVII.

Indispositions où étoit l'esprit de Mr. de Meaux. Réflexions sur quelques difficultés qu'il objectoit touchant les épreuves intérieures; le sacrifice de l'éternité, de soi-même, & de plusieurs sortes, de la pureté; sur les louanges de soi-même, &c. Il écarte de la Conférence une personne illustre qui l'auroit trop gêné dans les irrégularités qu'il y a fait paroître, & dont il fit un rapport peu conforme à ce qui en étoit. Les deux autres Messieurs font tout autres envers Mad. Guyon & ils la justifient en particulier. 190

CHAPITRE XVIII.

Sa retraite chez les Religieuses de Ste. Marie à Meaux. Péril qu'elle encourut pour s'y rendre au tems marqué par cet Evêque, qui l'en loue; puis l'en blâme. Renouvellement des libelles, calomnies, lettres supposées contre'elle, & de plusieurs stratagèmes & pissions étonnantes. Etrange déclaration & signature qu'exigeoit d'elle M. de Meaux. Témoinage avantageux que lui rendent les Religieuses de Ste. Marie, & Mr. de Meaux lui-même. Pag. 208

CHAPITRE XIX.

Suite des procédures de Mr. de Meaux envers Mad. G. alors malade dans le Couvent de Ste. Marie. Ses variations. Il la laisse aller avec un Certificat, dont il se repent un peu après. Durant qu'elle vit paisiblement à l'écart, ses ennemis obtiennent qu'on l'enlève bien que malade, & qu'on la mette en prison pour toujours. 220

CHAPITRE XX.

Pourquoi elle neut supprimer les plus graves de ses persécutions, des croix & des rigueurs qu'elle a souffertes durant dix années de prison, bien que pourtant elle ait fait mention de bien moindres choses. Ses divers états de patience, de tranquillité, de joie, de courage, de désolations & de délaissements intérieurs durant les rigueurs, destitutions & maladies diverses de sa prison. 230

CHAPITRE XXI.

De son état d'exilée après sa sortie de prison, tant à l'égard de l'extérieur, que pour l'intérieur. Description d'un état perdu en Dieu, dans lequel Dieu seul est tout. Protestation de son propre néant, & renvoi de tous à DIEU SEUL. Conclusion remarquable. 238

ADDITION
DE QUELQUES LETTRES
QUI ONT RELATION À L'HISTOIRE
DE LA VIE DE MADAME GUYON.

L E T T R E I.

DE MAD. GUYON. AU R. P. LA COMBE.

Pressentiment d'un extrême délaissement après plusieurs autres afflictions. Pag. 246

L E T T R E I I.

DE LA MÊME AU MÊME P.

Union ou unité des âmes en Dieu. Croix, prisons, troubles, renversemens & persécutions qui doivent arriver avant que vienne le renouvellement de la naissance de Jésus-Christ ou de son Esprit intérieur sur la terre, selon la prédiction de S. Jean. 248

L E T T R E I I I.

DU R. P. LA COMBE A MADAME GUYON.

Il lui prédit les terribles croix & les délaissemens tant de l'extérieur que de l'intérieur, qui lui sont effectivement arrivés. 252

TABLE DES CHAPITRES. XI

L E T T R E I V.

DU MÊME PERE A LA MÊME.

Où l'on voit d'un côté la grande humilité de ce Pere & le mépris qu'il faisoit de soi-même ; & de l'autre la vérité des événemens qu'il prévoyoit touchant la personne de M. G. Pag. 254

L E T T R E V.

DU MÊME P. LA COMBE.

Réponse à un billet que l'Auteur lui avoit écrit sans se faire connoître. 256

L E T T R E V I.

D'une fille qui avoit servi Mad. G. douze ans, & qui étoit retenue huit ans en prison.

Elle rend témoignage à son frere des graces que Dieu lui avoit faites par l'entremise de Madame Guyon ; & combien elle est contente au milieu de ses croix. 258

L E T T R E V I I.

DE LA MÊME FILLE À UN ECCLESIASTIQUE,

Sur le même Sujet. 262

Quelques CANTIQUES que Mad. Guyon a composés durant sa longue captivité. 265



LA VIE

D E

MADAME GUYON,

Écrite par elle-même.

TROISIEME PARTIE,

Depuis son retour en France, jusqu'à peu d'années avant la mort.

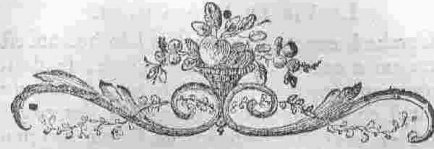
CHAPITRE I.

Arrivée à Paris, ses persécutions recommencent. Son état intérieur & celui du P. la Combe. Union d'Unité en Dieu, ineffable, & par le Verbe même. Sources, prétextes, moyens, préludes différens des noires machinations & persécutions pour perdre le P. la Combe, & y envelopper Mad. Guyon, à laquelle l'état de Jésus-Christ enfant est changé en celui de Jésus-Christ même crucifié. De la communication en silence envers les absens. Divers premiers coups d'impôsture des persécuteurs.

I. **A**PEINE fus-je arrivée à Paris qu'il me fut aisé de découvrir par le procédé des personnes, les mauvais desseins qu'ils avoient contre le Père

Tome III.

Δ



LA VIE

D E

MADAME GUYON,

Écrite par elle-même.

TROISIEME PARTIE,

Depuis son retour en France, jusqu'à peu d'années avant la mort.

CHAPITRE I.

Arrivée à Paris, ses persécutions recommencent. Son état intérieur & celui du P. la Combe. Union d'Unité en Dieu, ineffable, & par le Verbe même. Sources, prétextes, moyens, prétextes différens des noires machinations & persécutions pour perdre le P. la Combe, & y envelopper Mad. Guyon, à laquelle l'état de Jésus-Christ enfant est changé en celui de Jésus-Christ même crucifié. De la communication en silence envers les absens. Divers premiers coups d'imposture des persécuteurs.

1. **A**PEINE fus-je arrivée à Paris qu'il me fut aisé de découvrir par le procédé des personnes, les mauvais desseins qu'ils avoient contre le Pere

Tome III.

A

la Combe & contre moi. Le P. la Mothe, qui est celui qui a conduit toute la tragédie, se dissimuloit autant qu'il pouvoit & en la maniere dont il en a toujours usé, donnant des coups fourrés, & faisant semblant de flatter lorsqu'il donnoit les plus dangereux coups. On me vouloit faire aller à Montargis par intérêt, croyant par-là s'emparer de la tutelle de mes enfans, & disposer de ma personne & de mon bien. Toutes les persécutions qui me sont venues de la part du P. la Mothe & de ma famille, n'ont été que par intérêt. Celles qui ont été faites au P. la Combe ne lui ont été faites qu'à cause qu'il ne m'obligeoit pas à faire ce qu'on vouloit de moi; & aussi par jalousie. Il y auroit de longs détails à faire sur cela qui convaincroient tout le monde: mais je les supprime pour éviter la longueur. Je dirai seulement, qu'on me menaçoit de me faire perdre le peu que je m'étois réservé par ma donation. Comme je ne trahissois jamais les sentimens de mon cœur, je répondis, que je ne plaiderois point: mais si on me vouloit ôter le peu que je m'étois réservé, quoique de si peu de conséquence au prix de ce que j'avois laissé, que je le céderois de bon cœur, étant ravie d'être non-seulement pauvre, mais dans l'extrémité de la disette, à l'imitation de Notre Seigneur Jesus-Christ.

2. Après que Notre Seigneur nous eut bien fait souffrir le P. la Combe & moi dans notre union, afin de l'épurer entièrement, elle devint si parfaite, que ce n'étoit plus qu'une entière unité; & cela de maniere que je ne puis plus le distinguer de Dieu. Je ne puis décrire en détail les graces que Dieu m'a faites; car tout se passe en moi

d'une maniere si pure, que l'on n'en peut rien dire. Comme rien ne tombe sous le sens ni sous l'expression, il faut que tout demeure en celui qui se communique lui-même en lui-même, aussi bien qu'une infinité de circonstances qu'il faut laisser en Dieu, avec le reste des croix. Ce qui a fait mes souffrances d'apparavant avec le P. la Combe, c'est qu'il n'avoit point encore alors de connoissance de la nudité totale de l'ame perdue en Dieu; & qu'ayant toujours conduit les ames en dons, graces extraordinaires de visions, révelations, paroles intérieures, & ne sachant pas encore la différence qu'il y a de ces communications médiates à la communication immédiate du Verbe en l'ame, qui n'ayant nulle distinction n'a aussi nulle expression, il ne pouvoit comprendre un état dont je ne pouvois presque lui rien dire. La seconde chose qui avoit été cause de ces peines, étoit la communication en silence à laquelle il avoit peine de s'ajuster, la voulant voir par les yeux de la raison. Mais lorsque tous les obstacles ont été levés, ô Dieu, vous en avez fait une même chose avec vous & une même chose avec moi dans une consommation d'unité parfaite. Tout ce qui se connoît, s'entend, se distingue & s'explique, sont des communications médiates; mais pour la communication immédiate, communication plus de l'éternité que du tems, communication du Verbe, elle n'a rien d'exprimable; & l'on n'en peut rien dire que ce que S. Jean en a dit, (a) *qu'au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu, & Dieu étoit dans le Verbe.* Le Verbe est dans cette ame, & cette ame est en Dieu par le Verbe & dans le Verbe.

(a) Jean I.

Il est de grande conséquence de s'accoutumer de bonne heure à outrepasser tout le distinct, & l'aperçu, & les paroles médiate, pour donner lieu au parler du Verbe, qui n'est autre qu'un silence ineffable & toujours éloquent.

3. J'étois arrivée à Paris la veille de Ste. Madeleine 1686, justement cinq ans après mon départ de là. Peu de tems après que le P. la Combe y fut arrivé il fut fort suivi & applaudi pour ses sermons. J'aperçus bien quelque petite jalousie de la part du P. la Mothe: mais je ne croyois pas que les choses dussent aller si loin. On sera sans doute surpris que la plus grande partie des Religieux (Bernabites) de Paris & des Maisons les plus proches se soient joints contre le P. la Combe. Il y eut deux causes de cela: la première, l'intérêt & la jalousie du P. la Mothe qui lui firent imaginer toutes sortes d'artifices. Il leur dit à tous, qu'en perdant le P. la Combe, ils auroient un prétexte de secouer le joug des Savoyards: car il faut savoir que de six ans en six ans les Bernabites avoient un Provincial Savoyard; ce qu'il disoit être injurieux à la Nation François. Ils entrèrent tous là dedans; & pour cet effet ils ont livré leur confrère, sans pourtant obtenir ce qu'ils ont désiré, sinon pour quelques années; ayant aujourd'hui actuellement un Provincial Savoyard. La seconde raison étoit, les jalousies particulières du P. Provincial, qui à l'occasion d'un Carême ôté à un de ses amis, & donné au P. la Combe, devint son ennemi d'amî qu'il étoit. Cela unit d'intérêt le P. Provincial & le P. la Mothe.

4. Ce dernier poussa l'artifice jusqu'à dire, que le P. la Combe m'avoit accompagné depuis Turin jusqu'à Paris sans aller dans leurs Maisons, &

qu'il demeurait dans l'hôtellerie avec moi au grand scandale de leur Ordre. Il ne disoit pas qu'il n'y avoit point de convent de leur Ordre sur la route; mais au contraire, il faisoit comprendre qu'il y en avoit, & que ç'avoit été à la honte de ces Maisons qu'il n'y avoit point été. Qui n'auroit pas cru une calomnie dite avec tant d'artifice? Cela commença à animer tout le monde contre moi: mais les excellens sermons du P. la Combe & le profit qu'il faisoit dans la conduite des âmes contrebalançoient ces calomnies.

5. J'avois donné une petite somme en dépôt au P. la Combe (avec la permission de ses Supérieurs) que je destinois pour faire une fille Religieuse. Je croyois le devoir en conscience; car elle étoit sortie à mon occasion des Nouvelles Catholiques. C'est la Demoiselle dont (a) j'ai parlé, que le Prêtre de Gex vouloit gagner. Comme elle est belle, quoiqu'elle soit extrêmement sage, il y a toujours à craindre lors qu'on est exposé sans aucun établissement. J'avois donc destiné cette somme assez médiocre pour cette bonne Demoiselle. Le P. la Mothe la vouloit avoir, & faisoit entendre au P. la Combe que s'il ne me la faisoit donner pour une muraille qu'il vouloit refaire à son Convent, on lui feroit des affaires. Mais le P. la Combe, qui va toujours droit, dit, qu'il ne pouvoit en conscience me conseiller autre chose que ce qu'il savoit que j'avois résolu de faire en faveur de la Demoiselle. Tout cela, joint à la jalousie des bons succès des sermons du P. la Combe le firent déterminer à s'unir avec le Provincial, & à livrer

(a) Ci-dessus Part. II. Chap. v. §. 4. & Ch. VII. §. 12. & Ch. IX. §. 1.

le P. la Combe chacun pour satisfaire sa passion.

6. Ils ne songerent plus qu'aux moyens d'en venir à bout; & pour le faire avec succès, ils envoyèrent à confesse au P. la Combe un homme & une femme qui sont unis pour faire impunément toutes sortes de malices, & pour persécuter les serviteurs de Dieu. Je crois qu'il n'y a jamais eu de pareils artifices aux leurs. L'homme écrit (*) toutes sortes d'écritures, & est propre pour exécuter ce que l'on veut. Ils contrefaisoient les dévots: & parmi un si grand nombre de bonnes âmes qui venoient de toutes parts au P. la Combe à confesse, il ne discerna jamais ces esprits diaboliques, Dieu le permettant ainsi parce qu'il avoit donné puissance au Démon de le traiter comme Job.

7. Avant ce tems, un soir étant seule enfermée dans ma chambre à genoux devant une image de l'Enfant Jésus, où je faisois ordinairement ma prière, tout-à-coup je fus comme rejetée de cette image & renvoyée au Crucifix: tout ce que j'avois de l'état d'Enfance me fut ôté, & je me trouvai liée de nouveau avec Jésus-Christ crucifié. De dire ce que c'est que cette liaison, cela me seroit très-difficile; car ce n'est point une dévotion comme l'on s' imagine. Ce n'est plus un état de souffrance par conformité avec Jésus-Christ; mais c'est le même Jésus-Christ porté très-purement & nuement dans ses états. Ce qui se passa dans cette nouvelle union d'amour à ce divin Objet, lui seul le fait: mais je compris qu'il n'étoit plus question alors pour moi de le porter Enfant, ni dans ses états de dénuelement: qu'il le falloit porter crucifié, & que

(*) Sait imiter.

c'étoit la fin de tous ses états. Car dans le commencement j'ai bien porté des croix, comme on l'a pu voir dans le récit de ma vie, qui en est toute pleine: mais c'étoit mes propres croix, portées par *conformité* avec Jésus-Christ. Ensuite mon état devenant plus profond, il me fut donné de porter les états de Jésus-Christ: ce que j'ai porté dans le milieu de ma vie, dans le dénuelement & les croix. Et dans le tems que l'on porte de cette sorte les états de Jésus-Christ, on (a) ne pense point à Jésus-Christ: il est alors ôté: & même dès le commencement de la voie de foi on ne l'a plus ainsi objectivement. Mais cet état-ci est bien différent. Il est d'une étendue presque infinie, & peu d'âmes le portent de cette sorte. C'est porter Jésus-Christ lui-même dans ses états. Il n'y a que l'expérience qui puisse faire comprendre ce que je veux dire. Dans ce tems ces paroles me furent imprimées (b) *il a été mis au rang des malfaiteurs*; & il me fut mis dans l'esprit, qu'il falloit porter Jésus-Christ en cet état dans toute son étendue. O Dieu, s'il n'y a pas assez d'opprobres & d'ignominies, achevez, consommez-moi par le dernier supplice! Tout me sera doux venant de vous. Votre bras est levé: j'attends les coups de moment en moment: (c) *que celui qui a commencé, achève; & que j'aie cette consolation, qu'en me tourmentant cruellement, il ne m'épargne pas!* Je ne suis propre qu'à souffrir, & à souffrir les opprobres: c'est

(a) Par réflexion, & comme si on portoit l'état de Jésus-Christ. Les Mistiques distinguent trois états: de *conformité*, d'*uniformité*, & de *deiformité* ou de *transformation*. Voyez le Livret de l'*Abbrégé de la Perfection Chrétienne*. (b) Marc 15. v. 28. (c) Job 6. v. 9. 10.

(*) le contrat de notre sacré mariage : c'est-là ma dote, ô mon Amour ! vous en avez été libéral à l'endroit de votre servante.

8. Dans ce tems-là je reçus une lettre du P. la Combe qui m'écrivait en ces termes : *Le tems est bien chargé ;* (parlant de l'humeur du Pere la Mothe à son égard ;) *je ne suis quand les foudres tomberont : mais tout sera bien venu de la main de Dieu.* Cependant le mari de cette méchante créature qui contrefaisoit la sainte, désista d'aller à confesse au P. la Combe afin de mieux jouer son jeu. Il y envoya sa femme, qui disoit, qu'elle étoit bien fâchée de ce que son mari avoit quitté ce Pere ; que son mari étoit un homme changeant ; qu'elle ne lui ressembloit pas. Elle contrefaisoit la sainte, disant, que Dieu lui révélait des choses à venir, & qu'il alloit avoir de grandes persécutions. Il ne lui étoit pas difficile de le connoître, puisqu'elle les tramoit avec le P. la Mothe, le Provincial, & son mari.

9. Durant ce tems j'allai à la campagne chez Mad. L. D. de C. Il m'arriva plusieurs choses extraordinaires, & Dieu m'y fit de grandes grâces pour le prochain. Il sembloit qu'il me vouloit disposer par-là à la croix. Il se trouva là plusieurs personnes de celles que Notre Seigneur me faisoit aider pour l'intérieur, & qui étoient de mes enfans spirituels. Il me fut donné un fort instinct de me communiquer à eux en silence : & comme ils n'étoient point faits à cela, & que c'étoit une chose inconnue pour eux, je ne savais comment le leur dire. Je manquai en cela de fidélité à Dieu par timidité naturelle. On lut là un endroit de l'Ecriture, que l'on expliqua d'une ma-

(*) Ci-dessus Part. 1. Chap. XIX. §. 10.

nière toute différente de l'intelligence qui m'en fut donnée : & cela fit en moi une telle contrariété, (parce que je n'osois parler, à cause de certaines personnes qui étoient là, & qui me gênoient,) qu'on fut obligé de me délayer. L'après-dîné j'eus occasion de parler au P. G. & à deux autres personnes : ce qui me soulagea. J'ai encore eu d'autres plénitudes qui m'ont fait beaucoup souffrir en différens tems, & souvent je m'en déchargeois sur mes enfans les mieux disposés, quoiqu'ils fussent absens ; & je sentoais qu'il s'en écouloit de moi dans leurs ames ; & eux lorsqu'ils m'écrivoient, me mandoient que dans tel tems (a) il leur avoit été communiqué beaucoup de grâces. Notre Seigneur m'avoit aussi donné un certain esprit de vérité, que j'appellois l'esprit du Verbe, qui fait (b) *reprouver le mal & choisir le bien.* Lorsque l'on prêchoit ou disoit quelque chose de dévotion, pensées pieuses, ou opinions probables sur quelque matière que ce fut, ou des sentimens sur les dispositions de la Ste. Vierge ou des Saints, je sentoais en moi un je ne sais quoi qui d'abord rejettoit ce qui étoit de l'opinion humaine, & acceptoit ce qui étoit pure vérité ; mais cela sans attention ni réflexion.

10. Le P. la Combe m'écrivit dans le tems que j'étois à la campagne, qu'il avoit trouvé une ame admirable, (me parlant de cette femme qui contrefaisoit la sainte,) & me manda de certaines circonstances qui me firent appréhender pour lui : cependant comme Notre Seigneur ne me

(a) Voyez dans le livre des Nombres Chap. XI. v. 26. 27. l'exemple de deux anciens, qui bien qu'absens, participèrent à la plénitude des grâces dont Dieu déchargeoit Moïse. (b) Isa. 7. v. 15.

donna rien de particulier là-dessus, & que d'ailleurs j'appréhendois que si je disois ma pensée cela ne fut mal pris, comme les autres fois, & que Notre Seigneur ne me pressoit pas de rien dire, (car s'il l'eût exigé de moi, quoiqu'il m'en eût dû coûter je l'eusse fait, mais il me laissoit en repos,) je lui mandai que je l'abandonnois à Dieu pour cela comme pour le reste.

11. Durant que cette femme contrefaisoit la sainte, & marquoit beaucoup d'estime & d'affection pour le P. la Combe, son mari, qui contrefaisoit toutes sortes d'écritures, fut poussé (apparemment par les ennemis du P. la Combe, ainsi que la suite l'a bien fait voir,) à écrire des libelles diffamatoires auxquels ils attachoient les propositions de Molinos, qui couroient depuis deux ans en France, disant, que c'étoient les sentimens du P. la Combe. On les portoit par tout dans les Communautés; & le P. la Mothe & le Provincial, qui avoient plus d'habitudes, se faisoient renvoyer ces libelles: puis contrefaisant les personnes bien attachées à l'Eglise, ils portoient eux-mêmes ces libelles à l'Official, (qui étoit de leur intrigue,) & les faisoient voir à Mr. l'Archevêque, disant, que c'étoit par zèle, & qu'ils étoient au désespoir qu'un de leurs Religieux fut hérétique & exécration. Ils m'y mêloient aussi doucement, disant, que le P. la Combe étoit toujours chez moi: ce qui étoit très-faux; car à peine pouvois-je le voir qu'au Confessionnal, & encore pour des momens. Ils renouvelèrent leurs anciennes calomnies des voyages, & alloient dans toutes les maisons d'honneur dire que j'avois été en croupe derrière le P. la Combe, moi qui n'y fus de ma vie; qu'il n'avoit pas été dans leurs Maisons le

long de la route; mais qu'il étoit resté dans l'hôtellerie.

12. J'avois en avant ce tems plusieurs songes mystérieux, qui me disoient tout cela. Ils s'avisèrent d'une chose qui favorisa leur entreprise. Ils furent que j'avois été à Marseille: ils crurent qu'ils avoient trouvé un bon moyen pour fonder une calomnie. Ils contrefirent une lettre d'une personne de Marseille, (je crois même avoir ouï dire de Mr. l'Evêque de Marseille,) adressant à Mr. l'Archevêque de Paris, ou à son Official, où ils mettoient, que j'avois couché à Marseille dans une même chambre avec le P. la Combe; qu'il y avoit mangé de la viande le Carême, & fait des choses très-scandaleuses. On porta cette lettre: on débita cette calomnie par tout: & après l'avoir bien débitée le P. la Mothe & le Provincial, qui avoient concerté cela ensemble, se résolurent de me le dire. Le P. la Mothe me vint voir comme pour me faire tomber dans le piège, & me faire dire en présence des gens qu'il avoit amenés, que j'avois été à Marseille avec le P. la Combe. Il me dit; il y a des mémoires horribles envoyés contre vous par l'Evêque de Marseille; que vous y avez fait des scandales effroyables avec le P. la Combe: il y a bons témoins de cela. Je me pris à sourire, & lui dis: la calomnie est bien imaginée; mais il falloit savoir auparavant si le P. la Combe avoit été à Marseille: car je ne crois pas qu'il y ait été de sa vie; & lorsque j'y passai, c'étoit le Carême: J'étois avec tels & tels; & le P. la Combe prêchoit le Carême à Verceil. Il demeura interdit, & se retira, disant: Il y a pourtant témoins que cela est vrai; & il alla de ce pas demander au P. la Combe s'il n'avoit pas

été autrefois à Marseille. Il l'assura n'avoir jamais été en Provence, ni passé Lyon & la route de Savoie en France; desorte qu'ils furent un peu étourdis: mais ils trouverent un autre expédient. A ceux qui ne pouvoient savoir que le P. la Combe n'avoit jamais été à Marseille; ils laissoient croire que c'étoit Marseille; & aux autres ils disoient, que c'étoit Seisel qui étoit dans la lettre, & ce Seisel est un lieu où je n'ai jamais été, & où il n'y a point d'Evêque.

13. Le P. la Mothe & le Provincial portoient de maison en maison les libelles & ces propositions de Molinos, disant que c'étoient les erreurs du P. la Combe. Tout cela n'empêchoit pas que le P. la Combe ne fit un fruit merveilleux par ses sermons & au Confessionnal. On y venoit de tous côtés. Cela les désoloit.

Le Provincial venoit de faire sa visite, & avoit passé tout proche de la Savoie sans y aller, parce qu'il ne vouloit pas, disoit-il, faire la visite cette année. Ils complotterent, le P. la Mothe & lui, d'y aller; afin d'apporter quelques mémoires contre le P. la Combe & contre moi; & d'obliger (ainsi) Mr. de Geneve, qu'ils savoiient être fort animé contre moi & le P. la Combe pour les raisons que j'ai décrites. Le Provincial partit donc, tout arrivant de visiter la Province, pour aller en Savoie; & donna les ordres au P. la Mothe de ne rien épargner pour perdre le P. la Combe.

14. Ils complotterent avec l'Officiel, homme adroit & habile en ces sortes d'affaires. Mais comme il auroit été assez difficile de me mêler dans l'affaire, ils inspirerent à cette femme de désirer de me voir. Elle disoit au P. la Combe, que Dieu lui faisoit connoître des choses admirables

de moi, qu'elle avoit pour moi un amour inconcevable, & qu'elle désiroit fort de me voir. Comme d'ailleurs elle disoit être fort en nécessité, le P. la Combe me l'envoya pour lui faire la charité. Je lui donnai un demi-louis d'or: elle ne me parut pas d'abord ce qu'elle étoit: mais après avoir conversé une demi-heure avec elle, j'en eus de l'horreur. Je me le dissimulois à moi-même par les raisons que j'ai dites. A quelques jours de-là (je crois trois jours après,) elle vint me demander de quoi se faire saigner. Je lui dis, que j'avois une fille qui saignoit fort bien; & que si elle vouloit, je la ferois saigner: elle rebuta fort cela, disant qu'elle n'étoit pas personne à se faire saigner que par des chirurgiens. Je lui donnai quinze sols: elle les prit avec un dédain qui me fit voir qu'elle n'étoit pas telle que le P. la Combe la croyoit. Elle fut aussitôt jeter la piece de quinze sols au P. la Combe, disant, si elle étoit une personne à lui donner quinze sols? Le Pere fut surpris. Mais comme le soir elle eut appris de son mari qu'il n'étoit pas tems d'éclater, mais de feindre; elle fut trouver le P. la Combe, lui demandant pardon, disant, que c'étoit une forte tentation qui l'avoit fait agir, & qu'elle lui demandoit la piece de quinze sols. Il ne me dit rien de tout cela: mais je fus plusieurs nuits à souffrir étrangement à l'occasion de cette femme: tantôt en dormant je voyois le Démon; puis tout-à-coup je voyois cette femme: tantôt c'étoit l'un, tantôt c'étoit l'autre: cela me réveilloit en sursaut. Je fus trois nuits de cette sorte, avec certitude que c'étoit une méchante femme, qui contrefaisoit la dévote pour tromper & pour nuire. Je le fus dire au P. la Combe qui me reprimanda très-sévèrement,

disant, que c'étoit de mes imaginations; que je manquois de charité; que cette femme étoit une sainte. Je demourois donc comme cela.

15. Je fus fort étonnée qu'une bonne fille vertueuse, que je ne connoissois pas, me vint trouver, & me dit, qu'elle s'étoit crue obligée de m'avertir, sachant que je prenois intérêt au P. la Combe, qu'il confessoit une femme qui le trompoit; qu'elle la connoissoit à fond; que c'étoit peut-être la plus méchante femme & la plus dangereuse qui fut à Paris. Elle me conta des choses étranges que cette femme avoit faites, & des vols à Paris. Je lui dis, de le déclarer au P. la Combe; elle me dit, qu'elle lui en avoit dit quelque chose, mais qu'il l'en faisoit confesser, disant, que c'étoit des choses contre la charité: & qu'ainsi elle ne favoit plus que faire. On surprit cette femme dans une boutique où elle disoit du mal du P. la Combe. On le lui vint dire; & il ne vouloit pas le croire. Elle venoit quelquefois au logis, & lorsqu'elle y venoit, moi, qui n'ai point d'antipathie naturelle, j'en avois une si furieuse, & même tant d'horreur pour cette créature, que la violence que je me faisois pour la voir, (afin d'obéir au P. la Combe) étoit telle, que j'en devenois extraordinairement pâle, & mes domestiques s'en appercevoient; une très-bonne fille entre autres (c'est celle qui m'a tant fait souffrir pour sa purification) sentoît pour elle les mêmes horreurs que je sentoîs. On vint encore avertir le P. la Combe qu'il y avoit une de ses pénitentes qui l'alloit décrier à tous les confesseurs, & dire de lui des choses exécrables: il me les écrivit, & me manda en même tems que je n'allasse pas m'imaginer que ce fût cette femme, & que ce n'étoit

pas elle. J'eus une certitude que c'étoit la même. Une autrefois elle vint au logis; le Pere y étoit: elle lui dit quelque chose sur les connoissances qu'elle avoit qu'il alloit avoir de grandes croix. J'eus aussitôt une certitude que c'étoit elle qui les faisoit. Je le dis au P. la Combe; qui ne me crut pas pour cela, Notre Seigneur le permettant de la sorte afin de se le rendre semblable. Une chose qui paroît extraordinaire, c'est que le P. la Combe, si doux & si crédule pour tout autre qui ne lui disoit pas la vérité, ne l'étoit point pour moi. Il s'en étonnoit lui-même; & je ne m'en étonne pas: parce que dans la conduite de Dieu sur moi, mes plus intimes sont ceux qui me crucifient le plus.

CHAPITRE II.

Suites de diverses menées malignes contre le P. la Combe & Mad. Guyon, dont on persécute un ami, Docteur de Sorbonne. Le P. la Mothe met vainement en œuvre tous les moyens imaginables pour porter tantôt le P. la Combe, tantôt Mad. Guyon à s'enfuir, afin que leur fuite les fassent passer pour coupables.

1. UN jour un Religieux, (qui m'avoit confessée autrefois) à qui cette femme alla débiter ses médisances hors du Confessionnal m'envoya prier de l'aller voir. Il me conta tout ce qu'elle lui avoit dit, (& aussi son mari,) & les menées dans lesquelles il l'avoit surprise. Pour moi, je la surprénois continuellement en mensonge. Je le fus aussitôt dire au P. la Combe. Il fut éclairé tout-à-coup: & comme, si des écailles lui étoient

tombées des yeux, il ne douta plus de la malice de cette femme. Plus il repassoit ce qu'il avoit vu en elle, & ce qu'elle lui avoit dit, plus il étoit convaincu de sa malice, & m'avoit qu'il falloit qu'il y eut quelque chose de diabolique dans cette femme pour se faire passer pour sainte. Sitôt que je fus retournée chez moi, elle me vint voir. Je donnai ordre qu'on ne la laissât pas entrer : elle vouloit que je lui fisse l'aumône pour payer le loyer de sa maison. Je m'étois trouvée fort mal ce jour-là, & en faite d'une furieuse altération, l'estomac m'étoit enflé. Une de mes filles lui dit bonnement, que je me trouvois mal ; que l'on craignoit parce que j'avois été hydropique ; & que j'avois depuis deux jours l'estomac fort enflé. Elle vouloit entrer malgré cette fille, lorsque celle qui favoit une partie de ses malices, fut pour l'empêcher d'entrer, & lui dire que l'on ne pouvoit me parler : elle les querella : ces filles le souffrirent patiemment. Elle fut de ce pas trouver un Supérieur de Prémontrés, & lui débiter des calomnies effroyables. Elle dit, que j'étois grosse. Cet homme, qui ne me connoissoit gueres, la crut ; & envoya querir une fille qui étoit à ma fille, qu'il m'avoit donnée. Il lui dit cette calomnie effroyable. Elle, qui favoit parfaitement que la chose étoit impossible, lui dit : Mon Pere, & de qui ? Elle ne voit point d'homme, & est très-vertueuse. Cela l'étonna. Elle me le dit. Cette misérable alla débiter par tout la même chose, croyant que je serois long-tems enflée, & qu'il lui seroit aisé de le persuader : mais comme l'enflure d'estomac se passa en deux jours à la faveur d'un petit remède, cette calomnie n'eut pas de suite. De plus ils connurent, que s'ils en venoient

venoient à la calomnie, il faudroit avoir à faire à des Juges séculiers ; & qu'ils en seroient mauvais marchands. Ils résolurent donc de m'attaquer aussi sur la foi, afin de me faire tomber entre les mains de l'Officiel, & cela par le moyen du petit livre intitulé, *Moyen court*, &c. où mon nom n'étoit pas ; qui étoit approuvé des Docteurs de Sorbonne, commis à Lyon pour cela, & à Grenoble aussi. Mais avant que d'en venir à moi, il faut dire comment ils s'y prirent.

2. Le P. la Mothe me vint trouver, disant qu'il y avoit à l'Archevêché des mémoires effroyables contre le P. la Combe, qu'il étoit hérétique & ami de Molinos. Moi, qui savois fort bien qu'il ne connoissoit pas Molinos, je l'assurai de cela même ; (car je ne pouvois croire au commencement que le P. la Mothe agit de mauvaise foi, & qu'il fût de concert avec cette femme.) Je lui dis de plus, que je savois qu'il avoit tout pouvoir auprès de Mr. l'Archevêque ; que je le priois d'y mener le P. la Combe, & que sitôt que Mr. l'Archevêque lui auroit parlé, il seroit détrompé. Il me promit de l'y mener le lendemain ; mais il s'en donna bien de garde. Je lui dis la malice de cette femme, & ce qu'elle m'avoit fait. Il me répondit froidement, que c'étoit une frimite. Ce fut alors que je commençai à découvrir que cela se faisoit de concert ; & je me vis réduite à dire avec David : (a) *Si mon ennemi m'avoit fait cela, je n'en serois pas surpris ; mais mon plus proche ! c'est ce qui a rendu ces calomnies plus dures & toute cette affaire plus incompréhensible.*

3. Je fus trouver le P. la Combe au Confessionnal, & je lui dis ce que le P. la Mothe m'a-

(a) Pl. 54. v. 13.

voit dit : & qu'il le priât de le mener chez Mr. l'Archevêque. Il fut vers le P. la Mothe qui lui dit, qu'il le meneroit vers l'Archevêque, mais qui rien ne pressoit, & que les mémoires n'étoient pas contre lui, mais contre moi; & il fut près d'un mois à nous ballotter, disant au P. la Combe que ces mémoires n'étoient pas contre lui, mais contre moi; & à moi, qu'ils étoient contre lui, & qu'il n'y étoit pas fait mention de moi. Nous étions confus le P. la Combe & moi lorsque nous parlions de toutes ces choses & duplicités. Le P. la Combe ne laissoit pas de prêcher & confesser avec plus d'applaudissement que jamais; & cela augmentoit la jalousie & la peine de ces gens-là. Le P. la Mothe alla pour deux jours à la campagne: Le P. la Combe restoit comme Supérieur en son absence, étant le plus ancien. Je lui dis, d'aller chez Mr. l'Archevêque & de prendre ce tems-là que le P. la Mothe n'y étoit pas: Il me répondit, que le P. la Mothe lui avoit dit de ne pas s'écarter de la Maison en son absence: qu'il voyoit bien qu'il lui seroit très-nécessaire de voir Mr. l'Archevêque; & qu'il ne retrouveroit jamais peut-être cette occasion: mais qu'il vouloit mourir dans l'obéissance; & que puisque son Supérieur lui avoit dit de rester en son absence, il le feroit. Il ne lui avoit dit cela que pour l'empêcher d'aller chez Mr. l'Archevêque en son absence, & qu'il ne fit connoître la vérité.

4. Il y avoit un Docteur en Sorbonne, (c'est Mr. Bureau) qui me vint voir deux ou trois fois à l'occasion d'une visite de Mr. l'Abbé de Gaumont, homme d'une pureté admirable, âgé de près quatre-vingts ans, qui a passé toute sa vie dans la retraite sans diriger, prêcher, ni confesser:

il m'avoit connu autrefois. Il m'amena donc Mr. Bureau, contre qui le P. la Mothe étoit indigné à l'occasion d'une de ses pénitentes qu'il avoit quitté, & qui avoit été trouver Mr. Bureau, qui est un très-honnête homme. Le P. la Mothe me dit à son sujet; vous voyez Mr. Bureau; je ne le fouhaite pas. Je lui en demandai la raison, lui disant, que je ne l'avois pas été chercher; mais qu'il m'étoit venu voir, & cela assez rarement; que je ne trouvois pas à propos de le faire sortir de chez moi; que c'étoit un homme en très-grande réputation. Il me dit, qu'il lui avoit fait tort. Je voulois savoir quel étoit ce tort: j'appris que c'étoit parce que cette pénitente, qui avoit donné beaucoup au P. la Mothe & qui ne l'avoit quitté que parce qu'il étoit intéressé, avoit été vers Mr. Bureau. Je ne crus pas que cette raison fut juste pour écarter un homme qui m'avoit rendu service, & auquel j'avois obligation; & qui étoit d'ailleurs un vrai serviteur de Dieu. Le P. la Mothe alla déposer lui-même à l'Officialité que je faisois des assemblées avec Mr. Bureau & Mr. de Gaumont; & qu'il en avoit même rompu quelque-une: ce qui étoit très-faux. Il le dit encore à d'autres, qui me le redirent: de sorte que je le fus de Mr. l'Official & des autres. Il m'accusa encore de bien d'autres choses. Sans autre forme de procès on attaqua Mr. Bureau, l'Official étant ravi d'avoir cette occasion pour maltraiter celui qu'il haïssoit depuis long-tems. On fit travailler l'écrivain, mari de cette méchante femme, contre Mr. Bureau, & en peu de tems il y eut des lettres contrefaites des Supérieurs des Maisons Religieuses où Mr. Bureau dirigeoit & confessoit, qui écrivoient à Mr. l'Official que Mr. Bureau

leur prêchoit & enseignoit des erreurs, & qu'il mettoit le trouble dans les Maisons Religieuses. Il ne fut pas difficile à Mr. Bureau de prouver la fausseté de ces lettres; car les Supérieurs les défavouèrent. Mad. de Miramion, amie de Mr. Bureau, en vérifia elle-même la fausseté: cependant loin de faire justice à Mr. Bureau, on fit croire à sa Majesté qu'il étoit coupable, & on l'exila (comme je le dirai ci-après,) abusant du zèle de la Religion du Roi pour en faire servir l'autorité à la passion de ces gens-là.

5. Un jour le P. la Mothe me vint voir, me disant que c'étoit tout de bon qu'il y avoit des mémoires horribles contre le P. la Combe, & m'insinuant de le porter à se retirer, pour par-là le faire passer pour coupable: car il étoit fort en peine de trouver comment le perdre; parce qu'en le jugeant eux-mêmes, ou le renvoyant au Pere Général, celui-ci auroit eu connoissance de tout, & l'innocence du P. la Combe & la malice des autres auroient été connues. Ils étoient bien embarrassés à trouver des inventions. Je dis au P. la Mothe que si le P. la Combe étoit coupable, il falloit le punir; (je parlois bien hardiment, connoissant à fond son innocence :) & ainsi, qu'il n'y avoit rien à faire pour lui que d'attendre en patience ce que Dieu voudroit faire; qu'au reste, il devoit bien l'avoir mené à Mr. l'Archevêque pour faire voir son innocence. Je l'en priai même avec toutes les instances possibles. Le Pere la Combe de son côté le pria de l'y laisser aller s'il ne vouloit pas l'y mener, il disoit toujours qu'il le meneroit lui-même demain ou un autre jour; puis il avoit eu des affaires qui l'en avoient empêché; & cependant il y alloit seul bien des fois.

6. Voyant que le P. la Combe attendoit en patience sa mauvaise fortune, & n'ayant pas encore trouvé le dernier expédient, qui leur a réussi pour le perdre, le P. la Mothe leva le masque; & m'ayant fait avertir à l'Eglise (où j'étois) de lui venir parler, ayant pris avec lui le P. la Combe, il me dit devant lui: c'est à présent, ma sœur, qu'il faut que vous songiez à vous enfuir: il y a contre vous des mémoires exécrables. On dit que vous avez fait des crimes qui font frémir. Je n'en fus ni émue, ni étourdie, non plus que s'il m'eût dit une chanson qui ne m'eût en rien touchée. Je lui dis avec ma tranquillité ordinaire: Si j'ai fait les crimes que vous dites, je ne ferois être trop punie; c'est pourquoi je suis bien éloignée de vouloir fuir; car si, ayant fait toute ma vie profession d'être à Dieu d'une manière particulière, je me suis servie de la piété pour l'offenser, lui que je voudrois aimer & faire aimer aux dépens de ma vie, il faut que je serve d'exemple, & que je sois punie avec la dernière rigueur. Que si je suis innocente, ce n'est pas le moyen de le faire croire que de fuir. Leur dessein étoit de rendre le P. la Combe criminel par ma fuite, & de me faire par-là aller à (*) Montargis, comme ils l'avoient prétendu.

7. Comme il vit que, loin d'entrer dans sa proposition, je demourois immobile & ferme dans le dessein de tout souffrir plutôt que de fuir, il me dit tout en colère: puisque vous ne voulez pas faire ce que je vous dis, j'en irai avertir la famille, (parlant de celle du tuteur de mes enfants,) afin qu'elle vous le fasse faire. Je lui dis,

(*) C'étoit le lieu de sa naissance.

que je n'avois rien dit de tout cela au Tuteur de mes enfans, ni à sa famille; & que cela les surprendroit; que je le priois de me laisser aller la première leur parler, ou du moins d'agréer que nous y fussions ensemble. Il demeura d'accord que nous irions ensemble le lendemain. Sitôt que je l'eus quitté, Notre Seigneur, qui vouloit que je visse tout au long la menée de cette affaire; afin que je ne la pusse ignorer; (car Notre Seigneur n'a pas permis que rien m'ait échappé: non pour en vouloir du mal à personne; puisque je n'ai jamais senti le moindre fiel contre mes persécuteurs: mais afin que rien ne me fut caché, & qu'en souffrant tout pour son amour j'en fisse le fidele récit;) Notre Seigneur, dis-je, me frappa d'abord au cœur (m'insinuant) que le P. la Mothe étoit parti pour aller de ce pas prévenir la famille contre moi, & leur faire entendre ce qu'il voudroit. J'envoyai mon laquais toujours courant pour voir si ma pensée étoit véritable, & pour avoir un carrosse afin d'y aller moi-même. Le P. la Mothe y étoit déjà; j'y allai. Lorsqu'il fut que j'avois découvert qu'il étoit là, il en devint si furieux, qu'il ne put s'empêcher de le faire paroître: & sitôt qu'il fut retourné au Couvent, il déchargea son chagrin sur le pauvre P. la Combe. Il n'avoit pas trouvé le Tuteur de mes enfans: mais il avoit parlé à sa sœur, femme d'un Maître des comptes, personne de mérite. Lorsqu'il lui dit, que l'on m'accusoit de crimes effroyables, & qu'il falloit me faire fuir; elle lui répartit: si M. . . (parlant de moi) a fait les crimes que vous dites, je crois les avoir faits moi-même. Quoi? Une personne qui a vécu comme celle-là a vécu! Je répondrois d'elle corps pour corps. Pour la

faire enfuir, la suite n'est pas indifférente: car si elle est innocente, c'est la déclarer coupable. Il ajouta, il faut absolument la faire fuir; & c'est le sentiment de Mr. l'Archevêque. Elle lui demanda, où il falloit que je m'enfuisse? Il répondit, à Montargis. Cela lui donna quelque soupçon. Elle lui dit, qu'il falloit consulter son frère, & qu'il verroit Mr. l'Archevêque. A cela il demeura tout interdit, & pria qu'on n'alla point voir Mr. l'Archevêque, qu'il y avoit plus d'intérêt qu'un autre, & qu'il y iroit lui-même. J'arrivois là comme il venoit de partir: elle me dit tout cela; & je lui contai d'un bout à l'autre tout ce qu'il m'avoit dit. Comme elle a bien de l'esprit, elle comprit qu'il y avoit quelque chose. Il revint: il se coupa quantité de fois devant elle & devant moi.

8. Le lendemain le Tuteur de mes enfans ayant pris l'heure de Mr. l'Archevêque, y alla. Il y trouva déjà le P. la Mothe qui y étoit allé pour le prévenir; mais il n'avoit pu y entrer. Lorsqu'il vit le Tuteur de mes enfans, Conseiller du Parlement, il fut fort étonné; il pâlit, & puis il rougit; & enfin en l'abordant, il le pria de ne point parler à Mr. l'Archevêque; que c'étoit à lui à faire cela, & qu'il le feroit. Le Conseiller tint toujours ferme, qu'il lui vouloit parler. Le Père voyant qu'il ne pouvoit l'en empêcher, lui dit: Mais vous ne vous souvenez donc plus de ce que ma sœur a fait cet hiver (parlant d'une brouillerie que lui-même avoit faite). Le Conseiller lui répondit bien honnêtement: j'oublie tout cela pour me souvenir que je suis obligé de la servir dans une affaire de cette nature. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, il le pria que pour

le moins il put parler le premier à Mr. l'Archevêque. Cela fit croire au Conseiller qu'il n'alloit pas droit. Il lui dit : Mon Pere, si Mr. l'Archevêque vous appelle le premier, vous y entrerez le premier : sinon, j'y entrerai. Mais, Monsieur, ajouta-t-il, je dirai que vous êtes-là : & moi, dit le Conseiller, je dirai que vous y êtes. Là-dessus Mr. l'Archevêque, qui ne savoit rien de tout ce démêlé, appella le Conseiller, qui lui dit, qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit des mémoires étranges contre moi ; qu'il me connoissoit depuis long-tems pour une femme de vertu, & qu'il répondoit de moi corps pour corps ; que s'il y avoit quelque chose contre moi, c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser, & qu'il répondroit de tout. Mr. l'Archevêque dit, qu'il ne savoit ce que c'étoit, qu'il n'avoit pas oui parler de moi : mais bien d'un Pere. Sur cela le Conseiller dit, que le P. la Mothe lui avoit dit que sa Grandeur me conseilloit même de m'enfuir : l'Archevêque dit que cela n'étoit point vrai, & qu'il n'avoit jamais oui parler de cela. Sur quoi le Conseiller lui demanda s'il agréeroit de faire appeler le P. la Mothe pour lui dire cela. On le fit venir, & Mr. l'Archevêque lui demanda, où il avoit pris cela ? & que pour lui, il n'en avoit jamais oui parler. Le P. la Mothe se défendit fort mal, & dit, que c'étoit du Pere Provincial qu'il l'avoit. Au sortir de chez Mr. l'Archevêque il étoit tout fûrieux, & vint trouver le P. la Combe pour décharger sa colere, lui disant que l'on se repentiroit de l'affront qu'on lui avoit fait, & qu'il sauroit bien trouver les moyens de faire qu'on s'en repentit.

CHAPITRE III.

Autres pratiques des ennemis du P. la Combe pour le perdre, comme étant rebelle aux Ordres du Roi. On le dépouille des attestations & Actes qui le justifioient. Sa prise & son dur traitement. Continuation des artifices par où le P. la Mothe rend Mad. Guyon l'objet de l'horreur du monde, & rejette les moyens qui se présentent de justifier le P. la Combe, dont les persécutions furent toutes prévues. En quoi c'est que consiste ici la perfection. Accusations calomnieuses contre Mad. Guyon adressées au Roi, pour se saisir d'elle : on contrefait son écriture, & on obtient ordre de l'emprisonner.

I. A Quelques jours de-là, après avoir consulté avec Mr. Charon l'Officiel, ils trouverent le moyen de perdre le P. la Combe voyant que je n'avois pas voulu m'enfuir : c'étoit celui qui leur avoit paru le plus sûr. Ils firent entendre à Sa Majesté, que le P. la Combe étoit ami de Molinos & dans ses sentimens, supposant même, sur le témoignage de l'écrivain & de sa femme, qu'il avoit fait des crimes, qu'il ne fit jamais. Sur cela Sa Majesté, croyant la chose véritable, ordonna avec autant de justice que de bonté, que le P. la Combe ne sortiroit point de son Couvent ; & que l'Officiel iroit s'informer de lui-même quels étoient ses sentimens & sa doctrine. Il ne se trouva jamais un ordre plus équitable que celui-là ; mais il n'accommodoit point les ennemis du P. la Combe, qui jugerent bien qu'il lui seroit très-aisé de se défendre de choses

aussi fausses que celles-là. Ils concerterent entre eux un moyen d'ôter cette affaire à la connoissance des Généraux, & d'y intéresser Sa Majesté. Ils n'en trouverent point d'autre, que celui de le faire paroître réfractaire aux ordres du Roi : & afin de réussir, (car ils savoient bien que l'obéissance du P. la Combe étoit telle, que s'il savoit l'ordre du Roi, il n'y contreviendrait pas, & qu'ils ne viendroient point à bout de leurs desseins,) ils résolurent de cacher cet ordre au P. la Combe, afin que sortant pour quelque exercice de charité ou d'obéissance, il fut pris comme rebelle. Le P. la Combe prêchoit & confessoit à son ordinaire, & même il fit deux sermons, l'un aux grands Cordeliers à St. Bonaventure, & un autre à St. Thomas de Ville-neuve aux grands Augustins, sermons qui enleverent tout le monde. Ils lui cachèrent, dis-je, avec soin les ordres du Roi, & complotterent avec Mr. l'Official tout ce qu'ils firent, parce qu'ils ne pouvoient rien faire en ce point qu'ils ne fussent de concert.

2. Quelques jours auparavant, le P. la Mothe me dit, que Mr. l'Official étoit son intime ami, & qu'il ne feroit en cette affaire que ce qu'il lui plairoit; & il feignit de faire une retraite spirituelle, afin de n'être point obligé de s'écarter de la Maison, & de mieux faire réussir son affaire, & pour avoir aussi un prétexte de s'exempter de servir le P. la Combe & de le mener chez Mr. l'Archevêque. Un après-dîné on vint dire au P. la Combe qu'un cheval avoit passé sur le corps d'une de ses pénitentes, & qu'il la falloit aller confesser. Ce Pere, sans tarder, va demander permission au P. la Mothe d'aller confesser cette femme. On la lui donna volontiers. A peine

fut-il parti, que Mr. l'Official vint, qui fit son procès verbal comme il ne l'avoit pas trouvé, & qu'il étoit rebelle aux ordres du Roi, (qu'on ne lui avoit pas déclarés.) Ils dirent tout haut à Mr. l'Official, qu'il étoit chez moi, quoiqu'ils fussent bien le contraire, & qu'il y eut plus de six semaines qu'il n'y étoit venu; & ils firent entendre à Mr. l'Archevêque, qu'il étoit toujours chez moi. Mais comme une seule sortie par l'ordre du Supérieur n'étoit pas suffisante, à leur gré, pour faire paroître le P. la Combe aussi noir à Sa Majesté que l'on vouloit le faire paroître, il fallut (*) venir d'autres fois. Cependant le P. la Combe ayant su que l'Official étoit venu pendant son absence pour lui parler, résolut de ne sortir pour rien du monde. Ce qui les embarrassant un peu, ils firent venir Mr. l'Official un matin: & sitôt qu'il fut entré, on dit au P. la Combe (qui ne savoit pas qu'il étoit là) d'aller dire la Messe. Il fut surpris; parce que ce n'étoit pas son rang; & il eut assez-tôt dit la Messe pour voir sortir Mr. l'Official. Il alla trouver son Supérieur, & lui dit: Mon Pere, est-ce qu'on veut me surprendre? Je viens de voir sortir Mr. Charon l'Official. Le Supérieur lui dit: c'est qu'il me vouloit parler: je lui ai demandé s'il vouloit vous parler, il m'a dit que non. Cependant on avoit ce matin-là dressé un second procès verbal, comme le P. la Combe n'y étoit pas, & qu'il étoit encore rebelle aux ordres de Sa Majesté. Mr. l'Official vint une troisième fois: le Pere le vit de la fenêtre, & demanda à lui parler; on ne voulut pas qu'il parut, disant qu'il avoit des affaires avec le Supérieur, & qu'il ne venoit pas

(*) Peut-être, faire entrevenir d'autres faits.

pour lui. Il me vint trouver à son Confessionnal, où je l'attendois ; & me dit, qu'il craignoit fort une surprise ; que Mr. l'Official étoit là ; & qu'on ne vouloit pas le lui laisser parler. On fit encore un troisieme procès verbal comme le P. la Combe s'étoit trouvé pour la troisieme fois rebelle aux ordres du Roi.

3. Je demandai le P. la Mothe, & je lui dis, que je le priois que l'on n'en usât pas comme cela ; qu'il m'avoit dit qu'il étoit fort ami de Mr. l'Official, & qu'assurément on vouloit user de surprise. Il me dit assez froidement : il n'a pas voulu voir le P. la Combe, il ne venoit pas pour cela. Je conseillai au P. la Combe d'écrire à l'Official, & de le prier de ne lui pas refuser la grace qui ne se refuse pas aux plus criminels, qui est, de les entendre ; & de lui faire la grace de venir & de le demander. J'envoyai moi-même la lettre par une personne inconnue. Mr. l'Official dit, qu'il iroit l'après-dîné sans y manquer. Le P. la Combe eut quelque peine d'avoir écrit cette lettre sans la permission de son Supérieur ; car il ne se pouvoit persuader les choses au point où elles étoient. Il le fut trouver pour le lui dire : aussitôt qu'il le fut, il envoya deux Religieux à Mr. l'Official, apparemment pour le prier du contraire, ainsi que l'événement l'a bien fait voir. Comme je passois pour aller à une maison que j'avois louée, je trouvai ces deux Religieux ; je me doutai du fait ; (car Notre Seigneur voulut que je fusse témoin de tout ;) je les fis suivre ; & ils alloient chez Mr. l'Official. Je ne doutai plus que le P. la Combe n'eût fait confidence au P. la Mothe de la lettre écrite. Je fus trouver le P. la Combe pour le lui demander : il me l'avoua

je lui dis, que j'avois trouvé ces deux Religieux en chemin, & que je les avois fait suivre. Nous parlions encore lorsque le P. la Mothe vint dire que Mr. l'Official ne viendrait point ; que les choses avoient changé. Le P. la Combe vit bien dès-lors que cette affaire seroit de pure surprise.

4. Cependant le P. la Mothe feignit de le vouloir servir. Il lui dit : Mon Pere, je sais que vous avez des attestations de votre doctrine de l'Inquisition & de la Sacrée Congrégation des Rites ; & des approbations des Cardinaux, pour votre fureté : ces pieces sont sans réplique ; & puisqu'il vous êtes approuvé de Rome, un simple Official n'a rien à vous dire sur votre doctrine. J'étois encore aux Bernabites, lorsque le P. la Combe fut chercher ces pieces, & dresser ses mémoires, croyant que le P. la Mothe agissoit d'aussi bonne foi qu'il le protestoît, & voyant qu'il m'assuroit que Mr. l'Official ne feroit que ce qu'il voudroit ; qu'il étoit son ami, & qu'il vouloit servir le P. la Combe, ce Pere dans sa simplicité le crut, & lui apporta ses papiers, qui étoient sans réplique pour la doctrine : pour les mœurs, cela n'étoit point du ressort de l'Official. Après que le P. la Combe eut donné ces papiers si nécessaires, on les supprima ; & le pauvre Pere eut beau les demander : le P. la Mothe dit, qu'il les avoit envoyés à Mr. l'Official ; Mr. l'Official dit, qu'il ne les avoit pas reçus ; il n'en fut plus de mention.

5. Le jour de S. Michel, cinq jours avant la détention du P. la Combe, je fus à son Confessionnal. Il ne put me dire que ces paroles : „ J'ai „ une si grande faim d'opprobres & d'ignominies, „ que j'en suis tout languissant. Je m'en vais dire „ la Messe : entendez la ; & me sacrifiez à Dieu

„ comme je vais m'y immoler moi-même. Je lui dis : Mon Pere, vous en ferez rassasié. Et en effet, le 3 d'Octobre 1687, veille de S. François son patron, comme on diroit, on le vint enlever pour le mettre aux Peres de la Doctrine Chrétienne. Durant ce tems, les ennemis faisoient faussetés sur faussetés; & le Provincial fit venir l'Abbé (*) qui avoit été Grand-Vicaire chez Mr. de Vercil, que Mr. de Vercil avoit renvoyé. Il vint exprès à Paris pour déposer des faussetés contre le P. la Combe; mais cela fut détruit, & ne servit que de prétexte pour le mettre à la Bastille, avec les mémoires non-signés que le Provincial apporta de Savoie, se vantant partout en les apportant, qu'il avoit de quoi faire mettre le P. la Combe à la Bastille. Effectivement, deux jours après on le mit à la Bastille: & quoiqu'on l'ait trouvé très-innocent, & qu'ils n'aient pu fonder un jugement, ils ont fait croire à Sa Majesté que c'étoit un esprit dangereux. C'est pourquoi sans le juger, on l'a enfermé dans une forteresse pour sa vie, à ce que l'on prétend. Et comme ses ennemis apprirent que dans la première forteresse les Capitaines l'estimoient, & le traitoient plus doucement, non contents d'avoir enfermé un si grand Serviteur de Dieu, ils l'ont fait mettre dans un endroit où ils ont cru qu'il auroit davantage à souffrir. Dieu, qui voit tout, rendra à chacun selon ses œuvres. Je sais par la communication intérieure qu'il est très-content & abandonné à Dieu.

6. Après que le P. la Combe fut arrêté, le P. la Mothe prit plus de soin que jamais de me porter à m'enfuir. Il le dit à tous mes amis; il me le

(*) Ci-dessus Part. II. Chap. XXIV. §. 7.

dit à moi-même, m'assurant que si j'allois à Montargis, on ne me mettroit pas dans cette affaire: que si je n'y allois pas, on m'y mettroit. Il se mit ensuite dans l'esprit, qu'afin de disposer de moi & du peu qui me reste, & pour se disculper devant les hommes d'avoir ainsi livré le P. la Combe, il falloit qu'il fut mon Directeur. Il me le proposoit adroitement en me faisant des menaces; il ajoutoit toujours: Vous n'avez point de confiance en moi; tout Paris le sait. J'avoue que cela me faisoit compassion. Il venoit de ses intimes amis me voir, qui me disoient, que si je voulois bien me mettre sous sa direction, on ne me feroit point d'affaire. Non content de cela, il écrivit de tous côtés, & à ses freres, pour me décrier dans leur esprit. Il y réussit si bien, qu'ils m'écrivoient les lettres du monde les plus outrageantes; & sur-tout, que si je ne me mettois pas sous la direction du P. la Mothe que j'étois perdue. J'ai encore les lettres. Il y a un Pere qui me prioit, de faire de nécessité vertu: que si je ne me mettois pas sous sa direction, je ne me devois attendre qu'à une entière déroute. Il y eut même de mes amis assez foibles pour me conseiller de feindre de prendre sa direction, & de le tromper. O Dieu, vous savez combien je suis éloignée des détours, des déguisemens, & des fourberies, sur-tout en cette matiere. Je disois, que je n'étois pas capable de faire une momerie de la direction, & que mon fond rejettoit cela d'une force effroyable.

7. Je portois tout avec une extrême tranquillité, sans soin ni souci de me justifier ou défendre, laissant à mon Dieu d'ordonner de moi ce qu'il lui plairoit. Il augmentoit ma paix à mesure que

le P. la Mothe prenoit soin de me décrier de telle sorte, que je n'osois presque paroître : chacun croit contre moi & me regardoit comme une infame. Je portois tout cela avec joie, & je vous disois, ô mon Dieu; (a) *C'est pour l'amour de vous que je souffre ces opprobres, & que j'ai le visage couvert de confusion.* Tout le monde sans exception, croit après moi, à la réserve de ceux qui me connoissoient par eux-mêmes, qui savoient combien j'étois éloignée de ces choses : mais les autres m'accusoient d'hérésie, de sacrilèges, d'infamies de toutes especes, que j'ignore même; d'hypocrisie, de malice. Lorsque j'étois à l'Eglise je m'entendois railler derrière moi; & une fois j'entendis des Prêtres qui disoient, qu'il falloit me jeter hors de l'Eglise. Je ne puis exprimer combien j'étois contente au dedans, me délaissant toute à Dieu sans réserve, toute prête à endurer les derniers supplices si telle étoit sa volonté.

8. Je ne faisois pas un pas, me laissant à mon Dieu. Cependant le P. la Mothe écrivoit par tout, que je me perdois à force de solliciter pour le P. la Combe. Je n'ai jamais fait ni pour lui, ni pour moi, aucune sollicitation. O mon Amour, vous savez que je vous veux tout devoir, & que je n'attends rien d'aucune créature. Ce fut ce que j'écrivis au commencement à un de mes amis, qui auroit pu davantage me servir; que je le priois de ne s'en pas mêler, & que je ne voulois pas qu'il fut dit, qu'autre que Dieu (b) *eut enrichi Abraham*; c'est-à-dire, que je veux tout tenir de lui. O mon Amour, je ne veux point d'autre salut que celui que vous opérez vous-même. Tout perdre pour vous, m'est gain; tout

(a) Ps. 43. v. 16. 22.

(b) Genes. 14. v. 23.

gagner

gagner sans vous, me seroit perte. Quoique je fusse dans un décri si général, Dieu ne laissoit pas de se servir de moi pour lui gagner bien des âmes; & plus la persécution augmentoit, plus il m'étoit donné d'enfans, auxquels Notre Seigneur faisoit toujours de plus grandes grâces par sa petite servante.

9. Il ne se passoit pas un jour que je n'eusse un nouvel assaut, & souvent plusieurs par jour. On me venoit rapporter ce que le P. la Mothe disoit de moi; & un Chanoine de Notre Dame me vint dire, que ce qui rendoit le mal qu'il disoit de moi si fort croyable étoit, qu'il faisoit semblant de m'aimer & de m'estimer. Il m'élevait jusques aux nues; puis il me jettoit dans l'abîme. Cinq ou six jours après qu'il eut dit qu'on avoit porté des mémoires horribles contre moi chez Mr. l'Archevêque, une bonne fille dévote fut chez l'écrivain Gautier: & ne le trouvant pas, son petit garçon, âgé de cinq ans, lui dit; il y a bien des nouvelles: mon papa est allé chez Mr. l'Archevêque porter des papiers: ensuite de cela j'appris qu'effectivement les mémoires dont le P. la Mothe avoit parlé, avoient été portés chez Mr. l'Archevêque après que le P. la Combe fut arrêté.

10. Le P. la Mothe pour se disculper, me dit; vous aviez bien raison de dire que cette femme étoit méchante: c'est elle qui a fait tout cela. Mais Notre Seigneur, qui le vouloit laisser sans excuse, & qui ne vouloit pas que j'ignorasse que les choses venoient de lui, permit que deux marchands de Dijon vinrent à Paris: & comme ils me parloient d'une méchante femme qui s'en étoit fuie des Répentes de Dijon, & qui s'étoit venue marier à Paris, qui avoit fait des vols à Lyon de

Tome III.

C

l'Argenterie d'une fameuse Confrairie, & qu'on lui avoit pensé couper le nez dans un mauvais lieu; & que j'avois oui dire à cette femme qu'elle avoit demeuré à Dijon; je me doutai que c'étoit elle, & d'autant plus, qu'une bonne fille qui l'avoit vue servir dans une maison, m'assura qu'elle y avoit volé, & changé de nom & de quartier. J'eus un pressentiment que c'étoit elle. Je demandai à ces marchands, qui sont de très honnêtes gens, & qui m'apportoient une lettre de la Procureuse Générale mon amie, qui est une sainte, si voyant cette femme, ils la reconnoitroient? Ils me dirent qu'oui. Comme elle gagne sa vie à coudre des gans, cette fille dévote, qui la connoissoit, la fit parler à ces marchands, qui la reconnurent d'abord, & me dirent, qu'ils étoient prêts de déposer que c'étoit elle. Je ne pouvois me porter partie: car on ne m'avoit point attaquée, mais bien le P. la Combe. J'envoyai au P. la Mothe lui dire que j'avois trouvé un bon moyen de faire reconnoître & la malice de cette femme, & l'innocence du P. la Combe; qu'il y avoit des marchands qui la connoissoient, & qui étoient prêts d'aller déposer contre elle à l'Officialité, après quoi, il se trouveroit à Dijon plus de mille témoins. Le P. la Mothe me fit réponse, qu'il ne vouloit point se mêler de cela. Il vouloit bien se mêler de livrer son Religieux, mais non pas de de le défendre.

11. Je vis par là accompli tout ce que Notre Seigneur m'avoit fait connoître cinq ans auparavant & du P. la Combe, & de moi, & comment il seroit vendu par ses Frères. J'en fis même alors des vers: car effectivement il me fut donné à connoître qu'il seroit un second Joseph.

vendu par ses frères; & la persécution du P. la Mothe me fut montrée avec la même clarté que je l'ai vû effectuée. Aussi n'en pouvois-je douter: car dans tout ce qui arrivoit, j'avois une certitude intérieure que c'étoit lui; & Dieu me faisoit voir les choses en songe comme ce Pere les faisoit, avant que je les apprissse d'ailleurs.

Il ne faut pas juger des serviteurs de Dieu par ce qu'en disent leurs adversaires, ni par ce qu'on les voit succomber sous la calomnie, sans que rien les en tire. Dans l'Ancienne Loi Dieu éprouvoit ses serviteurs les plus chéris par de grandes afflictions, comme les saints Patriarches Job & Tobie: mais il les relevoit de l'opprobre, & sembloit les combler de biens & de prospérités à proportion des peines qu'ils avoient souffertes. Il n'en est pas de même dans la Nouvelle Loi, où Jesus-Christ notre Législateur & notre divin modèle a voulu expirer sous les douleurs. Dieu en use maintenant tout de même à l'égard de ses serviteurs les plus chéris. Il ne les relève point pendant leur vie, faisant son plaisir de les voir expirer dans les croix, les débris, & les confusions. Et il en use de la sorte pour les rendre conformes à son (a) *Fils bien-aimé en qui il se plaît uniquement*: de sorte que la conversion d'un peuple entier ne pourroit être plus agréable aux yeux du Pere Eternel, que cette conformité à son Fils. Et comme la plus grande gloire que Dieu puisse tirer hors de lui-même, c'est de voir son Fils exprimé dans les hommes, qu'il a créés pour être ses images; plus cette expression a d'étendue dans toutes ses circonstances & plus cette ressemblance est parfaite, plus aussi Dieu a d'amour & de

(a) Matth. 3. v. 17. Rom. 8. v. 29.

complaisance pour ces ames là. Mais personne ne met la conformité où elle doit être. Elle est non dans les peines qu'on se procure, mais en celles qui sont souffertes (de quelque part qu'elles viennent) dans cette soumission toujours égale aux volontés de Dieu en quelque maniere ou sur quelque sujet qu'elles puissent s'étendre : dans cette démission ou renoncement de tout ce que nous sommes, afin que Dieu soit toutes choses en nous, qu'il nous conduise selon ses vues, & non selon les nôtres, qui y sont pour l'ordinaire fort opposées. Enfin toute la perfection consiste dans cette conformité entiere avec Jesus-Christ, non dans les choses qui éclatent, & dont les hommes sont cas. On ne verra que dans l'éternité quels sont les vrais amis de Dieu. Jesus-Christ seul lui plait ; & rien ne lui plait que ce qui porte le caractère de Jesus-Christ.

12. On me pressoit toujours pour me faire enfuir, quoique Mr. l'Archevêque m'eût dit à moi-même, de ne point quitter Paris : & l'on me vouloit rendre criminelle, & le P. la Combe aussi, par ma fuite. Ils ne savoient comment faire pour me faire tomber entre les mains de l'Official : car si on m'accusoit de crimes, il me falloit d'autres juges : & tout autre juge que l'on m'eût donné auroit vu mon innocence, & les faux témoins courroient risque. Cependant on vouloit me faire passer pour coupable, être maître de moi, & m'enfermer, afin qu'on ne pût jamais connoître la vérité de cette affaire : & pour cela, il falloit me mettre hors d'état de pouvoir jamais la faire entendre. On faisoit toujours courir le même bruit des crimes horribles quoique Mr. l'Official m'assurât qu'il n'en étoit point de mention : car

il avoit peur que je ne me dérobasse à sa Jurisdiction. Ils firent donc entendre à Sa Majesté que j'étois hérétique ; que j'avois grand commerce avec Molinos par lettres ; (moi, qui ne savois pas qu'il y eut un Molinos au monde avant que la gazette me l'eût appris ;) que j'avois fait un livre dangereux ; & que pour cela il falloit que Sa Majesté donnât une lettre de cachet pour me mettre dans un Couvent, afin qu'ils pussent m'interroger : mais que comme j'étois un esprit dangereux, il falloit que je fusse enfermée sous la clef, sans avoir aucun commerce ni au dehors ni au dedans : que j'avois fait des assemblées ; ce que l'on soutint fortement : & c'étoit là mon plus grand crime, quoique cela fut très-faux, & que je n'en eusse jamais fait aucune, ni vu trois personnes ensemble. Mais afin de mieux appuier la calomnie des assemblées, on contrefit mon écriture, & on fit une lettre, par laquelle j'écrivois que j'avois de grands desseins ; mais que je craignois fort qu'ils ne fussent avortés par la détention du P. la Combe ; que je ne tenois plus mes assemblées chez moi ; que j'étois trop espionnée ; mais que je les ferois dans telles & telles maisons & dans telles rues, chez telles personnes, qui sont des gens que je ne connois point, & que je n'avois jamais oui nommer. Ce fut sur cette lettre supposée, laquelle on fit voir à Sa Majesté, que l'on donna ordre de m'emprisonner.



CHAPITRE IV.

Grande maladie qui lui vint un peu avant son emprisonnement, & durant laquelle on lui enlève les nouvelles attestations venues fraîchement de l'Inquisition pour la justification du P. la Combe. Elle est affligée, calomniée, insultée, délaissée à l'excès de toutes parts avec une tranquillité & égalité toute surnaturelle. Faux prétextes dont on se sert pour la faire emprisonner, & qui ont leur effet.

1. ON l'auroit exécuté deux mois plutôt ; mais je tombai très-malade, avec des douleurs inconcevables & la fièvre. On croioit que j'avois un abcès dans la tête : car la douleur que j'y eus durant cinq semaines étoit à me faire perdre l'esprit ; avec cela un mal de poitrine & une toux violente. Je reçus deux fois le S. Sacrement en viatique. Sitôt que le P. la Mothe fut que j'étois malade, il me vint voir. Je le reçus à mon ordinaire. Il me demanda, si je n'avois point de papiers ; que je devois les lui confier plus qu'à nul autre. Je lui dis que je n'en avois aucuns. Il avoit appris d'une personne de mes amis, qui sachant qui il étoit, sans savoir qu'il fût l'auteur de cette affaire, lui mandoit qu'elle m'envoioit des attestations de l'Inquisition pour le P. la Combe, aiant appris que les siennes avoient été perdues. Cette attestation étoit une très-bonne pièce : car ils avoient fait entendre à Sa Majesté, que le P. la Combe avoit fui l'Inquisition.

2. Le P. la Mothe fut fort alarmé de savoir que j'avois cette pièce : & se servant de son arti-

sice ordinaire & de l'occasion de l'extrémité où j'étois, qui ne me donnoit pas toute la liberté de mon esprit ; à cause des excessives douleurs, & de l'offuscation de ma tête ; il me vint trouver, contrefaisant l'affectionné & le joieux, & me disant, que les affaires du P. la Combe alloient très-bien : (il venoit cependant de le faire mettre à la Bastille ;) qu'il étoit tout prêt à sortir victorieux, & qu'il en avoit une extrême joie ; qu'il ne leur manquoit plus qu'une chose, qui étoit, que l'on avoit dit qu'il s'en étoit fui de l'Inquisition ; qu'il avoit besoin d'une attestation de l'Inquisition ; & que s'il l'avoit, il seroit délivré tout à l'heure. Il ajouta, je fais que vous en avez une : si vous me la donnez, cela sera fait. Je fis d'abord difficulté de la lui donner, aiant autant de sujet que j'en avois de me défier de lui. Mais il me dit : Quoi ! vous voulez être cause de la perte du pauvre P. la Combe le pouvant sauver, & vous nous causerez cette affliction faute d'une pièce que vous avez entre les mains ! Je me rendis, & fis chercher cette pièce, & la lui remis entre les mains. Il la supprima aussitôt, & dit qu'elle étoit égarée ; & quelque instance que je lui fisse de me la rendre, il ne la jamais voulu faire. Sitôt que j'eus donné l'attestation au P. la Mothe il sortit : & l'Ambassadeur de Turin m'envoia un Page pour me demander cette attestation, dont il fauroit bien se servir à l'avantage du P. la Combe. Je lui demandai s'il n'avoit pas vu deux Religieux sortir lors qu'il étoit entré ? Il me dit, qu'oui. Je lui dis, que je venois de la remettre entre les mains du plus âgé. Il courut après lui ; & la lui demanda. Le P. la Mothe nia que je la lui eusse donnée, assurant que j'avois un transport au cer-

veau qui m'avoit fait imaginer cela. Le Page me vint redire sa réponse : les personnes qui étoient dans ma chambre témoignèrent que je la lui avois donnée : on ne pût la retirer de ses mains.

2. Comme le P. la Mothe vit qu'il n'avoit plus rien à craindre de ce côté-là, il ne garda plus de mesures à m'insulter, toute moribonde que j'étois. Il n'y avoit presque point d'heure qu'on ne me fit de nouvelles insultes. On me disoit, qu'on n'attendoit plus rien sinon que je fisse guérie pour m'emprisonner. Il écrivit toujours plus fortement à ses frères contre moi, leur faisant entendre que je les persécutois. J'admirois en cela l'injustice des créatures. J'étois seule, dépourvue de tout, ne voyant personne : car depuis l'emprisonnement du P. la Combe mes amis avoient honte de moi, mes ennemis triomphoient ; j'étois délaissée & opprimée généralement de tout le monde : Le P. la Mothe au contraire en crédit, applaudi de tous, faisant tout ce qu'il vouloit, & m'opprimant de la manière du monde la plus étrange ; & il se plaint que je le maltraite lors que je suis aux portes de la mort ! Il est cru ; & moi, qui ne dis mot, & qui garde le silence, on m'outrage. Ses frères m'écrivirent tous de concert ; l'un que c'étoit pour mes crimes que je souffrois ; que je me misse sous la conduite du P. la Mothe ou que je m'en repentirois ; & avec cela me disoit des choses très-outrageantes du P. la Combe. L'autre me mandoit, que j'étois une frénétique, qu'il me falloit lier ; une létargique, qu'il falloit éveiller. Le premier m'écrivait encore, que j'étois un monstre d'orgueil, & quelque chose de semblable, puisque je ne voulois pas me laisser nettoier, conduire & corriger par

le P. la Mothe : & l'autre me faisoit savoir, que je voulois que l'on me crut innocente pendant que je faisois tout ce qui ressemble au péché. C'étoit-là mon régal journalier dans l'extrémité de mes maux ; & avec cela, le P. la Mothe crioit de toutes ses forces contre moi, disant que je le maltraitois. Je n'apportoie que la douceur à ses insultes, lui faisant même des présents. (a) *Je cherchois, comme dit le Roi-Prophète, quelqu'un qui prit part à ma douleur ; mais je ne trouvois personne.* Mon ame demeurait abandonnée à son Dieu, qui sembloit être uni avec les créatures pour la tourmenter : car outre que dans toute cette affaire je n'ai jamais eu de soutien perceptible, ni de consolation intérieure, je pouvois dire avec Jesus-Christ : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissée ?* & avec cela, des douleurs inconcevables dans le corps. Je n'avois pas un ami, ni aucun soulagement corporel.

4. Il n'y a crime d'infamie, d'erreur, de fortilège, de sacrilège, dont on ne m'ait accusée. Il me sembloit que je n'avois plus qu'une affaire, qui étoit, d'être le reste de ma vie le jouet de la providence, balottée continuellement, & après cela une victime éternelle de la divine justice. Mon ame se trouve à tout cela sans résistance, n'ayant plus d'intérêt propre, & ne pouvant pas vouloir être autre que ce que Dieu la fera être pour le tems & pour l'éternité. Que ceux qui liront ceci fassent une petite réflexion sur ce que c'est qu'un état de cette sorte, lorsque Dieu paroît se ranger du côté des créatures ; & avec cela une immobilité entière, qui ne se dément jamais. C'est bien là votre ouvrage, mon Dieu, où la créature ne peut rien.

(a) Ps. 68. v. 21.

5. Sitôt que je fus en état de me faire porter à la Messe en chaise, on me fit entendre, qu'il falloit que je parlasse à M. le Théologal. C'étoit un piège concerté avec le P. la Mothe & le Chanoine chez qui je logeois, afin de fournir un prétexte pour m'arrêter. Je parlai avec bien de la simplicité à cet homme, qui est tout dans le parti des (a) J. . . . & que Mr. N. . . . avoit gagné pour me tourmenter. Nous ne parlâmes que des choses de sa portée, & qu'il approuva. Cependant deux jours après on fit entendre que j'avois déclaré beaucoup de choses, & accusé bien des personnes, & ils se servirent de cela pour exiler tous les gens qui ne leur plaisoient pas. On en exila un grand nombre, que l'on disoit avoir fait avec moi des assemblées. Ce sont tous gens que je n'ai jamais vus, dont je ne fais pas le nom, & qui ne me connurent jamais. C'est ce qui m'a été le plus douloureux, que l'on se soit servi de cette invention pour exiler tant de gens d'honneur, quoique l'on fut bien que je ne les connoissois pas. Il y en a un qu'on a exilé parce qu'il a dit, que mon petit livre étoit bon. Il est à remarquer que l'on ne dit rien à ceux qui l'ont approuvé; que, loin de condamner le livre, on l'a réimprimé de nouveau depuis que je suis prisonniere, & affiché à l'Archevêché & par tout Paris. Cependant ce livre est le prétexte que l'on a pris pour me rendre justiciable de Mr. l'Archevêque. Le livre se vend & se débite, se réimprime, & moi je suis toujours prisonniere. On se contente dans les autres, lorsque l'on trouve quelque chose de mauvais dans des livres, de condamner les livres, & on laisse les personnes en liberté; &

(a) Jansenistes.

pour moi, c'est tout le contraire: mon livre est approuvé de nouveau, & l'on me retient prisonniere.

6. Le même jour qu'on exila tous ces Messieurs on m'apporta une lettre-de-cachet pour me rendre à la Visitation du fauxbourg S. Antoine. Je reçus la lettre-de-cachet avec une tranquillité qui surprit extrêmement celui qui me l'apporta. Il ne put s'empêcher de marquer son étonnement, ayant vu la douleur des Messieurs qui n'étoient qu'exilés. Il en fut touché jusqu'aux larmes; & quoiqu'il eut ordre de m'emmener, il me laissa tout le jour sur ma bonne foi, & me pria seulement de me rendre le soir à Ste. Marie. Il vint ce jour-là quantité de mes amis me voir: je n'en parlai qu'à quelques-uns: j'avois une gaieté extraordinaire tout ce jour-là: ce qui étonna ceux qui me virent & qui savoient l'affaire. On me laissa à ma liberté toute la journée, & l'on eût été fort aise que j'eusse fui; mais Notre Seigneur me donnoit des sentimens bien contraires. Je ne pouvois me soutenir sur mes jambes; car j'avois encore la fièvre toutes les nuits; & il n'y avoit pas quinze jours que j'avois reçu le Saint Viatique. Je ne pouvois, dis-je, me tenir debout lorsqu'il me fallut soutenir un si rude choc. Je crus que l'on me laisseroit ma fille, & une fille pour me servir. Ma fille me tenoit d'autant plus au cœur, qu'elle m'avoit plus coûté à élever, & que j'avois tâché avec le secours de la grace de déraciner ses défauts, & de la mettre dans la disposition de n'avoir aucune volonté, qui est la meilleure disposition pour une fille de son âge. Elle n'avoit pas douze ans.

CHAPITRE V.

sa prison dans un Couvent, & les duretés qu'on exerce envers elle de tous côtés, même de la part de son Confesseur, & de la Religieuse sa géolière. Dieu la punit sur ce qu'elle avoit voulu se gouverner par réflexion ; & la dispose à souffrir encore davantage. Divers interrogatoires : on y produit une lettre supposée, sans vouloir admettre ses justifications. Son état intérieur durant cela : prévision d'aggravation de croix. On lui tourne en rébellion un simple refus privé de ses écrits : ils lui sont tous ôtés. On parle de son innocence & de sa délivrance : mais elle sent que c'est en vain.

1. **ENFIN**, le vingt-neuvième de Janvier 1688, veille de St. François de Sales, il me fallut aller à la Visitation. Sitôt que j'y fus, on me signifia que l'on ne vouloit pas me donner ma fille, ni personne pour me servir ; que je serois prisonnière, enfermée seule dans une chambre. Ce fut mon régal pour me refaire dans l'extrême foiblesse où j'étois : mais je sentis bien la division lorsque l'on m'arracha ma fille. Je demandai qu'on la mit dans la même maison, & que je ne la verrois pas. Non-seulement on ne me voulut pas accorder cela ; mais de plus, on eut la dureté de défendre que l'on me dit nulle nouvelle d'elle. Ma peine étoit, que je craignois qu'elle ne fut exposée dans le monde, & qu'elle ne perdit en un moment ce que j'avois tâché de lui confier avec tant de soin. Il me fallut dès ce

moment sacrifier ma fille comme si elle ne m'appartenoit plus.

2. On choisit la Maison de la Visitation, rue S. Antoine, comme celle où je n'avois nulle habitude, & dont on étoit le plus assuré. On crut que l'on m'y tiendrait avec plus de rigueur que dans aucune autre ; & l'on ne se trompoit pas, parce que l'on favoit le zèle de la Mere Supérieure pour exécuter les ordres du Roi. De plus, on leur avoit fait de moi un si effroyable portrait, qu'elles me regardoient avec horreur. C'est une Maison où la foi est très-pure, & où Dieu est très-bien servi ; c'est pourquoi on ne pouvoit m'y voir de bon œil me croyant hérétique. On me choisit dans toute la Maison pour géolière celle que l'on favoit qui me traiteroit le plus rigoureusement. Il me falloit cette fille afin que ma croix fut complete.

3. Sitôt que je fus entrée, on me demanda, qui étoit mon Confesseur depuis la prison du P. la Combe. Je le nommai ; c'est un fort homme de bien, qui m'estime même. Cependant la frayeur avoit tellement saisi tous mes amis à cause de mon emprisonnement, que ce bon Religieux, sans en pénétrer les conséquences, me renonça, disant qu'il ne m'avoit jamais confessée, & qu'il ne me confesserait jamais. Cela fit un méchant effet ; & m'ayant surprise, à ce que l'on disoit, en mensonge, on ne doutoit plus de tout le reste. Cela me fit compassion pour ce Pere, & admirer la foiblesse humaine. Je n'en eus pas moins d'estime pour lui : cependant j'avois bien des gens qui m'avoient vu à son Confessionnal, & qui pouvoient servir de témoins. Je me contentai de dire, un tel m'a renoncé aussi, Dieu soit loué !

C'étoit à qui me défavoueroit, chacun s'efforçoit de dire qu'il ne me connoissoit pas, & tout le reste disoit de moi des maux étranges : c'étoit à qui inventeroit le plus d'histoires.

4. Cette fille que j'avois auprès de moi, fut gagnée par mes ennemis pour me tourmenter : elle écrivoit toutes mes paroles, & épioit toutes choses. On ne me (*) passoit pas la moindre chose, qu'elle ne la découût & defit toute entière. Elle faisoit toute son application de tâcher à me surprendre en mes paroles. Elle me traitoit d'hérétique, de trompée, de cervelle creuse; elle me reprochoit mes oraisons & cent autres choses. Si j'étois à l'Eglise, elle faisoit de grands soupirs comme si j'eusse été une hypocrite. Lorsque je communiois, elle en faisoit encore davantage; & elle me disoit, qu'elle prioit Dieu qu'il n'entrât pas en moi : enfin elle ne me regardoit qu'avec horreur & indignation. Cette fille étoit intime amie du Supérieur de la Maison à un point qu'il la voyoit presque tous les jours; & ce Supérieur étoit dans le parti du P. la Mothe & de l'Official; de sorte qu'il faisoit à cette fille, déjà assez portée à lui obéir par l'inclination qu'elle avoit pour lui, un principe de conscience de me maltraiter. Dieu seul fait ce qu'elle m'a fait souffrir. D'ailleurs l'Official disoit que l'on ne me jugeroit que sur le témoignage de la Supérieure; & elle ne me voyoit en aucune manière, & ne me connoissoit que par cette fille, qui lui disoit toujours du mal de moi : & comme elle étoit prévenue contre moi, les paroles les plus innocentes lui paroissoient des crimes, & les actions de piété des hypocrisies. Je ne puis

(*) C. à. d. On ne me laissoit pas parvenir la...

exprimer jusqu'à quel point alloit son aversion pour moi. Comme je ne voyois qu'elle dans cette Communauté, étant toujours enfermée sous la clef dans une petite chambre, j'avois de quoi exercer la patience. Notre Seigneur n'a pas permis qu'elle me soit échappée.

5. Je fis cependant une infidélité qui me causa une étrange souffrance : c'est que comme je vis le soin qu'elle prenoit de me faire parler, afin de me surprendre en paroles, je voulus m'observer. O Dieu, quel tourment pour une ame devenue simple comme un enfant ! Je voulois prendre garde à mes paroles afin qu'elles fussent plus justes; mais cela ne servoit qu'à me faire faire plus de fautes, Notre Seigneur le permettant de la sorte pour punir le soin que j'avois voulu avoir de moi-même; qui suis à lui sans réserve, & qui ne me dois regarder que comme une chose qui lui appartient, sans me soucier non plus de moi-même que si je n'étois pas; ainsi loin que ma précaution me servit, je fis des fautes de surprise en mes paroles, que je n'aurois pas faites sans cela; & à cause de ce soin que j'avois voulu prendre de moi je fus rejetée pour quelques jours en moi-même avec un tourment que je ne saurois mieux comparer qu'à celui de l'enfer. Car il y a cette différence entre l'ame du purgatoire & l'Ange rebelle, que l'ame du purgatoire souffre un tourment inexplicable, parce qu'elle a une pente très-forte pour s'unir immédiatement à son Souverain Bien : mais cependant sa douleur n'est pas égale à celle d'un esprit qui a joui dans le Ciel du Souverain Bien, & qui en est rejeté. C'est-là l'état où étoit mon ame, qui étoit comme dans la rage & le désespoir; & je crois que si cela

eût duré, j'en fusse morte. Mais je reconnus aussitôt d'où venoit ma faute. Je me délaissai comme j'étois, & je me résolus que, quand cette fille, par ses faux rapports, me conduiroit sur l'échafaut, je ne prendrois pas garde à moi, & ne me mêlerois non plus de moi que si je n'étois plus. Cela se passa peu à peu; & je rentrai dans mon premier état.

6. Un peu après que je fus entrée dans le Couvent, j'eus un songe. Je vis tout-à-coup le ciel ouvert, & comme une pluie de feu d'or, qui me paroissoit être comme la fureur de Dieu, qui vouloit se satisfaire & se rendre justice à soi-même. Il y avoit avec moi une infinité de gens qui prirent tous la fuite afin de l'éviter : pour moi, je fis tout le contraire : je me prosternai à terre, & je dis à Notre Seigneur, sans le lui dire autrement qu'en la manière qu'il connoît & entend; c'est moi, mon Dieu, qui suis la victime de votre divine justice : c'est à moi à essuier tous vos foudres & vos carreaux. Aussitôt toute cette pluie, qui étoit d'un or enflammé, tomba sur moi avec tant de violence, qu'il me sembloit qu'elle m'arrachoit la vie. Je m'éveillai en sursaut, pleine de certitude que Notre Seigneur ne vouloit pas m'épargner, & qu'il me feroit bien payer le titre de victime de sa justice.

7. Sitôt après que je fus dans cette Maison, Mr. Charon l'Official, & un Docteur de Sorbonne, vinrent m'interroger. Ils commencerent par me demander, s'il étoit vrai que j'eusse suivi le P. la Combe, & qu'il m'eût emmenée de France avec lui? Je répondis à cela, qu'il y avoit dix ans qu'il étoit hors de France lorsque j'en sortis, & qu'ainsi je n'avois garde de l'avoir suivi.

On

On me demanda, s'il ne m'avoit pas enseigné à faire l'oraison? Je déclarai, que je l'avois faite dès ma jeunesse, & qu'il ne me l'avoit jamais apprise; que je ne l'avois connu que par une lettre du Pere la Mothe qu'il m'avoit apportée en allant en Savoie, & cela dix ans avant mon départ de France. Le docteur de Sorbonne, qui agissoit de bonne foi, & qui n'a jamais rien su des fourberies, (car on n'a jamais voulu que je lui parlasse en particulier toute seule,) dit tout haut, que ce n'étoit pas de quoi faire une grande connoissance. On me demanda, si ce n'étoit pas lui qui avoit fait le petit livre du *Moien court & facile* &c.? Je dis que non : que je l'avois fait en son absence, sans nul dessein qu'il fut imprimé; & qu'un Conseiller de Grenoble de mes amis en ayant pris le manuscrit sur ma table, le trouva utile, & désira qu'il fut imprimé; qu'il me pria d'y faire une préface, & de le diviser par espeece de Chapitres; ce que j'eus en une matinée. Comme ils virent que tout ce que je disois étoit à la décharge du P. la Combe, ils ne voulurent plus m'interroger sur lui. Ils commencerent par m'interroger sur mon livre. Ils ne m'ont jamais interrogé ni sur ma foi, ni sur mon oraison, ni sur mes mœurs.

8. Je fis d'abord une protestation authentique, écrite & signée de ma main, que je ne m'étois jamais écartée des sentimens de la Ste. Eglise, pour laquelle je serois prête de donner mon sang & ma vie; que je n'étois jamais entrée dans aucun parti; que j'avois toute ma vie fait profession des sentimens les plus orthodoxes; & que j'avois même travaillé toute ma vie à soumettre mon esprit & à détruire ma propre volonté: que s'il se trouvoit quel-

Tome III.

D

que chose dans mes livres ou dans mes écrits qui pût être mal interprété, j'avois déjà tout soumis & le soumettois encore aux sentimens de la sainte Eglise, & même des personnes de doctrine & d'expérience : que si je répondois aux interrogations que l'on me faisoit sur le petit livre, ce n'étoit que pour obéir, & non pour le soutenir, n'ayant eu d'autre dessein que de servir aux âmes, & non de leur nuire. Ce fut là la première interrogation.

On m'a interrogée d'abord quatre fois. Sitôt que je fus dans la Maison, on dit à la Supérieure que je n'y ferois que dix jours, jusqu'à la fin de mes interrogations. Je ne fus pas d'abord surprise de ce que l'on ne me laissoit aucun commerce ni au dehors ni au dedans, parce que je crus que c'étoit afin que je ne pusse avoir aucun conseil dans les interrogations.

9. La seconde interrogation fut sur le petit livre, si j'avois voulu ôter les prières vocales de l'Eglise, & sur tout le Chapelet, lorsque j'avois appris à dire le *Pater* avec application, & que j'avois expliqué le *Pater*, & dit, qu'un *Pater* dit de cette sorte, valoit mieux que plusieurs dits sans attention ? Il ne me fut pas difficile de répondre à cela; car apprendre à dire une prière avec application & attention, n'est pas détruire la prière; au contraire, c'est l'établir, & la rendre parfaite. On me fit ensuite d'autres interrogations sur le même livre que je n'avois pas: car j'ai si peu de mémoire que je ne savois pas même si ce que l'on me demandoit, étoit dans le livre. Notre Seigneur me fit la grace qu'il promit aux Apôtres, qui fut, (a) de me donner de quoi répondre bien mieux que si je l'eusse cherché. Ils me dirent: si vous vous étiez

(a) Luc 21. v. 14. 15.

expliquée comme cela tout au long dans le livre, vous ne seriez pas ici. Tout à coup je me souvins que j'avois mis dans le livre, au bas du Chapitre, la même raison qu'ils trouverent bonne; & je le déclarai: mais on ne voulut pas l'écrire. Après cela je vis qu'ils avoient pris seulement les endroits du livre qui n'étoient pas expliqués, & qu'ils en avoient laissé l'explication; & c'étoit pour servir de prétexte à la persécution, ainsi que la suite l'a fait voir. Après que je leur eus déclaré que les explications étoient dans le livre, & que s'il y avoit quelque chose de mal il ne s'en falloit pas prendre à moi, qui ne suis qu'une femme sans science; mais aux Docteurs qui l'ont approuvé sans même que je les en eusse priés, ne les connoissant pas; depuis ce tems, ils ne m'interrogèrent plus sur le livre, ni sur celui du *Cantique des Cantiques*, se contentant de la soumission que j'en avois faite.

10. La dernière interrogation fut sur une lettre contrefaite, où l'on me faisoit écrire que j'avois fait des assemblées dans des maisons que je ne connoissois pas, & tout le reste que (*) j'ai déjà dit. On me lut cette lettre; & sur ce que l'écriture n'étoit nullement conforme à la mienne, on me dit que c'étoit une copie, & que l'on avoit l'original, qui étoit conforme à mon écriture. Je demandai de le voir; mais il n'a jamais paru. Je dis, que je ne l'avois jamais écrite, & que je ne connoissois point le Minime à qui elle étoit adressée.

Il faut savoir pour bien concevoir la malignité de cette lettre, qu'un bon Pere Minime me vint voir de la part de certaines Religieuses de ma

(*) Ci-dessus Chap. III. §. 2. vers la fin.

connoissance. Un des poursuivans ennemis me dit, vous vieiez donc aussi des Minimes. Le P. la Mothe & la femme le virent; & l'un des deux me demanda son nom. Je ne le savois pas; car je ne le connoissois pas: ainsi je n'avois garde de le dire. On fit donc une lettre au Minime, à qui l'on donna le nom de Pere François, quoique j'aie su depuis son nom, qui étoit bien différent de celui-là. Ils me faisoient écrire à ce Pere du 30 d'Octobre, où je lui écrivois comme lui demeurant à Paris à la place Roiale; *Mon Pere, ne me venez pas voir au Cloître Notre Dame. La raison pourquoi ils avoient mis cela étoit, qu'ils avoient épié qu'il n'étoit point venu dans le Cloître de Notre-Dame; & ils n'en favoient pas la cause: suivoit, que je ne tenois plus mes assemblées, parce que j'étois espionnée. Cette lettre me convainquoit aussi de dessein contre l'Etat; de cabales, & d'assemblées; & ils ajoutoient: je ne signe pas, à cause du mauvais tems. A mesure que l'on me lisoit cette lettre, je soutenois que je ne l'avois jamais écrite. Le style même l'auroit fait voir à toutes les personnes qui ont vu ou reçu de mes lettres. Pour les assemblées, je dis toujours, que je ne connoissois point ces personnes; que je ne connoissois point d'autre Minime qu'un qui m'étoit venu voir de la part de certaines Religieuses, & qu'il n'étoit pas de Paris; qu'il étoit Correcteur d'Amiens. Je ne me souvins pas pour lors d'autres raisons à dire; & Mr. l'Official ne voulut pas même que l'on écrivit ces raisons. Il fit seulement mettre, que je disois qu'elle n'étoit pas de moi.*

11. Après m'avoir lu cette lettre, il se tourna vers moi, & me dit: Vous vieiez bien, Madam-

me, qu'après une lettre comme celle-là, il y avoit bien de quoi vous mettre en prison. Je lui répondis; Oui, Monsieur, si je l'avois écrite. Il me soutint toujours en présence du Docteur, qu'elle étoit de mon écriture. Mais Notre Seigneur, qui ne manque jamais au besoin, me fit souvenir sitôt qu'ils furent dehors, que ce bon Pere étoit à Amiens dès le commencement du mois de Septembre; & que je n'avois pas pu lui écrire comme étant à Paris le trentième d'Octobre; qu'ils'en étoit allé cinq semaines avant que je logeasse au Cloître de Notre Dame; & qu'ainsi, je n'avois pu lui écrire de là avant son départ sur cette détention, (*) & le prier de me venir voir le trentième d'Octobre dans telles & telles maisons, que je ne connoissois pas, & où je ne fus jamais; & de plus, lui étant à Amiens. J'envoiai tout cela par écrit à Mr. l'Official, qui se donna bien de garde de le montrer au Docteur. Je lui écrivis de plus, que s'il ne vouloit pas se donner la peine d'en vérifier la fausseté, qu'il en donnât la commission au Tuteur de mes enfans, qui le feroit volontiers. Mais loin de cela, que faisoit-on? On me resserre avec plus de soin qu'auparavant, on m'accuse & diffame par-tout, & l'on m'ôte tout moyen de me justifier; on me suppose des lettres, & l'on ne veut pas que j'en justifie. On fut deux mois, après la dernière interrogation sans me dire un mot, à exercer toujours la même rigueur envers moi, cette Sœur me traitant plus mal que jamais.

12. Jusqu'alors je n'avois rien écrit pour ma justification à Mr. l'Archevêque ni à Mr. l'Offi-

(*) Du P. la Combe faite le 3 d'Oct. ci-dessus. Chap. III. v. 5.

cial ; car je n'avois nulle liberté d'écrire à d'autres, non plus que je n'en ai à présent aucune. J'avois été, jusqu'au tems que je voulus m'observer en la manière que j'ai dit, sans aucun soutien sensible ni perceptible ; mais dans une paix de Paradis, me laissant en bute à toute la malice des hommes. Mon divertissement étoit d'exprimer mon état en vers. Il me sembloit que quoiqu'enfermée dans une étroite prison, mon ame étoit la même liberté, & plus large que toute la terre, qui ne me paroissoit que comme un point au prix de la largeur que j'expérimentois : & mon contentement étoit sans contentement pour moi, parce qu'il étoit en Dieu seul au-dessus de tout intérêt propre. Douze jours avant Pâques j'allai à confesse. Je levai les yeux sans savoir pourquoi ; je vis un tableau de Notre Seigneur tombé sous la croix avec ces paroles ; (a) *Voies s'il y a douleur égale à ma douleur !* Je reçus en même tems une forte impression que les croix alloient tomber sur moi en plus grande foule. J'avois toujours eu jusqu'alors quelque espérance que voiant mon innocence, on me feroit justice : mais lorsque je vis que plus je paroissais innocente, plus on tâchoit d'obscurcir mon innocence, & que l'on me tenoit plus resserrée ; je jugeai bien que l'on ne cherchoit pas mon innocence, mais seulement à me faire paroître coupable. Ce qui arriva me confirma encore davantage dans cette pensée.

13. Mr. l'Officiel me vint voir seul, sans être accompagné du Docteur qui avoit été aux interrogations ; & il me dit, qu'il ne falloit pas parler de la fausse lettre : que ce n'étoit rien : (après m'a-

(a) Lam. de Jer. 1. v. 12.

voir dit ci-devant que c'étoit pour cela qu'on m'avoit emprisonnée.) Je lui dis ; *Quoi, Monsieur, ne s'agit-il que de contrefaire l'écriture d'une personne, & de la faire passer pour une personne qui fait des assemblées & qui a des desseins contre l'Etat ?* Il me dit aussitôt : Nous en chercherons l'auteur. Je lui dis ; *I n'y en a point d'autre que l'écrivain Gautier, que sa femme m'avoit dit qui contrefaisoit toutes sortes d'écritures.* Il vit bien que j'avois trouvé l'endroit. Ensuite il me demanda ; où étoient les papiers que j'avois écrits sur l'écriture. Je lui dis, que je les donnerois lorsque je serois hors de prison, & que je ne voulois pas dire à qui je les avois confiés. Il me dit ; si nous venons vous les demander, dites la même chose, me faisant bien des offres de service : cependant il s'en alla très-content, croiant avoir trouvé un moyen de me perdre sans ressource, & de satisfaire le P. la Mothe dans le desir qu'il avoit que l'on ne me fit jamais sortir de prison.

14. Il dressa un procès-verbal comme s'il m'eût interrogé juridiquement ; quoique ce n'eût été qu'une simple conversation. Le procès-verbal portoit, qu'ayant été jusqu'alors docile en apparence, j'avois fait rebellion lorsque l'on m'avoit demandé mes papiers. Je ne savois rien de tout cela. Je ne laissai pas d'écrire à Mr. l'Officiel une lettre très-forte sur ce qu'il m'avoit dit que ce n'étoit rien que la lettre qu'on avoit contrefaite. J'en écrivis aussi à Mr. l'Archevêque, qui est de lui-même assez doux, & qui ne se feroit pas porté à me traiter avec tant de rigueur s'il n'avoit été sollicité par mes ennemis. Il ne me fit nulle réponse sur tout cela ; mais l'Officiel crut avoir trouvé un moyen de me perdre en disant, qu'il

j'avois été rebelle, & que je ne voulois pas donner mes écrits. Il vint environ trois ou quatre jours avant Pâques avec le Docteur de Sorbonne & son procès Verbal, auquel je répondis, que j'avois fait une grande différence entre une conversation particulière & une interrogation, que je ne m'étois pas cru obligée de dire une chose que l'on ne me demandoit que comme en l'air; & qu'ils étoient entre les mains de ma femme-de-chambre. Ils me demandèrent, si je voulois bien les leur donner pour en faire ce qu'il leur plairoit? Je leur dis, qu'oui; & que n'ayant écrit que pour faire la volonté de Dieu, j'étois aussi contente d'avoir écrit pour le feu que pour la presse. Le Docteur dit, qu'il ne se pouvoit rien de plus édifiant. On leur remit entre les mains les copies de mes écrits; car pour les originaux, il y avoit déjà longtems qu'ils n'étoient plus en ma disposition. Je ne sais où ceux qui me les ont pris, les ont mis: mais j'ai cette ferme foi, qu'ils seront tous conservés malgré la tempête. Pour moi, je n'en avois pas davantage que ceux que je donnai, ni ne savois où il y en avoit d'autres. Ainsi je le pus dire avec vérité.

15. La Supérieure de la maison où je suis prisonnière demanda à Mr. l'Official comment mon affaire alloit, & si on me laisseroit bientôt sortir de prison? Il lui échappa de lui dire (& peut-être le fit-il à cause du Docteur, pour se mieux couvrir,) « Ma mère, que pourroit-on faire à une per-
 „ sonne qui dit & fait tout ce que l'on veut, & en
 „ qui on ne trouve rien? On la fera sortir au pre-
 „ mier jour. » Cependant on ne me justifioit pas. Mr. l'Archevêque témoigna être très-content de moi, & l'on parloit ouvertement de ma for-

me & de mon innocence. Le Père la Mothe étoit le seul qui l'apprehendoit. On cherchoit à me surprendre. Plus j'étois innocente, plus j'avois de peines. On me fit savoir que mon affaire alloit bien, & que j'allois sortir à Pâques. J'eus dans le fond de l'ame un pressentiment du contraire.

CHAPITRE VI.

Especce de Transfiguration intérieure, servant comme d'introduction à un nouvel état de souffrances & d'abandonnement. Amour pour ses persécuteurs. Reconnaissance de son innocence & promesse de liberté. Vicissitudes sur son issue, durant quoi elle est toujours égale & immobile. La prévention où l'on est contr'elle empêchant qu'on ne lui rende justice, on la persuade d'écrire au P. la Chaise. Lettre qu'elle lui écrit, mais sans effet. On exige d'elle ce qu'elle ne peut accorder. Recharge d'accusations calomnieuses.

1. **JUSQU'ALORS** j'avois été dans un contentement & une joie inexplicables de souffrir & d'être captive. Il me sembloit que la captivité de mon corps me faisoit mieux goûter la liberté de mon esprit: plus j'étois ressermée au dehors, plus j'étois large & étendue au dedans: mon oraison toujours la même, simple & rien, quoiqu'il y ait des tems où l'Epoux serre plus fortement, & abîme plus en lui. J'avois été de la sorte jusqu'au tems que je fis l'infidélité de vouloir m'observer en la manière que j'ai dit. Le jour de S. Joseph, je fus mise dans un état plus marqué, qui étoit plus du ciel que de la terre. J'al-

J'ai au Calvaire qui est au fond du jardin ; ma Géolierie aiant eu la permission de m'y mener. Ce fut dans ce lieu , qui a toujours fait mes délices , où je fus très-longtems , mais dans un état trop simple , pur , & nud pour en pouvoir parler. Les dispositions les plus élevées sont celles dont on ne peut rien dire. Je ne m'étonne pas si on ne dit rien de celles de la Sainte Vierge & de S. Joseph. Toutes celles qui ont quelque chose de marqué , sont bien foibles.

2. Je compris assez par cet état , (si fort au-dessus de tout ce qui s'en peut dire, quoique dans le même fond , qui ne change point ,) qu'il y avoit quelque nouveau calice à boire : de même que la transfiguration de Jesus-Christ , où il s'entretenoit de ses souffrances , étoit comme le gage de ce qu'il lui falloit souffrir , & une introduction dans sa passion , où effectivement il entra dès l'heure même intérieurement , se privant lui-même pour le reste de sa vie des épanchemens de la Divinité sur l'humanité ; enforte qu'il fut privé dès ce moment de tous les soutiens qu'il avoit eus auparavant : alors sa gloire se faisant paroître sur son corps , faisoit comme un dernier effort pour s'écarter pour toujours , & devant être toute renfermée dans sa Divinité , elle laissoit l'humanité dans une privation d'autant plus grande , que l'état de gloire & de jouissance lui étoit plus naturel , du qu'il lui étoit par son union hypostatique avec la nature divine : aussi cette suspension de gloire & de béatitude étoit un miracle continuél. Comme donc depuis la transfiguration , autant que je le puis comprendre , jusqu'à la mort de Jesus-Christ , tous épanchemens de béatitude furent suspendus , pour le laisser dans la pure souff-

rance : je puis dire aussi qu'il m'en arriva autant , quoiqu'indigne de participer aux états de Jesus-Christ , & avec la disproportion d'une petite & foible créature à un Dieu & homme. Car le jour de S. Joseph , qui est un Saint auquel je fais unie d'une manière bien intime , fut comme un jour de transfiguration pour moi. Il me sembloit que je n'avois plus rien de la créature : & depuis ce tems , il s'est fait comme une suspension , enforte que j'ai été autant abandonnée (*) de Dieu , que persécutée des créatures : non que j'aie aucune peine de cet abandon , & que mon âme ait la moindre tendance pour autre chose : cela ne peut plus être : car elle est sans penchant ni tendance pour quoi que ce soit : mais elle ne laisse pas d'être dans cet abandon , qui est tel , que je suis quelquefois obligée de réfléchir pour savoir si j'ai un être & une subsistance.

3. Tout le jour de S. Joseph je fus de même : & cela commença à diminuer peu à peu jusqu'au jour de l'Annonciation , qui est le jour de la joie de mon cœur. Cependant ce jour-là il me fut comme signifié , qu'il falloit entrer dans de nouvelles amertumes , & boire jusqu'à la lie de l'indignation de Dieu. Le songe que j'avois fait , où toute l'indignation de Dieu tomboit sur moi , me revint dans l'esprit ; & il fallut m'immoler de nouveau. Le soir de l'Annonciation je fus mise dans une agonie que je ne puis exprimer : la fureur de Dieu étoit entière , & mon âme sans nul soutien ni du ciel ni de la terre. Il me sembla que Notre Seigneur me vouloit faire éprouver quelque chose de son agonie au jardin. Cela me dura jusqu'à Pâques : après quoi je fus remise dans ma

(*) Quant à la perception & sensibilité.

première tranquillité, avec cette différence, que tout concours est ôté, & que je suis soit du côté de Dieu, soit de celui des créatures, comme ce qui n'est plus. Il faut que je me fasse effort pour penser si je suis, & ce que je suis, s'il y a en Dieu (a) des créatures, & quelque chose de subsistant.

4. Quoique j'aie été traitée de la manière que j'ai dite & que je dirai après, je n'ai jamais eu aucun ressentiment contre mes persécuteurs. Je n'ai point ignoré les persécutions qu'ils m'ont faites: Dieu a voulu que j'aie tout vu, & tout connu. Il me donnoit des certitudes intérieures que cela étoit, & je n'en ai jamais douté un moment: mais quoique je le connusse, je n'avois nul fiel contre eux; & s'il avoit fallu donner mon sang pour leur salut, je l'aurois donné & le donnerois encore de tout mon cœur. Je ne me suis jamais confessée à leur sujet. Il y a des esprits foibles qui disent qu'il ne faut pas croire que les gens fassent ce que pourtant ils font. Jésus-Christ & les Saints se crevoient-ils les yeux pour ne pas voir leurs persécuteurs? Ils les voioient: mais ils voioient en même tems (b) qu'ils n'auroient eu aucun pouvoir s'il ne leur avoit été donné d'en haut. C'est ce qui fait qu'aimant les coups que Dieu donne, on ne peut haïr la main dont il se sert pour nous frapper, quoique l'on voie bien quelle elle est.

5. Le Jeudi-saint Mr. l'Official me vint voir seul, & dit, qu'il me donnoit la liberté du Cloître, c'est-à-dire, de pouvoir aller & venir dans la Maison: mais il ne me voulut donner aucune li-

(a) C. d. d. h. outre Dieu, il y a des créatures, comme les Saints qui sont en lui, & autres. (b) Jean 19, v. 11.

berté pour le dehors: je ne pus même obtenir de parler au Tuteur de mes enfans. Cependant on ne laissoit pas de pousser continuellement ma fille de consentir à un mariage qui auroit été sa perte: & pour y réussir, on l'avoit mise entre les mains de la cousine du Cavalier à qui on la vouloit donner. Cela m'auroit causé bien du chagrin si j'en pouvois prendre: mais j'avois toute ma confiance en Dieu, & qu'il ne permettroit pas que cela arrivât, la personne dont il s'agissoit, n'ayant nulle teinture du Christianisme, & étant entièrement ruiné. Mr. l'Official me dit en même tems, que j'étois tout-à-fait justifiée; qu'on me laissoit seulement ici par formalité pour peu de jours, afin d'avoir le sentiment de la Supérieure, de laquelle on connoissoit depuis longtemps le mérite & la droiture. La Supérieure rendit de moi, & toute la Communauté, tous les bons témoignages que l'on peut rendre d'une personne, & la Communauté prit pour moi une très-grande affection, enforte que les Religieuses ne pouvoient s'empêcher de dire du bien à tout le monde. Quand j'aurois eu le choix de tous les Couvents de Paris, même de ceux où je suis connue, je ne pouvois pas mieux être qu'en celui-là. Ce fut là, ô mon Amour, que je reconnus davantage votre providence sur moi, & la protection que vous me donniez: car on avoit choisi cette Communauté comme celle où l'on croioit qu'on me traiteroit avec le plus de rigueur, après l'avoir prévenue contre moi de la dernière force.

6. Sitôt que le P. la Mothe fut que l'on disoit du bien de moi dans cette Maison, il alla se persuader que l'on ne pouvoit dire du bien de moi sans dire du mal de lui: & quoique je ne visse person-

ne, il écrivoit & se plaignoit même à tout le monde que je le décriois par-tout, & que la Communauté disoit bien du mal de lui; de sorte qu'il aigrit de nouveau contre moi l'esprit de Mr. l'Archevêque & de l'Official, dont il est le Confesseur. Loin de me faire sortir au bout de dix jours, comme l'on disoit, on me laissa là plusieurs mois sans me rien dire: on faisoit même courir de nouvelles calomnies: & après avoir dit que j'étois innocente, on me fit plus noire que jamais. Mr. l'Archevêque disoit, que je ne devois rien attendre que de mon repentir. Il fit entendre au Pere de la Chaise que j'avois des erreurs, & que je les avois même retractées avec larmes; mais qu'il y avoit tout lieu de croire que ce n'étoit que par dissimulation; & qu'ainsi il me falloit tenir enfermée. A cela je ne demandois qu'une chose, qui étoit, que l'on me punit si j'étois coupable; mais que l'on montrât mes interrogations. C'est ce que l'on n'a jamais voulu faire: au contraire, on ne me répondoit que par de nouvelles calomnies.

7. Ce qui m'a été le plus pénible dans toute cette affaire, est qu'il étoit impossible de prendre nulle mesure. J'étois continuellement battue entre l'espérance & le désespoir. Tout-à-coup on venoit dire, que mes persécuteurs avoient le dessus, & qu'ils avoient fait croire à Sa Majesté que j'étois coupable de tous les crimes dont on m'accusoit. Effectivement tous mes amis se retiroient, & disoient qu'ils ne me connoissoient pas. Mes ennemis chantoient victoire, & redoubloient leurs rigueurs & leurs sévérités envers moi. Je demurois contente, & abandonnée pour rester dans l'opprobre, croiant y devoir finir mes jours, & ne songeais plus qu'à y rester toute ma vie prison-

niere. Il venoit tout-à-coup de nouveaux jours d'espérance, qui faisoient voir l'affaire presque conclue en ma faveur, & que j'allois être déclarée & reconnue innocente. La chose paroissoit elle faite, & l'espérance réveillée; il venoit un nouveau revers & une nouvelle calomnie de mes ennemis, qui faisoient croire qu'ils avoient trouvé de nouvelles pièces contre moi, & que j'avois fait de nouveaux crimes. Cela étoit continuel; de sorte que je me regardois entre les mains de Dieu comme un roseau battu du vent, tout terrassé, puis tout-à-coup relevé, sans pouvoir s'arrêter ni à la disgrâce ni à l'espérance. Mon ame n'a jamais changé de situation pour être battue continuellement: elle étoit toujours dans la même assiette.

8. On me vint annoncer tout-à-coup, que le P. la Mothe avoit obtenu que l'on me mit dans une Maison dont il est le maître, & où l'on croioit qu'il me feroit extrêmement souffrir; car il est très-dur. Il le croioit si bien, qu'il avoit donné ordre que l'on me tint une chambre prête pour m'y enfermer. On me rapporta cette nouvelle, qui étoit de toutes, celle que je devois le plus appréhender. Tous mes amis pleuroient amèrement. Je ne sentis pas seulement un premier mouvement de peine ou d'attendrissement sur moi-même; mon ame ne changea pas, même pour un instant, de situation. Une autre fois une personne de crédit s'offrit de parler pour moi, & assura de ma prompte délivrance. La chose parut faite: je n'en eus pas un premier mouvement de joie. Il me semble que mon ame est dans une immobilité entière, & qu'il y a en moi une perte si entière de tout ce qui me regarde, qu'aucun de mes intérêts ne me peut faire ni peine ni plaisir. De plus, je suis

tellement toute à mon Dieu, que je ne puis vouloir autre chose pour moi que ce qu'il fait. La mort, l'échaffaud, dont on m'a menacé une infinité de fois, ne fait pas la moindre altération. Le dirai-je, ô mon Amour ! qu'il y a eu moi un amour souverain pour vous seul au-dessus de tout amour, qui fait que dans l'enfer même je serois contente dans la disposition où je suis ; parce que je ne puis me contenter ni affliger d'aucune chose qui me soit propre, mais du seul contentement de Dieu. Or comme Dieu sera toujours infiniment heureux, il me semble qu'il n'y a aucun malheur soit dans le tems soit dans l'éternité, qui me puisse empêcher d'être infiniment heureuse depuis que mon bonheur est en Dieu seul.

9. On ne me rendit aucune justice : au contraire, on tâchoit d'inventer de nouvelles calomnies contre moi, & de cacher par là une persécution aussi étrange que celle qu'on me faisoit, sans m'avoir jamais donné aucun Confesseur qu'un qui confesse les Religieuses, qui est sourd, en sorte qu'elles étoient obligées d'en faire venir d'extraordinaires. Tout ce que je pus obtenir fut, la veille de la Pentecôte, de me confesser à un Religieux qui vint parce que le Confesseur étoit malade, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de passer cette fête sans se confesser. J'avoue que la Confession aussi fréquente qu'on la fait dans cette maison a été ma plus forte peine ; car Notre Seigneur me tient dans un si grand oubli de moi, que je ne saurois me confesser que de choses générales ou passées : mais pour le présent, je ne fais où je suis, & ce que je suis, & je n'en puis rien dire. Une Dame séculière, que la Providence m'a fait trouver dans cette Maison, & qui a pris beaucoup

d'affection

d'affection pour moi & m'a rendu tous les services qu'elle a pu, se résolut, voyant l'injustice que l'on me faisoit, de prier un Pere Jésuite de sa connoissance de parler au Pere de la Chaise. Ce bon Pere le fit ; mais il trouva le Pere de la Chaise fort prévenu contre moi ; parce qu'on lui avoit fait croire que j'étois dans des erreurs, & que j'en avois même retracté ; mais qu'il m'en restoit beaucoup ; de sorte que cette bonne Dame me conseilla d'écrire au Pere de la Chaise ; & je lui écrivis cette lettre.

Lettre au R. P. de la Chaise.

MON RÉVÉREND PERE,

SI mes ennemis n'avoient attaqué que mon honneur & ma liberté, j'aurois préféré le silence à ma justification, ayant habitude de prendre ce parti : mais à présent, mon R. P. que l'on attaque ma foi, disant, que j'ai retracté des erreurs, & étant même soupçonnée d'en avoir encore ; j'ai été obligée, en demandant la protection de Votre Révérence, de l'informer de la vérité. J'assure Votre Révérence que je n'ai rien fait de tout cela ; & ce qui me surprend est, qu'après que Mr. l'Official m'a avoué lui-même que les mémoires que l'on avoit donnés contre moi étoient faux, & que la lettre que l'on avoit forgée contre moi, étoit reconnue venir d'un faussaire, ensuite des preuves incontestables que je lui ai données qu'elle n'étoit pas de moi ; après que ceux que l'on m'a donné pour Examineurs, qui ne m'ont jamais demandé de retractation, mais bien de petits éclaircissemens dont ils ont paru contents, m'ont déclaré innocente ; que je leur ai même mis entre les mains des

Tome III.

E

écrits que je n'avois faits que pour mon édification, les leur soumettant de tout mon cœur; qu'après, dis-je, ces choses j'aie sujet de croire que Votre Révérence ne soit pas informée de mon innocence. Je ne saurois, mon Révérend Pere, dissimuler que pour tout autre article que celui de la foi il me seroit facile de souffrir la calomnie; mais comment pourrois-je garder le silence pour la plus juste douleur qui fut jamais? J'ai toute ma vie fait une profession si ouverte des sentimens les plus orthodoxes, que je me suis même sur cela attiré des ennemis. Si j'osois découvrir mon cœur à Votre Révérence, dans le secret qu'exige une confiance parfaite, il me seroit bien facile de lui prouver par des faits incontestables que ce sont des intérêts temporels qui m'ont réduit où je suis. Après avoir refusé des choses que je ne pouvois faire en conscience, on m'a menacé de me faire des affaires, j'ai vu les menaces, j'en ai senti les effets sans me pouvoir défendre, parce que je suis sans intrigue & sans parti, & qu'il est aisé, mon Révérend Pere, d'imposer à une personne destituee de toute protection. Mais comment puis-je espérer que Votre Révérence me croie, n'étant, par malheur, connue d'elle que par la calomnie? Cependant je n'avance rien, que je ne puisse prouver si elle veut bien s'en laisser informer. Ce seroit une grâce qui attireroit la reconnaissance éternelle de, &c.

10. Cette lettre fit un effet tout contraire à ce que l'on prétendoit. Je ne l'écrivis que par complaisance & pour ne pas scandaliser: car on regardoit comme entêtement, la résolution où j'étois de ne faire aucune démarche pour ma justification. On disoit, que j'attendois que Dieu fit tout, & que c'étoit le tenter. Je sentois au dedans de moi que cette lettre, & toutes celles que l'on me faisoit écrire, n'auroient aucun effet; qu'au

contraire elles gâtéroient plus que d'accommoder: cependant Notre Seigneur vouloit que je les écrivisse, pour leur faire voir que tout ce que l'on fait pour une ame abandonnée à Dieu, est bien peu de chose s'il ne le fait lui-même. J'avois connu dès le commencement que Notre Seigneur vouloit être seul mon libérateur: aussi avois-je une joie que l'on ne peut exprimer lorsque je voyois que toutes les intrigues des créatures les mieux intentionnées ne servoient qu'à tout gêner. Le P. de la Chaize parla de moi à Mr. l'Archevêque apparemment: cela ne servit qu'à donner lieu à de nouvelles faussetés & à de nouvelles persécutions. M. l'Archevêque assura que j'étois fort criminelle; & pour le mieux prouver, il feignit de me vouloir faire grâce. Il fit venir ici un Evêque de ses amis pour solliciter sous main la Mere Supérieure de me faire écrire adroitement une lettre de soumission & de civilité dans laquelle je déclarasse que j'étois criminelle, & que j'avois fait des retractations; assurant que si j'écrivois cette lettre, l'on me feroit sortir aussitôt.

J'ai oublié de dire qu'un mois avant ce tems Mr. l'Official me vint trouver avec le Docteur, & me proposa en présence de la Mere Supérieure, que si je voulois consentir au mariage de ma fille, je sortirois de prison avant huit jours. Je dis, que je ne voulois pas acheter ma liberté au prix de sacrifier ma fille; que j'étois contente de rester en prison tant qu'il plairoit à Notre Seigneur. Il répondit, que le Roi ne feroit point de violence: mais qu'il le déiroit. Je dis que je savois le Roi trop juste & trop équitable pour en user autrement. Cependant peu de jours après, on alla

rapporter au P. de la Chaîse, que j'avois dit, que le Roi vouloit que l'on me retint en prison jusqu'à ce que j'eusse consenti au mariage de ma fille; que Mr. l'Archevêque avoit dit lui-même au tuteur de mes enfans, que je ne sortirois point que je n'y eusse consenti: & quoique je ne visse personne, & que je n'eusse aucun commerce au dehors, on m'accusa pourtant d'avoir inventé cela, & l'on dit que j'étois criminelle d'Etat, & qu'il me falloit renfermer de nouveau sous la clef. Mais avant ce tems on fit encore une tentative pour voir si je voulois écrire la lettre que l'on me demandoit, après quoi l'on me délivreroit. On n'avoit aucune envie de me délivrer; mais bñend'avoir une preuve incontestable contre moi pour me renfermer pour le reste de mes jours, qui est tout ce que mes ennemis désiroient.

CHAPITRE VII

On invente & produit de nouvelles faussetés, pour faire renforcer sa captivité, & prévenir contr'elle tout le monde, jusqu'au Roi même: ce qui eut effet. Durétés exercées envers le P. la Combe. Elle tombe malade à la mort par l'incommodité de sa prison sans qu'on veuille permettre qu'elle y soit soulagée. Martirs de trois sortes. Le Regne du Pere & du Fils sera rétabli & consommé sur la terre par celui du S. Esprit; mais précédé de destruction.

1. **P**EU de jours après, je vis la nuit en songe le même homme qui avoit fait la première fausseté, qui en faisoit deux autres. Je vis aussi une

autre intrigue du P. la Mothe, & une poursuite qu'il faisoit contre moi: en sorte que je ne trouvois aucun refuge. Notre Seigneur me faisoit connoître ou par pressentiment ou par songe ce que l'on faisoit contre moi. Trois ou quatre jours après, l'Official & le Docteur vinrent dire à la Supérieure que l'on eût à m'enfermer sous la clef. Elle leur représenta, que la chambre où j'étois étoit petite, ouverte seulement d'un côté où le soleil donne tout le jour, & au mois de Juillet: quelle apparence? que c'étoit me faire mourir. On n'eut aucun égard à cela. La Mere demanda pourquoi l'on me renfermoit? On lui dit, que j'avois fait des choses effroyables depuis un mois dans sa Maison; que j'avois eu des emportemens étranges dans cette même Maison, & que j'avois scandalisé les Religieuses. La Mere eut beau protester du contraire, & assurer de l'édification où toute la Communauté étoit de moi: qu'elles ne pouvoient se lasser d'admirer ma patience & ma modération. Mr. l'Official dit, qu'il le savoit d'original, & lui soutint que j'avois fait des choses horribles dans sa Maison. La pauvre fille ne put retenir ses larmes voyant une supposition si fort éloignée de la vérité.

2. On m'envoya querir ensuite, & l'on me soutint que j'avois fait des choses horribles dans cette Maison depuis un mois. Je demandai ce que c'étoit? On ne me le voulut pas dire. Je demandai, qui pouvoit rendre raison de ce que j'avois fait que la Supérieure & les Religieuses? & que cependant on ne vouloit point de leurs témoignages! que je souffrirois tant qu'il plairoit à Dieu; que l'on n'avoit commencé cette affaire

que sur des suppositions, & qu'on la continueroit de même. Le Docteur me dit, que je ne devois pas aigrir les affaires, ni faire des choses horribles comme l'on disoit que j'avois fait. Je lui répondis, que Dieu étoit le témoin de tout. Il me dit, que dans ces sortes d'affaires prendre Dieu à témoin étoit un crime. Je lui dis, que rien au monde n'étoit capable de m'empêcher de recourir à Dieu. Je me retirai donc, & je fus renfermée plus étroitement que la première fois; & parce qu'il n'y avoit point encore de clef, on fermoit la chambre avec un bâton en travers. Tous ceux qui passoient par-là étoient étonnés. J'avois beaucoup de joie de cette nouvelle humiliation. O quel plaisir, mon Amour, d'être pour vous dans la plus extrême abjection!

3. Lorsqu'on demandoit à l'Official, pourquoi il m'avoit fait enfermer; il disoit, qu'il ne le savoit pas, qu'il falloit le demander au Prélat. Le tuteur de mes enfans fut voir Mr. l'Archevêque, & lui demanda, pourquoi l'on m'avoit emprisonnée, puisqu'il lui avoit dit lui-même que j'étois justifiée? Il lui répondit, vous savez, Monsieur, vous, qui êtes juge, que dix piéces ne condamnent pas; mais qu'il s'en trouve une qui condamne absolument. Le Conseiller lui dit; mais, Monseigneur, qu'a donc fait ma cousine de nouveau? Quoi, dit-il, vous ne le savez pas! Elle a fait des choses effroyables depuis un mois. Lui fort surpris, lui demanda ce que c'étoit? Il lui dit, „ Après avoir dit qu'elle étoit innocente, „ elle a écrit depuis un mois avec larmes & „ comme par force une rétractation où elle met „ qu'elle reconnoit qu'elle a été dans l'erreur &

„ dans de méchans sentimens; qu'elle est coupable des choses dont on l'accuse; & qu'elle maudit le jour & l'heure qu'elle a connu ce Pere „ (parlant du P. la Combe.) Le Conseiller fut dans une étrange surprise: mais il se douta que c'étoit une supposition. Il demanda à voir cela, & mes interrogations. Mr. l'Archevêque lui dit, que c'étoit une chose qui ne se verroit jamais, & que c'étoit l'affaire du Roi. Le Conseiller pour être plus assuré vint ici voir mon amie, pour savoir si j'avois écrit & signé quelque chose. Mon amie l'assura que l'Official ni le Docteur n'étoient pas venus ici depuis quatre mois (c'est-à-dire depuis le Jeudi-saint) que lorsqu'ils vinrent proposer le mariage de ma fille, où le Conseiller étoit présent. Ainsi il vit bien que je ne signai rien; que je n'avois rien écrit que seulement, & à la prière de la Mere, à Mr. l'Archevêque une lettre, qui ne signifioit rien, & dont elle avoit la copie qu'elle montra. La voici.

MONSEIGNEUR,

Si j'ai gardé depuis si long-tems un profond silence, c'est que j'appréhendois de me rendre importune auprès de Votre Grandeur: mais à présent que la nécessité de mes affaires temporelles me demande indifféremment, je prie instamment Votre Grandeur de demander ma liberté à Sa Majesté. Ce sera une grâce dont je lui serai infiniment redevable. Je me flatte d'autant plus de l'obtenir, que Mr. l'Official me dit avant Pâques que je ne resterois plus ici que dix jours, quoique ce tems ait été beaucoup multiplié. Je n'en aurai aucun chagrin s'il a servi à vous persuader, Monseigneur, de ma

parfaite soumission & du profond respect avec lequel je suis, &c.

Cette lettre ne disoit rien du tout, cependant il assura d'en avoir une effroyable que je lui avois écrite contre le Roi & contre l'Etat. Il ne fut pas difficile à cet écrivain, qui avoit écrit la première fausse lettre, d'écrire les autres.

4. Ce fut donc ces effroyables lettres contrefaites que l'on fit voir au Pere de la Chaize, pour lesquelles on me renferma. O Dieu, vous voyez tout cela, & mon ame étoit contente auprès de tant de faussetés & de malices. Sitôt que je fus renfermée, on fit courir tout de nouveau le bruit que j'avois été convaincue de crimes, & que j'en avois fait de nouveaux. Chacun se déchaina contre moi : mes amis même s'en prenoient à moi, & me blâmoient de la lettre que j'avois écrite au Pere de la Chaize. On commençoit aussi dans la Maison à douter de moi ; & plus je voyois tout désespéré, plus j'étois contente, ô mon Dieu, dans votre volonté. Je disois ; ô mon Amour, ce sera à présent que l'on ne m'obligera plus de recourir aux créatures, & que j'attends tout de vous seul. Faites donc de moi pour le tems & pour l'éternité tout ce qu'il vous plaira : contentez-vous de ma peine. Le tuteur de mes enfans n'étoit point ferme. Il étoit quelquefois pour moi : mais sitôt que le P. la Mothe lui avoit parlé, il étoit contre ; de sorte que son changement étoit continuel.

5. Trois jours avant que je fusse renfermée, le P. la Mothe avoit dit, que l'on me renfermeroit ; & il écrivit à ma sœur la Religieuse une lettre toute passionnée contre moi. Il disoit aussi :

Nous avons appris qu'il s'est trouvé dans le lieu où le P. la Combe est en prison, un Commandant qui est de ses amis : on le fera bien renfermer. Il faut savoir que lorsque le P. la Combe fut transféré à l'île d'Oleron, les Commandans rendirent justice à sa vertu. Sitôt qu'ils le virent, ils reconnurent que c'étoit un véritable serviteur de Dieu. C'est pourquoi le Commandant, plein d'amour pour la vérité, écrivit à Mr. de Chateaufort que ce Pere étoit un homme de Dieu, & qu'il le prioit de donner un peu d'adoucissement à sa prison. Mr. de Chateaufort montra la lettre à Mr. l'Archevêque, qui la montra au P. la Mothe, & ils conclurent, qu'il le falloit transférer de-là ; ce que l'on a fait, le menant dans une île déserte, où il ne peut voir ces Commandans. O Dieu, rien ne vous est caché : laisserez-vous long-tems votre serviteur dans l'opprobre & dans la douleur ?

6. Avant que je fusse arrêtée, Mr. . . . avoit envoyé querir une femme, qui est une personne d'honneur, mais qui ne me connoit pas, pour lui dire, qu'il falloit qu'elle allât aux Jésuites déposer contre moi plusieurs choses qu'il lui dit. Elle lui répondit, qu'elle ne me connoissoit pas. Il lui dit, qu'il n'importoit pas & qu'il le falloit faire ; que son dessein étoit de me perdre. Cette femme alla consulter là-dessus un vertueux Ecclésiastique, qui lui dit, que c'étoit un péché & une fausseté. Elle ne le fit pas. Il le proposa encore à une autre, qui s'en excusa : & un autre Religieux, contre qui il y avoit des sujets de plainte, & plus que contre nul autre, pour s'accréditer écrivit contre moi. C'étoit à qui écriroit le plus fortement.

J'ai une cousine germaine, que je crois que Notre Seigneur a ménagée pour moi : car j'espère que tôt ou tard il achevera son œuvre. Cette parente, qui est à S. Cyr, parla pour moi à Mad. de Maintenon : c'est l'unique qui ait parlé pour moi. Mad. de Maintenon trouva le Roi fort prévenu, le P. la Mothe même ayant été lui parler contre moi : si bien qu'il n'y eut plus rien à faire. On me vint dire qu'il n'y avoit plus d'espoir ; & tous mes amis disoient, qu'il n'y avoit nulle apparence d'espérer autre chose qu'une prison perpétuelle.

7. Je tombai dangereusement malade : & le Médecin me jugea fort en péril. Cela ne se pouvoit autrement, étant enfermée dans un lieu où l'air étoit si chaud, qu'il semble une étuve. On écrivit à Mr. l'Officiel pour me faire donner les soulagemens nécessaires, & même les Sacrements, & de souffrir que l'on entrât dans ma chambre pour me servir. Il ne fit aucune réponse ; & sans le Supérieur de la Maison, qui crut que l'on ne pouvoit en conscience me laisser mourir sans soulagement, & qui dit à la Mere Supérieure de m'en donner, je fusse morte sans secours : car lorsque l'on en parla à Mr. l'Archevêque, il dit ; la voilà bien malade, d'être renfermée entre quatre murailles après ce qu'elle a fait ! & quoi que le Conseiller le lui demandât, il ne voulut rien accorder. J'avois une très-violente fièvre continue, une inflammation de gorge, une toux, & une décharge continuelle de tête sur la poitrine, qui sembloit me devoir étouffer. Mais, ô Dieu, vous ne vouliez pas de moi, puisque vous inspirâtes au Supérieur de la Maison de donner ordre que l'on me fit voir par le Médecin & par

le chirurgien : car je fusse morte sans les promptes saignées que l'on me fit. Je crois qu'il se trouvera peu d'exemples de pareil traitement.

Je savois tout cela, & comme tout Paris étoit déchaîné contre moi : mais je n'en avois nulle peine. Mes amis craignoient que je ne mourusse ; car par ma mort ma mémoire demeureroit dans l'opprobre, & mes ennemis avoient le dessus. Ceux-ci croyoient que j'étois déjà morte, & ils s'en réjouissoient. Mais vous, ô mon Amour, ne vouliez pas qu'ils se rejoissent de moi. Vous vouliez, après m'avoir abaissée jusques dans l'abîme, faire éclater votre miséricorde.

8. Le jour de la Pentecôte il me fut mis dans l'esprit, qu'il y avoit eu dans l'ancienne Loi plusieurs Martirs de la Divinité : car les Prophètes, & tant d'autres Israélites, ont été les Martirs du vrai Dieu, & n'ont souffert que pour soutenir la Divinité : que dans la primitive Eglise les Martirs ont répandu leur sang pour soutenir la vérité de Jesus-Christ crucifié, Dieu & homme : aussi leur martyre étoit-il sanglant : mais qu'à présent il y a des Martirs du S. Esprit. Ces Martirs souffrent en deux manières ; premièrement pour maintenir le regne du S. Esprit dans les ames ; & en second lieu, pour être les victimes de la volonté de Dieu : car le S. Esprit est la volonté du Pere & du Fils comme il en est l'amour. Ces Martirs doivent souffrir un martyre extraordinaire ; non en répandant leur sang, mais étant captifs de la volonté de Dieu, le jouet de sa providence, & martirs de son Esprit. Les Martirs de la primitive Eglise ont souffert pour la parole de Dieu qui leur étoit annoncée par le Verbe : les Martirs d'à présent souffrent pour la dépendance de l'Esprit de Dieu.

9. C'est cet Esprit qui va se répandre sur toute chair, comme il est dit dans (a) le Prophète Joel. Les Martirs de Jesus-Christ ont été des Martirs glorieux, Jesus-Christ ayant bu toute la confusion & l'opprobre : mais les Martirs du S. Esprit sont des Martirs de honte & d'ignominie. C'est pourquoi le Démon n'exerce plus son pouvoir sur la foi de ces derniers Martirs, il ne s'agit plus de cela ; mais il attaque directement le domaine du S. Esprit, s'opposant à sa céleste motion dans les âmes, & déchargeant sa haine sur les corps de ceux dont il ne peut attaquer l'esprit. O martire le plus cruel & le plus horrible de tous ! Aussi fera-t-il la consommation de tous les martirs. Et comme le S. Esprit est la consommation de toutes les grâces, aussi les Martirs du S. Esprit feront-ils les derniers martirs ; après quoi, durant un fort long-tems, cet Esprit Saint possédera tellement les cœurs & les esprits, qu'il fera faire par amour à ces assujettis tout ce qu'il lui plaira, comme les Démons faisoient faire avec tyrannie à ceux qu'ils possédoient tout ce qu'ils vouloient. O Esprit Saint, Esprit d'amour ! faites donc de moi tout ce qu'il vous plaira pour le tems & pour l'éternité ! Que je sois esclave de votre volonté ! & que comme une feuille se laisse mouvoir au gré du vent, je me laisse mouvoir à votre divin souffle ! Mais comme le vent impétueux rompt, arrache & brise tout ce qui lui résiste, rompez tout ce qui s'oppose à votre empire : brisez les cédres, ainsi que votre Prophète l'exprime. Oui, (b) les cédres seront brisés : tout cela sera détruit ; mais (c) *Emitte Spiritum tuum, & renovabis faciem*

(a) Joel. 2. v. 28. (b) Ps. 23. v. 5. (c) Ps. 103. v. 30. Envoyez votre Esprit, & vous renouvelerez toute la face de la terre.

terra. C'est ce même Esprit destructeur qui renouvellera la face de la terre.

10. Ceci est très-certain. Envoyez votre Esprit, Seigneur ; vous l'avez promis. Il est dit de Jesus-Christ qu'il expira, (a) *Emisit Spiritum*, marquant par-là la consommation de ses douleurs & la consommation des siècles : aussi est-il dit qu'il rendit l'esprit après avoir dit, (b) *Consummatum est* : ce qui nous marque que la consommation de toutes choses se fera par l'étendue de ce même Esprit dans toute la terre, & que cette consommation sera celle de l'éternité, qui ne se consummera jamais, parce qu'elle ne subsistera plus que par l'Esprit vivifiant & immortel. Notre Seigneur en expirant remit son esprit entre les mains de son Pere, comme pour nous donner à connoître, qu'après que cet Esprit (qui est, qui fut & qui sera la volonté & l'amour de Dieu, communiqué aux hommes) étoit sorti de Dieu, pour venir sur la terre, il retourneroit (ensuite) à Dieu, retiré presque entièrement de la terre, & demeurant (*) immuable pendant un tems.

11. Le regne du Pere a été avant l'incarnation ; celui du Fils, par l'incarnation selon ce qui est dit de Jesus-Christ, (c) qu'il est venu pour regner ; & depuis sa mort, S. Paul a dit (d) qu'il remettra son royaume à Dieu son Pere ; comme si cet Apôtre vouloit faire dire à Jesus-Christ : J'ai regné, ô mon Pere, en vous & par vous ; vous avez regné en moi & par moi ; je vous remets à présent mon royaume afin que nous regnions par le Saint Esprit. Jesus-Christ demande à Dieu son Pere pour nous dans le *Pater* que son regne arrive.

(a) Matt. 27. v. 50. (b) Jean 19. v. 30. (*) Sans opérer ni produire dans les cœurs d'alors ses divins mouvemens, (c) Jean 18. v. 37. (d) 1 Cor. 15. v. 24.

Ce regne n'est-il pas arrivé, puisque Jesus-Christ est Roi ? mais écoutons ce que Jesus-Christ même nous apprend : *que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel* : c'est comme s'il demandoit, que son véritable regne qui doit venir par celui du S. Esprit, arrive, regne où cet Esprit Saint doit faire accomplir aux hommes, en se communiquant à eux, sa volonté sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel, sans répugnance, sans résistance, sans retardement, & infailliblement. Ce sera alors, vent dire Jesus-Christ, que notre regne, ô mon Pere, sera consommé sur la terre : ce sera alors que mes (a) ennemis seront faits l'escabeau de mes pieds : & cela sera de la sorte, parce que le S. Esprit en s'assujettissant toutes les volontés, assujettira tous les hommes à Jesus-Christ ; & que toutes volontés étant assujetties, tous les esprits seront aussi assujettis. C'est ce qui fera que lorsque le S. Esprit aura renouvelé la face de la terre, il n'y aura plus d'idolâtres : tous seront assujettis par l'Esprit au Seigneur.

12. O Esprit consommateur de toutes choses, réduisez tout en un ! mais avant que cela soit, vous ferez un Esprit destructeur. Aussi Jesus-Christ dit-il, parlant de l'Esprit qu'il devoit envoyer ; (b) *Je ne suis point venu apporter la paix ; mais l'épée.* (c) *Je suis venu apporter le feu ; que voulez-vous, si non qu'il brûle ?* Il faut (d) renaître de l'esprit & de l'eau : la parole est comme l'eau qui s'écoule : mais c'est l'esprit qui la rend féconde. C'est cet (e) Esprit qui nous enseignera toutes choses, ainsi que Jesus-Christ le dit : *Il prendra de ce qui*

(a) Pl. 109. v. 1. (b) Matth. 10. v. 34.

(c) Luc 12. v. 49. (d) Jean 3. v. 5.

(e) Jean 14. v. 26. & Ch. 16. v. 13, 14.

est à moi ; car c'est par le Saint Esprit que le Verbe nous est communiqué comme dans Marie, Esprit qui enseigne par le fond.

CHAPITRE VIII.

On la sollicite d'écrire des retractations, pour avoir sujet de la convaincre qu'elle a été coupable. On lui suppose une lettre horrible. Autres artifices contradictoires du P. la Mothe. Elle marque son état intérieur, avec la date de ses mémoires jusques-là. Du sentiment & discernement de l'état des ames, & même des Saints du Ciel, par le fond de l'ame. Nouveaux pièges pressentis par un état d'agonie, nonobstant quoi elle est contente en Dieu. Acheminemens à sa liberté ; laquelle le Roi ordonne.

1. **QUOIQUÉ** Mr. l'Archevêque eut dit au Conseiller, tuteur de mes enfans, que je lui avois écrit ces retractations & ces effroyables lettres dont j'ai parlé, que l'on avoit fait écrire à l'écrivain faussaire qui avoit fait la première, ainsi que Notre Seigneur me le fit voir en songe ; on ne laissoit pas de me solliciter sous main d'écrire quelque chose d'approchant, me promettant une entière liberté. On vouloit tirer de moi des retractations ; & cependant on n'en avoit jamais exigées dans les interrogations ni juridiquement, parce que le Docteur, qui est honnête homme, y étoit témoin, & qu'il n'y avoit rien qui en demandât, n'ayant jamais été interrogée sur rien d'approchant : mais c'est qu'ils prétendoient en tirant cette lettre de moi, me déclarer coupable à la postérité, & faire connoître par-là qu'ils

avoient eu raison de m'emprisonner, couvrant ainsi tous leurs artifices. Ils vouloient de plus un prétexte qui parut, & qui convainquit que c'étoit avec justice qu'ils avoient fait emprisonner le P. la Combe; & ils vouloient par menaces & par promesses me faire écrire qu'il étoit un trompeur. Je répondis à cela que je ne m'ennuiois pas dans le Couvent ni dans la prison, quelque rigoureuse qu'elle fut: que j'étois prête de mourir & même d'aller sur l'échafaut plutôt que d'écrire une fausseté; que l'on n'avoit qu'à montrer mes interrogations; que j'avois dit la vérité aiant juré de la dire.

2. Comme ils virent qu'ils ne pouvoient rien tirer de moi, ils firent une lettre exécrable où ils marquent que je m'accuse de toutes sortes de crimes, même de ceux que Notre Seigneur m'a fait la grace d'ignorer: que je reconnois que le P. la Combe m'a abusée: que je déteste l'heure que je l'ai connu. O Dieu, vous voyez cela, & vous vous taisez! vous ne vous taisez pas toujours.

Comme le P. la Mothe vit que l'on commençoit à croire qu'il étoit l'auteur de la persécution, & de ce que l'on avoit enfermé le P. la Combe, il fit entendre au P. la Combe afin de se disculper dans le monde, que je l'avois accusé. Il dit: J'ai prié Mr. l'Archevêque de me montrer les interrogations de mon Religieux. Je voulois même poursuivre & demander raison de ce qu'il étoit prisonnier; mais Mr. l'Archevêque m'a dit, que c'étoit des affaires du Roi, dont je ne devois pas me mêler. Il publia à tout le monde que j'avois pensé perdre leur Maison; que j'avois voulu les rendre Quiétistes, moi, qui ne leur parlois jamais. Il s'avisa d'une autre ruse, afin que l'on ne put jamais faire connoître à Sa Majesté qu'il étoit l'auteur de nos persécutions.

tions. Il se fait consulter par Mr. l'Archevêque, dont il est Directeur, pour savoir, si lui (Archevêque) peut en conscience me donner la liberté; parce qu'il craignoit que Mad. de Maintenon ne parlât pour moi? Il répond d'une manière à me faire paroître coupable, & lui (le P. la Mothe) dans mes intérêts. „ Je crois, Monseigneur, (répondoit-il par écrit dans une lettre concertée) „ que vous pouvez faire sortir ma sœur non- „ obstant tout ce qui s'est passé; & je vous „ réponds après avoir consulté Dieu que je n'y „ trouve point d'inconvénient „. Cette lettre est portée à Sa Majesté pour faire voir la probité du P. la Mothe, & pour arrêter tout soupçon à son sujet. Cependant on ne laisse pas de dire ouvertement, malgré la consultation, qu'on ne croit pas en conscience que l'on puisse me mettre en liberté; & c'est sur ce pied-là que l'on en parle à Sa Majesté, me rendant d'autant plus criminelle, que l'on fait paroître le P. la Mothe plus zélé. Un Evêque parlant un jour de moi à un de mes amis, qui tâchoit de me défendre: *Comment voulez-vous, dit-il, que nous la croyions innocente, moi qui sais que le P. la Mothe, son propre frère, a été obligé par zèle, pour le bien de l'Eglise, & par un esprit de pitié, de porter des mémoires effroyables contre sa sœur & son (*) Religieux chez Mr. l'Archevêque? C'est un homme de bien, qui n'a fait cela que par zèle. Cet Evêque est intime de Mr. l'Archevêque. Un Docteur de Sorbonne, qui est tout chez Mr. de Paris, en dit autant.*

3. Quoique le P. la Combe soit en prison, nous ne laissons pas de nous communiquer en

(*) Le P. la Combe.

Dieu d'une manière admirable. J'ai vu un billet de lui, où il écrit à une personne de confiance. Bien des personnes spirituelles, auxquelles Notre Seigneur m'a unie par une espèce de maternité, éprouvent la même communication, quoiqu'en mon absence; & trouvent en s'unissant à moi le remède à leurs maux. O Dieu, qui avez choisi cette pauvre petite créature pour en faire le trône de vos bontés & de vos rigueurs, vous savez que j'omets quantité de choses faute de les savoir exprimer, & faute de mémoire. J'ai dit ce que j'ai pu, & avec une extrême sincérité & entière vérité. Quoique j'aie été obligée d'écrire le procédé de ceux qui me persécutent, je ne l'ai point fait par ressentiment, puisque je les porte dans mon cœur & que je prie pour eux, laissant à Dieu le soin de me défendre & de me délivrer de leurs mains sans que je fasse un mouvement pour cela. J'ai cru, & compris, que Dieu vouloit que j'écrivisse sincèrement toutes choses afin qu'il en fut glorifié; & qu'il vouloit que ce qui avoit été fait dans le secret contre ses serviteurs, soit un jour publié sur le toit; & plus ils tâchent de se cacher aux yeux des hommes, plus Dieu manifestera toutes choses.

4. J'éprouve deux états à présent tout ensemble, je porte Jésus-Christ crucifié & enfant: l'un fait que les croix sont en grand nombre, très-fortes, & sans relâche, y ayant peu de jours que je n'en aie plusieurs; & l'autre fait que j'ai quelque chose d'enfantin, de simple, de candide, quelque chose de si innocent, qu'il me semble que si on mettoit mon âme sous le pressoir il n'en fortiroit que candeur, innocence, simplicité

& souffrance. O mon Amour, il me semble que vous avez fait de moi un prodige devant vos yeux pour votre seule gloire! Je ne puis dire comment il se fait quelquefois que lorsque j'approche de l'image de Jésus-Christ crucifié ou Enfant, je me sens (sans sentir) tout-à-coup renouveler dans l'un ou l'autre de ces états, & il se fait en moi quelque chose de l'original, qui se communique à moi d'une manière inexplicable & que la seule expérience peut faire comprendre. Cette expérience est rare. C'est donc à vous, ô mon Amour, que je rends ce que j'ai écrit pour vous.

Fait ce 21. d'Août 1688, âgée de quarante ans, de ma prison, que j'aime & chéris, & mon Amour.

Je ferai des mémoires du reste de ma vie, pour obéir, & pour achever un jour si on le juge à propos.

5. J'ai oublié de dire, que je crois que je sentois l'état des âmes qui m'approchoient, & celui des personnes qui m'étoient données quelque éloignées qu'elles fussent de moi. J'appelle *sentir*, une impression intérieure de ce qu'elles étoient, sur-tout de celles qui passaient pour spirituelles. Je connoissois d'abord si elles étoient simples ou dissimulées, leur degré, & leur amour propre; pour lesquelles choses j'en avois du rebut. Je connoissois lorsqu'elles étoient fortes en elles-mêmes, & appuyées sur la vertu qu'elles croient avoir, & sur laquelle elles mesuroient les autres, & condamnoient, dans leur esprit, celles qui n'étoient pas comme elles, bien que plus parfaites. Ces personnes-là, qui se croient & que l'on croit justes, sont beaucoup plus désagréables à

Dieu que certains pécheurs de foiblesse que l'on regarde avec horreur, & auxquels néanmoins Dieu fait de très-grandes miséricordes. Ce qui ne se verra qu'au jour du jugement. Cependant Dieu souffre avec peine ces âmes fortes & si pleines d'elles-mêmes, quoiqu'elles se croient humbles parce qu'elles font certaines pratiques d'humilité, qui ne servent le plus souvent qu'à augmenter l'opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. S'il falloit que ces âmes souffrissent quelque humiliation réelle, soit pour quelque chute imprévue, soit par un décri public, où en seroient-elles ? Ce seroit alors que l'on connoitroit leur peu de solidité. Si on savoit combien Dieu aime la véritable petitesse, on en seroit étonné. Lorsque l'on me parle de quelques personnes de piété, mon fond rejette celles qui ne sont pas dans la petitesse dont je parle, & il admet celles qui sont à Dieu comme Dieu les veut, sans que je connoisse comment cela se fait. Je trouve qu'il y a en moi quelque chose qui rejette le mal & approuve le vrai bien. Il en est de même dans la pratique des vertus : cet esprit droit discerne d'abord la vraie vertu de celle qui ne l'est pas. Il en est encore de même des Saints du ciel que de ceux de la terre. Notre Seigneur me fait connoître ce qui fait le caractère principal de leur sainteté, qui sont ceux qui ont été plus anéantis, ou ceux que Dieu a sanctifiés par l'action : & lorsque l'on attribue à un Saint quelque prérogative & que ce n'est pas celle qui lui est propre, ce fond la rejette sans que j'y fasse attention : mais sitôt que l'on dit d'eux ce qui en est, mon fond l'admet avec agrément.

§ § §

6. Le 21. d'Août 1688, on croyoit que j'allois sortir de prison, & tout sembloit disposé pour cela. Notre Seigneur me fit sentir dans mon fond que loin qu'ils voulussent me délivrer, c'étoit de nouveaux pièges qu'ils me tendoient ; & qu'ils prenoient ensemble conseil pour me mieux perdre ; que tout ce qu'ils avoient fait, n'étoit que pour faire connoître au Roi le P. la Mothe & lui en donner de l'estime.

Le 22. je fus mise à mon réveil dans un état d'agonie, par état de Jésus-Christ agonisant & voyant le conseil des Juifs contre lui : & la certitude de ce conseil me fut renouvelée. Je voyois qu'il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui puissiez me retirer de leurs mains. Je comprends que vous le ferez un jour par votre droite ; mais j'en ignore la manière & vous abandonne toutes choses. Je suis à vous, ô mon Amour, pour le tems & pour l'éternité. Mon âme se trouve depuis long-tems dans une entière indépendance de tout ce qui n'est point Dieu. Elle n'a besoin d'aucune créature : & quand elle seroit seule au monde, elle se trouveroit infiniment contente. Son indifférence est entière & parfaite, & elle ne tient à quoi que ce soit sous le ciel. Rien autre que Dieu ne l'occupe & ne la remplit. Cet amortissement de tout désir, cette impuissance d'avoir besoin d'aucune créature, (je n'entends pas parler des choses nécessaires à la vie corporelle,) & ce rassasiement parfait, exempt de tout désir parce que rien ne lui manque, est la plus grande marque de la possession entière de Dieu, qui seul, comme bien souverain, peut contenter toute l'âme.

7. Un jour comme je pensois en moi-même, d'où vient que l'ame qui commence d'être unie à Dieu, quoiqu'elle se trouve unie aux Saints en Dieu, n'a cependant presque point d'instinct de les invoquer ? Il me fut aussitôt mis dans l'esprit, que les domestiques avoient besoin de crédit & d'intercesseurs ; mais que l'Epouse obtenoit tout de son Epoux, même sans lui rien demander : il la prévient avec un amour infini. O Dieu que l'on vous connoît peu ! On examine mes actions ; on dit que je ne dis point le Chapelet ; que c'est que je n'ai point de dévotion à la Ste. Vierge. O divine Marie, vous savez combien mon cœur est à vous en Dieu, & l'union que Dieu a fait entre nous en lui-même ! Cependant je ne puis faire que ce que l'Amour me fait faire. Je suis toute à lui & à ses volontés.

8. M. l'Official vint avec le Docteur, le Tuteur de mes enfans, & le P. la Mothe, pour me parler du mariage de ma fille. Le P. la Mothe qui ouït tout cela, ne dit mot, sinon qu'il me dit tout bas (croyant par-là se mettre à couvert des poursuites qu'il me faisoit, & me persuader qu'il n'y trempoit point) que l'on ne me retenoit dans le Couvent qu'à cause du mariage de ma fille. Je ne lui répondis que peu de chose ; & je le traitai le plus honnêtement & le plus cordialement qu'il me fut possible, Notre Seigneur me faisant la grâce d'en user facilement de cette sorte pour son amour. On dit au P. la Mothe que je l'avois très-bien reçu, & que l'on en étoit édifié : il répondit, que durant que je lui faisois des honnêtetés extérieures, je lui disois tout bas des injures. Il l'écrivit de même à mes freres, disant que je l'avois étrangement maltraité.

J'avoue que je fus surprise d'une telle invention, & je n'aurois jamais cru que l'on put inventer de telle sorte.

9. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, a fait ce qu'il m'avoit fait connoître qu'il me feroit par la main de Mad. de Maintenon. Cela est arrivé en la manière que je vais décrire, qui doit faire admirer la conduite de Dieu & le soin qu'il prend de ceux qui sont à lui lorsqu'il paroît le plus les abandonner.

Dieu ayant permis que le désordre se fut mis dans les affaires de mon oncle, qui est l'unique que j'eusse, il avoit une fille Chanoinesse qui a de l'esprit & du mérite. Elle avoit une petite sœur fort jolie : & comme Mad. de Maintenon avoit nouvellement établi une Maison pour les Demoiselles dont les peres s'étoient ruinés au service du Roi, la Chanoinesse alla présenter sa sœur à Mad. de Maintenon qui la trouva fort à son gré, aussi bien que l'esprit de sa sœur. Elle la pria de rester à la Maison pour y accoutumer sa petite sœur ; mais lorsqu'elle eut connu l'esprit & la capacité de la Chanoinesse, elle l'engagea d'y rester tout-à-fait, du moins pour quelque tems, la priant de donner les commencemens à cette Maison. Le dirai-je, ô mon Amour, que je crois que vous n'avez fait cela que pour moi. Ma cousine voulut parler en ma faveur à Mad. de Maintenon ; mais elle la trouva si prévenue contre moi par la calomnie, qu'elle eut la douleur de voir qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là. Elle me le fit savoir. Je demurai fort contente dans la volonté de Dieu, avec cette persuasion foncière, que rien ne se feroit que par

Mad. de Maintenon, & que c'étoit la voie dont Dieu avoit résolu de se servir.

10. Je demourois donc fort en paix attendant le moment du bon Dieu, lorsque Madame de Miramion, qui avoit été fort prévenue contre moi, & qui me croyoit fort criminelle parce que mes ennemis (juges & parties) le lui avoient persuadé, vint par pure providence au Couvent où j'étois. Elle avoit bien de l'estime pour la Supérieure. Elle lui demanda, si elle me croyoit trompée, comme on le lui avoit dit, & bien des maux de moi. La Supérieure & les Religieuses lui dirent mille biens de moi, que leur charité leur faisoit voir. Elle en fut dans l'étonnement; car on l'avoit assurée que je faisois de grands maux dans cette Maison. Elle se résolut de me servir par pure charité, & de parler à Mad. de Maintenon: ce qui fit encore un bon effet. Mais ce qui fait plus que tout admirer la providence de Dieu à mon égard, c'est que l'Abbesse, chez qui j'avois mis cette bonne fille Religieuse qui m'a tant causé de croix, tant à Gex, que parce que le P. la Mothe vouloit avoir l'argent que je lui avois donné pour sa dot, ce qui a été en partie cause de la persécution qu'il m'a suscitée; cette Abbesse, dis-je, se trouva obligée de venir à Paris pour quelques affaires: & comme elle est parente de Mad. de Maintenon, & qu'elle avoit besoin de traiter avec moi pour la dot de cette fille, elle se plaignit à elle du refus que Mr. l'Archevêque lui avoit fait de me laisser parler à elle; & elle lui dit, qu'il s'agissoit d'une charité que je faisois en faveur d'une pauvre Demoiselle que je faisois Religieuse chez elle. Cela donna occasion à Mad. de Maintenon de parler pour moi afin

que je pusse traiter avec cette Abbesse: puis priée encore par ma cousine, elle en parla au Roi, qui dit, qu'on lui présentât un placet. On le lui présenta: & comme c'étoit la veille du S. Louis, j'eus instinct de prier pour le Roi afin qu'il fut éclairé de la vérité. Il ordonna à Mr. l'Archevêque de me mettre en liberté; ce qui ne le surprit & ne le fâcha pas peu. J'admire, ô mon Dieu, votre divine providence & les ressorts tout particuliers de votre conduite adorable; puisque de ce même argent qui a été la première source de toutes mes traverses, parce que le P. la Mothe le vouloit avoir, vous en avez fait, ô mon Dieu, le moyen de ma liberté. Cette Abbesse fit bien plus: car de son autorité elle fit donner au P. la Mothe comme malgré lui & dans la crainte que ses menées ne fussent découvertes, une lettre d'estime de ma piété & de la vie pieuse que j'avois menée.

CHAPITRE IX.

On exige avant sa sortie des signatures captieuses, qu'elle refuse. Deux de ses papiers justificatifs qu'on ne voulut pas insérer dans l'acte qu'on lui fit signer, bien qu'elle le demandât. Reprise de quelques points oubliés, sur le mépris qu'on faisoit d'elle par des égards humains, &c. Soins de Dieu sur elle, & sa gaieté quand les choses sont à l'extrémité. Sa sortie. Connoissance qu'elle fit avec Mr. l'A. D. F.

1. **M**AIS, d'un autre côté, comme Mr. l'Archevêque n'en vouloit pas avoir le démenti, & que mes ennemis pour se voir hors d'état de

me nuire n'en avoient que plus d'aigreur contre moi, ils se résolurent de faire entendre au Roi que je ne pouvois pas sortir qu'ils n'eussent fait quelques formalités. C'étoit une acte qu'ils vouloient passer afin de faire voir qu'ils n'avoient point tort, & pour se mettre à couvert de toutes les recherches que l'on pouvoit faire contre eux dans la suite ; comme aussi afin de n'avoir point le démenti des faussetés & des mémoires qu'ils s'étoient vantés d'avoir contre moi, & que je leur avois écrit & fait des actes de retractation. Mr. l'Officiel vint le mercredi premier d'Octobre 1688. Après avoir pris le témoignage de la Mere Supérieure sur ma conduite dans leur monastere, qu'elle rendit le plus authentique & le plus avantageux du monde, il me fit venir, & me dit, qu'il falloit signer un acte qu'il avoit dressé auparavant, lequel il faisoit copier à son Secrétaire.

2. Il me produisit deux papiers que je lui avois véritablement donnés de moi-même le huitieme Février de la même année 1688, qui me servoient de mémoires pour répondre à de certaines choses qu'il me demandoit, lesquels papiers il avoit même inférés tout au long dans mes interrogations qu'il n'a jamais voulu faire paroître de peur que l'on n'y connût mon innocence, & que l'on ne vit les faussetés effroyables qui avoient été faites contre moi, & pour lesquelles on me devoit des réparations : de plus, ces papiers contenoient l'assurance & la protestation que j'avois faite de ne m'être jamais écartée des sentimens de la sainte Eglise, ma bonne Mere, pour laquelle j'étois prête de donner mille vies. Dans l'acte qu'on me présenta il avoit inféré, que

je lui avois donné deux actes. Je refusai de le signer ; & sur ma résistance le Docteur qui l'accompagnoit lui dit, que ce mot d'*acte* n'étoit pas propre à de simples papiers ; qu'il falloit mettre *papiers*. Il ne le voulut jamais : il fallut mettre *mémoires* que j'avois reconnu venir de moi. Je vis bien qu'il y avoit là de la surprise, & que l'on ne me rapportoit pas deux papiers, (d'ailleurs inutiles, puisqu'ils étoient inférés tout au long dans mon interrogation,) que par quelque mauvais dessein. Pourquoi reprendre les deux papiers, & supprimer toutes les interrogations, sinon pour me faire quelque supercherie ? Je dis que volontiers je signerois que je lui avois mis en main deux mémoires le huitieme Février 1688, pourvu que l'on écrivit le contenu des dits mémoires ; mais que de mettre simplement que j'ai donné deux mémoires sans expliquer ce que c'est, je ne le ferois pas ; qu'après tout ce qu'on m'avoit supposé, je devois tout craindre. Il ne voulut jamais que l'on expliquât autre chose ; il entra contre moi dans des violences effroyables, disant que je le signerois, & jurant que j'étois perdue si je ne le faisois pas.

3. Il fallut passer par-là, malgré toutes mes raisons, pour éviter leur violence & me tirer de leurs mains. Je demandai que du moins le Docteur qui l'accompagnoit, signât sur mes papiers, afin que l'on ne put point en mettre d'autres à la place : il ne le voulut jamais souffrir : il les signa lui-même ; mais de quoi cela me servoit-il puisqu'ils demeuroient entre ses mains ?

» Ils me dirent, que si je signois tout ce qu'ils
» me demandoient, on m'ouvreroit infaillement la porte du Monastere : mais que si je le

me nuire n'en avoient que plus d'aigreur contre moi, ils se résolurent de faire entendre au Roi que je ne pouvois pas sortir qu'ils n'eussent fait quelques formalités. C'étoit une acte qu'ils vouloient passer afin de faire voir qu'ils n'avoient point tort, & pour se mettre à couvert de toutes les recherches que l'on pouvoit faire contre eux dans la suite; comme aussi afin de n'avoir point le démenti des faussetés & des mémoires qu'ils s'étoient vantés d'avoir contre moi, & que je leur avois écrit & fait des actes de retractation. Mr. l'Officiel vint le mercredi premier d'Octobre 1688. Après avoir pris le témoignage de la Mere Supérieure sur ma conduite dans leur monastere, qu'elle rendit le plus authentique & le plus avantageux du monde, il me fit venir, & me dit, qu'il falloit signer un acte qu'il avoit dressé auparavant, lequel il faisoit copier à son Secrétaire.

2. Il me produisit deux papiers que je lui avois véritablement donnés de moi-même le huitieme Février de la même année 1688, qui me servoient de mémoires pour répondre à de certaines choses qu'il me demandoit, lesquels papiers il avoit même inférés tout au long dans mes interrogations qu'il n'a jamais voulu faire paroître de peur que l'on n'y connût mon innocence, & que l'on ne vit les faussetés effroyables qui avoient été faites contre moi, & pour lesquelles on me devoit des réparations: de plus, ces papiers contenoient l'affurance & la protestation que j'avois faite de ne m'être jamais écartée des sentimens de la sainte Eglise, ma bonne Mere, pour laquelle j'étois prête de donner mille vies. Dans l'acte qu'on me présenta il avoit inféré, que

je lui avois donné deux actes. Je refusai de le signer; & sur ma résistance le Docteur qui l'accompagnoit lui dit, que ce mot d'*acte* n'étoit pas propre à de simples papiers; qu'il falloit mettre *papiers*. Il ne le voulut jamais: il fallut mettre *mémoires* que j'avois reconnu venir de moi. Je vis bien qu'il y avoit là de la surprise, & que l'on ne me rapportoit pas deux papiers, (d'ailleurs inutiles, puisqu'ils étoient inférés tout au long dans mon interrogation,) que par quelque mauvais dessein. Pourquoi reprendre les deux papiers, & supprimer toutes les interrogations, sinon pour me faire quelque supercherie? Je dis que volontiers je signerois que je lui avois mis en main deux mémoires le huitieme Février 1688, pourvu que l'on écrivit le contenu des dits mémoires; mais que de mettre simplement que j'ai donné deux mémoires sans expliquer ce que c'est, je ne le ferois pas; qu'après tout ce qu'on m'avoit supposé, je devois tout craindre. Il ne voulut jamais que l'on expliquât autre chose; il entra contre moi dans des violences effroyables, disant que je le signerois, & jurant que j'étois perdue si je ne le faisois pas.

3. Il fallut passer par-là, malgré toutes mes raisons, pour éviter leur violence & me tirer de leurs mains. Je demandai que du moins le Docteur qui l'accompagnoit, signât sur mes papiers, afin que l'on ne put point en mettre d'autres à la place: il ne le voulut jamais souffrir: il les signa lui-même; mais de quoi cela me servoit-il puisqu'ils demeuroient entre ses mains?

„ Ils me dirent, que si je signois tout ce qu'ils
„ me demandoient, on m'ouvreroit infaillible-
„ ment la porte du Monastere: mais que si je le

„refusois, il n'y avoit plus de salut pour moi. Ils vouloient mettre dans leur acte, que j'avois été dans l'erreur; & pour m'obliger à signer une chose pour laquelle j'aurois donné ma vie plutôt que de la signer, ils me dirent, qu'il n'y avoit personne qui ne fit des méprises, que cela s'appelloit des erreurs. Je lui demandai s'il vouloit dire *Errata*, comme l'on met dans les livres, que je le ferois volontiers; mais pour *erreurs*, que je ne passerois jamais celui-là. Il me dit assez doucement, que je n'en devois faire nulle difficulté; que c'étoit pour mon bien; qu'il me demandoit cela comme le moyen infallible de me tirer de prison. Qu'au reste S. Ciprien, dont on faisoit le lendemain la fête, étoit mort dans l'erreur, & qu'il n'en étoit pas moins saint; que lui-même en se faisant Prêtre avoit fait comme une espee d'abjuration d'erreur qu'il me dit en Latin. Mais comme il vit que je persistois à dire que je n'avois jamais été dans l'erreur, & que je ne signerois jamais si l'on mettoit le mot d'erreur, il se mit dans une furie effroyable, disant que *par sa foi* je le signerois, ou que je dirois pourquoi, avec des violences effroyables pour me prouver que j'étois dans l'erreur.

4. On me dit, que la lettre du P. Falconi de la Merci étoit défendue à Rome, & qu'on l'avoit mise dans les dernières éditions de mon livre comme pour l'appuyer: Je répondis, que cette lettre n'étant pas de moi, ce n'étoit pas une preuve que je fusse dans l'erreur. Je voulus faire écrire que je protestois ne m'être jamais écartée de la foi, & que je donnerois mille vies pour l'Eglise; on ne le voulut jamais. Il me parla de mes livres quoique je les eusse soumis, & me dé-

manda, si je ne les condamnois pas d'erreur? Je dis que s'il y avoit des sentimens qui ne fussent pas tout-à-fait orthodoxes qui s'y fussent glissés, je les soumettois, comme j'avois toujours fait. Il voulut faire mettre, & le mit malgré moi, que je renonçois à toutes sortes d'erreurs. Je lui dis: mais pourquoi mettre cela? Il dit, que si je ne le mettois, il diroit que j'étois *hérétique*. Enfin il fallut passer par-là. Il ajouta, que je défendois à tout Libraire & Imprimeur de vendre & débiter de mes livres. Je l'arrêtai là, & lui dis: que si les livres n'étoient pas bons, qu'ils les défendissent, que j'y consentois: mais que pour moi, n'ayant pas contribué à leur impression, je n'avois rien à y voir. Le Docteur qui vit que l'Officiel se levait avec une furie étrange, me dit de laisser passer; me faisant entendre, qu'il m'étoit plus avantageux de sortir de leurs mains: & il me dit après, qu'il me donneroit, si je voulois, un acte signé de sa main comme il m'avoit conseillé de signer. J'allai donc signer, & je laissai un côté de la feuille afin de pouvoir consulter.

5. Comme l'Abbesse avoit permission de venir & de m'amener qui il lui plairoit, je consultai: car on étoit venu me rapporter le papier, que j'avois signé d'un côté, croyant que c'étoit une méprise. On me dit qu'il falloit à quelque prix que ce fut me tirer de leurs mains, pourvu que je ne misse pas avoir été dans l'erreur. Je leur dis, que cela n'y étoit pas; mais bien que si dans mes livres & mes écrits il y avoit de l'erreur, je les condamnois de tout mon cœur. Il avoit cru me surprendre; mais mon Dieu ne l'a pas permis, me faisant voir leur fin en tout ce qu'ils me demandoient. Ils vouloient me faire mettre,

que s'il se trouvoit de l'erreur dans mes livres, tant dans ceux qui paroissent au jour, que dans ceux qui n'y paroissent pas, je les détestois. Je dis, que je n'avois fait aucun livre qui ne parut. Je savois qu'ils avoient fait courir le bruit que j'avois fait imprimer des livres en Hollande, & ils vouloient par cet acte me faire avouer que cela étoit. Je dis donc que je n'avois point fait d'autre livre. Pour s'excuser, il dit que mes écrits étoient assez gros pour passer pour livres, & l'on mit écrits. Le Docteur qui n'osoit presque parler, lui dit pourtant que j'avois raison. Il mit écrits. S'il avoit voulu mettre que j'avois des erreurs, je me serois plutôt laissé couper la tête que de le signer.

6. Voici la teneur des papiers que je leur avois donnés le huitième Février 1688, dont par la miséricorde de Dieu j'avois gardé le double, afin que l'on voie (je veux dire tous ceux entre les mains de qui ces écrits tomberont) la différence qu'il y a de ceux-ci à ceux que l'on m'a supposés.

*Copie des papiers donnés à Mr. Cheron l'Official,
le 8 Février 1688.*

„ JE vous prie instamment, Messieurs, que
„ l'on écrive deux choses : la première, que je
„ ne me suis jamais écartée des sentimens les
„ plus orthodoxes de la sainte Eglise ; que je n'ai
„ jamais eu des sentimens particuliers ; que je
„ n'ai jamais entré dans aucun parti ; que je suis
„ prête de donner mon sang & ma vie pour les
„ intérêts de l'Eglise ; que j'ai travaillé toute ma
„ vie à me démentre dans mes propres sentimens &
„ à soumettre mon esprit & ma volonté : la se-

„ conde, que je n'ai jamais prétendu rien écrire
„ qui ne fût conforme aux sentimens de la sainte
„ Eglise ; que si par mon ignorance il s'étoit
„ glissé quelque chose qui ne fût pas conforme à
„ ses sentimens, j'y renonce, & le soumets de
„ tout mon cœur à ses décisions, dont je ne
„ veux jamais m'écarter. Que si je réponds aux
„ interrogations que l'on me fait sur le petit
„ livret, c'est par pure obéissance, & non pour
„ soutenir & défendre ; le soumettant de tout
„ mon cœur. Signé & daté le 8. Févr. 1688.

Je donnai cela avant l'interrogation ; & celui qui suit, quelques jours après. Il est sans date. C'étoit sur ce qu'ils me vouloient persuader que toutes les âmes arrivées à l'union à Dieu, tombent en extase ; & que cette union ne se faisoit que dans l'extase.

„ Dieu peut donner à une âme les mêmes gra-
„ ces qui opèrent l'extase quoique pour cela elle
„ ne perde pas l'usage des sens extérieurs comme
„ dans l'extase, qui ne vient que de faiblesse :
„ mais elle perd tellement toute vue de soi-
„ même dans la jouissance de son divin Objet,
„ qu'elle oublie tout ce qui la concerne. C'est
„ alors qu'elle ne distingue plus nulle opération
„ de sa part. L'âme semble alors ne faire autre
„ chose que de recevoir ce qui lui est donné avec
„ beaucoup de profusion : elle aime, sans pou-
„ voir rendre raison de son amour, & sans pou-
„ voir dire ce qui se passe en elle dans ce mo-
„ ment. Il n'y a que l'expérience qui puisse faire
„ comprendre ce que Dieu opère dans une âme
„ qui lui est fidèle. Elle correspond, en rece-
„ vant de tout son cœur, autant qu'elle en est

capable, les opérations de son Dieu, le regardant quelque fois faire avec complaisance & amour: d'autres fois elle est si fort perdue & cachée en Dieu avec Jesus-Christ, qu'elle ne distingue plus son objet, qui semble l'absorber en lui-même.

Il est ajouté dans le même papier, qui n'étoit pas signé ce qui suit.

J'avoue que je suis si fort interdite lorsqu'on m'interroge; par la peur de mentir sans y penser, ou plutôt de me méprendre, que je ne fais presque ce que je dis. Il me paroît que toute interrogation devoit finir, puisque je remets toutes choses & les foudets entièrement: de plus, n'ayant pas le petit livre par devers moi, je ne puis dire les endroits qui justifient & expliquent les propositions qui pourroient paroître dures. Comme, par exemple sur celle des pénitences, je me suis souvenue qu'il y a dans le même Chapitre un endroit, où il est dit: que je ne prétends pas improuver les pénitences, puisque la mortification doit aller de pas égal avec l'oraison, & que même Notre Seigneur fait faire à ces personnes des pénitences de toutes sortes, & telles, que ceux qui ne sont pas conduits par-là ne penseront pas même de faire. Il peut y avoir quantité de propositions, qui à la rigueur sont condamnables; mais qui après que l'on a vu la suite qui s'explique, paroissent très-bonnes. Je ne dis point ceci pour faire valoir celles qui ne seroient pas approuvées, mais pour faire voir qu'il y en a beaucoup qui portent leur explication avec elles.

7. J'ai

7. J'ai oublié de dire, que comme l'on vit que les Religieuses disoient beaucoup de bien de moi, & témoignioient m'estimer, mes ennemis & quelques-uns de leurs amis leur vinrent dire que ce qu'elles avoient de l'estime pour moi, faisoit un grand tort à leur Maison: que l'on disoit, que je les avois toutes corrompues & fait Quétistes. Ces filles prirent l'alarme de cela: la Supérieure défendit aux Religieuses de dire du bien de moi; de sorte que lorsqu'on m'eut emprisonnée de nouveau, on jugea que l'on avoit reconnu beaucoup de mal de moi; & cela fit que mes amis mêmes en doutoient. Je me vis alors rejetée de tous comme l'excrement, & si abandonnée de tout le monde, que l'on ne me supportoit plus qu'avec peine dans la Maison, & mon amie même craignant que l'estime qu'elle avoit pour moi ne lui fit tort, se retira peu à peu, & battit froid. Ce fut pour lors, ô mon Dieu, que je pouvois bien dire que vous m'étiez toutes choses. Je vois ce que c'est que le respect humain, qui porte à trahir la vérité connue: car dans le fond elles m'estimoient, & pour se mettre en crédit elles donnoient à connoître le contraire. Le P. la Mothe alloit porter aux Jésuites des lettres contrefaites qu'il disoit être de moi qui étoient effroyables; & il disoit, qu'il étoit au désespoir d'être obligé de parler contre moi, & que c'étoit par zèle pour la Religion qu'il renonçoit à l'amitié qu'il me devoit: & par-là il s'attiroit la créance de tout le monde, prévenant les esprits en sa faveur, en sorte qu'on l'estimoit & le plaignoit du mal qu'il faisoit. C'est de cette sorte qu'il a gagné le P. de la Chaize, & presque tous les Jésuites.

J'oublie beaucoup de circonstances qui seroient

Tome III.

G

extrêmement à mon affaire : mais la mémoire ne m'en est pas rendu présente. Si je pouvois me souvenir à point nommé de toutes vos miséricordes, ô mon Dieu, & de votre conduite sur moi, on en seroit étonné & ravi : mais vous voulez que quantité de choses demeurent cachées en vous, puisque vous les dérobez à ma mémoire. Je ne les vais pas chercher ; car je serois fâchée d'écrire autre chose que ce que vous me donnez sans le chercher par réflexion.

J'ai oublié encore de dire, que lorsque je dis à Mr. l'Official que je ne voulois pas que l'on mit ce mot d'*erreur*, pour raison, parce que je pensois bien en moi-même que c'étoit un piège, à cause qu'ils se vantoient qu'ils avoient en main une retractation ; il me dit : qu'il faudroit qu'il fût un grand sot pour ne me le pas faire mettre, & que Mr. l'Archevêque le renvoyeroit bien : me voulant faire comprendre qu'ils vouloient ce mot pour leur justification. A cinq jours de-là il vint me faire signer la seconde feuille. Je ne l'aurois pas fait, m'étant fort indifférent de rester comme j'étois, pourvu que je fisse votre volonté, ô mon Dieu : mais Madame de Maintenon me fit dire de signer, & qu'elle avertiroit le Roi de leur violence ; qu'il falloit me tirer de leurs mains. Je signai donc ; après quoi j'eus la liberté du Cloître.

8. Le Tuteur de mes enfans fut pour faire expédier la lettre-de-cachet. Vous permites, ô mon Dieu, par un ressort de votre providence que cette lettre fut égarée cinq jours par un malentendu. Cela me causa encore dans cette Maison des haut-&-bas. Pour mon cœur & mon ame, ils demeuroient toujours dans la même assiette.

J'ai même eu plus de joie apperçue en entrant dans ma prison qu'en sortant. Enfin la veille de l'Exaltation de la Ste. Croix la lettre-de-cachet me fut apportée. Je vis bien, ô mon Amour, que vous vouliez que la croix fut exaltée en moi : & lorsque je vis que la lettre-de-cachet étoit venue dans ce tems, cela me fut d'un bon augure. Je voyois des miracles continuels de votre providence : & comment vous me conduisiez peu à peu & par la main. Je voyois que vous preniez soin de moi jusques dans les moindres choses, comme un Epoux prend soin d'une Epouse qu'il aime uniquement. Quoique tout le tems de ma prison eut été chaque jour un exercice de renversemens étranges, tantôt haut & tantôt bas, il est certain que le plus fort a été vers ma délivrance. Mon ame n'a jamais changé de situation que comme je l'ai décrit. J'ai appris, depuis que je suis en liberté, & même auparavant, qu'une personne qui me persécutoit, avoit obtenu de m'envoyer à deux cents lieues d'ici dans une prison où l'on n'eut jamais entendu parler de moi. Vous avez attendu, ô mon Dieu, pour me sauver que les choses fussent entièrement désespérées. J'appris un matin, que personne ne vouloit plus se mêler de mon affaire, ni Mad. de Maintenon, ni ma cousine. Je reçus de cela une joie très-grande : & lorsque l'affaire a été la plus désespérée, c'est alors que j'ai ressenti un renouvellement de joie. Me voilà donc bien contente, même en apprenant que l'on sollicitoit de me faire mettre dans une prison perpétuelle : & les mesures en étoient si bien prises, que lorsqu'on fut demander ma lettre-de-cachet au Secrétaire après l'ordre que Sa Majesté avoit donné de me

mettre en liberté, il demanda, si ce n'étoit pas pour cette Dame que l'on vouloit transférer? O Dieu, que vous reuerfez bien les desseins des hommes! O mon Amour, je vois déjà le commencement de vos promesses accompli; je ne doute point du reste.

9. L'Abbesse & le Tuteur de mes enfans vinrent me prendre, qui témoignoiient bien de la joie, & tous mes amis: il n'y avoit que les autres qui en avoient un extrême dépit. Je sortis sans sentir que je sortois & sans pouvoir réfléchir sur ma délivrance. Je pensois hier au matin; mais qui es-tu? que fais-tu? que penses-tu? es-tu en vie, que tu ne prends non plus de part à ce qui te touche que s'il ne te touchoit point? J'en suis bien dans l'étonnement, & il faut que je m'applique pour savoir si j'ai un être, une vie, & une subsistance. Je ne m'en trouve point. Au dehors je suis comme un autre: mais il me semble que je suis comme une machine qui parle & marche par ressorts, & qui n'a nulle vie ni subsistance en ce qu'elle fait. Cela ne paroît point au dehors: J'agis, je parle comme un autre, même d'une manière plus libre, plus étendue, qui n'embarasse personne & qui plaît à tous, sans savoir ni ce que je fais, ni ce que je dis, ni pourquoi je fais ou dis cela, ni ce qui me le fait dire.

Au sortir du Couvent on me mena chez Mr. l'Archevêque par forme, pour le remercier. Je devois bien le faire de ce qu'il m'avoit fait souffrir; car je ne doute pas que mon Dieu n'en ait été glorifié. Ensuite j'allai voir Mad. de Miramion, qui avoit bien de la joie d'une chose à laquelle elle n'avoit pas peu contribué. J'y trouvai par providence Mad. de Mont-chevreuil, qui témoi-

III. PARTIE. CHAP. IX. 101

gna beaucoup de joie de me voir délivrée, & m'assura que Mad. de Maintenon n'en auroit pas moins: ce que Mad. de Maintenon témoigna elle-même en toute rencontre. Je lui écrivis pour la remercier. Peu de jours après ma sortie j'allai à S. Cyr. la saluer: elle me reçut parfaitement bien & d'une manière singulière. Elle avoit témoigné peu de jours auparavant à ma cousine, combien ma lettre lui avoit plu, & que véritablement Notre Seigneur lui donnoit pour moi des sentimens d'estime particuliers. Je retournai voir Mr. l'Archevêque: il me pria de ne rien dire de ce qui s'étoit passé. Cependant le P. la Mothe étoit désespéré de ma sortie, mais il faisoit toujours paroître le contraire à ceux qui m'approchoient. Il m'envoyoit des personnes pour m'épier & pour me surprendre en paroles. Je ne fais pas encore l'effet que cela aura. Mr. l'Officiel pria Mad. de Miramion de ne me point recevoir dans sa Communauté; & il me vint dire de n'y point aller. Cela n'a pas eu grand effet: car cette Dame témoigna toujours le dessein qu'elle avoit de me prendre chez elle; où je suis présentement. Si Dieu le veut, j'écrirai un jour la suite d'une vie qui n'est pas encore finie. Ce 20 Septembre 1688.

§ § §

L'envie que j'ai eu d'obéir & de ne rien omettre m'aura sans doute fait faire des répétitions: elles serviront du moins à vous faire voir mon exactitude pour ce que vous m'ordonnez: & que si j'ai omis quelque chose, c'est ou parce que je n'ai pu l'exprimer, ou par oubli.

§ § §

10. Quelques jours après ma sortie, ayant ouï parler de Mr. l'Abbé de F. je fus tout-à-coup

occupée de lui avec une extrême force & douleur. Il me sembla que Notre Seigneur me l'unifiait très-intimement, & plus que nul autre. Il me fut demandé un consentement : je le donnai ; alors il me parut qu'il se fit de lui à moi comme une filiation spirituelle. J'eus occasion de le voir le lendemain : je sentoais intérieurement que cette première entrevue ne le satisfaisoit pas, qu'il ne me goûtoit point : & j'éprouvai un *je ne fais quoi* qui me faisoit tendre à verser mon cœur dans le sien ; mais je ne trouvois pas de correspondance : ce qui me faisoit beaucoup souffrir. La nuit je souffris extrêmement à son occasion. Le matin je le vis : nous restâmes quelque tems en silence, & le nuage s'éclaircit un peu ; mais il n'étoit pas encore comme je le souhaitois. Je souffris huit jours entiers, après quoi je me trouvai unie à lui sans obstacle ; & depuis ce tems je trouve toujours que l'union augmente d'une manière pure & ineffable. Il me semble que mon âme a un rapport entier avec la sienne ; & ces paroles de David pour Jonathas, *(a) que son âme étoit collée à celle de David*, me paroissent propres à cette union. Notre Seigneur m'a fait comprendre les grands desseins qu'il a sur cette personne, & combien elle lui est chère.

(a) 1. Rois 19. v. 11.

CHAPITRE X.

Etat de félicité privée doit céder à l'état pénible de la fonction Apostolique. A quoi elle est appelée. Douleurs, &c. de diverses sortes, qu'on y ressent pour les âmes. Pour ne pas confondre les états, il ne faut pas s'en

prendre aux paroles ni aux apparences. Croix, faiblesses, &c. extérieur de ces âmes. Comment elles parlent ou écrivent d'elles-mêmes. Leur description, dévotion, désapprobation, charité du fond où Dieu gouverne tout. Pourquoi les âmes commençantes sont sujettes à se tromper &c. à se croire dans cet état. Solution d'une difficulté. Règle pour juger de ces âmes.

1. JE ne saurois plus rien écrire de ce qui regarde mon état intérieur : je ne le ferai plus, n'ayant point de paroles pour exprimer une chose qui est parfaitement dégagée de tout ce qui peut tomber sous le sentiment, l'expression, ou la conception humaine.

Je dirai seulement, qu'après l'état ressuscité, je me trouvois quelques années avant que d'être mise dans l'état que l'on appelle *Apostolique* ou de *Mission* pour aider les autres, toute propriété ayant été pour lors consumée dans le purgatoire que j'avois passé, je me trouvois, dis-je, dans une félicité pareille à celle des Bienheureux, à la réserve de la vision béatifique. Rien de ce qui est ici bas ne me touchoit ; & je ne vois non plus à présent quoique ce soit au ciel ni en terre qui puisse me faire peine par rapport à moi. Le bonheur d'une âme de cet état ne se peut comprendre sans expérience : & ceux qui meurent sans être employés à aider au prochain, meurent dans la suprême félicité, quoique comblés de croix extérieures.

Mais lorsqu'il plut à Dieu de vouloir bien m'honorer de sa Mission, il me fit comprendre, que le véritable pere en Jesus-Christ, & le Pasteur Apostolique, devoit souffrir comme lui pour les

hommes, porter leurs langueurs, payer leurs dettes, se vêtir de leurs foiblesses. A la vérité, Dieu ne fait point ces sortes de choses sans demander à l'ame son consentement : mais qu'il est bien sûr que cette ame ne lui refusera pas ce qu'il demande ! Il incline lui-même le cœur à ce qu'il veut obtenir : il semble qu'il lui imprime alors ces paroles : „ J'étois heureux, je possédois la gloire, „ j'étois Dieu ; mais j'ai quitté tout cela ; je me „ suis assujéti à la douleur, au mépris, à l'ignominie, au supplice ; je me suis fait homme pour „ sauver l'homme. Si tu veux achever ce qui „ manque à ma passion, & que je fasse en toi une „ extension de ma qualité de Rédempteur, il faut „ que tu consentes de perdre le bonheur dont tu „ jouis, pour être assujéti à des misères, à des „ foiblesses, pour porter les langueurs de ceux „ dont je te chargerai, payer leurs dettes, & enfin être exposée non seulement à toutes les „ douleurs intérieures dont tu as été délivrée pour „ toi, mais à toutes les persécutions les plus fortes. Si j'avois demeuré dans ma vie cachée, „ je n'aurois jamais souffert aucune persécution ; „ on ne persécute que ceux qui sont employés à „ aider aux ames. „ Il fallut alors un consentement d'immolation pour entrer dans tous les desseins de Dieu sur les ames qu'il se destine.

2. Il me fit comprendre, qu'il ne m'appelloit point, comme l'on avoit cru, à une propagation de l'extérieur de l'Eglise, qui consiste à gagner les hérétiques ; mais à la propagation de son Esprit, qui n'est autre que l'Esprit intérieur ; & que ce seroit pour cet Esprit que je souffrirois : Il ne me destine pas même pour la première conver-

sion des pécheurs ; mais bien pour faire entrer ceux qui sont (déjà) touchés du désir de se convertir, dans la parfaite conversion, qui n'est autre que cet Esprit intérieur. Depuis ce tems Notre Seigneur ne m'a pas chargé d'une ame qu'il ne m'ait demandé mon consentement, & qu'après avoir accepté cette ame en moi, il ne m'ait immolée à souffrir pour elle. Il est bon d'expliquer la nature de cette souffrance, & de la différence de celle que l'on souffre pour soi.

3. La nature de cette souffrance est quelque chose de plus intime, de plus fort, & de plus séparé. C'est un tourment excessif. On ne sait où il est, ni dans quelle partie de l'ame il réside. Il n'est jamais causé par réflexion, & n'en peut produire aucune. Il ne cause ni trouble, ni entortillement. Il ne purifie point ; c'est pourquoi l'ame ne trouve point qu'il lui donne rien. Son excès n'empêche point une jouissance sans jouissance & une paix parfaite : il n'ôte rien de la largeur. On n'ignore point que c'est pour des ames que l'on souffre, & très-souvent on fait la personne : on se trouve dans ce tems uni à elle d'une manière douloureuse comme un scélérat est attaché à l'instrument de son supplice. On (a) porte souvent les foiblesses que ces personnes devroient ressentir : mais pour l'ordinaire c'est une peine générale, indistincte, qui souvent a une certaine relation au cœur qui cause d'extrêmes douleurs de cœur, mais des douleurs violentes, comme si on le pressoit ou qu'on le perçât avec un glaive. Cette douleur, qui est toute spirituelle, a son siège au même lieu qui est occupé de la présence de Dieu : elle est plus forte que toutes les douleurs corpo-

(a) 2. Cor. II. v. 29.

relles; & elle est cependant si insensible & si éloignée du sentiment, que la personne qui en est accablée croiroit, si elle étoit capable de réflexion, que cela n'est pas, & qu'elle se trompe.

Depuis que Dieu voulut bien me faire part de l'état Apostolique, que n'ai-je point souffert! Mais à quelque excès qu'ait été ma souffrance, & quelque foiblesse que j'aie eue dans les sens, je n'ai jamais désiré d'en être délivrée: au contraire, la charité pour ces ames augmente à mesure que la souffrance devient plus grande, & l'amour que l'on a pour elles croît avec la douleur.

4. Il y a de deux fortes de douleurs; l'une, causée par l'infidélité actuelle des ames; l'autre, qui est pour les purifier & les faire avancer. La première ferre le cœur, l'afflige, affoiblit les sentimens, cause une certaine agonie & comme un tiraillement, de même que si Dieu tiroit d'un côté & l'ame de l'autre, en sorte que cela déchirât le cœur. Cette douleur est plus insupportable qu'aucune autre, quoiqu'elle ne soit pas plus profonde. La douleur de la purification pour autrui est une douleur générale, indistincte; qui tranquillise, unit à la personne pour laquelle on souffre & à Dieu. C'est une différence que l'expérience peut seule faire entendre: toute personne d'expérience me comprendra.

Rien n'égale ce que l'on souffre pour des personnes qui ignorent très-souvent, ou pour d'autres qui loin d'en avoir de la reconnaissance, ont du rebut pour ceux qui se consument pour elles de charité. Tout cela ne diminue point cette charité: & il n'y a point de mort ni de tourment que l'on ne souffrit avec un plaisir extrême pour les rendre comme Dieu veut.

5. La justice divine appliquée sur l'ame pour la faire souffrir en purifiant les autres, ne cesse point de faire souffrir lorsque c'est pour une infidélité actuelle, que cette infidélité ne soit cessée. Il n'en est pas de même pour la purification; elle se fait par intervalles; & l'on a du relâche après avoir souffert. On trouve que l'on acquiert une certaine aisance avec cette ame, qui marque que ce que l'on a souffert a purifié & mis l'ame dans le moment présent comme Dieu la souhaite. Quand les ames sont en voie & que rien ne les arrête, cela va tout uniment: mais lorsqu'elles sont arrêtées, il y a quelque chose au dedans qui le fait connoître.

6. La justice de Dieu fait souffrir de tems en tems pour certaines ames jusqu'à leur entière purification: sitôt qu'elles sont arrivées où Dieu les veut, on ne souffre plus rien pour elles, & l'union qui avoit été souvent couverte de nuages, s'éclaircit de telle sorte, qu'elle devient comme un air bien pur, pénétré par tout, sans distinction de la lumière du soleil. Comme M. * * * m'a été donné d'une manière plus intime que nul autre, ce que j'ai souffert, ce que je souffre, & ce que je souffrirai pour lui, surpasse tout ce qui se peut dire: le moindre entre-deux entre lui & moi, entre lui & Dieu, (car l'un est comme l'autre,) c'est comme une petite ordure dans l'œil qui lui fait une extrême douleur, & qui n'incommoderoit aucun autre endroit du corps où elle pourroit être mise. Ce que je souffre pour lui est très-différent de ce que je souffre pour les autres, sans en pouvoir pénétrer la cause, si ce n'est que Dieu m'a unie plus intimement à lui qu'à nul autre, & que Dieu a de plus grands desseins sur lui que sur les autres.

7. Lorsque je souffre pour une ame, & que

j'entends seulement prononcer le nom de cette personne, je sens un renouvellement de douleur extrême. Quoique depuis bien des années je sois dans un état également nu & vuide en apparence, à cause de la profondeur de la plénitude, je ne laisse pas d'être très-pleine. Une eau qui remplissant un bassin se trouve dans les bornes de ce qu'il peut contenir, ne fait rien distinguer de sa plénitude; mais lorsqu'on lui verse une surabondance, il faut qu'il se décharge. Je ne sens jamais rien pour moi-même : mais lorsque l'on remue par quelque chose ce fond infiniment plein & tranquille, cela fait sentir la plénitude avec tant d'excès, qu'elle rejaillit sur les sens; c'est ce qui fait que loin d'entendre dire ni lire certains passages, je l'évite : non qu'il me vienne quoique ce soit par les choses extérieures; mais c'est qu'une parole entendue, remue le fond. Quelque chose dite de la vérité ou contre la vérité, le remue de même, & feroit éclater si cela duroit.

8. On croira peut-être que parce que tout le tems de la foi lorsqu'elle est savoureuse, on a peine à lire, (j'entends que l'on éprouve un je ne fais quoi, qui ferme la bouche,) ce sera ici la même chose : on se tromperoit. On ne peut presque se servir d'expression dans les derniers états qui n'ait quelque signification pareille à celle des états antérieurs : cela vient de la disette des termes; & il n'y a que l'expérience qui puisse démêler cela : car toutes les personnes qui sont dans les états de foi nue mêlée de soutien & de quelque faveur profonde, se croient où je dis. Ceux-ci sont recueillis, ou plutôt sentent émouvoir en eux, par la lecture ou par ce qu'on leur dit, une certaine occupation de Dieu qui leur ferme la bou-

che, & souvent les yeux, leur empêchant de poursuivre la lecture. Il n'en est pas de même ici : c'est un regorgement de plénitude, un rejaillissement d'un fond comblé & toujours plein pour toutes les âmes qui ont besoin du puiser les eaux de cette plénitude : c'est le réservoir divin, où les enfans de la Sagesse puisent incessamment ce qui leur faut lorsqu'ils sont bien disposés : non qu'ils sentent toujours ce qu'ils y puisent : mais je le sens bien.

Il ne faut pas prendre les choses qui sont écrites aux termes des paroles : car si on les prenoit de la sorte, il n'y a presque point d'état consommé qu'une âme d'un certain degré ne crût éprouver : mais patience ; elle verra elle-même dans la suite cette infinie différence. Les âmes même des degrés inférieurs paroîtront souvent plus parfaites que ces âmes consommées dans l'amour & par l'amour ; parce que Dieu, qui veut qu'elles vivent avec les autres hommes & leur dérober la vue d'un si grand trésor, couvre leur extérieur de faiblesses apparentes, qui comme une crasse vile, couvrent d'infinis trésors, & empêche leur perte.

9. Si Dieu n'avoit entièrement séparé l'extérieur de ces âmes de leur intérieur, elles ne pourroient plus converser avec les hommes. On éprouve cela dans la nouvelle vie, il semble qu'il ne reste plus qu'à mourir ; on se trouve si éloigné du reste des hommes, & ils pensent si différemment de ce que l'on pense, que le prochain feroit insupportable. L'âme diroit alors volontiers ; (a) ô mon Dieu, laissez mourir votre serviteur en paix selon votre promesse, puisque mes

(a) Luc 2. v. 29. 30.

yeux ont vu mon Sauveur. Les ames arrivées ici se trouvent dans une perfection actuelle consommée, & elles meurent d'ordinaire en cet état lorsqu'elles ne sont pas destinées pour aider les ames : mais lorsqu'elles le sont, Dieu divise le fond divinisé d'avec l'extérieur, & livre l'extérieur à des faiblesses enfantines ; ce qui tient l'ame dans une abstraction continuelle & une ignorance totale de ce qu'elle est, à moins que ce fond, dont nous avons parlé, ne soit remué, & cela pour le bien des autres : alors on se trouve bien étrange : mais de dire ce que c'est, on ne le peut exprimer. Les faiblesses extérieures de ces ames leur servent de couverture, & empêchent même qu'elles ne servent d'appui aux autres dans les routes de la mort où elles les conduisent. Ce sont toutes des faiblesses enfantines. Si les ames qui sont conduites par ces personnes pouvoient pénétrer au travers de cet extérieur si foible la profondeur de leur grace, elles les regarderoient avec trop de respect, & ne mourroient point à l'appui que leur feroit une telle conduite. Si les Juifs eussent pénétré au travers de l'extérieur tout commun de Jesus-Christ, ils ne l'eussent jamais persécuté, & ils eussent été dans une admiration continuelle.

10. Ces personnes sont un paradoxe & à leurs yeux & aux yeux de tous ceux qui les voient : car on n'y voit qu'une écorce grossière, bien que pourtant il en sorte souvent une moëlle divine. Et ainsi, ceux qui en veulent juger par les yeux de la raison, ne savent par où s'y prendre. O divine sagesse, ô science savoureuse, vous coulez incessamment de la bouche & du cœur de ces ames comme une source (de seve) divine qui

communique la vie à une infinité de branches, quoiqu'on ne voie qu'une écorce grossière & toute moussue. (a) *Que verrez-vous dans la Sulamite, cette ame si choisie, vous autres qui la considérez, dit l'Epoux sacré, sinon des chœurs d'une armée campée ?* Non, vous ne verrez que cela en elle. N'en (b) portez donc aucun jugement, ô vous qui n'êtes pas ici, & soyez persuadés que (c) *quoique je sois noire, je suis très-belle, que mon soleil par ses regards brillans m'a décolorée de la sorte pour me conserver pour moi-même, & me dérober à la vue de toutes les créatures. C'est blesser le cœur de Dieu que d'attaquer ces ames-là : c'est juger de Dieu que d'en juger. Ceux qui le font, s'égarent dans leurs jugemens : & c'est ce qui fait qu'ils osent, comme dit l'Apôtre S. Jude, (d) donner des malédictions aux choses saintes & blasphemer contre les mystères sacrés de l'intérieur.*

11. L'ame de cet état s'ignore soi-même, comme elle est ignorée des autres. Lorsqu'elle en parle ou écrit, touchant soi-même, elle le fait comme des choses divines ; elle n'en parle ou écrit que par la lumière actuelle donnée dans le moment présent, & qui ne dure qu'autant qu'il est nécessaire d'en parler ou écrire, sans qu'il soit possible de voir ni de penser ensuite ce que l'on voyoit auparavant, à moins que la lumière actuelle n'en soit rendue. C'est comme une personne à qui l'on ouvre un cabinet plein de trésors, qui les voit tant qu'il est ouvert, & qui cesse de les voir lorsqu'on le referme. Aussi cette ame est-elle (e) *la fontaine scellée : L'Epoux ouvre seul, nul ne ferme & nul n'ouvre. Une telle ame ne se soucie*

(a) Cant. 7. v. 1. (b) 1 Cor. 2. v. 15. (c) Cant. 1. v. 5.
(d) Jud. v. 10. (e) Cant. 4. v. 12.

ni d'honneur, ni de bien, ni de vie; non seulement quant à la volonté, mais quant à la réelle pratique: aussi n'a-t-elle plus rien à ménager. Si elle n'étoit pas de la sorte, elle ne pourroit servir aux âmes dans toute l'étendue des desseins de Dieu. La moindre circonspection empêche l'effet de la grace. O qu'il y a peu d'âmes qui veulent bien se livrer pour autrui sans nul intérêt ni retour, prêtes à faire & à souffrir pour les autres! La charité d'une âme Apostolique ne se peut comprendre. C'est (a) la charité de *Jesus-Christ* même. O profondeur de cette charité dénuée de zèle & de sentimens, qui est-ce qui pourroit te comprendre?

12. Toutes les plus grandes croix viennent dans cet état Apostolique, (si on peut appeler *croix* ces sortes de choses;) parce que l'enfer & tous les hommes se remuent pour empêcher le bien qui se fait dans les âmes. Si *Jesus-Christ* n'eut point sorti de sa vie cachée, il n'eut point été persécuté des Juifs & crucifié. Si Dieu laissoit ces âmes cachées dans le secret de sa face, elles feroient à couvert de la persécution des hommes. Mais que de bon cœur on souffriroit les roues & le feu même pour une seule âme! Il ne faut pas s'étonner si les Démonstrations remuent tous les endroits de leur domination contre les âmes Apostoliques: c'est que le Diable fait bien qu'une âme de cette sorte, si elle étoit écoutée, détruiroit son empire. Toutes les dévotions ne lui nuisent que médiocrement; car il se dédommage sur l'amour propre des dévots de ce qu'ils lui font perdre par leurs pratiques réglées: mais il n'y a aucun gain à faire pour lui sur une âme dévouée

(a) 2 Cor. 5. v. 14.

à la vérité de Dieu & à son pur amour, qui se laisse détruire par le domaine souverain de Dieu, & qui ne subsistant plus en soi-même, donne plein pouvoir à Dieu d'étendre toujours plus son empire. Le Diable ne peut approcher ces âmes-là que de loin: la rage dont il est animé contre elles n'a point de bornes. O que l'on se trompe lorsque l'on juge de la dévotion par les actions extérieures! Il faut pour être dévot, ou dévoué à Dieu, n'avoir pas un choix ni une préférence d'estime pour une action plus que pour l'autre. On se fait des idées, & on s'imagine qu'une âme qui est à Dieu d'une certaine manière, doit être de telle & telle sorte; & lors que l'on voit le contraire des idées qu'on s'étoit formées on conclut que Dieu n'est point là; & c'est souvent où il est le plus. O indépendance souveraine de mon Dieu! Vous ne feriez pas Dieu si vous ne saviez vous glorifier par ce qui vous deshonne en apparence. Dieu se fait des plaisirs de tout ce qui nous rend souples & petits: il ne fait pas cas d'aucune vertu, comme d'avoir une âme en sa main qu'il puisse élever jusqu'aux nues & enfoncer dans la boue sans qu'elle change de situation pour peu que ce soit. Un état qui dépend de quelque bien qu'on peut distinguer ou concevoir, est bien un état vertueux, mais non un état divin.

13. Il y a les Saints du Seigneur, & ceux-là sont sanctifiés non comme les autres Saints, par la pratique des vertus; mais par le Seigneur même & par une infinie souplesse, qui est la possession réelle de toute vertu. Ils en font bien plus les Saints de Dieu, puis qu'ils ne sont saints qu'en lui & pour lui: ils sont saints à sa mode, & non à celle des hommes. O mon Amour,

vous avez tant d'ames qui vous servent pour être saintes ; faites-vous une troupe d'enfans qui vous servent parce que vous êtes saint , qui vous servent à votre mode. Ce sont ces enfans pour lesquels vous vous êtes sanctifié vous-même ; & cela leur suffit. O monstre horrible que la propriété ! oui, mon Dieu, que je fois du moins le jouet de votre volonté ! qu'il n'y ait ni vertu ni sainteté pour moi ; mais que chantant avec l'Eglise, *Tu solus Sanctus*, je chante la même chose pour moi & pour ceux que vous m'avez donnés, afin que vous soyez glorifié & sanctifié non en eux, mais en vous & pour vous. O pur amour, où reclus-tu ton sujet !

14. Les ames dont je parle sont incapables d'aucune sorte de préférence ou de prédilection ; mais elles sont appliquées par une nécessité, qui n'étant point en elles (à cause de leur liberté,) se trouve en Dieu même, après le sacrifice de cette même liberté. Elles n'ont aucun amour naturel, mais une charité infinie, appliquée & remuée plus fortement pour certains sujets que pour d'autres selon le dessein de Dieu, le besoin des personnes, & l'intimité de l'union que Dieu veut qu'elles aient avec elles. Cet amour fort, & qui paroît même empressé, n'est point dans les puissances, comme les autres inclinations ; mais dans ce même fond, qui est Dieu même. Il gouverne en souverain & incline ce même fond indistinctement de lui-même vers la chose qu'il veut qu'on aime, & à laquelle on est uni ; & cet amour est lui ; en sorte qu'il ne se peut distinguer de Dieu, quoiqu'il se termine à un sujet particulier. Ce fond remué vers cette personne cause un attrait vers elle comme vers Dieu ; & comme tout ce

qui remue ce fond rend Dieu perceptible, (qui ne le seroit pas sans cela, à cause de la transformation,) aussi l'inclination foncière remuée vers cette créature rend Dieu perceptible, mais d'une manière d'autant plus forte, plus pure, plus dégagée du sensible, que l'ame est dans un degré éminent. On sent quelque chose qui sembleroit se rapporter à cela dès le commencement de la voie où tout ce qui nous porte à Dieu cause une inclination sensible de Dieu : mais ces choses sont dans les sens, ou dans les puissances, selon le degré de l'ame : ce n'est point ce que je veux dire. Ceci est dans le même fond, inaccessible à tout autre qu'à Dieu même.

15. Il n'y a point d'état si consommé qu'une ame en ces commencemens ne se puisse attribuer, sur-tout celles qui vont, comme dit l'Ecriture, de foi en foi. Car comme l'on a dès les commencemens les prémices de l'Esprit, & que c'est la même foi qui s'enfonce & se purifie, se dilate & s'étend jusqu'à la consommation parfaite ; elle est aussi la même dès le commencement, & a presque les mêmes effets. Toute la différence est qu'elle réside dans les puissances tout le long de la voie jusqu'à ce qu'elle se perde dans le fond intime, qui n'est autre que Dieu même, qui consume tout dans son unité divine. Même le mouvement intérieur, qui doit être toute la conduite des ames de foi, se découvre dès le commencement des personnes destinées à une foi éminente. Ce mouvement est plus sensible, plus distinct, plus dans les puissances au commencement ; mais enfin c'est lui qui les conduit & les porte à se mortifier, se renoncer, parler & se taire, & à se

dénuer jusqu'à ce qu'il les perde avec lui dans ce fond-Dieu : alors il change de nature, & devient tellement naturel, qu'il perd tout ce qui le faisoit distinguer hors de Dieu : alors la créature agit aussi naturellement qu'elle respire, sa souplesse est infinie.

16. Il est bon d'expliquer ici une chose qui pourroit faire faire de fortes méprises aux âmes, faute d'expérience. C'est que l'âme abîmée en Dieu & devenue dans une souplesse infinie par rapport à Dieu, paroît ou réservée ou avoir peine à dire certaines choses aux autres. Ce n'est plus un défaut qui soit en elle pour elle ; mais ce resserrement vient de la personne à qui on doit parler. Car Dieu fait comme pressentir toutes les dispositions (& répugnances) de l'âme à qui il faut parler : & bien que cette âme (si on le lui demandoit) assureroit n'avoir nulle répugnance à recevoir ce qu'on lui diroit ; (parce qu'effectivement sa volonté est disposée comme cela,) cependant il est certain que quelque bonne volonté qu'elle ait, les choses lui répugnent, soit parce qu'elles excèdent la portée présente de cette personne, ou parce qu'il lui reste encore des idées secrettes d'une vertu raisonnable. C'est donc le resserrement de la personne à qui on parle qui fait la répugnance à dire. De plus, l'état extérieur d'enfance a mille petites choses qui passeroient pour des infidélités pareilles à celles qu'ont ceux qui ne disent point par amour propre les choses qui leur répugnent : mais il est aisé de voir que ce n'est pas cela, parce qu'elles ont passé par un état qui ne leur permettoit pas la réserve d'une pensée, quoiqu'il en pût ou dût

couler. Il faut plus juger des âmes de cet état par ce que Dieu leur a fait passer, que par ce que l'on voit : car autrement on en jugeroit par rapport à son propre état, & non par ce qu'elles sont. Ce qui est foible en Dieu, est plus fort que la plus grande force : parce que cette foiblesse ne vient point pour n'avoir pas acquis toute force vertueuse & comprise par la raison ; mais pour l'avoir infiniment outrepassée, elle est perdue dans la force divine : & c'est ce qui cause ces contraires qui s'allient si bien, quoiqu'ils paroissent inalliables, de la force divine & de la foiblesse d'un enfant. 1688.

CHAPITRE XI.

Retirée dans une Communauté où elle est malade & tient le lit plusieurs mois, on l'accuse cependant de courir dehors à des assemblées. Sa patience. Usage des plaintes dans la souffrance. Elle va demeurer chez Mad. sa fille ; & on lui suppose toujours des faussetés. On s'oppose au dessein qu'elle avoit fait de se cacher absolument au monde. Elle s'établit à Paris, à l'écart. Ses visites & sa bienvenue à S. Cyr réveillent la jalousie de ses ennemis. Son entrevue avec Mr. Nicole, puis avec Mr. Boileau, qui en sortent contents de ses sentimens. On la fait empoisonner. Mr. Nicole change.

1. **EN** sortant de Ste. Marie j'entrai chez Madame de Miramion. Ceux qui étoient cause de ce qu'on m'avoit mise à Ste. Marie s'y opposèrent, & me dirent, qu'il étoit plus à propos

que je me retirasse dans une maison particulière. Comme je pénétrais leur intention, qui n'étoit que de me faire de nouvelles suppositions, afin d'avoir occasion de me faire de nouvelles affaires, je demurai ferme dans la résolution d'entrer dans la Communauté de cette Dame. Sitôt qu'ils virent qu'ils ne pouvoient rien gagner sur moi, & que je voulois demeurer dans une Communauté, ils s'avisèrent d'écrire à Madame de Miramion, l'assurant qu'ils me voioient eux-mêmes aller, au moins une fois la semaine, au Fauxbourg S. Marceau dans des maisons décriées, & que je tenois des assemblées. Le P. la Mothe étoit l'auteur de ces lettres, & soutenoit, que ne l'ayant pas voulu croire il y avoit été diverses fois depuis un mois, & qu'il m'avoit toujours vu entrer dans ces maisons. Il est à remarquer, que je n'avois jamais été au Fauxbourg S. Marceau, & qu'il y avoit trois mois que j'étois au lit, où l'on me pansoit tous les jours un abcès que j'avois à l'œil, avec une fièvre très-considérable que j'avois depuis ce tems. Madame de Miramion, qui se trouvoit presque toujours lorsqu'on me pansoit, & qui savoit que je ne sortois point du lit, fut très-indignée de ce procédé: de sorte que le P. la Mothe étant venu la voir pour lui confirmer ce qu'il lui avoit écrit, & y ajouter encore d'autres calomnies de choses que j'avois faites, disoit-il, depuis huit jours; elle lui dit des choses très-fortes sur la noirceur de ses accusations, l'assurant qu'elle croioit tout ce qu'on lui avoit dit des maliginités qu'il m'avoit faites; puis qu'elle étoit elle-même témoin que depuis trois mois je n'avois pu même sortir du lit, ni aller à la Messe dans leur chapelle; que depuis que j'étois chez elle je

n'étois pas sortie quatre fois, & encore étoit-ce une personne considérable de ma famille qui m'étoit venu querir le matin & ramener le soir. Comme il se vit si mal reçu, il tâcha de remuer d'autres machines. Il se plaignit par-tout que je l'avois fait maltraiter par Madame de Miramion, quoique j'ignorasse alors ce qui se passoit, & que je ne l'aie sçu qu'à quelque tems de là, lors qu'étant guérie, Madame de Miramion me montra les lettres.

2. Ce mal que j'eus à l'œil me fit beaucoup souffrir, & Dieu me donnoit une grande patience. Ma disposition dans mes maux a toujours été une forte patience; & je m'accuse d'en avoir trop fait paroître. Il auroit mieux valu faire quelque légere plainte & cependant être contenté de tout souffrir, sans volonté que le mal diminue: ce qui est plus exempt d'amour propre, & n'attire pas tant l'estime des personnes. La simplicité enfantine laisse à la nature quelque plainte, sur-tout lorsqu'on ne se plaint plus par vue de nature: car autrement, tant que la nature vit par ses plaintes, & qu'elle a une secresse joie d'attirer la compassion, il faut lui retrancher toute plainte: mais lorsqu'elle n'a plus de vie en cela, il s'en trouve (*) dans cette force admirable, qui ne se permet pas un soupir dans les plus violentes douleurs. Alors il faut se plaindre humblement, petitement, sans rien affecter ni retenir. Lorsque l'ame est redevenue enfant, elle agit en enfant. Il en est de même sur certaines choses du manger. Quoiqu'on avale également le doux & l'amer, il y a une petite propriété spirituelle à prendre sans rien

(*) Il se mêle alors dans cette force taciturne quelque acte de propre vie: ce qui n'est pas lors qu'on se plaint.

dire du tout, des choses que ceux qui vous les donnent savent être très-mauvaises. Ainsi il y a des replis cachés dans les choses qui paroissent vertus, qui ne peuvent échapper à l'œil pur de l'amour divin.

3. Ma fille fut mariée (a) chez Madame de Miramion; & je fus obligée, à cause de son extrême jeunesse, d'aller rester quelque tems avec elle. J'y restai deux ans & demi. Ce qui me fit sortir d'auprès d'elle, fut l'envie que j'avois de me retirer dans un Couvent, & d'y vivre inconnue: mais Dieu, qui avoit d'autres desseins sur moi, ne le permit pas, comme je le dirai dans la suite. Lorsque j'étois chez ma fille je ne vis pas cesser la persécution, on me supposoit toujours quelque chose. Lorsque j'étois à la campagne chez elle, j'instruisois, disoit-on, les payfans, quoique je n'en visse aucuns. Si j'étois à la ville, on me faisoit voir des gens, à ce qu'on disoit; ou bien, j'allois les voir; & cependant je ne les vois ni ne les connoissois. Toutes ces choses, jointes à l'inclination que j'avois eu toute ma vie de la passer dans la retraite, me déterminèrent à écrire à la Mere Prieure des Bénédictines de Montargis, que je voulois finir mes jours avec elle, inconnue à tout le monde, sans y voir même aucune Religieuse qu'elle, & sans que le dehors ni ma famille en fût rien; ni qui que ce soit au monde, qu'elle seule. Nous étions convenues de nos faits; & l'on me devoit donner un petit appartement où il y avoit un cabinet, qui a une grille sur l'autel & un petit jardin au bas. C'étoit ce qu'il me falloit. Le Confesseur étoit secret; &

(a) A Mr. Louis-Nicolas Fouquet, Comte de Vaux, &c. Fils du célèbre Mr. Fouquet Surintendant des Finances.

j'aurois communiqué dès le matin par une petite grille les jours que j'aurois fait mes dévotions. Ce projet fait & accepté, j'envoiai mes meubles devant moi. Mais comme la Mere Prieure en parla à son Archevêque, il ne garda pas le secret. Mes amis & mes ennemis (si on peut appeller ainsi ceux à qui on ne veut aucun mal) s'y opposèrent par des vues bien différentes: les premiers, pour ne me pas perdre tout-à-fait; & les derniers, afin de me perdre, & ne pas laisser échapper leur proie. Ils jugèrent dès lors qu'une vie comme celle que je voulois mener, démentoît toutes les calomnies qu'ils avoient faites jusqu'alors, & leur étoit tout moien de me persécuter davantage. Je me vis donc obligée par les uns & par les autres, qui priaient Mr. l'Archevêque d'empêcher qu'on ne me reçut, de vivre dans le monde malgré mon aversion pour le monde, & d'être encore le but de la contradiction des hommes, l'objet de leurs calomnies, le jouet & le balon de la divine Providence. Je connus alors que Dieu n'étoit pas content du peu que j'avois souffert, & qu'il s'alloit élever contre moi d'étranges boursasques. Mais comme il m'est presque impossible de ne pas vouloir tout ce que Dieu veut, je m'y soumis de bon cœur, & je lui fis un sacrifice entier de moi-même, trop heureuse de paier par de si légères peines ce que je dois à sa justice, & trop honorée d'être en quelque sorte conforme à l'image de son Fils.

On trouvera peut-être étrange que je dise que je fis un sacrifice à Dieu après avoir marqué en tant d'endroits que je ne trouvois plus ni de volonté en moi, ni de répugnance pour tout ce que Dieu pouvoit vouloir. Cependant il est certain

que lorsque Dieu veut charger l'ame de nouvelles croix, différentes de celles qu'elle a eues, & lui en faire porter de plus fortes, quelque uniforme qu'elle soit à la volonté de Dieu, comme cependant il respecte le libre arbitre que lui-même a donné à l'homme, il en tire encore son consentement, qui ne manque jamais d'être donné: & je crois que c'est ce qui fait que les souffrances de ces personnes ont quelque mérite, à cause du consentement libre de la volonté. Nous en avons des exemples en Jesus-Christ & en sa sainte Mere. Il est dit de Jesus-Christ (a) *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*; & David dit, parlant de Jesus-Christ; (b) *Les holocaustes ne vous sont plus agréables: c'est pourquoi j'ai dit: me voici, vous m'avez donné un corps*: Et puis; il est écrit à la tête du livre que je ferai votre volonté. Le même Jesus-Christ dans le tems de sa mort & de son agonie ne fit-il pas une immolation marquée: (c) *Non point ma volonté, mais la vôtre*? L'Ange ne demanda-t-il pas le consentement de Marie pour être Mere du Verbe? Ne l'immola-t-elle pas sur la croix, où elle demeura debout, comme un prêtre assistant au sacrifice que ce Grand-Prêtre selon l'ordre de Melchisedec faisoit de lui-même?

4. Quelque tems avant le mariage de ma fille j'avois connu M. l'A. D. F. comme je l'ai déjà dit; & la famille dans laquelle elle étoit entrée étant de ses amis, j'eus lieu de l'y voir plusieurs fois. Nous eûmes quelques conversations au sujet de la vie intérieure, dans lesquelles il me fit beaucoup d'objections. Je lui répondis avec ma

(a) Heb. 12. v. 2. *Qui au lieu de la joie qu'il pouvoit goûter, a souffert la croix.* (b) Ps. 39. v. 7. 8. (c) Matth. 26. v. 39.

simplicité ordinaire; & j'eus lieu de croire qu'il en avoit été content. Comme les affaires de Molinos faisoient grand bruit alors, on avoit pris des défiances sur les choses les plus simples, & sur les termes les plus usités parmi ceux qui avoient écrit de ces matieres. Cela me donna lieu de lui expliquer à fond mes expériences. Les difficultés qu'il me faisoit, ne servoient qu'à lui éclaircir le fond de mes sentimens: ainsi personne ne les a pu mieux connoître que lui: c'est ce qui dans la suite a servi de fondement à la persécution qu'on lui a faite, ainsi que ses réponses à Mr. de Meaux l'ont fait connoître à toutes les personnes qui les ont lues sans prévention.

5. Aiant quitté ma fille, je pris une petite maison éloignée du monde pour y suivre le penchant que j'avois à la retraite. Je me bornai à y voir ma famille (qui ne m'incommodoit gueres,) & un petit nombre d'amis que j'y vois même de loin à loin, la plupart ne faisant pas de séjour ordinaire à Paris.

Depuis ma sortie de Ste. Marie j'avois continué d'aller à S. Cyr: & quelques filles de cette Maison aiant témoigné à Madame de Maintenon qu'elles trouvoient dans les conversations que j'avois avec elles quelque chose qui les portoit à Dieu, elle leur permit de prendre confiance en moi; & elle témoigna en plusieurs occasions, par le changement de quelques-unes dont elle n'avoit pas été contente jusques là, qu'elle n'avoit pas lieu de s'en repentir. Elle me marquoit alors beaucoup de bontés; & pendant trois ou quatre années que cela a duré j'en ai reçu toute sorte de marques d'estime & de confiance. Mais c'est ce-la même qui m'a attiré dans la suite le plus de per-

sécution. Les entrées que Madame de Maintenon me donna dans S. Cyr, & la confiance que me témoignaient quelques jeunes Dames de la Cour, distinguées par leur rang & par leur piété, commencèrent à donner de l'inquiétude aux gens qui m'avoient persécutée. On donna des ombrages aux Directeurs : & sous le prétexte des affaires que j'avois eues quelques années auparavant, & du Quiétisme qu'on disoit faire de grands progrès, on engagea Mr. l'Evêque de Chartres, (a) Supérieur de S. Cyr, de représenter à Madame de Maintenon, que je troublais l'ordre de sa Maison par une conduite particulière; & que les filles que je vois étoient si fort attachées à ce que je leur disois, qu'elles n'écoutoient plus leurs Supérieurs. Madame de Maintenon me le fit dire avec bonté. Je m'abstins d'aller à S. Cyr. Je ne répondois plus aux filles qui m'écrivoient que par des lettres ouvertes, qui passaient par les mains de Madame de Maintenon.

6. Une personne de ma connoissance, fort ami de Mr. Nicole, & qui l'avoit ouï plusieurs fois déclamer contre moi sans me connoître, crut qu'il seroit aisé de le faire revenir de sa prévention si je pouvois avoir quelques entretiens avec lui, & désabuser par ce moyen bien des gens avec qui il étoit en relation, & qui se déclaroient contre moi le plus ouvertement. Cette personne m'en pressa fort : & quelque répugnance que j'y sentisse d'abord, cependant, ayant fait connoître à quelques gens de mes amis les instances qu'on me faisoit pour cela, ils me conseillèrent de le voir. Comme ses incommodités ne lui permettoient pas de sortir, je m'engageai, après quel-

(a) Mr. Paul Godet des Marais.

ques honnêtetés que l'on me fit de sa part, à lui rendre une visite. Il me mit d'abord sur le *Moien court*, & me dit, que ce petit livre étoit plein d'erreurs. Je lui proposai de le lire ensemble, & le pria de me dire avec bonté celles qui l'arrêtoient, & que j'espérois lui lever les difficultés qu'il y trouveroit. Il me dit, qu'il le vouloit bien, & commença à lire le petit livre, chapitre par chapitre, avec beaucoup d'attention. Et sur ce que je lui demandois, si en ce que nous venions de lire il n'y avoit rien qui l'arrêtât ou lui fit de la peine; il me répondoit, que non : & que ce qu'il cherchoit, étoit plus loin. Nous parcourûmes le livre d'un bout à l'autre sans qu'il y trouvât rien qui l'arrêtât; & souvent il me disoit : Voilà les plus belles comparaisons qu'on puisse voir. Enfin après avoir long-tems cherché les erreurs qu'il croioit y avoir vues, il me dit : Madame, mon talent est d'écrire, & non pas de faire de pareilles discussions : mais si vous voulez bien voir un de mes amis, il vous fera ses difficultés, & vous serez peut-être bien aise de profiter de ses lumières. Il est fort habile & fort homme de bien. Vous ne ferez pas fâchée de le connoître, & il s'entend mieux que moi à tout cela. C'est (a) Mr. Boileau, de l'hôtel de Luynes. Je m'en défendis quelque tems, pour ne me point engager en des controverses qui ne me convenoient pas, ne prétendant point soutenir ce petit livre, & le laissant pour ce qu'il étoit : mais il m'en pressa si fort, que je ne pus le lui refuser.

Mr. Nicole me proposa de prendre une maison auprès de lui, d'aller à confesse au P. de la Tour,

(a) Docteur en Théol. Docteur de l'Archev. de Sens, Frère du Poète Satirique fort connu.

& me parla comme s'il avoit fort souhaité que je fusse de ses amis, & liée avec les siens. Je répondis le plus honnêtement qu'il me fut possible à toutes ses propositions : mais je lui fis connoître que le peu de bien que je m'étois réservé, ne me permettoit pas de louer la maison qu'il me proposoit : que voulant demeurer dans une grande retraite, l'éloignement de celle que j'habitois me mettoit hors de portée d'y voir beaucoup de monde, ce qui étoit conforme à mon inclination : & que n'ayant point d'équipage, le même éloignement mettoit un obstacle à la proposition qu'il me faisoit de me confesser au P. de la Tour, parce qu'il demeurait à un bout de Paris, & moi à l'autre. Nous ne nous en séparâmes pas moins bons amis ; & je fus qu'il s'étoit fort loué de moi à quelques personnes à qui il avoit parlé de ma visite.

7. Peu de jours après je vis Mr. Boileau, comme il l'avoit souhaité. Il me parla du *Moien court* : & je lui répétai ce que j'ai tant de fois dit des dispositions dans lesquelles j'avois fait ce petit livre, & de celles où j'étois encore à son égard. Il me dit, qu'il étoit véritablement persuadé de la sincérité de mes intentions ; mais que ce petit livre se trouvant entre les mains de beaucoup de monde, pouvoit nuire à beaucoup d'âmes pieuses par des conséquences fâcheuses qu'on en pouvoit tirer. Je le priai de vouloir bien me dire les endroits qui lui faisoient de la peine ; & je lui dis que j'espérois lui enlever les difficultés. Nous lûmes le petit livre : & comme il me disoit en lisant les difficultés qu'il y trouvoit, je lui expliquois la chose de manière qu'il en paroïssoit content ; après quoi il n'insistoit plus. Nous parcourûmes ainsi tout le livre, lui insinuant

tant quelquefois plus ou moins sur les endroits qui l'arrêtoient, & moi lui expliquant simplement & mes pensées & mes expériences, sans disputer sur les choses de doctrine, dont je me rapportois à lui entièrement, comme étant beaucoup plus capable que moi d'en juger.

8. Cette discussion finie il me dit : Madame, il n'y auroit aucune difficulté à ce petit livre si vous aviez expliqué les choses avec un peu plus d'étendue, & il pourroit être fort bon en expliquant dans une *préface* ce qui ne l'est pas suffisamment dans le livre ; & me pressa fort d'y travailler. Je lui répondis, que n'ayant jamais eu d'intention de donner au public ce petit livre, (qui n'étoit proprement qu'une instruction particulière que j'avois écrite à la prière d'un de mes amis qui me l'avoit demandée ensuite de quelques conversations sur cette matière, que nous ayons eues ensemble ;) je n'avois pu prévoir ni qu'on le feroit imprimer, ni qu'on pût y donner les sens qu'il venoit de m'expliquer : mais que je serois toujours prête de donner les explications que l'on souhaiteroit pour ôter les ombrages que l'on en pouvoit prendre. Il me donna beaucoup de louanges, & me fit promettre que j'expliquerois dans une espèce de *préface* les difficultés qu'il m'avoit proposées ; après quoi il m'assura que le livre pourroit être bon & utile. Je le fis à quelques jours de là, & lui envoiai une explication, dont il parut fort content. Je le revis encore une fois ou deux ; & il me pressa de faire réimprimer ce petit livre avec cette (a) *préface*. Je lui représentai, qu'on ne m'avoit tourmentée & fait des affaires que sur ce petit livre, qui en avoit fourni le

(a) Cette *préface* se trouve dans les *Opuscules spirituels* de Mad. Guyon, imprimés l'an 1712 ; elle y est intitulée, *Courte Apologie du Moien court*.

prétexte ; qu'il ne me convenoit point de me donner pour Auteur : que je ne croiois pas devoir plus contribuer à l'impression de celui-ci qu'à celle du premier ; mais que la plus forte raison que j'en avois , étoit la promesse que j'avois faite à Mr. l'Archevêque de ne point écrire davantage sur cette matiere. Il approuva ma résolution , & nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

9. Je tombai malade quelque tems après ; & comme la nature de mes maux étoit peu connue des Médecins , ils m'ordonnèrent les eaux de Bourbon après avoir en vain essayé de me guérir par les remèdes ordinaires. C'étoit un poison fort violent qu'on m'avoit donné. On avoit gagné un laquais pour cela. Dès qu'il me l'eut donné , je souffris des douleurs si violentes , que sans un prompt secours je serois morte en peu d'heures. Le laquais disparut aussitôt de la maison : on ne l'a jamais vu depuis : il y a apparence qu'il fut incité à cela : bien des circonstances l'avérèrent , que je ne dis pas pour éviter la longueur. Lors que je fus à Bourbon , l'eau que je vomissois brûloit comme de l'esprit de vin. Comme je ne m'occupe gueres de moi , je ne pensois pas qu'on m'eût empoisonnée si les Médecins de Bourbon aient fait jeter au feu l'eau que j'avois vomie , ne m'en eussent assurée. Les eaux me firent peu d'effet ; & je souffris encore sept ans & demi. Depuis on a encore tâché trois ou quatre fois de m'empoisonner. Dieu m'en a préservé par sa bonté & par des pressentimens qu'il m'en donnoit.

Cette maladie & le voyage de Bourbon me firent perdre de vue Mr. Nicole , dont je n'entendis plus parler , sinon qu'environ sept ou huit mois après j'appris qu'il avoit fait un livre contre moi au sujet de ce petit livre que nous avions là ensemble

ensemble , & dont il avoit paru satisfait , aussi bien que son ami , par les explications que je leur en avois données. Je croiois que ses intentions étoient bonnes ; mais un de mes amis qui lut ce livre , me dit , que les citations n'en étoient pas exactes , & qu'il connoissoit peu la matiere sur laquelle il venoit d'écrire. Je fus peu après que Dom François l'Ami , Bénédiclin , Religieux d'un mérite & d'un nom fort connu , que je ne connoissois point , ami de Mr. Nicole , frappé du peu de solidité de son livre , avoit entrepris de le refuter ; & que sans avoir aucune connoissance du *Moyen court* , il ne s'étoit servi pour le justifier des imputations que Mr. Nicole lui attribuoit , que des passages mêmes de son Livre & de ce qu'il en citoit , lui-même (le P. l'Ami) n'ayant pas le petit livre. Il n'a point fait imprimer cette refutation , qui subsiste encore , étant entre les mains d'un de ses amis. Je laissai tout tomber sans songer à me justifier.

CHAPITRE XII.

La vie retirée qu'elle mene ne peut la mettre à couvert du décri & de la persécution. Incident étrange d'une fille passionnaire. Une femme inconnue , qui contrefaisoit la sainte , la noircit par tout étrangement , & fait tourner contre elle Mr. Boileau & ses amis , puis l'Evêque de Chartres , & ensuite plusieurs autres qui l'avoient estimée auparavant. Elle se résout à souffrir tout sans se justifier humainement.

1. **L**ES Directeurs de S. Cyr ayant obtenu ce qu'ils avoient souhaité , & moi n'y allant plus , la chose fit quelque bruit. Les personnes qui

m'avoient fait de la peine jusqu'alors, & auxquels d'autres, qui ne me connoissoient pas, se joignirent, mirent tout en œuvre pour me décrier. Je n'entrerai point dans les motifs qui les y portèrent : Dieu les fait. Mais je crus pour lors qu'il falloit songer à une plus grande retraite : & comme tout le fracas qu'on faisoit étoit fondé sur la confiance d'un petit nombre d'amis, à qui l'on disoit que j'apprenois à faire l'oraison (car c'étoit là le fondement de toute la persécution,) je pris le parti de ne voir personne, comptant que cela feroit cesser tous les discours. Ainsi l'amour de la retraite, joint à l'envie que j'avois d'ôter à ceux qui me haïssoient si gratuitement, l'occasion de m'en imposer de nouveau, me fit aller passer quelques jours à la campagne dans une maison que personne ne connoissoit : & après avoir laissé croire à ma famille, à mes amis, & à ceux qui me persécutoient, que je ne reviendrois plus à Paris, je retournai dans ma maison, où je ne vis aucun d'eux le reste du tems que j'y demurai. Il n'y avoit que (a) Mr. Fouquet, oncle de mon gendre, qui fut où j'étois. J'avois besoin d'une personne pour recevoir la petite pension que je me suis réservée en donnant mon bien, & d'un témoin de cette probité, qui fut comment je vivois dans ma solitude. On ne me vit donc plus : j'étois, ce semble, hors de prise. Mais qui peut éviter la malice des hommes, lorsque Dieu veut s'en servir pour nous faire entrer dans ses desseins éternels de croix & d'ignominies ?

2. Le parti que j'avois pris auroit dû, ce sem-

(a) C'étoit un des freres du grand Mr. Fouquet, Surintendant des Finances, & c'est le même de la mort duquel est parlé dans la suite, Chap. XV. §. 3.

ble, faire cesser les murmures & calmer les esprits : mais il arriva tout le contraire ; & je crois qu'une des choses qui y contribua le plus, ce fut le silence de mes amis, qui prenant part à l'humiliation qu'un tel procédé faisoit retomber sur eux, la souffrirent en paix sans se plaindre de personne, & se contenterent du témoignage que leur conscience leur rendoit en secret, ne marquant rien aux esprits échauffés de ce qu'ils connoissoient des motifs qui les faisoient agir ; mais aussi demeurant dans une juste réserve à l'égard de la confiance qu'ils auroient voulu qu'on eût pris en eux. Ma retraite ne produisit donc point l'effet que l'on avoit attendu. On supposa que je répandois de loin le poison du *Quiétisme* comme j'avois fait de près : & pour donner des couleurs à la calomnie, on suscita un nombre de prétendues dévotes qui alloient de Confesseurs en Confesseurs s'accuser des crimes qu'elles disoient avoir puisés des principes dans lesquels j'étois. Il y en avoit quelques-unes que j'avois essayé de tirer de leurs désordres, & à qui quelques années auparavant j'avois défendu ma maison, après avoir essayé inutilement d'en venir à bout.

5. Avant que je me fusse entièrement retirée, il arriva une chose fort étonnante. Mr. Fouquet ayant un valet de chambre qui avoit très-bien étudié, & fort honnête homme, une fille qui demouroit dans le logis en devint éperdument amoureuse. Je ne dis rien ici que quantité de personnes d'honneur & de probité n'aient appris de Mr. Fouquet lui-même. Elle déclara sa passion à cet homme, qui en eut horreur. Un jour elle lui dit : malheureux, je me suis donnée au Diable afin que tu m'aimes, & tu ne m'aimes pas ! Il fut

si effrayé de cette déclaration, qu'il fut le dire à son maître, lequel après avoir interrogé cette fille, qui lui dit des choses horribles, la mit dehors. Comme le valet de chambre avoit très-bien étudié, l'horreur de ce qu'avoit fait cette malheureuse le porta à se faire Pere de S. Lazare. Mr. Fouquet ne négligea pas cette malheureuse. Il engagea quantité de personnes également recommandables & par leur science & par leur vertu d'en prendre soin. Tous l'abandonnerent; parce que son endurcissement étoit tel, qu'ils n'y voyoient aucun remede que celui d'un miracle de la grace. Ce valet de chambre de Mr. Fouquet, devenu Pere de S. Lazare, tomba dans une maladie mortelle. Il envoya querir Mr. Fouquet, le priant de ne le pas laisser mourir sans le voir. Mr. Fouquet y alla. Il lui recommanda cette malheureuse, & lui dit: quand je pense que c'est à mon occasion qu'elle s'est ôtée à Jesus-Christ pour se donner au Démon, j'en suis dans une affliction incroyable. Mr. Fouquet lui promit d'y faire encore ce qu'il pourroit. Je ne fais par quel esprit il m'amena cette créature; mais il est certain que ce fut pour faire voir, du moins pour un tems la puissance de Dieu, & que comme le Démon n'avoit pu faire que le valet de Mr. Fouquet consentit au péché, aussi cet esprit de mensonge n'a nul pouvoir sur ceux qui sont à Dieu que celui que Dieu lui permet d'exercer, comme il fit à Job.

4. Mr. Fouquet m'amena donc cette fille. Lorsque je la vis, j'en eus de l'horreur sans en favoir la cause. Elle n'eut pas moins de peine à être auprès de moi; mais Dieu ne laissa pas de renverser le Démon, & Dagon fut renversé devant l'Arche. Cette fille étant auprès de moi, me

disoit souvent: Vous avez quelque chose de fort, que je ne puis supporter: ce que j'ai attribué à de la vraie croix, que j'avois à mon cou. Quoique j'aie attribué ce que je viens de dire à la vraie croix, que je crois véritable, je ne laissois pas d'apercevoir que Dieu opéroit par moi sans moi avec sa force divine. Enfin cette force l'obligea à me raconter son effroyable vie, qui me fait trembler lorsque j'y pense. Elle me conta les faux plaisirs que cet esprit de ténèbres lui avoit procurés; qu'il la faisoit passer pour sainte dans le lieu où elle demouroit; qu'il lui laissoit faire bien des austérités apparentes, mais qu'il ne la laissoit point prier: que sitôt qu'elle le vouloit faire, il lui paroissoit sous une forme hideuse, prêt à la dévorer; mais qu'autre part il lui paroissoit sous une forme la plus aimable du monde; & qu'il lui donnoit tout l'argent qu'elle vouloit. Je lui dis: mais parmi tous ces faux plaisirs qu'il vous procure, avez-vous la paix du cœur? Elle me dit d'un ton terrible: non; j'éprouve un trouble d'enfer. Je lui répondis: pour vous faire voir le bonheur qu'il y a de servir Jesus-Christ au milieu même des douleurs, je le prie de vous faire goûter un moment cette paix du cœur, qui est préférable à tous les plaisirs de la terre. Elle fut mise dans ce moment dans une très-grande paix. Toute transportée de cela, elle dit à M. Fouquet, qui étoit présent: ah, Monsieur, je suis en paradis, & j'étois en enfer!

5. On ne perdit pas ces bons momens. Mr. Fouquet la mena sur-le-champ à Mr. Robert, Grand-Pénitencier, auquel elle fit une confession générale, & promit amendement. Elle fut assez bien pendant six mois: mais le Démon enragé, se mourir, je crois, Mr. le Pénitencier, qui

mourut tout d'un coup. Le P. Breton, Jacobin, mourut aussi, qui avoit fait tant de tems ses efforts pour la retirer de l'abîme où elle s'étoit précipitée. Je tombai alors très-malade, & cette créature, qu'on laissoit entrer chez moi parce que Mr. Fouquet en avoit prié, me vint voir. Elle me dit : je savois bien que vous étiez fort malade; le Diable me l'avoit dit; il dit : qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour vous faire mourir; mais qu'il ne lui a pas été permis : qu'il vous fera néanmoins tant de mal & de persécutions, que vous y succomberez. Je lui répondis : qu'il n'y avoit rien que je ne fusse prête de souffrir pourvu qu'elle se convertît entièrement; qu'elle n'écoutât plus le Démon, auquel je lui avois défendu de répondre après l'y avoir fait renoncer & renouveler les vœux de son Baptême : car il avoit commencé par la faire renoncer à son Baptême, & à Jesus-Christ. Je lui fis faire le contraire, & se donner de nouveau à Jesus-Christ. Elle me dit : il faut que vous ayez une grande charité pour vouloir encore contribuer à ma conversion : car il m'a dit, qu'il vous feroit tant de mal, & vous susciteroit tant de monde, que vous y succomberiez. Il me sembla dans ce moment voir dans l'imagination une flamme bleuâtre qui formoit un visage affreux; mais je n'en eus point de peur, non plus que des menaces qu'il me faisoit faire; car Dieu me tient depuis bien des années dans cette disposition, que je donnois de bon cœur ma vie, même tout le repos de ma vie, que j'estime beaucoup plus, pour le salut d'une seule ame. Un jour que Mr. Fouquet ne pensoit à rien, un Prêtre le vint trouver, qui lui demanda des nouvelles de cette créature. Comme il crut que c'étoit un bon dessein qui l'amenoit, Mr.

Fouquet lui dit, qu'on espéroit la convertir tout-à-fait, & qu'on y voyoit beaucoup d'acheminement. Ce Prêtre, ou ce Démon en Prêtre, lui demanda où elle logeoit; il le lui dit; & comme Mr. Fouquet me vint voir peu après, & qu'il m'eut parlé de ce Prêtre, il me roula au cœur que c'étoit ce mauvais Prêtre dont elle m'avoit parlé, & avec lequel elle avoit commis tant d'abominations, (car elle m'avoit dit sa vie & ses crimes;) & cela ne se trouva que trop vrai. Elle ne vint plus. Mr. le Pénitencier mourut, comme j'ai dit, & Mr. Fouquet tomba dans une maladie de langueur qui ne finit qu'avec sa vie; mais la fille ne nous vint plus voir.

6. On m'avoit engagé, comme j'ai dit, à voir Mr. Boileau au sujet du *Moyen court*. J'avois lieu de croire qu'il étoit demeuré satisfait de ma conduite par les choses qu'il redit de nos conversations à quelques-uns de mes amis; mais il fut peu après un de mes plus zelés persécuteurs.

Une fille ou femme extraordinaire, qui passoit pour une grande dévote, s'étant mis sous la direction en arrivant à Paris, le fit changer de sentimens. Il lui parla apparemment de moi au sujet des visites que je lui avois rendues. Elle l'assura, que j'étois mauvaise, & que je causerois de grands maux à l'Eglise. Elle faisoit pour lors, comme elle a fait encore depuis, beaucoup de bruit dans Paris. On la faisoit voir à des gens de tout caractère & de toute condition, Evêques, Magistrats, Séculiers, Ecclésiastiques, femmes de qualité, en un mot, sous prétexte d'une maladie prétendue miraculeuse, on établit sa réputation au point qu'on ne parloit que des choses extraordinaires qui paroissent en elle. Je ne pouvois m'imaginer

ce que ce pouvoit être que cette femme, ni quel motif l'engageoit à parler de moi de la manière qu'elle faisoit. Il sembloit qu'elle fut tombée des nues ; car on ne favoit ni ce qu'elle étoit, ni d'où elle venoit ; & c'a toujours été un énigme pour tous ceux qui en ont ouï parler, hors Mr. Boileau & peut-être quelqu'un de sa plus intime confiance. Comme son nom m'étoit entièrement inconnu, je ne croyois pas non plus être connue d'elle : mais quelques années depuis aiant su qu'elle avoit porté le nom de sœur Rose, il ne m'a pas été difficile de deviner les raisons pourquoi elle avoit ainsi parlé de moi. Cette femme, où il paroïssoit en effet bien de l'extraordinaire, (Dieu fait ce qui le cançoit ; car elle se piquoit de connoître les pensées les plus secretes, & d'avoir des connoissances très-particulières non seulement des choses éloignées d'elle, mais même de l'avenir :) cette femme, dis-je, persuada à Mr. Boileau, & à des personnes de vertu & de probité avec lesquelles il étoit en commerce, que le plus grand service que l'on put rendre à Dieu, étoit de me décrier, & même de m'enfermer, à cause des maux que j'étois capable de faire. Ce qui l'obligeoit à désirer que je fusse renfermée, étoit l'apprehension que je ne déclarasse ce que je savois d'elle. Si elle vit encore, elle jugera par mon silence qu'étant à Dieu au point que j'y suis, elle n'en avoit rien à craindre dans tous les tems, l'histoire de sa vie m'ayant été confiée sous le secret par elle-même.

7. Ce fut en moins de rien un déchainement inconcevable. Quand même j'aurois su tous ces détails, qui ne vinrent que tard à ma connoissance, & que j'eusse même su pour lors quelle étoit cette femme, j'aurois, je crois, tenté inutilement de désabuser des esprits si prévenus. On ne m'auroit pas crue, & peut-être n'aurois-je rien voulu dire contre elle, parce que Dieu me tenoit alors dans cette disposition de sacrifice de tout souffrir, & de recevoir de sa main tout ce qui me pouvoit arriver de la part de cette personne & de ceux qu'elle avoit entraînés par son prétendu extraordinaire. Elle dit néanmoins une circonstance qui auroit dû, ce semble, faire revenir tant de gens de bien, s'ils avoient voulu s'éclaircir : mais la prévention étoit telle, qu'ils ne vouloient pas même examiner l'avérité, bien loin de la croire. Il est bien vrai, mon Seigneur, que lorsque vous voulez faire souffrir, vous aveuglez vous-même les gens les plus vertueux ; & j'avouerai ingénument, que la persécution des méchans n'est rien au prix de celle des serviteurs de Dieu trompés & animés d'un zèle qu'ils croient juste. Cette circonstance étoit, que Dieu lui avoit fait connoître l'excès de mes méchancetés, & qu'il lui avoit donné pour enseigne assurée de la vérité qu'elle avançoit, que je n'avois fait que transcrire dans mes écrits ceux de Mlle. de Vignerou, & qu'il seroit aisé d'en voir la conformité avec mes livres. Une personne d'une grande considération, * à qui Mr. Boileau fit cette confidence, voulut approfondir le fait par lui-même. Il alla chez les Minimes, (a) & leur demanda ces écrits. Ils en firent

(*) Mr. le Duc de Chevr.
(a) Sans doute qu'on ne savoit pas que ces écrits étoient publiés avec approbation & permission en 1679. à Rouen chez Bonaventure le Brun, Imprimeur-Libraire dans la Cour du Palais, sous ce titre : *Vie & Conduite spirituelle de la Demoiselle Madelaine Vignerou, sœur du Tiers-Ordre de S. François de Paule, suivant les mémoires qu'elle a laissés par l'ordre de son Directeur : le tout recueilli par les soins d'un Religieux Minime.*

beaucoup de difficulté, assurant qu'ils n'étoient jamais sortis de leurs mains. Cependant ne les pouvant refuser honnêtement à cette personne, qui leur promit de les rapporter dans peu de jours, il les examina lui-même; & bien loin d'y voir aucun rapport à ce que j'avois écrit, il y trouva une déference entiere. Pour désabuser Mr. Boileau de sa prévention, il lui proposa de s'en assurer par ses propres yeux, & de lire lui-même ces écrits pour en voir la contrariété: mais, quelque instance qu'il lui en fit par deux fois différentes, & quelque différence que Mr. Boileau eut dû avoir pour cette illustre personne, jamais il n'en voulut rien faire, l'assurant que cette femme lui avoit dit la vérité; & que la connoissant comme il faisoit, il ne lui étoit pas permis de la soupçonner du contraire. La vérité est, que je n'avois jamais vu ces écrits de Mlle. Vigneron, & que je n'avois jamais oui prononcer son nom jusques à ce tems-là. On voulut encore désabuser Mr. Boileau par quantité de faits d'hypocrisie dont quelques gens de bien, & qu'il estimoit lui-même, étoient témoins; mais rien ne fut capable de l'engager à examiner les choses de plus près, Dieu ne le permettant pas sans doute de la sorte pour me faire souffrir tant de croix, d'humiliations, & de peines, auxquelles il ne contribua pas peu dans la suite.

8. Je ne fais de quel côté peut être la tromperie, ou de celui d'une personne toujours soumise & obéissante, qui se démet si volontiers de son jugement & de sa volonté, qui a renoncé à tout pour Dieu, qui est connue depuis si long-tems par tant de gens de bien qui l'ont suivie dans tous les âges de sa vie, & qui en rendent un témoignage si peu digne d'être suspect; ou du côté d'une personne inconnue, qui change de nom dans la plu-

part des lieux où elle a demeuré; (car il y en a quatre, au moins, qui sont venus à ma connoissance;) d'une personne que la dévotion tire de la poussière; pauvre, & que la dévotion élève & enrichit, au lieu que la mienné (si j'en ai, & Dieu le fait,) ne m'a jettée que dans les humiliations, les confusions les plus étranges, & dans un décri universel. O mon Seigneur, c'est où je vous reconnois! & puis qu'il faut vous être conformes pour vous plaire, je fais plus de cas de mon humiliation; de me voir condamnée de tout le monde; que si je me voyois au faite de la gloire. Combien ai-je dit dans l'amertume de mon cœur: je craindrois plus un reproche de conscience, que la condamnation de tous les hommes?

9. Cette femme insista toujours à dire, qu'il me falloit enfermer, & que je perdois tout le monde. Ceux que j'ai perdus, vous le savez, Seigneur, sont pleins d'amour pour vous. Ce qui faisoit cette femme parler de la sorte étoit, comme je l'ai dit, la crainte que si je l'eusse vue, ou que j'eusse su son nom, je n'eusse parlé des choses qu'elle avoit un grand intérêt de tenir cachées. Cependant cette créature s'attira tant de crédit, & me suscita tant de persécutions, que chacun à l'envi inventa de nouvelles fables contre moi. C'étoit à qui feroit plus de libelles: qui inventoit le mieux, étoit le mieux venu. On croyoit contre moi les choses les plus incroyables, & on ne croyoit pas en ma faveur les personnes les plus dignes de foi, de la plus grande probité, qui me connoissoient dès ma jeunesse, & qu'on croiroit sur leur parole en toute autre occasion.

Je me suis un peu détournée à l'occasion de cette fille & je reprends la suite de mon discours.

ro. Quelques Ecclésiastiques entraînés par Mr. Boileau, ou par des vues & des intérêts dont la charité ne me permet pas de parler, mais connus d'un petit nombre d'amis qui m'étoient restés, se joignirent à tout cela, aussi bien que quelques Directeurs, fâchés de ce que quelques personnes qui paroissent avoir de la bonté pour moi, les avoient quittés pour aller au P. Alleaume (qui fut de mes intimes amis): à quoi néanmoins je n'avois eu aucune part. Quoiqu'il en soit, on mit tout en œuvre pour me décrier, & l'on crut que pour rendre ce qu'on appelloit *ma doctrine*, suspecte, il falloit décrier mes mœurs. On n'oublia rien pour y parvenir: & après avoir persuadé Mr. l'Evêque de Chartres du péril prétendu de l'Eglise par des histoires sans fin, il ne songea plus qu'à persuader Madame de Maintenon, & ceux de la Cour qu'il favoit être de mes amis, de la nécessité de m'abandonner; parce que j'étois mauvaise, & capable de leur inspirer de mauvais sentimens. Mad. de Maintenon tint bon quelque tems. La part qu'elle avoit eue à ma sortie de Ste. Marie, mes discours, mes lettres, le témoignage que lui rendirent ceux de ses amis en qui elle avoit le plus de confiance, lui faisoient suspendre son jugement. Elle se rendit à la fin aux instances réitérées de Mr. l'Evêque de Chartres, & de quelques autres qu'il employoit à la conduite de S. Cyr. Il ne réussit pas de même à l'égard de quelques personnes de considération, qui ayant été les témoins de ma conduite depuis plusieurs années, me connoissoient par eux-mêmes, & favoient tous les différens ressorts qu'on avoit fait jouer pour me perdre. Je leur dois la justice de faire connoître, qu'il ne tint pas à eux d'em-

ployer l'autorité du Roi pour me mettre à couvert de tant d'injustices. Ils firent un mémoire capable de le prévenir en ma faveur, en lui rendant compte de la conduite que j'avois tenue, & que je tenois encore dans ma retraite. Mad. de Maintenon le devoit appuyer de son témoignage; mais ayant eu la bonté de me le communiquer, je crus que Dieu ne vouloit pas que je fusse justifiée par ce canal, & j'exigeai d'eux qu'ils me laissassent à toutes les rigueurs de la justice, telles qu'elles pussent être. Ils voulurent bien déférer à ce que je leur mandai. Le mémoire déjà donné, fut retiré; & ils prirent le parti du silence, qu'ils ont continué dans la suite, ne pouvant plus rien faire en ma faveur par le déchainement & la prévention des esprits.

CHAPITRE XIII.

On la fait connoître à M. l'Evêque de Meaux, qui n'ayant alors nulle prévention contre elle, lit ses imprimés & sa vie avec approbation & admiration. Fait remarquable qu'il rapporte en faveur d'une voie qu'il a combattue puis après. On lui met en main tous les écrits de Mad. Guyon pour les examiner, & sa vie sous secret de Confession. Il se laisse prévenir & changer. Pourquoi il trouve & fait des difficultés sur plusieurs sujets, comme, sur les actes distincts, les desirs actifs & propres, l'impuissance à en former, le repos, la simplicité, &c. Sujets qu'on a tâché de lui éclaircir.

1. QUELQUES personnes de mes amis jugerent à propos que je visse Monsieur l'Evêque de

Meaux, (a) qu'on disoit n'être point contraire à l'intérieur. Je savois qu'il avoit lu le *Moyen court* & le *Cantique* il y avoit plus de huit ou dix ans, & qu'il les avoit trouvés fort bons. C'est ce qui m'y fit consentir avec plaisir. Mais, ô mon Seigneur, combien ai-je éprouvé en ma vie que tout ce qui se fait par considération & vue humaine, quoique bonne, se tourne en honte, confusion, & douleur! Je me flattai dans ce moment (& je m'accuse de mon infidélité,) qu'il me soutiendrait contre ceux qui m'en imposoient: mais que j'étois éloignée de le connoître! & que ce qu'on ne voit pas dans votre lumière, & que vous ne découvrez pas vous-même, est sujet à défaut!

2. Un de mes amis d'une très-grande considération (Mr. le Duc de Ch.) m'amena Mr. de Meaux chez moi. La conversation tomba bientôt sur ce qui faisoit le sujet de sa visite. On parla du *Moyen court*: & ce Prélat me dit; qu'il l'avoit lu autrefois, aussi bien que les *Cantiques*, & qu'il les avoit trouvés fort bons. Ce que je dis ici n'est pas pour soutenir ces livres, que j'ai soumis de tout mon cœur, & que je soumets encore, mais pour faire une relation naïve de tout ce qui s'est passé, ainsi qu'on me l'a demandée. Mr. le Duc de Ch. lui donna *Les Torrens*, où il fit quelques remarques; non de choses condamnables, mais qui méritoient éclaircissement. Mr. le Duc de Ch. eut la bonté d'y être toujours présent. Ce Prélat nous dit des choses si fortes des voies intérieures, & de l'autorité de Dieu sur les âmes, que j'en fus surprise. Il nous donna même

(a) C'étoit le célèbre M. Jacques Benigne Bossuet, qui devint son plus grand adversaire.

des exemples de gens qu'il avoit connus, qu'il estimoit saints, qui s'étoient tués. J'avoue que je fus épouvantée de tous ces discours de Mr. de Meaux. Je savois que dans la primitive Eglise quelques Vierges s'étoient fait mourir pour se conserver pures: mais je ne croyois pas qu'en ce siècle, où il n'y a ni force ni tirans, un homme put être approuvé d'une telle action. Mr. le Duc de Ch. lui donna de mon aveu l'histoire de ma vie, (afin qu'il me connût à fond,) laquelle il trouva si bonne, qu'il lui écrivit qu'il y trouvoit une onction qu'il ne trouvoit point ailleurs: qu'il avoit été trois jours en la lisant, sans perdre la présence de Dieu. Ce sont, si je m'en souviens bien, les propres termes d'une de ses lettres.

Ce qui paroît étonnant, c'est que Mr. de Meaux, qui avoit eu de si saintes dispositions en lisant l'histoire de ma vie, & qui l'avoit estimée tant qu'elle resta entre ses mains, y vit, lorsqu'il y avoit près d'un an qu'il ne l'avoit plus, des choses qu'il n'y avoit pas vues auparavant, qu'il débita même comme si effectivement je les y eusse écrites.

3. Il écrivit ensuite à Mr. le Duc de Ch.: qu'il venoit d'apprendre une chose qu'on lui écrivoit de l'Abbaye des Clairets, & qui confirmoit bien les voies intérieures: c'est qu'une Religieuse des Clairets étant à l'agonie, comme on lui tenoit le cierge béni, elle appella la Supérieure, & lui dit: „Ma Mere, Dieu veut être à présent servi par „une entière désapprobation & par la perte de toute „propriété. C'est la voie qu'il s'est choisie; & pour marque qu'elle disoit la vérité, elle fit entendre, bien que d'une manière qu'on ne comprit pas d'abord, qu'elle ne mourroit point que ce cierge béni ne fût fini. Selon les règles ordinaires elle ne

pouvoit plus vivre un quart d'heure : son pouls étoit entièrement remonté. La Supérieure ayant fait éteindre le cierge béni, elle fut trois jours en cet état, sans que son pouls changeât de situation, avec les mêmes signes mortels. On fit rallumer le cierge béni, & elle expira lorsqu'il finit. Je ne fais que rapporter ce qui étoit dans la lettre. J'omets les réflexions de Mr. de Meaux sur un cas si étrange, les ayant oubliées : mais il est certain, qu'il ne croyoit pas après cela qu'on put douter des voies les plus intérieures.

J'avois oublié de dire, que Mr. de Meaux m'avoit demandé le secret sur ce qu'il me voyoit. Comme je l'ai toujours gardé inviolablement à mes plus grands ennemis, je n'avois garde de lui en marquer. La raison qu'il alleguoit du secret qu'il vouloit qu'on lui gardât, est qu'il n'étoit pas bien avec Mr. de Paris. Mais il alla dire lui-même ce qu'il m'avoit prié de taire. Mon silence & ses discours ont été la source de toutes les peines que j'ai souffert dans la suite.

4. Mr. de Meaux ayant donc accepté la proposition d'examiner mes écrits, je les lui fis remettre entre les mains ; non seulement les imprimés, mais tous les Commentaires sur l'Ecriture sainte. Je les avois fait donner auparavant à Mr. Cheron l'Official par une fille qui étoit à moi : mais la crainte qu'ils ne fussent perdus (comme ils le furent en effet, l'Official ne les ayant jamais rendus) la crainte, dis-je, qu'ils ne fussent perdus, porta cette fille à les distribuer à quantité d'écrivains, qui en firent la copie qu'on donna depuis à Mr. de Meaux. C'étoit un grand travail pour lui : & il demanda quatre ou cinq mois pour se donner le loisir de tout approfondir : ce qu'il fit

avec

avec beaucoup d'exactitude à sa maison de campagne, où il étoit allé afin d'être moins interrompu. Pour lui marquer plus de confiance, & lui montrer jusqu'aux derniers replis de mon cœur, je lui fis remettre (ainsi que je l'ai dit) l'histoire de ma vie, où mes dispositions les plus secrètes étoient marquées avec beaucoup de simplicité. Je lui demandai sur cela un secret de confession ; & il en promit un inviolable. Il lut tout avec attention, & se mit en état au bout du tems qu'il avoit demandé, d'écouter mes explications, & de me faire ses difficultés.

5. Ce fut au commencement de l'année 1694. Il souhaita de me voir chez un de ses amis qui demouroit auprès des Filles du S. Sacrement. Il dit la Messe en cette Communauté, & m'y communiqua. On dina ensuite. Cette conférence, qui selon lui, devoit être si secrète, fut sue de tout le monde. Bien des gens l'envoient prier d'aller aux Filles du S. Sacrement afin qu'ils pussent lui parler. Il y alla : de sorte qu'on prit un soin extrême de le prévenir, ainsi qu'il me parut l'être lorsqu'il revint sur le soir, & qu'il me parla. Ce n'étoit plus le même homme. Il avoit apporté tous ses extraits, & un mémoire contenant plus de vingt articles à quoi se réduisoient toutes ses difficultés. Dieu m'aida : de sorte que je le satisfis sur tout ce qui avoit rapport au dogme de l'Eglise & à la pureté de la doctrine : mais il y eut quelques endroits sur quoi je ne pus le contenter. Comme il parloit avec une extrême vivacité, & qu'il ne me donnoit pas presque le loisir de lui expliquer mes pensées, il ne me fut pas possible de le faire revenir sur quelques-uns de ces articles, comme j'avois fait sur les autres. Nous nous

Tome III.

K

quittâmes fort tard, & je sortis de cette conférence la tête si épuisée, & dans un si grand accablement, que j'en fus malade plusieurs jours. Je lui écrivis pourtant plusieurs lettres dans la suite, dans lesquelles je lui expliquai du mieux que je pus ces difficultés qui l'avoient arrêté, & j'en reçus une de lui de plus de vingt pages, où il paroissoit qu'il n'étoit arrêté que par la nouveauté pour lui de la matière, & par le peu d'usage qu'il avoit des voies intérieures, dont on ne peut guère juger que par expérience.

6. Je repasserai ici, autant que la mémoire me pourra le permettre, la plupart de ces difficultés.

Il croyoit, par exemple, que je rejetois & condamnois comme imparfaits les *actes distincts*, comme les demandes, les bons desirs, &c. Ce que j'étois bien éloignée de faire; puis que le contraire se trouve répandu dans tous mes écrits, pour peu qu'on y veuille faire d'attention. Mais comme j'avois éprouvé des impuissances de faire ces actes discursifs, impuissances communes à certaines âmes, & sur lesquelles elles avoient besoin d'être précautionnées pour être fideles à l'Esprit de Dieu, qui les appelloit à quelque chose de plus parfait; j'ai tâché, autant que j'ai pu, de les aider dans ces détours de la vie spirituelle, où faute d'un guide qui y ait passé, les âmes sont souvent arrêtées, & exposées à prendre le change de ce que Dieu veut d'elles.

Il est aisé, ce semble, de concevoir qu'une personne qui met son bonheur en Dieu seul, ne peut plus désirer son propre bonheur. Nul ne peut mettre tout son bonheur en Dieu seul, que celui qui demeure en Dieu par la charité. Lorsque l'âme en est là, elle ne désire plus d'autre félicité

que celle de Dieu en lui-même & pour lui-même: ne désirant plus d'autre félicité, toute félicité propre, même la gloire du ciel pour soi, n'est plus ce qui peut la rendre heureuse, ni par conséquent l'objet de son désir. Le désir suit nécessairement l'amour. Si mon amour est en Dieu seul, & pour Dieu seul, sans retour sur moi, mon désir est en Dieu seul sans rapport à moi.

Ce désir en Dieu n'a plus la vivacité d'un désir amoureux, qui ne jouit point de ce qu'il désire: mais il a le repos d'un désir rempli & satisfait. Car Dieu étant infiniment parfait & heureux, & le bonheur de cette âme étant dans la perfection & dans le bonheur de son Dieu, son désir ne peut avoir l'activité du désir ordinaire, qui attend ce qu'il désire: mais il a le repos de celui qui possède ce qu'il désire. C'est donc là le fonds de l'état de l'âme, & ce qui fait qu'elle n'appergoit plus tous les bons desirs de ceux qui aiment Dieu par rapport à eux-mêmes, ni de ceux qui s'aiment & se recherchent eux-mêmes dans l'amour qu'ils ont pour Dieu.

7. Or cela n'empêche pas que Dieu ne change les dispositions, faisant que l'âme sentira pour des momens le poids de son corps qui lui fera dire: (a) *Cupio dissolvi, & esse cum Christo*. D'autrefois ne sentant plus qu'une disposition de charité pour ses frères, sans retour ni rapport à soi-même, elle (b) *désirera d'être anathème & séparée de Jésus-Christ pour ses frères*. Ces dispositions, qui paroissent se contrarier, s'accordent très-bien dans un fonds qui ne varie point: de manière que quoique la béatitude de Dieu en lui-même

(a) Phil. 1 v. 23. Je désire être dégagé des liens du corps, & d'être avec Jésus-Christ. (b) Rom. 9. v. 3.

& pour lui-même, dans laquelle les desirs sensibles de l'ame sont comme écoulés & reposés, fasse le bonheur essentiel de cette ame, Dieu ne laisse pas de reveiller lui-même ces desirs lorsqu'il lui plaît. Ces desirs ne sont plus de ces desirs d'autrefois, qui sont dans la volonté propre; mais des desirs remués & excités de Dieu même, sans que l'ame réfléchisse sur soi: parce que Dieu, qui la tient directement tournée vers lui, rend ses desirs comme ses autres actes, sans réflexion; de sorte qu'elle ne les peut voir s'il ne les lui montre, ou si ses propres paroles ne lui en donnent quelque connoissance en la donnant aux autres. Il est certain que pour désirer pour soi, il faut vouloir pour soi. Or tout le soin de Dieu étant d'abîmer la volonté de la créature dans la sienne, il absorbe aussi tout désir connu dans l'amour de sa divine volonté.

8. Il y a encore une autre raison qui fait que Dieu ôte & met dans l'ame les desirs sensibles comme il lui plaît: c'est (que Dieu voulant dispenser quelque chose à cette ame, il la lui fait désirer, pour avoir sujet de la lui donner & de l'exaucer: car il est indubitable) qu'il (a) exauce les desirs de cette ame & la préparation de son cœur: & même le S. Esprit désirant pour elle & en elle, ses desirs sont des prières & des demandes (b) du S. Esprit; & Jesus-Christ dit dans cette ame: (c) *Je sais que vous m'exaucez toujours.* Un désir véhément de la mort dans une telle ame seroit presque une certitude de la mort. Désirer les humiliations est bien au dessous de désirer la jouissance de Dieu: néanmoins lorsqu'il a plu à Dieu de me beaucoup humilier par la calomnie, il m'a

(a) Pl. 9. v. 17. (b) Rom. 8. v. 26. (c) Jean 11. v. 42.

donné une faim de l'humiliation. Je l'appelle faim pour la distinguer du désir. D'autrefois il met dans cette ame, de prier pour des choses particulières. Elle sent bien dans ce moment que la prière n'est pas formée par sa volonté, mais par la volonté de Dieu; car elle n'est pas même libre de prier pour qui il lui plaît, ni quand il lui plaît: mais lorsqu'elle prie, elle est toujours exaucée. Elle ne s'attribue rien pour cela; mais elle fait que c'est celui qui la possède qui s'exauce lui-même en elle. Il me semble que je conçois cela infiniment mieux que je ne l'explique.

9. Il en est de même pour la pente sensible, ou même l'apperçue, qui est bien moins que sensible. Lorsqu'une eau est inégale à une autre qui se décharge en elle, cela se fait avec un mouvement rapide & un bruit apperçu: mais lorsque les deux eaux sont de niveau, la pente ne s'apperçoit plus. Il y en a une néanmoins, mais elle est insensible & imperceptible, en sorte qu'il est vrai de dire en un sens qu'il n'y en a plus. Tant que l'ame n'est pas unie entièrement à son Dieu d'une union que j'appelle *permanente*, pour la distinguer des unions *passagères*, elle sent sa pente pour Dieu. L'impétuosité de ce penchant loin d'être une chose parfaite, comme des personnes peu éclairées le pensent, en est le défaut, & marque la distance de Dieu & de l'ame. Mais quand Dieu s'est uni l'ame de telle sorte qu'il l'a reçue en lui, où il la tient (a) *cachée avec Jesus-Christ*, l'ame trouve un repos qui exclut toute pente sensible, & qui est tel, que la seule expérience le peut faire comprendre. Ce n'est point un repos dans la paix goûtée, dans la douceur & dans la

(a) Col. 3. v. 3.

l'absence d'une présence de Dieu apperçue; mais c'est un repos en Dieu même, & qui participe à son immensité, tant il a d'étendue, de simplicité & de netteté. La lumière du soleil qui seroit bornée par des miroirs, auroit quelque chose de plus éclatant que la pure lumière de l'air: cependant ces mêmes miroirs, qui rehaussent son brillant la terminent, & lui ôtent sa pureté. Lorsque le rayon est terminé par quelque chose, il s'emplit d'atomes & il se fait mieux distinguer que dans l'air: mais il s'en faut bien qu'il n'ait la pureté & la simplicité. Plus les choses sont simples & pures, plus elles ont d'étendue. Rien de plus simple que l'eau, rien de plus pur; mais cette eau a une étendue admirable à cause de sa fluidité. Elle a aussi une qualité que, n'ayant nulle qualité propre, elle prend toutes sortes d'impressions. Elle n'a nul goût, & elle prend tous les goûts: elle n'a nulle couleur, & elle prend toutes les couleurs. L'esprit & la volonté en cet état sont si purs & si simples, que Dieu leur donne telle couleur & tel goût qu'il lui plaît, comme à cette eau, qui est tantôt rouge, tantôt bleue, enfin imprimée de telle couleur & de tel goût qu'on veut lui donner. Il est certain que quoique l'on donne à cette eau les diverses couleurs que l'on veut à cause de sa simplicité & pureté, il n'est pourtant pas vrai de dire que l'eau en elle-même ait du goût & de la couleur; puisqu'elle est de sa nature sans goût & sans couleur: & c'est ce défaut de goût & de couleur qui la rend susceptible de tout goût & de toute couleur. C'est ce que j'éprouve de mon âme: elle n'a rien qu'elle puisse distinguer ni connoître en elle ou comme à elle; & c'est ce qui fait sa pureté: mais elle a tout

ce qu'on lui donne, & comme on le lui donne, sans en rien retenir pour elle: si vous demandiez à cette eau, quelle est sa qualité, elle vous répondroit, que c'est de n'en avoir aucune. Vous lui diriez; mais je vous ai vu rouge: je le crois; je ne suis pas néanmoins rouge: ce n'est pas ma nature; je ne pense pas même à ce qu'on fait de moi, à tous les goûts & à toutes les couleurs qu'on me donne. Il en est de la forme de même que de la couleur. Comme l'eau est fluide & sans consistance, elle prend toutes les formes des lieux où on la met, d'un vase rond, ou carré. Si elle avoit une consistance propre, elle ne pourroit prendre toutes les formes, tous les goûts, toutes les odeurs, & toutes les couleurs.

10. Les âmes ne sont propres qu'à peu de chose tant qu'elles conservent leur consistance propre: tout le dessein de Dieu étant, de leur faire perdre par la mort d'elles-mêmes tout ce qu'elles ont de propre, afin de les mouvoir, agir, changer & imprimer comme il lui plaît. De sorte qu'il est vrai qu'elles ont toutes les formes; & il est vrai qu'elles n'en ont aucune: ce qui fait que ne sentant que leur nature simple, pure & sans impression singulière, lorsqu'elles parlent ou écrivent d'elles-mêmes, elles nient toutes les formes être en elles: parce qu'elles ne parlent pas conformément aux dispositions variables où on les met: elles n'y font nulle attention: mais au fonds de ce qu'elles sont, qui est leur état toujours subsistant. Si l'on pouvoit montrer l'âme comme le visage, je ne voudrois, ce me semble, cacher aucune de ses tâches. Je soumets le tout.

11. Je crois encore que ce qui fait que l'âme

ne peut plus rien désirer, c'est que Dieu remplit sa capacité. On me dira, qu'on dit la même chose du ciel. Il y a cette différence : que dans le ciel non seulement la capacité de l'ame est remplie, mais de plus cette capacité est fixée & ne peut plus s'accroître. Si elle croissoit, les Saints augmenteroient en sainteté & en mérite. Dans cette vie, lorsque Dieu a purifié une ame par sa bonté, il emplit cette capacité; c'est ce qui fait un certain rassasiement : mais en même tems il augmente & dilate cette capacité; en la dilatant, il la purifie : c'est ce qui fait la souffrance & la purification intérieure. Dans cette souffrance & purification la vie est pénible, le corps est à charge, dans la plénitude rien ne manque à l'ame, elle ne peut rien désirer. Une seconde raison de ce que l'ame ne peut rien désirer, est que l'ame est comme absorbée en Dieu dans une mer d'amour; de sorte que s'oubliant elle-même, elle ne peut penser qu'à son amour. Tout soin d'elle-même lui est à charge : un objet qui excède infiniment sa capacité, l'absorbe, & l'empêche de se tourner vers soi. Il faut dire de ces ames ce qui est dit des enfans de la Sagesse; (a) *C'est une nation qui n'est qu'obéissance & amour.* L'ame est incapable d'autre raison, d'autre vue & d'autre pensée que de l'amour & de l'obéissance. Ce n'est pas qu'on condamne les autres états : nullement, & je m'en expliquois avec Mr. de Meaux d'une manière à ne devoir, ce semble, lui laisser là dessus aucun doute.

(a) Eccli. 3. v. 1.

CHAPITRE XIV.

Simplicité de Mad. G. en parlant & écrivant. Demandes & manieres de Mr. de M. toutes opposées. Diverses de ses difficultés & oppositions; leurs causes, & leurs solutions. Explications de divers termes, des adies directs & simples, des demandes. Priere substantielle.

1. J'AI encore un défaut, c'est que je dis les choses comme elles me viennent, sans savoir si je dis bien ou mal. Lorsque je les dis ou écris, elles me paroissent claires comme le jour; après cela je les vois comme des choses que je n'ai jamais vues, loin de les avoir écrites. Il ne reste rien dans mon esprit qu'un vuide, qui n'est point incommodé. C'est un vuide simple, qui n'est incommodé ni par la multitude des pensées, ni par leur stérilité. C'est ce qui faisoit une de mes plus grandes peines en parlant à Mr. de Meaux.

2. Il m'ordonna de justifier mes livres. Je m'en défendis tant que je pus; parce que les ayant soumis de toute l'étendue de mon cœur, je ne desirois point les justifier : mais il le voulut. Je protestois d'abord que je ne le faisois que par obéissance, condamnant le plus sincèrement du monde ce qu'on y condamnoit. J'ai toujours tenu ce langage, qui étoit plus celui de mon cœur que de ma bouche.

Il vouloit encore que je lui rendisse raison d'une infinité de choses que j'avois mises dans mes écrits, qui m'étoient entièrement nouvelles & inconnues. Je me souviens entr'autres d'un

endroit qui regardoit Eliud, cet homme qui parla si long-tems à Job lorsque ses amis eurent cessé de lui parler. Je ne fus jamais ce que j'avois voulu dire. Mr. de Meaux voulut que je disse que tout ce qu'Eliud dit dans un si long entretien, étoit par l'Esprit de Dieu : ce qui ne me paroissoit pas tel : au contraire, on voit une plénitude de lui-même étonnante.

Je dirai ici en passant, que si on veut faire quelque attention à la rapidité avec laquelle Dieu m'a fait écrire de tant de choses fort au dessus de ma portée naturelle, il est aisé de concevoir qu'y ayant eu si peu de part, il m'est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'en rendre raison d'une manière dogmatique. C'est ce qui m'a toujours porté à dire que je n'y prenois aucune part ; & que n'ayant écrit que par obéissance, j'étois aussi contente de voir tout brûler que de le voir louer ou estimer. Il y avoit aussi des fautes de copistes, qui rendoient les sens absolument intelligibles ; & Mr. de Meaux me vouloit rendre garante des erreurs qu'il vouloit qui y fussent, & m'accabloit par la vivacité de ses raisonnemens, qui se réduisoient toujours à la créance du dogme de l'Eglise, dont je ne prétendois pas disputer avec lui ; au lieu de discuter paisiblement les expériences d'une personne soumise à l'Eglise, & qui ne demandoit qu'à être redressée, supposé qu'elles ne fussent pas conformes aux règles qu'elle prescrit : ce qui étoit précisément le fait dont il s'étoit agi lorsqu'on avoit entrepris cet examen.

3. Il me parla de (a) la femme de l'Apocalypse, comme si j'avois prétendu l'être moi-même.

(a) Apoc. 12. v. 1. &c.

Je lui répondis, que S. Jean avoit entendu parler de l'Eglise & de la sacrée Vierge : que Notre Seigneur se plaçoit à comparer les serviteurs à lui ; & qu'il n'y a rien dans l'Eglise générale qui ne se passe en partie dans l'âme particulière. C'est donc une application qui est faite à l'âme ; & Dieu fait remplir cette application, comme S. Paul dit (a) qu'il achevoit ce qui manquoit à la passion de Jesus-Christ. Lorsque ce qui est dit de la Sagesse est appliqué à la sainte Vierge, le dessein de Salomon n'a été que d'exprimer la Sagesse ; & ainsi du reste. C'est donc une comparaison, que Dieu prend néanmoins plaisir de remplir où il lui plaît. Tout ce qui a été dit de la femme de l'Apocalypse au sens qu'il a plu à Dieu de me l'attribuer, ces plénitudes, par exemple, ne sont pas dans le corps, mais dans l'âme, ainsi que plusieurs personnes qui liront ceci l'ont éprouvé auprès de moi. Il semble qu'on envoie un torrent de grâces : lorsque le sujet est disposé, cela est reçu en lui ; lorsqu'il ne l'est pas, cela redonde sur nous. C'est ce que Jesus-Christ a dit à ses disciples : (b) ceux qui sont enfans de la paix recevront la paix ; pour ceux qui ne la recevront pas, *voire paix retournera sur vous*. C'est cela à la lettre. On s'explique de ces choses de son mieux, & non comme l'on veut : mais (c) *l'homme animal ne comprendra pas ce qui n'est donné à entendre qu'à l'homme spirituel*.

4. Pour cet écoulement de grâces, qui étoit une autre difficulté de Mr. de Meaux, il m'a été donné à entendre avec ces paroles de Notre

(a) Col. 1. v. 24. (b) Matth. 10. v. 13. (c) 1 Cor. 2. v. 14.

Seigneur, lorsque l'hémorroïsse l'eut touché : (a) *Une vertu secrète est sortie de moi.* Je n'ai jamais prétendu rendre tout cela croyable. J'ai écrit pour obéir, & ai dit les choses comme elles m'étoient montrées. J'ai toujours été prête de croire que je m'étois trompée si on me le disoit. Dieu m'est témoin que je ne tiens à rien, & j'ai été toujours prête à brûler les écrits dès qu'on les croiroit capables de nuire. Il y a peu d'imagination dans ce que j'écris : car j'écris souvent ce que je n'ai jamais pensé. Ce que j'aurois souhaité de Mr. de Meaux étoit, qu'il ne jugeât pas de moi par sa raison, mais par son cœur. Je n'avois prémédité aucune réponse avant que de le voir : la seule vérité ingénue étoit toute ma force : & je me trouvois aussi contente que mes méprises fussent connues, que les graces de Dieu. Mes misères pouvoient s'être mêlées avec ses pures lumières ; mais la boue peut-elle ternir le soleil ? J'espérois que le même Dieu, qui fit autrefois parler une ânesse, pourroit faire parler une femme, qui souvent ne savoit pas plus ce qu'elle disoit que l'ânesse de Balaam. C'étoient là les dispositions de mon cœur lorsque j'eus la conférence avec Mr. de Meaux ; & graces à Dieu, je n'en eus jamais d'autre.

5. Les difficultés qu'il me faisoit ne venoient (comme je crois) que du peu de connoissance qu'il avoit des Auteurs Mistiques, qu'il avouoit n'avoir jamais lus ; & du peu d'expérience qu'il avoit des voies intérieures. Il avoit été frappé en quelques occasions des choses extraordinaires qu'il avoit vues en certaines personnes, ou qu'il avoit lues, & qui lui faisoient juger que Dieu

(a) Luc 8. v. 46.

avoit des routes particulieres par lesquelles il les faisoit parvenir à une grande sainteté : mais cette voie de foi simple, petite, obscure, & qui produit dans les âmes selon les desseins de Dieu cette variété de conduites particulieres par où il les conduit en lui-même, c'étoit un jargon qu'il regardoit comme l'effet d'une imagination creuse, & dont les termes lui étoient aussi inconnus qu'insupportables.

6. Une autre chose qu'il me reprochoit, est, d'avoir mis quelque part, que je n'avois point de graces pour certaines âmes, ni pour moi. Lorsque j'ai parlé de n'avoir plus de graces pour moi, je n'ai pas prétendu parler de la grace sanctifiante, dont on a toujours besoin ; mais des graces gratuites, sensibles, distinctes, & apperçues, qui s'éprouvent dans les commencemens de la vie spirituelle. Je voulois dire, que je ne contribuois au regne de Dieu par rien d'éclatant ; mais en gagnant quelques âmes par mes opprobres, par les ignominies & les confusions. Il attribuoit au sensible ce qui étoit purement spirituel, comme ce que j'avois mis dans ma vie d'une impression que j'avois étant avec une Dame de mes amies. Il est certain que mon état n'a jamais été d'avoir des choses extraordinaires, qui redondent sur le corps ; & je crois que cela n'arrive ordinairement que dans l'amour sensible, & non purement spirituel : mais dans cette occasion, où l'on avoit lu un passage de la sainte Ecriture dont la lumière me fut donnée très-profonde, les personnes qui étoient présentes l'expliquoient à contre-sens : je n'osois parler, & il se faisoit en moi un contraste entre ce que je connoissois, qui étoit vrai ; & ce qu'on disoit, qui ne le pouvoit être. L'im-

puissance de parler ne l'osant, la nécessité d'entendre parler les autres, me fit un effet que je n'ai senti que cette fois, & qui redonda sur mon corps au point de me trouver mal. C'est ce que dit S. Jean de la Croix,

(a) *Ils begaient je ne fais quoi,
Qui me tue & met hors de moi.*

Il est vrai que j'ai senti dans le cœur, lorsque Dieu me donnoit quelques ames, des douleurs intolérables & inexplicables. C'étoit une impression vive dans le fond de l'ame que je ne puis mieux faire entendre que par celle qui m'est donnée, que Jesus-Christ en faisant ouvrir son côté sur la croix, avoit enfanté les prédestinés. Il fit ouvrir son cœur comme pour faire voir qu'ils sortoient de son cœur. Il souffrit au jardin des olives la douleur de la séparation des réprouvés qui ne profiteroient pas du sang qu'il devoit répandre pour eux. Cette douleur étoit excessive en lui, & telle, qu'il falloit la force d'un Dieu pour la porter. J'ai expliqué cela dans l'Evangile de S. Matthieu.

7. Mr. de Meaux me fit encore de grandes difficultés sur ce que j'avois dit dans ma vie de l'état Apostolique. Ce que j'ai voulu dire est, que les personnes que leur état & leur condition (comme les laïques & les femmes) éloignent d'aider aux ames, ne doivent pas s'ingérer d'elles-mêmes : mais que quand Dieu vouloit s'en servir par son autorité, il falloit qu'ils fussent mis par état dans ce que j'en avois écrit. Ce qui y avoit donné lieu, c'est que quantité de bonnes ames, qui sentent les prémices de l'onction de

(a) Cantig. de l'Épouse. §. 7.

la grace, de cette onction dont parle S. Jean (a), qui enseigné toute vérité, lors, dis-je, qu'elles commencent à sentir cette onction, elles en font si charmées, qu'elles voudroient faire part de leur grace à tout le monde. Mais comme elles ne font pas encore dans la source, & que cette onction leur est donnée pour elles-mêmes, & non pour les autres; en se répandant au dehors elles perdent peu-à-peu l'huile sacrée, imitant les Vierges folles; au lieu que les sages garderont leur huile pour elles, jusqu'à ce qu'elles fussent introduites dans la chambre de l'Époux. Alors elles peuvent donner de leur huile, parce que l'Agneau est la lampe qui les éclaire.

Que cet état soit possible, il n'y a qu'à ouvrir les histoires de tous les tems, pour faire voir, que Dieu s'est servi de laïques & de femmes sans science pour instruire, édifier, conduire & faire arriver des ames à une très-haute perfection. Je crois qu'une des raisons pour lesquelles Dieu a voulu en user de la sorte, c'est afin que la gloire ne lui en fût pas dérobée. (b) *Il a choisi les choses foibles pour confondre les fortes.* Il semble que Dieu jaloux de l'attribution que l'on fait aux hommes de ce qui n'est dû qu'à lui, ait voulu faire un paradoxe de ces personnes, qui sont hors d'état de lui rien ravir de sa gloire. Pour ce qui me regarde, je suis prête à croire que mes imaginations se sont mêlées comme des ombres à la vérité divine : ce qui peut bien la couvrir, mais non pas l'endommager. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il m'écrafe par les voies les plus terribles plutôt que de lui dérober la moindre gloire.

(a) 1 Jean 2. v. 20.-27. (b) 1 Cor. 1. v. 27.

Je ne suis qu'un pur néant. Mon Dieu est tout puissant, qui se plaît d'exercer son pouvoir sur le néant.

8. La première fois que j'écrivis ma vie, elle étoit très-courte : j'y avois mis en détail mes péchés, & n'y avois que très-peu parlé des graces de Dieu. On me la fit brûler, & on me commanda absolument de ne rien omettre, & d'écrire sans retour sur moi-même tout ce qui me viendrait. Je le fis. S'il y a quelque chose de trop orgueilleux, je ne suis capable que des misères : mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos d'obéir sans retour, que de défobéir & de cacher les miséricordes de Dieu par une humilité propriétaire. Dieu peut avoir eu ses desseins en cela. C'est un mal de publier le secret de son Roi ; mais c'est bien fait de déclarer les graces du Seigneur son Dieu, & de rehausser ses bontés par la bassesse du sujet sur lequel il les exerce. Si j'ai failli, (a) le feu purifiera le tout. Je n'ai nulle peine à croire que je me fois (b) trompée ; mais je ne puis ni m'en plaindre ni m'en affliger. Quand je me suis donnée à Notre Seigneur, ç'a été sans réserve & sans exception : & comme je n'ai écrit que par obéissance, je suis aussi contente d'écrire des extravagances que de bonnes choses. Ma consolation est, que Dieu n'est ni moins grand, ni moins parfait, ni moins heureux pour tous mes égaremens. Les choses sont-elles écrites, il ne m'en reste rien dans la tête, je n'en ai nulle idée. Lorsque je puis réfléchir, il me paroît que je suis au dessous de toutes créatures & un vrai néant.

(a) 1 Cor. 3, v. 13. (b) Dans des choses non essentielles ; mais accessoire.

9. Lors

9. Lorsque j'ai parlé de *lier* & de *déliar*, ce mot ne doit point être pris au sens qu'il est dit de l'Eglise. C'étoit une certaine autorité que Dieu sembloit me donner pour tirer les âmes de leurs peines & les y replonger, Dieu permettant que cela se trouvât vrai dans les âmes : non que j'aie cru en être meilleure, ni que cela se fit en manière réfléchie sur moi : ce que Dieu n'a jamais permis : mais j'ai mis en écrivant simplement & sans retour les choses comme elles m'étoient montrées.

10. Mr. de Meaux insistoit toujours à dire, que je travaillois à étouffer les actes distincts comme les croiant imparfaits. Je ne l'ai jamais fait : & quand je fus mise intérieurement dans l'impuissance d'en faire, que mes puissances furent comme liées, je m'en défendis de toutes mes forces, & je ne cédaï au fort & puissant Dieu que par faiblesse. Il me semble même que cette impuissance de faire des actes réfléchis ne m'ôtoit point la réalité de l'acte : au contraire, je trouvois que ma foi, ma confiance, mon abandon, ne furent jamais plus vifs, ni mon amour plus ardent. Cela me fit comprendre qu'il y avoit une manière d'acte direct & sans réflexion ; & je le connoissois par un exercice continu d'amour & de foi, qui rendant l'âme soumise à tous les événemens de la providence, la porte à une véritable haine de soi-même, n'aimant que les croix, les ignominies, les opprobres. Il me semble que tous les caractères chrétiens & évangéliques lui sont donnés. Il est vrai que la confiance est pleine de repos, exempte de souci & d'inquiétude. Elle ne peut faire autre chose que d'aimer & se reposer en son amour. Elle est comme une personne ivre & qui

Tome III.

L

est incapable d'autre chose que de son ivresse. La différence de ces personnes & des autres est, que les autres mangent la viande pour se nourrir la mâchant avec soin ; & celles-ci en avalent la substance sans y réfléchir. Je suis si éloignée de vouloir étouffer les actes distincts comme étant imparfaits, que pour peu qu'on se donne la peine de lire mes écrits, on y remarquera en beaucoup d'endroits des expressions qui sont des actes très-distincts. Il seroit facile de faire voir qu'ils coulent alors de source ; & pourquoi l'on exprime dans ce tems là son amour, sa foi, & son abandon d'une manière très-distincte ; qu'on le fait de même dans des Cantiques ou chansons spirituelles ; & qu'on ne peut le faire à l'oraison à moins que Dieu n'y pousse.

11. Il faut remarquer, que les actes doivent être selon l'état de l'ame. Si elle est multipliée, les actes doivent être multipliés : si elle est simple, simples : enfin ou directs, ou réfléchis. La patience est un acte. Celui qui reçoit, fait un acte, mais moins marqué que celui qui donne. L'écoulement de l'ame en Dieu est un acte. Celui qui est mu & agi a des actes. Ils ne sont pas actes propres, à la vérité ; & les ames alors ne sont pas le principe de leurs actes. C'est un acte que de suivre la main qui pousse. L'agent remue son sujet, le sujet remué agit par son moteur. Tout cela sont des actes ; mais non des actes rangés & méthodiques, ni dont l'ame soit le principe ; mais Dieu. Or les actes que Dieu fait faire sont plus nobles & plus parfaits ; quoique plus insensibles. (a) Ceux qui sont remués par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu. Celui

(a) Rom. 8. v. 14.

qui est remué fait un acte, qui n'est pas proprement un acte sien, mais un acte de se laisser mouvoir sans résistance. Qui n'admet pas ces actes secondaires, détruit toutes les opérations de la grace comme premier principe, & veut que Dieu ne soit que secondaire, & ne fasse qu'accompagner notre action : ce qui est opposé à la Doctrine de l'Eglise. Celui qui se laisse mouvoir, fait un acte de soumission &c.

12. Je puis dire la même chose des demandes : car c'est sur les demandes que Mr. de Meaux m'a le plus tourmentée ; non seulement dans cette première conférence, mais dans celles que j'eus avec lui sur la fin de la même année, dont je parlerai dans la suite. Je rassemble ici, autant que je m'en puis souvenir, tout ce qui a eu rapport à cet examen pour n'en pas faire à deux fois. Mr. de Meaux vouloit donc que je fisse des demandes : mais que pouvois-je demander ? Dieu me donne plus de biens que je n'en veux : que lui demanderois-je ? Il prévient mes demandes & mes desirs. Il me fait oublier moi-même afin de penser à lui. Il s'est oublié pour moi, comment ne m'oublierois-je pas pour lui ? Celui à qui l'amour laisse assez de liberté pour penser à soi, n'aime gueres ; ou du moins, peut aimer davantage. Celui qui ne pense point à soi, ne peut ni demander ni prier pour soi : son amour est sa prière & sa demande. O divine charité, vous êtes toute prière, toute demande, toute action de grace, & cependant vous n'êtes rien de cela ! vous êtes une prière substantielle, qui renferme en elle-même toute prière distincte & détaillée ! O amour, vous êtes ce feu sacré, qui rendez pures & innocentes vos victimes sans qu'elles pensent à leur pureté.

Elles parlent d'elles hors d'elles en vous comme de vous sans distinction. Je ne m'étonne pas ô David, de ce que vous parliez de vous comme du Christ dont vous étiez la figure. Vous étiez devenu tellement une même chose avec lui, que dans les mêmes endroits vous parlez de vous & de lui sans changer de style ni de personne. Enfin, il me semble que l'exercice de la charité contient toute demande & toute prière : & comme il y a un amour sans réflexion, il y a aussi une prière sans réflexion ; & celui qui a cette prière substantielle, satisfait à toutes prières ; puisqu'elle les renferme toutes. Elle ne les détaille pas à cause de sa simplicité. Le cœur qui veille sans cesse à Dieu, attire la vigilance de Dieu sur lui. Il y a deux sortes d'âmes : les unes auxquelles Dieu laisse la liberté de penser à elles ; & d'autres que Dieu invite à se donner à lui par un oubli si entier d'elles-mêmes, qu'il leur reproche les moindres retours. Ces âmes sont comme de petits enfans qui se laissent porter à leurs mères, qui n'ont aucun soin de ce qui les regarde. Cela ne condamne pas ceux qui agissent. Les uns & les autres suivent leur attrait selon l'esprit de grâce & le conseil d'un Directeur éclairé. Qu'on ouvre le livre de l'amour de Dieu de S. François de Sales, il dit la même chose en une infinité d'endroits.

Je dis donc ; qu'il y a des impuissances spirituelles comme des corporelles. Je ne condamne point les actes ni les bonnes pratiques : à Dieu ne plaise ! Lorsque j'ai écrit de ces choses, je n'ai point prétendu donner de remèdes à ceux qui marchent & qui ont facilité pour ces pratiques ; mais je l'ai fait pour beaucoup de personnes qui

ne peuvent faire ces actes. On dit que ces remèdes sont dangereux, & qu'on en abuse : il n'y a qu'à ôter l'abus : & c'est à quoi j'ai travaillé de tout mon pouvoir.

13. Mr. de Meaux prétendoit qu'il n'y a que quatre ou cinq personnes dans tout le monde, qui aient ces manières d'oraison & qui soient dans cette difficulté de faire des actes. Il y en a plus de cent mille dans le monde : ainsi l'on a écrit pour ceux qui sont dans cet état. J'ai tâché d'ôter un abus, (& c'est ce qui a pu faire l'excès de mes termes,) qui est, que des âmes qui commencent à sentir certaines impuissances, (ce qui est fort commun,) croient être au sommet de la perfection ; & j'ai voulu en relevant ce dernier état, leur faire comprendre leur éloignement. Pour ce qui regarde le fond de la doctrine, j'avoue mon ignorance. J'ai cru que mon Directeur ôteroit les termes mauvais, & qu'il corrigeroit ce qu'il ne croiroit pas bien. J'aimerois mieux mourir mille fois que de m'écarter des sentimens de l'Eglise, & j'ai toujours été prêt de désavouer & condamner tout ce que j'aurois pu dire ou écrire qui eût pu y être contraire.

CHAPITRE XV.

Mr. de Meaux déclare de ne trouver rien à redire en elle sur la foi & la doctrine de l'Eglise : il lui en offre un certificat, dont elle le remercie, & se retire à l'écart. De nouvelles diffamations qu'on répand par tout, & qui regardent ses mœurs, l'obligent à demander des Commissaires & Juges pour en être jugée. On lui refuse sa demande, en déclarant

qu'on la croit innocente de ce côté-là, pour l'entreprendre d'une autre manière nonobstant ses protestations de sincérité, de droiture de sens, & de soumission. Digression sur la mort d'un de ses plus intimes. Sa candeur & bonne foi sans limites. Irrégularités dans la manière d'agir contre'elle. Elle dit adieu à ses amis.

I. CETTE Conférence étant finie, je ne songeai plus qu'à la retraite, suivant le conseil de Mr. de Meaux; je veux dire, ne voir plus personne, comme j'avois commencé de faire il y avoit déjà un tems assez considérable. J'écrivis auparavant quelques lettres à Mr. de Meaux où je tâchai de lui expliquer les choses qu'il ne m'avoit pas laissé le loisir de lui dire dans la conférence. Je les adressois à Mr. le D. de Ch. par qui tout avoit passé, & il avoit la bonté de m'en envoyer les réponses. La vivacité de Mr. de Meaux, & les termes durs qu'il employoit quelquefois, m'avoient persuadé qu'il me regardoit comme une personne trompée, & dans l'illusion. J'en écrivis sur ce pied à Mr. le D. de Ch. qui lui montra ma lettre, dans laquelle je le remerciois aussi de toutes les peines qu'il s'étoit données. Mr. de Meaux lui répondit, que les difficultés sur lesquelles il avoit insisté, & quelques-unes sur lesquelles il insistoit encore, ne regardoient ni la foi, ni la doctrine de l'Eglise: qu'il pensoit différemment de moi à la vérité sur ces articles dont il s'agissoit; mais qu'il ne m'en croioit pas moins Catholique: & que si pour ma consolation & celle de mes amis je souhaitois une attestation de ses sentimens, il étoit prêt de me donner un certificat par lequel il paroîtroit qu'après

m'avoir examinée, il n'avoit rien trouvé en moi que de Catholique; & qu'en conséquence il m'avoit administré les Sacramens de l'Eglise. Mr. le D. de Ch. eut la bonté de me le mander de sa part. Mais je le remerciai, & le priai de lui dire, que n'ayant souhaité de le voir que pour mon instruction particulière, & par rapport à un petit nombre d'amis qui auroient pu concevoir de l'inquiétude de tout le fracas qu'on avoit fait, il me suffisoit du témoignage qu'il avoit la bonté de leur rendre & à moi aussi: que je ferois mon possible pour me conformer aux choses qu'il m'avoit prescrites. Mais que la sincérité dont je faisois profession ne me permettoit pas de lui cacher qu'il y en avoit sur lesquelles je ne pouvois lui obéir quelque envie sincère que j'en eusse, & quelque effort que je me fassé fait pour entrer dans cette pratique. Après quoi, je rompis tout commerce avec les uns & les autres, en les assurant néanmoins que toutes les fois qu'il s'agiroit de rendre raison de ma foi, je reviendrois au premier signal qu'on m'en donneroit par la voie de celui qui étoit chargé de mon temporel.

2. Mr. Fouquet fut le seul à qui je confiai le lieu de ma retraite. Il me manda au bout de plusieurs mois, que le changement de Madame de Maintenon pour moi étant devenu public, les personnes qui m'avoient déjà tant persécutée, ne gardoient plus de mesures: que c'étoit un déchaînement horrible: & qu'on débitoit des histoires où l'on attaquoit mes *mœurs* d'une manière très-indigne. Cela me fit prendre le parti d'écrire à Madame de Maintenon une lettre qui auroit dû, ce semble, faire tomber sa prévention, ou du moins la mettre (aussi bien que le public) à por-

tée de connoître la vérité. Je lui mandai, que tant qu'on ne m'avoit accusée que de faire oraison & d'apprendre aux autres à la faire, je m'étois contentée de demeurer cachée; que j'avois cru ne parlant & n'écrivant à personne, que je fatisferois tout le monde, & que je tranquiliserois le zèle de certaines personnes de probité qui n'avoient de la peine que parce que la calomnie les indisposoit: que j'avois espéré par là d'arrêter la calomnie: mais qu'apprenant qu'on m'accusoit des choses qui intéressoient l'honneur, & qu'on parloit de crimes, je croiois devoir à l'Eglise, à ma famille, & à moi-même, la connoissance de la vérité: que je lui demandois une justice qui n'avoit jamais été refusée à personne, même aux plus criminels; c'étoit, de me faire mon procès, & de me faire donner des Commissaires moitié Ecclésiastiques, moitié Laïques, tous gens d'une probité reconnue & sans prévention: car la seule probité ne suffisoit pas dans une affaire où la calomnie avoit prévenu une infinité de gens. J'ajoutai, que si on vouloit bien m'accorder cette grâce, je me rendrois dans telle prison qu'il lui plairoit, ou au Roi, de m'indiquer; que je m'y rendrais avec une fille qu'une servoit depuis quatorze ans. Je lui disois encore, que si Dieu faisoit connoître la vérité, elle pourroit voir que je n'étois pas tout-à-fait indigne des bontés dont elle m'avoit honorée autrefois: que si Dieu vouloit que je succombasse sous l'effort de la calomnie, j'adorerois sa justice, & m'y soumettrois de tout mon cœur demandant même la punition que ces crimes méritoient.

J'adressai cette lettre exprès à Mr. le Duc de Beauvilliers pour m'assurer qu'elle lui fût rendue,

le suppliant de la rendre lui-même en main propre, & de dire que j'en enverrois querir la réponse au bout de sept ou huit jours. Il eut la bonté de rendre ma lettre. Mais Madame de Maintenon lui répondit, qu'elle n'avoit jamais rien cru des bruits que l'on faisoit courir sur mes mœurs: qu'elle les croioit très-bonnes: mais que c'étoit ma Doctrine qui étoit mauvaise: qu'en justifiant mes mœurs, il étoit à craindre de donner cours à mes sentimens; que ce seroit en quelque façon les autoriser; & qu'il valoit mieux approfondir une bonne fois ce qui avoit rapport à la Doctrine: après quoi, tout le reste tomberoit de lui-même.

3. Mr. Fouquet, qui étoit tombé dans une maladie de langueur, mourut dans ce tems-là. C'étoit un grand serviteur de Dieu, & un ami fidèle, dont la perte m'auroit bien été sensible dans les circonstances où je me trouvois, si je n'avois eu plus d'égard au bonheur dont il alloit jouir, qu'aux secours dont je me trouvois privée dans un abandon si général. J'envoiois tous les jours une fille qui étoit à moi savoir de ses nouvelles, parce que je ne fortois point du tout. Il me manda, que j'aurois des traverses horribles, & qu'il y auroit de fortes persécutions, telles que si elles n'étoient abrégées en faveur des élus, personne n'y pourroit résister; mais que Dieu me maintiendrait au milieu de l'affliction. Comme il étoit plein de foi & d'amour de Dieu, il mourut avec une joie très-grande. Il m'arriva de lui écrire (a) que je croiois qu'il mourroit avant la Fête-Dieu; c'étoit huit jours auparavant. Comme il n'avoit point de fièvre, mais la langueur dont j'ai parlé, personne ne le croioit: cepen-

(a) *Voici ses Lettres.* Volum. I. Lettr. 228. pag. 415.

dant il assura que cela seroit comme je lui mandois. Une de mes filles par qui je lui avois envoié ma lettre, & qui la lui lut, s'en revint toute effraïée. Madame, me dit-elle, qu'avez-vous fait, d'avoir mandé cela à Mr. Fouquet? Il est pour vivre encore plus de deux mois; & on le dit ainsi. Mad. de *** qui est là, & d'autres, diront que vous êtes une fausse Prophétesse. Je me pris à rire, & lui demandai; „ pourquoi elle „ avoit de l'amour propre pour moi? J'ai dit ce „ qui m'est venu de dire en ce moment. Si Dieu „ veut que je n'aie parlé que pour en recevoir de „ l'humiliation, que m'importe? Si j'ai dit la vérité, il y a peu à attendre“. Mr. Fouquet donna ordre à tout, & à son enterrement, qu'il voulut être avec les pauvres & comme d'un pauvre.

4. La surveille de la Fête-Dieu, au matin, cette même fille y fut de ma part. Elle le trouva à l'ordinaire. Il lui dit, qu'il me viendrait dire adieu en mourant; mais qu'il ne me seroit point de fraieur. Elle lui dit, qu'il n'étoit pas pour mourir sitôt: Il lui répondit avec cette foi qui lui étoit ordinaire; je mourrai comme elle me l'a mandé. Cette fille trouva Mad. de ***. Elle lui dit par un amour propre, intolérable pour moi, Madame ne vouloit peut-être dire qu'à la petite Fête-Dieu. Elle revint; & me dit ces mêmes raisons, que Mr. Fouquet se portoit mieux, & ce qu'elle avoit dit à Mad. *** je la blâmai fort, & lui demandai, qui l'avoit rendue l'interprète des volontés de Dieu? Pour Mr. Fouquet il n'hésita jamais.

Comme j'étois au lit le soir, sur le minuit, la surveille de la Fête-Dieu, il vint une lueur dans ma chambre qui fit briller de petits cloux dorés

qui étoient dans un endroit proche de mon lit, avec un bruit comme si toutes les vitres de la maison fussent tombées. La fille qui étoit couchée proche de ma chambre, monta dans celle de sa compagne, croiant que toutes les vitres étoient tombées dans le jardin. Cependant il n'y avoit rien du tout. Je ne fis dans ce moment aucune réflexion à cela, & j'envoiai à l'ordinaire dès le matin savoir des nouvelles de Mr. Fouquet. Elle le trouva mort; & apprit que c'étoit à la même heure que ce que j'ai dit arriva. Je n'eus que de la joie de sa mort, tant j'étois certaine de son bonheur; & quoique je perdisse le meilleur ami que j'eusse au monde, & qui pouvoit m'être utile dans la tempête dont j'étois menacée, la joie du bonheur qu'il possédoit & de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ne laissèrent chez moi nulle place à la douleur. Je savois que je perdois un ami qui ne craignoit rien, parce qu'il n'avoit rien à perdre, & qui m'auroit servi aux dépens de sa vie même: mais, que mes intérêts étoient éloignés de moi! & que le sien me tenoit bien plus au cœur! Il possédoit celui qu'il avoit aimé & servi. Je lui aurois bien plutôt porté envie que de le pleurer, si l'amour de la volonté de Dieu n'eût pas prévalu dans mon cœur sur toute chose.

J'appris les circonstances de sa mort, qui furent telles. Mr. l'Abbé de Ch. son neveu, ne le quitoit point. Lors qu'il fut onze heures & demi du soir, il lui dit, de s'aller reposer, & de revenir dans une petite heure, qu'il le trouveroit comme il plairoit à Dieu. Il avoit reçu tous ses Sacramens, même l'extrême onction. Mr. l'Abbé de Ch. fit ce qu'il lui avoit dit, & revint trois quarts d'heures après: il le trouva expiré. Il avoit un

visage si tranquille, point changé, il ne roidit jamais; & quoiqu'il fut mort d'un dévoiement, il n'y avoit aucune mauvaise odeur: au contraire, on ne pouvoit se lasser de le regarder. A quelques jours de là j'eréai que je le vois de la même manière que lors qu'il étoit en vie. Je savois néanmoins qu'il étoit mort. Je lui demandai, comment il se trouvoit en l'autre monde? Il me répondit avec un visage content: *Ceux qui font la volonté de Dieu, ne peuvent lui déplaire.* J'ai cru que cette petite digression ne dépleroit pas à ceux pour qui j'écris ceci, parce que la plupart l'ont connu.

5. Je fus extrêmement touchée du refus que fit Madame de Maintenon de me donner des Commissaires. Je connus bien qu'on vouloit m'ôter la seule ressource par où je pouvois faire connoître mon innocence, & qu'on ne vouloit faire ce nouvel examen que pour imposer au public, & rendre la condamnation plus authentique. On prétendoit par là fermer la bouche à ceux de mes amis qu'une conduite trop passionnée auroit blessés; car quoiqu'ils ne fissent rien pour me justifier, leur silence dans un décri si universel, & leur refus de me condamner comme les autres, faisoient assez juger qu'ils pensoient autrement qu'eux, & qu'ils souffroient en paix ce qu'ils ne pouvoient empêcher. Je pris le parti de laisser à Dieu tout ce qu'il lui plairoit d'en ordonner: car comment imaginer qu'une offre de cette nature ne fit pas tomber la prévention? Je n'ignorois pas qui étoient ceux qui s'y opposoient. On craignoit qu'on ne reconnût mon innocence, & les machines qu'on avoit employées pour la ternir: quelques-uns même craignoient d'être accusés.

Mais, grâces à Dieu, je n'ai jamais eu envie d'accuser personne, ni aucun de mes persécuteurs; mes vues ne s'attachent pas si bas. Il y a une main souveraine que j'adore & que j'aime, qui se sert de la malice des uns, & du zèle sans connoissance des autres, afin de faire son œuvre par ma destruction. Je crois aussi que Dieu s'est servi de cela pour arracher à mes amis certains appuis imparfaits & trop humains qu'ils avoient en la créature, Dieu voulant qu'ils fondassent tout leur appui en lui seul. Ils étoient, de plus, flattés par une certaine confiance que ces personnes avoient en eux par préférence à bien d'autres, par un goût trop naturel. Dieu les vouloit trop purs pour leur laisser toutes ces choses; & je connus qu'ils recevraient beaucoup plus de mal de ce côté qu'ils n'en avoient reçu de bien. Les écarts paroissent peu de choses d'abord; mais dans la suite, ils paroissent ce qu'ils sont. Comme cette personne avoit pris le change, il y avoit peu à espérer de son ministère. Dieu n'a besoin de l'entremise de personne pour faire son œuvre. Il ne bâtit que sur le débris. Il faut bien se donner de garde de se laisser aller à la tentation, de juger de la volonté de Dieu sur le succès apparent des choses. Car comme on arrange dans sa tête des moiens vraisemblables par lesquels Dieu veut être glorifié, lorsqu'il détruit ces moiens on compte qu'il ne le fera pas. Dieu ne peut jamais être glorifié que par son Fils, & dans ce qui a le plus de rapport à son Fils. Toute autre gloire est selon l'homme, & non pas selon Dieu.

6. On me dira; mais, de passer pour hérétique! qu'y puis-je faire? J'ai écrit simplement mes pensées: je les soumets de tout mon cœur,

On dit, qu'elles peuvent avoir un bon & un mauvais sens. Je sais que je les ai écrites dans le bon; que j'ignore même le mauvais; & je soumetts l'un & l'autre. Que puis-je faire de plus? Lorsque j'ai écrit, j'ai été toujours prête de brûler ce que j'écrivais au moindre signal. Qu'on le brûle, censure &c. je n'y prens point de part. Il me suffit que mon cœur me rende témoignage de ma foi puis qu'on ne veut point de témoignage public, que j'offre d'en rendre. On veut corrompre mes mœurs pour corrompre ma foi. Je veux justifier les mœurs pour justifier la foi. On ne le veut pas. Que puis-je faire de plus? Si on me condamne, on ne peut pour cela m'ôter du sein de l'Eglise ma Mere, puisque je condamne tout ce qu'elle pourroit condamner dans mes écrits. Je ne puis point avouer avoir eu des pensées que je n'eus jamais, ni avoir commis des crimes que je n'ai pas même connus, loin de les commettre; parce que ce seroit mentir au S. Esprit: & de même que je suis prête de mourir pour la foi & les décisions de l'Eglise, je suis prête de mourir pour soutenir que je n'ai point pensé ce qu'on veut que j'aie pensé en écrivant, & que je n'ai point commis les crimes qu'on m'impute.

Il est certain que dans la maniere, même réglée, dont on en usoit à mon égard, (je ne parle pas de la maniere passionnée, qui étoit sans exemple, on contrevenoit absolument à l'Evangile; parce que selon l'Evangile il faut m'appeller, me demander quelle a été ma pensée en écrivant ce que j'ai écrit, me faire voir l'abus qu'on en peut faire; alors moi condamnant de tout mon cœur le mauvais sens qu'on y peut donner, dé-

clarant que je ne l'ai jamais compris, priant qu'on brûle tout quand même il seroit bon si on en peut faire un mauvais usage, ne doit-on pas me faire justice; & dire, que m'étant méprise dans mes expressions, que n'ayant eu qu'une bonne intention en ce que j'ai écrit, on condamne mes livres sans me condamner moi-même, & qu'au contraire on approuve ma bonne foi & ma soumission? Ce que je dis ici n'est que pour les règles ordinaires de l'Eglise.

7. Cependant comme il étoit à propos de n'avoir plus aucun commerce, afin de ne scandaliser personne, pour pratiquer cet autre endroit; (a) Si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le, je me déterminai à m'éloigner entièrement. Avant que de le faire je mandai à un petit nombre d'amis qui me restèrent la résolution que je prenois, & que je leur disois le dernier adieu; soit que je mourusse de la maladie que j'avois, (car il y avoit plus de quarante jours que j'avois la fièvre continue, avec deux grands redoublemens par jour,) soit que j'en revinsse: que j'étois également morte pour tous: que je priois Dieu d'achever en eux l'œuvre qu'il avoit bien voulu y faire: que si ce méchant néant y avoit contribué quelque chose de bon par sa grâce, il feroit bien y conserver ce qui étoit sien: que si j'avois semé l'erreur pour mon ignorance, (ce que je ne croiois pas, puisque nous n'avions jamais parlé ensemble que de renoncer à nous-mêmes, porter notre croix, suivre Jesus-Christ, l'aimer sans intérêt & sans rapport à soi,) ils pou-

(a) Math. 5. v. 29. *Si ton œil droit te scandalise, arrache-le.*

voient juger que c'étoit pour eux, & non pour moi, que je me privois de tout commerce avec eux, qui ne m'avoient jamais qu'édifié & été utiles; au lieu que j'avois pu leur nuire sans le vouloir, & être occasion de scandale. Je les priai en même tems de me regarder comme une chose oubliée.

CHAPITRE XVI.

Elle s'aperçoit qu'on la persécute pour en faire tomber les suites sur un tiers, lequel elle prévient. Voulant vivre inconnue, & ayant recommandé ses amis à Dieu; on cherche pour prétexte de la condamner, de ramener les choses à un nouvel examen de ses écrits. Feu Mr. l'Archevêque de Paris, (de Harlai) indigné de s'en voir exclu, prévient les autres par une condamnation antérieure qu'il en fait, & qui sert à autoriser celle des autres Messieurs. Lettre de Mad. G. & ses demandes aux trois Messieurs choisis pour cet Examen. Elle leur écrit & donne un gros Ouvrage de Justifications, qu'on n'a pas voulu regarder.

1. JE commençois à m'apercevoir qu'on en vouloit à d'autres qu'à moi dans la persécution que l'on me suscitoit. L'objet étoit trop peu considérable pour tant de mouvemens & tant d'agitations: mais comme ceux qu'on avoit en vue étoient hors de prise par eux-mêmes, on croioit les entamer par l'estime qu'ils avoient témoigné pour une personne si décriée, & que l'on s'effor-

çoit de rendre toujours plus odieuse. J'avois averti M. l'Abbé de F. long-tems auparavant du changement de Mad. de M. à son égard, & de celui des personnes qui lui témoignaient le plus de confiance, sans qu'il m'eût voulu croire. J'avois connu les artifices qu'on employoit pour cela; & j'avois fait mes efforts pour le précautionner contre des personnes qui avoient toute sa confiance, pour ne s'y pas livrer sans nécessité, & pour lui faire sentir qu'on agissoit avec moins de droiture qu'il ne le vouloit croire. Il persistoit toujours dans la pensée où il étoit, que je me trompois, & j'attendis en paix que Dieu le défabusât par d'autres voies. L'événement a depuis justifié mes conjectures, & l'on a vu ces mêmes personnes le pousser sans ménagement, & jouer sans partage d'une confiance & d'une faveur qu'il auroit pu conserver s'il avoit été moins à Dieu & plus touché de ces sortes d'avantages, dont le commun des hommes est si avide.

2. Je connus que Mad. de M. se serviroit de ma lettre pour avoir occasion de parler contre moi: qu'elle le faisoit même avec un bon motif, dans la fausse persuasion où elle pouvoit être, que comme elle avoit contribué à me tirer d'oppression quelques années auparavant, elle croioit devoir s'employer à m'accabler. Ce qui me faisoit le plus de peine, c'est qu'elle jugeoit des autres par l'impression qu'elle avoit contre moi. Toutes ces connoissances, & quelques songes que j'avois faits, (car Dieu souvent par cette voie m'a fait connoître une partie des choses qu'on a fait contre moi) me firent résoudre à demeurer inconnue en attendant l'événement de la providence. Si j'avois pu être sensible à quelque chose, ç'auroit

été à la peine des autres, & aux maux que je leur pouvois causer si je les avois pu regarder autrement que dans la volonté de Dieu, dans laquelle les plus grands maux deviennent des biens. Mais je suis trop peu de chose pour m'attribuer ni mal ni bien. Il n'y a qu'un mal qui me soit justement attribué, c'est le mal de coulpe. Car quoique par la miséricorde de Dieu je n'aie point fait les maux qu'on m'attribue, j'ai assez offensé Dieu d'ailleurs par mes infidélités. Il est si pur, qu'après tant de feux de tribulation, je me trouve encore bien impure devant lui lorsqu'il me montre à moi-même. Ce n'est pas que je ne voie bien que sa bonté infinie arrache chaque jour ces impuretés : car nous ne sommes impurs que par nos attaches. L'attache même à procurer la gloire de Dieu nous rend indignes qu'il se serve de nous pour cela. Je crois que les uns & les autres ont trop de foi pour imputer à autre chose qu'à la providence ce qu'ils ont souffert depuis, & ce qu'ils peuvent souffrir encore. Cependant je veux bien m'en charger devant Dieu : je le prie de tout mon cœur que je porte moi seule la peine de tous. O mon Seigneur, exercez sur moi en cette vie & en l'autre si vous le voulez une justice sans miséricorde : mais faites miséricorde à ceux-ci en cette vie & en l'autre ! Que je sois (a) le bouc-émissaire, chargé de l'iniquité de votre peuple : que tout tombe sur moi seule. O mon Dieu, épargnez-les tous ; mais ne m'épargnez pas : je vous en conjure par votre sang. Vous savez, Seigneur, que je n'ai point cherché me gloire ni ma justification en ce que j'ai fait & demandé. J'ai cherché votre seule gloire : j'ai

(a) Levit. 16. v. 7, 8, 20, 21.

voulu me justifier pour eux : cela n'a pu être : foyez vous-même leur justification & leur sanctification !

3. Quoique je prisse la résolution de me retirer de tout commerce, je ne laissai pas de faire savoir que toutes les fois qu'il s'agiroit de répondre de ma foi, (ce qu'on pourroit me faire savoir par la voie de mon temporel,) je serois prête de me rendre par tout où l'on voudroit. Peu de jours après j'appris que Mad. de Maintenon, de concert avec quelques personnes de la Cour qui étoient déjà entrées dans cette affaire, qui avoient de la bonté pour moi, & qui s'y intéressoient de bonne foi, avoient pris le parti de faire faire un nouvel examen de mes écrits, & d'employer pour cela des gens d'un savoir & d'une probité reconnue. Mr. le D. de Ch. se chargea de me le faire savoir. Il me manda qu'il croyoit, aussi bien que les autres en qui j'avois le plus de confiance, que c'étoit la voie la plus sûre de faire revenir les esprits, & de faire tomber la prévention. Ce l'auroit été en effet si chacun y eut procédé avec les mêmes vues & la même intention : mais c'étoit une condamnation que l'on vouloit assurer, & la rendre si authentique, que ceux qui jusques-là étoient restés persuadés de ma bonne foi & de la droiture de mes intentions, ne pussent tenir contre un témoignage d'autant moins suspect, qu'ils sembloient l'avoir recherché eux-mêmes, & que tout, pour ainsi dire, eût passé par leurs mains. Je fis ce qu'on voulut ; & je mandai que j'étois toujours prête de rendre raison de ma foi, & que je ne demandois pas mieux que d'être redressée, si contre mon intention il m'étoit échappé quelque chose qui ne fût pas conforme à la saine doctrine.

4. On ne songea donc plus qu'à chercher sur qui on jetteroit les yeux pour faire cet examen. Il falloit des personnes également agréables aux uns & aux autres, qui eussent la science, la piété, & quelque connoissance des Auteurs Mistiques; parce que c'étoit cela principalement dont il s'agissoit, de juger de mes écrits par le rapport qu'ils pourroient avoir avec les leurs, soit pour le fond des sentimens, soit pour la conformité des termes & des expressions. Cette discussion paroissoit difficile à faire dans Paris, à cause (a) de Mr. l'Archevêque, à qui toutes les parties convinrent qu'il lui en falloit ôter la connoissance. Il ne l'auroit pas souffert; parce que naturellement cela le regardoit seul, se faisant au milieu de son diocèse: & s'il eût voulu le faire lui-même, aucuns de ceux qui entroient dans cette affaire, n'avoient assez de confiance (b) en lui pour s'en reposer sur sa décision.

Je dirai pourtant ici que dans le cours de cet examen Mr. l'Archevêque ayant reçu quantité de mémoires faux, qu'on lui avoit donnés contre moi, fit dire à une Dame de mes amis par une parente de lui & de cette Dame, que je le vinssse voir, & qu'il me tireroit de toutes mes peines. Il vouloit en avoir la gloire, & qu'un autre ne s'en mêlât pas. Il m'auroit pleinement justifiée, ainsi que je l'ai appris de bonne part depuis ce tems-là. Je dois cette justice à la fidélité de mon Dieu, qu'il ne me manqua pas dans cette occasion, & qu'il me fut mis au cœur d'y aller. Je me croyois même obligée d'obéir à la voix de mon Pasteur: mais mes amis, qui craignoient

(a) C'étoit Mr. de Harlai. (b) Ne le croyant pas assez versé dans ces matières-là.

que Mr. de Paris ne tirât mon secret sur Mr. de Meaux, ignorans qu'il ne l'avoit pas gardé lui-même, ne me permirent pas d'y aller, ni de suivre le penchant que j'y avois. Je n'y fus donc point, agissant en cette occasion contre mon propre cœur, & voyant en gros tous les malheurs que ce refus entraînoit avec lui. Mr. de Paris indigné, avec raison, de ce que j'avois refusé de l'aller trouver, censura mes livres, ce qu'il n'avoit pas fait jusqu'alors, ayant été content des explications que je lui avois données six ou sept ans auparavant. Après cette censure, on ne mit plus de bornes à la calomnie: & Mr. de Meaux se trouva encore plus autorisé dans la condamnation qu'il avoit promise à Mad. de M. Je reviens à l'examen proposé.

5. Le premier sur qui on jeta les yeux fut Mr. de Meaux. Il en avoit déjà fait un particulier du su de Mad. de M. quelques mois auparavant. Elle le voulut voir pour sonder ses sentimens, & jusques où elle pourroit compter sur lui dans la vue qu'elle avoit. Il ne fut pas difficile à ce Prélat de pénétrer dans son intention, & (de remarquer) la part qu'elle prenoit à cette affaire, ou plutôt son inquiétude sur ses amis. Il y a bien lieu de croire qu'il lui promit tout ce qu'elle souhaitoit: & l'on peut dire que l'événement ne l'a que trop justifié. D'un autre côté ceux qui s'intéressoient pour moi dans cette affaire, & moi-même, je fus bien aise de l'y voir entrer. J'avois eu lieu de lui expliquer une infinité de choses sur lesquelles il m'avoit paru content, quoique sur quelques autres il eut persisté dans une opinion contraire. Je ne doutai point que dans une discussion paisible, en présence de gens de

considération & de savoir, qui seroient tous également au fait, je ne le fisse au moins revenir assez pour ne pas condamner en moi ce qu'il n'oseroit pas condamner dans tant de Saints canonisés par l'Eglise, aussi bien que leurs œuvres. Il m'avoit de plus administré les Sacrements dans le premier examen si rigoureux, & avoit offert de m'en donner un certificat à telle fin que de raison pour ma consolation : les choses sur lesquelles nous ne convenions point, n'ayant point été décidées par l'Eglise, n'en bleissoient point la foi. Toutes ces considérations me portèrent à le demander. Je demandai aussi Mr. l'Evêque de Châlons, qui avoit de la douceur & de la piété : je crus qu'il auroit plus de connoissance des choses de la vie spirituelle & des voies intérieures que Mr. de Meaux, & que mon discours lui seroit moins barbare : car en effet c'étoit ce dont il s'agissoit, plus que du dogme de l'Eglise. Deux de mes plus intimes amis souhaitèrent que Mr. Tronson y entrât aussi. Il étoit depuis long-tems Supérieur de la maison de S. Sulpice. Ils avoient l'un & l'autre une confiance en lui très-particulière.

6. Dès que ces trois Messieurs eurent agréé la proposition qu'on leur fit, je pris la liberté de leur écrire, pour commencer de les mettre au fait de ce qui me regardoit & de ce qui avoit donné lieu à cette discussion ; au moins pour y mettre les deux derniers, qui y étoient peu, ou point du tout. J'insérerai ici cette lettre comme une suite naturelle de ce qui se passa pour lors.

Lettre à Messieurs les Evêques de Meaux & de Châlons, & à Mr. Tronson, en Août 1694.

COMMENT pourrai-je, Messieurs, paroître devant vous, si vous me croyez coupable des crimes dont on m'accuse ? Comment pourrez-vous examiner sans horreur des livres qui viennent d'une personne qu'on veut faire passer pour exécration ? Mais aussi comment n'y paroitrai-je pas, puis qu'ayant pris la liberté de vous demander à Sa Majesté pour examiner ma foi, & ayant été assez heureuse d'obtenir ce que je désire, ce seroit me priver de l'unique ressource qui me reste en cette vie, qui est de pouvoir faire connoître la pureté de ma foi, la droiture de mes intentions, & la sincérité de mon cœur, devant des personnes qui, quoique prévenues, ne me sont nullement suspects à cause de leur lumière, de leur droiture, & de leur extrême probité ? J'avois pris la liberté de demander à Sa Majesté de joindre des Juges laïques, afin qu'ils approfondissent ce qui regarde mes mœurs ; parce que je croiois qu'il étoit impossible qu'on put juger favorablement des écrits d'une personne qui passe pour coupable. Je me suis offerte d'entrer en prison ainsi que vous le verrez, Messieurs, par la lettre ci-jointe si vous voulez bien en faire la lecture. J'offre plus : c'est de faire voir que je n'ai ni fait ni pu faire les choses dont on m'accuse. Je n'entends pas que ceux qui m'accusent prouvent ce qu'ils avancent, quoi que ce soit l'ordinaire ; mais je m'offre de prouver que cela n'est pas. Si vous voulez bien

22 avoir la charité d'examiner ce qui regarde le
 22 criminel avant l'examen de livres, je vous en
 22 aurai une obligation infinie. Il est aisé d'infor-
 22 mer à charge & à décharge de toute ma vie.
 22 Je vous dirai, Messieurs, avec la dernière
 22 ingénuité les choses dont on m'a accusée, &
 22 le caractère des gens qui m'accusent. Je suis
 22 prête de souffrir toute sorte de confrontation,
 22 & je suis sûre qu'il vous sera aisé avec la grace
 22 de Dieu de démêler une malignité peu com-
 22 mune. Vous verrez le caractère des personnes
 22 qui m'accusent, & peut-être sera-ce un grand
 22 bien pour l'Eglise qu'on examine qui sont les
 22 coupables, de ceux qui m'accusent ou de celle
 22 qui est accusée.
 22 Trois personnes de probité sont animées
 22 contre moi: Mr. l'Evêque de Chartres, parce
 22 que son zèle est trompé: il me sera aisé de
 22 faire voir par qui, & comment: Mr. le Curé
 22 de Versailles, qui n'a pas toujours été aussi
 22 déchainé contre moi qu'il l'est; puisqu'il
 22 m'écrivit lorsque je sortois de Ste. Marie, après
 22 avoir lu les livres dont il s'agit, qu'il étoit
 22 dans mes mêmes sentimens: j'en ai la lettre.
 22 Depuis ce tems il me faisoit l'honneur de me
 22 dire de ses amies, me venoit voir plus assidu-
 22 ment qu'aucun autre. Il a témoigné à tous mes
 22 amis l'estime qu'il faisoit de moi, même depuis
 22 la dernière fois que j'ai eu l'honneur de le voir
 22 il a dit mille biens de moi à S. Cyr; & ensuite
 22 bien du mal. Il s'est imaginé que j'avois retiré
 22 Mad. la C. de G. & Mad. la D. de M. de sa
 22 conduite pour les mettre sous celle du R. P.
 22 Alleaume, Jésuite. Il est de fait que Mad. la
 22 C. de G. étoit sous la Conduite du R. P. Al-

22 leaume avant que j'eusse l'honneur de la con-
 22 noître. Ce n'est donc pas moi qui l'y ai mise.
 22 Pour Mad. la D. de M. comme elle se croyoit
 22 obligée en se donnant à Dieu de quitter la Cour,
 22 qui lui étoit un écueil, pour se donner à l'édu-
 22 cation de Messieurs ses enfans & au soin de sa
 22 famille, qu'elle avoit négligée jusqu'alors;
 22 quittant Versailles & demeurant à Paris, il lui
 22 fallut un Directeur à Paris. Cependant Mr. le
 22 Curé, qui dit avoir présentement l'oreille de
 22 Mad. de Maintenon, & qui l'a en effet, se
 22 plaint de deux choses opposées: l'une que j'ai
 22 ôtée ces Dames de la direction de leur légitime
 22 Pasteur pour les mettre sous la conduite d'un
 22 Pere Jésuite; & l'autre que je les dirigeois.
 22 Comment leur ai-je donné un Directeur si je
 22 les dirigeois? car si je leur ai donné un Direc-
 22 teur je ne les dirige donc pas. Dieu ne m'a
 22 pas abandonnée au point de me mêler de diri-
 22 ger, quoique je crusse qu'il donnoit quelque-
 22 fois des expériences pour en aider les autres.
 22 Mais toutes les personnes que j'ai connues
 22 avoient toutes leurs Directeurs. Lorsque ces
 22 Dames étoient dans le monde, qu'elles por-
 22 toient des mouches, qu'elles mettoient du
 22 rouge, que quelques-unes d'elles ruinoient
 22 leur famille par le jeu & la dépense des habits,
 22 on n'y trouvoit point à redire, & on les lais-
 22 soit faire: dès qu'elles ont quitté tout cela, on
 22 a crié comme si je les eusse perdues. Si je leur
 22 avois fait quitter la piété pour le luxe, on ne
 22 feroit pas tant de bruit. J'ai des preuves & des
 22 temoins de lettres qui ont été écrites à Mr. le
 22 Curé de Versailles, & qui feront voir clair la
 22 justification de ce que j'avance, si on veut

» bien me faire la grace de m'écouter. La troi-
 » sième personne (de celles qui sont animées
 » contre moi,) est Mr. Boileau, fuséité par une
 » dévotion qui l'assure que Dieu lui a fait connoi-
 » tre que je lui déplais, & cela accompagné de
 » choses manifestement fausses qu'il est aisé
 » d'avérer.

» Voilà les personnes qui sont de probité &
 » qui par zèle animent tout contre moi. Le reste
 » des accusateurs sont tous des gens avec lesquels
 » je n'ai eu de commerce que pour leur donner
 » l'aumône, les avoir chassé de chez moi, ou les
 » avoir indiqué pour ce qu'elles étoient. Je vous
 » dirai, Messieurs, quand il vous plaira, les
 » faits qui ont porté ces personnes à m'accuser,
 » savoir la Gentil, la Gautiere, les filles du P. V.
 » la fille de Dijon, de Grenoble, de Fi: je ne
 » prétends pas, Messieurs, vous cacher la
 » moindre chose; parce que, grâces à Dieu, je
 » ne veux point me tromper. Sitôt que je fus
 » qu'on m'accusoit de diriger je me retirai, & ne
 » vis plus personne, ainsi que vous le verrez,
 » Messrs. par cette autre lettre. J'ai toujours
 » cru qu'il falloit être éclairci sur le criminel avant
 » toutes choses: c'est pourquoi je vous conjure
 » par la charité de Notre Seigneur Jesus-Christ,
 » de recevoir les mémoires qui vous seront don-
 » nés contre moi. Si je suis coupable je dois être
 » punie plus qu'un autre, puisque Dieu m'a fait
 » la grace de le connoître & de l'aimer, & que
 » je ne suis point assez ignorante pour être excu-
 » sée, puisque je suis assurée que Jesus-Christ &
 » Béthel ne sont point en même lieu.

» Je pris la liberté de demander Mr. l'Evê-
 » que de Meaux dès l'année passée, parce que

» j'ai toujours eu un si grand fond de respect
 » pour lui, que je suis persuadée de son zèle pour
 » l'Eglise, de ses lumières & de sa droiture, &
 » que j'ai toujours porté en moi la disposition
 » d'y condamner ce qu'il y condamnera.

» J'ai pris la liberté de demander Mr. l'Evêque
 » de Châlons, quoique Mr. l'Abbé de Noailles
 » soit le plus zélé de ceux qui me déorient;
 » tant parce qu'il y a long-tems que je fais son
 » discernement & la piété, que parce qu'y ayant
 » intérêt, à cause de Mad. la niece, j'ai été bien
 » aise qu'il connut la vérité par lui-même.

» J'ai demandé Mr. Tronfon quoique je fesse
 » tous les soins qu'on a pris pour me décrier au-
 » près de lui; parce que je fais quelle est sa droi-
 » ture, sa piété, sa lumière, & qu'il est néces-
 » saire qu'il connoisse par lui-même le sujet que
 » Mr. de Chartres a d'animer son zèle contre moi.

» Je vous conjure, Messieurs, par la cha-
 » rité qui regne dans votre cœur, de ne point
 » précipiter cette affaire, d'y mettre tout le tems
 » qui est nécessaire pour l'approfondir & pour me
 » faire la grace de m'entendre & (me permet-
 » tre) de m'expliquer sur tout. Je vous prie
 » d'être persuadés que je vous parle sincèrement:
 » ayez la bonté, s'il vous plaît, de vous infor-
 » mer non à ceux qui ne me connoissent pas,
 » mais à ceux qui me connoissent, si mon cœur
 » n'est pas sur mes lèvres.

» Pour ce qui regarde l'article des livres & des
 » écrits, je déclare que je les soumetts de tout
 » mon cœur, comme j'ai déjà fait, & comme
 » je l'ai déclaré au papier ci-joint.

» Je déclare, Messieurs, que je soumetts
 » mes livres & mes écrits purement & simple-

ment, sans nulle condition pour tout ce qu'il vous plaira d'en faire : que je n'y prétends rien pour moi ; qu'après les avoir soumis à l'Eglise en général, je les soumetts à vos lumières en particulier. Je proteste les avoir écrits, par obéissance, sans autre dessein que de les donner à mon Directeur afin qu'il en fit ce qu'il lui plairoit, indifférente qu'il les brûlât ou non. Quoique ces livres m'aient causé des croix très-fortes, & qu'ils aient servi de prétexte à bien des choses, cependant quand j'aurois su qu'ils m'eussent dû faire souffrir la mort, la même obéissance qui me les a fait écrire me l'auroit toujours fait faire. Je suis encore dans les mêmes dispositions & dans la même indifférence pour le succès.

Je vous prie, Messieurs, de faire attention que je suis une femme ignorante, que j'ai écrit mes expériences dans toute la bonne foi qu'on peut avoir ; & que si je me suis mal expliquée, c'est un effet de mon ignorance. Pour les expériences, elles sont réelles. De plus, j'ai écrit, ainsi que je l'ai déclaré, sans l'aide d'aucun livre, sans savoir même ce que j'écrivois, avec une telle abstraction que je ne me souvenois de rien de ce que j'avois écrit. Ce sont donc écrits que je soumetts purement & simplement à votre jugement, Messieurs, pour en faire tout ce qu'il vous plaira. C'est là mon intérêt.

Il y a de plus l'intérêt de la vérité. C'est pour cela, Messieurs, que je vous conjure de vouloir bien examiner à fond si ce que j'écris ne se trouve pas dans les Auteurs Mistiques & Saints approuvés depuis longtemps.

Je m'offre de vous le faire voir si vous me faites la grace de m'entendre. Vous ne me refuserez pas cette justice. Elle est même nécessaire pour appuyer votre jugement.

Je vous demande encore une grace, Messieurs, au nom de Notre Seigneur Jesus-Christ mort pour vous & pour moi, qui est, d'écrire les demandes & réponses que je ferai. Cela est nécessaire ; parce que la mémoire des choses se perd, & que vous serez bien aises de voir sur quoi vous m'aurez condamnée ou approuvée. Cela m'est nécessaire pour moi-même ; afin que reconnoissant mes méprises, je m'éloigne de ces sentimens.

J'espère que vous m'accorderez tout ce que je vous demande ici par le sang de Jesus-Christ mon Sauveur. Il faut de plus éclaircir une difficulté auparavant d'en prendre une autre, afin qu'elle demeure constamment approuvée ou condamnée.

Aout 1694.

7. J'envoyai en même tems à ces Messieurs outre mes deux petits livres imprimés, mes Commentaires sur l'Ecriture sainte ; & j'entrepris par leur ordre un ouvrage pour leur faciliter l'examen qu'ils entreprennent, & les soulager d'un travail qui ne laissoit pas d'être assez pénible, ou qui leur auroit pris du moins beaucoup de tems ; qui fut, de rassembler quantité de passages d'Auteurs mystiques & autorisés qui faisoient voir la conformité de mes écrits & des expressions dont je m'étois servie avec celles de ces saints Auteurs. C'étoit un ouvrage immense. Je faisois transcrire

les cahiers à mesure que je les avois écrits pour les envoyer à ces Messieurs ; & suivant que l'occasion s'en présentoit , j'expliquois les endroits douteux , ou obscurs , ou qui n'avoient pas été suffisamment expliqués dans mes Commentaires ; parce que je les avois composés dans un tems où les affaires de Molinos n'ayant pas encore éclaté , j'avois écrit mes pensées sans précaution & sans m'imaginer qu'on put jamais les détourner aux sens condamnés. Cet ouvrage a pour titre, *Les Justifications*. Il fut composé en cinquante jours de tems , & paroïssoit fort capable d'éclaircir la matiere. Mais Mr. de Meaux ne vouloit jamais ni lire , ni laisser voir aux autres ces *Justifications*.

CHAPITRE XVII.

Indispositions où étoit l'esprit de Mr. de Meaux. Réflexions sur quelques difficultés qu'il objeçtoit touchant les épreuves intérieures ; le sacrifice de l'éternité , de soi-même , &c. de plusieurs sortes , de la pureté ; sur les louanges de soi-même , &c. Il écarte de la Conférence une personne illustre qui l'auroit trop gêné dans les irrégularités qu'il y fait paroître , &c. dont il fit un rapport peu conforme à ce qui en étoit. Les deux autres Messieurs sont tout autres envers Mad. G. &c. ils la justifient en particulier.

1. **J**E m'appercus bientôt du changement de Mr. de Meaux , & combien je m'étois trompée dans l'idée que je m'étois faite de lui. Quoiqu'il fut fort réservé pour s'ouvrir de ses sentimens lorsqu'il parloit à mes amis , il n'en étoit pas de

même avec les personnes qu'il croyoit mal disposées pour moi. Je lui avois confié , comme je l'ai déjà dit , l'histoire de ma vie sous le sceau de la Confession : mes dispositions les plus secrètes y étoient marquées : cependant j'ai su qu'il l'avoit montrée & en avoit fait des railleries. Il voulut m'obliger à la montrer à ces autres Messieurs , & insista si fort là dessus (quoique cela n'eut rien de commun avec l'examen dont il s'agissoit) que je me vis obligée d'en passer par où il voulut. Je la leur fis donner. Je mandai à un de ses amis & des miens (Mr. le Duc de Ch.) tout ce qui me revenoit de Mr. de Meaux , & combien j'avois lieu de croire qu'il ne songeoit qu'à me condamner. Il avoit dit , que sans l'histoire de ma vie on ne le pourroit faire ; & qu'on y verroit un orgueil de diable. C'étoit pour cela qu'il la vouloit faire voir à ces autres Messieurs.

2. Je priai cet ami , qu'on écrivit les choses à mesure qu'elles seroient arrêtées par ces Messieurs : & pour avoir un témoin sûr de ce qui s'y passeroit , je le fis prier avec beaucoup d'instances qu'il se trouvât aux conférences. J'aurois fort souhaité qu'ils ne se fussent déterminés que dans la dernière , & que jusques-là ils eussent bien voulu suspendre leur jugement , ne pouvant douter qu'étant tous assemblés après avoir prié Dieu , Dieu dans le moment ne touchât leur cœur de sa vérité , indépendamment de leur esprit : car hors de-là , comme la même grace (a) d'assemblés pour un sujet de vérité , s'échappe & s'en va ; (b) l'esprit prend le dessus , & l'on ne juge plus que

(a) La grace d'assistance que Jesus-Christ a promise aux assemblés en son nom. (b) L'esprit humain & propre.

les cahiers à mesure que je les avois écrits pour les envoyer à ces Messieurs; & suivant que l'occasion s'en présentoit, j'expliquois les endroits douteux, ou obscurs, ou qui n'avoient pas été suffisamment expliqués dans mes Commentaires; parce que je les avois composés dans un tems où les affaires de Molinos n'ayant pas encore éclaté, j'avois écrit mes pensées sans précaution & sans m'imaginer qu'on put jamais les détourner aux sens condamnés. Cet ouvrage a pour titre, *Les Justifications*. Il fut composé en cinquante jours de tems, & paroïssoit fort capable d'éclaircir la matiere. Mais Mr. de Meaux ne vouloit jamais ni lire, ni laisser voir aux autres ces *Justifications*.

CHAPITRE XVII.

Indispositions où étoit l'esprit de Mr. de Meaux. Réflexions sur quelques difficultés qu'il objectoit touchant les épreuves intérieures; le sacrifice de l'éternité, de soi-même, &c. de plusieurs sortes, de la pureté; sur les louanges de soi-même, &c. Il écarte de la Conférence une personne illustre qui l'auroit trop gêné dans les irrégularités qu'il y fait paroître, &c. dont il fit un rapport peu conforme à ce qui en étoit. Les deux autres Messieurs sont tout autres envers Mad. G. &c. ils la justifient en particulier.

1. Je m'apperçus bientôt du changement de Mr. de Meaux, & combien je m'étois trompée dans l'idée que je m'étois faite de lui. Quoiqu'il fut fort réservé pour s'ouvrir de ses sentimens lorsqu'il parloit à mes amis, il n'en étoit pas de

même avec les personnes qu'il croyoit mal disposées pour moi. Je lui avois confié, comme je l'ai déjà dit, l'histoire de ma vie sous le sceau de la Confession: mes dispositions les plus secrètes y étoient marquées: cependant j'ai su qu'il l'avoit montrée & en avoit fait des railleries. Il voulut m'obliger à la montrer à ces autres Messieurs, & insista si fort là dessus (quoique cela n'eut rien de commun avec l'examen dont il s'agissoit) que je me vis obligée d'en passer par où il voulut. Je la leur fis donner. Je mandai à un de ses amis & des miens (Mr. le Duc de Ch.) tout ce qui me revenoit de Mr. de Meaux, & combien j'avois lieu de croire qu'il ne songeoit qu'à me condamner. Il avoit dit, que sans l'histoire de ma vie on ne le pourroit faire; & qu'on y verroit un orgueil de diable. C'étoit pour cela qu'il la vouloit faire voir à ces autres Messieurs.

2. Je priai cet ami, qu'on écrivit les choses à mesure qu'elles seroient arrêtées par ces Messieurs: & pour avoir un témoin sûr de ce qui s'y passeroit, je le fis prier avec beaucoup d'instances qu'il se trouvât aux conférences. J'aurois fort souhaité qu'ils ne se fussent déterminés que dans la dernière, & que jusques-là ils eussent bien voulu suspendre leur jugement, ne pouvant douter qu'étant tous assemblés après avoir prié Dieu, Dieu dans le moment ne touchât leur cœur de sa vérité, indépendamment de leur esprit: car hors de-là, comme la même grace (a) d'assemblés pour un sujet de vérité, s'échappe & s'en va, (b) l'esprit prend le dessus, & l'on ne juge plus que

(a) La grace d'assistance que Jesus-Christ a promise aux assemblés en son nom. (b) L'esprit humain & propre.

selon l'esprit (propre). De plus, c'est que n'étant plus alors soutenus de cette grace de vérité, qui n'a que son moment ; & se trouvant emportés par la foule des gens qui crient, & qui sont soutenus du crédit, de l'autorité, de la faveur ; en les écoutant, l'esprit empêche le cœur par les doutes continuels qu'il forme. Cet ami le proposa à ces Messieurs Mr. de Châlons & Mr. Tronson y auroient volontiers consenti : car ces deux Messieurs y procédoient avec toute la droiture & la bonne foi imaginable : mais Mr. de Meaux trouva moyen de l'empêcher. Il s'étoit tellement rendu le maître de l'affaire, qu'il falloit absolument que tout pliat à ce qu'il vouloit. Il n'étoit plus le même qu'il avoit été six ou sept mois auparavant dans le premier examen. Comme il n'y étoit entré dans ce tems-là que par un esprit de charité, & dans la vue de connoître la vérité, il ne laissoit pas, malgré son extrême vivacité, de revenir sur beaucoup de choses que sa prévention lui faisoit d'abord rejeter : il paroïssoit même quelquefois touché de certaines vérités, & respecter des choses qui le frappaient, quoiqu'il n'en eût pas l'expérience. Mais ce n'étoit plus ici la même chose. Il avoit un point fixe, dont il ne s'écartoit pas : & comme il vouloit faire une condamnation d'éclat, il y rapportoit tout ce qu'il croyoit capable d'y contribuer.

3. Ce fut dans ce même esprit qu'il écrivit à l'ami dont je viens de parler, une grande lettre pour lui prouver, que selon mon principe le sacrifice de l'éternité étoit un consentement réel à la haine de Dieu ; & d'autres choses de cette nature sur les épreuves. J'en ai encore les entrailles

toutes

toutes émues lorsque j'y pense. Consentir à haïr Dieu ! O bon Dieu ! comment un cœur qui l'aime si passionnément peut-il entendre une pareille chose ? Je crois que cette vue un peu forte seroit capable de faire mourir. Cela a besoin d'explication : & je la mettrai ici telle, ou à peu près, que je la lui envoyai pour lors.

Soit que l'ame soit mise dans de si terribles épreuves qu'elle ne doute pas de sa reprobation, (ce qui s'appelle un saint désespoir), soit qu'elle porte en soi l'état d'enfer, (qui est un sentiment de peine du dam,) si l'on venoit à remuer son fond par une pareille proposition, elle s'écrieroit : Plutôt mille enfers sans cette haine. Mais ce que l'on appelle *consentir à la perte de son éternité*, c'est lorsque l'ame, dans cet état d'épreuve la croit certaine, & qu'alors sans nulle vue que de son propre malheur & de sa propre douleur, elle fait le sacrifice entier de sa perte éternelle, pensant, que son Dieu n'en fera ni moins glorieux ni moins heureux. O si on pouvoit comprendre par quel **EXCÈS D'AMOUR DE DIEU** & de haine de soi-même cela se fait, & combien on est éloigné d'avoir (a) ces pensées en détail ! Mais comment ferois-je entendre & crue ? Hélas, combien de fois en cet état ai-je demandé à mon Dieu (b) l'Enfer par grace, pour ne le point offenser ! Je lui disois ; " O mon Dieu, l'enfer est dans les autres la peine du péché : faites qu'il prévienne en moi le péché, & faites-moi souffrir tous les enfers que méritent les péchés de tous les hommes, pourvu que je ne vous offense point !

(a) A savoir, les pensées de haïr Dieu.

(b) Ci-dessus I. Part. Chap. XXV. §. 3. XXVI. §. 5.

4. Les sacrifices des choses particulières & distinctes ne se font que dans l'exercice même, comme une personne qui tombe dans l'eau fait d'abord tous les efforts pour se sauver, & ne cesse son effort que lorsque sa faiblesse le rend inutile : alors elle se sacrifie à une mort qui lui paroît inévitable.

Il y a des sacrifices anticipés comme sont les sacrifices généraux, qui ne distinguent rien sinon que Dieu propose à l'ame les dernières douleurs, peines, délaissements, les confusions, les mépris des créatures, décri, perte de réputation, persécution de la part de Dieu, des hommes, & des Démons, & cela sans rien spécifier en particulier des moyens dont il doit se servir : car l'ame ne les imagine jamais tels qu'ils sont ; & s'il les lui proposoit, & qu'elle pût les comprendre, elle n'y consentiroit jamais. Que fait donc Dieu ? Il demande de l'ame son franc-arbitre qu'il lui a donné, qui est la seule chose que l'ame lui puisse sacrifier comme la seule qui lui appartient en propre. Elle lui fait donc un sacrifice de tout ce qu'elle est, afin qu'il fasse d'elle & en elle tout ce qui lui plaira pour le tems & l'éternité, sans nulle réserve. Cela se fait dans un instant, sans que l'esprit se promène sur rien. Même dès le commencement de la voie de foi, l'ame porte cette disposition foncière, que si sa perte éternelle causoit un instant de gloire à son Dieu plus que son salut, elle préféreroit sa damnation à son salut, & cela envisagé du côté de la gloire de Dieu ; mais l'ame comprend qu'elle seroit malheureuse sans coupes & pour glorifier son Dieu.

5. Ce sacrifice général & anticipé pour toutes

fortes de souffrances temporelles & éternelles se fait dans quelques ames avec une impétuosité d'un maître souverain, & avec une telle suavité intérieure, que l'ame est comme enlevée. Elle éprouve que le même Dieu qui demande un consentement général sur les peines, le fait donner, & on le donne aussi promptement que la chose est proposée : & lorsque le sacrifice est doux & suave, les exercices qui le suivent sont infiniment cruels ; car alors l'ame oublie absolument le sacrifice qu'elle a fait à son Dieu, & ne se souvient plus que de sa misère : son esprit obscurci, sa volonté endurcie & rebelle, & la peine, lui sont des tourmens inexplicables.

Il y en a d'autres à qui Dieu fait faire ce sacrifice de toutes elles-mêmes (quoiqu'il soit général & sans nulle connoissance des moyens, non plus que le premier) avec de si étranges douleurs, qu'on peut dire que c'est une agonie mortelle. Les os sont brisés, & l'on souffre à se livrer à Dieu une peine qui est au-dessus de l'imagination. Ceux-ci souffrent moins dans les épreuves, & la peine du consentement leur a été une bonne purification. Mais remarquez que ce sacrifice n'envisage rien de particulier que des peines extrêmes lorsqu'il anticipe l'épreuve ou la purification.

6. Il en est de même du sacrifice qui se fait dans l'épreuve : car alors l'ame est toute plongée non-seulement dans la peine, mais dans l'expérience de sa misère, dans un sentiment de reprobation, qui est tel, que l'ame rugit, s'il faut ainsi dire. Alors elle fait par desespoir le sacrifice d'une éternité qui semble lui échapper malgré elle. Dans le premier sacrifice l'ame ne songe qu'à sa peine & à sa dou-

leur, ou à la gloire de Dieu; mais dans ce dernier, il lui semble qu'elle a perdu Dieu, & qu'elle l'a perdu par sa faute, & que cette perte est la cause de toutes ses misères. Elle souffre dans les commencemens des rages & des desespoirs douloureux: la crainte d'offenser Dieu lui fait désirer par anticipation un enfer qui (à ce qu'elle croit) ne lui peut manquer. Cette violence cesse sur la fin des épreuves, & c'est comme une personne qui ne peut plus crier parce qu'elle n'en a plus la force. Et c'est alors que la peine est plus terrible, parce que sa violente douleur lui étoit un soutien. Mais quand il survient en cet état des maladies mortelles, où l'on se croit à deux doigts de l'enfer réel par la mort, (car cela paroît dans tout son effroi, sans trouver ni refuge, ni moyen d'assurer son éternité, & le ciel semble d'airain; je le fais pour l'avoir éprouvé,) alors l'âme se sacrifie à Dieu bien réellement pour son éternité; mais avec des agonies pires que l'enfer même. Elle voit que tout son désir étoit de plaire à Dieu, & qu'elle lui va déplaire pour une éternité; il lui reste néanmoins un certain fond, qui dit, sans pourtant la soulager; "J'ai un Sauveur qui vit

"éternellement; & plus mon salut est perdu en
"moi & pour moi, plus il est assuré en lui & (a)
"par lui: mais cela ne dure que des momens.

Ce qui est étonnant, c'est qu'en cet état l'âme est si affligée & si tourmentée de l'expérience de ses misères & de la crainte (sans sentiment) d'offenser Dieu, qu'elle est ravie de mourir quoique sa perte lui paroisse certaine, afin de sortir de cet état & de n'être plus au hasard d'offenser Dieu: car elle croit l'offenser, quoiqu'il n'en soit

(a) Ou pour.

rien. Sa folie est telle, & sa douleur si excessive, qu'elle ne fait pas attention qu'en vivant elle peut se convertir, & qu'en mourant elle se perd. Point du tout: parce qu'elle s'imagine qu'il n'y a plus de conversion pour elle. La raison en est, que comme sa volonté ne s'est jamais écartée par un seul retour ni le moindre consentement, cette volonté demeurant attachée à Dieu, & ne s'en détournant pas, elle ne la trouve plus pour faire les actes de douleur, de détestation, & le reste. C'est ce qui lui fait le plus de peine.

7. Ce qui est encore surprenant, c'est qu'il y a des âmes en qui toutes ces peines ne sont que spirituelles; & ce sont celles qui sont les plus terribles. A celles-là le corps est froid, quoique l'âme se voye dans la (a) volonté de tous les maux, & dans l'impuissance de les commettre; & ce sont ceux qui souffrent le plus. Si je pouvois dire comment j'ai éprouvé cette peine étrange, & avec cela la disposition du corps (étant mariée) sans nulle correspondance au mariage, & sans en rien témoigner, on verroit bien ce que c'est que cette peine. Je l'appelle *Enfer spirituel*: car l'âme étoit avoir la volonté de tous les maux, sans pouvoir d'en commettre aucun, & sans correspondance du corps. D'autres souffrent moins dans l'esprit, & de toutes manières, & éprouvent de très-grandes faiblesses dans le corps. Mais j'ai tant écrit de cela, qu'il n'y a rien à en dire davantage.

8. J'ajouterai pourtant encore, pour répondre à la difficulté de Mr. de Meaux touchant le sacrifice de la pureté, que cette proposition ne peut jamais être comme il la supposoit par anticipation.

(a) Pente sensible, mais sans consentement.

Car l'exercice précède le sacrifice. Dieu permet que des vierges (& c'est à celles-là que cela arrive le plus ordinairement) entrent dans des exercices d'autant plus grands, qu'elles avoient plus d'attache à leur pureté. Voyant que Dieu les exerce ou par les diables d'une manière connue, ou par des tentations qui leur paroissent naturelles, c'est pour elles une si grande douleur, que l'Enfer sans ces peines leur feroit un rafraîchissement. Alors elles font à Dieu un sacrifice de cette même pureté, qu'elles avoient conservée avec attache pour lui plaire : mais elles le font avec des agonies de mort : non qu'elles consentent à aucun péché : elles en sont plus éloignées que jamais ; mais elles portent avec résignation & sacrifice de tout elles-mêmes ce qu'elles ne peuvent empêcher. Je prie qu'on fasse attention à ce que ces âmes ainsi exercées de Dieu souffrent des tourmens inexplicables, qu'elles ne se permettent pas une seule satisfaction ; qu'il leur seroit même impossible d'en trouver : au lieu que ces autres misérables qui se donnent à tous péchés, ne souffrent aucune peine, donnant à leurs sens ce qu'ils désirent, & vivant dans un libertinage effrené. C'est par les personnes de ce caractère qu'a commencé la persécution qui m'a été faite. J'ai dit ailleurs (a) qu'elles alloient de Confesseurs à Confesseurs s'accuser comme converties de toutes les horreurs du Quiétisme ; & comme elles supposoient que j'étois dans leurs mêmes sentimens, elles faisoient tomber sur moi toute l'indignation de ces gens-là, en se donnant le mérite d'une véritable conversion. C'est ce qui a fait qu'on les a laissées non-seulement en repos

(a) Ci-dessus Chap. XII. §. 2.

pendant qu'on m'a déchirée & persécutée de la plus étrange manière ; mais qu'on les a canonisées, pour ainsi dire, & laissées en liberté de répandre tout le poison de leurs mauvais principes, fondés seulement sur un libertinage affreux & sans bornes. O ! mon Dieu, vous le voyez & le souffrez ! J'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour retirer quelques-unes de cet état malheureux lorsque la providence m'a mise à portée de le faire : je le ferois encore si pour en retirer une seule il m'en devoit coûter la même persécution.

9. Je m'apercevois chaque jour par ce qui me revenoit de Mr. de Meaux, qu'il s'éloignoit de plus en plus ; & ce qui étoit le pis pour la cause dont il s'agissoit, qu'il se fixoit dans ses pensées : Car cette fixation met un obstacle presque insurmontable à la lumière de vérité. Quels éclaircissements n'avois-je pas donné lors de la première conférence sur les demandes, les desirs & les autres actes ? Mais rien n'entroit, parce qu'il vouloit condamner : & j'appris du D. d. Ch. qu'il rebattoit toujours sur ces mêmes difficultés. Comment ne pas comprendre que le désir apperçu étant un acte & une opération propre doit mourir avec les autres actes, ou plutôt doit passer en Dieu, pour n'avoir plus d'autres desirs que ceux que Dieu donne ? & comme on ne reprend plus sa propre volonté, aussi on ne reprend plus ses desirs. Ce qui n'empêche pas que Dieu ne fasse désirer (a) & vouloir comme il lui plaît ; & celui qui meut l'âme, la peut mouvoir à désirer (b) quoiqu'elle n'ait plus de desirs propres : car si elle en avoit de propres, ce seroit une propre

(a) Philip. 2. v. 13. (b) Rom 8. v. 14. 26.

consistance & une fixation. Mais (a) l'auteur de la *Volonté Essentielle* dit sur cela tout ce que l'on en peut dire, aussi bien que *Saint François de Sales* sur la *volonté* : car il faut raisonner de l'un comme de l'autre. C'est que ce n'est point une mort ni une perte de desirs ou de volonté ; mais un écoulement de ces mêmes desirs & de cette même volonté en Dieu ; parce que l'ame transfère avec elle tout ce qu'elle possède. Lorsqu'elle est en soi, elle désire & veut en sa manière ; lorsqu'elle est passée en Dieu, elle veut & désire en la manière de Dieu. Si on n'admet point d'écoulement de desirs en Dieu, il ne faut admettre ni perte d'opération propre, ni d'acte propre ni de volonté : l'un est tellement attaché à l'autre, qu'ils sont indivisibles. De même que l'on ne reprend plus ses opérations en aucun tems après les avoir quittées, comme on ne rentre plus dans le ventre de sa mère après en être sorti ; de même aussi ne reprend on plus ses propres desirs. Mais de même qu'on ne quitte pas ses propres opérations pour devenir inutile, mais pour laisser opérer Dieu, & opérer soi-même par son mouvement ; aussi ne laisse-t-on écouler en Dieu ses desirs que pour désirer selon son mouvement & vouloir par sa volonté. On ne pourra condamner l'un sans condamner l'autre : car c'est un enchaînement nécessaire. Après tout, je ne suis pas la seule qui parle de désappropriation. Si on la condamne en moi, le canal n'est rien par lui-même. Dieu l'écrira dans l'esprit & dans le cœur de qui il lui plaira.

Cette fixation de Mr. de Meaux me faisoit une peine infinie : parce que, quoique je pusse faire

(a) B. de Canfeld.

pour éclaircir au-dehors, c'est à Dieu à remuer le dedans : mais comment le peut-il faire si on demeure retenu, quand ce ne seroit que par un cheveu ?

10. J'appris encore qu'un des grands griefs de M. de Meaux étoit que je me louois, & avois une présomption effroyable. Je demanderois volontiers ; qui est le plus humble, celui qui dit de lui-même des paroles d'humilité, & ne dit rien à son avantage, (bien que ordinairement ceux-ci étant loués des autres à ce sujet, auroient peine à supporter qu'on pensât d'eux le mal qu'ils en disent ;) ou bien celui qui dit simplement de soi le bien & le mal sans avoir nulle peine que tout le monde pense du mal de nous & qu'on nous décrie de la bonne sorte ? Celui qui s'humilie, ou bien celui qui est très-content d'être humilié ? Pour moi, je dis ce que je fais de bon en moi, parce qu'il appartient à mon Maître ; mais je n'ai point de peine qu'on n'en croie rien : qu'on me décrie au prône, qu'on me diffame dans la gazette, cela ne me fait pas plus que lorsque je me loue : & comme je ne me corrige pas de mon orgueil apparent, parce que je n'en ai pas de honte ; aussi je ne m'embarrasse pas du décri public, parce que je pense de moi plus de mal que tous les autres ne peuvent faire.

11. Mr. de Chalons, qui étoit revenu après s'être donné le loisir d'examiner tant les livres que les Commentaires sur l'Écriture, consentit à la proposition qui lui fut faite, de s'assembler chez Mr. Tronson à sa maison de campagne : parce qu'étant infirme & fort incommode, il ne pouvoit se trouver chez ces Messieurs. J'avois demandé en grace que M. le D. de Ch. y fut

présent, comme ami particulier de ces deux Prélats, par qui tout avoit passé, très-instruit de la matière dont il s'agissoit, ainsi que de ce qui avoit donné lieu à cet examen. Je demandois aussi, qu'après avoir examiné une difficulté, on en écrivit la décision, afin de rendre les faits constants. Cela me paroissoit absolument nécessaire, non seulement pour l'éclaircissement de la vérité, mais pour avoir une preuve subsistante de ce que j'avois à me prescrire aussi bien que les autres sur le fond des choses, & sur ce qui avoit fait la matière de l'examen. Mais M. de Meaux, qui avoit promis à Mad. de M. une condamnation, & qui vouloit se rendre le maître de l'affaire, y fit naître tant de difficultés, tantôt sous un prétexte & tantôt sous un autre, qu'il trouva moyen d'éluder tout ce que j'avois demandé, & de n'en faire paroître que ce que bon lui sembleroit. Il dit donc, que je pouvois voir Mr. Tronfon à part après que j'aurois vu Mr. de Châlons avec lui. On s'assembla chez Mr. de Meaux, & Mr. le D. de Ch. s'y trouva, comptant d'être présent à la conférence, comme je l'avois demandé. Mr. de Châlons y arriva de bonne heure. Je lui parlai avec beaucoup d'ingénuité : & comme il n'étoit point encore rempli des impressions qu'on lui a données depuis, j'eus tout lieu d'en être contente. J'eus la consolation de le voir entrer avec bonté dans ce que je lui dis.

12. Mr. de Meaux, après s'être longtems fait attendre, arriva sur le soir ; & après un moment de conversation générale, il ouvrit un porte-feuille qu'il avoit apporté, & dit à Mr. le D. de Ch. que s'agissant de doctrine, & d'une matière purement Ecclesiastique, dont le jugement regardoit

les seuls Evêques, il ne croioit pas qu'il fût à propos qu'il y demeurât présent ; & que cela les pourroit gêner. C'étoit une pure défaite pour n'avoir pas un témoin de ce caractère, auquel, tout habile qu'il étoit, il ne lui étoit pas possible d'en imposer, le connoissant trop instruit pour se laisser surprendre, & trop droit pour ne pas rendre témoignage à la vérité sur des faits qui se feroient passés sous ses yeux. Il ne s'agissoit point d'une décision de foi, dont le jugement appartient aux Evêques : mais d'une discussion paisible de mes sentimens, qu'il étoit question d'éclaircir, pour voir en quoi j'excédois, & si mes expressions sur les matières de la vie intérieure étoient conformes ou non à celles des Auteurs Mystiques approuvés, comme je croiois ne m'en être pas écartée : car j'avois protesté cent & cent fois de ma soumission pour ce que ces Messieurs me diroient être de la foi & du dogme de l'Eglise, sur quoi je ne prétendois nullement disputer avec eux. Mais Mr. de Meaux alloit à son but ; & ne vouloit pour rien s'en écarter. Je sentis jusqu'au fond du cœur le refus (a) de ce prélat ; car j'en connus d'abord les suites, & je ne doutai plus des engagements qu'il avoit pris pour une condamnation. Quoi de plus naturel, que la présence d'une personne du caractère du D. de Ch. qui avoit le mérite, la probité & le fond de savoir que tout le monde fait ; par le canal duquel tout avoit passé, & qui avoit un si grand intérêt à l'éclaircissement dont il s'agissoit, pour se détromper lui & les autres, supposé mes méprises, & que je leur eusse contre mon intention inspiré des sentimens contraires à la pureté de la foi ? quoi dis-je, de

(a) Sur la présence de Mr. le D. de Ch. comme témoin,

plus naturel, que d'avoir un témoin de ce caractère, qui n'auroit servi qu'à me confondre si j'avois parlé différemment de ce qu'il m'avoit oui dire dans tous les tems, ou qui auroit pu se défabuser lui-même & défabuser les autres dans une conférence paisible, où l'on m'auroit fait voir mes égaremens? C'étoit même la fin qu'on s'étoit proposée lorsqu'on avoit commencé à parler de cette affaire. Mais Dieu ne le permit pas, & M. le D. de Ch. ne jugea pas à propos d'insister voyant que Mr. de Châlons ne repondoit rien, outre qu'il ne le faisoit que par bonté, & par complaisance pour la grande envie que je lui en avois marquée.

13. Je restai donc seule avec ces deux Messieurs. Mr. de Meaux parla longtems pour prouver que tous les Chrétiens communs avoient la même grace. Je tâchai de lui prouver le contraire. Mais comme il ne s'agissoit proprement que de justifier mes expressions sur des choses de plus de conséquence, je n'insistai pas la dessus, & ne songeai qu'à lui faire connoître la conformité de mes sentimens avec ceux des Auteurs approuvés qui ont écrit de la vie intérieure. Il revenoit toujours, qu'on donnoit à cette vie un état trop parfait, & tâchoit d'obscurcir & rendre galimatias tout ce que je disois, sur tout lorsqu'il voyoit Mr. de Châlons touché, pénétré & entrant dans ce que je lui disois. Il ne s'agissoit pas de disputer : mais de me soumettre, d'être prête à croire & à agir conformément à ce qu'on diroit. C'a toujours été la véritable disposition de mon cœur, & je n'ai nulle peine de me démettre de mon jugement.

14. J'avois écrit à Mr. de Meaux une lettre auparavant avec ma simplicité ordinaire, par la-

quelle je lui mandois, que je n'aurois nulle peine à croire que je m'étois trompée. Il la produisit avec un tour plein de malignité comme un aveu que je fisse de m'être trompée en matière de foi ; & que reconnoissant mes erreurs, après qu'il me les avoit fait connoître, je déclarasse comme par mépris de ne m'en point foucier : que c'étoit par le même esprit que j'avois dit dans la même lettre, ou dans une autre, que j'étois aussi contente d'écrire des ridiculités que de bonnes choses : ne prenant point du tout le sens de l'obéissance (dans lequel j'écrivois) ; & comment j'espérois que mon Directeur, qui devoit en juger, corrigeroit tout, & qu'ainsi mes méprises serviroient à faire connoître l'indignité du canal dont Dieu avoit voulu se servir. M. de Meaux me fit un crime d'une lettre si pleine de petitesse, & écrite avec tant de simplicité. Il me reprocha quantité de fois mon ignorance ; que je ne savois rien ; & se recroito sans cesse, après m'avoir fait des galimatias de toutes mes paroles, qu'il étoit étonné de mon ignorance ! Je ne repondois rien à ces reproches ; & l'ignorance dont il m'accusoit, devoit lui faire voir au moins que je dis vrai lorsque j'assure que c'est par une lumière actuelle que j'écris, rien hors de là ne me demeurant dans l'esprit. Il me fit un autre crime de ce que j'ai mis, qu'adhérer à Dieu, c'est un commencement d'union ; & il revenoit toujours à me vouloir prouver, que tous les Chrétiens avec la foi commune, sans intérieur, peuvent arriver à la déification. Mais il est impossible de répondre à un homme qui vous terrasse, qui ne vous entend pas, & qui écrase incessamment. Pour moi,

je perds alors le fil de ce que je veux dire, & ne me souviens plus de rien.

15. Cette Conférence ne fut d'aucune utilité pour le fond des choses. Elle mit seulement Mr. de Meaux à portée de dire à Mad. de Maintenon, qu'il avoit fait l'examen projeté : & que m'ayant convaincue de mes égaremens, il espéroit avec le tems de m'en faire revenir en m'engageant d'aller passer quelque tems dans un Couvent de Meaux, où il pourroit achever plus tranquillement ce qu'il avoit comme ébauché. Pour moi, lors qu'on me parla d'être examinée par ces Messieurs, j'en eus de la joie; parce que je croiois que, selon qu'on en use ordinairement, ils me verroient tous trois ensemble, & que par conséquent Jesus-Christ y présideroit. J'espérois par là gain de cause; parce que je ne doutois pas que le Seigneur ne leur fit connoître la vérité, mon innocence, & la malice de mes accusateurs. Mais Dieu, qui vouloit apparemment que je souffrisse tout ce qui m'arriva depuis, ne permit pas que cela fut de la sorte. Il donna pouvoir au Démon d'agir, d'empêcher cette Union de ces trois Messieurs, & de mettre le désordre par-tout.

16. Comme Mr. de Meaux n'étoit venu qu'à la nuit, j'avois eu auparavant tout le loisir d'entretenir fort longtems Mr. de Châlons en présence du D. d. Ch. Ce Prélat parut fort content de moi, & me dit même, *que je n'avois qu'à continuer ma maniere d'oraison, & qu'il prioit Dieu de m'augmenter ses graces de plus en plus.* Dans les emportemens de Mr. de Meaux, il abaissoit les coups le plus qu'il pouvoit; & me fit voir dans cette occasion, que lorsqu'il agissoit par lui-

même, il le faisoit avec toute la bonté & l'équité possible. Tout ce qu'il pût faire, ce fut d'écrire quelques réponses que je lui faisois, m'adressant à lui parce que Mr. de Meaux dans la chaleur de sa prévention m'injurioit sans vouloir m'entendre. Je souhaitai de voir encore un fois ce prélat. Je le vis seule, & quoiqu'on l'eût déjà prévenu, il parut content de cette conférence, & me repeta; *qu'il ne voyoit rien à changer ni à ma maniere d'oraison, ni à tout le reste: que je continuasse; qu'il prioit Dieu qu'il augmentât ses miséricordes sur moi: & que je restasse cachée dans ma solitude comme je faisois depuis deux ans.* Je le lui promis.

17. On trouva à propos que j'allasse voir Mr. Tronson. J'allai à Issi. M. L. D. de Ch. eût la bonté de s'y trouver. Mr. Tronson m'examina avec plus d'exactitude que les autres. L. D. de Ch. eût la bonté d'écrire lui-même les demandes & les réponses. Je lui parlai avec toute la franchise possible. L. D. de Ch. lui dit: Vous voyez qu'elle est droite: il répondit: *Je le sens bien.* Ce mot étoit digne d'un aussi grand serviteur de Dieu qu'il l'étoit, qui en jugeoit non-seulement par l'esprit, mais par le goût du cœur. Je me retirai donc, & Mr. Tronson parut content, quoiqu'on lui eût envoyé une fausse lettre contre moi, qu'on disoit être d'une personne qui le nia.

CHAPITRE XVIII.

La retraite chez les Religieuses de Ste. Marie à Meaux. Péril qu'elle encourut pour s'y rendre au tems marqué par cet Evêque, qui l'en loue; puis l'en blâme. Renouvellement de libelles, calomnies, lettres supposées contr'elle, & de plusieurs stratagèmes & fictions étonnantes. Etrange déclaration & signature qu'exigeoit d'elle M. de Meaux. Témoignage avantageux que lui rendent les Religieuses de Ste. Marie, & Mr. de Meaux lui-même.

I. **Q**UI n'eut pas cru après tous ces examens, où l'on me parut content, qu'on m'eût laissée en repos? Il en arriva tout le contraire: parce que plus mon innocence paroissoit, plus ceux qui avoient entrepris de me rendre criminelle, faisoient jouer de ressorts pour en venir à bout. Les choses étoient sur ce pied lorsque Mr. de Meaux, à qui j'avois offert d'aller passer quelque tems dans une Communauté de son Diocèse, afin qu'il me connût par lui-même; me proposa les Filles de Ste. Marie de Meaux. Cette offre lui avoit plu infiniment, dans la pensée qu'il eut, (comme je l'ai appris depuis,) qu'il en tiroit de grands avantages temporels. Il les croioit encore plus grands: car il dit à la Mere Picard, Supérieure du Monastere où j'entraî, que cela lui vaudroit l'Archevêché de Paris & un Chapeau de Cardinal. Je répondis à cette Mere lorsqu'elle me le dit, que Dieu ne permettroit pas qu'il eût ni l'un ni l'autre. Je partis sitôt qu'il me le manda. Ce fut au mois de Janvier 1695, dans

dans le plus affreux hiver qu'il y ait eu de long-tems ni devant ni après. Je pensai périr dans les neiges, où je restai quatre heures, le carrosse y étant entré, & en étant presque couvert, dans un endroit creux. On m'en tira par la portiere, avec une fille. Nous nous assimes sur la neige, attendant la miséricorde de Dieu, n'espérant que la mort. Je n'eus jamais plus de tranquillité, quoique transie & mouillée de la neige, que nous fondions. Ce sont ces occasions qui font voir si on est parfaitement abandonné à Dieu. Cette pauvre fille & moi étions sans inquiétude, dans une entière résignation, sûres de mourir si nous y passions la nuit, & ne voyant nulle apparence de secours. Nous en étions là, lorsqu'il passa des Charretiers, qui nous retirèrent avec peine. Il étoit dix heures du soir lorsque nous arrivâmes. On ne nous attendoit plus, & Mr. de Meaux ayant d'abord appris cela, fut étonné & très-satisfait que j'eusse ainsi risqué ma vie pour lui obéir à point nommé. J'eus une maladie de six semaines de fièvre continue.

2. Mais ce qui avoit paru d'abord si bon à Mr. de Meaux ne lui parut plus qu'*artifice & hypocrisie*. C'étoit ainsi qu'on qualifioit & qu'on qualifie encore le peu de bien que Dieu me fait faire: & loin qu'on en croie l'Evangile, qui nous assure (a) qu'un arbre ne peut être mauvais dont les fruits sont bons, comme on veut que l'arbre soit mauvais, on attribue le bien à un artifice malicieux & plein d'hypocrisie. C'est une étrange hypocrisie que celle qui dure toute la vie; & qui loin de nous attirer quelque avantage, ne cause que croix, calomnies, peines & confusions, pau-

(a) Luc 6. v. 43. 44.

vreté, méfaises & toute sorte de maux. Je crois qu'on n'en a point encore vu de pareille : car pour l'ordinaire, on n'est hypocrite que pour s'attirer l'estime des hommes, ou pour faire fortune. Je suis assurément une mauvaise hypocrite, & j'en ai mal appris le métier, puisque j'ai si mal réussi. J'en prens mon Dieu à témoin, (qui sait que je ne mens pas,) que si pour être Impératrice de toute la terre, & canonisée dès mon vivant (qui est l'ambition des hypocrites) il m'avoit fallu souffrir tout ce que j'ai souffert pour vouloir être à mon Dieu sans réserve, j'aurois mieux aimé mendier mon pain & mourir en criminelle. Voilà mes sentimens sans déguisement. Ainsi je me rends ce témoignage à moi-même
 „ en la présence de mon Dieu; que je n'ai dési-
 „ ré de plaire qu'à lui seul; que je n'ai cherché
 „ que lui pour lui-même, & que j'abhorre mon
 „ propre intérêt plus que la mort; qu'une si lon-
 „ gue suite de persécutions (qui n'est pas finie,
 „ & qui selon toute apparence durera autant que
 „ ma vie,) ne m'a jamais fait changer de senti-
 „ ment, ni repentir de m'être donnée à Dieu,
 „ & d'avoir tout abandonné pour lui. Je me
 suis trouvée dans des tems où la nature en avoit
 une surcharge affreuse; mais l'amour de Dieu &
 sa grâce m'ont rendu douce, sans douceur, les
 amertumes les plus amères : non que j'eusse au
 dedans quelque soutien sensible; nullement : car
 mon cher Maître me frappoit encore plus rude-
 ment que les hommes; ainsi j'étois de la part de
 Dieu & des hommes sans soutien ni consolation
 apperçue. Mais sa main invisible & insensible me
 soutenoit : sans cela, j'eusse succombé à tant de

peines. (a) Tous vos flets, disois-je quelquefois, sont tombés sur moi : (b) vous avez tiré contre moi toutes les flèches de votre carquois. Mais une main qu'on adore & qu'on aime ne peut donner de rudes coups. Je n'étois point affligée de ces sortes d'afflictions que l'on plaint, & qui sont honorables; je paroissais châtiée violemment pour mes crimes. C'est ce qui faisoit que chacun croioit avoir droit de me maltraiter, & croioit rendre un grand service à Dieu. Il me semble que je compris alors, que c'étoit la manière dont Jésus-Christ avoit souffert. Les souffrances & la mort de S. Jean lui ont été glorieuses, mais celles de Jésus-Christ ont été pleines de confusion. (c) Il a été mis au rang des malfaiteurs; & il sera toujours vrai de dire qu'il a été condamné par le Souverain Pontife, par les Princes des Prêtres, les Docteurs de la loi, des Juges même qui n'étoient pas de leur nation, députés des Romains qui se piquoient de rendre la justice. Heureux ceux qui souffrent avec toutes ces circonstances, qui ont tant de rapport aux souffrances de Jésus-Christ, lequel étoit encore frappé de Dieu son Père. Mais que ces sortes de souffrances sont amères, & les plus amères de toutes, à qui n'a pas le goût de Jésus-Christ ! La condamnation des impies n'est rien; mais la condamnation des personnes estimées justes en tout, paroît une condamnation faite avec connoissance de cause par des juges équitables & pleins de lumière après un examen entier.

3. Pour revenir à mon sujet, j'entrai dans le Couvent en l'état où j'étois. J'attendis encore plus d'une heure dans le tour, transie & sans feu, parce qu'il falloit avertir Mr. de Meaux & faire

(a) Ps. 41. v. 8. (b) Lam. Jer. 3. v. 12. 13.

(c) Marc 15. v. 28.

lever les Religieuses. Il y avoit à leur tour un très-bon garçon & qui, comme je l'ai appris depuis, étoit homme d'oraison. Il dit tout haut : il faut que cette Dame soit bien à Dieu & intérieure pour attendre en l'état qu'elle est avec tant de tranquillité. Il imprima par ce discours quelque sorte d'estime pour moi en des personnes qu'on avoit si fort prévenues. Mr. de Meaux voulut que je changeasse de nom, afin, disoit-il, qu'on ignorât que je fusse dans son Diocèse, & qu'on ne le tourmentât pas sur mon compte. Le projet étoit le plus beau du monde, s'il avoit pu garder un secret : mais il dit à tous ceux qu'il vit, que j'étois dans un tel Couvent sous un tel nom. Aussitôt on envoya à la Mere Supérieure & aux Religieuses de tous côtés des libelles anonimes contre moi. Cela n'empêcha pas la Mere Picard & les Religieuses de m'estimer & de m'aimer. J'étois venue à Meaux afin que Mr. de Meaux m'examinât, ainsi qu'il le disoit à tout le monde : & cependant il partit pour Paris le lendemain de mon arrivée, & ne revint qu'à Pâques. Il ordonna qu'on me fit communier autant que les Religieuses, & même plus, si je voulois : mais je n'avois garde de le faire, me conformant autant qu'il étoit possible à la Communauté.

4. Il arriva dans ces eptrefaites que ceux qui me persécutoient firent courir une lettre qu'ils disoient être de Mr. de Grenoble, où il étoit marqué, qu'il m'avoit chassée de son Diocèse, que j'avois été convaincue en présence du Pere de Richebrac, alors Prieur des Bénédictins de S. Robert de Grenoble, de choses horribles; quoique pourtant j'eusse des lettres de Mr. de Grenoble depuis mon retour qui faisoient voir tout

le contraire, & qui marquoient l'estime qu'il avoit pour moi. J'écrivis au Pere de Richebrac. Voici la réponse que j'en reçus.

MADAME,

Est-il possible qu'il faille me chercher dans ma solitude pour fabriquer une calomnie contre vous, & qu'on m'en fasse l'instrument? Je ne pensai jamais à ce qu'on me fait dire, ni à faire les plaintes dont on veut que je sois l'auteur. Je déclare au contraire, & j'ai déjà déclaré plusieurs fois, que je n'ai jamais rien entendu de vous que de très-Chrétien & de très-honnête. Je me ferois bien garde de vous voir, Madame, si je vous avois cru capable de dire ce que je n'oserois pas écrire & ce que l'Apôtre défend de nommer. S'il est pourtant nécessaire que je le nomme à votre décharge, je le ferai au premier avis, & je dirai nettement qu'il n'en est absolument rien, c'est à dire, que je ne vous ai jamais oui dire rien de semblable, ni rien qui en approche le moins du monde; & que de ma part je n'ai rien dit qui puisse faire croire que je l'aie entendu de vous. On m'a déjà écrit là-dessus, & j'ai déjà répondu de même. Je le ferois encore mille fois si j'en étois mille fois requis. On confond deux histoires qu'il ne faudroit pas confondre. Je suis celle de la fille qui se retrahit; & vous savez de votre part, Madame, le personnage que j'y fis auprès du Prélat par le seul zèle de la vérité, & pour ne pas blesser ma conscience en me taisant lâchement. Je parlai pour lors librement, & je suis prêt de le faire de même si Dieu le demande à présent de moi comme pour lors. Je croirai qu'il le demande si j'en suis requis. Mais que dirai-je de plus précis que ce que je dis ici? S'il faut néanmoins quelque chose de plus, prenez la peine de me le mander, & je rendrai témoignage à la vérité.

C'est dans cette disposition que je suis sincèrement en Notre Seigneur en vous demandant auprès de lui vos prières,

Madame,

V. t. h. & très O. S.

F. RICHEBRAC.

A Blois ce 14 Avril 1695.

5. Mr. de Grenoble écrivit en même tems à celui qui avoit fait courir cette lettre prétendue (c'étoit le Curé de S. Jaques du Haut-pas,) d'une manière à lui faire sentir combien il étoit indigné qu'on le rendit l'auteur de pareilles calomnies. En effet comment auroit-il pu accorder les horreurs qu'elle supposoit dans le tems de mon séjour à Grenoble avec les lettres qu'il avoit écrites en ma faveur à Messieurs ses freres à Paris, pour leur recommander mes intérêts plus d'un an après que je fus sortie de son Diocèse? Voici la copie de celle qui étoit pour Mr. le Lieutenant Civil, qu'il m'envoia dans la lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire.

Je ne saurois refuser à la vertu & à la piété de Madame de la Mothe Guyon la recommandation qu'elle exige que je vous fassé, Monsieur, en faveur de sa famille dans une affaire qui est par devant vous. J'en ferois quelque scrupule si je ne connoissois pas la droiture de ses intentions & votre intégrité. Ainsi trouvez bon que je vous sollicite de lui faire toute la justice qui lui est due. Je vous la demande avec toute la cordialité avec laquelle je suis à vous.

Le Cardinal CAMUS.

A Grenoble 28 Janvier 1688.

Voici celle qu'il m'écrivait.

MADAME,

Je souhaiterois d'avoir plus souvent que je n'ai des occasions de vous faire connoître combien vos intérêts temporels & spirituels me sont chers. Je bénis Dieu que vous vous soiez bien trouvée des avis que je vous ai donnés pour ceux-ci : je n'oublie rien pour engager Mr. le Lieutenant Civil à vous rendre la justice qui vous est due pour les premiers, vous priant de croire que vous me trouverez toujours disposé à vous marquer par-tout que je suis véritablement,

Madame,

Votre très-affectionné serviteur,

Le Cardinal le CAMUS.

Grenoble 28 Janvier 1688.

6. Cependant rien ne contribua plus au décri général que cette autre lettre prétendue de Mr. de Grenoble. Car comment démentir un témoignage pareil à celui du Curé de S. Jaques, si connu dans ce tems-là par ses liaisons avec un si grand nombre de gens de mérite à qui il avoit donné copie de cette lettre, au point qu'en quinze jours de tems tout Paris en fut rempli? Mr. de Meaux, qui en avoit une copie comme les autres, fut étrangement surpris de la réponse du P. de Richebrac aussi bien que des lettres de Mr. de Grenoble que je lui fis voir. Il se récria sur la noirceur de cette calomnie. Il avoit de bons momens, qui étoient ensuite détruits par les personnes qui le pouvoient contre moi & par son propre intérêt.

7. Un Curé de Paris fit une autre histoire bien épouvantable & bien ridicule. Il alla chez une personne des plus qualifiées; & parlant de moi

il dit, que j'avois ôté une femme à son mari, homme de qualité, & l'avois fait épouser à son Curé. On le pressa fort de dire comment cela se pouvoit faire: il assura toujours que rien n'étoit plus vrai. Ce Seigneur & sa femme n'en doutèrent plus, & le dirent aussitôt à un de leurs amis qui alla les voir & qui me connoissoit. La chose lui parut d'abord incroyable: mais ils lui soutinrent si fortement que le Curé les en avoit assuré, qu'il eut la curiosité de s'en éclaircir, bien déterminé à ne me voir de ses jours si la chose étoit. Il alla trouver ce Curé: il l'interrogea sur mon compte, & le pressa fort. Enfin ce Curé lui dit, que j'étois capable de cela, & de pis encore. Ce Mr. lui dit: Mais, Monsieur, je ne vous demande pas de quoi elle est capable: vous ne la connoissez pas: mais je vous demande, s'il est vrai qu'elle ait fait cela? Il dit que non; mais que je pouvois faire pis. Le Curé ne m'avoit jamais vue; ainsi ce jugement étoit étonnant. Enfin il se trouva qu'on dit que c'étoit en Auvergne que cela étoit arrivé: je crois même qu'il dit qu'il y avoit quarante ans. Cela étonna étrangement ceux à qui il avoit conté cette fable lorsqu'ils en apprirent la fausseté. Je m'étonne comment on avoit pu y ajouter foi.

8. On fit encore un autre stratagème, qui fut, d'envoyer à confesse à tous les Curés & Confesseurs de Paris une méchante femme qui prit le nom d'une de mes filles. Cette femme étoit la Gautière: Elle se confessoit à plusieurs en un jour afin de n'en point laisser échapper. Elle leur disoit, qu'elle m'avoit servi seize ou dix-sept ans; mais qu'elle m'avoit quittée ne pouvant en con-

science vivre avec une si méchante femme: qu'elle m'avoit quittée pour mes abominations. En moins de huit jours je fus décriée par tout Paris, & je passai sans contredit pour la plus méchante personne du monde. Ceux qui le disoient de la sorte, croioient en être bien instruits, & le savaient par une voie très-sûre. Il arriva que cette fille qui me servoit, fut à Confesse à un Chanoine de Notre Dame. Elle lui parla des peines qu'on faisoit à sa Maitresse, qui étoit, disoit-elle, très-innocente. Le Chanoine la pria de lui dire son nom; elle le lui dit. Il lui repliqua: vous me surprenez étrangement: car il en est venu une qui ne vous ressemble point du tout qui se dit être vous, & qui m'a dit des choses horribles. Elle le défabusa, & lui fit voir la noirceur de ce procédé. Il arriva la même chose à quatre ou cinq autres. Mais pouvoit-elle défabuser tous les Confesseurs? Et je ne voulus jamais souffrir qu'elle se servît de la Confession pour faire connoître la vérité, laissant le tout à Dieu, & ne voulant perdre aucune des croix & des humiliations qu'il m'a lui-même choisies. Parmi tant de traverses je n'ai point été sans maladies ni douleurs fort aiguës.

9. Je fus donc tout le tems depuis mon arrivée à Meaux jusques à Pâques sans voir Mr. de Meaux, qui ne revint de Paris que pour cette fête. J'étois encore fort malade. Il entra dans ma chambre: & la première chose qu'il me dit étoit, que j'avois beaucoup d'ennemis, & que tout étoit déchainé contre moi. Il m'apporta les Articles composés à Issi. Je lui demandai l'explication de quelques endroits, & je les signalai. Je me trou-

vai beaucoup plus mal ensuite. Il revint le jour de l'Annonciation, qui avoit été remise après Pâques. Comme j'ai une très-grande dévotion au VERBE INCARNÉ, & que les Religieuses achevoient de brûler le cierge triangulaire devant une image que j'avois de l'Enfant Jesus, durant qu'elles chantoient un motet en musique, Mr. de Meaux entra. Il demanda ce que c'étoit que cette musique dans mon cabinet ? Elles répondirent, que comme j'avois une très-grande dévotion au Verbe Incarné, je les avois fait régaler ce jour-là, & qu'elles étoient venues me remercier, & chanter ce motet en l'honneur du Verbe Incarné. Elles étoient à peine hors de ma chambre qu'il vint vers mon lit, & me dit ; qu'il vouloit que je lui signasse tout-à-l'heure *que je ne croiois pas au Verbe Incarné*. Plusieurs Religieuses qui étoient dans l'antichambre près ma porte, l'entendirent bien. Je tombai de mon haut à une pareille proposition. Je lui dis, que je ne savois point signer de faussetés. Il répéta ; qu'il me le feroit bien faire. Je lui répondis ; que je savois souffrir, par la grace de Dieu ; que je savois mourir : mais que je ne savois point signer de faussetés. Il me répondit, qu'il m'en prioit : & que si je faisois cela, il rétablirait ma réputation qu'on tâchoit de déchirer ; qu'il dirait de moi tous les biens du monde. Je lui répondis ; que c'étoit à Dieu à prendre soin de ma réputation s'il l'avoit agréable, & à moi à soutenir ma foi au péril de ma vie. Voiant qu'il ne gagnoit rien, il se retira.

10. J'ai cette obligation à la Mere Picard & à la Communauté, qu'il n'y eut point de témoignage avantageux qu'elles ne lui rendissent de moi. En voici un qu'elles me donnèrent par écrit.

25 Nous soussignées Supérieure & Religieuses
25 de la Visitation de Ste. Marie de Meaux, certi-
25 fions que Mad. G. aiant demeuré dans notre
25 Maison par l'ordre & la permission de Monsei-
25 gneur l'Evêque de Meaux, notre illustre Prélat
25 & Supérieur, l'espace de six mois, elle ne nous
25 a donné aucun sujet de trouble ni de peine ;
25 mais bien de grande édification, n'ayant jamais
25 parlé à personne du dedans ni du dehors qu'a-
25 vec une permission particulière ; n'ayant en ou-
25 tre rien reçu ni écrit que selon que Monsei-
25 gneur lui a permis ; aiant remarqué en toute sa
25 conduite & en toutes ses paroles une grande
25 régularité, simplicité, sincérité, humilité, mor-
25 tification, douceur & patience chrétienne, &
25 une vraie dévotion & estime de tout ce qui est
25 de la foi, sur-tout au mystère de l'Incarnation
25 & de la sainte Enfance de Notre Seigneur Je-
25 sus-Christ. Que si la dite Dame vouloit choi-
25 sir notre Maison pour y vivre le reste de ses
25 jours dans la retraite, notre Communauté le
25 tiendrait à faveur & satisfaction. Cette pro-
25 testation est simple & sincère, sans autre vue ni
25 pensée que de rendre témoignage à la vérité.
25 Fait le 7 Juillet 1695 & signé

Sœur François Elizabeth le Picard Supérieure.

Sœur Magdelaine Aimée Gueton.

Sœur Claude Marie Amouri.

11. Lors qu'elles parloient à Mr. de Meaux de moi, il répondoit : *Je ne vois en elle, tout comme vous, que du bien : mais ses ennemis me tourmentent, & veulent trouver du mal en elle*. Il écrivit un jour à la Mere Picard, qu'il avoit examiné mes écrits avec grand soin : qu'il n'y avoit rien trouvé que quelques termes qui n'étoient pas dans toute la rigueur

de la Théologie ; mais qu'une femme n'étoit point obligée d'être Théologienne. La Mere le Picard me montra cette lettre pour me consoler ; & je jure devant Dieu que je n'écris rien que de très-véritable.

CHAPITRE XIX.

Suite des procédures de Mr. de Meaux envers Mad. G. alors malade dans le Couvent de Ste. Marie. Ses variations. Il la laisse aller avec un Certificat, dont il se repent un peu après. Durant qu'elle vit paisiblement à l'écart, ses ennemis obtiennent qu'on l'enlève bien que malade, & qu'on la mette en prison pour toujours.

1. **A** Quelques jours de là Mr. de Meaux revint. Il m'apporta un papier écrit de sa main, qui n'étoit qu'une profession de foi comme j'avois toujours été Catholique, Apostolique & Romaine, & une soumission de mes livres à l'Eglise. Ce que j'aurois fait de moi-même quand on ne me l'auroit pas demandé. Et ensuite il m'en lut un autre qu'il devoit, disoit-il, me donner, qui étoit un Certificat tel qu'il me donna longtems après, & même plus avantageux. Comme j'étois trop malade pour pouvoir transcrire cette soumission, qui étoit écrite de sa main, il me dit de la faire transcrire par une Religieuse, & que je la signasse. Il remporta son Certificat pour le mettre au net, à ce qu'il disoit ; & il m'assura, qu'en lui donnant l'un il me donneroit l'autre ; qu'il me vouloit traiter comme sa Sœur ; & qu'il feroit un fripon s'il ne le faisoit pas. Ce procédé si honnête me charma.

Je lui dis, que je m'étois mise entre ses mains non-seulement comme entre les mains d'un Evêque, mais comme en celles d'un homme d'honneur. Qui n'eût pas cru qu'il eût effectué tout cela ?

2. Je me trouvai si mal après son départ, parce que j'avois un peu parlé, & que j'étois extrêmement foible, qu'il fallut me faire revenir avec des eaux cordiales. La Supérieure craignant que s'il revenoit le lendemain, cela ne me fit mourir, le pria par écrit de me laisser ce jour de repos : mais il ne le voulut pas : au contraire, il vint ce jour-là même, & me demanda si j'avois signé l'écrit qu'il m'avoit laissé : & ouvrant un porte-feuille bleu qui fermoit à clef, il me dit ; voila mon Certificat ; où est votre soumission ? Il tenoit un papier en disant cela. Je lui montrai ma soumission, qui étoit sur mon lit, & que je n'avois pas la force de lui donner. Il la prit, je ne doutai point qu'il ne m'allât donner son écrit : mais point du tout : il renferma le tout dans son porte-feuille, & me dit qu'il ne me donneroit rien ; que je n'étois pas au bout ; qu'il m'alloit bien tourmenter davantage, & qu'il vouloit bien d'autres signatures, entre autres celle, *que je ne croiois pas au Verbe Incarné*. Jugez de ma surprise. Je restai sans force & sans parole. Il s'enfuit. Les Religieuses furent épouvantées d'un tour pareil : car rien ne l'obligeoit à me promettre un Certificat : Je ne lui en avois point demandé. Ce fut alors que je fis des protestations qui sont paraphées d'un Notaire de Meaux, l'ayant demandé sous prétexte de testament.

3. A quelque tems de là ce Prélat me vint revoir. Il me demanda de signer la lettre Pastorale, & d'avouer que j'ai eu les erreurs qui y sont

condamnées. Je tâchai de lui faire voir que ce que je lui avois donné comprenoit toute sorte de soumission; & quoique dans cette lettre il m'eût mis au rang des malfaiteurs, je tâchois d'honorer cet état de Jesus-Christ sans me plaindre. Il me dit: mais vous m'avez promis de vous soumettre à ma condamnation. Je le fais de tout mon cœur, Monseigneur, lui répondis-je, & je ne prens non plus d'intérêt à ces petits livres que si je ne les avois pas écrits. Je ne sortirai jamais s'il plaît à Dieu de la soumission & du respect que je vous dois de quelque maniere que les choses tournent: mais, Monseigneur, vous m'avez promis une décharge. Je vous la donnerai lorsque vous ferez ce que je veux, me dit-il. Monseigneur, vous me fîtes l'honneur de me dire qu'en vous donnant signé cet acte de soumission que vous m'aviez dicté, vous me donneriez ma décharge. Ce sont, dit-il, des paroles qui échappent avant que d'avoir murement pensé à ce qu'on peut & doit faire. C'en est pas pour vous faire des plaintes que je vous dis cela, Monseigneur, mais pour vous faire souvenir que vous me la promîtes: & pour vous faire voir ma soumission, je veux bien écrire au bas de votre Lettre Pastorale tout ce que j'y puis mettre. Après l'avoir fait, & qu'il l'eût lu, il me dit, qu'il le trouvoit assez bien: puis après l'avoir mis dans sa poche, il me dit: Il ne s'agit pas de cela: vous ne dites point que vous êtes formellement hérétique, & je veux que vous le déclariez, & aussi que la lettre est très-juste, & que vous reconnoissez avoir été dans toutes les erreurs qu'elle condamne. Je lui répondis: je crois, Monseigneur, que c'est pour m'éprouver que vous dites cela; car je ne me

persuaderai jamais qu'un Prélat si plein de piété & d'honneur voulût se servir de la bonne foi avec laquelle je suis venue me mettre dans son Diocèse, pour me faire faire des choses que je ne puis faire en conscience. J'ai cru trouver en vous un Pere: je vous conjure que je ne sois point trompée en mon attente. Je suis Pere de l'Eglise, me dit-il; mais enfin il n'est point question de paroles. Si vous ne signez ce que je veux, je viendrai avec des témoins; & après vous avoir admonestée devant eux, je vous déférerai à l'Eglise, & nous vous retrancherons, comme il est dit dans l'Evangile. Monseigneur, lui répondis-je, je n'ai que mon Dieu pour témoin: je suis préparée à tout souffrir, & j'espère que Dieu me fera la grâce de ne rien faire contre ma conscience, sans sortir jamais du respect que je vous dois. Il voulut encore dans la même conversation m'obliger à déclarer que je reconnoissois qu'il y a des erreurs dans le livre latin du P. la Combe, & déclarer en même tems que je ne l'avois pas lu.

4. Les bonnes filles qui voioient une partie des violences & des emportemens de Mr. de Meaux n'en pouvoient revenir; & la Mere le Picard me disoit, que ma trop grande douceur le rendoit hardi à me maltraiter; parce que son caractère d'esprit étoit tel, qu'il en usoit ordinairement de la sorte avec les gens doux, & qu'il plioit avec les gens hauts. Cependant je ne changeai jamais de conduite, & j'aimai mieux prendre le parti de souffrir, que de m'écarter en rien du respect que je devois à son caractère. Je m'assure que toutes les personnes qui ont su que j'avois été à Meaux ont cru deux choses également fausses: l'une, que j'y étois par ordre du Roi; & c'étoit de moi-

même : l'autre, qu'en six mois que j'y ai été Mr. de Meaux m'avoit interrogée diverses fois pour savoir ma pensée sur l'intérieur, quelle étoit ma manière d'oraison, ou sur l'amour de Dieu. Point du tout : il ne m'a jamais parlé de ces choses. Lorsqu'il venoit, c'étoit, disoit-il, mes ennemis qui lui disoient de me tourmenter; qu'il étoit content de moi. D'autres fois il venoit plein de fureur me demander cette signature qu'il favoit bien que je ne donnerois pas : il me faisoit menacer de tout ce qu'on m'a fait depuis. Il ne prétendoit pas, disoit-il, perdre sa fortune pour moi; & mille autres choses. Après ses feux, il retournoit à Paris, & il étoit du tems sans revenir.

5. Enfin après avoir été six mois à Meaux, il me donna de lui-même un Certificat, & ne me demanda plus d'autre signature. Ce qui est étonnant est, que dans le tems qu'il étoit le plus emporté contre moi, il me disoit, que si je voulois venir demeurer dans son Diocèse, je lui ferois plaisir : qu'il vouloit écrire sur l'intérieur; & que Dieu m'avoit donné sur cela des lumières très-sûres. Il avoit vu cette Vie, dont il a tant parlé : il ne me témoigna jamais qu'il y eût trouvé à redire; tout cela n'est arrivé que depuis que j'ai cessé de le voir; ou, il a vu dans cette Vie (qu'il n'avoit plus) ce qu'il n'y avoit point vu en la lisant. Peu avant que je sortisse de Meaux, il témoigna à Mr. de Paris & à Mr. l'Archevêque de Sens combien il étoit content & édifié de moi. Il nous prêcha le jour de la Visitation de la Vierge, qui est une des principales fêtes de ce Monastère : il y dit la Messe, & souhaita que je communiasse de sa main. Il fit au milieu de la Messe un Sermon étonnant sur l'intérieur. Il avança des choses beaucoup plus

plus fortes que celles que j'ai avancées. Il dit, qu'il n'étoit pas maître de lui au milieu de ces redoutables mystères; qu'il étoit obligé de dire la vérité, & de ne la point dissimuler : qu'il falloit que cet aveu de la vérité fût nécessaire, puisque Dieu le lui faisoit faire comme malgré lui. La Supérieure le fut saluer après son Sermon, & lui demanda; comment il pouvoit me tourmenter pensant ce qu'il pensoit? Il lui répondit, que ce n'étoit pas lui : que c'étoit mes ennemis. Je sortis peu après de Meaux. Mais ma sortie a été racontée avec trop de malignité pour n'en pas expliquer toutes les circonstances.

6. Comme il y avoit six mois que j'étois à Meaux, où je ne m'étois engagée d'y rester que trois, & que d'ailleurs ma santé étoit très-mauvaise, je demandai à Mr. de Meaux s'il étoit content, & s'il ne desiroit rien de moi davantage? Il me dit, que non. Je lui dis que je m'en irois donc, parce que j'avois besoin d'aller à Bourbon. Je lui demandai, s'il trouveroit bon que je vinsse finir mes jours chez ces bonnes Religieuses; car elles m'aimoient beaucoup, & je les aimois assez, quoique l'air m'y fût très-mauvais. Il en fut très-content, & me dit, qu'il me recevrait toujours avec plaisir; que les Religieuses étoient très-contentes & très-édifiées de moi; & que pour lui il s'en retournoit à Paris. Je lui dis, que ma fille, ou quelques Dames de mes amies, me viendroient querir. Il se tourna vers la Supérieure, & lui dit : Ma Mere, je vous prie de bien recevoir celles qui viendront querir Madame, soit Madame la fille, soit des Dames de ses amies; de les loger & coucher dans votre Maison, & de les y garder tant qu'elles voudront. On fait assez

quelle est la dépendance des Religieuses de Ste. Marie pour leur Evêque, & leur exactitude à suivre à la lettre tout ce qu'il leur ordonne, sans outrepasser la moindre chose. Deux Dames vinrent donc me querir. Elles arrivèrent pour le dîner; elles dinèrent, soupèrent & couchèrent, & dinèrent encore le lendemain au Couvent: puis sur les trois heures nous sortîmes.

7. A peine fus-je arrivée, que Mr. de Meaux se repentit de m'avoir laissé aller de son Diocèse. Ce qui le fit changer, comme l'on a su depuis, c'est, qu'ayant rendu compte à Mad. de M. des termes dans lesquels cette affaire étoit finie, elle lui témoigna qu'elle étoit peu contente de l'attestation qu'il m'avoit donnée; que cela ne finissoit rien, & feroit même un effet contraire à ce que l'on s'étoit proposé, qui étoit de détromper les personnes qui étoient prévenues en ma faveur. Il crut donc qu'en me (a) perdant, il perdoit toutes les espérances dont il s'étoit flatté. Il me récrivit de revenir dans son Diocèse; & je reçus en même tems une lettre de la Supérieure qu'il étoit plus résolu que jamais de me tourmenter; que quelque désir qu'elle eût de me ravoir, elle étoit obligée de me faire savoir les sentimens de Mr. de Meaux conformes à ce que je savois. Ce que je savois, c'est qu'il établissoit une haute fortune sur la persécution qu'il me feroit; & comme il en vouloit à une personne fort au-dessus de moi, il crut qu'en lui échappant, tout lui échappoit. La mere le Picard en m'envoyant la lettre dont je viens de parler m'envoia une nouvelle attestation de M. de Meaux si différente de la première, (qu'il vouloit que je lui ren-

(a) En me laissant aller de dessous sa dépendance.

voyasse,) que je jugeai dès lors que je n'avois nulle justice à espérer de ce Prélat. Il lui avoit écrit de retirer cette première attestation, & de me donner la dernière; & que si j'étois partie de Meaux, elle me la fit tenir incessamment afin qu'il eût de même la première qu'il m'avoit donnée. La Mere, qui vit bien par tous les traitemens passés à quoi j'allois être exposée si je retombois entre les mains de Mr. de Meaux, m'en fit assez entendre par sa lettre pour me porter à éviter à l'avenir toute discussion avec lui. Cependant pour garder avec lui les mesures de la bienséance, dont je ne m'étois jamais écartée, je répondis à la Mere Supérieure, (sans me plaindre d'un procédé si bizarre & si rempli d'injustice,) que j'avois remis entre les mains de ma famille ce que me redemandoit Mr. de Meaux; qu'après toutes les choses passées elle avoit un intérêt si grand à une pièce de cette nature, qui faisoit ma justification, qu'il étoit à croire qu'elle ne voudroit pas s'en dessaisir, d'autant plus que ce qu'elle me renvoyoit de la part du Prélat non seulement ne servoit de rien à ma justification, mais de plus sembloit appuyer tout ce qui avoit été dit contre moi, en ne disant rien de contraire.

8. Voici la copie de la dite première attestation.

„ Nous, Evêque de Meaux, certifions à tous
 „ qu'il appartiendra, qu'au moyen des déclara-
 „ tions & soumissions de Mad. Guyon, que nous
 „ avons par devers nous souscrites de sa main,
 „ & les défenses, par elle acceptées avec sou-
 „ mission, d'écrire, enseigner, dogmatiser dans
 „ l'Eglise, ou de répandre ses livres imprimés
 „ ou manuscrits, ou de conduire les âmes dans

» les voies de l'oraison, ou autrement; ensem-
 » ble du bon témoignage qu'on nous a rendu de-
 » puis six mois qu'elle est dans notre Diocèse
 » & dans le Monastère de Ste. Marie, nous som-
 » mes demeurés satisfaits de sa conduite, & lui
 » avons continué la participation des saints sa-
 » cremens dans laquelle nous l'avons trouvée :
 » déclarons en outre que nous ne l'avons trou-
 » vée impliquée en aucune sorte dans les abo-
 » minations de Molinos ou autres condamnées
 » ailleurs, & n'avons entendu la comprendre
 » dans la mention qui en a par nous été faite
 » dans notre Ordonnance du 6 Avril 1695. Don-
 » né à Meaux, le premier juillet 1695.

J. BENIGNE, Evêque de Meaux,

& plus bas

par Monseigneur,

LE DIEU.

Voici la copie de la seconde.

» Nous, Evêque de Meaux, avons reçu les
 » présentes soumissions & déclarations de la
 » dite Dame Guyon, tant celle du 15. Avril 1695.
 » que celle du premier Juillet de la même année,
 » & lui en avons donné acte pour lui valoir ce
 » que de raison : déclarant que nous l'avons tou-
 » jours reçue & la recevons sans difficulté à la par-
 » ticipation des saints Sacrements dans laquelle
 » nous l'avons trouvée, ainsi que la soumission
 » & sincère obéissance & avant & depuis le tems,
 » qu'elle est dans notre Diocèse (& dans le Mo-
 » nastère de Ste. Marie,) y joint la déclaration au-
 » thentique de sa foi avec le témoignage qu'on
 » nous a rendu & qu'on nous rend de sa bonne
 » conduite depuis six mois qu'elle est au dit Mo-

» nastère, le requeroient. Nous lui avons enjoint
 » de faire en tems convenable les demandes &
 » autres actes que nous avons marqués dans les
 » dits articles, par elle souscrits, comme essen-
 » tiels à la piété & expressement commandés de
 » Dieu, sans qu'aucun fidele s'en puisse dispen-
 » ser sous prétextes d'autres actes prétendus plus
 » parfaits ou émiens, ou autres prétextes quels
 » qu'ils soyent, & lui avons fait itératives défen-
 » ses tant comme Evêque Diocésain, qu'en ver-
 » tu de l'obéissance qu'elle nous a promise vo-
 » lontairement comme dessus, d'écrire, d'ensei-
 » gner ou dogmatiser dans l'Eglise, ou d'y re-
 » pandre ses livres imprimés ou manuscrits, ou
 » de conduire les âmes dans les voies de l'orai-
 » son ou autrement, à quoi elle s'est soumise de
 » nouveau, déclarant qu'elle faisoient les dits ac-
 » tes. Donné à Meaux au dit Monastère, les
 » jours & an que dessus.

J. Bénigne, Evêque de Meaux.

9. On peut juger par la vivacité de Mr. de
 Meaux & par les espérances qu'il avoit conçues
 de l'effet que produisit en lui un tel refus. Il dé-
 bita que j'avois sauté les murailles du Couvent
 pour m'enfuir. Outre que je faute fort mal, c'est
 que toutes les Religieuses étoient témoins du
 contraire. Cependant cela a si fort couru, que
 bien des gens le croient encore. Un procédé de
 cette nature ne me permettoit plus de m'aban-
 donner à la discrétion de M. de Meaux : & com-
 me on me fit entendre qu'on alloit pousser les cho-
 ses aux dernières violences, je crus devoir aban-
 donner à Dieu tout ce qui pourroit arriver ;
 & cependant prendre les mesures de prudence
 pour éviter l'effet des menaces qu'on me faisoit de

toutes parts. J'avois bien des lieux de retraite : mais je n'en voulus accepter aucun, pour n'embarraffer personne & pour ne point commettre mes amis & ma famille, à qui on auroit pu attribuer mon évafion. Je pris la réfolution de ne point quitter Paris, d'y demeurer en quelque lieu à l'écart avec mes femmes, qui étoient très-fûres, & de me dérober généralement à la vue de tout le monde. Je refiai de cette manière environ cinq ou fix mois. Je paffois les jours feule à lire, à prier Dieu, à travailler. Mais fur la fin de l'année mille fix cents quatre vingt quinze (a) je fus arrêtée, toute malade que j'étois, & conduite à Vincennes. Je fus trois jours en fequeftre chez Mr. des Grez, qui m'avoit arrêtée, parce que le Roi, plein de Juftice & de bonté, ne vouloit point confentir qu'on me mit en prifon, difant plusieurs fois qu'un Couvent fuffifoit. On trompa fa juftice par de plus fortes calomnies : on me peignit à fes yeux avec des couleurs fi noires, qu'on lui fit même fcrupule de fa bonté & de fon équité : il confentit donc qu'on me menât à Vincennes.

CHAPITRE XX.

Pourquoi elle veut fupprimer les plus grâves de fes perfécutions, des croix & des rigueurs qu'elle a fouffertes durant dix années de prifon, bien que pourtant elle ait fait mention de bien moindres chofes. Ses divers états de patience, de tranquillité, de joie, de courage, de défolations & de délaiffemens intérieurs durant les rigueurs, défiftations & maladies diverfes de fa prifon.

(a) Ce fut le 27. de Décembre, 1695.

1. JE ne parlerai point ici de cette longue perfécution qui a fait tant de bruit par une fuite de dix années de prifons de toutes efpeces, & d'un exil à-peu-près (a) auffi long, & qui n'eft pas encore fini; par les traverses, les calomnies, & toutes fortes de fouffrances telles qu'on les peut imaginer. Il y a des faits trop odieux de la part de diverfes perfonnes que la charité me fait couvrir; (& c'eft en ce fens que (b) la charité couvre la multitude des iniquités,) & d'autres de la part de ceux qui ayant été féduit par des perfonnes mal-intentionnées, me font refpectables par leur piété & par d'autres raifons, bien qu'ils ayent marqué un zèle trop amer pour des chofes dont ils n'avoient pas une véritable connoiffance. Je me tais des uns par refpect, & des autres par charité. Ce que je puis dire, c'eft que par une fi longue fuite de croix dont ma vie a été remplie, on peut juger que les plus grandes étoient réfervées pour la fin; & que Dieu, qui ne m'a point rejetée par un effet de fa bonté, n'avoit garde de laiffer la fin de ma vie fans une plus grande conformité avec Jéfus-Christ. Il a été traduit devant toutes fortes de Tribunaux: il m'a fait la grace de l'être de même. Il a fouffert les derniers outrages fans s'en plaindre: il m'a fait la miféricorde d'en ufer ainfi. Comment aurois-je pu faire autrement dans la vue qu'il me donnoit de fon amour & de fa bonté? Dans cette refemblance avec Jéfus-Christ je regardois comme faveurs ce que le monde regardoit comme perfécutions étranges. La paix & la joie du dedans m'empêchoient de voir autrement

(a) Il femble que ces paroles ayent été inférées par l'auteur en relifant fon manuferit quelques années après la date que l'on verra à la fin. (b) 1. Pier. 4. v. 8.

les plus violens persécuteurs que comme des instrumens de la justice de mon Dieu, qui m'a toujours été si adorable & si aimable. J'étois donc dans la prison comme dans un lieu de délices & de rafraichissement : cette privation générale de toutes les créatures me donnant plus de lieu d'être seule à seul avec Dieu ; & la privation des choses qui paroissent les plus nécessaires me faisant goûter une pauvreté extérieure que je n'aurois pu goûter autrement. Ainsi j'ai regardé tous ces grands maux appareus & ce décri si universel comme le plus grand de tous les biens. Il me sembloit que c'étoit l'ouvrage de la main de Dieu, qui vouloit couvrir son tabernacle de peaux de bêtes pour le cacher aux yeux de ceux à qui il ne vouloit pas le manifester.

2. J'ai porté des langueurs mortelles, des maladies accablantes & douloureuses, sans soulagement. Dieu ne se contentant pas de cela, m'abandonna au dedans aux plus grandes désolations pendant quelques mois ; de sorte que je ne pouvois dire que ces seules paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?* Ce fut dans ce tems que je fus portée à me mettre du parti de Dieu contre moi-même, & à faire toutes les austérités dont je pus m'aviser. Voyant Dieu & toutes les créatures contre moi, j'étois ravie d'être de leur parti contre moi-même. Comment pourrois-je me plaindre de ce que j'ai souffert avec un amour si détaché de tout propre intérêt ? m'intéresserois-je à présent pour moi-même, après avoir fait un sacrifice si entier de ce moi & de tout ce qui le regarde ? J'aime donc mieux consacrer toutes ces souffrances par le silence. Si Dieu permettoit qu'un jour pour sa

gloire il en fût seu quelque chose, j'adorois ses jugemens ; mais pour moi, mon parti est pris pour ce qui me regarde personnellement.

3. A l'égard de l'Oraison, je dois toujours protester de la vérité de ses voies. J'ai défendu mon innocence avec assez de fermeté & de vérité pour ne laisser aucun doute dans les esprits que les calomnies que l'on fait sur les personnes dont l'oraison est véritable & l'amour sincère, sont fausses, & les discours de leurs calomnieurs téméraires & contraires à toute sorte de vérité & de justice. Plus la calomnie est forte, plus le cœur qui aime Dieu, & à qui la conscience ne reproche rien, est heureux & content. Il semble que la persécution & la calomnie est un poids qui enfonce toujours plus l'ame en Dieu, & lui fait goûter un bonheur inestimable. Que lui importe que toutes les créatures soient déchainées contre elle quand elle est seule à seul avec son Dieu, & qu'elle lui donne un témoignage solide de son amour ? Car lorsque Dieu nous comble de bienfaits, c'est lui qui nous donne des marques du sien : mais lorsque nous souffrons ce qui est mille fois plus terrible que la mort, nous lui donnons des témoignages de la fidélité du nôtre. Ainsi comme il n'y a point d'autre moyen de témoigner à Dieu que nous l'aimons qu'en portant pour son amour les peines les plus terribles, nous lui sommes infiniment redevables lorsqu'il nous en donne les moyens.

4. Mais peut-être fera-t-on surpris que ne voulant écrire aucun détail des plus grandes & des plus fortes croix de ma vie, j'en aie écrit de celles qui le sont bien moins. Quelques raisons m'ont portées à cela. J'ai cru devoir tou-

cher quelque chose des croix de ma jeunesse ; pour faire comprendre la conduite crucifiante que Dieu a toujours tenue sur moi. A l'égard des autres endroits qui regardent un état de ma vie plus avancé , comme les calomnies ne me regardoient pas seule , j'ai cru être obligée en conscience de faire des détails de certains faits pour en découvrir non-seulement la fausseté , mais aussi la conduite de ceux par qui ils ont passé , & qui ont été les véritables auteurs de ces persécutions , dont je n'ai été que l'objet accidentel , particulièrement dans les derniers tems , puisque véritablement on ne m'a persécutée de la sorte que pour y envelopper des personnes d'un grand mérite qui se trouvoient hors de prise par eux-mêmes , & qu'on ne pouvoit attaquer personnellement qu'en confondant leurs affaires avec les miennes. J'ai pensé donc , que je devois m'étendre un peu plus en détail sur ce qui avoit rapport à ces sortes de faits , & d'autant plus , que s'agissant de ma foi , que l'on vouloit pour cela rendre suspecte , il me paroissoit de conséquence de faire en même tems connoître combien j'ai toujours été éloignée des sentimens que l'on a voulu m'imputer. J'ai cru le devoir à la Religion , à la piété , à mes amis , à ma famille & à moi-même. Mais pour les mauvais traitemens personnels , j'ai cru les devoir sacrifier & sanctifier par un profond silence , ainsi que je l'ai marqué ci-devant.

5. Je dirai seulement comme en passant quelque chose des dispositions dans lesquelles je me suis trouvée dans les différens tems de ma prison. Pendant le tems que je fus à Vincennes & que Mr. de la Reine m'interrogea , je restai dans une grande paix , très-contente d'y passer ma vie si

telle étoit la volonté de Dieu. Je faisois des *Cantiques* , que la fille qui me servoit apprenoit par cœur à mesure que je les faisois ; & nous chantions vos louanges , ô mon Dieu ! Je me regardois comme un petit oiseau que vous teniez dans une cage pour votre plaisir , & qui devoit chanter pour remplir son état. Les pierres de ma tour me sembloient des rubis , c'est-à-dire , que je les estimois plus que toutes les magnificences du siècle. Ma joie étoit fondée sur votre amour , ô mon Dieu , & sur le plaisir d'être votre captive , quoique je ne fisse ces réflexions qu'en composant des cantiques. Le fond de mon cœur étoit plein de cette joie que vous donnez à ceux qui vous aiment au milieu des plus grandes traverses.

6. Cette paix fut altérée pour quelque momens par une infidélité que je fis. Ce fut de préméditer un jour des réponses que je devois faire à un interrogatoire que je devois prêter le lendemain. J'y répondis tout de travers , & Dieu , si fidèle à mon égard , & qui m'avoit fait répondre à des choses difficiles & embrouillées avec beaucoup de facilité & de présence d'esprit , fut bien me punir de ma prévoyance. Il permit que je pusse à peine répondre à des choses très-faciles , & que je restai presque sans savoir que dire. Cette infidélité , dis-je , altéra ma paix pour quelques jours : mais elle revint bientôt ; & je crois , mon Seigneur , que vous ne permites cette faute que pour faire voir l'inutilité de nos arrangemens en de pareilles rencontres , & la sûreté de s'en fier à vous. Ceux qui se foudent encore sur le raisonnement humain , diront qu'il faut prévoir & ranger ; que c'est tenter Dieu , & attendre des miracles que d'agir autrement. Je laisse les autres penser ce qu'ils

veulent : pour moi, je ne trouve de sûreté qu'en m'abandonnant au Seigneur. Toute l'Ecriture est pleine de témoignages qui demandent cet abandon. (a) *Remettez votre inquiétude entre les mains du Seigneur & il agira lui-même. Abandonnez-vous à sa conduite & il conduira lui-même vos pas.* Dieu n'a point prétendu nous tendre des pièges en nous disant cela, & en nous enseignant à (b) *ne point préméditer nos réponses.*

7. Lorsque les choses furent portées à de plus grandes extrémités, (j'étois alors dans la Bastille) & que j'appris le décri & le déchaînement horrible où l'on étoit contre moi, je vous disois, ô mon Dieu : " Si vous me voulez rendre un nouveau (c) *spectacle aux hommes & aux Anges*, que votre sainte volonté soit faite. Tout ce que je vous demande est, que vous sauviez ceux qui sont à vous, & de ne pas permettre qu'ils s'en séparent. (d) *Que les puissances, les principautés, l'épée &c. ne nous séparent jamais de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ !* Pour mon fait particulier, que m'importe ce que les hommes pensent de moi ? qu'importe ce qu'ils me fassent souffrir, puisqu'ils ne peuvent me séparer de Jésus-Christ, qui est gravé dans le fond de mon cœur ? Si je déplais à Jésus-Christ, quand je plairois à tous les hommes ce me feroit moins que de la boue. Que tous les hommes donc me méprisent & me haïssent pourvu que je lui sois agréable. Leurs coups poliront ce qui est défectueux en moi, afin que je puisse être présentée à celui pour lequel je meurs tous les jours jusqu'à ce qu'il vienne consumer cette

(a) Ps. 36. v. 5. (b) Luc 21. v. 14. (c) 1. Cor. 4. v. 9.
(d) Rom. 8. v. 38. 39.

mort : & je vous priois, ô mon Dieu, de me rendre une hostie pure & nette en votre sang, afin de vous être bientôt offerte. D'autrefois il sembloit que Dieu se mit du parti des hommes pour me faire souffrir davantage. J'étois encore plus exercée au-dedans qu'au dehors. Tout étoit contre moi. Je voyois tous les hommes unis pour me tourmenter & me surprendre : tout l'artifice & toute la subtilité d'esprit de gens qui en ont beaucoup, & qui s'étudioient à cela ; & moi seule & sans secours, sentant sur moi la main appesantie de Dieu, qui sembloit m'abandonner à moi-même & à ma propre obscurité ; un délaissement entier au-dedans, sans pouvoir m'aider de mon esprit naturel, dont toute la vivacité étoit amortie depuis si longtems que j'avois cessé d'en faire usage pour me laisser conduire à un esprit supérieur, ayant travaillé toute ma vie à soumettre mon esprit à Jésus-Christ & ma raison à sa conduite. Dans ce tems je ne pouvois m'aider ni de ma raison, ni d'aucun soutien intérieur : car j'étois comme ceux qui n'ont jamais éprouvé cette conduite admirable de la bonté de Dieu, & qui n'ont point d'esprit naturel. Lorsque je priois, je n'avois que des réponses de mort. Il me vint dans ce tems ce passage de David (a) *Lorsqu'ils me persécutent j'affligeois mon âme par le jeûne.* Je fis donc, aussi longtems que ma santé le permit, des jeûnes très-rigoureux & des pénitences austères : mais cela me paroïssoit comme de la paille brûlée. Un moment de la conduite de Dieu, est mille fois d'un plus grand secours.

(a) Ps. 34. v. 13. & Ps. 68. v. 11.

CHAPITRE XXI. & dernier.

De son état d'exilée après sa sortie de prison, tant à l'égard de l'extérieur, que pour l'intérieur. Description d'un état perdu en Dieu, dans lequel Dieu seul est tout. Protestation de son propre néant, & renvoi de tous à DIEU SEUL. Conclusion remarquable.

1. COMME ma vie a toujours été consacrée à la croix, je ne fus pas sitôt sortie de prison & l'esprit ne commença pas plutôt à respirer après tant de traverses, que le corps se trouva accablé par toutes sortes d'infirmités, & j'ai eu des maladies presque continuelles, qui me mettoient souvent à la mort.

Dans ces derniers tems je ne puis parler que peu ou point de mes dispositions. C'est que mon état est devenu simple & invariable. Le fond de cet état est un anéantissement profond, ne trouvant rien en moi de nominable. Tout ce que je fais, c'est que Dieu est infiniment saint, juste, bon, heureux ; qu'il renferme en soi tous les biens, & moi toutes les misères. Je ne vois rien au-dessous de moi, ni rien de plus indigne que moi. Je reconnois que Dieu m'a fait des grâces capables de sauver un monde, & que peut-être j'ai tout payé d'ingratitude. Je dis peut-être ; car rien ne subsiste en moi, ni bien, ni mal. Le bien est en Dieu : je n'ai pour partage que le rien. Que puis-je dire d'un état toujours le même, sans vue ni variation ? Car la sécheresse, si j'en ai, est égale pour moi à l'état le plus satisfaisant. Tout est perdu dans l'immense & je ne puis ni vouloir ni

penfer. C'est comme une gouttelette d'eau perdue & abîmée dans la mer : non-seulement elle en est environnée, mais absorbée. Dans cette immensité divine elle ne se voit plus, mais elle discerne en Dieu les objets sans les discerner autrement que par le goût du cœur. Tout est ténèbres & obscurité à son égard ; tout est lumière de la part de Dieu, qui ne lui laisse rien ignorer sans favoir ni ce qu'elle fait ni comment elle le fait, ni sans qu'il lui reste aucune espèce. Il n'y a là ni clameur, ni douleur, ni peine, ni plaisir, ni incertitude : mais une paix parfaite ; non en soi, mais en Dieu : nul intérêt pour soi, nul souvenir ni occupation de soi. Voilà ce que Dieu est en cette créature. Pour elle, misère, foiblesse, pauvreté, sans qu'elle pense ni à sa misère, ni à sa dignité. Si on croit quelque bien en moi, on se trompe, & on fait tort à Dieu. Tout bien est en lui & pour lui. Si je pouvois avoir un contentement, ô c'est de ce qu'IL EST CE QU'IL EST, & qu'IL LE SERA TOUJOURS. S'il me sauve, ce sera gratuitement ; car je n'ai ni mérite ni dignité.

2. Je suis étonnée qu'on prenne quelque confiance en ce néant : je l'ai dit : cependant je réponds à ce qu'on me demande sans m'embarrasser si je réponds bien ou mal. Si je dis mal, je n'en suis point surprise : si je dis bien, je n'ai garde de me l'attribuer. Je vais sans aller, sans vues, sans favoir où je vais. Je ne veux ni aller ni m'arrêter. La volonté & les instincts sont disparus : pauvreté & nudité est mon partage. Je n'ai ni confiance ni défiance, enfin rien, rien, rien. Pour peu qu'on me fasse penser en moi je crois tromper tout le monde, & je ne sais ni comment

je les trompe, ni ce que je fais pour les tromper. Il y a des tems où je voudrois au péril de mille vies que Dieu fût connu & aimé.

J'aime l'Eglise : tout ce qui la blesse me blesse. Je crains tout ce qui lui est contraire ; mais je ne puis donner de nom à cette crainte. C'est comme un enfant à la mammelle qui sans discerner les monstres s'en détourne.

Je ne cherche rien ; mais il m'est donné sur le champ des expressions & des paroles très-fortes : Mais si je voulois les avoir, elles m'échapperoient ; & si je voulois les répéter, de même. Quand j'ai quelque chose à dire, & qu'on m'interrompt, tout se perd. Je suis alors comme un enfant à qui on a pris une pomme sans qu'il s'en aperçoive ; il la cherche, & ne la trouve plus : je suis dépitée pour un moment de ce qu'on me l'a prise, mais je l'oublie aussitôt. Dieu me tient dans une extrême simplicité, droiture de cœur, & largeur, en sorte que je n'aperçois ces choses que dans les occasions ; car sans une occasion qui remue cela, je ne vois rien.

3. Si on disoit quelque chose à mon avantage, je serois surprise, ne trouvant rien en moi. Si on me blâme, je ne fais autre chose sinon que je suis la même misère ; mais je ne vois point ce qu'on y blâme : je le crois sans le voir, & tout disparoit. Si on me fait retourner sur moi, je n'y connois aucun bien. Je vois tous les biens en Dieu ; je fais qu'il est principe de tout & que sans lui je ne suis qu'une bête.

Il me donne un air libre, & me fait entretenir les gens, non selon mes dispositions, mais selon ce qu'ils font, me donnant même de l'esprit naturel avec ceux qui en ont, & cela d'un air libre,

bre, qu'ils s'en vont contents. Il y a certains devots dont le langage est un bégayement pour moi : je ne crains point les pièges qu'ils me tendent. Je ne me précautionne sur rien, & tout va bien. On me dit quelquefois ; prenez garde à ce que vous direz à tels & tels : je l'oublie aussitôt, & je ne puis prendre garde. Quelquefois on me dit : Vous avez dit telle & telle chose, ces gens là le peuvent mal interpréter ; vous êtes trop simple : je le crois ; mais je ne puis faire autrement que d'être simple. O prudence charnelle, que je te trouve opposée à la simplicité de Jésus-Christ ! Je te laisse à tes partisans. Pour moi, ma prudence, ma sagesse, est Je s u s simple & petit. Et quand il faudroit être Reine en changeant de conduite, je ne le pourrois. Quand ma simplicité me causeroit toutes les peines du monde, je ne pourrois la quitter.

4. Rien de plus grand que Dieu ; rien de plus petit que moi : il est riche ; je suis très-pauvre, & je ne manque de rien. Je ne sens de besoin sur rien. La mort, la vie, tout est égal : L'éternité, le tems ; tout est éternité, tout est Dieu. Dieu est Amour, & l'Amour est Dieu, & tout en Dieu & pour Dieu. Vous tireriez aussi-tôt la lumière des ténèbres que quelque chose de ce néant : c'est un cahos, sans confusion. Toutes especes sont hors du rien, & le rien n'en admet point. Les pensées ne font que passer, rien n'arrête. Je ne puis rien dire de commande : ce que j'ai dit ou écrit est passé ; je ne m'en souviens plus. Cela est pour moi comme d'une autre personne. Je ne puis vouloir ni justification ni estime. Si Dieu veut l'un & l'autre, il fera ce qu'il voudra ; il ne m'importe. Qu'il se glorifie par ma destruction,

ou en rétablissant ma réputation, l'un & l'autre est égal dans la balance.

5. Mes Enfans, je ne veux pas vous tromper ni ne vous tromper pas : C'est à Dieu à vous éclairer, & à vous donner du rebut ou du penchant pour ce rien, qui ne sort pas de sa place. C'est un fanal vide : on peut y allumer un flambeau. C'est peut-être un faux-brillant qui peut mener au précipice Je n'en fais (a) rien : Dieu le fait : ce n'est pas mon affaire : c'est à vous à faire ce discernement. Il n'y a qu'à éteindre le faux-brillant : le flambeau ne s'allumera jamais par lui-même si Dieu ne l'allume. Je prie Dieu de vous éclairer toujours pour ne faire que sa volonté : pour moi, quand vous me fouleriez aux pieds, vous me feriez justice, & je n'y pourrais trouver à redire. Voilà ce que je puis dire d'un rien, que je voudrais, si je pouvais vouloir, qu'on oubliât éternellement. Si la Vie n'étoit pas écrite, elle courroit grande risque de ne l'être jamais ; & cependant je la recirois au moindre signal, sans savoir pourquoi, ni ce que je veux dire.

6. O mes Enfans ouvrez vos yeux à la lumière de la vérité ! Pere saint, sanctifiez-les dans votre vérité. Je leur ai dit votre vérité, puisque je n'ai point parlé de moi-même. Votre divin Verbe leur a parlé par ma bouche : lui seul est la Vérité.

(a) Qui peut dire comme St Paul, je ne vis plus, peut aussi dire au même sens : Je ne connois plus, je ne fais plus, je ne suis plus susceptible de propres réflexions sur rien. &c Voyez comment Ste. Angele de Foligni parle d'elle-même dans sa vie. Chap. 27. § 57. (ou de l'Edition de Holl. 1696. pag. 1. 2. § 302.)

Il a dit à ses Apôtres ; (a) *je me sanctifie moi-même pour eux.* Dites la même chose à mes enfans : Sanctifiez vous en eux & pour eux. Mais comment accorder vos paroles, ô mon divin Verbe ! Vous dites d'un côté, *sanctifiez-les dans votre vérité : votre parole est la vérité ;* & de l'autre, *je me sanctifie moi-même pour eux ?* O que ces deux choses s'accordent bien ! C'est être sanctifié dans la vérité de toute sainteté que de n'avoir point d'autre sainteté que celle de Jesus-Christ. Qu'il soit seul saint en nous & pour nous. Il sera saint en nous lorsque nous serons sanctifiés dans la vérité par cette connoissance expérimentale ; (b) qu'à lui seul appartient toute sainteté, toute justice, toute force, toute grandeur, toute puissance, toute gloire ; & à nous toute pauvreté, foiblesse &c. Demeurons dans notre rien par hommage à la sainteté de Dieu, & nous serons sanctifiés & instruits par la vérité. Jesus-Christ sera saint pour nous, & nous sera toute chose : nous trouverons en lui tout ce qui nous manque. Si nous cherchons quelque chose pour nous hors de lui, si nous cherchons quelque chose en nous comme à nous, quelque saint qu'il nous paroisse, nous sommes des menteurs, & la vérité n'est point en nous : nous nous séduisons nous-mêmes, & nous ne serons jamais les saints du Seigneur, lesquels n'ayant d'autre sainteté que la sienne, ont renoncé toutes les usurpations, & ensuite TOUT LEUR PROPRE.

Pere Saint, je vous ai remis entre les mains ceux que vous m'avez donnés : gardez-les dans

(a) Jean 17. v. 19.

(b) Voyez l'explication de tout ceci dans les Discours LVI jusqu'au LX du 1. Tome des Disc. Chrétiens & Spirituels. Q 2

vosre vérité, afin que le menfonge n'approche point d'eux. C'est être dans le menfonge que de s'attribuer la moindre chose : c'est être dans le menfonge que de croire pouvoir quelque chose, que d'espérer quelque chose de foi ou pour foi, de croire posséder quelque chose. Faites-leur connoître, ô mon Dieu, que c'est là la VÉRITÉ dont vous êtes fort jaloux. Tout langage qui s'éloigne de ce principe est fausseté : celui qui s'en approche, approche de la vérité : mais celui qui ne parle que le TOUT DE DIEU ET LE NÉANT DE LA CRÉATURE, est dans la vérité, & la vérité habite en lui : parce que l'usurpation & le propre étant bannis de chez lui, il faut nécessairement que la vérité y habite. Mes Enfans, recevez cette instruction de vosre Mere ; & elle vous procurera la vie. Recevez-la par elle non comme d'elle, ou à elle ; mais comme de Dieu & à Dieu. AMEN, JESUS !

CONCLUSION.

JE prie ceux qui liront ceci de ne points'indisposer contre les personnes qui par un zèle peut-être trop amer ont poussé les choses si loin contre une femme, & une femme si soumise : parce que, comme dit Taulere, (*) Dieu voulant purifier une âme par les souffrances, il jetteroit pour un tems dans les ténèbres & l'aveuglement une infinité de saints personnages, afin qu'ils préparassent ce vase d'élection par les jugemens téméraires & défavantageux, qu'ils porteroient contre elle dans cet état d'ignorance. Mais enfin, après avoir purifié ce vase, il le verroit Te

(*) Dans ses Institutions, Chap. XI.

bandeau (rôt ou tard) de dessus leurs yeux, ne traitant pas avec rigueur une faute qu'ils auroient commise par une conduite cachée de sa providence admirable. — Je dis bien davantage : que Dieu enverroit plutôt un Ange du ciel pour disposer par les tribulations ce vase choisi, que de le laisser sans souffrance.

Décembre 1709.

F I N.

JUSTITIAS DOMINI IN ÆTERNUM
CANTABO.

ADITION DE QUELQUES LETTRES

QUI ONT RELATION À L'HISTOIRE
DE LA VIE DE MADAME GUYON.

LETTRE I.

DE MAD. GUYON. AU R. P. LA COMBE.

Pressentiment d'un extrême délaissement après plusieurs autres afflictions.

1. J'ai été à la Messe du matin dans la chapelle, où j'ai eu une impression que je devois avoir quantité de croix, & que celles que j'avois eues depuis que je suis sortie de France, étoient un repos & une trêve, & non des croix, en comparaison de celles que je dois avoir. Le cœur, & tout, étoit soumis, & vouloit bien n'être pas épargné; mais la nature en frémissait. Deux personnes qui m'en doivent le plus causer m'ont été mises dans l'esprit, & elles me les doivent causer extérieures & intérieures tout ensemble. Il faut que l'ordre & la suprême volonté de Dieu s'accomplisse. Il fallut que je m'offrisse à les porter avec ou sans résignation & amours connus.

2. Toutes les croix que j'ai portées en France, je les ai portées tantôt avec amour aperçu, tan-

LETTRE I. de M. G. *Persecutions prédites.* 247

tôt avec peine: mais quoique la nature se révoltât souvent sous leur poids & avec leur continuation, le fond étoit soumis, & estimoit la croix: & quoique la nature parût révoltée, sitôt que je cessois de souffrir je souffrois de ne souffrir plus. Depuis que j'ai éprouvé l'état de constance, toutes les croix m'ont été indifférentes; elles ne m'étoient ni douces, ni amères: Mais à présent, il faudra en souffrir d'extrêmes avec révolte: & ce qui sera de plus humiliant, c'est que ces croix ne seront que des croix de paille, qui ne seront compatiées de personne, & qui feront la risée des uns, & le mépris & la méfiance des autres. Voilà ce qui m'est venu, qui fait encore frémir la nature, à qui il ne sera donné nul secours ni du ciel ni de la terre: car il me faut éprouver le *délaissement* réel, intérieur & extérieur de Jésus-Christ sur la croix; mais cela pour du tems.

3. O pauvre créature, à quoi es-tu destinée? à être un sujet de honte, d'ignominie, d'abandon total. O Dieu, faites votre volonté de cette créature; & après l'avoir rendu en ce monde la plus misérable qui fut jamais, faites d'elle dans l'éternité tout ce qu'il vous plaira. Il n'y a rien à espérer de moi ni par moi, du moins de longtemps. Mon sort est l'ignominie & l'infamie, & le délaissement le plus étrange. O vous! qui êtes soutenu de lumières, vous avez un lieu de refuge; vous n'êtes pas à plaindre quand vous seriez réduit à une prison perpétuelle! Mais pour moi, que Dieu ne veut pas que je retourne encore chez nous, pour me rendre vagabonde, la plus délaissée & abandonnée qui fut jamais, & décriée par tout, ô Dieu, (a) *les renards ont des tanières,*

(a) Matth. 8. v. 20.

mais je n'aurai point de refuge ! Ceci vous paroitra une imagination ; mais quoique je n'en sache pas le tems, cela arrivera très-assurément ; & alors vous vous souviendrez que je vous l'ai dit. 1683.

LETTRE III.

DE LA MÊME AU MÊME P.

Union ou unité des âmes en Dieu. Croix, prisons, troubles, renversemens & persécutions qui doivent arriver avant que vienne le renouvellement de la naissance de Jésus-Christ ou de son Esprit intérieur sur la terre, selon la prédiction de S. Jean.

1. Il me semble que jusqu'ici l'union qui est entre nous, avoit été beaucoup couverte de nuages ; mais à présent cela est tellement éclairci, que je ne puis plus vous distinguer ni de Dieu ni de moi ; & la même impuissance que j'éprouve depuis longtems de me tourner vers Dieu à cause de l'immobilité, je l'éprouve un peu à votre égard, quoique fort imparfaitement ; mais d'une manière si pure, si insensible, si paisible, si profonde, que cela ne se peut dire. Il me vient dans l'esprit, que lorsque votre anéantissement sera consommé en degré conforme, par la nouvelle vie, vous ne sentirez plus rien, ni ne distinguerez plus rien : & comme Dieu ne se distingue plus dans l'unité parfaite, aussi les âmes consommées en unité en lui ne se distinguent plus.

Les âmes unies à Dieu ne se distinguent gueres, quoique l'intimité du dedans opère une corré-

pondance autant pure que divine. A mesure que vous perdrez toute distinction pour Dieu, vous perdrez toute distinction pour les âmes perdues en lui : non par oubli, comme des autres créatures ; mais par intimité. Dieu a voulu vous la faire sentir dans les commencemens, afin que vous n'en puissiez douter ; & vous la connoîtrez dans la suite par la croix.

2. Il y aura quantité de croix qui nous seront communes ; mais vous remarquerez, qu'elles nous uniront davantage en Dieu par une fermeté inviolable à soutenir toutes sortes de maux. Il me semble que Dieu veut me donner une génération spirituelle & bien des enfans de grace ; que Dieu me rendra féconde en lui-même. Vous aurez des croix & des prisons, qui nous sépareront corporellement ; mais l'union en Dieu sera ferme & inviolable. On sent la division, quoique l'on ne sente point l'union.

3. J'ai fait cette nuit un songe qui marque d'étranges renversemens, si on pouvoit s'y arrêter. A mon réveil mes sens en étoient tout émus. Il n'arrivera que ce que le Maître voudra. Il menace bien, & la tempête gronde long-tems ; je ne fais quelle sera la foudre ; mais il me semble que tout l'Enfer se bandera pour empêcher le progrès de l'intérieur & la formation de Jésus-Christ dans les âmes. Cette tempête sera si forte, qu'à moins d'une grande protection & fidélité, on aura peine à la soutenir. Il me semble qu'elle vous causera agitation & doute ; parce que votre état ne vous ôte point toute réflexion. La tempête sera telle, qu'il ne restera pas pierre sur pierre. Tous vos amis seront dissipés ; & ceux qui vous resteront, vous renonceront & auront

honte de vous, enforte qu'à peine vous restera-t-il une seule personne. Ceci fera très-long, & une suite & un enchainement de croix, d'abjections, de confusions si étranges, que vous en ferez surpris. Et comme avant que la fin du monde (qui est proprement le second avènement du Fils de l'homme,) arrive, il se passera d'étranges choses, à proportion en cet avènement; il en arrivera autant ici: & il semble même que dans toute la terre il y aura troubles, guerres, & renversemens: & comme le Fils de Dieu, ou plutôt ses enfans, qui sont indivisiblement avec lui, seront répandus par toute la terre, il faut que le Prince de ce monde remue toute la terre par des divisions, signes & miseres, qui plus elles seront fortes, plus la paix sera proche. Et comme Jesus-Christ nâquit dans la paix de tout le monde, il ne naîtra (pour ainsi dire) spirituellement dans les ames que dans la paix générale, qui sera durable pour un tems. (a) *L'Evangile sera prêché par toute la terre: mais comme toutes les vertus du ciel seront ébranlées, croiez que vous le ferez vous-même pour des momens, & que le Démon ofusquant le ciel de votre esprit, vous portera à vouloir tout quitter; mais Dieu, qui vous a destiné pour lui, vous fera voir la tromperie. Je vous avertis de n'écouter votre raisonnement & vos réflexions que le moins que vous pourrez; & j'ai un fort instinct de vous dire de garder cette lettre, même de la cacheter de votre main, afin que lorsque les choses arriveront, vous voyiez qu'elles vous ont été prédites. Ne dites pas que vous ne voulez point d'assurance: car il ne s'a-*

(a) *Math. 24, v. 14, 29.*

git pas de cela; mais de la gloire de Dieu. Rien ne pourra vous en donner alors.

4. Je ne fais ce que j'écris. Allons; il n'est plus tems ni pour vous ni pour moi d'être malades. Levons-nous; car le Prince de ce monde approche. De même qu'avant la venue de Jesus-Christ il s'étoit fait quantité de meurtres des Prophètes, de guerres, & que le peuple juif avoit été comme anéanti; aussi la véritable piété, qui est le culte intérieur sera presque détruite: il sera persécuté [ce culte intérieur] en la personne des prophètes, c'est-à-dire, de ceux qui l'ont enseigné. La désolation sera grande sur la terre. Durant ce tems (a) *la femme sera enceinte, c'est-à-dire, pleine de cet esprit intérieur: & le Dragon se tiendra debout devant elle, sans pourtant lui nuire; parce qu'elle est environnée du Soleil de justice, & qu'elle a la lune sous ses pieds, qui est la mobilité & l'inconstance; & que les vertus de Dieu lui serviront de couronne. Cependant ce Dragon ne laissera pas de se tenir toujours debout devant elle, & de la persécuter de cette manière. Mais quoiqu'elle souffre longtems de terribles douleurs de l'enfantement spirituel, qu'elle crie même par la véhémence, Dieu protégera son fruit; & lors qu'il sera véritablement produit, & non connu, il sera caché en Dieu jusqu'au jour de la manifestation, jusqu'à ce que la paix soit sur la terre. La femme sera dans le désert sans soutien humain, cachée & inconnue: on vomira contre elle les fleuves de la calomnie & de la persécution; mais elle sera aidée des ailes de la colombe, & ne touchant pas à la terre, le fleuve y sera englouti durant qu'elle demeurera intérieurement libre, qu'elle volera comme la colombe, & qu'elle se repo-*

(a) *Apoc. Ch. 12.*

sera véritablement sans crainte, sans soin, & sans souci. Il est dit qu'elle y sera nourrie, & non qu'elle s'y nourrira, sa perte ne lui permettant pas de faire réflexion sur ce qu'elle deviendra, ni de penser pour peu que ce soit à elle. Dieu en aura soin. Je prie Dieu, si c'est pour la gloire, de vous donner intelligence de ceci. 1683.

L E T T R E III.

Du R. P. la Combe à Mad. G.

Il lui prédit les terribles croix & les délaissemens tant de l'extérieur que de l'intérieur, qui lui sont effectivement arrivés.

JE suis pressé de vous écrire que j'ai un fort pressentiment que la conduite que Dieu veut tenir sur vous, du moins pour bien des années, sera bien éloignée des pensées des hommes, tant de ceux qui raisonnent humainement, que de ceux qui passent pour fort spirituels. Tout ce qui vous est arrivé d'humiliant jusqu'ici, est une grande gloire au prix des abaissemens qui vous sont préparés. Les aventures les plus étranges seront votre partage; un enchaînement de providences abjectes, crucifiantes, impénétrables, vous causera une grêle de croix. Il n'y aura point pour vous longtems d'autre établissement que celui de votre fonds perdu en Dieu avec Jesus-Christ. O que celui-là est bien établi, & que vous êtes en cela professe d'un grand Ordre, qui est l'Ordre éternel & invariable! Mais pour l'extérieur il sera aussi incertain & flottant comme l'étoit celui de Jesus-Christ. Je ne dis pas ceci par un esprit de

prédiction; mais par une intime conviction que j'ai que votre état présent, & les démarches que Dieu vous a fait faire jusqu'ici, en sont un présage assez sûr: car nous voyons bien que tout va en diminuant à l'égard des hommes, & que tout manque à leurs desirs & à leurs sentimens: mais rien n'échappera à l'ordre de Dieu.

O femme défolée! ce n'est rien que votre délaissement présent eu égard à celui où vous devez être réduite lors qu'on ne saura que faire de vous, ni où vous mettre; & que ceux qui espèrent maintenant, vous voyant inflexible, se retireront en branlant la tête sur vous, & s'écrieront; hélas! c'est grande pitié! cette grande ame est perdue! mais c'est à son dam; puisque c'est pour s'être attachée obstinément aux illusions de son nouveau directeur. Votre état extérieur sera aussi peu compris que l'intérieur. Et comme si on savoit la disposition de votre fond, on en seroit effrayé; de même voyant les misères du dehors qui vous accableront, on en aura horreur. Je crois que ce sera là le désert où la femme sera nourrie de Dieu durant la persécution du Dragon; & ce sera un désert, pour le grand délaissement des créatures où elle se trouvera & y sera nourrie de Dieu, qui fera toute sa force.

Comme votre avancement intérieur est extrême, il faut que l'extérieur y réponde: car ce n'est pas en vain que Dieu s'est mis en vous pour être votre force divine. Dans tout cela, je ne saurois ni craindre pour vous, parce que Jesus-Christ pourra tout en vous; ni vous plaindre, parce que tout cela vous rendra d'autant plus transformée en Jesus-Christ: & tout cela même vous fera Jesus-Christ. Venez donc, croix, abjections, op-

probres, disgrâces, inondations, déluges & abîmes de misères; fondez sur la femme forte. Dieu vous portera de ses mains.

Je comprends fort bien que c'est pour cela que Dieu vous a adressée à moi, afin que mes imprudences & la pauvreté de ma conduite contribuent à vous détruire terriblement, vous enfonçant d'autant plus dans la boue que plus je croirai vous en tirer. Mais je suis sûr que je ne vous tromperai jamais : car tout vous étant devenu Dieu, mes tromperies mêmes vous seroient Dieu ; & une âme abandonnée au point que vous l'êtes, ne peut rencontrer, quelque part qu'elle tombe, que Dieu & son ordre. Je porte une profonde frayeur de tout ceci ; & si j'osois demander quelque chose à Dieu, je le prierois de ne pas permettre que je vous manque jamais. Offrez-moi à lui sans réserve. Je vous sacrifie de bon cœur à sa gloire. Ce seroit grand dommage si le fond de grâce qu'il a mis en vous, étoit épargné. 1683.

L E T T R E I V.

Du même Pere à la même.

Où l'on voit d'un côté la grande humilité de ce Pere & le mépris qu'il faisoit de soi-même ; & de l'autre la vérité des événemens qu'il prévoyoit touchant la personne de M. G.

JE m'étonnois jusqu'ici pourquoi Dieu vous unissoit si fort à moi, & vous donnoit à mon égard une dépendance incomparable, me voyant en tout si misérable, & plus qu'incapable de vous

servir en rien. Maintenant j'en comprends le secret. C'est que Dieu voulant ajouter à votre intérieur très-perdu un extérieur des plus anéantis, & vous conduire par des renversemens étranges, & par les plus profondes abjections, il m'a choisi pour en être l'organe comme le plus insensé & le plus mal-habile de tous les hommes, qui par son imprudence & ses pauvretés (dans la pensée néanmoins de servir Dieu & de vous servir vous-même) vous précipitera dans les états les plus misérables selon l'homme, mais les plus divins devant Dieu. Je me vois maintenant comme un Démon qui n'est bon qu'à vous exercer, quoique je n'aie pas de mauvaise volonté comme le Démon ; mais je serai à votre égard un terrible instrument de providence, très-propre à vous traîner par la boue & à vous crucifier.

Je ne puis en cela plaindre ni mon sort, ni le vôtre ; parce que le vôtre en sera plus divin, & le mien est de servir en quelque office que ce soit aux desseins de mon Maître, qui s'accompliront tous infailliblement sur vous, quoique vous soiez conduite par un aveugle : & dans tous les fossés où je vous ferai tomber, vous y trouverez indubitablement les bras de Jésus-Christ, qui vous recevront, & vous enfonceront d'autant plus dans le sein de Dieu son Pere avec lui. Nous nous causerons l'un à l'autre beaucoup de larmes ; & des maux réciproques nous feront sentir leurs contusions.

Les miennes d'hier au soir veulent recommencer ; & je suis dans une douleur de mort, & de mort éternelle, que je ne puis vous celer, quoique je ne veuille pas que vous les ressentiez. En voilà assez pour le peu de tems que j'ai. L'a-

mour vous en dira davantage. Je suis autant convaincu de votre salut, que je suis persuadé de ma (†) perte. Et je vous justifie devant Dieu de tout mon cœur en même tems que je me vois condamné par son juste jugement, non pour un seul, mais pour cent sujets que je ne puis m'exprimer à moi-même : (a) *Circumdedit me felle & labore ; & dedit me in manu de qua non potero surgere.*

Conservez cette lettre, & ne pressez point l'Époux du ciel de me consoler ; car cet état, quelque douloureux qu'il me paroisse, m'est très-bon, d'autant plus qu'il est juste, & que sans doute Dieu en tirera sa gloire. Commandez à N. de se bien porter, & d'aller demain avec vous à la Messe. L'amour vous fait le même commandement. C'est maintenant que je puis commander en son seul nom : car le mien disparoit devant lui d'une distance infinie. Adieu.

L E T T R E V.

DU MÊME P. LA COMBE.

Réponse à un billet que l'Auteur lui avoit écrit sans se faire connoître.

QUI que vous soiez, vous qui m'avez fait un billet non moins édifiant qu'obligeant, sans que je puisse me figurer qui vous êtes, soiez persuadé que je répons de tout mon cœur à l'honneur que vous me faites, & à l'amitié sainte que

(†) Perte à soi-même. (a) Lam. de Jer. 3. v. 5. & Ch. 3. v. 14. c. à d. *Il m'a environné de fiel & de peines, il m'a livré à une main de laquelle je ne pourrai jamais me relever.*

vous

vous me témoignez, me réjouissant avec vous du progrès que vous faites dans les voies de Dieu, ravi que je suis que son règne paroisse en vous, & qu'il s'y établisse dans toute l'étendue du divin conseil par l'entière mort à vous-même, & par l'absolu désintéressement du pur amour. Je n'ai que faire de vous connoître par votre nom ou par les traits de votre visage. Il me suffit de vous savoir touché de Dieu, & résolu de le suivre jusqu'à la consommation de son éternel dessein. Comme tel je vous embrasse en lui-même, & vous offre en contre-échange de vos cordiales préventions, un cœur qui, quoique plein de misères & tout environné de ténèbres, vous est parfaitement acquis.

Mais pour ce que vous me demandez, hélas ! à qui vous adressez-vous ? Une roche sèche vous donneroit aussi-tôt des eaux. Je n'eus jamais de talent considérable pour cela, non plus que pour toute autre chose ; & ce peu ou de génie ou d'envie que j'avois pour ces sortes de compositions s'est tellement dissipé, qu'il ne me reste que l'étourdissement pour tout partage, avec une impuissance entière d'entreprendre rien de semblable. Le violon & la harpe, le tambour & la flûte sont dans le silence. Tous les instrumens de tels concerts sont pendus aux saules du lieu de mon (a) exil, où je suis de plus condamné aux mines, étant réduit par une admirable providence à travailler à des jardins depuis le matin jusqu'au soir, n'ayant d'autre étude que de cultiver la terre, ni de plus ordinaire méditation que celle des plantes. Hors de là tout est réduit à une espece d'a-

(a) Son état d'exil & de dure captivité lui a duré jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1714.

Tome III.

R

brutissement. Priez Dieu, mon très-honoré & très-cher inconnu, mais fort connu & bien aimé du Très-haut, qu'il me fasse servir à sa gloire, à laquelle il est trop juste que nous soions sacrifiés, non par force & violemment, mais par le libre assujettissement de l'amour. Cependant je conjurerai l'Amour même par ses amabilités infinies de vous rendre un fidèle ministre de sa parole, & en tout point un homme selon son cœur, tel qu'il vous désire. Je vous envie un peu le bonheur de connoître la personne ^(b) que nous connoissons; mais ce n'est pas le seul des grands sacrifices que le saint abandon exige de ceux qui se dévouent à lui sans réserve.

Vers la fin de l'an 1693.

LETTRE VI.

D'une fille qui avoit servi Mad. G. douze ans, & qui étoit retenue huit ans en prison.

Elle rend témoignage à son frere des graces que Dieu lui avoit faites par l'entremise de Madame Guyon; & combien elle est contente au milieu de ses croix.

Mon très-cher Frere.

JE ne sais si j'aurai jamais la consolation de vous voir: je le souhaite plus pour la vôtre, que pour la mienne; car je n'en puis recevoir que de Dieu tout seul. Je le souhaiterois bien, si c'étoit sa volonté afin de guérir l'oppression que vous avez sur votre cœur de ce que j'ai été réservée en-

(b) Il entend Mad. Guyon elle-même, ne sachant pas que c'étoit à elle qu'il répondoit.

vers vous touchant Mad. G. Cette oppression est subsistante, je le fais; mais je m'assure qu'elle se passera en vous parlant avec liberté, & vous obligeant à dire avec moi, que j'ai dû être ainsi. Je connois votre cœur, il est bon, & je fais très-bien que vous m'aimiez, & que quand il a fallu nous séparer, vous avez regardé en cela mon repos & ma consolation: vous avez été fâché de me voir renoncer à bien des commodités par rapport à mon temporel.

Je vois bien que Dieu tournoit votre cœur de la sorte pour me mettre où il vouloit & où il m'appelloit très-fortement, & je puis dire très-violemment. Oui, son amour vouloit m'enlever, & m'arracher de tout ce qui me tenoit sur la terre. Si toute votre maison avoit été des pierres précieuses, & que j'y eusse été traitée & honorée comme une Reine, j'aurois tout quitté pour suivre mon Dieu, qui m'appelloit, non aux plaisirs, non aux contentemens; mais qui me donnoit une impression forte & vive de la croix; & cette impression avoit bien plus de force sur mon cœur que tout ce qui se peut jamais penser d'humain. Ainsi j'allois tout doucement suivant le bon Dieu, qui arrangeoit le temporel. Je ne vois nulle apparence de croix extérieures; mais c'étoit dans mon intérieur que j'avois l'impression forte que j'allois embrasser de grandes croix, pour lesquelles Dieu me donnoit un grand amour. Je priois pour demander d'y être fidelle.

Or dites-moi, mon cher frere, si je vous avois ouvert mon cœur, qu'auriez-vous dit; qu'auriez-vous fait? Vous auriez dit que j'étois folle, & avec bonne intention vous auriez fait naître mille obstacles & empêché mon plus grand bon-

heur, ma plus grande consolation, ma joie sans bornes, mon doux repos, qui est d'accomplir en tout la volonté de mon Dieu : & quand je l'accomplis par la croix, je suis nourrie divinement, & d'une nourriture qui me fortifie, qui m'anime, m'encourage & me vivifie : mais la crainte de ne point faire cette sainte volonté est pour moi plus affreuse que l'enfer. Ainsi, si j'avois été assez infidèle que de n'avoir pas suivi la voix de Dieu, & que je vous eusse ouvert l'intime de mon ame, j'aurois perdu ma grace, & Dieu l'auroit donnée à un autre. Je pense qu'après une telle infidélité je n'aurois jamais pu avoir de vrai repos, qui ne se trouve qu'en Dieu seul.

Je vous ouvre présentement mon cœur. Je ne crains point que nulle créature mette obstacle à me faire souffrir, puisque j'écris ceci étant dans la prison de Vincennes, où il y a déjà près de quatre ans que je suis pour la dernière fois, & je ne fais si jamais j'en sortirai, & si j'aurai jamais nulle consolation que celle de souffrir. Cependant ayant eu l'occasion de ce morceau de papier avec un bâton pour me servir de plume & de la suie pour me servir d'encre, j'écris ceci à tout hasard. Si (peut-être) Dieu permet que quelque jour je vous le puisse faire tenir pour vous consoler de ma prison : car vous en avez cent fois plus de chagrin que moi, qui ne fais qu'en remercier Dieu tous les jours, la regardant comme un don de Dieu qui n'a point rejeté mon sacrifice, & une très-grande grace qu'il me fait.

J'espère que Dieu ouvrira un jour les yeux aux personnes droites, & qui avec bonne intention nous font de la peine parce qu'ils n'ont pas la lumière de vérité, la fausseté ayant osé qu'à leur juge-

ment par la malice & l'adresse des méchans : & qu'il fera reconnoître la pierre précieuse au milieu d'un vilain borbier de calomnies qui ne la gâtent aucunement, mais l'embellissent, & lui donnent un éclat admirable aux yeux de Dieu. J'entends MADAME GUYON ; & j'ai l'honneur d'avoir part à ses croix, & de la connoître par la grace de Dieu expérimentalement & consciemment, ayant eu la consolation d'être avec elle durant douze années. La voyant agir, j'ai été toute embaumée de ses vertus. Depuis que Dieu m'a fait sentir son amour, rien ne m'a pu contenter que lui : & par-tout où j'ai vu ses traces, j'ai marché à grands pas pour le suivre. La prison ne referme que le corps & n'empêche point l'union des ames. Je l'ai bien éprouvé depuis. Je suis toute seule dans cette prison, où je me suis senti plus fortement unie à elle en Dieu, que si j'en étois proche. C'est l'amour de Jesus-Christ qui nous unit ; c'est le lien qui nous serre : c'est en lui & pour lui que je l'aime & que vous nous aimons. Tant plus je l'aime, tant plus je sens une largeur d'ame pour l'aimer.

Ne vous en étonnez pas, mon cher frere : sans entrer dans aucune particularité je vous dirai seulement, qu'elle m'a obtenu la grace d'aimer mon Dieu, que j'aime, que j'aimerai toujours, & que j'aime continuellement. Qui, elle m'a obtenu cette grace d'aimer ; & Dieu s'est servi d'elle pour imprimer son amour sur mon cœur, pour m'arracher de moi-même, me faisant marcher par la mort & le renoncement à toutes mes inclinations naturelles, & avec assiduité, ayant une patience & une charité continuelle pour moi, dont la reconnaissance durera éternellement.

Ainsi, ne vous étonnez pas que je l'aime. Oui, je l'aime, parce qu'elle aime mon Dieu, mais d'un amour sans bornes, d'un amour réel, essentiel, vif & opérant : & c'est cet Amour qui a la force d'unir nos cœurs d'une manière que je ne puis exprimer. Je pense que c'est un commencement de l'union que nous devons avoir dans le ciel où l'amour de Dieu nous tiendra tous unis en lui.

Voilà une petite évaporation que je vous fais de mon cœur : guérissez à présent l'oppression du vôtre : n'aiez plus de peine de ce que j'ai été réservée envers vous, de ce que je ne vous ai jamais parlé de Madame G.

L E T T R E VII.

DE LA MÊME FILLE À UN ECCLESIASTIQUE,

Sur le même Sujet.

A Dieu toute la gloire !

MON Révérend Père, je vous dirai les sentimens de mon cœur le plus brièvement que je pourrai.

Je suis sur la croix très-volontairement, quoique douloureusement. J'aimerois mieux mourir que de faire la moindre chose par moi-même pour en sortir : ce seroit un bourreau qui m'arracheroit le cœur. M'étant livrée & donnée entièrement à mon Dieu, qu'il fasse de moi ce qu'il voudra ; j'adorerai toujours sa très-sainte volonté, que j'aime très-tendrement. Je m'estime heureuse d'être prisonnière pour son amour. La nature souffre ; mais il la faut laisser gronder. Je

n'ai peur de nulle croix nouvelle : mon cœur est préparé à tout ce que l'on pourra me faire souffrir. Je suis endurcie à la croix : je l'aime d'un véritable amour ; parce qu'elle me fait trouver mon Dieu.

Si Dieu permet que je ne voie jamais ma chère Maitresse [M. G.] sur la terre, je la verrai dans le ciel : la puissance des hommes ne va pas là. Cependant comme notre union n'est fondée que sur l'amour de Jesus-Christ, c'est en lui & pour lui que je l'aime & lui suis unie plus intimement que si j'étois avec elle. Lorsque je prie, elle est toujours avec moi ; si je me séparois d'elle, je m'arracherois de mon cher Sauveur. Notre union ne sera interrompue ni sur la terre ni dans le Ciel, union de croix sur la terre, union de possession de Dieu dans l'éternité : c'est cette espérance qui vivifie mon âme.

Elle m'a aidé à m'arracher de moi-même, de mes inclinations naturelles. Dieu s'est servi d'elle pour s'imprimer en mon cœur, & si fortement, que je ne puis l'exprimer ; mais je le sens bien intimement. Oui, elle a imprimé l'Amour de Jesus-Christ si fortement en moi, qu'il me semble réellement qu'il est gravé sur mon cœur en caractères profonds & ineffaçables. C'est pourquoi j'espère que Dieu me soutiendra par la force de son Amour, qui a uni nos cœurs. Plus j'aime Dieu, plus je me sens serrée à elle : ainsi, qui nous séparera ? Ce ne sera ni les tourmens, ni les prisons, ni la force des hommes, ni des diables. Rien ne nous séparera jamais de l'amour de Jesus-Christ. C'est dans ce cœur aimable que je la trouve toujours. O Cœur de Jesus, vous êtes ma vie & mon repos ! J'é-

lève mon cœur & mes mains vers vous, & vous rends grâces de ce que vous m'avez unie à un Cœur qui vous aime si tendrement & si purement qu'il en a tout embaumé le mien ; & c'est ce baume d'Amour, qui réjouit mon âme dans ma captivité.

La nature souffre beaucoup : cependant je ne voudrais pas ne point souffrir ; & dans l'intime de mon âme je sens une crainte secrète de perdre ou d'éloigner de moi ma bien-aimée Croix. C'est la chérie de mon cœur : je l'ai épousée d'une force inconcevable : aussi lui veux-je garder fidélité tant que je respirerai. Je me suis tout-à-fait consacrée, donnée, vouée à mon Dieu, corps, âme, esprit, toute entière & sans réserve. Je lui appartiens ; qu'il fasse de moi ce qu'il voudra : je suis soumise à tout. Je ne sens nul désir, nulle volonté, qu'à dire en tout & par-tout, *que votre très-sainte volonté soit faite*, ô l'Amour de mon cœur ! enfin, un fiat continuel en moi, quoique douloureusement.

C'est là mon penchant, où je me sens entraînée, qui m'enfonce en Dieu par la croix. O croix, qui consommez de douleur, & qui vivifiez, que vous êtes amère, & que vous êtes douce ! Vous tuez, & vous donnez la vie ! O que votre amour est fort lorsque l'on s'est livré à vous ! Mon désir seroit de mourir entre vos bras : vous me rendriez infailliblement dans le sein de mon Dieu, où j'aspire sans cesse, & où je repose sur la terre. J'espère & je crois fortement y reposer dans le ciel.

MADAME GUYON ayant composé durant sa longue captivité plusieurs Cantiques sur toutes sortes de sujets spirituels (comme elle l'a insinué ci-dessus pag. 235.) on a cru devoir en mettre ici un ou deux de ceux où elle fait voir la disposition d'esprit avec quoi elle soutint une si dure prison dix années de suite.

PREMIER CANTIQUE.

§ 1. §

GRAND Dieu, pour ton plaisir
Je suis dans une cage ;
Ecoute mon ramage :
C'est là mon seul désir :
J'aime mon esclavage,
Grand Dieu, pour ton plaisir.

§ 2. §

Je chante tout le jour,
Seigneur, c'est pour te plaire :
Mon extrême misère
Augmente mon amour :
N'ayant point d'autre affaire
Je chante tout le jour.

§ 3. §

Tu l'entends, mon Seigneur,
Cet amoureux langage,
Ignoré du faux sage,
Goûté du chaste cœur.
L'amour a son ramage :
Tu l'entends, mon Seigneur.

§ 4 §

Je vis en liberté
 Quoique dans l'esclavage :
 L'amour pur met au large
 Le cœur, la volonté :
 Dans ma petite cage
 Je vis en liberté.

§ 5. §

Divine volonté
 Que j'adore & que j'aime !
 Plus ma peine est extrême,
 Plus j'ai de liberté
 Tous biens sont en toi-même,
 Divine volonté.

§ 6. §

De ton petit oiseau
 Reçois, je te conjure,
 Le gazouillant murmure,
 Plus tendre qu'il n'est beau ;
 Et sois la nourriture
 De ton petit oiseau.

§ 7. §

L'esclave de mon Dieu
 Trouve par-tout l'Immense :
 Jne certaine aisance
 Le rend libre en tout lieu ;
 Il est dans l'abondance
 L'esclave de mon Dieu.

§ 8. §

Entouré d'ennemis
 Que l'intrigue tourmente,
 Que mon ame est contente !
 Que mon cœur est soumis !
 Incessamment je chante
 Entouré d'ennemis.

§ 9 §

Je vois mes ennemis
 Se donner de la peine ;
 Les uns sont hors d'haleine ;
 Les autres étourdis :
 Moi, d'une ame fereine
 Je vois mes ennemis.

CANTIQUE II.

§ 1. §

CHARMANTE solitude,
 Cachot, aimable tour,
 Où sans inquiétude
 Je passe tout le jour !
 Est-il tourment trop rude
 Pour mon fidele amour ?

§ 2. §

Les maux sont mes délices,
 Les douleurs mes plaisirs ;
 Les plus affreux supplices
 Le but de mes desirs :
 Et tous mes exercices
 L'amour & les soupirs.

§ 3. §

Je ne crains point la peine,
 Quoique sans nul soutien,
 Etant assez certaine
 Que ce mal est mon bien :
 La beauté Souveraine
 Veut l'amour souverain.

CANTIQUE III.

§ 4. §

Je souffre, & ma souffrance
Cause tout mon bonheur :
Par sa douce présence
Dieu consume mon cœur :
Il est ma patience,
Ma force, & ma douceur.

CANTIQUE III.

§ 1. §

On me tient en prison, ô mon cher petit Maître ;
Soyez béni, j'y veux bien être
Tant que vous m'y voudrez souffrir.
Nul désir dans mon cœur n'ose même paroître,
Si ce n'est pour vous obéir.

§ 2. §

Je suis à vous, Seigneur, dès ma plus tendre enfance :
Je n'ai point cherché l'assistance,
Ni le secours des Potentats :
Dès lors je mis en vous toute mon espérance,
Sans m'appuyer sur d'autres bras.

§ 3. §

M'abandonneriez-vous au tems de ma vieillesse ?
Vous connoissez notre foiblesse,
Seigneur, à qui seul j'ai recours :
Mon cœur déjà livré à l'ennui qui le presse
Attend tout de votre secours.

§ 4. §

Entouré d'ennemis, que faut-il que je fasse ?
Je n'espère qu'en votre grace :
Elle seule adoucit mes maux.
Que votre volonté sur moi se satisfasse,
M'accablant de plus de travaux.

CANTIQUE IV.

§ 5. §

J'avois peine autrefois, voyant que l'innocence,
Malgré sa ferme confiance,
Enduroit la nuit & le jour :
Mais depuis j'ai connu que le poids de souffrance
Se mesure au poids de l'amour.

§ 6. §

L'amour pur & parfait va plus loin qu'on ne pense :
On ne fait pas lorsqu'il commence
Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur eût ignoré le prix de la souffrance
S'il n'eût goûté le pur amour.

CANTIQUE IV.

§ 1. §

Si c'est un crime que d'aimer,
On n'en peut justement blâmer
Que le Seigneur qui me l'ordonne.
Je jure désormais,
Sans qu'on me le pardonne,
De l'aimer à jamais.

§ 2. §

Je ne comprends pas la raison
Qui fait qu'on me tient en prison
Pour empêcher que je ne l'aime :
Quoi ! voudroit-on borner
Sa puissance suprême ?
Dieu fait se faire aimer.

§ 3. §

Peut-on s'empêcher de l'aimer,
Ce Dieu qui devrait tout charmer,
Etant comme il est l'Amour même ?
Heureux commandement !
C'est trop, Bonté Suprême,
De l'oser seulement.

§ 4. §

Quand vous ne l'auriez que permis,
Mon cœur se feroit bien promis
Que vous eussiez souffert sa flamme :
Mais me le commandant,
Quelle gloire a mon ame !
Aimons donc constamment.

§ 5. §

Je me moque de la rigueur
Qu'on veut exercer sur mon cœur ;
Pour tâcher d'éteindre ma flamme :
Mais ils ne savent pas,
Que Dieu retient mon ame
Par ses divins appas.

§ 6. §

De tout mon cœur je veux souffrir,
Mourir même s'il faut mourir :
Ah ! c'est une trop belle cause,
Glorieux de ce bien,
Je laisse toute chose
Pour l'Amour Souverain.

§ 7. §

En combattant le pur amour,
On prétend d'empêcher qu'un jour
Il n'étende son doux empire :
Ils ne font cependant,
Par leur rude martyre
Que rendre plus constant.

§ 8. §

Quand vous donnâtes votre loi,
Ce digne objet de votre foi,
Par un admirable mystère,
Votre puissante main
Ne mit point sur la pierre
Ce précepte divin.

§ 9. §

Moïse votre serviteur
Nous dit que c'est la loi du cœur,
Et que le cœur seul peut comprendre :
C'est où vous l'écrivez ;
Et plus un cœur est tendre,
Plutôt vous l'y gravez.

§ 10. §

Moïse dit encor de vous,
Que vous êtes un Dieu jaloux ;
Mais jaloux de votre amour même :
Je comprends, mon Seigneur,
Que la Beauté Suprême
Mérite tout le cœur.

§ 11. §

Qui n'aime pas Dieu purement
Ne l'aime pas parfaitement ;
Puisqu'on peut l'aimer davantage :
Hommes intéressés,
Dont le cœur se partage,
Vous n'aimez pas assez.

§ 12. §

Qui n'aimerait Dieu que pour soi-même
N'obéirait point à la Loi ;
De l'aimer de toute son ame,
En recourbant son cœur,
Son esprit & sa flamme
Sur son propre bonheur.

§ 13. §

Aimer Dieu parce qu'on le craint,
L'aimer pour jouir de ses biens,
N'est-ce pas là s'aimer soi-même ?
Peut-on par ce retour
Payer l'ardeur extrême
De ce Dieu mort d'amour ?

§ 14. §

Aimons-le donc sans intérêts ;
 Puisqu'il nous aime avec excès
 D'une amour pure & gratuite :
 Cette loi, mon Seigneur,
 Dont vous m'avez instruite,
 Comble de paix mon cœur.

§ 15. §

De quoi sert la captivité ?
 Notre ame en pleine liberté
 Vers Dieu prend l'effort, & s'envole
 Entre ses bras divins
 Sans force & sans parole
 Rit des efforts humains.

§ 16. §

C'est là qu'il guérit mes langueurs,
 Que sa main essuie mes pleurs :
 Là ses regards pleins de tendresses
 Me font mille sermens
 Qu'il va par ses caresses
 Faire beaucoup d'amans.

§ 17. §

Qui pourroit borner mon pouvoir,
 Me disoit-il hier au soir ?
 Ne t'afflige point, mon amante :
 Car avant qu'il soit peu
 Je te rendrai contente,
 Brûlant tout de mon feu.

TABLE

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

DES TROIS VOLUMES

DE LA VIE DE MAD. GUYON.

La lettre a marque le Tome I. le b le Tome II. &c le c
 le Tome troisieme.

A.

<i>Abandon à Dieu.</i> Sa sûreté	b pag. 68, 69
son bonheur	a 202
combien il est avantageux de s'abandonner à Dieu	a 145
sans réserve	a 145
Abandon à Dieu au milieu des plus grands périls.	a 191. 197
(voyez Périls)	a 191. 197
Aborhement de l'ame en Dieu	a 92
<i>Ades.</i> Les actes doivent être selon l'état de l'ame	c 162
difficulté sur les actes dissimulés & sur l'impuissance de	c 146. 161. 164, 165
certaines ames à en former	c 146. 161. 164, 165
<i>Alternatives</i> de présence & d'absence de Dieu	a 170
d'amour & délir des croix, & puis de peine à les	a 171
porter	a 171
<i>Amour de Dieu.</i> Amour pur & sans intérêt propre	a 9. 24.
87. 92. 116, 117. b 49. 225, 226. 241. c 159. 178.	210
L'Amour pur & fort se fait ses délices de la croix	a 119
plaisir d'amour délicieuse	a 91
grand Amour de Dieu dans une petite fille	a 183
Amour pour ses persécuteurs	c 60
<i>Annéantissement.</i> Les Demons craignent une ame annéantie	b 12
plus que l'enfer	b 12
comment se fait l'Annéantissement ou perte des puissances,	a 12
à savoir de la volonté par la charité, de l'entendement	a 12
Tome III.	S

- Anéantissement.*
par la foi & de la mémoire par l'espérance a Pag. 94
95, 96
l'Anéantissement total opère le véritable ravissement &
l'extase parfaite a 86
Apocalypse. Comment Mad. Guyon écrit sur l'Apocalypse
b 266

B.

- Bertot, (Mr.)* Directeur de Mad. G. a 177, 178. 187.
225, 226. 231-233. 264, 277
Mr. Boileau. Son entrevue avec Mad. G. dont il fort con-
tent sur ses sentimens c 126, 127
son changement & sa prévention contre elle c 135
Bonté de Dieu pour recevoir l'ame après ses chûtes
a 123, 124
Mr. Bureau, Docteur de Sorbonne, persécuté & exilé
c 18, 19, 20

C.

- Camus, (Le Cardinal)* Evêque de Grenoble, rend té-
moignage à la vertu & à la piété de Mad. G. c. 214,
215
Cantique des Cantiques expliqué par Mad. G. & particu-
larités là dessus b 229
Carresses de Dieu après les chûtes, insupportables à l'a-
mour pur a 137, 139
Charité. Les Charités ne s'attirent pas par les déguilemens
b 54, 55
Charité envers les pauvres a 174. 286-288
grande charité de la mere de Mad. G. a 38, 39
Chasteté. Don de chasteté a 110. 165
Châtiment. Comment Dieu châtie ses amantes les plus
fidelles de leurs défauts a 102, 103
Colere. Comment la vaincre a 32
elle ne se perd que par l'anéantissement a 33
Combat contre soi-même, & contre ses fautes, tentations
& infidélités a 67. 147
Le R. P. Lacombe. Sa grande humilité b 11. 57. c 254.
256
son état de foi lumineuse, & comment Dieu l'en tire
pour le mettre en celui de la foi nue b 11. 70

- Le R. P. Lacombe.*
comment il connut Mad. G. a Pag. 168
il la rassure dans ses misères extrêmes a 268
il lui est donné pour Directeur b 24
il la guérit miraculeusement b 25, 26
comme aussi sa fille b 103
il prédit à Mad. G. les terribles croix & les délaissemens
tant de l'extérieur que de l'intérieur qui lui sont arri-
vées c 252-254, 255
il est en grande estime à Rome b 93, 94
il est appelé pour servir de Théologal & de Conseil à
l'Evêque de Verceil b 156
estime que l'Evêque d'Aoste a pour lui b 163, 164
il fait de grands fruits aux missions b 193. 195
& à Verceil b 262
on tâche de l'attirer de là par artifice, mais l'Evêque
s'y oppose b 263
il est fort suivi & applaudi à Paris c 4
sources, prétextes, moyens & préludes différens des
noires machinations pour le perdre & y envelopper
Mad. G. c 4, 5. 6. 9-15
on tâche en vain de le porter à s'enfuir c 20
autres pratiques de ses ennemis pour le perdre comme
rebelle aux ordres du Roi c 25-28
on le dépouille des attestations & actes qui le justifioient
c. 29. 38, 39
sa prise & son dur traitement c 30. 73
billet qu'il a écrit de sa prison c 256
Commander & obéir par le Verbe, ce que c'est b 125,
126. 133
Communications divines de la Ste. TRINITE aux Bienheu-
reux & aux Saints, même en cette Vie b 141
Communication très-pure & très-spirituelle des ames
transformées avec les Saints, & des Saints entre eux
b 236, 237
Communications avec les Saints du Ciel b 143, 144
Communications en silence & sans paroles entre les ames
qui sont tout à Dieu b 139-141
de JÉSUS-CHRIST avec la Ste. Vierge & St.
Jean, & par eux avec d'autres b 144-148
Communication de pur esprit des ames avec leurs enfans
spirituels b 197-199. 212, 213
S 2

- Communication en silence *envers les absens* c Pag. 8, 9
 Communion. Grand attrait pour la Ste. Communion a 111.
 150. 161
 providences divines pour la recevoir a 161-163
 dégout pour la Ste. Communion dans l'état de priva-
 tion a 244
 Condescendance. Voyez *Défauts*.
 Confesseurs. Aveuglement des Confesseurs a 109
 dommage qu'ils causent par leurs complaisances a 134
 Confessions. Sincérité dans les Confessions b 27
 Confession d'une âme toute absorbée dans l'amour a 101
 Conversation intérieure avec Dieu b 7
 Conversion. Conversion d'une Dame de qualité a 189-191
 — d'un Religieux à qui on prédit son infidélité b 180,
 181
 — d'un autre Religieux, & de plusieurs autres b 183-
 185
 Conversion & avancement d'un Religieux jusqu'aux
 communications divines en silence b 211
 Conversions & progrès de plusieurs autres b 214. &c.
 Croix. Fidélité à la croix a 220. 240
 modération & silence dans les croix a 254
 grand désir des croix a 177
 alternatives d'amour & désir de la croix & de peine à la
 porter a 172
 usage & nécessité de ces alternatives là-même
 les croix deviennent les délices des âmes intérieures a 87
 elles les regardent comme venant de Dieu avec compas-
 sion pour ceux qui les procurent b 43
 Croix de providence a 237
 Croix & Oraison inséparables a 114

D.

- David. Grandeur de sa grace b 234
 union avec ce saint Roi & les effets b 234, 235
 Défauts. Défauts où l'on tombe en tems d'obscurité a 173
 support des défauts & condescendance qu'on doit avoir
 ou ne pas avoir pour des personnes de différens états b 104-106
 Délaissement. Pressentiment d'un délaissement extrême c 247, 248

- Demandes. S'il faut toujours faire des demandes détaillées c Pag. 163, 164
 Démon. Ses persécutions. Il faut les mépriser b 40. 41, 44
 les âmes conduites par la foi ne sont pas d'ordinaire
 éprouvées par les Démons b 80
 Désir. Les désirs propres & actifs cessent dans une âme
 qui met tout son bonheur en Dieu seul b 147. 152.
 c 199
 — elles ne laissent pas d'avoir de bons désirs, même
 de sensibles b 147, 148. c 199
 Détachement des biens temporels a 64
 Dévotion. La vraie dévotion c 113
 Dieu. Dieu seul est le conducteur des âmes qui sont entrées
 dans la perte totale b 169, 170
 Discernement. Don du discernement des esprits a 286.
 b 176. 187
 Discernement ou sentiment de l'état des âmes, & même
 des Saints du Ciel par le fond de l'âme c 83, 84
 Dons. On peut avoir des grands dons de Dieu, & être
 encore très-imparfait b 96
 les dons de divisions, d'estases, de paroles intérieures,
 de révelations, de ravissements a 82. &c.
 — ils empêchent la perte de l'âme en Dieu a 95

E.

- Ecriture sainte. (L') Explications de l'Ecriture sainte
 écrites par Mad. G. b 221. &c. 228
 — particularités sur le Cantique des Cantiques b 229
 — & sur le Livre des Juges là-même.
 Education des enfans. Avis important sur l'éducation des
 enfans a 13-17
 Eglise. Le vrai esprit de l'Eglise b 30
 Epreuves. Les épreuves de l'âme sont conformes à son état b 80
 les Epreuves extraordinaires (par les Démons) ne sont
 pas pour les âmes de foi nue b 80. 127
 Epreuves intérieures de l'âme pour la purifier de l'amour
 propre a 175
 Voyez *Etat Apostolique*.
 Espérance. Perte de l'espérance perceptible a 259, 260

- Esprit*. Dieu amplifie l'esprit dans la vie nouvelle b Pag. 23
 le *St. Esprit*. Son règne futur sur la terre précédé de
 destruction c 76, 78, 249, &c.
Etat. *Etat de la pure & nue foi* b 69, 70, 78, 79
 — description d'une ame de cet état de foi nue
 b 76, &c.
 — sa pureté sans plus d'entre-deux ni de brouil-
 lards b 77
 — son immobilité à souffrir les peines, les ten-
 tations, les épreuves, & même les dons & grâces
 b 78, 79, 81, 82
 — peu d'ames ont le courage pour entrer en cet état
 b 83
 — contentement de ces ames-là b 84
 — leur liberté à parler de foi en bien b 85, 86
 — degrés jusqu'à cet état de liberté, de confor-
 mité à *Jésus-Christ*, de support de tous b 86, 87, 88
Etat Apostolique & ses effets b 187, &c. 219, 220, 233,
 235, c 158, 159
 — il ne faut pas s'y ingérer de soi-même c 158, 159
 — on ne peut y être ni aider salutairement le pro-
 chain sans persécutions & sans croix b 189, 190
 l'*Etat de félicité privée* doit céder à l'*Etat pénible* de
 la fonction *Apostolique* c 103, 104
 — douleurs de diverses sortes qu'on y ressent pour
 les ames c 105, 108
 — grandes épreuves des ames de cet état b 222
 — croix, faiblesses & extérieur de ces ames c 109,
 110, 112
 — leur description, dévotion, désappropriation,
 charité du fond où Dieu gouverne tout c 112,
 113, 114
 — comment elles parlent ou écrivent d'elles-mêmes
 c 111
 — si ces ames-là peuvent être réservées ou resserrées
 à l'égard des autres c 116
Etat d'enfance & d'obéissance de Jésus-Christ b 124,
 131, 138, 148, 266, 271
 — accompagné d'un pouvoir divin b 131, 171, 240
 267, c 117
Etat de Jésus-Christ agonisant & voyant le conseil des
Juifs contre lui c 85

- Etat*. *Etat de Jésus-Christ crucifié* c Pag. 6, 7
Etat de Jésus-Christ crucifié & enfant, porté tout en-
 semble c 82, 83
 L'*Evêque d'Aoste*. Il invite Mad. G. de venir dans son
 Diocèse b 164
 estime qu'il a pour le P. la Combe b 163, 164
 L'*Evêque de Geneve*, (Mr. d'Arathon) il approuve Mad.
 G. avec conviction qu'elle est de Dieu b 24, 73, 74
 il fait l'éloge du P. la Combe & le donne pour Directeur
 à Mad. G. b 24, 74
 il se laisse indisposer contre Mad. G. b 52
 il se laisse indisposer contre le P. la Combe b 58
 il approuve encore Mad. G. & son dessein b 73, 74
 ses persécutions contre Mad. G. b 52, 62, 63, 75, 93,
 115, 155, 177, 243
 L'*Evêque de Grenoble*. Voyez le cardinal Canus.
 L'*Evêque de Marseille*. Il offre sa protection à Mad. G.
 b 246
 L'*Evêque de Meaux* (Jacques Benigne Bossuet).
 lit les Ecrits & la Vie de Mad. G. avec approbation &
 admiration c 142, 143
 fait remarquable qu'il rapporte en faveur de la voie
 intérieure c 143, 144
 on lui met en main tous les Ecrits de Mad. G. pour les
 examiner c 144, 145
 il se laisse prévenir & changer c 145
 source de ses difficultés sur les voies intérieures c 156
 diverses de ses difficultés avec leurs solutions c 146
 &c. 154, &c.
 il déclare de ne trouver rien à redire en Mad. G. sur la
 foi & la doctrine de l'Eglise c 166, 167
 il est choisi avec deux autres pour faire un nouvel exa-
 men des Ecrits de Mad. G. c 181, 182
 indisposition où étoit l'esprit de Mr. de Meaux, & ses
 manières d'agir en cet examen c 190, &c. 202, &c.
 étrange signature & déclaration qu'il exige de Mad. G.
 c 218, 221
 témoignage avantageux qu'il rend d'elle c 219
 suite de ses procédures envers Mad. G. alors malade dans
 le couvent de Ste. Marie à Meaux c 220, 224
 il la laisse aller avec un certificat dont il se repent peu
 après c 224, &c.
 S 4

L'Évêque de Verceil. Son estime & amitié pour Mad. G. b Pag. 260
 son regret sur le départ de Mad. G. de son Diocèse & l'éloge qu'il fait d'elle b 265, 266
 Extase. (Voyez *Annéantissement*, *Dons*.) sa cause & les illusions qui s'y peuvent trouver a 84

F.

Fautes qui se commettent au commencement de la Vie nouvelle, & leur purification b 37
 Fécondité des âmes en enfans spirituels b 197. &c. 218, 219, 220
 Femme de l'Apocalypse (Chap. XII.) Dieu fait porter à Mad. G. l'état de la femme de l'Apocalypse b 149, 150. c 154, 155
 Foi. Sûreté de la lumière générale de la foi passive a 95, 96
 Voyez *Etat de la pure & nue foi*.
 Foiblesse. Se glorifier dans ses foiblesses a 243
 Mr. Fouquet (frere du Surintendant des Finances.) Sa mort Chrétienne c 169-172

G.

Garnier, (la Sœur) Supérieure des Nouvelles Catholiques à Paris a 292
 Grace. Nous sommes libres à y résister a 28
 pourquoi Dieu reçoit en soi ou en sa grace, & rejette de soi & de sa grace, les âmes de différentes dispositions tant en cette vie qu'en l'autre, pour un tems ou pour l'éternité b 203-209
 Graces sensibles. Etat de graces sensibles bien éloigné de celui de la perte de Dieu b 167-170
 Ecoulement des graces sur des personnes disposées c 155, 156
 La mere Granger, une sainte Religieuse, & le secours que Mad. G. en reçoit a 113. 121. 136. 163. 185
 sa mort a 194
 Mad. Guyon. Sa naissance périlleuse & ses maladies étranges dès son enfance a 8. &c.
 sa premiere Confession dans un âge fort bas, & ses effets a 12

Mad. Guyon.

excellente éducation qu'elle reçoit d'une de ses Sœurs a Pag. 19, 20
 elle évite le péril d'être à la Cour a 20
 & un danger de mort a 21, 22
 sa premiere Communion a 29, 30
 sa conversion entiere, & ses effets a 31, 32, 33, 40
 elle cherche à se faire Religieuse a 34, 35
 son mariage a 50, 51
 conduite crucifiante que Dieu tient sur elle en sa jeunesse a 18. 22, 23. 25, 26, 27. 29
 & après qu'elle fut mariée & dans son ménage a 51. &c. 65, 73
 grande charité de Mad. sa mere a 38, 39
 elle quitte l'Oraison du cœur a 41
 dommage qu'elle en souffre a 44
 bon usage des croix domestiques a 56-60
 celles de ses premieres couches a 62, 63
 elle tombe malade à Paris à l'extrémité a 70, 71
 comment elle trouve Dieu en soi-même, aidée par les conseils d'un saint Religieux a 77, 78. &c.
 pureté de l'Oraison du cœur, de volonté & de foi passive savoureuse où Dieu la met a 78-80. 87. 97
 ses mortifications réglées par l'Amour même a 88, 89. 99
 ses Confessions en cet état a 101
 ses épreuves continuelles, domestiques & autres pendant que Dieu lui redouble son amour & sa jouissance a 105. &c.
 l'Oraison lui devient pénible & ses passions se réveillent a 122
 ses fautes de foiblesse & d'infidélité, punies de Dieu rigoureusement a 123. 128. &c.
 rencontre qu'elle fait d'un inconnu simple, mais très-éclairé a 131, 132
 son intrépidité dans de grands périls a 134. b 251. 254
 elle se sacrifie à être malade (de la petite vérole) & y souffre de tous côtés avec résignation, patience & joie a 140. &c.
 mort d'un de ses fils & sacrifice qu'elle en fait a 147
 continuation de ses croix : où paraissent de plus en plus

Mad. Guyon.

- sa patience & son amour de la croix a Pag. 150. &c. 165.
&c. 170. 196. 198. 210. 213. 229. 230
providences divines pour les Communions & autres
sujets a 161-163. 212
sa connoissance avec le R. P. la Combe a 168
mort de Mr. son pere a 181, 182. 185
— de sa fille qui étoit d'une piété insigne a 183
son Contract avec le saint enfant Jésus, & ses conditions
a 185
redoublement de ses croix pour faire mourir la nature
a 187
Dieu la gratifie de nouveau & plus fortement de la
jouissance de sa présence a 193
comment Dieu la dispose à la privation ou perte totale
a 193-195
entrée dans cet état terrible qui lui dure près de sept
ans a 200. &c.
Dieu se la consacre de nouveau a 211
mort Chrétienne, salut, obseques de Mr. son mari
a 214-218
réglement de toutes ses affaires domestiques & étrange-
res par un secours de Dieu tout particulier a 218,
219
décri universel qu'elle souffre de la part des J. & pour-
quoi a 233. &c.
confusions qu'elle dut endurer de toutes parts a 235.
&c.
sa maladie extrême dans son état de privation a 241
renfort de délaissemens, de peines & de croix intérieu-
res & extérieures dans le même état a 246. &c.
— suivi de la perte d'espoir perceptible a 257
comment la paix commence à lui revenir a 260, 261.
263
délivrée de toutes peines, elle est mise dans une nou-
velle Vie de paix, de liberté, de facilité à tout bien,
&c. a 263. &c.
on lui déclare que Dieu veut qu'elle s'emploie toute à
son service a 272-280
elle s'y dispose en s'abandonnant à Dieu en pure foi,
nonobstant les répugnances de la nature a 281,
282

Mad. Guyon.

- retour des personnes qui l'avoient exercée. a 283, 284
Dieu la détourne de se lier avec les nouvelles Catho-
liques a 290-294
son départ de chez elle & de Paris sans attachement à
rien b 1, 2, 3
elle se déenne de tout avec joie b 3, 4
elle arrive à Anneci, puis à Geneve & ensuite à Gex
b 7, 8
souffrances & sacrifices nouveaux b 9. 18. 20. 21. 25
sa guérison miraculeuse par le P. la Combe b 25, 26
— & éclat que cela fait à Paris b 40, 41
vœux qu'elle fait à Dieu, & comment il les lui fait ac-
complir b 26-30
Dieu la destine à être Mere spirituelle de plusieurs b 30,
31, 210
sa chute périlleuse b 40, 43
comment elle se défit de ses biens b 42
source de ses persécutions b 45, 46
sa conduite & maniere de vie à Gex b 47
postposant le parti des prospérités spirituelles & sensi-
bles, elle choisit celui de la croix & de la seule gloire
de Dieu b 49
diverses vexations qu'on lui fait à Gex b 50, 51, 53
elle se retire aux Ursulines de Tonon, où les persé-
cutions la suivent b 60
étendue de ses persécutions & de son décri par ceux de
Gex jusqu'en France b 62, 63, &c.
persécutions & croix qu'elle souffre étant à Tonon
b 90, &c.
elle y est visitée de sa sœur b 94
une retraite l'unit purement à Dieu b 120
Dieu lui donne d'écrire d'une maniere divine b 118,
119
elle écrit *le traité des Torrens* b 119
son entrée dans l'état d'enfance & d'obéissance de Je-
sus-Christ b 124
grande maladie où elle porte l'état enfantin de Jésus-
Christ, &c. b 131. 132. 136-139. 147. &c.
réduite aux abois, elle en revient miraculeusement.
b 151-153
sa sortie de Tonon, & les persécutions qui la suivent
b 158, 159

Mad. Guyon.

invitée par une Dame de qualité, elle va à Turin
 b Pag. 159-161
 calomnies & contes qu'on débite sur cela b 161
 l'Evêque d'Aoste l'invite de venir dans son Diocèse b 164
 l'Evêque de Verceil en fait de même b 165
 nouvelles grâces & nouvelles croix que Dieu lui donne
 à Turin b 166, &c.
 son départ de Turin pour Paris, par Grenoble b 185,
 186
 son séjour à Grenoble, & les grâces que Dieu y fait à
 plusieurs par elle b 187, &c.
 elle écrit les *Explications sur l'Ecriture sainte*, mais
 après avoir soutenu de grandes épreuves de la part
 de Dieu b 221, &c. 228
 tempête qui éclate à Grenoble contre elle b 231, 232
 son voyage périlleux de Grenoble à Marseille b 242, &c.
 elle y est protégée par l'Evêque, &c. b 246
 fruits qu'elle y fait b 247, 248
 on la diffame à Grenoble & l'on s'en retracte ensuite
 b 248, 249
 son départ de Marseille pour Nice b 250
 elle s'embarque pour Savonne & Gènes, & court de
 grands périls sur la mer b 250, 251
 son voyage par terre de Gènes à Verceil, par Alexandrie
 & les périls où Dieu la protège miraculeusement
 b 252, &c.
 elle arrive à Verceil b 257
 l'Evêque de Verceil l'estimant beaucoup, veut faire un
 établissement pour l'y retenir b 260
 une maladie continuelle lui fait quitter Verceil avec
 bien du regret de l'Evêque b 264-266
 elle y écrit sur l'Apocalypse b 266
 l'Evêque la fait conduire jusqu'à Turin b 269
 elle visite en passant la Marquise de Prunai b 270
 persécutions, croix & captivité lui sont prédites de
 toutes parts & dans son intérieur b 271, 274
 en repassant par Grenoble, l'Evêque lui offre de rester
 en son Diocèse b 273
 arrivée à Paris, ses persécutions recommencent c 1, 2
 l'état de J. C. enfant lui est changé en celui de J. C.
 crucifié c 6, 7

Mad. Guyon.

suite de diverses menées malignes contre elle & le P.
 la Combe c Pag. 15-18
 on met tout en œuvre pour la porter à s'enfuir, afin de
 la faire passer pour coupable c 21, &c. 30, 31, 36
 continuation des artifices pour rendre Mad. Guyon l'hor-
 reur de tout le monde c 31, 32, &c.
 accusations calomnieuses adressées au Roi pour se saisir
 d'elle c 36, 37
 sa grande maladie, durant laquelle on lui enlève les
 nouvelles Attestations de l'Inquisition pour la justifi-
 cation du P. la Combe c 38, 39
 elle est affligée, calomniée, insultée, délaissée à l'excès
 de toutes parts, avec une tranquillité & égalité toute
 surnaturelle c 40, 41, 43
 sa prison dans un Couvent & les duretés qu'on exerce
 envers elle c 44, 45, 46
 on vient l'interroger diverses fois c 48, &c.
 on y produit contre elle une lettre supposée c 51
 on lui tourne en rebellion un simple refus privé de ses
 écrits, qui lui sont tous ôtés c 55, 56
 reconnaissance de son innocence, & promesse de liberté
 c 56, 61, 62
 vicissitudes sur son issue c 62
 elle écrit au R. P. la Chaise c 65, 66
 recharge d'accusations calomnieuses c 68
 nouvelles faussetés qu'on invente pour renforcer sa cap-
 tivité & prévenir contre elle tout le monde, jusqu'au
 Roi même c 69, 72
 elle tombe malade à la mort par l'incommodité de sa
 prison, sans qu'on veuille permettre qu'elle y soit
 soulagée c 74, 75
 on la sollicite d'écrire des retractations c 79
 on lui suppose une lettre horrible c 80
 autres artifices de ses ennemis c 81
 acheminement à sa liberté, laquelle le Roi ordonne
 c 87, 89
 signatures captieuses qu'on exige d'elle avant sa sortie
 c 89, &c.
 soin de Dieu sur elle, & sa gaieté lorsque les choses font
 à l'extrémité c 99
 sa connoissance avec M. l'Abbé de F. c 101, 102, 122

Mad. Guyon.

retirée dans une Communauté, où elle est malade, on l'accuse cependant de courir la ville c 117-119
 elle va demeurer chez Mad. sa fille, & on lui suppose toujours des faussetés c 120
 son dessein de se cacher absolument au monde est traversé c 120, 121
 ses visites & sa bienvenue à St. Cyr, réveillent la jalousie de ses ennemis c 123, 124
 on la fait empoisonner c 128
 sa vie retirée ne peut la mettre à couvert du décri & de la persécution c 130, 131
 une femme inconnue qui contrefaisoit la sainte, la noircit par tout égarangement c 135, &c.
 on la fait connoître à M. l'Evêque de Meaux, &c. (voyez l'Evêque de Meaux.) c 141, &c.
 M. de Meaux declare qu'il ne trouve rien à redire en elle sur la foi & la doctrine de l'Eglise c 166
 de nouvelles diffamations l'obligent à demander des Commissaires & Juges pour en être jugée, ce qu'on lui refuse c 167-169
 irrégularités dans la manière d'agir contr'elle c 174, 175
 elle dit adieu à ses amis c 175, 176
 on cherche pour prétexte de la condamner, de ramener les choses à un nouvel examen de ses Ecrits c 179, 180
 M. l'Archevêque de Paris (de Harlai) condamne ses livres c 181
 lettre de Mad. Guyon, & ses demandes aux trois Messieurs choisis pour cet examen b 183-189
 elle leur écrit & envoie un gros ouvrage de Justifications c 189, 190
 indisposition où étoit l'esprit de M. de Meaux, & ses manières d'agir en cet examen c 190, &c. 202, &c.
 les deux autres Messieurs font tout autres envers Mad. Guyon, & ils la justifient en particulier c 206, 207
 sa retraite chez les Religieuses de Ste. Marie à Meaux c 208, &c.
 péril qu'elle court pour s'y rendre c 208, 212
 renouvellement de libelles, calomnies, lettres supposées contr'elle, & de plusieurs stratagèmes & fictions étonnantes c 212-217
 témoignage avantageux que les Religieuses de Ste. Marie

Mad. Guyon.

lui rendent c 218, 219
 sa sortie de Ste. Marie de Meaux, après avoir reçu un Certificat de M. de Meaux c 224, &c.
 durant qu'elle vit paisiblement à l'écart, ses ennemis obtiennent qu'on l'enlève quoique malade, & qu'on la mette en prison pour toujours c 230
 pourquoi elle veut supprimer les plus grièves de ses persécutions, des croix & des rigueurs qu'elle a souffertes durant dix années de prison c 231-234
 ses diverses dispositions de patience, de tranquillité, de joie, de courage, de désolations & de délaissemens durant les rigueurs, destitutions & maladies diverses de sa prison c 234-237
 son état d'exilée après la sortie de sa prison, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur c 238, &c.
 protestation qu'elle fait de son propre néant, & renvoi de tous à DIEU SEUL c 238, 239
 à quoi elle est appelée c 104

H.

Hermite, un saint Hermite prédit les desseins de Dieu sur Mad. Guyon b 16, 17
Hierarchie, il y a une Hierarchie parmi les Saints comme parmi les Anges b 141, 142, 213
Ames hiérarchiques qui sont en plénitude, & communications des graces de Dieu par elles b 213
Hôpital, érection d'un Hôpital à Tonon b 154
 — d'un autre en Savoie b 270
 — & à Grenoble b 271
Humilité solide des ames perdues en Dieu c 201

I.

Jesus-Enfant, Esprit de Jesus-Enfant b 30
Imagination, les égaremens dans l'état de privation entiere a 207, 259
Inconstance des hommes b 41
Indifférence, Indifférence & souplesse pour toutes les volontés de Dieu b 67, 68, 83, 84, 224, 241, c 85
 sainte indifférence; & extinction de tout désir a 160

*Mad. Guyon.**Etat d'indifférence* aux biens & aux maux, dans la vie nouvelle où tout est égal. b Pag. 39, 75, 97, 116, 117Voyez *Desir*.*Indulgences*, le pur amour ne les fautoit gagner a 92*Justes. Justes propriétaires*, condamnés & abhorrés de Dieu a 4, 5, 6

les voies de Dieu sur les siens leur sont inconnues & en aversion a 3

Justice. Justice divine: rareté des ames dévouées à la divine Justice, & les grandes rigueurs que cette divine Justice exerce sur elles b 225*Justice propre. Dieu* la détruit dans les siens, pour y établir la véritable Justice. a 2, 6

L.

Langage. Langage de l'ame sans le bruit de la parole a 126*Langage du Verbe* sans parole distincte idem*Liberté. Liberté à parler de soi en bien*, quand elle est de saison b 85, 86

grande Liberté & paix d'une ame transformée dans la captivité même c 54, 57

Lumières distinctes; comment il y peut avoir de la tromperie b 113, 114

M.

Mr. Malaval. b 246*Martirs*; trois sortes de Martirs c 75*Maternité spirituelle* (voyez *Paternité*) b 117

dépendance spirituelle d'une ame à l'égard d'une autre qui lui est mere de grace b 200-203

Miracles; comment Jésus-Christ même les fait par l'ame anéantie b 128, 129*Miracles que Dieu* a opérés par le P. la Combe b 25, 26, 103, 153*Mission*; voyez *Etat Apostolique*.*Mysteres*; voyez *Sacremens*.*Moyen court & très-facile de faire Oraison*, sa publication & approbation b 229, 230*Moment**Mad. Guyon.**Moment présent*, fidélité à se laisser au moment présent b Pag. 107

— c'est le secret d'être pleinement content b 108

Mort, la mort d nous-même est la porte étroite qui conduit à la vie nouvelle en Dieu b 96

mort des sens: sa vraie cause a 97

mort mystique, voyez *Privation*

entrée dans l'état terrible de la mort mystique, précédée de la vie mourante, puis de l'insensible a 223-229

— confusions & humiliations qui l'accompagnent a 235, 237, 238

— tous les biens passés y paroissent maux, & toutes les justices comme péchés a 242, 243

— on y croit pécher quoique l'on préfère l'enfer même au péché a 242

— effets salutaires de cet état a 243

— mépris & haine de soi-même qu'il produit a 244

— renfort de délaissemens, de peines & de croix intérieures & extérieures en cet état a 246, &c.

— on n'y peut rechercher du soulagement auprès des hommes a 255

— on s'y regarde comme reprouvé a 259, 260

sûreté de cette voie obscure, par laquelle l'ame est pleinement purifiée & même revêtue des états de J. C. sans y avoir réfléchi a 256, 257

vie nouvelle & divine où l'ame entre après cette mort a 263, &c.

Mortifications. Mortifications réglées par l'Amour même a 88, 89, 99

grandes mortifications que l'amour des souffrances fait faire a 88, 89, 114, 177

le trop d'attache aux mortifications des sens empêche celle de l'esprit & de la propre volonté. a 99

N.

Mr. Nicole, son entrevue avec *Mad. Guyon*, dont il fort content c 124, 125

son changement c 128, 129

Tome III.

T

- O**érations de Dieu; ce que c'est recevoir les opérations de Dieu immédiatement par le centre, ou médiatement par les puissances b Pag. 13, 14
Oraison. *Oraison du cœur* nécessaire & facile à tous a 41, 42, 43
 — elle est le seul moyen pour se corriger a 46, 47
 — malheur qu'il y a à la quitter a 43, 44
Oraison de cœur, de volonté & de foi savoureuse a 78, 79, 80
 — elle est bien au-dessus des extases & d'autres dons extraordinaires a 82
 la pure *Oraison intérieure* se doit attendre à de fortes croix a 87
 vie de l'*Oraison*, vie de croix a 47
 l'*Oraison* & la croix sont inséparables a 114
 — *Oraison de sécheresse*: les peines a 122
 — elle est accompagnée d'un réveil des passions *ibid.*
Oraison de silence & de pur esprit a 121
Oraison & présence de Dieu *continueuse*, qui ne peut être empêchée par nulle opposition a 113, 114
Oraison continueuse de simplicité. Exemples. a 74, 75
 nudité & élévation de l'*Oraison* après la purification foncière de l'ame b 34
 — sa simplicité & netteté b 179
 admirables exemples de quelques personnes d'*Oraison* b 193-196
 — persécutions qu'on leur fait, & comment Dieu redresse au double ce qu'on avoit tâché de détruire la même & b 285
Orgueil, c'est l'orgueil qui meurt le dernier dans l'ame a 32

P.

- P**assionnaire; histoire étrange d'une fille passionnaire, c 131-135
Paix, voyez *Vie nouvelle*.
Paix. *Paix inaltérable & fixe en la vie nouvelle* b 98, 99
 — elle n'exclut pas les souffrances dans les sens b 100
 — ni les peines venant de la main de Dieu, pour conformer l'ame à J. C. b 101, 102

- Paix, don de Dieu; & Paix-Dieu* a Pag. 263
Paroles. *Paroles intérieures distinctes*: elles sont sujettes à l'illusion a 84
Paroles médiatees a 126
Parole de Dieu immédiate ou substantielle où il n'y eut jamais de méprise a 84, 127
Paternité spirituelle de J. C., & de ceux qui y sont associés par J. C. b 191
 combien de douleurs cette Paternité a coûté à J. C., & combien elle coûte à ces ames b 191, 192
Patience dans les souffrances c 119
Peines. Voyez *Repos de l'ame*
Peines portées en manière divine. b 21
Pénitences. Voyez *Mortifications*.
Perfection. En quoi consiste ici la perfection b 35, 36
Péril, courage & intrépidité au milieu des plus grands périls b 151, 154
Perfection de l'Oraison & des personnes d'Oraison, par des Religieux Millionnaires b 193-195
Perte. Voyez *Mort mystique*, *Privation*, *Providence*, *Punition*
Perte de la propre force a 222
heureuse perte de l'ame en Dieu a 271
 — après cette perte Dieu seul conduit l'ame b 169, 170
Perte de foi & de tout entre-deux en Dieu par union d'unité b 35-39
 description d'un état perdu en Dieu dans lequel Dieu seul est tout c 238, 241
Petitesse, contentement qu'une ame à Dieu trouve dans la petitesse b 158
Plaintes; usage des plaintes dans la souffrance c 119
Possession entière de Dieu, & ses marques c 85
Prédiction; sens des prédictions b 114
Prédiction des croix b 3, 4, 61, 274
Présence de Dieu; alternatives de présence & d'absence de Dieu a 170
Présence intime de Dieu a 125
Présence de Dieu continueuse, comment elle est donnée a 93
Pressentiment d'un délaissement extrême b 247, 248
Prière. *Prière substantielle*, qui comprend toute demande c 163

<i>Privation</i> ou perte totale	a Pag. 194. 195
entrée en cet état terrible	a 200
différence des Privations antérieures d'avec celle-ci	a 201
combats intérieurs en cet état	a 205
<i>Privation d'Oraisons & d'adles vertueux & de tout appui</i>	
intérieur & extérieur	a 206. 207
défauts où l'on tombe ici	a 209
<i>Providence</i> ; la divine Providence fait toute la conduite	
d'une ame perdue en Dieu	b 107
<i>Providences divines particulières</i>	a 161. 163. 212. b 115
<i>Punition</i> . Punition d'une ame perdue en Dieu, sur ce	
qu'elle se veut gouverner par réflexion	c 47
<i>Pureté de conscience</i> , sa cause	a 124
<i>Purgatoire</i> . Purgatoire de cette vie	a 105
le feu de la justice exacte qui purifie les ames en cette	
vie est le même que celui du Purgatoire	a 104
<i>Purification</i> ; comment Dieu purifie ici ses Amantes les	
plus fidèles, & la manière de s'y comporter	a 102. 103
<i>nécessité</i> de la Purification des ames choisies par les	
souffrances	c 244
— Dieu se sert pour cet effet même des bons & des	
Saints	c 244. 245
<i>Purification d'une Religieuse</i>	a 285. 286
<i>Purification</i> . Purification soufferte pour autrui	a 285
	b 119. 171, &c.

R.

<i>Ravissement</i> , leur cause & leur imperfection	a 85. 86
le véritable ravissement & l'extase parfaite, qui s'ope-	
rent par l'anéantissement total	a 86
<i>Réflexion</i> ; une ame toute en Dieu ne peut ni ne doit se	
gouverner par réflexion	c 47
<i>Regard ou retour sur soi-même</i> ; pourquoi s'en abstenir	
	b 83
il est ôté par l'Amour	a 100
<i>Rejection</i> , état de la rejection de J. C. porté par Mad.	
Guyon	b 148. 149. 247. 250
<i>Renouvellement</i> . Renouvellement de la naissance de J. C.	
ou de son Esprit intérieur sur la terre, & les grandes	
croix & persécutions qui le doivent précéder	c 76. 78.
	249, &c.
<i>Repos de l'ame</i> ; source & cause du repos & des peines	

où se trouvent les ames de toutes sortes d'états, tant	
ici que dans l'autre vie	b Pag. 108. 112
<i>Repos & simplicité</i> d'une ame toute en Dieu	c 149. 150
<i>Révélation</i> . Révélation de l'avenir: danger qu'il y a	a 85
Révélation de J. C. toujours véritable.	Ibidem.
Le R. P. de Richetrac; la lettre touchant l'estime qu'il a	
eu pour Mad. Guyon & pour sa piété, & touchant la	
fausseté des calomnies inventées contre elle	c 213. 214
<i>Romans</i> , dommage qu'ils causent	a 45

S.

<i>Sacremens</i> . Dieu n'opère par les Sacremens & par ses mys-	
teres que ce qu'il opère par lui-même	a 202. b 163
grand attrait de recevoir J. C. dans le S. Sacr.	a 111. 150
<i>Sacrifice</i> , l'Esprit de Sacrifice	a 120. b 271
faim de l'ame à faire des sacrifices à Dieu	a 240. 241
<i>Sacrifices de foi</i> & de diverses sortes pour les choses par-	
ticulières & distinctes	c 194. 195
<i>sacrifice de tout</i> avec joie	b 7
<i>sacrifice de la pureté</i>	c 197. 198
<i>sacrifice de l'éternité</i> par un excès d'amour	c 193. 195. 197
<i>Saints</i> , <i>sanctifiés</i> , les Saints du Seigneur	c 113
ce que c'est que d'être sanctifié dans la vérité	c 234
<i>commerce</i> très-pur des ames transformées avec les Saints,	
& des Saints d'entr'eux	b 236. 238
les Saints ne peuvent être distingués de Dieu, ni invoqués	
hors de Dieu, dans une ame absorbée en lui	a 92. c 86
<i>Sensible</i> ; extinction du sensible	a 176
mort au sensible spirituel	a 239
<i>Sermons</i> ; effets des Sermons & de la parole de Dieu sur	
le cœur blessé de son amour	a 91
<i>Silence</i> & modération dans les croix	a 254
<i>Songes</i> . Songes misérables & divins	a 278
— & leurs marques	a 279
<i>Songe</i> divin touchant la vocation de Mad. G.	b 178, &c.
<i>Souffrances</i> , voyez Peines.	
grandeur des souffrances de J. C. pour nous	b 173
combien les ames qui sont chargées des autres en souf-	
frent pour leur purification	b 171. 176

T.

<i>Tentations</i> ; il ne faut point rebouter ni mépriser les	
personnes tentées	b 129. 130

- Transfiguration*, espece de *Transfiguration intérieure*, servant comme d'introduction à un nouvel état de souffrances & d'abandonnement b Pag. 57-59
Transformation & consommation de l'ame en Dieu b 179
Tromperie; les ames commençantes sont sujettes à se tromper, & à se croire dans des états plus avancés, & pourquoi? c 108. 115
 comment il y a de la tromperie dans les lumières distindées b 114

V.

- Virtus*. *Vertus comprises à notre maniere*; si elles sont pour les ames perdues en Dieu b 169. 170. 210
Vertus vivantes qui ignorent les sentiers de la mort a 256
Vie. *Vie nouvelle*, voyez *Etat de pure & nue foi*.
Vie nouvelle de paix, de liberté, de facilité à tout bien où l'ame entre après la mort mystique a 263, &c. b 23
 — cette vie est comme un jour naissant qui va toujours s'augmentant jusqu'au midi de la gloire b 13
 — l'ame y retrouve Dieu & tout en lui & avec lui sans plus d'appropriation, avec fermeté & durée, & en union d'unité a 267, &c.
 — son fond inébranlable, paisible, indifférent, abandonné parfaitement & à tout moment à Dieu en cet état b 66. 67
 — dans les plus grands périls b 245. 250.
 — dans les afflictions c 40. 41. 43. 63. 64. 209
 — son indépendance de tout ce qui n'est point Dieu b 85
 — bonheur ineffable de cet état b 39 c 103
 — différence de cet état de celui qui précède la purification fonciere & douloureuse b 32, &c.
Vie Apostolique, voyez *Etat Apostolique*.
 — peu y sont appelés b 88
 — elle paroît comme une vie commune, & est pourtant bien cachée b 89
Visions; leur nature, & ce qu'il y a de sujet à l'illusion a 82 83
Union, *Unité*. *Union des puissances* a 87
Unité ou Union centrale a 97
Union continue avec Dieu a 178

- l'Union parfaite avec Dieu* est ici comme insensible b 240
Union d'unité dans la vie nouvelle a 271 b 37
 — & sa consommation b 120
Union d'unité en Dieu ineffable & par le Verbe même c 3. 4
Unions très-spirituelles des ames en Dieu, & leur entretien b 10. 11. 12. 137. 163. 168. c 2. 3. 102. 248
 — croix qui l'accompagne b 134. 137. 162. 163. 166. 167, &c. 238. 239
Union avec David, & ses effets dans l'efficace des paroles sur les ames b 234. 235
Voie; deux sortes de voies pour aller à Dieu; celle de la pure & nue foi, & celle des lumières perceptibles b 69. 70, &c.
Voies de Dieu sur les siens; qu'elles sont inconnues aux sages & justes propriétaires a 3
Vol de l'esprit; il marque encore imperfection b 34. 35
Volonté, sa souplesse dans les souffrances, & son union avec celle de Dieu a 179
 sa perte est plus rare qu'on ne pense a 180
 Volonté devenue une avec celle de Dieu, ce que c'est b 28. 29.

Fin de la Table des Matieres.